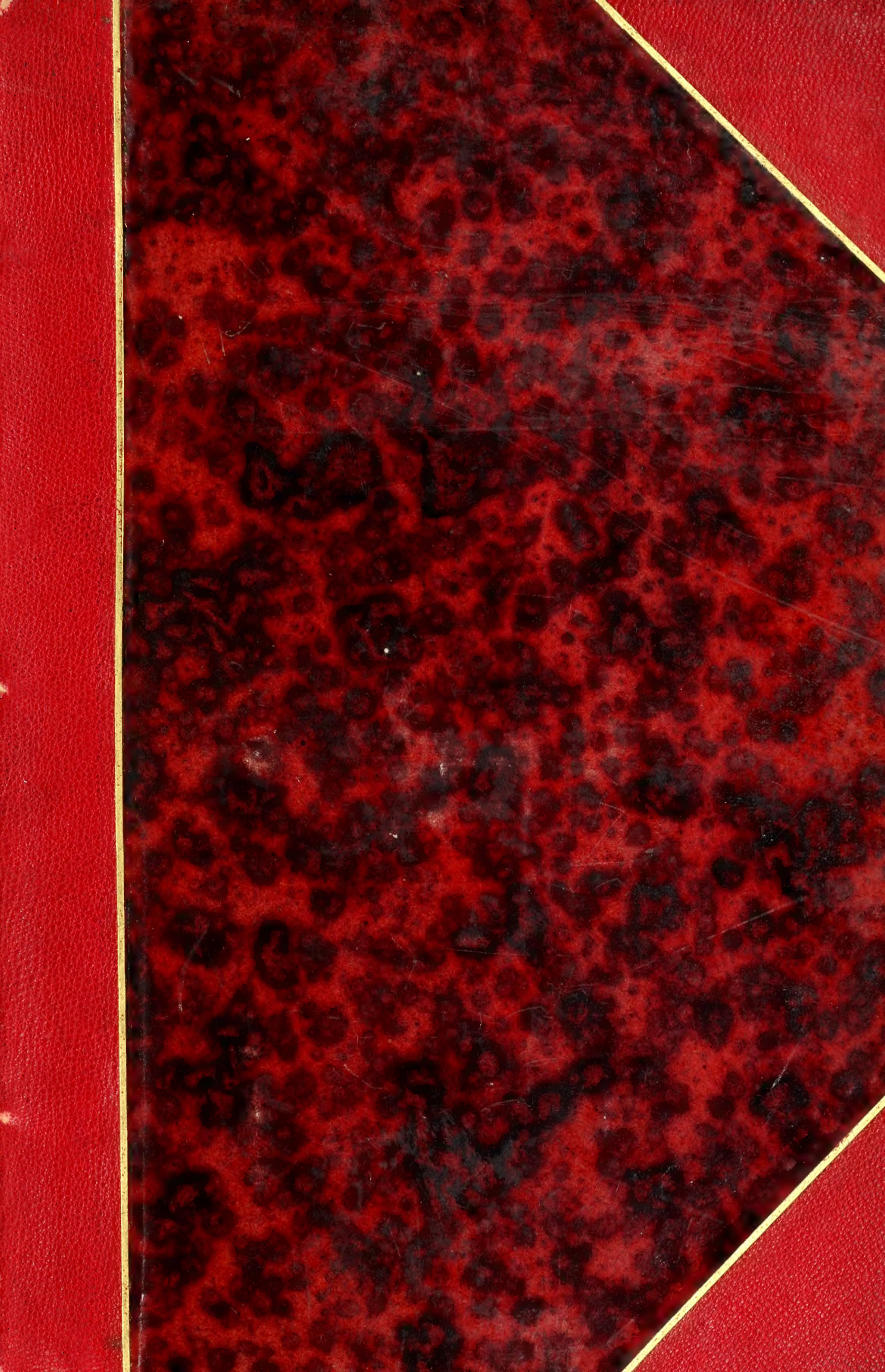




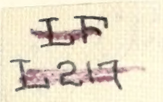


ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

TOME TRENTE-DEUXIÈME.



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

LAMARTINE

PUBLIÉES ET INÉDITES

TOUSSAINT LOUVERTURE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

RAPHAËL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

LE TAILLEUR DE PIERRE

DE SAINT-POINT

TOME TRENTE-DEUXIÈME

PARIS

CHEZ L'AUTEUR, RUE DE LA VILLE-L'ÉVÊQUE, 43.

M DCCC LXIII



TOUSSAINT

LOUVERTURE

Ce drame, si toutefois ces vers méritent ce nom, n'était pas dans ma pensée, quand je l'écrivis, une œuvre littéraire; c'était une œuvre politique, ou plutôt, c'était un cri d'humanité en cinq actes et en vers.

Voici son origine :

Depuis 1834 les hommes politiques qui croient que les gouvernements doivent avoir une âme, et qu'ils ne se légitiment aux yeux de Dieu que par des actes de justice et de bienfaisance envers les peuples, s'étaient formés à Paris en société pour l'émancipation des noirs; j'y fus admis à mon retour d'Orient; je fus édifié des maximes de haute philanthropie et de religieuse charité qui retentirent dans cette réunion et qui se lurent dans ses publications; mais je fus effrayé du vague mal défini de ses tendances, et je craignis que ces appels éloquents, jetés tous les mois, de l'Europe, à la liberté des noirs, ne fussent pris par les colons pour une provocation

à la spoliation de leur patrimoine, et ne fussent interprétés par les noirs en droit d'insurrection et de ravage dans nos colonies. Je fis part de ces craintes à la société, et je formulai un système pratique et équitable d'émancipation de l'esclavage à peu près semblable à celui que nous avons si heureusement appliqué en 1848.

« Les colons, dis-je, sont autant nos frères que les noirs, et de plus ils sont nos compatriotes. Ces Français de nos Antilles ne sont pas plus coupables de posséder des esclaves que la loi française n'est coupable d'avoir reconnu la triste légitimité de cette possession. C'est un malheur pour nos colons que ce patrimoine, ce n'est pas un crime; le crime est à la loi qui leur a transmis et qui leur garantit cette propriété humaine qui n'appartient qu'à Dieu. La liberté de la créature de Dieu est sans doute inaliénable; on ne prescrit pas contre le droit de possession de soi-même. En droit naturel, le noir enchaîné a toujours le droit de s'affranchir; en droit social, la société qui l'affranchit doit indemniser le colon. Elle le doit pour deux motifs, d'abord parce que la société est juste, et secondement parce que la société est prudente.

» Il n'y a point de justice à déposséder sans compensation des familles à qui vous avez conféré vous-même cette odieuse féodalité d'hommes. Il n'y point de prudence à lancer les esclaves dans la liberté sans avoir pourvu à leur sort; or, de quoi vivront-ils dans le travail libre, si les colons qui possèdent les terres n'ont aucun salaire à donner à leurs anciens travailleurs affranchis? Et s'il n'y a dans les colonies ni capital ni salaire, vous condamnez donc les blancs et les noirs à s'entre-dévo-

rer. Il faut absolument, ajoutai-je, que vos appels à l'abolition de l'esclavage des noirs soient combinés avec la reconnaissance d'une indemnité due aux colons; il faut que les deux mesures soient simultanées pour être vraiment humaines; il faut vous présenter aux colonies la liberté dans une main, l'indemnité dans l'autre; et que vous ménagiez la transition de l'esclavage au travail libre, de manière à ce que ce bienfait pour les uns ne soit pas une ruine et une catastrophe pour les autres; il ne faut pas qu'une goutte de sang tache par votre faute cette grande réhabilitation de l'humanité. »

Ces idées et ces mesures furent adoptées par l'immense majorité des partisans de l'abolition de l'esclavage. L'Angleterre, qui sait si bien introduire le principe moral dans ses actes administratifs, sollicitée depuis quarante ans par la voix sainte et obstinée de *Wilberforce*, venait de nous devancer. Elle avait fait pour ses colonies à esclaves ce que je demandais pour les nôtres; elle avait donné généreusement à ses colons une indemnité de *cinq cents millions*, prix d'une vente rachetée dans les lois.

Nous ne cessâmes pas pendant plusieurs années de provoquer la France à imiter ce noble exemple de l'Angleterre; la tribune retentissait de nos discours (je donne ici quelques-uns des miens pour faire comprendre la question). On nous répondait par des applaudissements qui ne coûtent rien et par des ajournements qui promettent tout sans rien tenir; nous marchions ainsi les yeux bandés vers un cataclysme des colonies; car si l'émancipation, au lieu de s'accomplir sous la main prudente, forte et pleine d'or d'un gouvernement, venait à s'accomplir par l'insurrection, par la propagande anglaise,

ou par une révolution irréfléchie en France, l'émancipation pouvait couvrir de ruines, de sang et de deuil nos malheureuses colonies.

Il s'en fallut peu que ces déplorables prévisions ne fussent réalisées par l'imprévoyance obstinée du gouvernement de Juillet et par la temporisation égoïste des assemblées.

La révolution de Février éclata; j'eus alors le bonheur, bien rare pour un homme d'Etat improvisé par un peuple, d'avoir été à la fois l'orateur philosophe et l'exécuteur politique d'un des actes les plus saints et les plus mémorables d'une nation et d'une époque, d'un de ces actes qui font date dans l'histoire d'une race humaine.

Trois jours après la révolution de Février, je signai la liberté des noirs, l'abolition de l'esclavage et la promesse d'indemnité aux colons.

Ma vie n'eût-elle eu que cette heure, je ne regretterais pas d'avoir vécu.

Depuis, l'Assemblée constituante ratifia cette mesure; on nous présageait des crimes et des ruines; Dieu trompa ces présages, tout s'est accompli sans catastrophe... Le noir est libre, le colon est indemnisé, le concours s'établit, le travail reprend. La sueur volontaire des travailleurs libres est plus féconde que le sang de l'insurrection.

Mais remontons à 1840. A cette époque, toujours fidèle à la cause de l'émancipation, toujours à la tribune, toujours applaudi, mais toujours vaincu dans la Chambre des députés, je résolus de m'adresser à un autre auditoire, et de populariser cette cause de l'abolition de l'esclavage dans le cœur des peuples, plus impressionnable et plus sensible que le cœur des hommes d'Etat. J'écrivis, en

quelques semaines de loisir à la campagne, non la tragédie, non le drame, mais le poëme dramatique et populaire de *Toussaint Louverture*. Je ne destinais nullement cette faible ébauche au Théâtre-Français, je la destinais à un théâtre mélodramatique du boulevard. Je l'avais conçue pour les yeux des masses plutôt que pour l'oreille des classes d'élite au goût raffiné. C'est ce qui explique la nature des imperfections de cet ouvrage. C'est une pièce d'optique à laquelle il faut la lueur du soleil, de la lune et du canon.

Diverses circonstances et diverses questions plus urgentes de politique me firent perdre de vue cette composition ébauchée. Aussitôt après l'avoir écrite, les luttes parlementaires contre la coalition, qui préludait à la révolution sans s'en douter, m'occupèrent deux ans. Je voulais une marche progressive en avant, mais je voulais cette marche en ordre. Je voyais avec peine une fronde et une ligue de mécontentements de cour et d'ambitions de ministères se former sous cinq ou six drapeaux opposés, et se réunir sans sincérité et sans prévoyance pour assaillir la monarchie par la main des hommes qui l'avaient fondée. Je ne servais pas cette monarchie de Juillet, je m'en tenais sévèrement isolé; je ne voulais rien lui devoir; mais elle était le gouvernement constitué du pays; je répugnais à ces frondes et à ces ligues qui se jouaient à la fois de la royauté et de la nation, et qui portaient dans leur sein des tempêtes qu'elles seraient incapables de maîtriser après les avoir déchaînées. Ces luttes parlementaires contre la coalition m'absorbèrent tout entier de 1839 à 1842. Je parlai et j'écrivis sans cesse pour dire à la Chambre : « On vous joue » ; et pour dire au pays : « On vous perd. »

Dans un voyage que je fis à cette époque aux Pyrénées, je perdis une partie de mes papiers. *Toussaint Louverture* était du nombre de ces manuscrits égarés ; j'en eus peu de regret, et je n'y pensai plus. Quelques années après, mon caviste le retrouva dans ma cave servant de bourre à un panier de vin de Jurançon (le lait d'Henri IV), dont on m'avait fait présent à Pau. Je ne le relus pas et je le jetai dans l'immense rebut de mes vers : il aurait dû y rester toujours.

Mais après la république, un libraire intelligent et inventif (M. Michel Lévy) voulut bien m'offrir d'acquérir un volume de drame enfoui dans mes portefeuilles: j'acceptai avec reconnaissance ses conditions. Cette profession d'éditeur, qui met le commerce de moitié avec les idées, élargit le cœur et élève l'âme des libraires de Paris. J'ai trouvé toute ma vie en eux des hommes d'élite très-supérieurs à ce métier de vendre et d'acheter, qui rétrécit et qui endurcit quelquefois les trafics d'argent. Les éditeurs et les libraires sont la noblesse élégante, libérale et prodigue du commerce. Ils ont été la providence de mes mauvais jours. Les noms de *Gosselin*, de *Ladvocat*, de *Didot*, d'*Urbain Canel*, de *Furne*, de *Michel Lévy*, de *Coquebert*, véritable artiste qui mettait son âme dans ses affaires, resteront toujours dans ma mémoire comme des noms qui me rappellent plus de procédés que de contrats, plus d'amitié que de commerce. Les professions deviennent des dignités quand elles sont exercées avec tant de probité et tant de cordialité.

M. Michel Lévy avait le droit de faire représenter mon drame; je regrettai qu'il en fît usage, mais je devais subir cet inconvénient de la publicité, et il

était immense pour moi à une époque où la faveur publique m'avait abandonné et où l'obscurité était à la fois pour moi un repos et un asile. Il vient de faire représenter mon poëme sur le théâtre de la Porte-Saint-Martin. Un grand acteur a voilé sous la splendeur de son génie les imperfections de l'œuvre. Le public n'a vu que *Frédérick Lemaître;* l'auteur a heureusement disparu derrière l'acteur.

Le drame a été oublié ; le grand comédien a été applaudi, il a grandi, et j'ai été sauvé d'une chute que j'avais méritée et acceptée d'avance. Tout est bien.

Maintenant que M. Michel Lévy publie le livre, il faut que je donne au lecteur le portrait réel et historique du héros des noirs. Je le prends dans les notes méditées du général *Ramel*, qu'un de mes collègues, représentant du peuple, possesseur de ces intéressants mémoires, veut bien me communiquer.

« Toussaint, dit le général *Ramel*, qui dessine ce portrait de Saint-Domingue et d'après nature, Toussaint est âgé de cinquante-cinq ans. Sa taille est ordinaire, son physique rebutant; il est laid même dans l'espèce noire; il naquit aux Gonaïves sur l'habitation d'*Indéri*, fut d'abord cocher, puisatier, et finit par être gérant de M. d'Héricourt. Il monte bien à cheval et lestement. La nature l'a doué d'un grand discernement; il n'est pas trop communicatif. Brave, intrépide et prompt à se décider quand il le faut; tous les ordres qu'il donne, il les écrit de sa main; il n'est permis à aucun aide de camp ou secrétaire de décacheter ou lire les lettres et mémoires qu'on lui adresse; lui seul les ouvre et les

lit avec beaucoup d'attention. Il ne fait pas attendre sa réponse, et ne revient jamais sur ses ordres ou sur ses décisions. De tout temps très-attaché à la doctrine de la religion chrétienne, il hait ceux qui négligent de la professer. Frugal, sobre jusqu'à l'excès : du manioc, quelques salaisons et de l'eau, voilà sa nourriture et sa boisson. Il croit fermement qu'il est l'homme annoncé par l'abbé Raynal, qui doit surgir un jour pour briser les fers des noirs. Bon époux, père tendre, on ne peut qu'admirer l'attachement et le respect qu'il porte à son parrain qui reste en haut du-Cap ; il ne vient jamais dans cette ville qu'il ne s'arrête chez lui en arrivant. Ce parrain est très-mal logé, et n'a jamais voulu changer de demeure sous le règne de Toussaint. C'était un homme très-important, et qui a rendu de grands services. On l'a noyé depuis; quelle en a été la raison? je n'en sais rien. Toussaint fut d'abord l'ennemi du désordre et du brigandage. C'est par cette raison que, dès le commencement des troubles, il s'était retiré chez les Espagnols ; il fit avec eux la guerre à ses compatriotes, il s'y était même distingué. On ignore par quels moyens le général Lavaux le ramena dans le parti français. Il vint prendre rang dans l'armée française de Saint-Domingue ; il fut bientôt promu au grade de général de brigade, puis de division et de gouverneur. On dit que l'appétit vient en mangeant, il faut croire qu'il en est ainsi de l'ambition. Toussaint rendit de grands services au général Lavaux, et on lui doit l'expulsion des Anglais de la colonie.

» Un homme de couleur, le général Dumas, avait pu obtenir en Europe le commandement en chef d'une armée française ; Toussaint trouva donc tout

juste et tout naturel de commander au moins à ses compatriotes qui le désiraient, le demandaient pour chef, et ne l'ont que trop bien secondé. Voilà le but où tendaient tous ses vœux et tous ses travaux. Bientôt il sentit qu'il fallait reconstruire ce qu'il avait détruit ; il s'en occupe avec beaucoup de ténacité, et tous les hommes lui sont bons, quelles que soient leur couleur et leur opinion.

» Malheur à qui oserait le tromper, il abhorre les menteurs. On lui en impose difficilement ; il est méfiant à l'excès, et pardonne rarement à ceux de sa couleur, dont il connaît bien le génie inquiet.

» Chaque année il envoie à son ancien maître, réfugié aux Etats-Unis, le produit de son habitation et beaucoup au delà... Je pourrais encore ajouter bien des choses. Je crois suffisant ce que je viens de dire.

» Ce ne sera pas une histoire dénuée d'intérêt que celle de Toussaint, si elle paraît jamais, et surtout si elle est écrite avec impartialité, et s'il est permis de tout dire.

» Lorsque Toussaint fut forcé de se soumettre, et qu'il eut obtenu que tout serait oublié, il vint au Cap ; il osa y entrer précédé de trompettes, trente guides en avant et autant en arrière ; il fut hué, insulté même par les habitants ; il était accompagné du général Hardi, vers lequel il se tourna, et il lui dit froidement : « *Voilà ce que sont les hommes partout ; je les ai vus à mes genoux, ces hommes qui m'injurient ; mais ils ne tarderont pas à me regretter.* » Il ne s'est pas trompé. Le général Leclerc le prévint ; on dit qu'il conspirait ; il fut arrêté et envoyé en France.

» Christophe est né dans l'île anglaise qui porte

ce nom ; il est âgé de quarante ans. Il fut amené très-jeune à Saint-Domingue par un Anglais; il y est resté longtemps domestique d'auberge ; tel était encore son état lorsque la révolution éclata dans la colonie ; il a pris une grande part dans les troubles de cette île. C'est Toussaint qui l'a fait général de brigade, aussi lui est-il très-attaché. Christophe est très-bien fait de sa personne. On ne saurait imaginer à quel point cet homme a l'usage du monde; doué des formes les plus séduisantes, il s'explique avec beaucoup de clarté et parle bien le français. Quoique très-sobre, il aime néanmoins l'ostentation ; il est instruit, vain jusqu'au ridicule, enthousiaste de la liberté. Combien de fois ne m'a-t-il pas dit que si jamais on osait parler de remettre sa couleur en esclavage, *il incendierait jusqu'au sol de Saint-Domingue!* Il avait pour le général Debel une antipathie insurmontable. D'où provenait-elle? Je le sais bien ; mais il ne faut pas que tout soit connu.

» Christophe n'est pas cruel ; je suis sûr qu'il se fait violence quand il use de mesures de rigueur. Il commanda le Cap après la mort de Moïse, et il s'y était fait généralement aimer de toutes les couleurs. Aujourd'hui, c'est un ennemi irréconciliable très-dangereux, et qui jouera un grand rôle par ses talents militaires.

» Dessalines est un noir du *Congo;* il est âgé de quarante-cinq ans. Sa physionomie est dure ; lorsqu'il entre en fureur le sang lui sort par les yeux et par la bouche. C'est l'Omar de Toussaint; il le regarde comme un dieu, et dans le culte qu'il rend à son idole il entre autant de politique que d'attachement. De quelle bienveillance ne l'a pas comblé

le général Leclerc? Telle était sa faveur auprès de lui qu'on pouvait dire :

Les vainqueurs sont jaloux du bonheur des vaincus.

Dessalines est la terreur des noirs.

» Une émeute avait-elle éclaté, c'était lui que Toussaint envoyait, non pour apaiser mais pour châtier ; à son approche tout tremblait, il n'y avait aucune grâce à espérer. Dessalines est brave, mais n'a aucune instruction ; il est général en chef... Qui a pu décider sa défection ? Il ne faut pas en douter : l'arrestation de Toussaint. Cependant je ne puis croire qu'il puisse longtemps se conserver dans sa place avec si peu de moyens. Pour gouverner il faut plus que du courage et des moyens violents. *Violentum nihil durabile.*

» Maurepas est âgé de quarante ans ; il est né à Saint-Domingue, et y a été assez bien élevé ; il parle avec beaucoup de grâce et de précision. Bien fait de sa personne, gentil, même coquet, splendide en tout, d'une bravoure éprouvée et possédant l'art militaire au dernier point. Il lit beaucoup et a une bibliothèque choisie. Il aime la nation française autant qu'il déteste les Anglais. Il n'a jamais voulu séparer son sort de celui de Toussaint ; aussi nous a-t-il fait plus de mal à lui seul que tous les généraux de Toussaint. Lorsqu'il se soumit on lui conserva le commandement du port de Paix ; j'ai servi sous ses ordres. Il avait dans cette ville une maison qui aurait été belle à Paris. Rien n'avait été oublié pour l'embellir et la décorer. Elle devait avoir coûté des sommes immenses. J'ai constamment mangé à sa table. Dans les commencements, je ne revenais pas de mon étonnement de lui voir cette aisance à

faire les honneurs de chez lui. Lorsque Toussaint eut été arrêté pour être conduit en France, que Christophe, Clervaux, Pétion et Dessalines furent se réunir aux bandes du chef Sylla, qui le premier avait levé l'étendard de la révolte, que l'insurrection des noirs fut devenue générale, je dus me tenir en réserve et presque en défense contre Maurepas. Il s'en aperçut et me parut très-peiné de ma méfiance, il s'en expliqua avec franchise; il me dit que son parti était pris, qu'il ne se séparerait pas une seconde fois de la France, quel que pût être le sort qui lui était réservé; que si je voulais il m'allait remettre le commandement, et que je n'avais qu'à en écrire au général Leclerc et lui demander pour lui, Maurepas, de passer en France. Quoique content de cette explication, j'écrivis au capitaine général. Je ne reçus d'autre réponse que celle d'ordonner à Maurepas de se rendre au Cap pour y recevoir une destination ultérieure. Je lui communiquai cet ordre; il ne balança pas à s'embarquer avec toute sa famille, et partit pour le Cap. J'appris quarante-huit heures après qu'en entrant en rade, lui, sa femme, ses enfants en bas âge avaient été jetés à la mer. Il n'avait demandé d'autre grâce que celle de n'avoir pas les mains liées derrière le dos. Jamais nouvelle ne m'a plus contristé; j'en fus tout absorbé. Je me rappelais qu'accompagnant Maurepas sur le port, et au moment de nous séparer, il m'avait dit en m'embrassant : « Vous ne me verrez » plus, ils veulent me tuer; le général Debel est mon » ennemi. » Que ne lui dis-je pas pour le rassurer? je lui donnai ma parole d'honneur qu'il n'avait rien à craindre. Le général Leclerc fut trompé, tout le prouve. Dans la supposition où le capitaine général

aurait pris le parti de se débarrasser de tous les chefs noirs qui resteraient en son pouvoir, Laplumeret, Sablinet, qui vivent encore, auraient dû subir le même sort. La mort de Maurepas est l'effet d'une vengeance particulière dont j'ai bien ressenti ma part. Je ne fais assurément aucun cas de l'estime de Christophe et de Pétion ; cependant j'ai été peiné d'avoir été soupçonné par eux d'avoir livré Maurepas, dont, je le répète, je n'ai jamais reçu que de bons offices, et sur lequel, j'ose le dire, le capitaine général pouvait compter. Ce supplice ne produisit qu'un mauvais effet ; il décida l'entière défection des noirs, nous aliéna les indifférents, et une guerre à mort entre les deux couleurs fut dès ce moment déclarée. Quels hommes a-t-on noyés à Saint-Domingue? des noirs faits prisonniers sur le champ de bataille? non: des conspirateurs? encore moins! On ne jugeait personne : sur un simple soupçon, un rapport, une parole équivoque, deux cents, quatre cents, huit cents, jusqu'à quinze cents noirs étaient jetés à la mer. J'ai vu de ces exemples, et j'en ai gémi. J'ai vu trois mulâtres frères subir le même sort. Le 28 frimaire ils se battaient dans nos rangs, deux y furent blessés ; le 29 on les jeta à la mer, au grand étonnement de l'armée et des habitants. Ils étaient riches et avaient une belle maison qui fut occupée deux jours après leur mort par le général. »

On sait comment l'infortuné Toussaint Louverture, arraché de sa patrie, fut amené en France et n'y trouva que l'hospitalité d'une prison d'État, au lieu de l'asile et des honneurs qu'on lui avait fait espérer. Cet homme, tout ébloui encore de l'importance qu'il avait acquise, tout superbe encore de l'autorité souveraine qu'il venait d'exercer, tout

enivré des espérances de gloire et d'immortalité qui rayonnaient depuis sept ans autour de son front, fut enfermé par Bonaparte dans un cachot du fort de Joux, dans les plus âpres montagnes du Jura, sans soleil, sans famille, sans peuple; il y languit quelques années et y mourut du froid du corps et du froid de l'âme. Ce ne fut que quarante-huit ans après ce martyre que le mot de liberté des noirs put enfin retentir sur son tombeau. Ses fils, héritiers de ce grand nom et rendus dignes de le porter par l'éducation qu'il leur avait donnée, le cachèrent, dit-on, longtemps dans l'obscurité en France, et se montrèrent au niveau de leur malheur et de la gloire de leur père. L'histoire et la France doivent réparation tardive de ces ostracismes du héros des noirs.

Tel est le fond réel du drame de Toussaint Louverture; les accessoires n'ont que la réalité de l'imagination. Quand je l'écrivis, de mémoire, j'étais sans livres et sans documents, à la campagne, et je n'avais sous la main ni les faits, ni les couleurs propres à donner une valeur historique à ce tableau.

Je ne me dissimule aucune de ses nombreuses imperfections; ce n'était dans mon intention qu'un discours en vers et en action en faveur de l'abolition de l'esclavage. L'esclavage est à jamais aboli: aujourd'hui, qu'on me pardonne le drame en faveur de l'acte. Si mon nom est associé dans l'avenir de la race noire aux noms de Wilberforce et des abolitionistes français, ce ne sera pas pour ce poëme, ce sera pour le 27 février 1848, où ma main signa l'émancipation de l'esclavage au nom de la France!

Les artistes de la scène sur laquelle ce drame a été représenté méritent plus que moi la reconnaissance des compatriotes de Toussaint. Ils ont encadré

mes faibles vers dans tout le luxe d'art qui pouvait suppléer l'insuffisance du tableau. Les vers sont à moi, le drame est véritablement à eux. Bien que je ne doive pas récidiver, je l'espère, et que je ne sois qu'un auteur dramatique d'une soirée, il convient que je fasse comme mes confrères en poésie, et que je dise après le rideau baissé ce que j'ai éprouvé aux premières représentations, caché au fond d'une seconde loge, en voyant marcher, parler et agir sur la scène, ces vers, personnifiés dans des hommes, dans des femmes, dans des enfants, dans des jeunes filles, qui semblaient m'être renvoyés des régions de l'imagination comme les fantômes incarnés de mes conceptions. Le public leur a payé en applaudissements ce que je leur dois en reconnaissance. Frédérick Lemaître a été le Talma des noirs, un Talma des tropiques, aussi grand dessinateur, d'un caractère plus sauvage, plus ému, plus explosible que le Talma de Tacite, que nous avons vu chez nous se poser, marcher, penser et parler comme la statue vivante de l'histoire classique. C'est bien de Frédérick Lemaître que le public a pu dire ce que les Français disaient de Toussaint :

Cet homme est une nation.

Une jeune fille, sœur de mademoiselle Rachel, dont le nom impose la responsabilité du don théâtral, a bien porté, quoique si enfant, ce nom de famille si écrasant pour la scène. Mademoiselle Lia Félix a eu le souffle du tropique dans la poitrine, le cri de la liberté dans la voix, la fibre de l'amour filial dans le cœur ; il ne lui manque que des années pour avoir ce que sa sœur a en génie. Jemma a déguisé sous son talent la nullité d'un rôle ingrat, et

les lacunes d'un mauvais acte qui remplit la scène sans la passionner. Tous les autres personnages ont concouru à l'œuvre avec zèle et désintéressement d'amour-propre, dans la proportion de leurs trop faibles rôles. Un compositeur intelligent et sensible a associé la musique aux vers ; il a trouvé des notes qui préludaient merveilleusement aux émotions que j'aurais voulu produire ; enfin, le théâtre a véritablement protégé l'écrivain. Mon seul mérite est de l'avouer. Je dois au théâtre de la Porte-Saint-Martin de la reconnaissance ; le public lui doit de l'estime ; les spectateurs et les lecteurs ne me doivent à moi que le pardon.

Paris, 15 avril 1850.

TOUSSAINT

LOUVERTURE

PERSONNAGES:	ACTEURS:
TOUSSAINT LOUVERTURE	M. Frédérick Lemaitre.
LE PÈRE ANTOINE	M. Marius.
SALVADOR	M. Jemma.
ALBERT (17 ans), fils de Toussaint	M. Munié.
ISAAC (15 ans), fils de Toussaint	Mlle Volnais.
LE GÉNÉRAL MOISE, neveu de Toussaint	M. R. Drouville.
LE GÉNÉRAL LECLERC	M. Deloris.
LE GÉNÉRAL ROCHAMBEAU	M. Rey.
LE GÉNÉRAL PÉTION	M. Dévéria.
LE GÉNÉRAL FERRANT	M. A. Albert.
LE GÉNÉRAL BOUDET	M. Vannoy.
LE GÉNÉRAL FRESSINET	M. Mercier.
MAZULIME	M. Mulin.
SAMUEL, instituteur des noirs	M. Linville.
SERBELLI, frère de Salvador	M. Fleuret.
DESSALINES	M. Lansoy.
UN MATELOT	M. Dubois.
UN NOIR	M. Coti.
UN AIDE DE CAMP	M. Alexandre.
UN OFFICIER	M. Néraut.
UN SOLDAT	M. Potonnier.
UN AUTRE SOLDAT	M. Bruno.
ADRIENNE, nièce de Toussaint (13 ans)	Mlle Lia Félix.
MADAME LECLERC (Pauline Bonaparte)	Mlle Dharville.
LUCIE	Mlle Munié.
NINA	Mlle Ramelli.
ANNAH	Mme Devaux.

La scène est à Haïti.

ACTE PREMIER

Aux Gonaïves, près du Port-au-Prince. On voit une habitation en ruine sur les flancs élevés d'un morne qui domine une rade. Non loin de là un camp de nègres insurgés. Des ordonnances vont et viennent. Une petite lumière brille seule à travers la fenêtre haute d'une tour où travaille Toussaint Louverture. La mer, éclairée par la lune, se déroule à l'horizon. Il est presque nuit.

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, LUCIE, SAMUEL, ANNAH, NINA, BLANCS, MULATRES, NÈGRES, NÉGRESSES.

A droite, aux sons du fifre, du tambourin et des castagnettes espagnoles, de jeunes négresses et de jeunes mulâtresses groupées çà et là sur la scène sont occupées à effeuiller et à rompre des cannes à sucre.

A gauche, Samuel, instituteur des noirs, assis sur les marches d'une fontaine, entouré d'un groupe d'enfants mulâtres, blancs, noirs, de douze à quinze ans, leur fait épeler à voix basse un livre sur ses genoux, du bout de son doigt. Les enfants paraissent charmés et attentifs.

ANNAH, s'approchant de Samuel.

Pourquoi donc, Samuel, au milieu de nos fêtes,
De ces pauvres enfants courbant ainsi les têtes,

De la lèvre et du doigt leur épeler tout bas
Ces grimoires encor qu'ils ne comprennent pas?
De quels savants ennuis charges-tu leur mémoire?
Que leur enseignes-tu?

SAMUEL.

La *Marseillaise* noire!

ANNAH.

La *Marseillaise* blanche a guidé les Français
Aux combats; mais les noirs, grâce à Dieu, sont en paix!

SAMUEL.

Aussi de l'air sacré le noir changea la corde,
Le chant des blancs dit guerre! et le nôtre concorde!
Au cœur de tous les noirs soufflant l'humanité,
C'est un hymne d'amour et de fraternité.
Le sang a-t-il donc seul une voix sur la terre?
Écoute! et vous, enfants, retenez!

A Annah, en lui montrant ses compagnes qui causent et chantent à demi-voix.

Fais-les taire!

Il récite les trois couplets et fait chanter le refrain aux enfants. Les jeunes filles y mêlent leurs voix peu à peu.

LA MARSEILLAISE NOIRE

I

Enfants des noirs, proscrits du monde,
Pauvre chair changée en troupeau,
Qui de vous-même, race immonde,
Portez le deuil sur votre peau!
Relevez du sol votre tête,
Osez réclamer en tout lieu
Des femmes, des enfants, un Dieu:
Le nom d'homme est votre conquête!

REFRAIN.

Offrons à la concorde, offrons les maux soufferts,
Ouvrons (ouvrons) aux blancs amis nos bras libres de fers.

II

Un cri, de l'Europe au tropique,
Dont deux mondes sont les échos,
A fait au nom de République
Là des hommes, là des héros.
L'esclave au fond de sa mémoire
Épelle un mot libérateur,
Le tyran se fait rédempteur :
Dieu seul remporte la victoire !

Offrons à la concorde, offrons les maux soufferts,
Ouvrons (ouvrons) aux blancs amis nos bras libres de fers.

III

La Liberté partout est belle,
Conquise par des droits vainqueurs,
Mais le sang qui coule pour elle
Tache les sillons et les cœurs.
La France à nos droits légitimes
Prête ses propres pavillons ;
Nous n'aurons pas dans nos sillons
A cacher les os des victimes !

Offrons à la concorde, offrons les maux soufferts,
Ouvrons (tendons) aux blancs amis nos bras libres de fers.

SAMUEL, aux enfants.

Bien, amis ! mais ce chant, que votre voix répète,
N'est pas pour notre oreille un vain jeu de poëte,
Ni sur un instrument le caprice des doigts !
Il se chante du cœur bien plus que de la voix :

Il se chante au travail avec la noble peine
Qui sur le sol fertile entrecoupe l'haleine !
Il se chante à l'église avec l'hymne immortel
Que le divin pardon fait monter de l'autel !
Il se chante au rivage en déployant la rame,
Et des pieds et des mains, et du cœur et de l'âme,
Sous le ciel, sur la mer, à l'exercice, aux champs,
Partout où l'homme en paix s'encourage à ses chants,
Et si l'ennemi rêve une terre usurpée,
Alors, enfants, cet air se chante avec l'épée ;
Se mêlant au tambour, au fusil, au clairon,
L'hymne devient tonnerre et couvre le canon !

Hourrah des enfants.

ANNAH.

Te souviens-tu, Nina, de la maîtresse blanche,
Quand l'injure à la bouche et le poing sur la hanche,
Pour nous faire trembler prenant sa grosse voix,
Elle disait, à coups d'éventail sur nos doigts :
« Des verges ! Punissez cette indolente esclave
Qui me laisse brûler par ce souffle de lave !
Vengez-moi ! frappez-la d'un fouet sifflant et prompt,
Jusqu'à ce que le vent soit glacé sur mon front ! »

CHOEUR DE NÉGRESSES.

Elles chantent ironiquement.

Bah ! bah ! bah ! maintenant de vos soupirs, madame,
A votre aise, tenez votre front éventé !
Les bras de nos guerriers ont affranchi notre âme.
Gloire à Toussaint ! Vive la liberté !

CHOEUR DE SOLDATS dans le lointain.

Vive la liberté !

LUCIE à Adrienne, à l'écart.

Ainsi seule et rêveuse et les yeux pleins de larmes,
Adrienne, nos jeux pour toi n'ont aucuns charmes ?

Quand mon cœur inquiet m'entraîne sur tes pas,
Je te trouve toujours où la foule n'est pas;
Ta langueur cependant n'a point encor de causes,
Tes yeux n'ont vu fleurir que treize fois les roses;
D'Haïti délivré le héros triomphant
T'élève et te chérit comme un troisième enfant;
Depuis qu'envers la France un devoir politique
L'a forcé de remettre à cette république
Ses deux fils, emmenés dans un brillant exil,
Si tu n'es pas sa joie, où la trouvera-t-il?

ADRIENNE, distraite.

Vois-tu comme au delà du cap sonore et sombre,
La mer immense et creuse étincelle dans l'ombre?
Comme de son sommet chaque flot écumant
Sur lui-même à son tour croule éternellement?
Le soleil sur les flots, lumineuse avenue,
Appelle mes pensers vers la terre inconnue
Où de nos premiers ans la précoce amitié
Semble avoir de mon cœur jeté l'autre moitié!

NINA, les interrompant et s'adressant à ses compagnes.

Quand le sommeil rebelle à la blanche maîtresse
S'écartait de ce lit où veillait sa négresse,
Et qu'un moustique à l'œil échappant par hasard,
Dans sa peau délicate avait plongé son dard,
« Des verges! criait-elle, à l'esclave endormie
Qui me laisse piquer par la mouche ennemie.
Vengez-moi! Frappez-la jusqu'à ce que ses pleurs
De l'aiguillon cuisant apaisent les douleurs! »

CHŒUR DE NÉGRESSES.

Bah! bah! bah! maintenant avec vos pleurs, madame,
Apaisez la piqûre où le dard est resté!
Les bras de nos guerriers ont affranchi notre âme.
Gloire à Toussaint! Vive la liberté!

CHŒUR DE NÈGRES, *dans le lointain.*

Vive la liberté !

LUCIE, *à Adrienne.*

Ah ! que peux-tu rêver, sur ces lointaines plages,
De plus beau que les mers qui baignent nos rivages?
Que ces mornes couverts de bois silencieux ?
Autels d'où nos parfums s'élèvent dans les cieux ?
Que ce peuple étanchant ses veines épuisées,
Essuyant sa sueur sur ses chaînes brisées,
Cultivant ses sillons, et de la liberté
Semant les fruits divins pour sa postérité ?

ADRIENNE, *toujours distraite.*

O mornes du Limbé ! vallons ! anses profondes
Où l'ombre des forêts descend auprès des ondes ;
Où la liane en fleur, tressée en verts arceaux,
Forme des ponts sur l'air pour passer les oiseaux :
Galets où les pieds nus, cueillant les coquillages,
J'écoute de la mer les légers babillages ;
Bois touffus d'orangers, qui, lorsque vient le soir,
Exhalez vos parfums comme un grand encensoir,
Et qui, lorsque la main vous secoue ou vous penche,
Nous faites en passant la tête toute blanche !
Roseaux qui de la terre exprimez tout le miel,
Où passe avec des sons si doux le vent du ciel !
Ile au brûlant climat, aux molles habitudes,
Ah ! le ciel sait combien j'aime tes solitudes !
Et cependant vos bois, vos montagnes, vos eaux,
Vos lits d'ombre ou de mousse au fond de vos berceaux,
Vos aspects les plus beaux, dont mon œil est avide,
Me laissent toujours voir quelque chose de vide,
Comme si de ces mers, de ces monts, de ces fleurs,
Le corps était ici, mais l'âme était ailleurs !

NINA, à ses compagnes.

Vous souvient-il, mes sœurs, de la blanche jalouse,
Fière de sa couleur et de son nom d'épouse,
Son œil pour nous punir d'attirer un regard
Contre notre beauté se tournait en poignard ?
« Des verges ! Flétrissez cette insolente esclave
Dont la grâce m'insulte et la beauté me brave.
Vengez-moi, frappez-la jusqu'à ce que son front
De ma race vaincue ait expié l'affront ! »

CHOEUR DE NÉGRESSES.

Bah ! bah ! bah ! maintenant, en toute paix, madame !
Possédez un époux qui n'est plus disputé.
Les bras de nos guerriers ont affranchi notre âme.
Gloire à Toussaint ! Vive la liberté !

CHOEUR DE NÈGRES dans le lointain.

Vive la liberté !

SCÈNE DEUXIÈME

LUCIE ET ADRIENNE.

LUCIE se lève et s'approche du devant de la scène avec Adrienne.

Entends-tu de sang-froid ces cris de délivrance
Qui volent sur les mers en insultant la France ?

ADRIENNE.

La France ?

LUCIE.

Tu pâlis, comme si dans ton cœur
Le nom de nos tyrans sonnait encor la peur !
Ne crains rien ; Haïti secouant ses entraves
Pour ces rois détrônés n'enfante plus d'esclaves

La mer qui les portait les a remportés tous ;
L'Océan et la mort roulent entre eux et nous !

ADRIENNE.

Le flot qui repoussa leurs vaisseaux de nos plages
N'entraîna-t-il donc qu'eux vers leurs cruels rivages ?

LUCIE.

Que veux-tu dire ?

ADRIENNE.

Écoute, et laisse-moi t'ouvrir
Une âme où l'amitié n'a pu tout découvrir ;
Où je ne découvris que jour à jour moi-même
Le secret grandissant de ma tristesse extrême.
Comme on ne voit au fond des abîmes flottants
Qu'en y penchant la tête et regardant longtemps,
L'ombre de ma pensée ainsi s'est éclaircie.
Tu connais ma naissance, ô ma chère Lucie !
Enfant abandonné, fruit d'un perfide amour,
De la sœur de Toussaint ayant reçu le jour,
Le sang libre des blancs, le sang de l'esclavage,
Ainsi que dans mon cœur luttent sur mon visage ;
Et je sens y revivre, en instincts différents,
La race de l'esclave et celle des tyrans.

LUCIE.

La race des tyrans ! que lui dois-tu ?

ADRIENNE.

La vie !

LUCIE.

Oui, mais par un ingrat une mère trahie,
Expirant de douleur au départ des Français ;
Un père que tes yeux ne reverront jamais,
Qui jamais vers ces bords ne tourna sa pensée,
Qui ne se souvient pas de t'avoir délaissée,
Comme en cueillant la fleur au buisson, le passant
Laisse, sans y songer, une goutte de sang !

ADRIENNE.

Il est vrai ; mais le sang se souvient de sa source,
Le temps m'éloigne en vain de ce jour dans sa course,
L'image de ce blanc me poursuit nuit et jour ;
En vain à mon pays je dois tout mon amour!
Ma mémoire chassant cette image obstinée
Se refuse à haïr celui dont je suis née.
Je me le représente avec des traits si doux,
Avec un cœur si juste et si clément pour nous,
Avec tant de vertus qui rachètent sa race,
Qu'en songe bien souvent ma tendresse l'embrasse,
Et que lui confiant mes secrètes douleurs
Son portrait sous mes yeux se voile de mes pleurs!

LUCIE.

Son portrait ?

ADRIENNE.

Oui : ma mère, unique et dernier gage,
Le portait sur son cœur, et c'est son héritage ;
A la haine des noirs je le cache à mon tour
Contre ce cœur d'enfant qu'il fait battre d'amour.
Si jamais je quittais les climats où nous sommes,
Je le reconnaîtrais seul entre tous les hommes.
Quand ma mère mourut, de sa douleur, hélas !
Toussaint, le bon Toussaint, me reçut dans ses bras :
« Prends, dit-il à sa femme, un surcroît de famille ;
Dieu nous donna deux fils, il nous donne une fille.
Cette enfant du sang blanc, crime d'un ravisseur,
A puisé l'existence au pur sein de ma sœur.
Va, quand de la brebis la portée est jumelle,
Dieu double pour ses fruits le lait dans sa mamelle. »
Ma tante consentit à ce pieux dessein,
Et, comme son enfant, me reçut sur son sein.
Comme leur propre sœur ses deux fils m'embrassèrent
Ma vie et leur tendresse ensemble commencèrent.

LUCIE.

D’un cœur reconnaissant tu les aimas tous deux?

ADRIENNE.

Oui, mais je me sentais bien plus sœur de l’un d’eux.

LUCIE.

Isaac, le plus jeune, est l’amour de sa mère.

ADRIENNE.

Non, Albert, le plus grand, est l’orgueil de son père.
Je ne sais quel instinct m’attirait plus vers lui,
Comme si mon étoile à son front avait lui.
Albert aussi m’aimait, je veux du moins le croire,
’étais son amitié, comme il était ma gloire.
Quand l’un était absent, l’autre cherchait toujours;
Nos yeux s’entretenaient des heures sans discours.
Le petit Isaac, inhabile à comprendre,
D’un sentiment jaloux ne pouvait se défendre;
Il nous disait tout triste, avec son humble voix:
« Pourquoi suis-je tout seul lorsque nous sommes trois? »
O jours délicieux! ô ravissante aurore
De deux cœurs où l’amour rayonne avant d’éclore!
Jeux naïfs de l’enfance, où le secret surpris
Se trahit mille fois avant d’être compris!
Pas qui cherchaient les pas, mains dans les mains gardées;
Confidences du cœur dans les yeux regardées;
Promenades sans but sur des pics hasardeux,
Où l’on se sent complet parce que l’on est deux;
Source trouvée à l’ombre où la tête se penche;
Fruits où l’on mord ensemble en inclinant la branche:
Une heure effaça tout. Le jour vint; il partit…
Je restai seule au monde, et tout s’anéantit.

LUCIE.

S’il t’aimait, à partir quoi donc pût le résoudre?

ADRIENNE.

L'ordre de son départ tomba comme la foudre.
C'était aux premiers temps où de la liberté
Le triomphe indécis n'était pas remporté ;
Où les restes des blancs, refoulés dans nos villes,
Achevaient de s'user dans les guerres civiles.
Toussaint, quoique vainqueur, modeste en ses succès,
Se proclamait encor le sujet des Français.
Des destins d'Haïti pour demeurer l'arbitre,
Et du commandement pour conserver le titre,
Il fallait, s'entourant d'artifices adroits,
Les chasser de nos ports en respectant leurs droits,
Afin que leur exil, paré de déférence,
D'un départ volontaire eût encor l'apparence.
Le temps fatal pressait Toussaint irrésolu,
Quelques noirs hésitaient ; un traité fut conclu.
Toussaint, faisant céder le père au politique,
Jura fidélité fausse à la république,
Et pour mieux la tromper, de ses bras triomphants,
En otage aux vaincus il remit ses enfants.
« Que la France, dit-il, à présent soit leur mère,
Et si je la trahis qu'ils détestent leur père ! »
La liberté reçut cet holocauste affreux ;
En immolant ses fils, il s'immolait pour eux.
L'escadre dans la nuit s'évanouit sur l'onde ;
Mon cœur depuis ce jour vit en un autre monde...

LUCIE.

Eh quoi ! de temps en temps nul récit ne vient-il
T'entretenir au moins de leur sort dans l'exil ?
Quelque tendre mémoire aux vagues confiée
N'aborde-t-elle pas ?

ADRIENNE.

Non ; je suis oubliée !

Quelle place veux-tu que tienne dans son cœur
Ce vain amour d'enfant dont rit le blanc moqueur?
Cette petite fille à la peau presque noire,
Qui fait, s'il s'en souvient, repentir sa mémoire;
Qui marche les pieds nus, qui travaille des mains,
Qui cueille sa parure aux buissons des chemins,
Et qui n'a pour orner ses bras et ses oreilles
Qu'un rang de coquillage ou de graines vermeilles;
Lui qui vit au milieu des blanches dont le teint
Des couleurs de la neige et de l'aube se peint;
Qui les voit, aux rayons des flambeaux de leurs fêtes,
Des feux des diamants faire éblouir leurs têtes
Et rouler en chars d'or de palais en palais.
Ces reines de son cœur!... oh! Dieu, que je les hais!
Écoute; on dit tout bas, oh! mais on ment, j'espère,
Que ces fils transplantés rougissent de leur père!...
Qu'ils croient, d'un lâche orgueil écoutant les conseils,
Des blancs, par ce mépris, devenir les pareils!
On dit qu'en rois futurs, nourris de flatteries,
On les tient en suspens entre les deux patries,
Destinés par les blancs à faire, à leur merci,
Des esclaves là-bas ou des tyrans ici!
Que le premier consul, sensible par adresse,
Pour ses desseins futurs à son geste les dresse;
Et qu'Albert, subissant sa fascination,
Voit en lui père, mère, et race et nation.
On dit plus!... Une sœur du héros de la France
Semble le regarder d'un œil de préférence,
Et comme un grain de jais qui relève un collier,
Fière parmi sa cour le voit s'humilier.
Le crois-tu?...

SCÈNE TROISIÈME

ADRIENNE, LUCIE, PÉTION, NÈGRES, NÉGRESSES, MATELOTS, AIDES DE CAMP, ARTILLEURS, ETC.

Un mouvement subit et général a lieu au fond de la scène. — Les noirs, hommes et femmes, se précipitent vers un rocher élevé qui domine la mer; ils regardent l'horizon en se montrant les uns aux autres quelque chose du geste. — Lucie et Adrienne, interrompues par ce mouvement et par ces cris, suivent le groupe des noirs et regardent la mer comme eux. — Un noir passe en courant vers le quartier général et crie.

UN NÈGRE.

Des vaisseaux !

Il disparaît.

UNE NÉGRESSE.

Quel nuage de voiles!

UN AUTRE NÈGRE.

Il s'en lève sur l'onde autant qu'au ciel d'étoiles.

UNE ORDONNANCE de Toussaint.

Allumez les signaux !

UN AIDE DE CAMP mulâtre de Toussaint.

Canonniers ! à vos camps !

UNE NÉGRESSE, montrant du doigt les montagnes.

Les mornes allumés sont autant de volcans.

UN NÈGRE.

Pour l'escadre qui vient chercher un peuple esclave
Des volcans d'Haïti que la mort soit la lave !

LUCIE.

Dieu ! quelle affreuse aurore après des nuits de paix !

ADRIENNE, regardant la mer.

Que la ligne est immense et que les rangs épais !
Du cap de Samana jusqu'à la Pointe-à-Pile
L'Océan tout entier semble marcher sur l'île.

UN NÈGRE.

Des milliers de canons brillent dans les sabords!

ADRIENNE.

Un peuple menaçant vient foudroyer ces bords !

PÉTION, à un matelot noir.

Au port Saint-Nicolas portez l'ordre du maître ;
Qu'on grée un aviso ; — qu'on aille reconnaître
Combien de grands vaisseaux et sous quels pavillons.
Courez ! de l'Océan sondez tous les sillons !
Point de voile ! Courbez trente hommes sur les rames,
Plongez comme un requin sous l'écume des lames :
Et si quelque vaisseau tire ou marche sur vous,
Plutôt que d'être pris, sombrez ! noyez-vous tous !

LE MATELOT.

Notre vie est à lui comme au Maître suprême ;
La volonté du ciel et du chef, c'est la même.
Avant que ces oiseaux au bord soient revenus,

En montrant des albatros.

Nous serons de retour ou nous ne serons plus.

SCÈNE QUATRIÈME

LES PRÉCÉDENTS, MOISE ET MAZULIME.

MOISE, amenant Mazulime sur le devant de la scène.

Vois-tu dans cette tour une lampe immobile?

MAZULIME.

La lampe de Toussaint ! C'est l'étoile de l'île ;
Sa clarté nous conduit à la gloire !

MOISE

Crois-tu ?

Avant de l'adorer, je veux voir la vertu,
Moi ! je veux conserver, sans lui faire une offense,
Ma part dans le conseil comme dans la défense ;

Et savoir si le plan d'un chef dur et hautain
Contre un pareil péril est un rempart certain ?
Peut-être...

MAZULIME.

Parlons bas...

MOISE.

Ami, je m'inquiète
De cette ambition dans une seule tête !
Serviles instruments de coupables projets,
De ce nouveau tyran sommes-nous les sujets ?
A l'affront de servir si la loi nous oblige,
Qu'il cache donc au moins la main qui nous l'inflige ;
Que devant les dangers de la patrie en deuil
Il humilie au moins son impudent orgueil !
Car, quel que soit le nom dont sa main nous décore,
S'il est le maître ici, c'est l'esclavage encore !

MAZULIME.

Nous ! esclaves d'un noir !

MOISE.

D'un ancien compagnon !

MAZULIME.

Tant de sang répandu !

MOISE.

Pour n'illustrer qu'un nom !

MAZULIME.

En repoussant les blancs du sol qui nous vit naître,
N'avons-nous donc ici fait que changer de maître ?

MOISE.

S'il faut aux mains d'un maître abdiquer tous nos droits,
Qu'il ait un autre sang ! qu'il ait une autre voix !
Qu'il nous vienne de loin ! et que sa foi parjure
Ne soit par pour nous tous une éternelle injure !
Moindre sera l'affront de fléchir les genoux
Si ce maître nouveau n'est pas noir comme nous !

MAZULIME.

Sur la face d'un homme on peut voir sa pensée.

MOISE.

Allons donc à Toussaint!

MAZULIME.

Si ta haine insensée
Allait trouver un frère où tu crains un tyran?

MOISE.

Pour les jours de danger qu'il ait le premier rang!

Ils sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, MOINS MOISE ET MAZULIME.

PÉTION, à un artilleur de la batterie, en lui montrant la fenêtre de Toussaint.

Attention là-haut! — La mèche au premier signe!
Feu du canon de nuit! feu sur toute la ligne!
De la grève au Chaos qu'il tonne coup sur coup,
Et qu'avant qu'il se taise Haïti soit debout!

Se tournant vers le groupe de noirs et de négresses, et vers Lucie et Adrienne.

Et vous, que faites-vous à suivre le nuage
D'où va tomber sur nous la mort ou l'esclavage?
Dispersez-vous. — Courez partout semer le bruit
Du danger découvert sous cette horrible nuit,
Et vous montrer aux yeux d'un amant ou d'un père
Pour que la liberté leur devienne plus chère!

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

L'intérieur de la tour élevée qui sert de cabinet et d'observatoire à Toussaint Louverture. Au milieu, une table encombrée de cartes et de papiers et éclairée par une lampe de fer. A droite, un prie-Dieu surmonté d'un crucifix. A gauche, auprès d'une porte secrète, un meuble garni de vases et de corbeilles. Au fond, à droite, une grande porte cintrée. A gauche, une fenêtre tendue d'un store.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUSSAINT, seul. Il se promène à pas interrompus et inégaux.

Enfin la voilà donc, cette heure redoutable
Que mes prévisions jugeaient inévitable!
En vain j'ai supplié Dieu de nous l'épargner;
Pour décider de nous elle devait sonner!
Entre la race blanche et la famille noire,
Il fallait le combat puisqu'il faut la victoire!...

Il s'arrête un moment.

A quelle épreuve, ô ciel! cette nuit me soumet!
J'ai monté, j'ai monté... voilà donc le sommet
Où mon ambition, de doutes assiégée,
Par ma race et par Dieu va demeurer jugée:
Moïse ainsi monta chercher au Sinaï
Quelle route suivraient les fils d'Adonaï.
Du haut de sa terreur et de sa solitude,
Il vit là le Jourdain et là la servitude.

Dans une heure semblable à mon anxiété,
Il y mourut d'angoisse et de perplexité!
Et Jéhova pourtant visitait son prophète,
Il conduisait son peuple, il marchait à sa tête!
Et moi?... Non, non, pardonne, ô Dieu, si j'ai douté!
Ne marches-tu donc pas devant la liberté?
En vain dans tes secrets notre destin repose:
Le plus sûr des drapeaux, c'est une juste cause!
Oui, tu m'as suscité sur cette nation.
Ton oracle? Ce fut sa profanation;
Ce fut dans tes enfants ton image offensée:
L'instinct qui venge l'homme est toujours ta pensée!
Prends courage, Toussaint, voilà ton Sinaï!
Dieu se lève vengeur dans ton peuple trahi!

Il fait quelques pas rapides comme soulevé par l'enthousiasme intérieur et retombe ensuite à genoux.

Dans un pauvre vieux noir, cependant, quelle audace
De prendre seul en main la cause de sa race,
Et de se dire : Un mot qui de ma bouche sort
D'un peuple tout entier fixe à jamais le sort!...
Dans mes réflexions, du mot fatal suivies,
Je pèse avec la mienne un million de vies!...
Si j'ai mal entendu... si j'ai mal répété
L'ordre de Dieu!... malheur à ma postérité!
Dieu ne donne qu'une heure à notre délivrance,
Opprobre à qui la perd! mort à qui la devance!

Il s'agenouille sur le prie-Dieu, devant le crucifix, et pleure.

Ah! combien j'ai besoin d'intercéder celui
Dont l'inspiration sur tous mes pas a lui.

Il prie.

Crucifié pour tous! symbole d'agonie
Et de rédemption!...

Il s'interrompt et reprend avec amertume.

Quelle amère ironie!

Où se heurte mon cœur lorsque je veux prier?
Quoi! c'est le Dieu des blancs qu'il nous faut supplier?
Ces féroces tyrans, dont le joug nous insulte,
Nous ont donné le Dieu que profane leur culte;
En sorte qu'il nous faut, en tombant à genoux,
Écarter leur image entre le ciel et nous!
Eh bien, leur propre Dieu contre eux est mon refuge!
Il fut leur rédempteur, mais il sera leur juge!
La justice à ses yeux n'aura plus de couleur,
Puisqu'il choisit la croix, il aima le malheur.

Il recommence à prier.

Toi qui livras ton sang pour racheter ta race,
Donne-moi par ta mort le courage et la grâce!

Il se relève et dit lentement.

Avec quelle bonté du bas de mon chemin,
Jusqu'à cette puissance, il m'a pris par la main!
La force du Seigneur ne connaît pas d'obstacles:
C'est de notre néant qu'il tire les miracles!

Entendant du bruit à la porte du fond.

Mais, lorsque je dois seul l'écouter aujourd'hui,
Quelqu'un vient se placer entre mon âme et lui?

SCÈNE DEUXIÈME

TOUSSAINT, MAZULIME ET MOISE.

TOUSSAINT, étonné, s'avance vers eux, et, après les avoir regardés avec surprise et attention.

Sans mes ordres ici qui vous amène?

MAZULIME.

Un doute!

TOUSSAINT, à lui-même.

Je les devine, ils vont trébucher sur ma route.

Toujours quand un grand cœur médite un grand élan,
La prudence et la peur lui compriment le flanc.

Haut.

On doute?... Est-ce de moi, des noirs ou de leur cause?
Mais douter, c'est trahir!... Voyons!

MOISE, à Mazulime.

Parle!

MAZULIME, à Moïse.

Je n'ose!
Je crains d'en trop peu dire ou j'ai peur d'offenser.

Un long silence d'embarras.

TOUSSAINT, avec ironie.

Êtes-vous donc venus pour m'aider à penser?

MOISE.

Non, général! Pourtant, dans ces grandes alarmes,
La pensée est à tous aussi bien que les armes!
Oses-tu sur toi seul prendre un destin pareil?
Un homme quel qu'il soit vaut-il seul un conseil?
Lorsqu'il s'agit du sort de nations entières,
Veux-tu tout décider sans consulter tes frères,
Sans même interroger l'instinct du bien commun
Plus infaillible en tous qu'il ne peut l'être en un?
Conseil des nations plus sûr que tout grand homme,
Congrès en Amérique ou grand sénat dans Rome.
Prêt à prendre pour tous un parti clandestin,
Oseras-tu lutter seul avec le destin?
Et si Dieu, pour un jour, te retirait sa grâce,
A la postérité répondre d'une race?
Est-ce faiblesse ou force à l'heure du danger
D'appeler d'autres yeux à tout envisager?
De convoquer le peuple en un moment suprême,
Et de lui dire : « Vois, décide et fais toi-même :
Dieu qui parle dans tous est plus sage que moi,
Je puis vivre et mourir, mais non juger pour toi. »

TOUSSAINT, à Mazulime, avec mépris.

Et toi?

MAZULIME.

Moi, général, sur une tour si haute
Je craindrais le vertige... et, tremblant que ma faute
N'entraînât avec moi tous ceux que je conduis,
Mon esprit dans leurs chefs chercherait des appuis;
Je dirais : « C'est au peuple à faire son histoire,
Salut ou perte à tous et non à ma mémoire! »
Je frémirais de prendre un peuple dans ma main;
Car j'en répondrais seul au Dieu du genre humain!

TOUSSAINT, les prenant avec bonté chacun par une main.

Écoutez... Je comprends à tous deux votre idée,
Et mon âme en secret en était obsédée.
Je me suis dit cent fois : « Pauvre vieux vermisseau,
Comment! toi, sur un peuple oser mettre ton sceau!
Répondre à Dieu là-haut, à cette île, aux deux mondes,
D'une race de plus que toi seul perds ou fondes?
Être à toi seul son bras? et toi seul dans ton sein
De l'affranchissement porter le grand dessein?
C'est trop pour un mortel, c'est démence ou blasphème,
C'est usurper d'un coup sur l'homme et sur Dieu même!
Sur Dieu?... » Puis sur mes pas revenant un moment :
« Sur Dieu?... Si par hasard j'étais son instrument?
Il agit seul, c'est vrai, mais il agit par l'homme :
Nul ne sait de quel nom dans un peuple il se nomme!
Moïse, Romulus, Mahomet, Washington!...
Qui sait parmi les noirs s'il n'aura pas mon nom? »
Alors, envisageant ma destinée étrange,
Un soupçon de grandeur s'éleva dans ma fange,
Je me dis, mesurant ma marche de si bas :
« Un miracle est écrit sur chacun de mes pas!
Pourquoi, quand je ne vois que prodige en arrière,
N'en aurais-je pas un au bout de ma carrière? »

Alors un grand espoir entra dans mon esprit...

MAZULIME, bas à Moïse.

Dans son œil inspiré le miracle est écrit.

TOUSSAINT.

Quand l'orage d'idée éclata sur cette île,
Je vivais à Jacmel dans un état servile ;
Je ne sais quel esprit par mon nom m'appela,
Me cria : « C'est ton heure ! » et je dis : « Me voilà ! »
Soit qu'en certains de nous la force intérieure
Leur assigne la tâche et leur indique l'heure,
Soit que la force en eux provienne de leur foi,
De cet ordre du ciel, que l'on entend en soi,
Je ne doutai jamais ; cela semblait démence
De faire, moi petit, je ne sais quoi d'immense ;
Et, chose singulière... une intime splendeur
D'un peuple sur mon front fit luire la grandeur ;
Malgré mes traits flétris et malgré l'esclavage,
L'éclat de mon destin brilla sur mon visage ;
La puissance du cœur par mes yeux déborda :
Je rampais dans la foule et l'on me regarda.

Un jour, un capucin, un de ces pauvres pères
Colporteurs de la foi, dont les noirs sont les frères,
En venant visiter l'atelier de Jacmel
S'arrêta devant moi comme un autre Samuel :
« Quel est ton nom ? — Toussaint. — Pauvre mangeur d'igname,
C'est le nom de ton corps ; mais le nom de ton âme,
C'est Aurore, dit-il... — Oh ! mon père, et de quoi ?
— Du jour que Dieu prépare et qui se lève en toi ! »
Et les noirs ignorants, depuis cette aventure,
En corrompant ce nom m'appellent Louverture.
Ce moine baptisait en moi la liberté ;
Je ne l'ai plus revu, son nom fut vérité.

Aux lointaines lueurs que ce mot me fit luire,
Ignorant, je sentis le besoin de m'instruire.
Un pauvre caporal d'un de leurs régiments,
Des sciences des blancs m'apprit les éléments.
Je réduisais d'un sou ma vile nourriture
Pour payer jour par jour ses leçons d'écriture.
Sitôt que le rideau de mes yeux fut levé,
Je vis plus clairement ce que j'avais rêvé;
La volonté me vint avec l'intelligence,
Je sentis mieux le juste et conçus la vengeance.
Les noirs pour leur couleur n'avaient que du mépris;
Pour prendre autorité sur ces faibles esprits,
Il fallut emprunter à nos tyrans eux-même
La force dont leur sang était pour nous l'emblème.
Parmi les Espagnols de l'île je m'enfuis;
Au métier des combats avec eux je m'instruis,
Je paye avec mon sang les grades que j'achète,
Le marquis d'Hermona m'accorde l'épaulette;
L'indépendance enfin me donne le signal :
J'étais parti soldat, je revins général.
On me suit : les Français, minés par la discorde,
Acceptent humblement le pacte que j'accorde;
Ils s'embarquent laissant un homme de ma peau,
Un diadème au front caché par mon chapeau.
Ma double autorité tient tout en équilibre;
Gouverneur pour le blanc, Spartacus pour le libre,
Tout cède et réussit sous mon règne incertain,
Je demeure indécis ainsi que le destin,
Sûr que la liberté, germant sur ces ruines,
Enfonce en attendant d'immortelles racines.

Il se tait un moment.

Mais si la France envoie un maître à des sujets,
Elle fait elle-même éclater mes projets :
Esclave ou tout-puissant.

MOISE, bas à Mazulime.

Ce mot seul le révèle.
Tout-puissant ! entends-tu?... Ma crainte était réelle.

TOUSSAINT.

Douteriez-vous encore ?

MOISE, ironiquement.

Il nous est démontré
Qu'un citoyen loyal en vous s'est rencontré.

Ils sortent.

TOUSSAINT.

Je veillerai sur eux !...

Il va à la fenêtre et lève le store.

SCÈNE TROISIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE.

TOUSSAINT, entendant frapper à la porte de son cabinet, s'avance pour ouvrir.

A la porte secrète,
Qui donc sans qu'on l'appelle affronte ma retraite?

ADRIENNE, entr'ouvrant la porte et avançant timidement la tête.

Mon oncle !

TOUSSAINT.

Ah ! c'est ma fleur de bénédiction,
L'étoile qui blanchit mes nuits d'affliction !
Entre, ma chère enfant, ton œil serein m'inspire.
J'aime à consulter Dieu dans ton charmant sourire.
Depuis que mon Albert fut éloigné de moi,
Tout mon amour de père est retombé sur toi.
Ta tendresse est pour moi la racine cachée
Par qui je tiens encore à la terre séchée.

Entre comme un présage heureux pour le dessein
Encore irrésolu qui couve dans mon sein.
Mais pourquoi veilles-tu si tard, mon Adrienne,
Quand tu devrais dormir, confiante et sereine,
Comme Moïse enfant dormait dans son berceau,
Que la bonté de Dieu fit surnager sur l'eau?
Ne crains rien!

ADRIENNE.

Mais, mon oncle, oserai-je introduire
Quelqu'un qui m'a prié vers vous de le conduire?

TOUSSAINT.

A cette heure? Quelqu'un? Quel mystère imprévu!
Parle! sais-tu qui c'est?

ADRIENNE.

Je ne l'ai jamais vu.
C'est un moine couvert d'un vêtement de bure
Dont un capuchon blanc ombrage la figure;
Il a trompé la garde en passant au milieu;
Il demande à vous voir en hâte au nom de Dieu.

TOUSSAINT.

Qu'il entre à ce saint nom; toi, demeure à la porte.

A part.

L'innocence et la foi sont une sûre escorte :

Adrienne sort.

D'ailleurs, malgré l'habit et tous les faux semblants,
Je saurais démasquer un espion des blancs.

SCÈNE QUATRIÈME

TOUSSAINT, LE PÈRE ANTOINE.

Le moine s'avance à pas lents et relève son capuchon quand il est à deux pas de Toussaint.

LE MOINE.

C'est moi!... Reconnais-tu, chef qu'un peuple révère,
Celui que tu connus quand tu rampais à terre?
Celui qui t'a tracé le sentier de tes pas,
Et qui t'a dit ton nom, que tu ne savais pas?

TOUSSAINT, le regardant avec stupeur.

Sa couronne a blanchi, mais c'est lui!... c'est le moine
Que je vis à Jacmel.

LE MOINE.

Oui! moi, le père Antoine.

TOUSSAINT, à part.

Je me sens devant lui tout saisi de respect.

Au moine.

Mon père, comprenez mon trouble à votre aspect.
Fier de ma mission, effrayé de la vôtre,
Je ne sais de nous deux qui doit respecter l'autre.
Oui, je vous reconnais, et je tombe à genoux.
Votre nom m'a prédit; Dieu voit et parle en vous!

LE MOINE, relevant Toussaint.

Dieu parle, mon enfant, dans toute créature;
C'est un oracle sûr qu'une grande nature.
Ton front portait écrit l'avénement du noir;
Le prophète était toi, je n'ai fait que te voir.

TOUSSAINT.

Dieu ne fait voir ainsi qu'au regard qu'il dessille.
Gloire à l'esprit des saints où sa lumière brille!

Mon sort m'était caché, vous m'êtes apparu...

LE MOINE.

Ton destin s'obscurcit, et je suis accouru.

TOUSSAINT.

Hélas! ma volonté que travaille un grande doute
N'eut jamais plus besoin d'un éclair sur ma route.

LE MOINE.

Je le sais.

TOUSSAINT.

Vous, mon père? et qui donc vous l'apprit?

LE MOINE.

Ma pensée invisible est avec ton esprit.
Je t'ai suivi de l'œil des fers au rang suprême.
Je t'aime, roi des noirs, parce que mon Dieu t'aime;
Parce que l'avenir du quart de ses enfants
Repose avec sa foi sur tes bras triomphants.

TOUSSAINT.

Mais vous n'êtes pas noir! Mais vous n'êtes pas traître
A vos frères les blancs?...

LE MOINE.

Je sers un autre maître
Qui ne connaît ni blancs, ni noirs, ni nations,
Qui s'indigne là-haut de ces distinctions,
Qui d'un égal amour dans sa grandeur embrasse
Tous ceux qu'il anima du souffle de sa grâce,
Qui ne hait que l'impie et les persécuteurs,
Et soutient de son bras les bras libérateurs.
Levant les mains vers lui pendant la sainte lutte,
Je suis de la couleur de ceux qu'on persécute!
Sans aimer, sans haïr les drapeaux différents,
Partout où l'homme souffre il me voit dans ses rangs.
Plus une race humaine est vaincue et flétrie,
Plus elle m'est sacrée et devient ma patrie.
J'ai quitté mon pays, j'ai cherché sous le ciel

Quels étaient les plus vils des enfants d'Israël,
Quels vermisseaux abjects, d'un talon plus superbe
Le pied des oppresseurs écrasait nus sur l'herbe;
J'ai vu que c'était vous! vous sur qui votre peau
Du deuil de la nature étendit le drapeau;
Vous, insectes humains, vermine au feu promise,
Contre qui la colère aux plus doux est permise,
Que le plus vil des blancs peut encor mépriser,
Que le fou peut railler, que l'enfant peut briser,
Qu'un revendeur de chair vend, colporte et transplante,
Comme un fumier vivant qui féconde une plante;
Sans pères, sans enfants, nomades en tout lieu,
Hors la loi de tout peuple et hors la loi de Dieu;
A qui, dans l'intérêt de sa prééminence,
Le blanc comme un forfait défend l'intelligence,
De peur qu'on ne vous montre, au livre du Sauveur,
Que les blancs ont un juge et les noirs un vengeur!
Je vis dans votre sort ma mission écrite;
Je jurai de servir votre tribu proscrite,
Et, pour premier bienfait de mon affection,
Je vous portai, mon fils, la résignation.
Je vous dis d'imiter l'esclave du Calvaire,
D'appeler la justice et non de vous la faire.
La justice à la fin se leva sur vos pas.
La discorde des blancs eut besoin de soldats.
Les Français, assiégés de périls et d'alarmes,
Avec la liberté vous donnèrent des armes.
Contre l'oppression le besoin protesta;
Le Français disparut, la liberté resta.
Moi, cependant, fuyant dans le midi de l'île
L'impiété des blancs qui chassaient l'Évangile,
Parmi les Espagnols j'allai cacher ma foi.
La renommée y vint et me parla de toi.
J'appris que sous ta main, ta race protégée

Proscrivait l'injustice après l'avoir vengée;
Que les blancs, de la mort sauvés par leur vainqueur,
Reconnaissaient un maître aux vertus de ton cœur;
Qu'ils cultivaient en paix le commun héritage
Dont tu n'avais voulu que le juste partage;
Que tu rendais le Christ à ses autels fumants,
Et je bénissais Dieu dans ces grands changements!
Quand du sommet du cap qui divise la plage,
De voiles sur la mer j'aperçus le nuage,
Je pressentis ton trouble, et par Dieu seul cité,
J'apporte son esprit à ta perplexité.

SCÈNE CINQUIÈME

LES MÊMES, UN MATELOT MULATRE, PÉTION.

TOUSSAINT, au matelot.

Eh bien?

PÉTION.

Mon général, cet homme est le pilote
Que votre ordre envoya reconnaître la flotte.
Sans être découvert il a revu le port.

TOUSSAINT.

En termes clairs et brefs qu'il fasse son rapport.

Au matelot.

Parle!

LE MATELOT.

Le vent soufflait et la mer était haute;
Nous cinglâmes à l'est sous l'ombre de la côte.

TOUSSAINT.

Que m'importent les vents et la mer! Les vaisseaux?
Combien?

LE MATELOT.

Maître, soixante au moins.

TOUSSAINT.

Dans quelles eaux?

LE MATELOT.

Dans les eaux d'Haïti, demain avant l'aurore.

TOUSSAINT.

L'amiral?

LE MATELOT.

Un trois-ponts.

TOUSSAINT.

Le drapeau?

LE MATELOT.

Tricolore.

TOUSSAINT.

Ces vaisseaux semblaient-ils porter du monde à bord?...
Des canons?

LE MATELOT.

Ils prenaient de l'eau jusqu'au sabord.

TOUSSAINT, calculant sur ses doigts.

Pour transporter de Brest à la mer où nous sommes
Soixante voiles!... Huit! C'est quarante mille hommes!...
Quelques sons par le vent étaient-ils apportés?

LE MATELOT.

La *Marseillaise* et l'air de *Ça ira.*

TOUSSAINT.

Sortez!

Au moine.

Je n'en puis plus douter. La guerre ou l'esclavage!
Je couvrirai de fer et de feu ce rivage.

SCÈNE SIXIÈME

TOUSSAINT, LE PÈRE ANTOINE, DESSALINES.

DESSALINES.

Un esquif qui cherchait à se glisser au port
Avait ces imprimés et cette lettre à bord.
J'ai fait du grand écueil retirer la balise.

TOUSSAINT.

Dessalines, donnez... Allez, que je les lise.

SCÈNE SEPTIÈME

TOUSSAINT, LE PÈRE ANTOINE

TOUSSAINT dépose les papiers sur la table et lit d'abord l'adresse de la lettre, puis il l'ouvre, court de l'œil à la signature et s'écrie en élevant la lettre avec orgueil dans sa main.

Bonaparte !

LE MOINE.

Qu'un nom a sur nous de pouvoir !

TOUSSAINT.

Lui, le premier des blancs, moi, le premier des noirs !
Ta fierté jusqu'ici n'était pas descendue
A prendre cette main que je t'avais tendue !
Mais puisqu'il reconnaît à la fin son égal,
Voyons si le langage est digne.

Il lit.

« Général, »

A part.

C'est la première fois que sur moi cet arbitre
Du destin des Français laisse tomber ce titre.

Son orgueil à la fin fléchit devant le mien !

LE MOINE.

Ou bien, pour te séduire, il exalte le tien.

TOUSSAINT, lisant.

« Général, revêtu de la force publique,
Par le vœu de l'armée et de la République,
Après avoir vaincu, pacifié, soumis ;
Sur terre sans rival, sur mer sans ennemis ;
J'ai porté mes regards vers la terre où vous êtes ;
Là m'attendent aussi d'importantes conquêtes.

Il s'arrête avec susceptibilité, puis reprend.

Oui, je veux conquérir, mais à la liberté,
La race qui m'ignore et qui vous a porté.
Des droits qu'elle a rêvés, oui, cette race est digne,
Mais, pour qu'ils soient sacrés, il faut que je les signe. »
L'insolent ! c'est un dieu jetant l'arrêt fatal.

LE MOINE.

Ce langage est d'un maître et non pas d'un égal.
Poursuis.

TOUSSAINT, continuant.

« La République, à ma voix réformée,
Pour la représenter vous envoie une armée ;
Elle va renforcer vos drapeaux triomphants.
Songez-y, ces soldats sont mes braves enfants ;
Mon beau-frère, leur chef, embarqué sur l'escadre,
D'un ordre social vous porte enfin le cadre.
Vous aurez pour honneur, pour règle, pour devoir
D'y faire entrer le blanc, le mulâtre, le noir ;
Généraux tous les deux... craignez la flatterie :
Il n'est point de second où règne la patrie ! »
Que veut dire ce mot sonore, obscur et bref ?

LE MOINE, ironiquement.

C'est clair... Que pour second il vous envoie un chef !

TOUSSAINT, avec colère.

Un chef! Il oserait...

LE MOINE.

Quoi donc peut te surprendre?
Ce que l'on n'ose dire, on le laisse comprendre.
Mais lis.

TOUSSAINT, reprenant sa lecture.

« La République a des bras de géant;
Elle compte l'espace et l'homme pour néant;
Tous ses amis sont grands pour sa reconnaissance,
Et tous ses ennemis nuls devant sa puissance.
Elle a les yeux sur vous; vous l'aimez; vos enfants
Ont été confiés à ses bras triomphants.
Elle a pour eux les soins d'une mère chérie;
C'est eux que vous servez en servant la patrie;
Elle voit dans vos fils le sceau de vos serments,
Et le nœud mutuel des plus sûrs sentiments.
Vous êtes père!... Ils sont le prix qu'elle vous garde;
Leur sort est dans vos mains, la France vous regarde.

« BONAPARTE. »

LE MOINE.

Voilà tout?

TOUSSAINT, abattu.

Voilà tout.

LE MOINE.

Qu'en dis-tu?

TOUSSAINT.

Le bourreau!

LE MOINE.

Cette lettre est du fer dans un brillant fourreau;
Il dore la poignée en enfonçant la lame.

TOUSSAINT.

O père! il flatte l'œil, mais il transperce l'âme.

LE MOINE.

De haine et de faveur quel contraste heurté !
Quels sinistres éclairs dans son obscurité !
Comme dans tout ce style on sent, malgré l'adresse,
La main prête à frapper sous la main qui caresse !

TOUSSAINT.

Qui caresse? ô mes fils! Dis plutôt comme on sent
La langue du lion qui lèche jusqu'au sang!

LE MOINE.

Avec quel artifice habile il entrelace
L'espérance et la peur, l'appât et la menace!

TOUSSAINT.

Oui, mais comme à la fin dans son lacet surpris
Il étrangle le père en embrassant le fils!
Oh! périsse le jour où me vint la pensée
De confier mon sang à la race offensée!

LE MOINE.

Si tu ne l'avais fait, serais-tu donc Toussaint?

TOUSSAINT.

Je n'aurais qu'un devoir.

LE MOINE.

Tu suivras le plus saint.

TOUSSAINT.

Quel est-il?... Osez donc le décider vous-même!

LE MOINE.

Entre ton peuple et toi, balancer, c'est blasphème.

TOUSSAINT.

Oui, mais dans l'attitude où les destins m'ont mis,
Le servirai-je mieux rebelle que soumis?
Du sceau des blancs ici ma puissance couverte
Ne me vaut-elle pas plus qu'une guerre ouverte?

Que pourra des Français la faible autorité,
Traînant de leur couleur l'impopularité?
Leur proconsul, sans force et paré d'un vain titre,
Des destins d'Haïti me laissera l'arbitre;
Je saurai dévorer ce téméraire affront,
Jusqu'à ce qu'Haïti les dépassant du front,
Et sous leurs étendards grandissant à leur ombre,
Aidé par le climat les étouffe du nombre.
La présence des blancs, leur aspect odieux
M'assurera les cœurs en alarmant les yeux :
Du lion déchaîné pour irriter la haine,
Il est bon quelquefois qu'il voie un bout de chaîne.
Devant l'anneau sanglant qu'il a longtemps porté,
Le captif aime mieux son âpre liberté.
Cependant les Français, trompés par l'apparence,
Laisseront mes enfants revenir de la France;
Aussitôt que leurs pieds auront touché ces bords,
On connaîtra Toussaint... Je serai libre alors!...

LE MOINE.

Tu seras dans les fers forgés par ta démence!
Le grand jeu du destin jamais ne recommence,
Quand le prix qu'on expose est un peuple de Dieu.
Deux fois sur sa fortune on ne met pas l'enjeu.
Une fois ou jamais!... Quand l'heure d'en haut sonne,
Elle ne s'accommode à l'heure de personne...
Écoute... Mieux que toi, je lis dans ton esprit :
Tu cherches à tromper l'instinct qui t'attendrit;
Ta résolution contre l'amour se brise,
Et ton cœur qui faiblit raisonne et temporise;
Mais des nécessités le flot accumulé
T'écrase sous le temps vainement reculé.
Dis-moi, crois-tu toi-même à ton propre sophisme?
Prends-tu la lâcheté pour du patriotisme?
Crois-tu l'indépendance et les droits des humains

Plus sûrs aux mains d'autrui que dans leurs propres mains?
Crois-tu que les Français, maîtres de ces rivages,
Viennent pour adorer vos droits sur vos visages,
Et, de l'indépendance assurant les progrès,
Admirer tout armés la révolte de près?
Non, tu ne rêves pas ce stupide délire ;
L'esclave au cœur du maître a trop appris à lire;
Tu sais qu'on ne voit pas les bœufs baisser leurs cous
Sans que l'on soit tenté de les charger de jougs!
Que le maître et l'esclave auront dans l'attitude
De leur ancien état l'invincible habitude...
Replacer face à face ainsi deux ennemis,
Deux droits encor saignants, l'un perdu, l'autre acquis,
C'est mettre l'étincelle et la poudre en présence;
C'est tenter à la fois l'homme et la Providence!
Des ferments rapprochés la prompte explosion
Te punirait bientôt de ton illusion.
Le Français, enhardi par tes molles faiblesses,
Usurpera du pied le terrain que tu laisses;
On verra s'élever des Spartacus nouveaux;
Tes plus fiers lieutenants deviendront tes rivaux.
Rebelle aux yeux des blancs, aux yeux du peuple traître,
Ton allié bientôt se lèvera ton maître,
Et lorsque de son cœur le noir t'aura banni,
L'île sera sans chef et tout sera fini!

TOUSSAINT.

Avant que sous leur joug le chef se laisse abattre,
Il aura combattu.

LE MOINE.

Pourquoi veux-tu combattre?
Dans ce premier succès par vos droits remporté,
Trop de sang n'a-t-il pas payé la liberté?
Ton mérite au regard du Dieu qui le déteste
N'est-il pas d'en avoir épargné quelque reste,

Et de t'être élevé, comme un médiateur,
Au milieu d'un conflit dont tu n'es pas l'auteur?
Ce sang retombera sur la seule anarchie
D'où sortit à ta voix ta couleur affranchie.
Veux-tu prendre sur toi celui qui va couler?...
Si tu laissais encor les races se mêler,
Ton hésitation en serait responsable;
Dieu te l'a-t-il donné pour arroser le sable,
Pour en faire l'appoint de tes propres profits,
Pour en payer aux blancs la rançon de tes fils?
Tu tiens entre tes mains les clefs des ports de l'île,
Jette-les dans la mer, puis attends, immobile;
Les tempêtes de Dieu seules vous défendront.
Les blancs sauvant leur vie au prix de cet affront,
Du sommet de leurs mâts saluant le grand morne,
Reconnaîtront bientôt que l'Océan vous borne.
Ce peuple, sans combat, pour ses ports reparti,
N'aura coûté qu'un mot au maître d'Haïti!

TOUSSAINT.

Leur refuser les ports, c'est déclarer la guerre!
Il me faut accorder le chef avec le père.
Attendons à demain.

LE MOINE.

A présent, ou jamais!
Écoute-moi, Toussaint. Il est de ces sommets
Qu'on ne redescend plus! C'est le point où nous sommes.
Ou monter ou tomber, c'est la loi des grands hommes.
Si tu tombes du faîte où ton Dieu t'a porté
Toute ta race tombe avec la liberté.

TOUSSAINT.

Si je perds mes enfants, que m'importe ma race!

LE MOINE.

Si tu perds tes enfants, un peuple les remplace.
A ta vaste famille, aveugle, ouvre tes bras.

TOUSSAINT.

Je suis père avant tout.

LE MOINE, *tirant de son sein le crucifix et le montrant à Toussaint.*

Dieu ne l'était-il pas?

Le moine sort lentement par la porte secrète. Toussaint reste anéanti. Les noirs entrent par l'autre porte en foule.

SCÈNE HUITIÈME

TOUSSAINT, DESSALINES, PÉTION, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS ET MATELOTS DE L'ARMÉE DE TOUSSAINT, PEUPLE.

Le peuple arrive en foule et se presse à toutes les issues.

DESSALINES.

Trahison!

LE PEUPLE.

Trahison!

DESSALINES.

Les Français sur la grève!

LE PEUPLE.

Les Français débarqués!

TOUSSAINT.

Débarqués?... Est-ce un rêve?

PÉTION.

Le Port-au-Prince est pris; un lâche général
Vient de l'ouvrir.

TOUSSAINT, *avec un calme affecté.*

Les forts?

PÉTION.

Livrés à l'amiral!

TOUSSAINT, *d'un air de mystère et de prescience.*

C'est le piége où j'avais médité de les prendre.

DESSALINES, avec indignation.

Pour souiller Haïti ?

TOUSSAINT.

Pour y laisser leur cendre !...

A part.

Toussaint! les vents, la nuit, ont décidé pour toi !...

Haut.

Généraux, officiers, soldats, écoutez-moi :
Tout ce qui vous surprend s'accomplit par mon ordre :
Pour y laisser les dents, à la proie il faut mordre.
Les Français aujourd'hui repoussés de nos bords
Y seraient revenus plus nombreux et plus forts.
De leurs mille vaisseaux leur flotte composée
Eût été les chercher à la rive opposée.
Haïti, jusque-là de son sort incertain,
Eût tourné vers les mers ses yeux chaque matin,
Tremblant à chaque fois de voir, avant l'aurore,
Rougir à l'horizon le drapeau tricolore !
Esclave dans le sang, quoique affranchi de nom,
Nul n'aurait jamais su s'il était libre ou non !
Nos femmes auraient craint que du pur sang des braves
Leur ventre inféodé n'enfantât des esclaves !
On jouit mal d'un bien qu'on peut nous disputer.
Et voir toujours le joug, c'est presque le porter ;
Il fallait que l'oracle enfin se fît comprendre.

Avec énergie.

L'oracle est dans vos cœurs ! c'est à vous de le rendre,
Peuple ! si vous suivez mon inspiration,

Hourra du peuple.

Vous étiez un troupeau, je vous fais nation !

Applaudissements du peuple.

Fussent-ils plus nombreux que ces milliers d'étoiles.
Pas un des débarqués ne reverra ses voiles !

Pas un de leurs vaisseaux ne reverra leurs bords.

Avec exaltation.

La flamme et les écueils sont leurs vents et leurs ports!
Ce ciel dévorera l'escadre avec l'armée,
Et la France en verra revenir la fumée!

Applaudissements frénétiques.

Mais il faut vous laisser conduire par un fil,
Sans demander : « Pourquoi?... Que veut-il? Que fait-il? »
Que toute âme de noir se relie à mon âme!
Toute grande pensée est une seule trame
Dont les milliers de fils, se plaçant à leur rang,
Répondent, comme un seul, aux doigts du tisserand.
Mais si chacun résiste et de son côté tire,
Le dessin est manqué, la toile se déchire!
Ainsi d'un peuple, enfants!... Je pense: obéissez!
Pour des milliers de bras, une âme, c'est assez!

UN HOMME DU PEUPLE.

Oui, nous t'obéirons!

UN MATELOT.

Comme à la brise l'onde!

PÉTION.

Toussaint sur Haïti! comme Dieu sur le monde!

TOUSSAINT, *aux généraux noirs.*

Généraux, inspecteurs, chefs de mes régiments,
Allez, allez chacun à vos commandements.
Que l'occasion seule à ma place commande!
Je ne donne aucun ordre, et si l'on vous demande :
« Avez-vous vu Toussaint? Sait-on l'ordre du chef? »
Répondez seulement par un : « Non! » ferme et bref.
Sur mes desseins secrets feignez l'incertitude;
Restez dans une fausse et douteuse attitude;
Ayez pour les Français des visages amis,
L'œil ouvert du serpent et des cœurs ennemis.

Ils flotteront ainsi de l'audace à la crainte,
Comme on sonde du pied la cendre mal éteinte,
Demandant ma réponse et l'espérant toujours.
Nous leur ferons ronger les jours après les jours.
La fièvre, en attendant, céleste auxiliaire,
Ouvrira pour leurs os la terre hospitalière,
Et, décimant leurs rangs sous ce climat fatal.
Changera leur conquête en immense hôpital.

Hourra!

Moi cependant caché dans mon ombre immobile,
On me croira toujours à l'autre bout de l'île;
Invisible, impalpable, inconnu, mais debout,
Attendu, retardant, absent, présent partout,
Guettant l'occasion imprévue et soudaine,
Je serai l'œil des noirs éclairé par la haine!
Et lorsque le signal

Montrant son front.

ici retentira,
Reposez-vous sur moi, la foudre en sortira!...
Aux trois coups de canon tirés du haut de l'île,
Sans combattre, une nuit, sortez de chaque ville;
Repliez tous les noirs en laissant, pour adieu,
La flotte, les palais et les cités en feu!
Depuis mon propre toit jusques aux champs d'igname,
Balayez le terrain par un balai de flamme!
Ne laissez sur le sol que la pierre et les os,
Et venez me rejoindre au morne du Chaos!
Vous y trouverez tous, grâce à ma vigilance,
Armes, munitions, vivres en abondance.
Les arbres renversés et les rochers épars
Auront à la nature ajouté des remparts.
Les blancs y marcheront comme la brute au piége,
Leurs bras désespérés en tenteront le siége.
Vous roulerez les monts sur leurs corps foudroyés;

Entre la mer et vous, écrasés ou noyés,
Ils auront disparu comme une onde tarie,
Et leurs os fumeront le sol de la patrie!
Allez, ne craignez rien, mon ombre est sur vos pas.

Dessalines et Pétion s'avancent pour parler; il les arrête du geste.

Je connais vos pensers, ne me les dites pas!
Vous craignez les Français, votre cœur s'épouvante
De cet art meurtrier dont leur orgueil se vante.
Que peut-il contre un peuple? Enfants, vous allez voir.

Il fait un signe.

Apportez-moi ces grains de maïs blanc et noir.

On lui apporte une corbeille, il prend une poignée de grains de maïs noir, la verse dans une coupe de cristal, et répand sur la surface du vase une couche de maïs blanc, puis il présente la coupe aux regards du peuple.

Vous ne voyez que blanc quand votre front s'y penche?
À vos yeux effrayés toute la coupe est blanche...
Or, pourquoi les grains blancs sont-ils seuls aperçus?...

Hésitation des noirs.

Peuple pauvre d'esprit! eh! c'est qu'ils sont dessus!...
Mais attendez un peu.

Il vide la coupe sur un plateau, les grains blancs disparaissent complétement dans l'immense quantité de grains noirs.

Tenez, le noir se venge;
En remuant les grains, voyez comme tout change!
On ne voyait que blanc, on ne voit plus que noir;
Le nombre couvre tout, et ceci vous fait voir
Comment l'égalité, quand l'honneur la rappelle,
Rend à chaque couleur sa valeur naturelle!
Tout leur art n'y peut rien. — Ils sont un et vous dix. —
Haïti sera noir, c'est moi qui vous le dis.

Le peuple pousse des éclats de rire et des applaudissements forcenés.

Allez! et laissez-moi penser pour la patrie.

Tout le monde sort.

SCÈNE NEUVIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE.

ADRIENNE.

Et moi, puis-je rester, mon oncle?

TOUSSAINT.

Enfant chérie!

A part.

Mes pleurs à cette voix sont tout prêts à couler.

Haut.

Fleur au milieu d'un camp, qu'un soldat peut fouler,
Hélas! il valait mieux naître sur une tombe
Que sur un sol fouillé par l'obus et la bombe!
Écoute, approche-toi, réponds-moi sans effort.
Aimes-tu ton pays?

ADRIENNE.

Moi?...

TOUSSAINT.

Mais, jusqu'à la mort?...

ADRIENNE.

Mon oncle et mon pays, n'est-ce pas même chose?
N'êtes-vous pas pour moi tout ce qui le compose?...
Ai-je un autre pays que l'ombre de vos pas?
Que me serait la terre où vous ne seriez pas?

TOUSSAINT.

Pauvre amour! La réponse est douce, mais amère.

A part.

Mon vieux cœur est ému tout comme un cœur de mère.
Quoi! de tous ses instincts le vieux noir triomphant
Ne peut voir sans pleurer ce visage d'enfant.

A Adrienne.

Mais si je te disais : « Va, seule, je t'envoie
Mourir pour tous les noirs ? »

ADRIENNE.

Oh ! j'irais avec joie !
Partout où vous diriez, oui, mon oncle, j'irais !
Car ce serait pour vous encor que je mourrais !

TOUSSAINT

Mais si je te disais : « Loin de moi, va-t'en vivre,
Adrienne ! Je vais où tu ne peux me suivre. »
Que ferais-tu ?

ADRIENNE.

Non, non, je n'obéirais pas.
De mes bras enlacés j'arrêterais vos pas,
Ou vous me traîneriez à vos genoux collée
Comme on traîne à son pied la liane enroulée !
Mais cet horrible jeu, pourquoi le faites-vous ?
Ai-je donc jamais eu d'abri que vos genoux ?
Et si vous m'enleviez ce roc où je m'appuie,
Où serait, dites-moi, la place de ma vie?

TOUSSAINT, plus ému.

Ange des noirs, ta place était au paradis.

Il soupire.

Non, ce n'est pas un jeu, mais pourrais-tu bien, dis !
Là, dans ton cœur limpide, étouffer un mystère?...
Le sort de ton pays ?... Tout savoir et te taire ?

ADRIENNE.

De tout ce que j'ai su qu'ai-je donc révélé ?
Entendit-on l'écho quand vous m'avez parlé ?

TOUSSAINT.

Il est vrai, ton jeune âge égale ma prudence ;
J'ai mis dans ton cœur sûr toute ma confidence.
La nuit, le ciel et toi savent seuls mes secrets,
Et ces murs plus que toi n'ont pas été discrets.

Mais ton corps délicat, belle et fragile trame,
N'est pas, pauvre petite, aussi fort que ton âme.
Pourrais-tu supporter la faim des jours entiers,
Déchirer tes pieds nus aux cailloux des sentiers?
Sous l'ardeur du soleil et de la nuit obscure,
Avoir l'herbe pour lit, le ciel pour couverture?
Manger le fruit tombé, boire l'eau du torrent?
Marcher, toujours marcher, ne dormir qu'en courant?
Te glisser nuitamment des camps aux citadelles?
Recevoir sans crier le feu des sentinelles?
Suivre partout les blancs, sans te trahir pour eux?
Le pourrais-tu?

ADRIENNE.

Que Dieu m'assiste et je le peux!
De mes forces d'enfant mon cœur est la mesure;
Je vaincrai le sommeil, la soif et la nature.
Mon oncle, nul effort n'est au-dessus de moi,
Nul miracle, excepté de m'éloigner de toi!

TOUSSAINT.

Mais si dans nos chemins un jour tu tombais lasse?

ADRIENNE.

Ah! j'attendrais la mort, et je te dirais: « Passe! »

TOUSSAINT.

Eh bien! tu me suivras, ô magnanime enfant!
Tu seras de mes nuits le manteau réchauffant,
Le bâton de mes mains, la lampe de ma route!

ADRIENNE.

Oh! je serai ta fille, et c'est assez!

TOUSSAINT.

Écoute.
Sur mes desseins futurs je te dois quelques mots,
Tu sais quels ennemis nous ont vomis les flots?
Tu sais que, par la main de lâches ou de traîtres,
Déjà du port de l'île ils se sont rendus maîtres?...

Tant qu'ils n'ont pas Toussaint, ils n'ont rien ; pas d'effroi:
Le corps n'est rien sans l'âme, et l'âme ici c'est moi !
Je médite contre eux des retours, des désastres
Aussi grands que la mer, aussi hauts que les astres !
Ils y périront tous, ces mangeurs de café,
Ainsi que le boa par sa proie étouffé.
Mes moyens sont trop noirs pour que je te les dise,
J'ai besoin que ta main à mon but me conduise !
Il faut être invisible et présent en tout lieu,
Autant qu'un pauvre noir peut ressembler à Dieu.
Des marches des Français, il faut transpercer l'ombre,
Connaître leurs desseins, leur manœuvre, leur nombre;
M'assurer, par mes yeux, si de nos faux amis
Nul ne pactise à l'ombre avec nos ennemis ;
Il faut changer d'habit, de métier, de langage:
Je sais, quand je le veux, transformer mon visage,
Je sais, sans placer même un bandeau sur mes yeux,
Feindre d'avoir perdu la lumière des cieux :
Ma prunelle, à mon gré, rentrant sous ma paupière,
N'est plus qu'un globe blanc où s'éteint la lumière ;
Sans être reconnu par le plus clairvoyant
Je puis tendre à l'ami la main du mendiant,
Et, prenant une voix qui ressemble à mon rôle,
Bélisaire des noirs, leur arracher l'obole.
Pour éclairer ma marche et soutenir mes pas,
Il me faut un enfant : c'est toi qui le seras !
Va quitter ces habits pour la pagne grossière
Que déchira le temps, que souille la poussière ;
Fais-toi semblable en tout à cet enfant flétri
Que sur les grands chemins la misère a maigri,
A qui l'on jette un pain que dans ses pleurs il trempe :
Que ton beau cou fléchisse et que ton pied nu rampe.
Moi, je vais au moyen d'herbes au suc rongeur
Des sillons de ma peau raviver la rougeur,

Étaler sur mon dos, tout saignant de blessures,
Du fouet et du bâton les antiques morsures,
Et pour m'insinuer sous ce costume abject
Inventer un récit conforme à mon aspect!
Ne rougis pas pour moi de la supercherie :
Tout rôle est glorieux à qui sert la patrie!
Ne me crois pas flétri de montrer au dehors
Le sceau de l'esclavage imprimé sur mon corps.
Je bénis, mon enfant, ces témoins d'infamie,
S'ils servent à tromper une race ennemie.
Oui, par tous ces tourments, à l'esclave infligés,
La liberté sera payée et nous vengés!
Parmi ces malheureux que la vermine souille,
Emprunte à l'un d'entre eux sa plus vile dépouille :
Hâtons-nous ; car bientôt le jour va se lever :
Il ne doit pas, ma fille, en ces lieux nous trouver.

Il l'embrasse sur le front et ils sortent.

FIN DU DEUXIÈME ACTE.

ACTE TROISIÈME

Un morne qui domine le Port-au-Prince et la mer compris dans l'enceinte des fortifications. — On travaille à élever un fort. — A gauche, des soldats dressent une tente pour le quartier général. — A droite, une misérable hutte en planches et en nattes vermoulues, adossée à un pan de murs en ruine. On voit des calebasses suspendues à la cabane. — Dans le fond, à gauche, un promontoire de rocher à pic sur la mer dominant un vaste horizon.

SCÈNE PREMIÈRE

BOUDET, OFFICIERS, INGÉNIEURS, ARTILLEURS, PIONNIERS, SOLDATS.

BOUDET.

Que le pionnier en chef sur ces deux points s'aligne.
Bien ! De fondations tracez ici la ligne.
Artilleurs ! à ce tertre acculez le canon.
La gueule sur la ville et sur la plaine. — Bon !

A un officier.

Du morne qui nous masque aplatissez la crête.

A un autre officier.

De l'angle de l'escarpe aiguisez mieux l'arête.

A un autre officier.

Vous, la pioche à la main, prenez les travailleurs :
L'œil à tout, soyez là quand on vous croit ailleurs.

Aux soldats et aux pionniers en leur montrant des pelles et des pioches.

Enfants, pour ces outils, laissez la baïonnette;
Saisissez-moi le pic, la pelle et la chaînette,
Bravez ce sol de lave, et ce soleil d'enfer,
La pioche ou le fusil, qu'importe, c'est du fer!

Les soldats et les pionniers répondent par une acclamation et s'élancent à l'ouvrage.

SCÈNE DEUXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, ROCHAMBEAU.

ROCHAMBEAU.

Eh bien, mon cher Boudet, comment va la journée?

BOUDET.

A merveille! Déjà l'enceinte est dessinée.
Le camp fortifié, sur ces hauteurs assis,
Entouré de remparts, de fossés, de glacis,
Offrira dès ce soir un asile à l'armée
Plus sûr que cette ville à peine désarmée,
Où la sédition, qui couve sous nos pas,
Menace d'autant plus qu'on ne l'aperçoit pas.
Le Français n'est pas fait pour cette guerre impie
Où la fourbe le mine. où la fuite l'épie,
Où dans les yeux baissés, dans les discours soumis,
Il lui faut soupçonner des desseins ennemis.
Sa valeur, confiante, au grand jour se déploie
Contre tous les dangers; mais il faut qu'il les voie.
Il les verra d'ici. — Ce superbe plateau,
Piédestal naturel de l'antique château,
Déblayé des débris de ces vieilles murailles,
Donne un centre de bronze à nos champs de batailles.

Voyez ! — La ville, ici, palpitante à nos piés,
Avec ses monuments par notre œil épiés,
Dont la moindre rumeur monte à nos sentinelles ;
Là, soixante vaisseaux au port pliant leurs ailes,
Surveillant l'Océan et dormant sans danger
Sous le vol du boulet qui va les protéger.
Ici la mer battant, sous la côte concave,
De ses flots irrités ce rocher qu'elle lave,
Rempart de mille pieds, abîme si profond,
Qu'à peine l'on entend gronder la vague au fond,
Et là, jusqu'à la grève où le fleuve serpente,
La terre s'abaissant par une douce pente,
Comme pour engager l'assaillant à monter
Au-devant du canon, s'il l'osait affronter.
On peut dire que l'île où ce morne se dresse,
D'elle-même a produit sa propre forteresse ;
Mais que l'art de la guerre a su faire servir
Les remparts naturels du noir à l'asservir.

ROCHAMBEAU, *examinant de l'œil le site.*

Certes, du gouverneur ce camp comble l'attente.
Il est impatient...

BOUDET.

Tenez, voici sa tente.
Avant que son palais soit en pierre achevé,
Ce palais de coutil pour lui s'est élevé.
Il veut, dès aujourd'hui, qu'en ces lieux on installe
Le quartier général. On prépare la salle
Où l'on s'assemblera pour le premier conseil.
Il faudrait, pour lui plaire, arrêter le soleil.
Mais je vois ses plantons poudroyer sur la route ;
Ne perdons pas de temps, venez voir la redoute.

Ils s'éloignent.

SCÈNE TROISIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE.

TOUSSAINT, sortant comme à tâtons de son ajoupa, soutenu par Adrienne, fait quelques pas vers le milieu de la scène et lui dit à demi-voix.

Que font-ils?

ADRIENNE.

Ils s'ent vont.

TOUSSAINT.

De quel côté?

ADRIENNE,

Là-bas

Où vous voyez briller....

TOUSSAINT, lui secouant fortement le bras.

Chut! chut! je n'y vois pas.

ADRIENNE, à part.

Mon Dieu! pardonnez-moi, si j'oubliais mon rôle!
Mon oncle a suspendu sa vie à ma parole.
O ciel! mets sur ma bouche, ô Dieu! mets dans mon sein
La prudence et la nuit de son profond dessein!

TOUSSAINT.

Pense que ton pays est perdu par un geste.

ADRIENNE.

Oh! je pense à vous seul. Que m'importe le reste!

TOUSSAINT.

Qu'ont-ils dit?

ADRIENNE.

Qu'aujourd'hui le gouverneur français
Habiterait ce fort d'inabordable accès;
Qu'à défaut de palais, cette tente dressée
Serait...

TOUSSAINT.

La Providence accomplit ma pensée!

J'ai deviné la place et j'arrive au moment ;
Avant qu'ils aient reçu leur accomplissement,
Je saurai leurs projets et leurs moyens d'attaque,
Ils viennent me traquer, et c'est moi qui les traque.
Silence et l'œil ouvert : l'aveugle mendiant
Aura lu jusqu'au fond au cœur du clairvoyant.

ADRIENNE.

Mais, mon oncle, en ces lieux pensez-vous qu'on respecte
D'un vieux noir inconnu la cabane suspecte ?
Ils vont la balayer comme ces fils impurs
Que la pauvre araignée a tissés sur les murs ;
Ces trois lambeaux de natte à côté de leur tente
Saliront à leurs yeux cette enceinte éclatante.
Ils vont bien loin d'ici nous repousser du pied.

TOUSSAINT.

Non, plus les cœurs sont fiers, plus ils ont de pitié.
Le Français confiant mord vite à cette amorce ;
De l'obstination tu connaîtras la force.
Comme un chien sans asile, insensible à l'affront,
Je défendrai mon gîte... Ils me le laisseront.
D'ailleurs, on est humain aussi par politique ;
Un rien peut allumer la colère publique :
Lorsque la tyrannie oppresse de son poids
Tout un peuple, à sa haine il suffit d'une voix.
Ils redoutent des noirs le calme encor farouche,
Si je crie un peu haut, ils fermeront ma bouche.
Mais, viens, retirons-nous. — Je vois sur le chemin
Un groupe s'avancer. — Conduis-moi par la main,
Mesure sur mes pas les tiens, et fais en sorte
Qu'on me voie entrer là. — Toi, demeure à la porte,
Et bien tranquillement, comme aux jours réguliers,
Livre-toi sous leurs yeux à tes soins journaliers.

Il se glisse dans la cabane. — Adrienne reste assise à la porte et allume du feu sur trois pierres pour faire cuire des patates dans un vase d'argile ébréché.

SCÈNE QUATRIÈME

SALVADOR, ISAAC, ALBERT, ADRIENNE

Isaac arrive le premier, s'élance en courant sur le promontoire, et montre du geste à son frère les montagnes lointaines.

ISAAC.

Oh! vois-tu donc, Albert, cette montagne bleue
Avec ce grand vallon qui fuit de lieue en lieue,
Et ce fleuve écumant qui blanchit au-dessous?...
Tiens! j'entends son bruit sourd qui monte jusqu'à nous.

ALBERT, avec un geste d'impatience.

Bah! c'est le bruit du vent dans ces faisceaux d'armures.

ISAAC.

Non, car l'odeur des bois monte avec ses murmures.
Ne vois-tu pas là-bas ces pins à l'horizon,
Dont la tête est semblable au toit d'une maison?
Sous leurs grands parasols que tout est frais et sombre!
O Dieu! si je pouvais me rouler à leur ombre!
Mais, nous sommes ici comme les colibris
Que dans les bananiers souvent nous avons pris;
Nous suspendions la cage au bord de la fenêtre,
Pour leur faire mieux voir le ciel qui les vit naître,
Et quand ils s'élançaient vers ce doux horizon,
Ils se déchiraient l'aile au fer de leur prison.

ALBERT, avec colère.

Leur prison! — Veux-tu bien perdre cette habitude.
Quelle enfance, Isaac, ou quelle ingratitude!...
Quoi! du premier des blancs petits noirs adoptés,
Recueillis par sa main, grandis à ses côtés;
Habiter les palais d'où ses peuples débordent,
Que les ambassadeurs en s'inclinant abordent;

Alliés des Français, être libres comme eux,
Recevoir les leçons de leurs maîtres fameux;
Être aux yeux du consul la semence féconde
D'où ses profonds desseins germeront sur le monde.
Et qu'il veut sous ce ciel d'hommes déshérité
Répandre à son moment avec la liberté;
Être appelés par lui au foyer des lumières,
Pour rapporter ici la science à nos frères;
Enfin être envoyés par l'homme notre appui,
Pour réconcilier notre race avec lui;
Comblés par lui de biens, d'honneurs, de préférence,
Vivre auprès de sa sœur, belle de sa puissance,
Plus belle encor du charme empreint dans son aspect,
Et qu'on adorerait sans l'abri du respect;
Voilà ce que ta bouche appelle un esclavage!...
Va! tu n'es qu'un enfant!... Va! tu n'es qu'un sauvage!...

ISAAC.

Tu me grondes toujours, mon frère, c'est bien mal!
Tu parles comme un blanc, aussi!... mais c'est égal,
Je t'aime malgré toi, malgré ce ton sévère,
De tout le souvenir qui m'attache à mon père.

ALBERT.

Et moi je t'aime aussi, mais d'une autre amitié.
Mais, pourquoi me fais-tu souvent honte ou pitié?
Pourquoi ton âme tendre, aux regrets obstinée,
Ne grandit-elle pas avec la destinée?
J'ai beau te l'expliquer, tiens, tu n'écoutes pas!

ISAAC.

Si, je t'écoute, Albert, mais mon âme est là-bas.

En lui montrant l'horizon.

ALBERT.

Toujours avec les noirs!

ISAAC.

Toujours avec l'image

Que du toit de roseaux emporta mon jeune âge !
Père, mère, Adrienne et tous ceux que j'aimais !

Au nom d'Adrienne, celle-ci laisse tomber de ses mains la corbeille et les patates ; elle se lève en sursaut, s'approche et écoute de plus près avec tous les signes du plus vif intérêt, à demi cachée par la toile de la tente.

ISAAC, *poursuivant.*

Que les palais des blancs n'effaceront jamais !

Il s'en va en boudant.

ADRIENNE, *à voix basse et convulsivement.*

Elle court vers l'ajoupa.

Adrienne ?... Mon nom ?... Deux jeunes noirs !... O maître !
Regardez !... Écoutez !...

TOUSSAINT.

Qui ?... Quoi ?...

ADRIENNE.

Vos fils, peut-être !

Toussaint soulève d'une main le lambeau de nattes de la cabane ; il tend machinalement ses bras vers ses enfants et il écoute dans l'attitude de l'espion antique.

ALBERT.

Reviens donc, Isaac. Allons, parlons raison.

ISAAC, *courant de l'autre côté de la scène et regardant un autre côté de la campagne éloignée.*

Oh là ! quel coup au cœur !... Albert ! tiens, la maison !
Ah ! tu ne diras pas cette fois que je rêve !

Lui indiquant du doigt un point à distance.

Là-bas, bien loin... bien loin... où le brouillard se lève...
Ne vois-tu pas reluire un reflet de soleil
Sur un mur ?... sur un toit au nôtre tout pareil ?

ALBERT, *ému et regardant aussi.*

O ciel ! quel œil perçant que l'œil de la mémoire !
Oui ! c'est là le Limbé sur la rivière Noire !

ISAAC, avec transport.

Et le pré des Citrons avec la haie autour!...
Et l'église aux flancs gris que surmonte la tour!...
Et sous le noir hangar la chaudière allumée!...
Et les dattiers pliants que voile la fumée!...

Il bat ses mains l'une contre l'autre.

Oh! réjouissons-nous, to   est comme autrefois!

Les deux frères s'embrassent en pleurant.

ALBERT.

O mon père!

ISAAC, criant de toute la force de sa voix, comme pour la porter aussi loin que son regard.

O ma mère! entendez-vous nos voix?
C'est Isaac! c'est moi! c'est lui qui vous appelle!

TOUSSAINT, s'élançant involontairement les bras tendus vers ses enfants.

Me voilà, mes enfants!...

ADRIENNE, l'arrêtant et lui mettant la main sur la bouche.

Arrêtez!

TOUSSAINT, revenant à lui.

Je chancelle.
Entendre un cri pareil et n'y répondre pas!...

ADRIENNE, lui montrant Salvador qui se rapproche de la scène.

Veillez sur votre cœur et retirez vos pas.

Toussaint rentre poussé par Adrienne dans la cabane.

SALVADOR, aux enfants.

Que regardez-vous donc, enfants, sous le nuage?
Et pourquoi cachez-vous ces pleurs où votre œil nage?
Répondez!

ISAAC.

Oh! monsieur, vous ne voyez donc pas
Ce vallon vert, ce fleuve et ce clocher, là-bas?

SALVADOR, imitant ironiquement une voix d'enfant.

Une église, un clocher, voyez le beau mystère!
Mais la sottise humaine en a couvert la terre.

ISAAC, indigné.

Vous n'avez donc jamais connu votre maison,
Ni regardé son toit fumer à l'horizon ?

SALVADOR, fièrement.

Je ne connais ni toit, ni foyer, ni famille ;
Ma maison est partout où le nom français brille !
Mais pourquoi faisiez-vous cette réflexion ?

ALBERT.

C'est que nous croyons voir notre habitation,
Le Limbé...

ISAAC, amèrement à son frère.

Nous croyons !... Je la vois bien, peut-être !

ALBERT, à Salvador d'un ton d'excuse.

Le pays de mon père et qui nous a vus naître.

SALVADOR, avec dérision.

Oui, les lieux adorés où sur le seuil des blancs
Un conducteur fouettait les esclaves tremblants ;
Le toit de notre enfance où d'un lâche esclavage
Nous faisions en naissant le doux apprentissage ;
Où la verge et la corde étaient nos bons parents.

ISAAC, vivement.

Dites où notre père a fait fuir les tyrans !
Où sous sa juste main sa race enfin prospère...

SALVADOR, d'un ton insultant.

Ne vous vantez pas tant, petits, de votre père ;
Il faut savoir, avant de nous parler de lui,
S'il sera des Français le rival ou l'appui.

ALBERT.

Oh ! mon père est Français ! je le sens à mon âme !
De son patriotisme il m'a transmis la flamme.
Le parti de ses fils sera toujours le sien.

ISAAC, à demi-voix.

Le parti de mon père à moi sera le mien.

SALVADOR.

Qu'attend-il, cependant, pour se rendre au plus vite
A cette conférence où la France l'invite?
Pourquoi ce labyrinthe où se cachent ses pas?
Quand le cœur est pressé, le pied n'hésite pas.

ISAAC, avec une naïveté menaçante.

Je suis sûr qu'il viendra quand il faudra paraître.

TOUSSAINT, ému et d'une voix sourde qu'on entend de dessous la cabane.

Bien! mon sang! Il viendra trop tôt pour eux peut-être!

ISAAC, à son frère.

S'il nous savait ici!...

ALBERT.

Déjà nous l'aurions vu...
Mais ce débarquement pour lui fut imprévu.

A Salvador.

Vous savez qu'en voyage à l'autre bout de l'île
Vos messagers n'ont pu découvrir son asile;
Ils arrivent toujours alors qu'il est parti.

SALVADOR.

Nos messagers sont noirs et sont de son parti.
Toujours la perfidie est fertile en excuse;
Où l'audace lui manque elle appelle la ruse.
Dans le cœur ulcéré de ce peuple avili,
La vérité toujours est sous le dernier pli.

Il s'éloigne avec dédain vers le fond du théâtre.

ISAAC, à Albert.

Peux-tu souffrir, Albert, que ce blanc, face à face,
Outrage notre père ainsi dans notre race?
Ah! va! si j'étais grand et soldat comme toi,
Il ne parlerait pas comme il fait devant moi!

ALBERT, à Isaac.

L'habitude de vivre au sein de l'esclavage
Donne aigreur à la voix et rudesse au langage.

Il faut lui pardonner ces traces d'autrefois,
Car il nous aime au fond.

ISAAC, avec mépris.

Oui, mais à tant par mois!

ALBERT.

C'est l'ami du consul, guide sûr et sévère
Qu'il choisit de sa main pour nous servir de père.

ISAAC.

C'est un vieux conducteur de noirs dépossédé
Du troupeau qu'à sa verge un maître avait cédé;
Ses lâches cruautés l'ont fait chasser de l'île,
D'où, comme un oppresseur, la liberté l'exile.
Vrai geôlier du consul, froid verrou dans sa main,
Qui nous garde aujourd'hui, qui nous vendrait demain!

Plus bas et d'un ton mystérieux.

Albert! tu ne sais pas à quoi l'on nous destine;
Ta partialité pour ces blancs te domine...
On dit...

ALBERT, impatienté.

Eh! que dit-on? et que ne dit-on pas?

ISAAC.

Un vieille négresse à moi m'a dit tout bas:
« Défiez-vous de lui! Je le connais, cet homme,
Bien qu'il ne porte pas le vrai nom qui le nomme;
Mais il n'a pu changer ni son cœur ni ses traits.
Les nègres dans leur haine ont gardé ses portraits.
De ses atrocités les horribles histoires
Font encore à son nom frissonner leurs mémoires.
Il méprisait le sang, il profanait l'amour;
Amant, persécuteur et bourreau tour à tour,
Plus d'une belle esclave, à sa mère ravie,
Perdit entre ses bras l'honneur et puis la vie.
Un jour d'un de ces rapts vint à naître un enfant:
Quand il dut fuir devant Haïti triomphant,

Il vendit, en partant, l'enfant avec la femme.
Le monstre en ricanant mangea ce prix d'une âme.
L'esclave abandonnée expira de douleur ;
La fille survécut, pauvre enfant de couleur
Confiée au hasard ; une main inconnue
En prit soin. Nul ne sait ce qu'elle est devenue !... »

ALBERT, contrefaisant ironiquement le ton d'Isaac.

Oui ! mystère d'horreur, et contes d'ogres blancs
Que les vieilles partout chuchotent aux enfants !...
Allons donc, Isaac ! vraiment, n'as-tu pas honte
De répéter ainsi tout ce qu'on te raconte ?
Crois-tu que le consul, second père pour nous,
L'homme à l'œil infaillible et qui plane sur tous,
Pour ramener ses fils au père véritable
Eût fait choix dans sa cour d'un pareil misérable ?
Pour le juger ainsi, que tu le connais peu !

ISAAC.

Qui sait de quels desseins il nous a faits l'enjeu ?...
Sa grandeur est, dit-on, toute sa conscience.
Que veux-tu ? je n'ai pas en lui ta confiance.

ALBERT, avec enthousiasme.

S'en défier serait un outrage sanglant.
Bonaparte est mon Dieu !

ISAAC.

Bonaparte est un blanc !

Ils se séparent avec des marques d'impatience mutuelle. — Toussaint, à demi caché par la natte de la tente, contemple ses fils avec une tendresse farouche. Il fait de temps en temps des mouvements involontaires et convulsifs qui font remuer la natte qui le couvre. — Adrienne lève les yeux sur Toussaint, met un doigt sur sa bouche et le contient.

SALVADOR, se rapprochant d'Albert, sur le devant de la scène.

Pourquoi donc, mes enfants, ces marques de colère ?
Voyons ! que disiez-vous ?

ALBERT.

Demandez à mon frère.

SALVADOR, à Isaac qu'il rappelle.

Allons, venez ici, répondez-moi... Plus près...
Je vois de mauvais œil ces entretiens secrets.
On pleure, on s'attendrit, on rêve une patrie,
On devient moins Français, moins homme... Niaiserie!
Qu'importe sous quel ciel le soleil nous a lui!
Le consul veut, enfants, que l'on soit tout à lui.

ISAAC.

Nous parlions du consul.

SALVADOR.

C'est l'homme du mystère.
Il faut, devant ce nom, adorer ou se taire.
Quand on en dit du bien, est-ce qu'on parle bas?
Vous en disiez du mal, Isaac, n'est-ce pas?
Il vous couvre partout de sa sollicitude,
Et vous n'avez pour lui que de l'ingratitude.
C'est bien mal! Votre frère a le cœur différent;
Il aime le héros.

ISAAC.

C'est que mon frère est grand.
Les souvenirs d'enfant sont loin de sa mémoire.
Moi, j'aime mes parents.

SALVADOR.

Il faut aimer la gloire,
Imiter votre frère et porter dans le cœur
D'un instinct machinal un sentiment vainqueur;
Ce dévoûment sublime aux volontés d'un homme
Qui n'a plus ici-bas de titre qui le nomme,
Devant qui les devoirs de passé, d'avenir
Se résument en un: admirer et servir.
Mais pour ces sentiments il faut de grandes âmes,
Des cœurs qui ne soient pas trempés du lait des femmes,
Des yeux forts où le jour de ce grand siècle ait lui,
Une poitrine d'homme!... Albert le comprend, lui!

Il ne pleurniche pas comme un enfant qu'on sèvre,
Il n'a pas comme vous que du lait sur la lèvre,
Son œil sait voir plus loin que le nid dont il sort;
Son esprit s'élargit au niveau de son sort.
Digne de ce grand drame auquel il participe,
Il aime le consul de cœur et de principe:
C'est le monde qu'en lui son cœur croirait trahir.
Quand le maître est un Dieu, la gloire est d'obéir!
N'est-ce pas, mon Albert?

ALBERT.

A ces mots mon cœur vibre.
Mon père m'a fait homme, oui, mais lui m'a fait libre;
Il a fait pénétrer dans mon obscurité
Le jour éblouissant de toute vérité.
Dans l'esclavage abject dont mon sang fut l'emblème,
Il m'a dit : « Sois l'égal des blancs et de moi-même. »
Ses sages, respectant en moi l'humanité,
M'ont appris leur sagesse et leur fraternité!
Comme un germe futur de quelque grande chose,
Que d'une main soigneuse on plante et l'on arrose,
Il m'a vivifié d'un souffle réchauffant
Pour grandir tout un peuple, un jour, dans un enfant :
Il veut faire de nous le nœud du nouveau pacte
Qu'avec l'autre univers le vieux monde contracte.
Le noir civilisé, devenu citoyen,
Confondra de Toussaint le nom avec le sien.
Ah! que sa volonté dans son sort soit bénie!
Comprendre un grand dessein, c'est s'unir au génie!

SALVADOR.

Voilà parler, mon fils!

A Isaac.

Tu ne comprends pas, toi.

ISAAC.

Vous savez que mon frère a plus d'esprit que moi.

SALVADOR.

Votre raison aussi grandira, je l'espère.

ISAAC.

Oh! je l'aimerai bien, s'il nous rend à mon père,

SALVADOR, à part.

Mon père! et puis toujours mon père! Enfant borné,
Qui ne saurait laver le sang dont il est né.

Haut.

Sachez, monsieur, que l'homme à qui l'on doit la vie
Est moins que l'homme à qui l'on doit une patrie.
Le hasard donne un père, on ne le choisit pas :
On choisit le héros, on s'attache à ses pas ;
En suivant le sentier que sa gloire nous trace,
Il est beau d'oublier sa famille et sa race ;
On s'élève avec lui jusques à des hauteurs
D'où l'œil n'aperçoit plus ces viles profondeurs.
On est homme, monsieur, on n'est plus fils ou frère!
Pour moi, si le consul luttait avec mon père,
J'arracherais mon cœur s'il battait incertain
Entre l'homme de chair et l'homme du destin.

ISAAC, bas avec dégoût.

Cet homme fait horreur !

SALVADOR.

Enfants, voilà la gloire!

ALBERT.

Il est un plus beau sort, ah! laissez-nous-le croire!
C'est de confondre enfin, dans un égal amour,
Et le héros et l'homme à qui l'on doit le jour;
D'essayer d'être entre eux le nœud qui les rassemble,
D'aimer les deux en un, de les servir ensemble,
Et de faire à la fois, en les réunissant,
Le bonheur de sa race et l'honneur de son sang.
Mais la sœur du consul vient avec son cortége,
Elle monte un cheval aussi blanc que la neige :

Comme ses cheveux noirs, à chaque mouvement,
Découvrent à demi son visage charmant!
'animal semble aimer le frein qui le manie :
La sœur a la beauté, le frère a le génie :
L'un règne par le fer, l'autre par ses appas.

SALVADOR.

Le général Leclerc accompagne ses pas.

SCÈNE CINQUIÈME

LES PRÉCÉDENTS, BOUDET, MADAME LECLERC, LECLERC, FRESSINET, ROCHAMBEAU, FERRAND, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, AIDES DE CAMP, SOLDATS.

Les officiers et les généraux arrivent successivement sur la scène. — Le général Leclerc, accompagné de ses aides de camp, passe au fond du théâtre, inspecte d'un coup d'œil rapide son état-major et sort. — Madame Leclerc, en costume d'amazone, entre accompagnée de deux dames d'honneur et suivie de deux petits nègres qui tiennent la queue de sa robe. — Les officiers se retirent et suivent le général.

MADAME LECLERC.

Oh! quel camp pittoresque! Oh! que je suis contente
De monter à cheval, d'habiter une tente!
Qui l'aurait jamais cru?... Comme ils seront surpris
Et jaloux quand ils vont le savoir à Paris!

A une des femmes qui l'accompagnent.

C'est bien plus séduisant encor que Cléopâtre.
Ils représenteront cette scène au théâtre;
Ils peindront sous mes traits la seconde Vénus,
Se mêlant aux guerriers comme au bord du Cydnus,
Adoucissant le joug qu'impose ici mon frère
Et conquérant les cœurs quand il soumet la terre!
On fera mes portraits, on dira : « La voilà! »

Aux enfants.

C'est pourtant vous, petits, qui me valez cela.
C'est pour ces vilains noirs que je hais,

Albert fait un geste de douleur.

Et que j'aime,

Elle se rapproche d'Albert et met la main sur son bras en souriant.

Que ce front, destiné peut-être au diadème,
Va ravir des soldats dans ce simple appareil,
Et, pour comble d'horreur, se hâler au soleil.
Je vous déteste bien, allez... mais je pardonne.
Si la tente est jolie; allons voir.

Madame Leclerc sort suivie de son cortége; Albert et Isaac l'accompagnent.

ALBERT.

Qu'elle est bonne!

SCÈNE SIXIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE, SOLDATS, puis MADAME LECLERC.

Quelques soldats, détachés des travaux du fort, marchent sur la cabane de Toussaint pour la démolir. — Adrienne se jette à leurs pieds. — Toussaint lève les bras vers eux et semble les supplier.

UN SOLDAT.

Ah! chien de moricaud!

UN AUTRE SOLDAT.

Ah! noirs et négrillons!
Au diable! allez ailleurs planter vos pavillons!

ADRIENNE, joignant les mains.

Ah! messieurs — un aveugle! — hélas! si peu de place.
Où voulez-vous qu'il aille?... Oh! laissez-nous, de grace!

UN SOLDAT.

Non, non, exécutez l'ordre des commandants;
Tous les nègres dehors! Point d'ordures dedans.

A un de ses camarades en tirant Toussaint dehors par ses haillons.

Il est plaisant, dis donc, ce lézard sans écailles
Qui croit que pour son trou l'on a fait ces murailles.

TOUSSAINT.

Non, nous mourrons ici.

ADRIENNE.

Prenez pitié de nous!

TOUSSAINT.

Par votre toit natal!

ADRIENNE.

J'embrasse vos genoux!

UN SOLDAT, secouant les lambeaux de la tente de Toussaint et ricanant.

Ah! ah! vieille araignée! ah! c'est là que tu couches?

UN AUTRE SOLDAT, à Toussaint.

Dans tes toiles, dis donc, crois-tu prendre des mouches?

UN AUTRE SOLDAT.

Va, tes meubles infects sont bientôt balayés.
Sapeurs, déménagez sa case avec les piés.

Les soldats se préparent à arracher les piquets de la tente.

TOUSSAINT, embrassant les piquets de la tente pour les défendre.

Non! c'est le seul asile où s'abrite ma vie,
Ensevelissez-moi dessous.

MADAME LECLERC, revenant sur ses pas, suivie de l'état-major du général, et apercevant Toussaint aux prises avec les sapeurs.

Qui donc s'écrie?
Quel tumulte indécent?... Que veut-on à ce noir?
Soldats! cessez ce jeu. Vous, Albert, allez voir.

ADRIENNE, se faisant jour à travers les soldats, s'arrête un instant en voyant madame Leclerc; elle lève les mains, bondit vers elle, puis semble faire un effort sur elle-même, et dit à part:

C'est elle dont Albert... Oh! oui, j'en suis certaine;

Bien plus qu'à sa beauté, je le sens à ma haine !
Si j'écoutais mon cœur !... Mais pour sauver Toussaint
Faisons taire à présent mon amour dans mon sein !

Elle se jette aux pieds de madame Leclerc.

MADAME LECLERC.

Oh ! la jolie enfant ! Qu'avez-vous, ma petite ?

ADRIENNE, *faisant semblant de sangloter.*

On arrache mon père à ce toit qu'il habite...
Aveugle et mendiant où conduire ses pas ?
C'est le seul coin de terre à nous deux ici-bas.
Cette place était libre et pour nous assez bonne ;
Hélas ! nous n'y cachions le soleil à personne !
En glanant le maïs sur les sillons d'autrui,
J'y nourrissais mon père et j'y voyais pour lui.
Mais si l'on fait tomber le mur où je l'appuie,
Qui le garantira du vent et de la pluie ?
Où le retrouverai-je en revenant le soir ?

MADAME LECLERC, *à part.*

Vraiment, elle me touche avec son désespoir.

A Adrienne.

Quoi ! votre père n'a que cet asile au monde ?

A sa suite.

Quelle perle, pourtant, dans ce fumier immonde !

ADRIENNE, *à Toussaint qu'elle fait approcher en le conduisant comme un aveugle.*

Rendons grâces, mon père, à la bonté des blancs !
Laissez-moi devant eux guider vos pas tremblants...
Si vous pouviez la voir !

MADAME LECLERC, *à part.*

Mon Dieu ! qu'elle est gentille !

A Toussaint.

C'est sans doute l'amour de sa pauvre famille.

TOUSSAINT.

Hélas ! c'est le roseau que Dieu laisse à ma main !
Je n'ai qu'elle ici-bas et les bords du chemin ;

On veut nous en chasser ! Protégez-moi, madame ;
Si belle de visage, on doit l'être de l'âme.
Que peut faire de mal un pauvre suppliant?
L'ivraie est à l'oiseau, la route au mendiant.
Le pied de l'aigle au ciel n'écrase pas l'insecte !

MADAME LECLERC, à sa suite.

Ce vieillard parle bien ; je veux qu'on le respecte,
Qu'on lui laisse son gîte. — Entendez-vous, soldats?

UN OFFICIER.

Madame...

MADAME LECLERC.

Point de mais !

UN OFFICIER GÉNÉRAL.

Cela ne se peut pas ;
L'ordre du gouverneur est absolu.

MADAME LECLERC.

N'importe,
Si son ordre est cruel, je veux qu'il le rapporte.

A un aide de camp.

Priez le général de sortir un moment.

L'aide de camp sort et rentre presque aussitôt en ramenant le général Leclerc.

SCÈNE SEPTIÈME

LES MÊMES, LECLERC, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS.

MADAME LECLERC.

Général, un seul mot !

LECLERC.

C'est un commandement.

Vous n'ordonnez jamais que le cœur n'obéisse.

A part, à demi-voix.

On fait toujours le bien, en faisant son caprice.

MADAME LECLERC, en souriant.

Pas tant de compliments; plus de soumission.
Je prends ce pauvre noir sous ma protection,
Entendez-vous? Je veux qu'on respecte son gîte :
Un roi dort sous le toit que l'hirondelle habite;
Ce nid porte bonheur aux maîtres des palais.
L'aveugle a ses trois pas au soleil, laissons-les.

A part.

Cette enfant et son père ont remué mon âme.

LECLERC.

Qu'ai-je à vous refuser?

A Toussaint et à Adrienne.

Remerciez madame.

Aux officiers de sa suite.

Laissez ce pauvre aveugle en paix sous ses haillons.

A sa femme.

Adieu, Pauline!

MADAME LECLERC.

Adieu!

Elle sort suivie de son cortége.

LECLERC, à l'état-major.

Le conseil! travaillons!

SCÈNE HUITIÈME

LES MÊMES, MOINS MADAME LECLERC.

La tente de l'état-major est ouverte sur la scène. — Des soldats apportent des tambours dont ils font une table recouverte de housses de chevaux. — Des papiers, des cartes, des plumes, sont placés sur la table. — Le général Leclerc et cinq ou six généraux s'asseyent sur des caisses de tambour. — Isaac et Albert, assis derrière eux, assistent au conseil. — Les aides de camp, les officiers d'ordonnance, sont groupés debout, un peu en arrière des généraux. — Les rideaux de la tente sont levés du côté de la cabane de Toussaint. — Il est assis à sa porte, appuyé sur l'épaule d'Adrienne qui fait semblant de coudre de vieux morceaux de nattes déchirées.

LECLERC.

Écoutons le rapport.

SALVADOR, lisant.

« La même incertitude
Jette dans les esprits la même inquiétude.
L'officier est pensif, le soldat mécontent ;
Le mulâtre, indécis, flotte ; le noir attend.
De nos détachements envoyés à distance,
Aucun n'a rencontré la moindre résistance.
De Toussaint, pas un mot ; quand on met l'entretien
Sur ce chef, on se coupe, ou l'on ne répond rien.
Il tient nos éclaireurs toujours sur le qui-vive ;
On l'attend d'heure en heure, et jamais il n'arrive.
Sans paraître, partout il se fait annoncer
Comme un homme incertain qui craint de prononcer.
Cependant, chaque nuit, des déserteurs sans nombre
S'échappent des quartiers et se glissent dans l'ombre :
Vers le centre de l'île ils se dirigent tous,
Comme si quelque doigt marquait le rendez-vous.

Un bruit court qu'au milieu de ces gorges profondes
Que défendent les bois, les rochers et les ondes,
Les mornes du Chaos, vastes escarpements,
Sont les points assignés à ces rassemblements.
Mais nul ne peut encore en dire davantage...
L'avalanche se forme au-dessus du nuage!
Pour remplir nos greniers, et pour armer nos forts,
L'escadre impatiente épuise ses renforts;
La fièvre, tous les jours, nous réduit; et l'armée,
Dans un cercle fatal, debout, mais enfermée,
Se rongeant sur ce sol qui s'ouvre sous ses pas!
Y cherche un ennemi qu'il ne lui montre pas! »

LECLERC.

Parlez, messieurs, je vais écouter et débattre.

BOUDET.

Mon avis en deux mots : avancer et combattre!

FRESSINET.

Combattre?... contre qui? Tous les noirs sont soumis,
L'embarras est pour nous d'avoir des ennemis...
D'ailleurs, si par hasard la paix était sincère,
Vous en perdez le fruit en commençant la guerre :
Le grand volcan qui dort dans son calme profond
Éclate si l'on jette un grain de sable au fond!
Emparons-nous plutôt, sans brûler une amorce,
Des postes naturels où cette île a sa force.
Accoutumons ce peuple à nous voir hardiment
Ressaisir le pays et le gouvernement.
Des légitimes chefs reprenons l'attitude;
L'obéissance, au fond, n'est rien qu'une habitude.
Commandons! noirs ou blancs, le peuple est ainsi fait;
Celui qu'il croit son maître est son maître en effet!

FERRAND.

Le conseil serait bon dans l'Europe asservie
A ces mille besoins qui composent sa vie,

Où les peuples liés par leurs nécessités
Sont des troupeaux humains parqués dans les cités.
On possède un pays du haut des places fortes :
Le peuple est à celui qui tient la clef des portes,
Mais chez un peuple neuf la guerre a d'autres lois,
Ses citadelles sont ses rochers et ses bois ;
Si l'on avance, il fuit ; si l'on attaque, il cède.
Ce qu'on foule du pied est tout ce qu'on possède...
Un seul moyen ici : ravagez ses sillons ;
Fermez, murez ses champs avec nos bataillons !
La disette et le temps, mieux que vos projectiles,
L'amèneront dompté sous le canon des villes ;
Il vous demandera des chaînes et du pain !

ROCHAMBEAU.

Oh ! des Français combattre un peuple par la faim !
De ces atrocités déshonorer l'histoire !...
La retraite vaut mieux qu'une telle victoire ;
Mais la France interdit la retraite à nos pas :
Quand on porte ses droits on ne recule pas.
Écoutez : j'ai connu ce peuple encore esclave,
J'ai vu l'île crouler sous sa première lave ;
Nos revers, nos succès, m'ont appris à savoir
Où les noirs ont leur force et les blancs leur espoir.
Du nom de nation c'est en vain qu'il se nomme,
Ce peuple est un enfant : sa force est dans un homme !
Ne combattez qu'en lui toute sa nation !
Mettez un prix sublime à sa défection !
D'un pouvoir souverain présentez-lui l'amorce ;
L'ambition fera ce que n'a pu la force :
Tout cœur d'homme a sa clef par où l'on peut l'ouvrir,
Il ne s'agit pour vous que de la découvrir.
Vous la découvrirez : dans ces races sauvages,
Le cœur en éclatant fait d'étranges ravages,
S'il se gonfle d'orgueil ou se brise attendri ;

L'homme de la nature est vaincu par un cri !
Profitez du moment où ce cœur double hésite,
Atteignez à tout prix ce chef qui vous évite,
Ne lui refusez rien, gorgez sa passion ;
Il vaut cela ! Cet homme est une nation !

LECLERC.

Comment le découvrir ? Dans tous ceux que j'envoie,
De sa retraite encor nul n'a trouvé la voie.
De mon âme à la sienne, il brise tous les fils.
Ces envoyés de paix, où l'aborderont-ils ?

ROCHAMBEAU.

Où l'éléphant s'arrête, on voit passer l'insecte.
Si dans la main des blancs toute lettre est suspecte,
Cherchez pour la porter la main d'un mendiant
Noir, qui parmi les noirs se glisse en suppliant,
Et qui, jusqu'à Toussaint, se frayant une route,
Cache à ses yeux trompés l'envoyé qu'il redoute.
Il secoûra du pied le piége, irrésolu,
Mais il sera trop tard, le sauvage aura lu !

LECLERC.

Mais où trouver ce noir, qui, pour un vil salaire,
De l'âme de Toussaint affronte la colère ?
Quel misérable, assez abandonné du sort,
Pourra mettre en balance un salaire et la mort ?
Le fond de la misère a-t-il un pareil être ?
Dans quel égout chercher ?...

ROCHAMBEAU.

Sous votre main, peut-être.

En montrant Toussaint.

Voyez sous ces haillons cet aveugle accroupi
Qui rêve un os rongé comme un chien assoupi ;
Traînant, les yeux éteints, des jours près de s'éteindre,
Du courroux de Toussaint, hélas ! que peut-il craindre ?

Par l'offre d'un trésor tentez son cœur surpris ;
Il irait aborder le tonnerre à ce prix !

LECLERC.

Qui ? ce pauvre vieillard que protége Pauline ?
Qu'il approche.

A part.

Souvent sa bonté m'illumine,
Souvent la destinée aime à récompenser
Par un succès le bien qu'elle m'a fait penser !

Haut.

Je veux l'interroger.

A un aide de camp.

Allez, qu'on l'introduise,
Et que sans crainte ici sa fille le conduise.

SCÈNE NEUVIÈME

LES PRÉCÉDENTS, TOUSSAINT, ADRIENNE.

Toussaint, conduit par Adrienne, affecte tous les signes de respect et de crainte.

TOUSSAINT.

Ciel ! où me conduit-on ?... Ma fille, où sommes-nous ?...
Grâce ! grâce ! bons blancs !

LECLERC.

Vieillard, rassurez-vous.
La main qui vous dérange et qui vous importune
Est peut-être pour vous la main de la fortune.
Vous êtes...

TOUSSAINT.

Devant qui ?

ADRIENNE.

Quel terrible appareil !

LECLERC.

Devant le gouverneur et devant son conseil.

TOUSSAINT.

Devant le gouverneur ? O ciel ! quelle surprise !
Moi, que l'esclave insulte et que le chien méprise !
Que me veut-il ?... Le pied des puissants d'ici-bas,
S'il voit le vermisseau, l'écrase sous son pas !

LECLERC.

Ne craignez rien, ami !... Dans l'Europe éclairée
Par ses nouvelles lois la misère est sacrée.
L'homme est frère de l'homme, et le front du puissant
Devant l'humanité grandit en s'abaissant !
Entre le mendiant et le riche, la France
Ne met dans son amour aucune différence.
Qui sert la république est grand devant ses yeux.
Voulez-vous la servir ?

TOUSSAINT.

Aveugle, infirme et vieux,
Près de rentrer sous terre, où le vent me secoue,
Ne raillez pas, du moins, l'insecte dans la boue !

LECLERC.

Moi, railler un vieillard, un aveugle ? Ah ! c'est vous
Dont le mépris alors devrait tomber sur nous.

TOUSSAINT.

En quoi puis-je pourtant servir la république,
Moi, qu'un pauvre enfant mène ?

LECLERC.

Écoutez ! je m'explique :
Plus vous êtes obscur, infirme, humilié,
Plus dans votre poussière on vous foule du pié,
Plus vous pouvez servir l'œuvre qu'elle consomme.

TOUSSAINT.

Vous avez bien raison, alors, je suis votre homme;
Mais conviendrai-je autant sous un autre rapport?

LECLERC.

J'ai des secrets profonds d'où dépend votre sort,
Et le sort de l'armée et du monde peut-être,
A faire parvenir à Toussaint, votre maître.

TOUSSAINT, frémissant.

Votre maître!

LECLERC.

Un pareil message a du danger;
Je n'y puis employer la main d'un étranger;
Il faut qu'un noir, cachant le mystère qu'il porte,
Traverse l'île entière et franchisse l'escorte,
Et remette à Toussaint, dans sa fuite surpris,
La lettre dont la mort est peut-être le prix.
S'il meurt, la république adoptera sa fille;
S'il revient, tous les blancs seront de sa famille.
Sur le trésor public fixant son entretien,
La France lui fera le sort d'un citoyen.
Réfléchissez, vieillard...

TOUSSAINT.

C'est presque un suicide;
Mais je pense à ma fille et son sort me décide.
Si le prix de mon sang lui doit être payé,
Mon cœur d'aucun péril ne peut être effrayé.
J'irai!

ROCHAMBEAU.

Noble vieillard!

TOUSSAINT.

Mourir sera ma joie!

LECLERC.

Connaissez-vous celui vers qui je vous envoie?

TOUSSAINT.

Quoique si loin de nous et si haut parvenu,
De lui-même, je crois, il n'est pas plus connu.
Sous le même ajoupa le hasard nous fit naître,
Nous avons vingt-huit ans servi le même maître,
Et par les mêmes fouets nos bras encore ouverts
Gardent dans leurs sillons la dent des mêmes fers.

ROCHAMBEAU, à part.

La voix de ce vieillard est vibrante et sauvage,
L'âme étincelle encor sous la nuit du visage :
Il semble bien choisi pour un hardi dessein.

LECLERC.

Quel sentiment pour nous nourrit-il dans son sein ?

TOUSSAINT, frémissant.

Quel sentiment pour vous ?... S'il vous hait, s'il vous aime?

LECLERC.

Oui, répondez.

TOUSSAINT, lentement et méditant sa réponse.

Peut-être il l'ignore lui-même.
De la haine à l'amour flottant irrésolu
Son cœur est un abîme où son œil n'a pas lu,
Où l'amer souvenir d'une vile naissance
Lutte entre la colère et la reconnaissance.
Le respect des Français du monde triomphants,
L'orgueil pour sa couleur, l'amour de ses enfants,
L'attrait pour ce consul qui leur servit de père,
Leur absence qu'il craint, leur retour qu'il espère,
La vengeance d'un joug trop longtemps supporté,
Ses terreurs pour sa race et pour sa liberté,
Enfin, l'heureux vainqueur de ses maîtres qu'il brave,
Le noir, le citoyen, le chef, l'ancien esclave,
Unis dans un même homme en font un tel chaos
Que sa chair et son sang luttent avec ses os,
Et qu'en s'interrogeant lui-même il ne peut dire

Si le cri qu'il retient va bénir ou maudire.

Les généraux se regardent avec étonnement et effroi.

Soudain sera l'éclair qui le décidera ;
Mais, quel que soit ce cri, le monde l'entendra.

Les généraux paraissent de nouveau se troubler.

Ne vous étonnez pas, Français, de ces abîmes
Où le noir cherche en vain ses sentiments intimes.
Comme le cœur du blanc notre cœur n'est point fait :
La mémoire y grossit l'injure et le bienfait.
En vous donnant le jour, le sort et la nature
Ne vous donnèrent pas à venger une injure ;
Vos mères, maudissant de l'œil votre couleur,
Ne vous allaitent pas d'un philtre de douleur.
Dans ce monde, en entrant, vous trouvez votre place,
Large comme le vol de l'oiseau dans l'espace.
En ordre, dans vos cœurs, vos instincts sont rangés,
Le bien, vous le payez, le mal, vous le vengez.
Vous savez, en venant dans la famille humaine,
A qui porter l'amour, à qui garder la haine :
Il fait jour dans votre âme ainsi que sur vos fronts.
La nôtre est une nuit où nous nous égarons,
Lie abjecte du sol, balayure du monde,
Où tout ce que la terre a de pur ou d'immonde,
Coulant avec la vie en confus éléments,
Fermente au feu caché de soudains sentiments,
Et, selon que la haine ou que l'amour l'allume,
Féconde, en éclatant, la terre, ou la consume.
Nuage en proie au vent, métal en fusion,
Qui ne dit ce qu'il est que par l'explosion !...

ROCHAMBEAU.

Quel langage !

BOUDET.

On entend dans cette voix profonde
La lave qui bouillonne et l'Océan qui gronde.

ROCHAMBEAU.

Quelle race pourtant que celle où le soleil
Jette de tels accents dans un homme pareil !

LECLERC.

Revenons à Toussaint. Aime-t-il sa patrie ?

TOUSSAINT, avec une audace mal contenue.

Sauriez-vous donc son nom s'il ne l'avait chérie ?

LECLERC.

Sa femme ?

TOUSSAINT, s'oubliant un moment.

Il n'en a plus... les monstres !

Se reprenant soudain.

Pardonnez ;
Je répétais les noms qu'il vous avait donnés.
Les blancs ont fait mourir de faim dans la montagne
L'esclave dont l'amour avait fait sa compagne.

LECLERC.

Ses enfants ?

TOUSSAINT, avec un transport mal contenu.

Ses enfants ! ses fils ?... Oh ! demandez
S'il aime ses rameaux au tronc que vous fendez !
Quoi donc ? n'aime-t-on pas dans toute race humaine
La moelle de ses os et le sang de sa veine ?...
Ses enfants ! s'il les aime ? Ah ! s'il vous entendait !...

Avec indignation.

Il ne répondrait pas si Dieu le demandait !

Un repos.

Pour qui donc le plus vil, le dernier de sa race
Osa-t-il regarder la tyrannie en face ?
Pourquoi donc, secouant un joug longtemps porté,
A-t-il joué son sang contre la liberté ?
Pourquoi donc, ranimant une argile engourdie ,
Épuisa-t-il son souffle à souffler l'incendie ?
Était-ce donc pour lui, lui déjà vieux de jours,
Séparé de la mort par quelques pas bien courts,

Et qui, voyant la tombe où le noir se repose,
Ne se fût pas levé tard pour si peu de chose?
Non, c'était pour laisser à ses fils, après lui,
Le jour dont pour ses yeux le crépuscule a lui;
C'était pour qu'en goûtant ces biens qu'il leur espère.
Dans leur indépendance ils aimassent leur père,
Et qu'en se souvenant de lui dans l'avenir,
Ils mêlassent leur gloire avec son souvenir.

ALBERT, bas à Isaac.

Il pleure.

ISAAC, bas à Albert.

Et moi mes yeux se mouillent à ses larmes.

TOUSSAINT, s'apercevant que sa sensibilité l'a trahi.

Voilà comme il parlait quand il courut aux armes.

LECLERC.

Continuez.

TOUSSAINT.

Ses fils! ah! je les vois encor
Grandir autour de lui couvés comme un trésor;
Ils étaient deux — l'un noir, l'autre brun de visage,
Égaux par la beauté, mais inégaux par l'âge.
L'un se nommait Albert, l'autre Isaac. Tous deux
Répandaient la lumière et la joie autour d'eux.
Ses genoux, de leurs jeux continuel théâtre,
Rassemblaient sur son cœur le noir et le mulâtre;
Baisant leur doux visage, il aimait tour à tour,
Albert comme sa nuit, l'autre comme son jour,
Et cherchait sur leurs fronts, sous ses larmes amères,
La ressemblance, hélas! de leurs deux pauvres mères.
L'un était son Albert; Albert, son premier né,
Aux nobles passions semblait prédestiné;
Toussaint aimait en lui les reflets de son âme,
L'orgueil dans ses regards jetait de loin sa flamme;

L'autre, Isaac, son frère, on aurait dit sa sœur,
Pauvre enfant, d'une femme il avait la douceur!
Il embrassait son père avec tant de tendresse
Que Toussaint se sentait fondre sous sa caresse,
Il disait à l'enfant souriant dans ses bras :
« Albert sera ma gloire et toi tu m'aimeras. »

Avec attendrissement.

Pauvres petits, hélas! qu'ont-ils fait de leur grâce?
Il me semble les voir et que je les embrasse.

En étendant les bras.

Isaac! mon Albert!... Pardon, je les aimais
Comme un père... Oh! Toussaint, les verras-tu jamais!

A ces mots, Albert croit reconnaître l'accent de son père; il se lève comme en sursaut de la table où il était accoudé, la tête sur ses mains, et fait un mouvement instinctif comme pour répondre et pour s'élancer.

ALBERT.

Je croirais, si la vue aux sons était pareille,
Que la voix de mon père a frappé mon oreille...

ISAAC, s'approchant de Toussaint.

Vous nous connaissez donc?

SALVADOR, aux enfants.

Silence! ou parlez bas.

TOUSSAINT, ouvrant convulsivement ses bras à Isaac pour l'embrasser et les refermant soudain par réflexion.

Qu'avez-vous dit?... Moi!... Vous!... Je ne vous connais pas!

LECLERC, à Salvador.

Écartez cet enfant qui trouble sa réponse.

On écarte un peu l'enfant.

Du retour de ses fils s'il recevait l'annonce;
Si, pour prix de la paix rendue à ces climats,
La France remettait ses enfants dans ses bras,
Mettrait-il en balance, à ce don d'une mère,
L'ambition du chef et le bonheur du père?

TOUSSAINT.

Ses enfants!... Oh! je sens!...

Il se reprend soudain.

Je crois qu'en ce moment
Il donnerait le ciel pour leur embrassement!

LECLERC, à Rochambeau.

La plume, général?

A Toussaint.

Vous, attendez là.

SCÈNE DIXIÈME

Les précédents, UN AIDE DE CAMP, MOISE.

UN AIDE DE CAMP fend la foule pour pénétrer vers l'état-major. Il conduit par la main le général Moïse.

Place!
Place! messieurs! Voyez, c'est un ami qui passe.

Les rangs s'ouvrent, l'aide de camp amène le général Moïse au gouverneur, qui se lève.

Un des généraux noirs vient de passer à nous
Avec son corps d'armée... Il est là... devant vous.

LECLERC.

Votre nom, général?

MOISE.

Le général Moïse,
Le neveu de Toussaint.

LECLERC.

Quelle heureuse surprise!

MOISE.

Le neveu de Toussaint dans ses secrets admis,
Oui, mais l'ami juré de tous ses ennemis!

Ce tyran de nos maux a comblé la mesure,
Et mon patriotisme a vaincu la nature.
L'orgueil a corrompu ce chef ambitieux,
Et tyrans pour tyrans, les plus grands valent mieux!
Je viens pour vous servir en servant ma vengeance!
Parlez, avec ses chefs je suis d'intelligence;
Tous ses projets par moi vous seront révélés
Comme si vous étiez dans ses conseils.

LECLERC.

Parlez!
Quels sont ses vrais desseins?

MOISE.

De combattre la France.

LECLERC.

Pour la liberté?

MOISE.

Non, pour lui!

LECLERC.

Son espérance?

MOISE.

De lasser par le temps l'armée, et de l'user
Comme on use le fer qu'on ne peut pas briser.

LECLERC.

Sa tactique?

MOISE.

Le temps.

LECLERC.

Ses manœuvres?

MOISE.

La ruse,
Ce doute qu'il prolonge et dont il vous amuse,
Un invincible esprit absent, présent partout,
Ce peuple prosterné, mais à sa voix debout,
Son secret renfermé dans l'ombre de son âme,
Haïti tout entier en composant la trame.

LECLERC.

Après lui quelle main en tient le premier fil ?

MOISE.

Aucune.

LECLERC.

En quels déserts Toussaint se cache-t-il ?
Par quelle embûche, enfin, le contraindre à se rendre ?

MOISE.

Entourer son repaire, et la nuit l'y surprendre.

LECLERC.

Qui le découvrira ?

MOISE.

Moi !

LECLERC.

Vous !... Quel digne prix
A ce service immense aux blancs avez-vous mis ?

MOISE.

Aucun... Je puis moi seul me payer.

LECLERC.

Homme étrange !
Quoi !...

MOISE.

Je ne trahis pas, général, je me venge !

LECLERC.

Achevez... Quel indice à moi seul désigné
Guidera nos soldats vers le but assigné ?
Hâtez-vous ! Indiquez l'antre caché de l'île
Où l'on peut étouffer l'hydre dans son asile !

A ces mots, Toussaint, par un mouvement insensible et comme en rampant sur lui-même, s'approche par derrière du général Moïse, sans que l'état-major y prenne garde. — Le général Moïse regarde avec précaution autour de lui, comme un homme qui craint d'être entendu par un espion.

Parlez ! ne craignez rien, nos officiers sont sûrs.

MOISE, à voix basse.

C'est qu'il est des secrets qui transpercent des murs !

Après avoir de nouveau regardé à droite et à gauche, sans voir Toussaint qui se baisse tout à fait derrière lui.

Écoutez ! — Au milieu de ces montagnes sombres
Que d'épaisses forêts revêtent de leurs ombres,
Séjour inaccessible à tous les pas humains,
Où les lits des torrents tracent les seuls chemins,
Sous un antre fermé par des pins et des hêtres...

LECLERC.

Il est là ?...

TOUSSAINT, se dressant de toute sa hauteur devant Moïse, laisse couler à ses pieds ses haillons, ses yeux reparaissent, il tire un poignard de sa ceinture et le plonge dans la gorge de Moïse, en s'écriant :

Non ! il est partout où sont les traîtres !

Moïse tombe, la main sur la table du conseil. On se précipite pour saisir Toussaint ; mais, à la faveur de la confusion, il s'élance en trois bonds sur la pointe du rocher qui forme le cap élevé sur la mer derrière la tente du conseil, et se lance dans les flots. — Des soldats arrêtent Adrienne.

L'état-major s'élance à sa poursuite vers le rocher et regarde l'abîme avec des gestes de colère et de surprise. — Des soldats accourent, gravissent le promontoire et font feu sur Toussaint.

LECLERC.

Son corps s'est-il brisé sur l'angle du récif?

ROCHAMBEAU, regardant et parlant lentement.

Non... Le voilà qui nage... Il démarre un esquif...
Il déferle une voile... Il ouvre ses deux rames...
Il fuit... Il disparaît sous l'écume des lames.

LECLERC, aux officiers.

Vite au port !... A la voile !... Allez !... Gagnez au vent !...
Qu'on le prenne à la mer !... Courez... Mort ou vivant !

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME

Un vaste et sombre souterrain servant de prison sous les casemates du fort dans le camp français. — A gauche, de lourds piliers portent la voûte et interceptent çà et là la lumière qui tombe des poternes. — A droite, une porte basse et grillée en fer au haut d'un escalier humide et obscur. — Dans le fond, une grille fermée sur une cour. — Dans cette cour, une porte sur laquelle est écrit en grosses lettres : *Ambulance.*

SCÈNE PREMIÈRE

ADRIENNE, assise sur un peu de paille, est enchaînée par les pieds et par les mains à un des piliers.

Est-ce un lieu de supplice?... un cachot?... une tombe?...
Ah! si Toussaint est mort, qu'importe où je succombe?...
Depuis huit jours, hélas! s'il avait survécu,
Quelque sûr messager serait déjà venu
De sa nièce, en son nom, hâter la délivrance,
Ou faire luire au moins un rayon d'espérance.
Hélas! voir mon Albert par les blancs entraîné!
Voir par ses propres fils un père abandonné!
Moi-même partager, pour aimer ou maudire,
En deux moitiés mon cœur qui saigne et se déchire!
L'une à Toussaint et l'autre à son fils!... Oh! quel sort!
Ensevelissez-moi, ténèbres de la mort!

SCÈNE DEUXIÈME

ADRIENNE, SALVADOR, SERBELLI.

Adrienne est assise, les mains sur ses yeux, abîmée dans ses émotions. — On voit entrer à droite, par l'escalier, Salvador accompagné de son frère; ils causent ensemble à voix basse dans le compartiment du souterrain plus éclairé à droite du spectateur, séparés du souterrain d'Adrienne par d'énormes piliers.

SERBELLI.

Voilà notre ambulance, et voici la sentine,
Réceptacle du vice et de l'indiscipline.

Il montre le souterrain à gauche.

SALVADOR.

Le général en chef me demande un rapport
Sur ces lieux, sur l'hospice... Et c'est un coup du sort,
Car c'est ici, je crois, qu'on jeta sous la porte
Ce serpent familier de Toussaint.

SERBELLI.

Que t'importe
Cette enfant?

SALVADOR.

Mais beaucoup... D'elle je puis savoir
Les projets de Toussaint, la retraite du noir.
Quand un péril menace, il n'est tel qu'un service
Pour changer en triomphe un moment de supplice.

SERBELLI.

Tu cours quelque péril?

SALVADOR.

Quel péril?... Ces gros murs
Ne répètent-ils rien?... Sont-ils sourds? sont-ils sûrs?

SERBELLI.

Aussi sourds que la pierre, aussi sûrs que l'oreille.

SALVADOR.

Ton sort dépend du mien : le soupçon nous surveille ;
Le général en chef me montre de l'humeur ;
On répand sur mon compte une vague rumeur,
On ose murmurer près de moi la menace,
On parle de départ, d'exil et de disgrâce ;
Il faut par un service éclatant dissiper
Ce nuage qui cherche à nous envelopper.

SERBELLI.

Je ne te comprends pas... Quel soupçon?... quel service?...

SALVADOR.

Je te dis que je marche au bord d'un précipice.
Leclerc m'a dit hier à l'ordre quelques mots
Qui d'un bruit général ne sont que les échos ;
Ils ne sont que trop vrais, mais je croyais ma vie
Dans les plis de mon cœur cachée, ensévelie.
L'envie a découvert un coin de vérité,
On me fait un forfait d'une légèreté.
« Les noirs, m'a dit Leclerc, parlent d'enfant perdue
Autrefois dans cette île et de femme vendue ;
Voyez, éclaircissez ces soupçons odieux :
La France doit cacher tout scandale à leurs yeux.
De votre nom, du nôtre effacez cette tache ;
Découvrez cette enfant si cette île la cache,
Retrouvez cette mère, et par quelque bienfait
Rachetez tout le mal que vous leur auriez fait.
Faites bien l'examen de votre conscience,
Réparez, — à ce prix je mets ma confiance, —
Ou le consul instruit... »

SERBELLI.

Et qu'as-tu répondu?

SALVADOR.

En vain de son coup d'œil il m'a cru confondu...

J'ai juré que jamais, chez cette race abjecte,
Je n'avais profané ce cœur qui se respecte ;
Que nulle enfant d'esclave, en cet impur séjour,
N'avait reçu de moi la honte avec le jour !...
Mes serments indignés ont scellé mon parjure ;
Mais lui, feignant de croire et retirant l'injure,
M'a laissé lire au fond d'un oblique regard
Que sa crédulité n'était qu'un froid égard,
Qu'il soupçonnait encor même après cette épreuve,
Comme s'il attendait ou tenait quelque preuve.

SERBELLI.

Existe-t-elle ?

SALVADOR.

Oui !

SERBELLI.

Oui... Comment l'anéantir ?

SALVADOR.

En sachant dérouter comme j'ai su mentir.

SERBELLI.

Qu'espères-tu ? voyons !

SALVADOR.

Retrouver cette fille,
Reste égaré par moi d'une fausse famille.
Les noirs de sa retraite ont, dit-on, le secret...
Cherche à t'insinuer dans leur cœur, sois discret.

SERBELLI.

Mais les noirs de son sort savent-ils le mystère ?

SALVADOR.

Oui ; va, feins d'exécrer le blanc qui fut son père,
Achète, au prix de l'or, l'enfant à ses gardiens,
Embarque-la sur l'heure à tout hasard, et viens
M'assurer que la mer avec cette bannie
Emporte tout témoin de mon ignominie.

Je me ferai bientôt un honneur d'un affront,
Et devant blancs et noirs, je lèverai le front.

SERBELLI.

Mais cet enfant, son nom... quel est-il?

SALVADOR.

Adrienne.

SERBELLI.

Il suffit.

SALVADOR.

Hâte-toi.

SERBELLI.

Va, ta cause est la mienne.

SALVADOR.

Et moi sur cet hospice, où respire la mort,
Je vais au général préparer mon rapport.
Tu me retrouveras dans ce lieu solitaire.

Serbelli sort.

Je voudrais enfermer l'entretien sous la terre!
Si par un espion il était entendu,
Je n'aurais plus qu'à fuir, et tout serait perdu.

Salvador ouvre la grille et traverse à pas lents la petite cour pour entrer à l'ambulance.

SCÈNE TROISIÈME

ISAAC, ADRIENNE.

On entend un léger bruit vers un soupirail. — Isaac se glisse à travers les barreaux et se précipite dans les bras d'Adrienne.

ISAAC.

Adrienne!

ADRIENNE.

Isaac!

Ils s'embrassent.

ISAAC.

O ma sœur !

ADRIENNE.

O mon ange !

ISAAC.

Elle !

ADRIENNE.

Lui !

ISAAC.

Nous !

ADRIENNE.

Rayon du ciel dans cette fange !

ISAAC.

Que dis-tu?... Le cachot est un ciel avec toi.

ADRIENNE, l'éloignant et le rapprochant pour le mieux voir.

Oui, c'est bien lui!...

ISAAC.

Je pleure.

ADRIENNE.

Oh ! frère, embrasse-moi.
Mais comment as-tu fait pour découvrir ma tombe ?
Pauvre petit ! as-tu des ailes de colombe,
Pour venir apporter dans cet affreux séjour
Un rayon à mon cœur plus doux que ceux du jour ?

ISAAC, naïvement.

Tu ne trouves pas?

ADRIENNE.

Non.

ISAAC, en souriant.

La poterne d'entrée,
Soit la guerre ou le temps, est toute délabrée ;
Il y manque un barreau... Je ne suis qu'un enfant ;
Et je passe à travers !... oui, mais en étouffant.

ADRIENNE, l'embrassant.

Pour venir de Toussaint m'apporter les nouvelles
Si le vent y passait j'embrasserais ses ailes!
Mais quel esprit caché t'a dit que j'étais là?

ISAAC.

L'esprit qui me l'a dit, regarde: le voilà.

Il montre son cœur.

Depuis l'éclair soudain de la scène imprévue,
Où près du mendiant je t'avais entrevue,
Je soupçonnais toujours, et sans savoir pourquoi,
Que l'enfant qui menait l'aveugle, c'était toi.
Sous ces haillons impurs qui flétrissaient tes grâces
Je t'avais reconnue et je suivais tes traces;
Je ne sais quel instinct me faisait te chercher
Partout où je pensais qu'on pouvait te cacher.
Ce matin, en chassant, non loin des sentinelles,
De beaux insectes d'or dont j'enviais les ailes,
Fatigué de courir après eux, je m'assis
Tout seul au bord du camp, sur l'herbe du glacis;
Je regardais là-bas, là-bas dans les montagnes,
Bleuir l'Artibonite à travers les campagnes;
Je m'essuyais les yeux et je voyais mes pleurs,
Sans les sentir couler, dégoutter sur les fleurs...
Et puis je les fermais, pour mieux voir, en moi-même,
Mon père, ma nourrice et toi... tous ceux que j'aime...
Le rêve était si clair et l'objet si présent,
Que je vous embrassais, tiens! tout comme à présent.

Il l'embrasse.

Au milieu de l'extase où se brisait mon âme,
J'entendis tout à coup un triste chant de femme
Qui sortait du gazon, tout près, à quelques pas,
Faible, comme si l'herbe avait chanté tout bas;
J'y collai mon oreille afin de mieux entendre;
C'était ta voix, grand Dieu! ta voix mouillée et tendre;

Tu chantais d'un cœur gros et d'angoisse étouffant,
Cet air avec lequel tu me berçais enfant,
Tu sais : « Dors, oiseau noir, le colibri se couche... »
Tout mon être à l'instant s'envola sur ta bouche !
Je me levai, je vis un large soupirail
Que voilaient l'aloës et l'herbe à l'éventail ;
Je plongeai mes regards dans ces ombres funèbres,
Mais je ne pus rien voir en bas que des ténèbres ;
Je courus, je cherchai pas à pas tout le jour
A découvrir l'accès de ce morne séjour ;
Je vis, par les barreaux d'une ancienne poterne,
Ce corridor voûté qu'éclairait un jour terne ;
Je t'aperçus, mon cœur dans ton sein s'envola !
Tu me tendis les bras, j'y fus !... et me voilà.

ADRIENNE.

Te voilà ! te voilà !... Fais donc voir ton visage,
Cher petit... embelli, mais non changé par l'âge ;
De ces noirs souterrains affrontant l'épaisseur,
Courageux comme un frère et doux comme une sœur.

ISAAC.

Chère sœur !... Avant tout laisse que je délivre
Tes beaux pieds, tes beaux bras de ces anneaux de cuivre ;
Cruels anneaux ! par eux tes membres entravés...
Laisse-moi tenter... Non... l'un dans l'autre rivés...
Malheureux ! je ne puis seulement les détendre...
Hélas ! ma main d'enfant est trop faible et trop tendre ;
Mais si mon frère... Oh oui ! j'y cours, comme autrefois.
Attends, nous revenons.

ADRIENNE.

Et nous serons tous trois !

ISAAC.

Trois ! Ah ! c'est vrai ! lui seul doublera notre joie ;
Pour qu'elle soit complète, il faut qu'il te revoie.

Oh! je cours le chercher.

Il s'élance vers la porte et revient avec quelque hésitation.

Oh! qu'il sera content
De revoir cette sœur dont je lui parle tant!

ADRIENNE.

Dont tu lui parles tant... Lui donc n'en parle guère?

ISAAC.

Il m'en parle aussi, lui, mais d'un ton plus sévère.
Pour me gronder parfois avec un air moqueur
Des puérilités qui remplissent mon cœur.

ADRIENNE, avec un désespoir étouffé.

Quoi! nos chers souvenirs, c'est ainsi qu'il les nomme!

ISAAC.

Oh! mais c'est que, vois-tu, mon frère est bien plus homme!
Les hommes! nos bonheurs, c'est trop petit pour eux.
C'est égal, de te voir il sera bien heureux.
Attends-nous.

Adrienne, avec un air de reproche, lui montre les fers rivés à ses pieds.

Oh! mon Dieu, je t'ai fait de la peine.
Étourdi, laisse-moi baiser au moins ta chaîne.

Il embrasse les fers d'Adrienne.

Que c'est froid! que c'est lourd! cela glace les doigts.

Il s'échappe.

ADRIENNE.

Ah! les mots qu'il a dits sont plus durs et plus froids.

SCÈNE QUATRIÈME

ADRIENNE, seule.

Je vais donc le revoir... Lui!... moi!... bientôt ensemble!...
Lui!... mais est-ce encor lui? Comme tout mon cœur tremble!

On dirait qu'il bondit... Misérable, et vers quoi?
Vers quelque froid coup d'œil qui va tomber sur toi,
Vers un de ces mots durs que l'embarras prononce,
Et dont la mort de l'âme est la seule réponse.
Si tu frémis ainsi de crainte et non d'espoir,
Ne valait-il pas mieux mourir sans le revoir?
Cette douleur du moins me serait épargnée
De craindre l'homme à qui mon âme s'est donnée.

SCÈNE CINQUIÈME

ADRIENNE, ISAAC, ALBERT, puis SALVADOR.

On entend limer et tomber un des barreaux de fer de la prison. Isaac saute le premier dans le souterrain; il donne la main à son frère, qu'il entraîne vers Adrienne. — Adrienne couvre plusieurs fois son visage avec ses mains comme craignant de voir Albert.

ISAAC, laissant son frère à moitié chemin et sautant au cou d'Adrienne.

Nous voilà!

Il s'aperçoit que son frère est resté en arrière, comme indécis et n'osant approcher.

Mais viens donc!... mais fais donc comme moi!
Tu vois bien que l'anneau la retient loin de toi.
Elle ne peut... mais toi, qu'as-tu qui te retienne?
Mais regardez-vous donc? Quoi! mon frère, Adrienne,
Muets l'un devant l'autre et sans lever les yeux!
Craindre de se revoir est-ce donc s'aimer mieux?

ALBERT, avec une affectation sensible en s'approchant pour baiser la main d'Adrienne.

Craindre de se revoir?

ADRIENNE.

Se revoir et se craindre!
Albert! l'enfant l'a dit, lui qui ne sait rien feindre.

Elle serre convulsivement la main d'Albert dans ses mains enchaînées.

Est-il vrai?... Trompe-moi... Non, plutôt, dis-moi tout.
Si tu dois me tuer, que ce soit d'un seul coup.

ALBERT, *agenouillé et regardant Adrienne.*

Adrienne, Adrienne! oh! pourquoi d'un reproche
Empoisonner ainsi l'instant qui nous rapproche?

ADRIENNE, *lui montrant du doigt les voûtes souterraines.*

Ah! si le sort devait nous rapprocher un jour,
Était-ce ainsi, mon frère, et dans un tel séjour?
Moi dans ce noir cachot où l'on m'enterre vive,
Et toi l'ami des blancs dont je suis la captive!
Quoi! tu ne rougis pas d'être libre en ces lieux,
Où la main des tyrans nous obscurcit nos cieux!

Pendant ces derniers mots d'Adrienne, on voit Salvador entrer en se glissant dans le souterrain par une autre porte, et, caché à demi par l'ombre d'un pilier, il écoute.

ALBERT.

Pourquoi contre les blancs ces anciennes colères?
Un préjugé de moins, ces tyrans sont nos frères.

ADRIENNE, *montrant ses mains enchaînées.*

Ta sœur est dans les fers, et c'est toi qui le dis!

ALBERT.

Dieu! j'oubliais! pardonne! Oh! oui, je les maudis!
Périssent mille fois ceux qui la profanèrent!
Honte et mort aux cruels dont les mains l'enchaînèrent!
Quoi! sa beauté, ses pleurs n'ont pu les désarmer!
Quel crime as-tu commis?

ADRIENNE.

Le crime de t'aimer!

Le forfait odieux d'avoir servi ton père,
Afin de retrouver, lui, son fils, moi, mon frère!
A tes yeux fascinés est-ce là leur vertu?

ALBERT.

Non! c'est là leur erreur!

ADRIENNE.

Quoi! les en absous-tu?

ALBERT, attendri.

Les absoudre des pleurs que ton amour te coûte,
Moi, dont le sang voudrait t'en payer chaque goutte!

Il la presse dans ses bras.

ISAAC, les enlaçant tous deux dans ses petits bras.

Oh! moi, je disais bien que quand nous nous verrions.
Tous trois dans un seul cœur nous nous retrouverions.

ADRIENNE.

Mon Albert, est-il vrai?... Dis!... ta sœur et ton père
Auront-ils reconquis ton âme tout entière?

ALBERT.

Oui, je cours implorer ces hommes inhumains,
Et ces fers devant toi vont tomber sous leurs mains.

ISAAC.

Sous leurs mains? qu'as-tu dit? Non, non, chère Adrienne,
Ils les aggraveraient... qu'ils tombent sous la mienne.

Il court vers la grille, ramasse la lime qui a servi à couper un barreau pour introduire Albert, et l'apporte à son frère.

Tiens, mon frère!... voilà, voilà nos libertés,
Ces fers!... c'est pour nous seuls qu'elle les a portés;
Oh! que nulle autre main du moins ne l'en délivre!
Ouvrons-lui la campagne... hâtons-nous de l'y suivre...

Albert lime précipitamment les chaînes. — Adrienne, délivrée, se précipite dans les bras d'Albert.

ADRIENNE.

Mon Albert!... Être libre, et par toi! quel moment!...
Toussaint! voilà ton fils!

ALBERT.

Et voilà ton amant!

ADRIENNE.

Qu'as-tu dit?... Est-il vrai?... redis-le-moi, prolonge,
Oh! prolonge l'extase où ce doux nom me plonge,
On avait donc menti! tu n'as rien oublié;
Ton cœur de mon amour n'est point humilié?
Tu n'as donc pas rougi de cette pauvre noire,
Qui faisait de son âme un trône à ta mémoire!
Tu t'en ressouvenais de si haut, de si loin!...
Oh! de l'entendre encor, mon Albert, j'ai besoin!
Oh! dis-moi, redis-moi ces doux noms de tendresse,
Dont le son pour mes sens est plus qu'une caresse,
Oh! dis-les et fuyons! j'embrasse tes genoux,
Je t'entraîne à ton père, à l'amour.

SALVADOR s'élance furieux de l'ombre du pilier qui le cache et paraît comme un fantôme terrible entre les deux amants.

Taisez-vous!

A Adrienne.

Reptile venimeux à la langue de femme,
Qui lançais tes poisons à l'ombre dans leur âme,
Attends... dans ton venin ce pied va t'écraser.

A part.

Le foyer de la haine allait les embraser.
Séparons-les!

A Albert et à Isaac.

Sortez à l'instant!... Sentinelles,
Emmenez aux arrêts ces deux enfants rebelles.
Que l'on veille sur eux, — qu'on ne les quitte pas :
L'oreille à leurs propos et l'œil à tous leurs pas.

Les soldats entraînent les deux fils de Toussaint.

SCÈNE SIXIÈME

ADRIENNE, SALVADOR.

SALVADOR se parle à lui-même en se promenant à pas rapides sur la scène.

Encore quelques mots de leur nid, de leur père,
Qu'envenimait si bien sa langue de vipère,
Et je perdais sur eux mon ascendant vainqueur!
Grand Dieu! je l'ai perdu peut-être dans leur cœur!
A tout prix au consul ma parole en doit compte.
Si j'y manquais... sur moi malheur, ruine et honte!
De cet amour grandi dans le sein d'un enfant
Puis-je être désormais le maître en l'étouffant?
L'absence à cette fièvre est-elle un sûr remède?
Non, il faut appeler le mépris à mon aide,
Et que l'orgueil d'Albert, sa grande passion,
Soit contraint à rougir de cette émotion...
On pourrait... Elle est jeune, innocente... oh! scrupule!
Quoi! devant un remords un grand dessein recule!
Cela m'arrêterait?... Eh! qu'importe, après tout,
Sur quoi l'on a marché quand on arrive au bout?

ADRIENNE, qui a examiné le portrait de son père, poussant un cri et tombant aux pieds de Salvador.

Je me meurs à ses pieds, mon Dieu!

SALVADOR la soulève évanouie et regarde le portrait.

Songe ou vertige!...
Est-ce une vision qui sur mes yeux voltige,
Et qui, réunissant des souvenirs épars,
En compose un fantôme et raille mes regards?
Dissipons ce fantôme en le fixant en face.
Devant l'œil bien ouvert tout miracle s'efface:

Regardons!

Il s'avance vers le jour et regarde mieux.

Encor moi! Toujours moi, moi toujours!...
Oh! visible remords d'importunes amours!
Serait-ce?... oui, c'est moi, c'est bien l'habit et l'âge,
C'est bien là mon portrait... ce ridicule gage
D'un vil attachement, qu'en quittant ces climats
Je laissai plus léger que le vent dans mes mâts!
Comment est-il ici, sur elle?... Quelle idée!...
Mon âme a beau la fuir, elle en est obsédée...
C'est sa mère en mourant qui, par un vœu secret,
Au cou de l'orpheline aura mis ce portrait,
Afin qu'un jour... (l'amour jamais ne désespère)
Elle pût rechercher et retrouver son père!...

A Adrienne, en la soulevant de nouveau.

Parlez, ouvrez les yeux.

Adrienne fait un léger mouvement. — Le moine traverse la cour et ouvre la grille, puis reparaît bientôt sous le souterrain.

ADRIENNE.

C'est lui, je le revoi.

SALVADOR, lui montrant le portrait.

Ce portrait, quel est-il?

ADRIENNE.

Mon père! rends-le-moi!

SALVADOR, égaré.

Son père! oh! oui, c'est elle! — Et dans le gouffre infâme
Ce que je repoussais du pied, c'était mon âme!
C'était ma fille! O crime! ô rare impiété!
Ma fortune s'écroule au cri qu'elle a jeté!
Ma honte, dans mon cœur si longtemps endormie,
M'étouffe par sa voix sous ma propre infamie!
Non, non, la voix du sang n'est pas un préjugé!
Je niais le remords, le remords s'est vengé.

Sur le port, à mon frère, il faut que je l'envoie !
Mais comment ? Qu'elle parle ou qu'ensemble on nous voie,
C'est ma perte !... Quelqu'un ?...

Le moine traverse le compartiment éclairé sous le pilier de droite.

Un moine dans ces lieux !...
Quel espoir ! s'il daignait soustraire à tous les yeux
Cette enfant que j'arrache à ce séjour de honte
Et dont nul à sa croix ne demandera compte.

SCÈNE SEPTIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE PÈRE ANTOINE.

SALVADOR.

O ministre sacré des charités de Dieu,
Approchez !... un bienfait vous attend en ce lieu !
Osez-vous m'assister dans un pieux mystère,
Prêter à ma pitié votre saint ministère ?

LE MOINE, épiant de l'œil Adrienne.

J'ose tout pour ravir une proie aux méchants.

SALVADOR.

Emportez cette enfant seul à travers les champs ;
Le grand air lui rendra sa force qui sommeille.
Trompez les yeux du camp et la garde qui veille ;
Descendez vers le port, demandez Serbelli,
Mon frère... portez-lui ce dépôt et ce pli !

Il écrit deux mots sur des tablettes.

Un vaisseau doit partir... on sait... sa fuite est prête !
La bénédiction de Dieu sur votre tête !
Ne m'interrogez pas... vous saurez tout après.

LE MOINE, saisissant Adrienne sous son bras.

Je veux faire le bien, non savoir vos secrets.

Fiez-vous à ma foi, je réponds!...

SALVADOR.

Point de trace

Du pieux larcin, père!

LE MOINE, bas.

O Dieu! je te rends grâce.

Il s'éloigne en entraînant Adrienne évanouie sous les plis de sa large robe.

SCÈNE HUITIÈME

SALVADOR, seul.

De quel pesant fardeau m'allége le hasard!
Cachons bien ce portrait perfide à tout regard;
Demeurons étranger à toute cette affaire;
Puis, quand le temps aura divulgué ce mystère,
Accusons, le premier, l'or ou la trahison
Qui fait ainsi percer les murs d'une prison
Et qui, du vieux Toussaint servant les stratagèmes,
Sait dérober leur proie à nos geôliers eux-mêmes.
Les vents pendant ce temps emporteront au loin
De ce drame inconnu l'invisible témoin.
Mais mon frère est bien lent à remplir son message.
Il cherche... et j'ai trouvé... Le voilà!

SCÈNE NEUVIÈME

SALVADOR, SERBELLI.

SALVADOR.

Bon courage,

Mon frère! Le hasard m'a mieux servi que toi!
L'enfant que je craignais était là, devant moi!
De mes bras à l'instant un moine l'a reçue.

SERBELLI.

Un moine?...

SALVADOR.

A ses côtés tu l'auras aperçue.
Il te la conduisait. Retourne vite au port
La recevoir de lui... je t'écrivais... Il sort.

SERBELLI.

Un moine?...

SALVADOR.

Oui.

SERBELLI.

Guidant une enfant toute blême,
Une fille en haillons et du trépas l'emblème.

SALVADOR.

C'est cela même; il va la conduire au vaisseau,
Muni de ce billet revêtu de mon sceau.

SERBELLI.

Tu me l'as envoyé vers le port?...

SALVADOR.

Oui, te dis-je.
Pourquoi ces questions? Es-tu pris de vertige?

SERBELLI.

Malheureux! malheureux! dans quel piége imprévu?...

SALVADOR.

N'as-tu rien vu, cruel?...

SERBELLI.

Hélas! j'en ai trop vu!

SALVADOR.

Arrache-moi d'un mot à l'horreur de ce doute.
Ta parole me glace, elle me tue!

SERBELLI.

Écoute.

Tout à l'heure, en sortant du quartier général,
J'ai vu passer ce moine... oh! le moine infernal!...
Une fille en haillons, pâle, mais non sans grâce,
De son pied chancelant se traînait sur sa trace.
A peine hors des murs avaient-ils fait cent pas,
Qu'une troupe de noirs, qui les attend en bas,
S'élançant tout à coup d'une obscure embuscade,
Les a reçus tous deux; alors la cavalcade,
Fuyant à toute bride avec les deux captifs,
Poussant des cris de joie, a gagné les grands ifs.

SALVADOR.

Dis-tu vrai?...

SERBELLI, lui indiquant la fenêtre.

Vois!...

SALVADOR.

Comment devant eux reparaître?
Je passais pour cruel, vais-je passer pour traître?

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME

Les mornes du Chaos, près la source de l'Artibonite, qu'on voit rouler en cascade derrière le plateau où le camp de Toussaint est assis. — Sur la droite de ce plateau, on voit les rochers aigus d'un morne plus élevé couvert de neige à son sommet. — C'est la Crète-à-Pierrot, que Toussaint a fait fortifier. — Des arbres abattus, des ponts de bois jetés sur des précipices. — Des rocs accumulés, dressés en remparts, défendent cette formidable position retranchée. — Des vedettes, des sentinelles montrent çà et là leurs têtes et leurs baïonnettes. — Au-dessus des rochers la lune éclaire encore un peu le ciel. On voit poindre les premières lueurs du crépuscule à l'est.

SCÈNE PREMIÈRE

TOUSSAINT, LE PÈRE ANTOINE, DESSALINES, PÉTION, ADRIENNE, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS DE LA'RMÉE DE TOUSSAINT, PEUPLE.

Toussaint est assis sur un tronc d'arbre renversé, recouvert d'une peau de panthère. — Les généraux noirs environnent Toussaint. — Le moine a relevé son capuchon ; il essuie la sueur de son front. — Adrienne est accroupie à terre, le bras appuyé sur l'épaule de Toussaint. — Toussaint la regarde avec tendresse ; il passe de temps en temps la main sur les cheveux de la jeune fille.

TOUSSAINT, au moine.

Le Dieu qui d'Abraham prévint le sacrifice

M'a rendu mon enfant...

Montrant Adrienne.

Que son sang te bénisse !
Toi qui fus l'instrument et la main du Très-Haut.
Tu vois qu'il n'a pas pris son esclave en défaut !
J'ai livré tout saignant tout mon cœur pour mes frères,
Daigne à mon holocauste ajouter tes prières !
Qu'il achève pour moi tes bienfaits commencés !
Est-il père des noirs? nous verrons !...

Le moine se retire les mains jointes et les yeux levés vers le ciel. — Toussaint appelle d'un geste les généraux noirs et fait signe qu'on laisse approcher la foule.

SCÈNE DEUXIÈME

Les précédents, moins LE PÈRE ANTOINE.

TOUSSAINT.

Avancez,
Mes enfants, mes amis, frères d'ignominie,
Vous que hait la nature et que l'homme renie ;
A qui le lait d'un sein par les chaînes meurtri
N'a fait qu'un cœur de fiel dans un corps amaigri ;
Vous, semblables en tout à ce qui fait la bête!
Reptiles !...

Avec fierté.

Dont je suis le venin et la tête !
Le moment est venu de piquer aux talons
La race d'oppresseurs qui nous écrase... Allons !
Ils s'avancent ; ils vont, dans leur dédain superbe,
Poser imprudemment leurs pieds blancs sur notre herbe :
Le jour du jugement se lève entre eux et nous !
Entassez tous les maux qu'ils ont versés sur vous,
Les haines, les dédains, les hontes, les injures,

La nudité, la faim, les sueurs, les tortures,
Le fouet et le bambou marqués sur votre peau,
Les aliments souillés, les rebuts du troupeau;
Vos enfants nus suçant des mamelles séchées,
Aux mères, aux époux, les vierges arrachées;
Comme un autre bétail, vous-mêmes, en un mot,
Vendus et revendus ou par tête ou par lot;
Vos membres dévorés par d'immondes insectes,
Pourrissant au cachot sur des pailles infectes;
Sans épouse et sans fils vos vils accouplements,
Et le sol refusé même à vos ossements!
Pour que le noir proscrit, qu'il vive ou qu'il succombe.
Sans famille ici-bas, fût sans Dieu dans la tombe.
Rappelez tous les noms dont ils nous ont flétris,
Titres d'abjection, de dégoût, de mépris;
Comptez-les, dites-les, et dans votre mémoire
De ces affronts des blancs faisons-nous notre gloire!
Que ce soit l'aiguillon qui, planté dans la peau,
Fait contre le bouvier regimber le taureau;
Il détourne à la fin son front stupide et morne,
Et frappe le tyran, au ventre, avec sa corne.

Hourra.

Vous avez vu piler, pour la poudre à canon,
Le soufre, le salpêtre et le noir de charbon?...
Sur une pierre creuse on les pétrit ensemble;
On charge, on bourre, et feu! le coup part, le sol tremble!
Avec ces vils rebuts de la terre et du feu,
On a pour se tuer le tonnerre de Dieu!
Eh bien, bourrez vos cœurs comme on fait cette poudre.
Vous êtes le charbon, le salpêtre et la foudre!
Moi, je serai le feu, les blancs seront le but...
De la terre et du ciel misérable rebut,
Fais voir, en éclatant, ô race enfin vengée,
De quelle explosion les siècles t'ont chargée.

Plus bas et avec beaucoup de gestes.

Ils sont là !... là, tout près !... vos lâches oppresseurs !
Du pauvre gibier noir exécrables chasseurs ;
Vers le piége caché que ma main sut leur tendre,
Ils montent à pas sourds et pensent nous surprendre.
Mais j'ai l'oreille fine, et bien qu'ils parlent bas,
Depuis le bord des mers j'entends monter leurs pas.

Il fait le geste d'un homme qui écoute, l'oreille à terre.

Chut !... leurs chevaux déjà boivent l'eau des cascades,
Ils séparent leur troupe en fortes embuscades,
Ils montent un par un nos âpres escaliers...

Avec énergie.

Ils les redescendront avant peu par milliers !

Il montre un gros bloc de rocher détaché.

Que de temps pour monter ce rocher sur la butte !
Pour le rouler en bas, combien ?... une minute !...
Avez-vous peur des blancs ?... Vous, peur d'eux ! et pourquoi
J'en eus moi-même peur... oui, mais écoutez-moi :
A l'époque où, fuyant chez les marrons de l'île,
Il n'était pas pour moi d'assez obscur asile,
Je me réfugiai, pour m'endormir, un soir,
Dans ce champ où la mort met le blanc près du noir,
Cimetière éloigné des cases du village ;
La lune en tremblotant glissait sous le feuillage ;
Sous les longs bras d'un cèdre où je l'avais tendu,
A peine mon hamac était-il suspendu,
Qu'un grand tigre, aiguisant ces dents dont il nous broie,
De fosse en fosse errant, vint flairer une proie.
Sa griffe sacrilége ouvrait le lit des morts ;
Deux cadavres humains m'apparurent dehors :
L'un était un esclave et l'autre était un maître !...
Mon oreille, des deux l'entendit se repaître,
Et quand il eut fini ce lugubre repas,

En se léchant la lèvre, il sortit à longs pas.
Plus tremblant que la feuille et plus froid que le marbre.
Quand l'aurore blanchit, je descendis de l'arbre,
Je voulus recouvrir d'un peu du sol pieux
Ces os de notre frère exhumé sous mes yeux.
Vains désirs! vains efforts! de ces hideux squelettes
Le tigre avait laissé les charpentes complètes,
Et, rongeant les deux corps de la tête aux orteils,
En leur ôtant la peau les avait faits pareils.
Surmontant mon horreur, « Voyons, dis-je en moi-même,
Où Dieu mit entre eux deux la limite suprême?
Par quel organe à part, par quels faisceaux de nerfs,
La nature les fit semblables et divers?
D'où vient entre leur sort la distance si grande :
Pourquoi l'un obéit, pourquoi l'autre commande? »
A loisir je plongeai dans ce mystère humain :
De la plante des pieds jusqu'aux doigts de la main,
En vain je comparai membrane par membrane,
C'étaient les mêmes jours perçant les murs du crâne;
«Mêmes os, mêmes sens, tout pareil, tout égal!
Me disais-je; et le tigre en fait même régal,
Et le ver du sépulcre et de la pourriture
Avec même mépris en fait sa nourriture!
Où donc la différence entre eux deux?... Dans la peur :
Le plus lâche des deux est l'être inférieur! »
Lâches! sera-ce nous? et craindrez-vous encore
Celui qu'un ver dissèque et qu'un chacal dévore?
Alors tendez les mains et marchez à genoux,
Brutes et vermisseaux sont plus hommes que vous!
Ou si du cœur des blancs Dieu vous a fait les fibres,
Conquérez aujourd'hui le ciel des hommes libres!
La liberté sera le prix de nos efforts.

PÉTION.

Liberté pour nos fils et pour nous mille morts!

TOUSSAINT.

Mille morts pour les blancs et pour vous mille vies!
Les voici, je les tiens... Leurs cohortes impies
Sur nos postes cachés vont surgir tout à coup.
Silence jusque-là... puis, d'un seul bond, debout!
Qu'au signal attendu du premier cri de guerre,
Un peuple sous leurs pieds semble sortir de terre!...
Chargez bien vos fusils, enfants, et visez bien :
Chacun tient aujourd'hui son sort au bout du sien!
A vos postes!... Allez!

Ils s'éloignent. — Toussaint rappelle les principaux chefs et leur serre la main tour à tour.

A revoir demain, frère!
Ou martyrs dans le ciel, ou libres sur la terre!

Ils sortent.

SCÈNE TROISIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE.

Toussaint regarde ses lieutenants s'éloigner en levant les mains au ciel et en paraissant prier pour eux ; puis il revient vers Adrienne, et, assis sur le tronc d'un arbre, il l'attire doucement près de lui.

TOUSSAINT.

Ah! laisse-moi, mon ange, avant le saint combat,
Reposer sur ton cœur ma vertu qui s'abat.
Hélas! j'enfante un peuple et, maudit sur la terre,
Seul, je n'ai pas d'enfant qui m'appelle son père!
Liberté de ma race, es-tu donc à ce prix,
Que pour sauver mon peuple, il faut perdre mes fils?...
Que pour sauver mes fils, il faut perdre ma race?...
Adrienne, où sont-ils? ô mon Dieu! grâce! grâce!...

Il me faut dépouiller tout sentiment humain,
Pour n'être plus, Seigneur, que l'outil dans ta main.

A Adrienne.

Ma fille, un homme sûr, sous le toit d'un créole,
S'apprête à t'emmener jusqu'à l'île espagnole.
Suis les pas de ce guide à qui je te remets,
Fuis ce fer et ce sang !

ADRIENNE, *l'étreignant avec force.*

Je vous l'ai dit : jamais !
Autant vaudrait-il dire au souffle de ton âme :
Sépare-toi du corps !...

TOUSSAINT.

O cœur mâle de femme,
Qui brise sans plier sous l'ouragan du sort,
Se retrempe au danger, s'affermit dans la mort !
Se peut-il que ce sein, premier berceau des braves,
Qui fait honte au héros, enfante des esclaves ?
Tu braveras le sang et la mort sans effroi ?

ADRIENNE.

Mon œil ne verrait pas la mort derrière toi !

SCÈNE QUATRIÈME

LES PRÉCÉDENTS, ROCHAMBEAU, SOLDATS DE L'ARMÉE DE TOUSSAINT.

Les soldats amènent Rochambeau les yeux bandés à Toussaint.

UN SOLDAT NOIR.

Maître ! maître ! un espion !

UN AUTRE SOLDAT NOIR.

Pris vers la grande roche.

UN AUTRE SOLDAT NOIR.

Faut-il le fusiller?

ADRIENNE, se jetant entre le blanc et le noir.

Oh! pitié!

TOUSSAINT.

Qu'il approche.

Aux noirs.

Détachez ce bandeau qui l'empêche de voir.

On détache le bandeau. — A Rochambeau.

Qui cherchais-tu?

ROCHAMBEAU.

Toussaint.

TOUSSAINT, s'indiquant lui-même.

Regarde ce vieux noir...

ROCHAMBEAU.

Vous raillez...

TOUSSAINT.

Le vengeur d'un peuple qu'on outrage,
Dans son corps contrefait doit en être l'image!
Tu me trouves trop vieux, trop laid pour un héros?
Plus le bois est noueux, mieux il brise les os:
Parle, que me veux-tu?

ROCHAMBEAU.

Mon général m'envoie
Apporter à ton cœur un message de joie.
Ces fils longtemps pleurés à qui tu tends les bras!...

TOUSSAINT, s'élançant avec transport.

Eh bien! mes fils!... mes fils?...

ROCHAMBEAU

S'avancent sur mes pas.
De la fidélité, chez nous, nobles otages,
De la paix dans tes mains ils vont être les gages.
Ordonne aux postes noirs de les laisser passer,
Ils sont nos envoyés.

TOUSSAINT, à part.

Grand Dieu! les embrasser
Et mourir!...

Aux noirs.

Allez, vous! allez! Qu'en ma présence!...
Que leur escorte passe et demeure à distance.

Indiquant un arbre isolé.

Tenez, là!...

A Rochambeau.

Vous! courez hâter leurs pas trop lents,

Aux noirs.

Et vous! mort à qui touche un seul cheveu des blancs!

Rochambeau et les noirs sortent.

SCÈNE CINQUIÈME

TOUSSAINT, ADRIENNE.

TOUSSAINT, très agité.

Dans mes vœux les plus chers enfin le ciel m'exauce;
Mes fils rendus!... Adieu mon attitude fausse!...
Adrienne, ils sont là, mes lionceaux!... tous deux!...
Ah! tout mon cœur bondit et vole au-devant d'eux!
Je ne me sens plus chef, je ne suis plus qu'un père,
Père plus faible, hélas! que la plus faible mère,
Qui sous le fer levé d'un cruel assassin
Serre et voudrait rentrer ses enfants dans son sein!

ADRIENNE.

Je vous l'avais bien dit, que le poison de gloire
N'avait pas pu tuer nos noms dans leur mémoire!
Qu'ils reviendraient au nid, en fidèles oiseaux,
Sitôt que de leur cage on romprait les barreaux.
Ils nous aiment...

TOUSSAINT.

Crois-tu !

ADRIENNE.

Le fruit vient des racines...
Les blancs n'ont pas changé les cœurs dans leurs poitrines.

TOUSSAINT, à part.

Oui ; mais s'ils s'en servaient comme d'un traître appas,
Pour me percer le sein quand j'ouvrirai les bras?
Si, pendant les douceurs d'un entretien si tendre,
Désarmé par l'amour ils venaient me surprendre?...
Contre le noir stupide ils se servent de tout;
Ils font bêler l'agneau pour attirer le loup.

A Adrienne.

Écoute, mon enfant, pendant cette entrevue,
A défaut de Toussaint porte partout la vue.
Sur ces monts dominant tous les monts d'alentour,
Ce créneau de rocher surgit comme une tour;
C'est ma tour des signaux, c'est de là que se dresse,
Pour les yeux de mes chefs, le drapeau de détresse,
Drapeau noir comme nous, dont la couleur aux vents
Fait une tache au ciel comme nous aux vivants!...
Trente mille des miens, dont ce signe est l'étoile,
Ont les yeux attachés sur ce morceau de toile!
Immobiles, muets, et cachés l'arme au bras
Dans ces ravins profonds tant qu'il ne flotte pas,
Mais à son premier pli, si ma main le déploie,
S'élançant comme un tigre et croulant sur leur proie!...
Si l'on tend à mon cœur quelque piége inhumain,
Jures-tu d'élever ce signal dans ta main!

ADRIENNE.

A ton moindre clin d'œil, je saurai me résoudre.
Pour toi, pour mon pays j'allumerai la foudre!

TOUSSAINT, l'embrassant.

O naïf héroïsme! ô sublime vertu!

A part.

Digne sang de Toussaint, hélas! où coules-tu?
Entre mon fils et toi, Dieu! quelle différence!

Il va chercher le drapeau noir et le lui remet roulé dans les mains.

Tiens, reçois dans tes mains ma vie ou ma vengeance:
Regarde, écoute, épie, observe et comprends tout;
Prends garde au feu des blancs de t'exposer debout.
Mais dès qu'un bruit de pas, des voix, des feux, des armes,
Jetteront dans ton cœur le moindre cri d'alarmes,
Préviens mon geste même, et d'un ou deux élans
Monte et déploie en haut ce noir linceul des blancs!

ADRIENNE, saisissant avec transport le drapeau et le pressant sur son cœur.

Aux transports paternels livre-toi sans contrainte.
La main qui tient ton sort ne connaît pas la crainte.
Je veillerai sur eux; pas un de leurs soldats
Sans être signalé ne pourra faire un pas.

SCÈNE SIXIÈME

LES PRÉCÉDENTS, ALBERT, ISAAC, OFFICIERS, SOLDATS DE L'ARMÉE FRANÇAISE, GÉNÉRAUX, OFFICIERS, SOLDATS DE L'ARMÉE DE TOUSSAINT, PEUPLE, PUIS SALVADOR.

L'escorte des enfants de Toussaint gravit les pentes du camp; on distingue Salvador à la tête des soldats. — Quelques officiers noirs arrêtent l'escorte à une distance convenable. — Un noir fait sortir Albert et Isaac des rangs; ils s'élancent en courant de toutes leurs forces vers Toussaint immobile qui leur tend les bras. — Toussaint se dégage pour les contempler; il reste comme enivré de leur vue.

TOUSSAINT, touchant la tête de ses enfants tour à tour.

O mes pauvres petits!

ALBERT, retombant sur son sein.

Ton Albert!

ISAAC, se levant sur la pointe des pieds.

Et moi, père?

ADRIENNE.

Mes frères!

ISAAC.

Adrienne!

ALBERT.

O joie!

TOUSSAINT, élevant les mains au ciel.

Et toi, leur mère,
Femme qui de douleur t'enfuis au firmament,
Mêle-toi de là-haut à cet embrassement!

Ils se groupent autour de Toussaint.

Moment surnaturel où mon âme ravie
Ressaisit dans mes bras toute ma jeune vie!...
Mes fils!... Est-ce bien vous dont je touche les fronts?

Il tombe à genoux.

Mettons-nous à genoux tous les quatre et pleurons!

Ses enfants se mettent à genoux comme lui.

Oh! oui, longtemps, longtemps, prolongeons cette extase!

A ses fils.

Faisons comme autrefois, vous savez?... dans la case!...
Quand nous nous retrouvions tous quatre réunis
Comme des passereaux réchauffés dans leurs nids...
Que la mère, mettant vos deux mains dans les siennes,
Vous faisait dire à Dieu vos oraisons chrétiennes,
Et les larmes aux yeux vous embrassait après!...

ISAAC.

Mère!...

ALBERT.

Elle n'est plus là...

TOUSSAINT, un doigt sur sa bouche.

Silence! elle est tout près!

A ses fils.

Ces prières d'enfants, sur ses genoux priées,
Ne les avez-vous pas chez les blancs oubliées?

ALBERT.

Un peu, père.

ISAAC.

Moi, non!

TOUSSAINT.

Dis-les, pauvre petit.
Quand je ferme les yeux, quand ta voix retentit,
Je la crois encor là! le doux temps recommence...

Avec délire.

Je suis au ciel, enfants! ou je suis en démence!...
Oh! mon Dieu! fais durer ces moments d'autrefois!

A Isaac.

Isaac! allons!

ADRIENNE, naïvement.

Lui n'a pas changé de voix.

ISAAC, à genoux et les mains dans celles de son père.

« Dieu descendu du ciel dans le sein d'une femme,
Pour porter nos travaux, pour délivrer notre âme;
Dieu né dans une étable et mort sur une croix,
Je prie en ton saint nom ton père en qui je crois!
J'aime ta pauvreté, j'espère en ton supplice;
Par les gouttes de sang de ton divin calice,
Sanctifie, ô Jésus! sur le front du chrétien,
Les gouttes de sueur qui découlaient du tien!
Fais-nous par ton exemple honorer notre père,

Toussaint relève la tête avec orgueil.

Fais-nous croître et souffrir les yeux sur notre mère!
Donne-nous le repas des oiseaux du buisson,
Le grain qui sur le champ reste après la moisson,

Et, pour bénir l'état où tu nous as fait naître,
Un bon père là-haut !... sur la terre un bon maître ! »

Toussaint se lève avec indignation : ses enfants étonnés se lèvent avec lui.

TOUSSAINT, avec force.

Un maître !... Qu'as-tu dit ?... Le nègre n'en a plus !
Ces mots sont effacés, ces temps sont disparus !...
Debout, enfants, debout, le noir enfin est homme !
Spartacus a brisé ses fers ailleurs qu'à Rome !
Un maître !... Ah ! de ce mot tout mon cœur a saigné ;
Il me rappelle, au cri de mon sang indigné,
Que mes fils dans mes bras sont le présent d'un traître.
Que j'ai des ennemis !... ah ! oui ! mais pas de maître !...

A ses fils.

Vous venez, en leur nom, m'apporter leur mépris !
J'arracherais vos cœurs s'ils les avaient flétris !
Vous n'êtes plus mes fils, ma tendresse, ma joie ;
Non, vous êtes l'esprit du blanc, qui vous envoie.
Maître !... c'est leur langage ; ils usurpent ce nom !
Ils m'ont gâté mon sang !

ISAAC.

O mon père ! pardon.

TOUSSAINT.

Embrasse-moi !... Loin, loin, toute parole amère !
Elle ferait gémir l'ombre de votre mère.
Tu ne le diras plus, ce mot injurieux.
Les blancs sont des larrons, le maître est dans les cieux !

Il regarde et touche leurs habits.

Ils ont changé sur vous l'habit de votre enfance :
Rougissez-vous de moi sous ce luxe de France ?

ALBERT et ISAAC, révoltés.

Ah !

TOUSSAINT, avec orgueil.

Ce vieux mendiant a sous ses vils habits

Un empire et son nom à léguer à ses fils?
Laissons cela! — Chacun sent, selon sa nature,
Dans les dons du tyran la chaîne ou la parure;
Le frein doux au cheval fait saigner le lion...
L'un s'appelle douceur, l'autre rébellion!
Pour savoir si je dois rendre grâce ou maudire,
Parlez! au nom des blancs que venez-vous me dire?
Qu'apportez-vous?

ALBERT.

La paix.

TOUSSAINT.

La paix? Dérision.

ALBERT.

La liberté des noirs s'ils font soumission.

TOUSSAINT.

Soumission?

ALBERT.

La loi, non, ce joug lourd et rude...

TOUSSAINT.

Taisez-vous! point de paix avec la servitude!

ALBERT.

Entre les blancs et nous complète égalité,
Leur drapeau seulement couvrant la liberté.

TOUSSAINT, *ironiquement.*

Oui, comme le linceul recouvre les cadavres!

ALBERT.

Leurs troupes dans nos forts, leurs vaisseaux dans nos havres.
Mais...

TOUSSAINT, *lui coupant la parole.*

Leur poussière, va! tache encor nos genoux!
Qu'ils partent!... L'Océan, c'est la paix entre nous!

ALBERT.

Connaissez mieux des blancs le nouveau caractère :
De l'ennemi terrible ils distinguent le père.

« Allez, nous ont-ils dit, sans prix nous vous rendons,
Soyez entre ses mains le premier de nos dons;
De nous comme de lui pour que la paix soit digne,
Sans lui tenir la main nous voulons qu'il la signe!
Ou restez dans votre île, ou revenez amis;
Le Français affranchit même ses ennemis. »

TOUSSAINT.

Est-il vrai? Ce consul est-il donc plus qu'un homme!
De quel nom, mes enfants, faut-il que je le nomme?

ALBERT.

Nommez-le votre ami, car il nous aime en vous.
Si vous saviez les soins que son cœur prit de nous?
Souvent l'auguste main qui pèse un monde et l'autre
Se posa sur nos fronts douce comme la vôtre!
On n'a pas condamné dans son secret dessein
La race qu'on réchauffe ainsi contre son sein!
Ne vous a-t-il pas dit : « Tous deux grands, soyons frères :
» La terre n'a qu'un astre, elle a deux hémisphères. »

TOUSSAINT, réfléchissant et parlant par saccade.

Ce mot énigmatique est clair quoique profond,
Un nuage le couvre, un empire est au fond!
— Oui! l'oracle est obscur, mais on peut le comprendre,
Devenir ton égal est-ce donc redescendre?
— Ah! l'amour de mes fils, ma seule passion,
Politique, nature, orgueil, ambition,
Tout commande à mon cœur ce que leur voix m'inspire.
— La guerre est un hasard; la paix est un empire.
— De l'avenir des noirs présage triomphant!
Un héros ne ment pas par la voix d'un enfant.

A ses fils.

Allez! portez aux blancs la réponse d'un père :
Mes bras sont désarmés si leur chef est sincère.

SCÈNE SEPTIÈME

LES PRÉCÉDENTS, LE PÈRE ANTOINE.

Pendant les derniers mots du monologue de Toussaint, le moine s'avance derrière lui, écoute, tire de sa robe une lettre, la déplie et la présente à Toussaint.

LE MOINE.

Sincère?... Écoute bien :

Il lit.

« Réunis tous les soirs,
Au cercle du consul, quelques amis des noirs
Ont paru. Le grand homme adressant la parole
A l'un d'eux : « Citoyen, vous vous trompez de rôle ;
» Je suis blanc, ils sont noirs : ma peau, c'est ma raison !
» Votre philanthropie est une trahison ! »

A ces mots Toussaint arrache la lettre des mains du moine et l'achève avec indignation.

TOUSSAINT.

Puis, ajoutant aux mots la colère du geste :
« Les amis imprudents d'un sang que je déteste
» Devraient s'envelopper dans des crêpes sanglants.
» La liberté des noirs sera le deuil des blancs ! »

LE MOINE.

Voilà ton allié, Toussaint !

TOUSSAINT.

Lui ! moi !... l'infâme !

LE MOINE.

Voilà le cri du sang, voilà le fond de l'âme !

TOUSSAINT.

Son masque de héros ne me cache plus rien,
L'ennemi de ma race est à jamais le mien !

ALBERT.

A ces emportements donnez du temps, mon père!
Possédez tout en vous, même votre colère.
Nous sommes les enfants des races d'ici-bas;
Au rang des nations on monte pas à pas;
Derniers-nés des humains, privés de l'héritage,
Il est long le chemin d'un trône à l'esclavage.
Pouvons-nous espérer que nos frères partout
D'à genoux qu'ils étaient se réveillent debout?
Vouloir tout obtenir du ciel, c'est trop prétendre.
Le secret de tout perdre est de ne rien attendre!
Il ne veut sur les noirs régner que par la loi.
Un pas, vous êtes libre! un mot, vous êtes roi!...

Il tend la main à son père.

TOUSSAINT, *retirant la sienne.*

Arrête! entre nous deux je vois toute ma race.
Sois de ton sang, mon fils, avant que je t'embrasse!
Quoi! c'est toi, c'est un fils par ma mort racheté,
Qui me conseille un pacte avec la lâcheté!
Non, je n'affranchis pas Haïti de ses chaînes
Pour aggraver le poids d'autres races humaines;
Tout affront par un noir en mon nom supporté
Me ferait détester ma propre liberté.
Qui la livre, mon fils, pour soi n'en est plus digne.
Tu vois dans quel esprit le chef des blancs la signe.
Il la tend en amorce aux noirs de nos climats,
Pour l'enchaîner ailleurs à l'arbre de ses mâts,
Et revenir après, débarquant dans nos havres,
Dans son berceau sanglant l'étouffer de cadavres!
Et je lui prêterais le sol pour l'égorger?
Je retiendrais le bras qui seul peut la venger?...
Quoi! du bourreau des miens silencieux complice?
Du sein de mon repos je verrais leur supplice?

Et c'est vous! vous, mes fils, qui venez!... Dans mon sein
N'ai-je donc quarante ans couvé mon grand dessein,
Dissimulé ma force, évaporé ma haine,
Bu ma honte, joué, chien souple, avec ma chaîne,
Et, serrant le fer nu dans mon poing frémissant,
Tracé vers l'avenir ma route avec mon sang,

Il découvre sa poitrine et laisse voir ses cicatrices.

Que pour voir, ô dernière, irréparable injure!
Mes fils me rejeter ce sang à la figure:
Et dire, en reniant le coup que j'ai frappé:
« Reprenez votre mors, vous vous êtes trompé! »
Quoi! c'est vous qui voulez que j'abdique, et qu'on dise:
« Toussaint mena son peuple à la terre promise,
Mais il ne verra pas le bien qu'il a conquis!...
Seul, il eût été roi!... mais il avait des fils!... »
Allez! cœurs dont l'Europe a ramolli les fibres,
Vous emportez mon sang, mais je vous laisse libres.
Choisissez sans contrainte entre les blancs et moi!

ISAAC.

Dût l'île s'engloutir, moi j'y reste avec toi!

ADRIENNE, *tendant les bras à Albert.*

Albert! regarde-nous!

ISAAC, *cherchant à attirer Albert à Toussaint.*

Tu regardes la terre!
Oh! parle, dis un mot!

TOUSSAINT.

C'est parler que se taire!
Va, pars, n'hésite plus!

S'attendrissant tout à coup.

Tu partirais, mon fils?
Trahissant à la fois ton père et ton pays!
Mon Albert! mon amour! le rayon de mon âme!
Mon premier-né, l'enfant de ma première femme!

Toi, qu'en pressant jadis tout petit sur mon sein,
J'affranchissais du cœur dans mon secret dessein !
De mes premiers exploits, chère et première cause,
Qui dans chaque espérance étais pour quelque chose,
Qui te réfléchissais grand, libre, heureux et roi,
Dans les ruisseaux de sang que je versais pour toi,
Tu ferais éclater ce cœur dans ma poitrine,
A l'heure où nos tyrans penchent vers la ruine?
Et dans ce fils, qu'un monstre a pu dénaturer,
Tu leur porterais ! quoi ? ma chair à torturer !
O ciel ! rends-moi mes fers ; ô ciel ! rends-moi mes maîtres !
L'esclave eut des enfants ! le chef n'a que des traîtres !
Mais non ! je m'avilis en efforts superflus ;
Il se tait !... Eh bien, pars ! je ne te connais plus !...
Pardonne, ô mon pays ! ce cri de la nature,
Ce cri qu'au patient arrache la torture,
En déchirant son sein sans ravir son secret !
Tu m'arraches le cœur, oui ! mais pas un regret !

A son fils avec mépris.

Reprenons tous les deux moi ma mort, toi ta chaîne !

ALBERT, avec embarras.

O mon père ! au consul ma parole m'enchaîne ;
Si je ne pouvais pas vous fléchir, j'ai promis
De ne pas me ranger parmi ses ennemis.
Pardonnez ! votre gloire et notre délivrance
Pour vous sont en ces lieux, et pour moi sont en France !
En vain mon cœur se brise en s'arrachant d'ici !
Ma promesse... est ailleurs !...

ADRIENNE, se précipitant à ses pieds.

Et ton amour aussi !
Eh quoi ! les bras levés de ta pauvre Adrienne,
Cette vie en naissant enchaînée à la tienne,
Ce cœur qui n'a vécu que de son seul amour !
Qui, dans les jours sans fin, n'attendait qu'un seul jour !

Notre enfance en commun du même pain nourrie,
Toute joie en mon cœur à ton départ tarie ;
A travers l'Océan ce soupir éternel,
Te rappelant d'ici sur le sein paternel,
Rien ne peut!... Ah ! qu'ont-ils pour fasciner ton âme?
As-tu lu plus d'amour dans un regard de femme ?
Foule alors, sous tes pieds, ce cœur plein de ta foi,
Qui crie encor d'amour, en se brisant pour toi !
Pour faire un pas vers eux, traverse donc ma vie !
Non, la nature parle et l'amour t'en défie !...
Ils te rendent à nous, à ton père, à ton sang !

En se jetant dans ses bras.

Ah ! je sens sous mon front battre un cœur renaissant,
Son regard attendri se mouille, sa main tremble ;
Il cède !... Nous vivrons ou nous mourrons ensemble !

ALBERT, désespéré, à son père et à Adrienne.

Entre l'honneur et vous qui pourrait réfléchir ?

ISAAC.

Réfléchir !

LE MOINE.

Il chancelle !

ADRIENNE.

Il pleure !

LE MOINE.

Il va fléchir !

ALBERT.

Mon cœur est tout à vous, mais ma foi me rappelle ;
Le noir comme le blanc doit y rester fidèle !
J'ai trop promis, sans doute !... oui, mais il faut tenir.

Il fait un signe de désespoir et s'éloigne de quelques pas, lentement, la tête baissée. — Adrienne pousse un cri. — Toussaint fait un geste d'abattement. — Albert se retourne et revient sur ses pas.

ADRIENNE, avec un geste de joie.

Je le sentais bien, moi, qu'il allait revenir !

A ce moment Rochambeau, qui s'est avancé sans être aperçu jusque-là vers le lieu de la conférence, se montre de loin sur un rocher.

ROCHAMBEAU, à haute voix et lentement, en faisant des gestes aux troupes blanches avec son épée.

Souviens-toi du consul ! C'est le moment d'être homme :
L'Europe te regarde et ton honneur te somme !

Albert hésite et veut remonter. Au même instant deux officiers gravissent la pente, prennent Albert sous les bras et l'entraînent.

LE MOINE, à Toussaint.

Tu vois !

TOUSSAINT.

Je sens en moi chanceler ma raison !
Mon fils ! reviens, je cède !...

LE MOINE.

O honte ! ô trahison !
C'est un peuple qu'il cède !

TOUSSAINT.

Eh bien, non, c'est mon âme !

Adrienne et Isaac se tiennent embrassés convulsivement en voyant disparaître Albert. — Toussaint, égaré, chancelant, marchant à tâtons en étendant les bras à droite et à gauche, se précipite sur les pas de son fils ; il articule quelques mots confus lentement entrecoupés.

Ah ! ces grands fondateurs n'avaient ni fils ni femme !
De la nature en eux Dieu seul était vainqueur !
Mais moi !.. Vous triomphez, ô blancs !... j'avais un cœur !

Il tombe évanoui sur un tertre. — Adrienne, le moine, Isaac le suivent, se penchent sur lui pour le ranimer et le relever ; Isaac lui jette ses bras autour du cou.

ISAAC.

Je t'aimerai pour deux, mon père !

LE MOINE, à genoux.

Le génie,
Rédemption d'un peuple, a donc son agonie !
Père, qui de ton fils contemples la sueur,
Soutiens-le sur sa croix !

On entend une rumeur sourde croissant dans les vallées et dans les gorges sous le plateau. — On voit briller aux premières clartés du soleil levant des baïonnettes se glissant sous les mornes.

ADRIENNE, se levant en sursaut et se penchant sur le ravin.

O ciel! quelle lueur!
Quel cliquetis de fer vers ces lieux brille et monte?
Je n'en puis plus douter : Aux armes!... Crime et honte!
Mon pays par ma faute allait périr en lui!
Toussaint!... Il n'entend pas, mais son âme m'a lui!
Courons donner aux siens le signal qu'ils attendent!
Que les plis du drapeau sur Haïti s'étendent!
Vous, rappelez la vie à ses membres tremblants,
Et qu'il meure du moins debout devant les blancs!

Elle s'élance, prend précipitamment le drapeau placé sur une pointe du rocher, monte sur ce rocher, et plante le drapeau sur la crête la plus élevée; elle l'agite pour qu'il soit aperçu de plus loin. — A ce moment, on entend des roulements lointains de canons et de coups de feu sous tous les mornes, et des cris de commandement. — Au premier feu, on voit Adrienne, s'exposant de tout le corps aux balles, fléchir et tomber frappée d'un coup mortel au cœur ; elle chancelle et tombe dans les plis du drapeau. — Toussaint, le moine et Isaac, accourus au feu, la portent sur la scène ensanglantée et expirante.

TOUSSAINT, pleurant.

Sublime enfant! ta mort est un double martyre;
Je perds un fils! et toi!... Dieu de moi te retire,
Mais sur nous par ta main le triomphe a flotté,
Ange de la victoire et de la liberté!

Il reste anéanti oubliant tout sur le cadavre.

LE MOINE.

Laisse-nous à son sang mêler nos saintes larmes!
Ce sang fume entre un monde et l'autre! Achève...

TOUSSAINT, revenant tout à fait à lui, s'élance à son tour sur le rocher, ressaisit le drapeau tombé des mains d'Adrienne et crie d'une voix terrible :

Aux armes!

De toutes les cavités des rochers s'élancent des soldats blancs et noirs. — Le canon tonne dans le lointain. — Les fusillades s'engagent.

FIN.

DE

L'ÉMANCIPATION

DES ESCLAVES

DE

L'ÉMANCIPATION

DES ESCLAVES

DISCOURS PRONONCÉS A DIVERSES ÉPOQUES

PAR M. A. DE LAMARTINE

I

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — 23 AVRIL 1835.

MESSIEURS,

Je ne viens pas combattre les conclusions de l'honorable colonel qui descend de cette tribune; mais je viens m'opposer à l'ajournement et au silence qu'il invoque dans cette question. Nous n'avons que trop ajourné, nous n'avons que trop gardé le silenee, il est temps de parler. Mais ce n'est pas contre le projet de loi que je parlerai; plus nous désirons rapprocher et assurer cette grande mesure de l'émancipation des esclaves, plus nous accorderons libéralement au gouvernement les moyens de précautions et de surveillance que nous commande notre sollicitude pour nos concitoyens des colonies.

Loin de moi, messieurs, la pensée de m'affliger de ce que la question des colonies ramène ici la question de l'esclavage, question qui reviendra, selon nous, tant qu'elle n'aura pas été résolue dans le sens de la raison, de la justice et de l'humanité; nous ne pouvons nous empêcher d'admirer, au contraire, cette toute-puissance de la conscience humaine que rien ne peut étouffer, qui se soulève chaque fois qu'on prononce le mot d'esclave, qui cherche à agir ou dans les assemblées délibérantes, ou

dans des sociétés volontaires, et qui, pour des intérêts qui lui sont étrangers, où elle semble complétement désintéressée, force des hommes d'opinions, de religions et de nations diverses, à s'entendre d'un bout de l'Europe à l'autre pour ce noble but de l'émancipation ! C'est là ce que j'admire, c'est là ce qui devrait prouver aux plus incrédules, qu'il y a en l'homme quelque chose de plus fort, de plus irrésistible que la voix de l'intérêt personnel, quelque chose de divin, de surhumain, qui crie en lui-même contre ses mensonges, contre ses sophismes, et qui ne lui laisse le repos que quand il a satisfait à ses inspirations de justice, et inauguré dans ses lois le principe qu'il a dans son cœur !

Je sais, nous savons tous, une fatale expérience nous a trop appris que, dans des discussions de cette nature, nous devons peser toutes nos paroles, et étouffer sous la prudence du langage, sous la réticence souvent la plus entière, cette chaleur même d'humanité qui, sans péril parmi nous, pourrait allumer l'incendie ailleurs. Nous ne devons pas oublier, nous n'oublierons pas que chaque parole inflammable prononcée ici retentit non-seulement dans la conscience de nos collègues, dans l'inquiétude des colons, mais aussi dans l'oreille de trois cent mille esclaves, que ce que nous traitons froidement et sans danger à cette tribune touche à la propriété, à la fortune, à la vie de nos compatriotes des colonies, que nous devons veiller avant tout à leur sûreté, dont nous répondons devant Dieu et devant les hommes, et que nous ne devons éveiller dans les esclaves d'autres espérances que celles que nous pouvons satisfaire sans commotion pour les colonies, sans ruine pour les propriétés, sans trouble, sans agitation pour les esclaves. Je suis tellement pénétré, messieurs, de ce devoir, que, pour ma part, je ne me serais associé ni à cette discussion, ni aux efforts individuels des partisans de l'émancipation, si le contraste des colonies anglaises, où l'émancipation est effectuée, avec nos colonies, où l'esclavage est maintenu, et la présentation même du projet de loi, ne donnaient plus de péril au silence qu'à la délibération. Nous ne sommes plus au temps qu'on nous rappelle, où des orateurs, plaçant le fanatisme de l'humanité au-dessus de l'amour de l'humanité, qui n'est jamais séparé de la raison et de la prudence, s'écriaient : « Périssent les colonies plutôt qu'un principe ! » Aujourd'hui, messieurs, bien loin que cette alternative se pose devant nous, nous sommes assez éclairés et assez heureux pour que l'intérêt du principe et l'intérêt des colonies soient confondus, et nous devons dire au contraire : « En sauvant les principes, nous sauvons les colonies ! »

L'Angleterre, après de longues enquêtes, vient, par le bill de 1834, d'abolir l'esclavage ; les avantages du travail libre ont été constatés à ses yeux. Restaient les droits des colons ; le principe de l'indemnité a été admis, et la Grande-Bretagne vient de s'honorer et d'honorer l'homme par un des actes les plus inouïs qu'ait jamais accomplis une association d'hommes. Elle a racheté au prix de cinq cent millions le principe sans

prix aux yeux d'un peuple chrétien, le principe de la liberté et de la dignité des enfants de Dieu.

L'expérience de la liberté est en faveur de l'émancipation. Le discours d'ouverture du parlement de 1835, rédigé par des hommes d'État longtemps adversaires de cette mesure, est un témoignage que vous ne pouvez récuser : il n'y a pas de meilleurs témoins que des témoins qui confessent leur prévention et leur erreur. Les colonies espagnoles sont encore sous le régime de l'esclavage. Mais il faut le dire à l'honneur d'une religion qui s'interpose au nom de Dieu entre le maître et l'esclave pour tempérer la tyrannie de l'un et adoucir la résignation de l'autre, l'esclavage dans les colonies espagnoles n'est plus qu'un mot, l'esclave peut se racheter tous les jours. Cette faculté, qui le soutient par l'espérance, est une liberté véritable et commande au maître une sorte de paternité.

Dans cet état de choses il est impossible que nos colonies ne s'agitent pas. Les esclaves entendent parler tous les jours de l'émancipation de leurs frères dans les colonies anglaises; l'impatience de la liberté les remue, ils attendent, ils complotent, ils désertent en grand nombre ; le gouvernement et les conseils coloniaux craignent avec raison cette contagion de la liberté qui se répand sur nos îles comme un fléau, et qui devrait s'y répandre comme un bienfait ; ils vous demandent de nouvelles mesures, les événements prévus ou imprévus les forceront à vous en demander de plus onéreuses au trésor; vous les accorderez, parce qu'il faut à tout prix protéger les propriétés et les vies de nos compatriotes, et, de nécessités en nécessités, de crédits en crédits ajoutés aux trente millions que vos colonies coûtent déjà depuis longtemps à la France, vous aurez dépassé, peut-être, le chiffre des dépenses que l'émancipation aurait coûtées au pays ! Vous aurez payé pour retenir dans les fers, dans l'oppression, dans l'immoralité, dans le concubinage, dans la privation de tout ce qui constitue l'humanité, trois cent mille esclaves ! plus qu'il ne vous en aurait coûté pour appeler toute une race d'hommes à la liberté, au travail volontaire, à la famille, à la religion, à la civilisation et à la vertu ! Voilà, messieurs, l'inévitable effet de ces ajournements éternels des principes qui, en perpétuant le mal dans le présent, ruinent la conscience des peuples, ruinent les mœurs, ruinent le trésor, et rendent le remède plus impossible dans l'avenir !

Je sais que quelques personnes, même dans cette nation si juste, si généreuse, si libre, si jalouse de ses moindres droits, contestent plus haut que jamais qu'aucun remède soit nécessaire, soit applicable à l'esclavage. J'ai entendu sur cette question ce mot terrible sortir d'une bouche éloquente et chrétienne : « A l'égard de l'émancipation des noirs, silence toujours, inaction toujours ! » Silence ? oui. Si vous agissiez, nous nous tairions pour ne pas compromettre vos mesures. Inaction toujours ? Puisque vous avouez cette pensée d'éternelle oppression, puisque vous consacrez en principe et en fait la permanence de l'esclavage et le droit

irrachetable de la possession de l'homme par l'homme, nous ne pouvons nous taire ; notre réserve pouvait, devait vous donner du temps; elle ne peut ni ne doit vous faire l'éternelle concession d'une vérité qui ne nous appartient pas plus qu'à vous, qui est le titre de l'humanité tout entière !

Ce n'est plus ni le temps ni l'heure de revenir sur cette question de l'esclavage en lui-même. Cette question n'est jamais absolue, elle est toujours relative, et j'accorderai, si l'on veut, que la loi peut tolérer l'esclavage de certaines races humaines pendant un certain temps, et à la condition que cette violation des droits reçus de la nature, que cette exception odieuse à la possession de soi-même soit ou paraisse indispensablement nécessaire à la conservation, à l'amélioration de ces hommes tenus en tutelle au dessous de l'humanité ! Je l'accorderai sans y croire, car la possession de l'homme n'a pas été donnée à l'homme. Dans l'état de nature l'homme appartient à Dieu, dans l'état de société il appartient à la loi. L'homme ne peut être acheté, il ne peut même se vendre lui-même : car la dignité humaine ne lui appartient pas, elle appartient à l'humanité tout entière. Aucune loi sociale ne peut reconnaître cet avilissement de l'humanité dans le commerce forcé ou volontaire de l'homme, elle profanerait l'homme et Dieu ! D'ailleurs, si l'on pouvait se vendre soi-même par un abus monstrueux du droit de possession de soi-même, on ne peut vendre au delà de soi-même, on ne peut inféoder la race à venir à un éternel esclavage ! L'état actuel de l'esclavage dans nos colonies admet cette vente des enfants par le père et par la mère ! des enfants nés et à naître ! Et quelle mère peut voir, sans que son cœur soit refoulé en elle, sourire son enfant destiné à lui être arraché pour l'esclavage ? quelle mère, si elle a une pensée humaine, peut sentir sans regret et sans horreur palpiter dans son sein un être vendu d'avance au fouet des blancs? Ils ne peuvent, dit-on, supporter la liberté, c'est une race imparfaite qu'il faut élever à l'humanité par la servitude? Monstrueux prétexte de la barbarie de nos lois ! Ils ne peuvent supporter la liberté? Est-ce que la liberté est plus lourde à porter que l'esclavage ? Et nous, qui parlons, supporterions-nous l'esclavage ? Et cependant qui de nous osera dire que l'esclavage n'est pas plus difficile à supporter que la liberté? C'est ainsi que des législations cupides se font des raisons de leurs vices mêmes !

Non, messieurs, nous ne croirons jamais à ces prétendues nécessités des crimes sociaux, à cette prétendue impuissance des races humaines d'arriver à la possession des droits que Dieu leur a faits, pas plus qu'à cette impossibilité de cultiver certaines plantes autrement qu'en dégradant toute une famille humaine. S'il en était ainsi, périssent ces plantes qui ne pourraient croître que sous la sueur et le sang des esclaves ! Mais il n'est pas, il ne peut pas être vrai que la prospérité d'une contrée ou d'un peuple soit nécessairement fondée sur la dégradation et l'abrutissement d'un autre peuple et d'un autre pays ! Je ne croirai jamais que le

divin distributeur des destinées sociales les ait ordonnées ainsi, qu'il faille retenir une partie, une moitié de la race qu'il a créée, dans les souffrances physiques. D'accord avec les colons, même sur le principe de l'émancipation, sur l'indemnité et sur les avantages du travail libre. Le gouvernement n'a, pour obtenir le résultat de l'émancipation, qu'à discuter avec les colons le chiffre de l'indemnité, qu'à garantir aux colons des travailleurs libres, et enfin qu'à se décider par des enquêtes et par l'exemple de l'Angleterre entre une émancipation partielle et progressive et une émancipation totale et immédiate. Quand une fois le pays et le gouvernement auront cette foi généreuse dans un principe, cette conscience irrésistible d'un grand devoir à accomplir à tout prix, voilà donc les trois questions qu'il aura à résoudre : garantir aux colons des travailleurs libres après la mesure de l'émancipation, émanciper entièrement ou progressivement, enfin indemniser suffisamment. Les deux premières questions sont purement administratives et expérimentales. Nous pensons, nous, et en cela nous sommes heureusement d'accord avec les colons, que l'émancipation entière et immédiate est celle qui présente le plus de chances favorables et dans l'intérêt de l'humanité et dans l'intérêt des colons. Dans l'intérêt de l'humanité, parce que les esclaves à demi rachetés resteraient pour l'autre partie de leur temps sous la verge et sous l'arbitraire du maître, qui pourrait les surcharger de travail et se venger de cette demi-liberté conquise sur ses intérêts. Dans l'intérêt des colons, parce que le rachat partiel et successif, en privant le maître d'une partie de ses droits sur l'esclave, donnerait lieu à des contestations sans nombre, et laisserait une foule d'intérêts indirects sans compensation! La question de la quotité de l'indemnité resterait donc seule à résoudre. Elle présente sans doute des difficultés ; elle ne se réglera jamais à l'amiable ; le haut arbitrage de la métropole sera nécessaire ; des controverses sans terme viendront compliquer et obscurcir les droits mutuels de l'état des colons et de l'esclave. Mais si nous examinons cette question de l'indemnité autour d'une haute et impartiale raison, si nous appelons à cet examen et la morale des philosophes et la conscience de l'humanité et la pratique de l'homme d'État, cette question devient claire et se résout ainsi, selon moi.

Le colon dit : « Mes esclaves sont ma propriété aussi légitime, aussi inviolable que votre maison ou votre champ ; car je les ai achetés ou reçus en héritage sous la garantie de la même loi. »

Nous disons, et l'esclave dit avec nous : « Aucune loi ne peut donner à l'homme la propriété de l'homme ; car la loi n'est que la sanction de la justice ; car aucune conscience humaine ne peut légitimer l'esclavage ; car nul n'est obligé de ratifier une loi qui le prive des droits donnés par la nature. »

Quelle sera donc la solution?

La voici : C'est qu'une compensation est due pour le redressement de

cette loi qui viole un grand principe moral; c'est que, le redressement de cette loi intéressant à la fois la société tout entière qui rachète un principe, le colon qui rachète une propriété légitime à la place d'une usurpation consacrée, l'esclave enfin qui rachète sa liberté vendue, avec la société, le colon et l'esclave, doivent concourir proportionnellement au redressement de cette loi, et subir leur part dans la compensation ou dans l'indemnité. En partant de cette base éminemment juste, en évaluant ce que la société gagne en recouvrant une vérité dans ses lois, le colon en rentrant dans le droit et dans la nature, l'esclave en recouvrant la liberté, en comptant les esclaves valides, en prenant leur prix moyen dans les dernières années, en faisant un total de cette somme, en la distribuant avec justice entre l'État, le colon et l'esclave, on arrive, en prenant des termes et des moyens indirects pour en solder une partie par des réductions sur les droits des sucres, on arrive à un résultat qui n'est point onéreux pour le trésor et qui soulage d'un poids intolérable la conscience d'un peuple équitable et moral!

La société, messieurs, n'est pas condamnée à ne jamais abolir les abus, les vices, les monstruosités de ses lois, parce que ces monstrueux abus sont devenus des propriétés directes ou indirectes! Où en serions-nous, si la société ne pouvait se dessaisir et s'exproprier de ses vices devenus propriétés pour quelques-uns? La féodalité réclamerait ses serfs, l'État ses aubaines, l'inquisition ses confiscations, le bourreau son salaire perdu quand nous lui aurons supprimé son œuvre homicide?

Non, messieurs, nous avons le droit d'être humains pourvu que nous sachions être justes, nous avons le droit de gémir et nous indigner de voir des hommes, nos frères, traqués comme de vils troupeaux, contraints à un travail de seize heures avec le fouet pour salaire, condamnés au concubinage le plus brutal, à la promiscuité des enfants, ces enfants vendus à un maître, la mère à un autre, le père à un troisième, l'âme profanée avec le corps. L'ignorance imposée à l'esprit, l'interdiction systématique de toute instruction élémentaire, même du droit d'apprendre à lire, la famille foulée aux pieds comme le germe de toute sociabilité qu'il faut écraser pour mieux abrutir l'espèce, une religion incompatible avec l'esclavage, prêchant en vain aux esclaves sa morale démentie par la violation de tout christianisme à leur égard, une dignité de l'homme insultée sous toutes ses formes en eux! leur prêchant l'indépendance et la justice un fouet à la main! Nous avons le droit d'abolir de telles atrocités sociales, ou, si on nous conteste le droit de les abolir, n'aurons-nous pas le droit de les racheter et de discuter avec les propriétaires à quel prix nous les rachèterons?

Mais les propriétaires, il faut leur rendre cette justice, sont animés des mêmes sentiments que nous : cette propriété humiliante leur pèse, ils sont impatients de l'abdiquer, ils préparent l'esclave à la liberté par la douceur croissante et l'humanité de leur tutelle. Les esclaves respirent

l'air de la liberté qui souffle des colonies anglaises; la population noire qui s'accroît dans les nôtres rendrait dans peu d'années le rachat plus onéreux, impossible peut-être. Le moment est opportun, nous sommes en paix, nous sommes en progrès moral et en mouvement législatif, nos capitaux abondent, nous en versons avec profusion sur toutes les entreprises industrielles; ouvrons un emprunt pour le rachat de l'homme, jetons ou plutôt prêtons quelques millions à une entreprise de l'humanité. Les principes sont aussi des capitaux pour un peuple, et les intérêts de ces capitaux, la Providence les lui paye avec usure, et Dieu en tient compte à sa postérité! Qu'attendons-nous, messieurs? Indépendamment de ce résultat tout moral, vous aurez des colonies mieux cultivées par le travail libre, où les procédés les plus économiques, les machines et les industries qu'elles exigent s'établiront; une population plus nombreuse et plus riche, qui consommera une somme bien plus forte des produits industriels de la métropole; les denrées coloniales, le sucre surtout, à meilleur marché sur le continent et devenant accessibles à la consommation de toutes les classes; une réduction notable dans vos forces militaires aux colonies et dans la mortalité des troupes que vous êtes forcés d'y tenir.

Le remboursement de quatre-vingts millions que vos colonies doivent au commerce de la métropole, et dont elles s'acquitteraient avec le produit de l'indemnité.

Enfin la réclamation de la dignité humaine dans les esclaves et dans les maîtres eux-mêmes, car la possession de l'homme corrompt celui qui possède autant que celui qui est possédé!

Messieurs, sondons quelquefois nos consciences! Il y a un peuple qui s'appelle libre, qui n'a dû cette liberté qu'à notre sympathie pour l'indépendance humaine, ce sont les Américains. Eh bien, messieurs, en face de ce congrès où retentissent du matin au soir ces beaux noms d'indépendance, de dignité humaine, de droits imprescriptibles, d'inviolabilité des droits naturels, vous voyez passer des files d'hommes, de femmes, d'enfants, de jeunes filles, enchaînés les uns aux autres par des carcans qui les empêchent même d'incliner la tête pour cacher leur honte ou leurs larmes, et qui protestent devant le ciel et la terre contre l'hypocrite philanthropie de ce peuple qui ne veut la liberté et la justice que pour lui; et nous, messieurs, qui recherchons avec tant de jalousie et de scrupule ce qui peut nous manquer en droits individuels, civils, constitutionnels, nous qui nous interrogeons sans cesse nous-mêmes avec tant de scrupules pour savoir si quelque faculté humaine n'est pas suffisamment garantie dans nos lois, et qui souffrons comme le Sybarite du moindre pli de servitude qui pourrait nous blesser ou nous gêner seulement dans le tissu de nos législations, pensons-nous quelquefois qu'à quelques journées de nos rivages, sous le même Dieu, sous la même loi, sous le même drapeau que nous, il y a des milliers d'hommes qui ne connaissent ni

nationalité, ni religion, ni famille, qu'on a arrachés de leurs pères, à qui on arrachera leurs enfants, de peur qu'ils n'aient un des liens de la nature, à qui on jette une femme pour s'enrichir de sa fécondité, à qui on la retire pour que la famille n'empêche pas de revendre l'humanité en détail ! qui n'ont d'autre loi que le caprice d'un maître délégué par un maître ! sujets d'un peuple libre pour qui le mot de liberté n'est qu'une dérision amère, hommes pour qui le nom d'homme n'est qu'une ironie et une malédiction !

Ah ! pensons-y, messieurs ! et faisons-y penser la loi ! Sollicitons l'effort du gouvernement et des chambres. Nous accusons sans cesse ici la stérilité de nos révolutions ! Eh bien, que nos révolutions profitent du moins à quelqu'un ! que le contre-coup de notre liberté se fasse sentir à nos esclaves ! Donnons au gouvernement tout ce qu'il nous demande, à condition qu'il l'emploie à la restauration de la liberté et de la dignité de l'homme ! Il nous trouvera toujours complaisants à ce prix !

Je vote pour la loi.

II

CHAMBRE DES DÉPUTÉS. — 25 MAI 1836.

Messieurs,

Dans cette grande et salutaire transaction que nous voulons préparer entre l'État, le colon et l'esclave, pour avancer l'heure de l'émancipation, pour proscrire à jamais l'esclavage, cette possession de l'homme par l'homme, cette dégradation de l'humanité à l'état de bétail humain, une chose me frappe, messieurs, c'est que tout le monde est représenté ici, excepté les esclaves. L'État est présent ici avec toute sa puissance d'administration ; les colons ont des représentants, un budget, un trésor, des délégués, des avocats ; les noirs n'ont ni budget, ni trésor, ni avocats ; ils n'ont d'autre défenseur que nos consciences. Nous sommes obligés de nous faire leurs avocats d'office. C'est, je l'espère, une raison pour nous d'espérer plus d'indulgence et d'impartialité de la chambre.

La chambre peut être certaine que je mettrai dans mes paroles la réserve et la prudence qu'elle a droit d'attendre de nous dans une discussion qui touche à des intérêts si immenses et si susceptibles. Je n'oublierai pas, je n'ai jamais oublié que les paroles prononcées sur cette matière ont du retentissement dans le cœur de quarante mille colons et de deux cent cinquante mille esclaves ; que nous devons les peser avec soin, que l'intérêt pour les esclaves ne doit pas nous faire oublier les maîtres, et que si, dans notre pensée, l'affranchissement des uns est la

seule condition de sécurité et de prospérité pour les autres, notre premier devoir est envers nos concitoyens des colonies. Mais ces considérations sont loin de nous commander le silence que prétendait nous imposer hier l'honorable rapporteur de votre commission. Je suis loin de penser avec lui qu'une discussion sur ce sujet soit inutile et dangereuse. Inutile, messieurs? Je ne répondrai que par un seul fait : C'est en 1792 que l'illustre et vénérable Wilberforce commença dans le parlement d'Angleterre sa discussion sur la traite et sur l'abolition de l'esclavage. Alors aussi des orateurs, si jaloux pour eux-mêmes du titre de citoyen et qui mettaient tant de lenteur à rendre aux noirs le titre d'homme, déclaraient la discussion inutile et dangereuse. Et ce n'est qu'en 1833 que l'abolition de l'esclavage a été prononcée dans le parlement. Il a fallu une discussion, une discussion de quarante-trois ans, pour faire entrer une vérité si simple dans l'esprit de la loi de l'Angleterre, et ce n'est qu'après cette discussion de quarante-trois ans que l'esclavage est tombé sous la raison et sous l'indignation d'un peuple libre ! Voilà à quoi servent les discussions.

Quant à l'ajournement qu'on nous recommande sous tant de différents prétextes, nous nous y attendions. Il y a deux manières de repousser une vérité : la nier, ou en ajourner l'application; c'est une cause facile à défendre que celle des ajournements; on a pour soi la plus invincible des puissances humaines, la force d'inertie, cette paresse des choses, des gouvernements et des peuples qui fait qu'on recule toujours l'heure des réparations les plus urgentes, les plus saintes, parce qu'il faut réfléchir, parce qu'il faut se mouvoir, parce qu'il faut agir, et qu'il est plus facile de laisser souffrir et le mal s'invétérer. Ainsi, messieurs, vous l'entendez : on veut, comme nous, l'émancipation; on s'y prépare. C'est une mesure d'éternelle justice, et cependant il n'en faut pas parler, il faut attendre, voir, ajourner encore. Mais si l'émancipation, si la restitution des droits de l'homme à ceux que vous n'oserez pas ne pas appeler des hommes est d'éternelle justice, elle était donc juste hier; elle est donc juste aujourd'hui; elle sera donc juste demain. Et quant à ce que les honorables préopinants disent, qu'il faut d'abord donner aux noirs l'éducation et l'état auquel on les destine; initiation sage, initiation que nous voulons comme eux, que répondre, messieurs? Est-ce que l'esclavage est l'éducation de la liberté? Non, mille fois non; c'est une liberté graduée qui est l'éducation d'une liberté plus complète. L'esclavage est dans votre système : vous voulez le maintenir; l'esclavage n'enseigne que la servitude à l'esclave et la tyrannie au maître.

Il y a l'infini entre le mot esclave et le nom d'homme libre. Il n'y a pas de transition de l'un à l'autre. On est possédé ou on ne l'est pas; on est une chose ou on est un homme. Et comment voulez-vous que les maîtres préparent les esclaves à la liberté et les en rendent dignes, puisque le jour où ils en seraient dignes, ils n'auraient plus de prétexte pour les

retenir dans leur possession? Ainsi que nos adversaires se rassurent : modération, graduation dans l'émancipation des noirs, mais point d'ajournement. Ajourner un droit, c'est se constituer complices d'une iniquité.

Je le sais, les colons et les honorables délégués qu'ils comptent parmi nos collègues affirment qu'ils désirent comme nous l'émancipation ; je dirai plus, je sais qu'ils sont tout aussi pénétrés que nous des principes d'humanité et de religion qui nous commandent seuls nos démarches ; je sais que leur conduite, souvent paternelle envers leurs esclaves, est une protestation de leurs sentiments personnels contre la nature même de leur propriété. Oui, je suis convaincu qu'ils désirent l'émancipation ; mais je crois que nous ne la désirons pas assez nous-mêmes, et que nous devrions la désirer plus efficacement, afin de les aider eux-mêmes à l'accomplir.

Je ne parlerai donc pas des esclaves, je ne retracerai pas à la chambre le honteux tableau de cette race humaine descendue et maintenue, par la loi d'un peuple libre, à l'état d'abrutissement. C'est ici une question de budget ; je ne parlerai que des maîtres.

Messieurs, mettez-vous un moment à la place de ces cinquante mille citoyens français de vos colonies à qui le malheur de leur naissance a donné, que dis-je, a infligé cette propriété menaçante, cette propriété humaine de deux cent cinquante mille esclaves, et répondez-vous en conscience si vous ne trembleriez pas, si vous ne gémiriez pas de cette condition exceptionnelle de votre propriété ; si vous ne béniriez pas un gouvernement, des législateurs assez courageux pour sonder leur situation et pour la changer ; pour la changer contre le droit commun et contre une propriété normale et inviolable. Il ne peut pas y avoir de doute, et la vileté des prix des propriétés coloniales en est la preuve. Qui voudrait ici changer son champ, quelque étroit qu'il soit, contre une habitation et cent esclaves? Personne ne se lèvera. Il y a donc une réprobation secrète contre la richesse, même à un pareil prix.

En effet, messieurs, quelle est, au moment où nous discutons, la situation du colon relativement à lui-même et relativement à ses enfants, à ses héritiers, à sa fortune?

Il a reçu de ses pères une propriété en territoire à deux mille lieues de la mère patrie, de son gouvernement, de sa langue. Ce territoire a un sol fertile, mais un climat de feu qui dévore les blancs. Il faut pour le cultiver une race d'hommes à part, des Africains, des noirs ; ces travailleurs comment se les procure-t-on ? On ne peut se les procurer, vous le savez, que par une complication de crimes et de barbaries qui déprave à la fois la race qui les vend, la race qui les achète, la race plus exécrable mille fois qui les trafique et les transporte. Vous savez qu'on suscite des guerres pour avoir les prisonniers, qu'on achète l'enfant du père, et souvent le père de l'enfant, et quant aux bâtiments qui transportent ces cargaisons vivantes, lisez, messieurs, l'enquête de 1829 faite par les soins de M. Peel,

vous y trouverez ces propres paroles qui dispensent de tout tableau : « Un vaisseau négrier a été constaté contenir dans un espace donné la plus grande masse de tortures et d'atrocités accumulées. »

Voilà la source où vos malheureux concitoyens des Antilles sont obligés de puiser les instruments de travail sur leurs possessions. Jusqu'à présent, ils ont été obligés de se recruter par un crime légal, par cet épouvantable trafic qui a transporté souvent deux et trois cent mille esclaves par année, qui depuis Charles-Quint en a transporté des centaines de millions; des centaines de millions, messieurs, dont il reste quoi ? quelques centaines de mille ! Ce résultat seul fait juger l'esclavage ! Maintenant, ils se recrutent par un crime illégal, par une contrebande de chair humaine.

Eh bien ! non, messieurs, maintenant par l'effet, selon vous complet, des lois sur la traite, j'admets qu'ils ne se recrutent plus du tout. Mais voyez quel coup déjà mortel a porté au colon l'exécution de cette loi de la suppression de la traite. Il lui faut des noirs, et la loi lui interdit de s'en procurer, et le travail de la terre va décupler de prix par le manque de bras. Qu'une épidémie, que ces empoisonnements du désespoir, si fréquents parmi les noirs, lui déciment une partie des siens; voilà sa propriété stérile et réduite à rien.

Mais allons plus avant. Le colon, quelle que soit son humanité, sa mansuétude envers ses esclaves, ne doit-il pas craindre à tout moment quelque insurrection ? ne doit-il pas trembler qu'un Spartacus noir appelle ses frères à la liberté ? Or la liberté, conquise par l'insurrection, que serait-elle ? on frémit d'y arrêter sa pensée. Ce n'est pas tout encore ; vous voyez qu'on nous reproche d'oser même prononcer le mot d'émancipation; on nous le reproche à nous hommes bien intentionnés, hommes prudents, qui parlons devant une assemblée prudente, devant la chambre la plus antirévolutionnaire qui ait jamais été ? On nous dit que ce seul mot est une menace, une espérance, une perturbation, que ce seul mot fait trembler le sol des colonies. Eh bien, aucun de ces dangers n'existe maintenant avec nous. Mais qu'une chambre moins sage vienne à nous remplacer, que ces doctrines d'abandon des colonies viennent à prévaloir un seul moment, que la moindre commotion politique ait lieu dans l'Europe, que les colons soient oubliés un jour, que deviennent les colonies? que deviennent les esclaves? que deviennent les propriétés ? Et si nous nous élevions à des considérations plus hautes, que je m'interdis aujourd'hui, ne pourrions-nous pas ajouter : que devient l'humanité ? que devient la morale ? que devient la religion ? que devient la race des maîtres, de ces possesseurs d'hommes et de femmes dans une condition de propriété qui donne l'homme et la femme comme un instrument, comme un hochet de tyrannie ou de dépravation aux enfants? Une telle propriété, messieurs, ne corrompt-elle pas la race qui possède autant que la race qui est possédée? une telle propriété n'est-

elle pas une malédiction de la société? Oui, les colons le sentent; et je ne serai pas démenti ici par leurs représentants quand j'affirmerai qu'une émancipation loyale, qu'une émancipation conservatrice de leurs intérêts, qu'une émancipation qui conciliera les droits sacrés de la morale et de l'humanité avec l'indemnité du droit de propriété, avec la prévoyance de l'avenir, serait le plus beau présent que la métropole puisse leur faire.

Mais, pour que l'émancipation ait tous ces caractères, il faut examiner avec conscience, avec impartialité, avec stoïcisme, sur quoi se fonde cette exécrable propriété des colons. Qu'est-ce que cette propriété devant Dieu? Une profanation, un blasphème, un outrage à la créature. Mais, qu'est-ce que cette propriété devant la loi? Il faut avoir le pénible courage de l'avouer : c'est une propriété, qui, devant la justice humaine, est aussi inviolable, sans compensation, que la propriété de votre champ. Malheureux patrimoine, sans doute, qu'une monstruosité sociale! Mais la loi est leur complice; c'est la loi qui est coupable, c'est la loi qu'il faut dépouiller. Or, cette loi, ce n'est pas eux qui l'ont faite; ils l'ont trouvée en naissant, ils ont possédé sous ses garanties. C'est la société qui a fait, qui a souffert, qui a sanctionné cette loi honteuse, c'est à elle de la défaire. Elle ne pourrait punir une seule catégorie de ses membres d'un crime, qui est le crime de tous, sans injustice. Supposons que l'État ait vendu à un particulier un bien mal acquis, et qu'au bout d'un certain nombre d'années et de transmissions successives, l'État vienne à découvrir que le bien qu'il a vendu ne lui appartenait pas, que les titres étaient faux, aura-t-il le droit de dépouiller le propriétaire nouveau, sans compensation, pour restituer au vrai propriétaire? Non, messieurs, il aurait deux devoirs, deux obligations également sacrées : la première, de restituer le bien mal acquis au propriétaire véritable; la seconde, d'indemniser le propriétaire de bonne foi. Eh bien, c'est exactement la situation de l'État vis-à-vis du noir et du colon. Il a vendu des hommes ou laissé posséder des hommes, ce qui est la même chose. Il reconnaît aujourd'hui qu'il n'a pu ni vendre ni garantir la possession des hommes, qu'il faut rendre cette propriété à celui-là seul à qui elle appartient, c'est-à-dire à Dieu, à la liberté. Eh bien, peut-il le faire sans indemniser celui qu'il dépossède? Oui, sans doute, messieurs, il peut le faire; mais il ne peut le faire qu'en réparant une iniquité par une autre. Disons la vérité : il doit déposséder, il doit déposséder à l'heure même; il n'a pas le droit d'ajourner d'un jour la restitution de la dignité humaine : mais il le doit à une condition, c'est d'être complétement juste, c'est d'indemniser. (*Interruption.*)

Messieurs, je comprends ces murmures, mais laissez-moi expliquer ma pensée. Quand je parle de propriété légitime, certes, messieurs, je n'entends pas plus que vous que cette propriété du maître sur l'esclave soit légitime en elle-même, légitime pour l'esclave! Il ne peut lui recon-

naître la légitimité d'une loi qui le prive de ses droits et de ses facultés d'homme, et sa nature même, sa nature d'enfant de Dieu est une juste protestation, une éternelle insurrection de sa raison contre la loi qui le ravale à l'état de brute; mais je dis que devant la loi dont nous sommes tous les complices, devant cette exécrable loi que nous voulons corriger, la propriété du colon est fondée sur des garanties égales aux garanties de vos champs et de vos maisons; car il possède en vertu d'une loi mauvaise, mais d'une loi commune à tous. Vous devez donc punir la société de la mauvaise loi qu'elle a faite et non le colon de la mauvaise nature de sa propriété; c'est-à-dire, vous devez compenser aux colons la spoliation sous peine de ne réparer une iniquité que par une autre iniquité!

Messieurs, je sais que c'est là le grand mot, le mot terrible, le mot qui fait murmurer, le mot qui repousse, dans l'indifférence et l'incurie, des hommes assez ignorants des lois sociales pour croire qu'une réparation qui coûte quelques millions ruine un pays; des hommes qui pèsent de la morale contre de l'or. Eh bien, que ces hommes mêmes se tranquillisent. Cette compensation, sagement combinée, ne ruinera personne. Quand le moment en sera venu, je le démontrerai à la chambre. Je me bornerai à lui dire en deux mots aujourd'hui sur quel principe doit être réparti le payement de cette compensation, lorsque la chambre aura consacré le principe de l'émancipation. Ce système, qui a paru réunir l'année dernière l'assentiment de la chambre, celui de la Société d'émancipation, celui des colons eux-mêmes, le voici :

A qui profite l'émancipation? D'abord aux esclaves, qui recouvrent la liberté, la famille, la propriété, la vie humaine; ensuite aux colons, qui échangent une propriété périlleuse, menaçante, sans légitimité devant Dieu ni devant les hommes, contre une propriété de droit commun, contre une propriété qui ne fait ni rougir ni trembler son possesseur. Enfin, à qui profite l'émancipation? A la société, qui rachète le principe inaliénable de la dignité humaine, et qui se réhabilite à ses propres yeux. La société, le colon, l'esclave, ont donc un égal intérêt à l'émancipation. L'indemnité de l'émancipation devra donc porter proportionnellement sur l'esclave, le colon et l'État; c'est-à dire, messieurs, que le chiffre quelconque que vous poserez à l'indemnité devra être partagé entre l'esclave, le colon et l'État. Or, ce principe admis et son application régularisée entre ces trois catégories d'intéressés, soit par un emprunt, soit par termes successifs, soit par réduction des droits sur l'entrée des sucres coloniaux, comme le propose mon honorable ami monsieur de La Rochefoucauld, en combinant ces moyens d'indemnisation avec l'apprentissage nécessaire pour initier le nègre au travail libre, rien ne sera plus facile que de diviser et d'alléger le fardeau de manière à ce qu'il soit presque insensible pour chacun. Songez que l'Angleterre n'a pas hésité à jeter cinq cents millions dans la main de ses colons pour leur arracher les fouets et les chaînes; mais songez que l'Angleterre avait quatre fois plus

d'esclaves que vous, que ces esclaves étaient plus chers, et qu'elle n'a pas introduit le principe, que j'ai présenté à la chambre, d'une répartition proportionnelle de l'indemnité entre tous ceux qui ont à en profiter. Ne vous préoccupez donc pas de l'indemnité. Il n'en coûtera pas à la France par année, pendant dix ans, il n'en coûtera pas à ce noble et généreux pays, pour racheter la dignité humaine, pour cette restauration de l'humanité, ce qu'il vous en coûte pour la restauration d'un de vos monuments de chaux et de pierre.

Eh bien, messieurs, en présence d'un si léger sacrifice pour un aussi inappréciable avantage, céderez-vous toujours, céderez-vous sans fin à ces éternels ajournements que l'intérêt privé vous objecte? On vous dit: «Attendez l'exemple de l'Angleterre, attendez quatre ans.» Mais, messieurs, dans quatre ans il sera trop tard; les Antilles anglaises seront libres, et la contagion de la liberté viendra soulever vos Antilles. L'exemple de l'Angleterre! Mais vous l'avez sous les yeux. Je suis prêt à donner à la chambre communication des documents les plus authentiques, qui prouvent que l'apprentissage réussit, et que le travail libre succède sans difficulté au travail forcé. L'exemple de l'Angleterre! Ah! plût à Dieu que nous ne l'eussions pas attendu! Un peuple comme nous devrait s'indigner d'attendre l'exemple de l'Angleterre pour racheter la liberté humaine, lui qui a tant fait pour racheter la liberté civile, la liberté politique.

Eh bien, messieurs, la chambre veut-elle m'accorder deux minutes? je lui expliquerai en peu de mots quels sont les prétendus résultats funestes de l'expérience anglaise.

Cette expérience, la voici : le parlement anglais a prononcé l'émancipation par acte du 28 août 1833. Il est parti de ce principe qu'il fallait assurer d'abord bon ordre et compensation; bon ordre, parce qu'un gouvernement ne doit dans aucun cas constituer l'anarchie au nom d'un principe; compensation, parce qu'un gouvernement ne dépossède pas une loi immorale dont toute la société est complice aux dépens d'une seule catégorie de citoyens.

L'acte du parlement constitue un état intermédiaire entre la liberté et l'esclavage, appelé *apprentissage*.

Il crée trois classes d'apprentis laboureurs : les uns attachés au sol, les autres non attachés au sol, les autres enfin non *prédiaux* : ce sont les enfants au-dessous de douze ans.

Les apprentis attachés au sol sont libres de fait en 1840; les apprentis non attachés au sol dès 1838.

Les maîtres peuvent affranchir auparavant.

Des juges de paix spéciaux ont été institués en nombre suffisant : cinquante-six à la Jamaïque, par exemple. Ces magistrats visitent les habitations pour leurs audiences, et décident sur toutes les difficultés entre les maîtres et les esclaves.

La statistique officielle de ces magistrats démontre qu'aucun des inconvénients qu'on nous présage n'a lieu. A la Jamaïque, sur soixante-huit mille habitations visitées, trois mille seulement ont donné des affaires contentieuses facilement résolues.

A la Barbade, il y a eu quelques jours d'étonnement et de trouble. Tout est rentré aisément dans l'ordre.

A Antigoa, on n'a pas même employé l'apprentissage; l'émancipation a été immédiate et a complétement réussi. L'intervention des frères moraves a été très-heureuse pour la cause de l'émancipation, et nous osons espérer que celle du clergé français catholique ne nous faillirait pas dans une œuvre si éminemment civilisatrice.

On a parlé de la ruine des colons. Eh bien, messieurs, vous allez apprécier ces pronostics par le résultat industriel dans les colonies anglaises, pendant les deux dernières années.

Les rapports officiels débattus dans les chambres coloniales non suspectes constatent que, même dans ces premières années de tâtonnements, la production n'a été réduite que d'un dix-huitième, ou tout au plus d'un seizième, et cependant le nombre d'heures affectées au travail des noirs a été réduit d'un sixième, et, pendant la récolte, d'une moitié.

Voilà, messieurs, ces résultats dans toute leur réalité. Y a-t-il rien là de si propre à refouler nos espérances et à nous condamner à ne jamais tenter cette même amélioration, cette même rédemption d'une partie de nos frères?

Non, l'opinion ne s'y trompera pas; non, la chambre n'hésitera pas plus longtemps.

Un si faible effort nous effrayerait, messieurs! Une nation qui, pour réformer tout son passé, n'a pas craint de remuer son sol, depuis quarante-sept ans, jusqu'à la dernière pierre, de fouiller jusqu'aux fondements ses institutions vieillies, pour les rebâtir sur un tuf solide; une nation qui n'a pas hésité à ruiner tous ses intérêts au profit de ses principes; un peuple qui a renversé d'un souffle les mainmortes, les dîmes, les corvées, les servitudes civiles, les priviléges de tout genre; un peuple qui a reçu l'assaut de l'Europe entière et lancé ses populations contre elle pour la cause de la liberté politique; qui a dépensé sa fortune par milliards et son sang par torrents; un tel peuple craindrait-il aujourd'hui de remuer quelques chiffres de son budget pour effacer à jamais, du livre des atrocités légales, ce nom d'esclave, qui flétrit celui qui l'inflige, plus encore que celui qui le porte?

Non, cela n'est pas possible. Et si vous mettiez en balance, dans un seul calcul d'argent, ce qu'il en a coûté depuis que les colonies existent pour maintenir et recruter l'esclavage; si vous comptiez les frais de ces expéditions entreprises pour rapporter ces cargaisons vivantes, et ceux morts dans la traversée, et ceux jetés dans des tonneaux à la mer, pour détruire les témoins de la contrebande d'hommes; si vous y ajoutiez les

frais d'entretien de vos troupes et la mortalité qui les y décime, et ces expéditions ruineuses comme celles à Saint-Domingue en 1802, où vous ensevelissiez en quelques mois vingt mille Français et plus de cent millions, vous trouveriez que le maintien de l'esclavage vous coûte cent fois plus cher que ne vous coûteraient le travail libre et l'émancipation; car voilà un faible tableau de ce que vos colonies vous coûtent; quant à ce que vous gagneriez, vous pouvez le calculer d'un regard. Le principe de l'inviolabilité de la dignité humaine restauré; l'homme enlevé à l'homme et rendu à lui-même et à la loi; la famille se reconstituant avec la famille; la propriété avec la propriété; le sentiment d'ordre, de travail, de conservation, de patriotisme qui en découle; enfin, la société lavée de cette tache honteuse de sa barbarie, pouvant se contempler sans rougir, et présenter ses codes à sa conscience et à Dieu, sans craindre le remords ou la vengeance divine. Je ne sais pas quel prix tout cela aura devant les chambres et devant les calculateurs, mais je sais que cela en a un inappréciable devant la nature et devant Dieu.

Messieurs, une réflexion me frappe à l'instant même où je vais descendre de la tribune. Cette réflexion, je l'ai souvent faite avant d'entrer dans cette enceinte comme député, avant de monter ici pour la première fois, et peut-être est-ce cette pensée qui m'a donné un peu de ce courage, un peu de cette confiance d'apporter parfois à cette tribune quelques vérités qu'on appelle avancées, qu'on appelle idéales, qu'on appelle peut-être perturbatrices, et qui, selon moi, sont éminemment conservatrices, car je ne connais rien au monde de si révolutionnaire qu'un abus qu'on laisse subsister; rien au monde de plus révolutionnaire qu'une immoralité, qu'une iniquité qu'on peut corriger et qu'on laisse consacrer dans la loi. Cette réflexion, je voudrais en pénétrer la chambre.

Oui, je conjure la chambre, je conjure chacun des collègues qui m'entendent et que je remercie de leur bienveillante attention, je les conjure de rentrer un moment dans le silence de leurs pensées, de se porter en idée à ce moment, à ce jour, où sorti pour jamais de cette enceinte législative, où dégagé de toutes ces préoccupations des affaires publiques, dégagé de ces embarras, de ces difficultes d'exécution, de ces prétendues impossibilités qu'on oppose sans cesse à tous nos bons désirs, il se dira : « J'ai été législateur, j'ai été juge, j'ai été maître; on a soulevé devant moi cette grande question de l'esclavage, de la possession d'un homme par un homme; j'ai eu dans la main le sort de mes semblables; j'ai eu dans la main la liberté, la dignité, l'amélioration, la moralisation, la rédemption d'une race tout entière de mes frères, et ma main est restée fermée! En venant au monde, j'ai eu à porter ma part de cette grande monstruosité collective, j'ai pu la répudier, et en quittant le monde je la laisse, cette part honteuse, je la laisse à porter tout entière encore à mes descendants! » Messieurs, à cette interrogation de nos consciences, quelle sera la réponse? Prévenons-la à tout prix.

III

BANQUET DONNÉ PAR LA SOCIÉTÉ FRANÇAISE DE L'ÉMANCIPATION DE L'ESCLAVAGE, AUX DÉLÉGUÉS DES SOCIÉTÉS ANGLAISE ET AMÉRICAINE, A PARIS. — 10 FÉVRIER 1840.

Messieurs,

M. Odilon Barrot vient de porter un toast aux hommes : permettez-moi, au nom de la société française, d'en porter un aux principes :

A l'abolition de l'esclavage sur tout l'univers ! Qu'aucune créature de Dieu ne soit plus la propriété d'une autre créature, mais n'appartienne qu'à la loi!

Messieurs, ce fut un grand jour dans les annales des assemblées politiques, un beau jour devant Dieu et devant les hommes, un jour qui effaça de la surface de la terre bien des taches d'infamie et de sang, que celui où le parlement anglais, qu'animait encore l'âme de Wilberforce et de Canning, jeta cinq cents millions à ses colons pour racheter trois cent mille esclaves, et avec eux la dignité du nom d'homme et la moralité dans les lois.

Nour admirions dans notre enfance le dévouement de ces apôtres, de ces missionnaires chrétiens qui allaient racheter un à un quelques captifs dans les régences barbaresques, avec les aumônes de quelques fidèles; eh bien, voilà que ce qui se faisait individuellement, exceptionnellement il y a un demi-siècle, se fait aujourd'hui en grand, par une nation tout entière, aux acclamations des deux mondes. La France, en 1789, n'avait fait que des citoyens; l'Angleterre, en 1833, fait des hommes. L'égalité politique ne suffit plus à l'humanité; il lui faut l'égalité sociale. Ce seul fait, messieurs, répond aux accusations contre notre temps. Non, il n'a pas reculé, le siècle témoin de pareilles entreprises! L'acte d'émancipation de 1833 et les cinq cents millions votés pour le rachat des esclaves brilleront dans l'histoire de l'humanité, et attesteront au monde que les grandes inspirations de Dieu descendent aussi sur les corps politiques, et que la civilisation perfectionnée est une révélation qui a sa foi et une religion qui a ses miracles.

C'est la même pensée, messieurs, qui nous réunit dans cette enceinte, des trois parties du monde, pour nous entendre, nous éclairer, nous encourager dans l'œuvre que le siècle élabore et que nous voulons l'aider à accomplir. Mais, messieurs, ne nous le dissimulons pas : quand une idée fausse est devenue un intérêt, on ne l'exproprie pas sans lutte. Un vice social a toujours un sophisme à son service. Le sophisme se

défend par toutes ses armes. La calomnie des intentions est le moyen le plus sûr de décréditer les saintes entreprises. Nous en sommes les exemples; mais notre cause en deviendra-t-elle victime? Non; regardons la calomnie en face; nous ne la ferons pas rougir, mais nous la ferons mentir : ce n'est qu'ainsi qu'on la confond.

Tout le monde, messieurs, a été calomnié dans cette cause : les Anglais, les colons, les esclaves et nous.

Oui, l'Angleterre a été calomniée indignement, et calomniée pour sa vertu même. N'avons-nous pas entendu mille fois, depuis vingt-cinq ans, répéter et dans les journaux, et dans les livres, et récemment à la tribune, que les généreux efforts de l'Angleterre contre la traite des nègres, que les cinq cents millions donnés par elle en échange de l'émancipation, n'étaient qu'un piége infâme, recouvert d'une philanthropie perfide, pour perdre ses propres colonies, auxquelles elle ne tenait plus, et pour forcer ainsi, par l'imitation, à anéantir les nôtres qui lui portaient ombrage? Oui, cela a été dit, cela a été cru. L'absurde est infini dans ses inventions, comme la sottise est infinie dans sa crédulité. Oui, cela a été dit tout haut à la tribune d'une nation qui s'appelle la nation de l'intelligence, et cela n'a pas été étouffé sous les murmures de l'indignation nationale. O généreux esprits des Wilberforce, des Pitt, des Fox, des Canning, dont je vois les noms inscrits sur ces drapeaux et rayonnants sur cette fête, vous ne vous doutiez pas, pendant que vous tramiez cette conjuration évangélique, pendant que vous répandiez dans les trois royaumes et dans l'univers cette *sainte agitation* de la conscience du genre humain, pendant que vous arrosiez de votre sueur et de vos larmes ces tribunes, nouveaux champs de bataille où vous livriez les combats de la philanthropie, de la religion et de la raison persécutées, vous ne vous doutiez pas que vous n'aviez que du fiel, de la haine et de la perfidie dans le cœur; que vous n'étiez que les hypocrites de la réhabilitation humaine, et qu'au fond vous n'aviez que le dessein, aussi pervers qu'insensé, de faire massacrer des millions d'Anglais par leurs esclaves, pour consumer les trois ou quatre petites colonies françaises dans l'immense incendie qui dévorerait vos vastes établissements et vos innombrables concitoyens.

Demandons pardon à Dieu et au temps d'avoir entendu de pareilles aberrations.

Les colons n'ont pas été moins calomniés. On a vu en eux des oppresseurs et des tyrans volontaires. Ils ne sont que des maîtres malheureux, gémissant eux-mêmes sur la funeste nature de propriété que la civilisation leur a infligée.

Les esclaves ont été calomniés et le sont tous les jours encore. On les peint comme des brutes pour s'excuser de n'en pas faire des hommes.

Mais nous-mêmes, messieurs, quelles injurieuses imputations n'avons-nous pas eu à subir! On nous a demandé de quel droit nous nous

immiscions entre le colon et l'esclave. Messieurs, du droit qui nous a faits libres nous-mêmes! La justice nous appartient-elle? pouvons-nous en faire une concession à qui que ce soit? Non! toute idée de justice et de vérité inspirée par Dieu à l'homme lui impose des devoirs en proportion avec ses lumières. Les droits du genre humain sont comme les vêtements du Samaritain dépouillé sur sa route; il faut les rapporter pièce à pièce à leur maître, à mesure qu'on les retrouve, sans quoi on participe aux blessures que l'humanité a reçues et aux larcins qu'on lui a faits.

Que n'a-t-on pas dit, que n'a-t-on pas pensé de nous! Nous sommes des révolutionnaires, la pire espèce des révolutionnaires, des révolutionnaires sans péril, des lâches qui, n'ayant rien à perdre, ni fortune ni vie dans les colonies, voulons y mettre le feu pour l'honneur abstrait d'un principe, et, qui sait! peut-être aussi pour la vanité cruelle d'une insatiable popularité. Si cela était vrai, nous serions les derniers des hommes; car nous prendrions le nom de Dieu et de l'humanité en vain, et nous ferions de la civilisation et de la liberté le plus infâme des trafics, aux dépens de la fortune et de la vie de nos concitoyens des colonies, et au profit de nos détestables amours-propres.

Mais cela est-il vrai? Cela a-t-il le moindre fondement, et dans nos intentions et dans les faits? Écoutez et jugez : ce sont nos doctrines, ce sont nos actes qui répondent. Monsieur Odilon Barrot vous disait à l'instant même que cette question était sortie du domaine des théories pour entrer dans la pratique. Cela est vrai, et, en y entrant, elle a pris ces conditions de mesure et de justice sans lesquelles il n'y a pas de vérité ni d'application. Nous procédons par la lumière, par la conviction et par la loi; nous voulons la liberté, mais nous ne la voulons qu'aux conditions de la justice et du travail, dans nos colonies. Une émancipation injuste, c'est remplacer une iniquité par une autre. Une liberté désordonnée et sans conditions de travail c'est remplacer une oppression par une autre; c'est fonder la tyrannie des noirs à la place de l'empire des blancs; c'est l'anéantissement de nos colonies. Que disons-nous? le voici :

Émancipation et indemnité; nous y ajoutons initiation.

Indemnité aux colons; messieurs, que ce mot n'effraye pas les hommes qui voient tout de suite s'ouvrir un abîme dans nos budgets, et qui soumettent toujours l'homme au chiffre, au lieu de soumettre le chiffre à l'homme.

Indemnité, comme je l'entends, n'a rien d'énorme, rien d'immédiatement exorbitant; le pays même ne la sentirait pas.

En deux mots, voici comme je raisonne, et cette pensée, portée par moi il y a quatre ans à la tribune de la chambre, a été accueillie comme une solution pratique de la question qui pèse sur les esprits.

Trois classes d'intéressés profiteront de l'émancipation : l'État, les colons, les esclaves. L'État y recouvre la moralité dans les lois et le

principe inappréciable de l'égalité des races et des hommes devant Dieu.

Le colon y gagne une propriété honnête, morale ; une propriété de droit commun, investie des mêmes garanties que les nôtres, au lieu de cette propriété funeste, incertaine, explosible, toujours menaçante, dont il ne peut jouir un moment avec sécurité; propriété humaine qui déshonore, qui démoralise celui qui la possède autant que celui qui la subit. Le lendemain de l'acte d'émancipation vos capitaux coloniaux vaudront le double.

Enfin l'esclave, vous savez ce qu'il y gagne : le titre et les droits de créature de Dieu; la liberté, la propriété, la famille; son avénement enfin et l'avénement de ses enfants à l'humanité.

Eh bien, répartissez entre ces trois classes d'intérêts le poids de l'indemnité, faites payer proportionnellement à l'État, au colon et à l'esclave le prix des avantages qu'ils recouvrent, et l'humanité est restaurée.

Voilà jusqu'à quel point, messieurs, nous sommes des tribuns d'esclaves, des spoliateurs des colons, des incendiaires du pays! Que le pays juge! Il jugera, et la France, qui n'a jamais reculé, la France, qui n'a pas craint de remuer le monde et de verser son or et son sang par torrents pour la liberté politique, ne craindra pas de donner quelques millions pendant dix ans pour racheter une race d'hommes, et avec ces hommes sa propre satisfaction.

Vous, messieurs, que l'Angleterre envoie à ce pacifique congrès de l'émancipation des races, allez redire à l'Amérique et à l'Angleterre ce que vous avez vu, ce que vous avez entendu. La France est prête à accomplir sa part de l'œuvre de régénération dont elle a donné le signal au monde, et dont vous avez eu l'honneur de lui donner le plus noble exemple. Avant trois ans, il n'y aura plus un seul esclave dans les deux pays ; que dis-je ! il n'y en a plus déjà dans nos pensées : le principe est voté par acclamations sur toute terre où l'Évangile a écrit les droits de l'âme au-dessus des droits du citoyen. Nous ne délibérons plus que sur le mode et l'accomplissement.

Messieurs, c'est à l'union des deux peuples que nous devons ce jour de bénédiction dans les trois mondes; resserrons cette alliance dans les liens de cette fraternité européenne dont vous êtes les missionnaires près de nous. Une politique mesquine et jalouse, une politique qui voudrait rétrécir le monde pour que personne n'y eût de place que nous, une politique qui prend pour inspiration les vieilles antipathies qui rappellent l'Orient et l'Occident l'un vers l'autre; cette politique, messieurs, s'efforce en vain de briser ou de relâcher, par des tiraillements pénibles, les relations qui unissent l'Angleterre et la France. L'Angleterre et la France resteront unies; nous sommes à nous deux le piédestal des droits du genre humain. La liberté du monde a un pied sur le sol britannique,

un pied sur le sol français; la liberté, la civilisation pacifique, s'écrouleraient une seconde fois dans des flots de sang, si nous nous séparions. Nous ne nous séparerons pas; cette réunion en est le garant.

Quand les mêmes pensées se communiquent, se pénètrent ainsi à travers les langues, les intérêts, les distances; quand les âmes de deux grands peuples sont d'intelligence par l'élite de leurs citoyens, et commencent à comprendre la mission de liberté, de civilisation, de développement que la Providence leur assigne en commun; quand cette intelligence, cette harmonie, cet accord, reposent sur la base de principes éternels aussi hauts que Dieu qui les inspire, aussi impérissables que la nature, ces peuples échappent, par la hauteur de leurs instincts, par l'énergie de leur attraction, aux dissidences qui voudraient en vain les désunir. Leur amitié, leur sympathie, se rejoignent dans une sphère de pensées et de sentiments où les dissentiments politiques ne sauraient les atteindre; et c'est le cas de leur appliquer ce mot sublime de l'Évangile, devenu le mot de la liberté : « Ce que Dieu a uni, les hommes ne le sépareront pas. »

Eh! quoi donc! les idées ne sont-elles pas le premier des intérêts?

Quand Washington et La Fayette, quand Bailly et Franklin se firent un signe à travers l'Atlantique, l'indépendance de l'Amérique, quoique contestée par les cabinets, fut reconnue d'avance par les nations. Quand les esprits libéraux de l'Angleterre et de la France se tendirent la main, malgré Napoléon et la coalition, c'était en vain que les flottes et les armées combattaient encore; les nations étaient réconciliées. Les plénipotentiaires des peuples, ce sont leurs grands hommes; les vraies alliances, ce sont les idées. Les intérêts ont une patrie; les idées n'en ont point! Et si quelque chose peut consoler les hommes politiques d'avoir à toucher si souvent à ces intérêts fugitifs, précaires, qui passent avec le jour et emportent avec lui les passions mobiles qui nous y attachent, c'est de toucher de temps en temps à ces idées impérissables qui sont aux vifs intérêts d'ici-bas ce que les monnaies qui servent aux vils trafics du jour sont à ces médailles que les générations transmettent aux générations, marquées au coin de Dieu et de l'éternité.

IV

BANQUET DONNÉ A PARIS POUR L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE. — 10 MARS 1842.

Messieurs,

En écoutant les pieuses et ardentes paroles de monsieur Scroble, ces paroles pénétrées de la chaleur d'un zèle tellement divin, qu'elles se faisaient

jour jusqu'à vos cœurs à travers la diversité des langues; en applaudissant comme vous à ces appels au sentiment de la liberté pour tous, caractère national de la France depuis qu'elle a conquis, il y a un demi-siècle, la liberté pour elle-même; et ces invocations à l'extension de l'influence française par tout l'univers, pour que cette influence se sanctifiât par l'abolition universelle du honteux commerce des esclaves: j'éprouvais à la fois un double sentiment, un sentiment de joie, un sentiment de tristesse; oui, je me réjouissais en moi-même de voir ici réunis et fraternisant des hommes de langues, de patries, d'origines, d'opinions diverses, qui, poussés par le seul désir du bien, ont quitté leur maison et leur pays, ont traversé la mer pour venir combiner leurs efforts en faveur d'une cause qui ne touche ni eux, ni leur famille, ni leurs enfants, ni même leurs concitoyens, et se consacrer à la régénération d'une race d'hommes qu'ils ne connaissent pas, qu'ils n'ont jamais vus, qu'ils ne verront jamais, dont les bénédictions les suivront sans doute un jour dans le ciel, mais dont la reconnaissance ne les atteindra jamais ici-bas! C'est là du désintéressement, dans ce siècle qu'on accuse d'égoisme, mais c'est un désintéressement commandé par l'amour des hommes et payé par Dieu.

Et, en même temps, messieurs, je ne pouvais que m'attrister en pensant que ces sublimes manifestations de la charité pour le genre humain qui nous réchauffaient ici de toute leur foi, et d'une foie si vraie, si éloquente dans la bouche de monsieur Scroble et de ses associés, ne retentissaient pas hors de cette enceinte; mais, qu'au contraire, vous ne seriez pas encore sortis de cette réunion, ces paroles que vous entendez ne seraient pas encore refroidies dans vos cœurs, que déjà les interpellations malveillantes, les insinuations odieuses, les clameurs intéressées s'empareraient de l'acte, des hommes, des discours, et jetteraient sur tout cela les fausses couleurs, les travestissements et le ridicule, ce premier supplice de toute vérité; il faut s'y attendre et il faut les braver. La vérité sociale, religieuse, politique, serait facile à suivre et trop belle à embrasser, s'il n'y avait pas entre elle et nous la main intéressée de la routine et les pointes acérées de la calomnie!

Que dira-t-on de nous, messieurs? Deux choses: Qu'en poussant les esprits à la solution de la question de l'esclavage dans nos colonies nous sommes des révolutionnaires, et qu'en voulant les efforts combinés de tous les peuples civilisés pour l'abolition de la traite nous ne sommes plus assez patriotes. Répondons.

Nous sommes des révolutionnaires; vous voyez comment! Vous venez d'entendre ces paroles prudentes, mesurées, irréprochables, de l'orateur auquel je réponds, vous avez entendu ce matin celles de monsieur le duc de Broglie, de monsieur Passy, de monsieur Barrot, ces paroles qui tomberaient d'ici entre le maître et l'esclave sans faire rejaillir de leur cœur autre chose que la justice, la miséricorde et la résignation; nos réunions n'en

ont jamais eu d'autres. Moi-même je l'ai dit : nous ne sommes pas, nous ne voulons pas être des tribuns d'humanité, des agitateurs de philanthropie, et lancer d'ici, où nous sommes en sûreté, où nous vivons à l'abri des lois et de la force publique, lancer dans nos colonies je ne sais quels principes absolus chargés de désordres, de ruines et de catastrophes, pour y faire explosion à tout risque, et emporter à la fois les colons, les maîtres et les esclaves : non, ce serait là un crime et une lâcheté; car, pendant que nous recueillerions des applaudissements sans périls dans des banquets comme celui-ci, ou sur le marbre retentissant de quelques tribunes, nous exposerions nos frères, nos concitoyens des colonies, premier objet de nos devoirs et de notre affection !

Que voulons-nous donc? Ce qu'on vient de vous dire et par des bouches qui ajoutent autorité aux paroles : non pas faire, mais prévenir une révolution; restaurer un principe et conserver notre société coloniale. Nous voulons introduire graduellement, lentement, prudemment, le noir dans la jouissance des bienfaits de l'humanité auxquels nous le convions, sous la tutelle de la mère-patrie, comme un enfant pour la compléter et non pas comme un sauvage pour la ravager! Nous le voulons aux conditions indispensables d'indemnité aux colons, d'initiation graduée pour les esclaves; nous voulons que l'avénement des noirs à la liberté soit un passage progressif et sûr d'un ordre à un autre ordre, et non pas un abîme où tout s'engloutisse, colons et noirs, propriétés, travail et colonies! Voilà, messieurs, quels révolutionnaires nous sommes! Nous disons aux colons : «Ne craignez rien, notre justice et notre force sont là pour vous garantir vos biens et votre sécurité.» Nous disons aux esclaves : « N'essayez pas de rien conquérir par d'autres voies que par le sentiment public; vous n'aurez de liberté que celle que nous vous aurons préparée, que celle qui s'associera avec le bon ordre et avec le travail ! » Si vous appelez cela révolution, oui nous sommes révolutionnaires; révolutionnaires comme l'ordre ! révolutionnaires comme la loi ! révolutionnaires comme la religion ! révolutionnaires comme Fénelon, comme Franklin, comme Fox, comme Canning, comme O'Connell, comme les ministres les plus conservateurs de la Grande-Bretagne ! comme tous ces grands hommes de tribune et tous ces grands hommes d'État qui, trouvant une vérité sociale arrivée à l'état d'évidence et de sentiment dans un peuple, la prennent hardiment dans la main des philosophes pour la mettre sans périls dans la main du législateur, dans le domaine des faits. Que Dieu nous donne beaucoup de révolutionnaires de cette espèce, les révolutions subversives attendront longtemps !

Nous suscitons, nous fomentons, dites-vous, des espérances parmi les noirs? Voyez quel crime ! Vous ne savez donc pas que le seul supplice que Dieu n'ait pas permis à l'homme d'imposer pour toujours à son semblable, c'est le désespoir ! Vous ne savez donc pas que rien ne rend patient comme une espérance, et qu'il n'y a pas de baïonnettes, pas

d'escadres, pas de prisons, pas de menottes qui puissent valoir, pour maintenir les noirs dans le devoir et dans le calme, la certitude que la mère patrie, que le gouvernement s'occupe sérieusement de leur sort, et le rayon d'espérance qui va d'ici même briller sur leurs dernières heures de servitude et leur montrer de loin la famille et la liberté.

Voilà quant au premier reproche.

Et maintenant est-il vrai que nous soyons moins patriotes, parce que nous voulons donner une patrie à toute une race d'hommes proscrits et sans place au soleil ? Est-il vrai que nous soyons moins patriotes que ceux qui, en se félicitant d'avoir tous les biens de la vie civile, ne veulent pas que d'autres les possèdent? Est-ce que l'héritage des enfants de Dieu sur la terre ressemble à cet héritage borné du père de famille, où les fils ont une part d'autant moins large qu'ils en donnent une part plus grande à leurs frères? Non, vous le savez bien : le domaine du père commun des hommes est sans bornes; il s'étend avec la civilisation et avec le travail à mesure que des races nouvelles se présentent pour le cultiver; c'est l'infini en espace, en droits, en facultés, en développements; c'est le champ de Dieu. Celui qui le borne et qui dit aux autres: «Vous n'y entrerez pas,» celui-là n'empiète pas seulement sur l'homme, il empiète sur Dieu lui-même; il n'est pas seulement dur et cruel, il est blasphémateur et insensé.

Ne serait-il pas temps de s'entendre enfin sur ce qu'on appelle patriotisme, afin de ne pas nous renvoyer éternellement comme des injures des termes mal définis qui dénaturent nos pensées aux uns et aux autres, et qui sèment l'erreur et l'irritation entre les hommes et entre les peuples?

Le patriotisme est le premier sentiment, le premier devoir de l'homme que la nature attache à son pays avant tout, par-dessus tout, par tous les liens de la famille et de la nationalité, qui n'est que la famille élargie. Celui qui ne serait pas patriote ne serait pas un homme complet, ce serait un nomade. Pourquoi est-il si beau de mourir pour son pays? C'est que c'est mourir pour quelque chose de plus que soi-même, pour quelque chose de divin, pour la durée et la perpétuité de cette famille immortelle qui nous a engendrés, et de qui nous avons tout reçu!

Mais il y a deux patriotismes : il y en a un qui se compose de toutes les haines, de tous les préjugés, de toutes les grosses antipathies que les peuples abrutis par des gouvernements intéressés à les désunir nourrissent les uns contre les autres. Je déteste bien, je méprise bien, je hais bien les nations voisines et rivales de la mienne; donc je suis bien patriote! Voilà l'axiome brutal de certains hommes d'aujourd'hui. Vous voyez que ce patriotisme coûte peu : il suffit d'ignorer, d'injurier et de haïr.

Il en est un autre qui se compose au contraire de toutes les vérités, de toutes les facultés, de tous les droits que les peuples ont en commun,

et qui, en chérissant avant tout sa propre patrie, laisse déborder ses sympathies au delà des races, des langues, des frontières, et qui considère les nationalités diverses comme les unités partielles de cette grande unité générale dont les peuples divers ne sont que les rayons, mais dont la civilisation est le centre ! C'est le patriotisme des religions, c'est celui des philosophes, c'est celui des plus grands hommes d'État ; ce fut celui des hommes de 89, celui de vos pères, celui qui, par la contagion des idées, a conquis plus d'influence à notre pays que les armées mêmes de votre époque impériale, et qui les a mieux conservés. Oui, nos pères de 89 nous montrèrent, en 92, comment ceux qui osaient aimer les hommes savaient mourir pour leur patrie !

Eux aussi on les calomnia, on les injuria, on chercha à les livrer à la risée et à la colère du peuple ! Eux aussi on les accusa d'être les dupes ou les complices des desseins machiavéliques de l'Angleterre pour perdre nos colonies en les régénérant : ils répondirent en montrant, en nommant leurs prétendus complices dans le parlement et dans les associations britanniques. Et qui étaient donc, et qui sont donc ces prétendus conspirateurs contre la liberté, les droits, la sûreté de nos colonies ? Ces prétendus ennemis de la France, qui étaient-ils, messieurs ? Précisément ceux qui, représentants de l'opposition en Angleterre, combattaient avec le plus de persévérance les pensées jalouses du gouvernement anglais contre nos alliés, contre l'Amérique, contre notre révolution, contre nous ! C'était Wilberforce ! c'était Shéridan ! c'était lord Holland ! c'était Fox ! c'était le parti français ! c'étaient les apôtres les plus passionnés de l'influence de votre liberté par tout l'univers ! ces hommes qui s'écriaient en plein parlement que séparer la France et l'Angleterre ce serait mutiler la civilisation européenne ; ou qui disaient, comme Fox, comme O'Connell, que la France et l'Angleterre étaient à elles deux le piédestal de la liberté moderne, le piédestal dont la statue de l'humanité s'élèverait le plus haut dans l'histoire.

Voilà ces conspirateurs ; les nommer, c'est les absoudre !

On excite les susceptibilités justement irritables des deux pays après les froissements pénibles qui ont eu lieu récemment entre les deux politiques. M. Scroble vient de toucher ce point avec autant de loyauté que de délicatesse ; je l'en remercie. Je l'aurais évité ; mais il vaut autant s'expliquer tout haut et sans réticence. Oui, on alarme à tort le sentiment public à propos d'un traité dont l'heure était mal choisie, dont l'extension et les formes étaient mal calculées, mais dont la pensée, qui est la nôtre, ne peut pas être désertée par nous, et doit être honorée, selon moi, dans les intentions de ceux qui la poursuivent.

Quoi, messieurs, parce que sur des plages limitées, sur des points déterminés avec prudence, et sur des espaces de l'Océan que nous voulons définir et préciser avec toutes les garanties pour notre commerce, tous les respects pour notre honneur, ce drapeau s'unirait à celui de

l'Europe civilisée tout entière pour réprimer un infâme commerce d'hommes, il y aurait dégradation pour notre pavillon? Est-ce que la dignité du drapeau français consisterait à couvrir de l'inviolabilité du crime ces navires étrangers, ces entre-ponts, ces tombeaux flottants remplis de cargaisons humaines, au lieu de couvrir un grand et saint principe d'humanité et de liberté conquis au profit des hommes et au nom de Dieu? Ah! ce n'était pas ainsi qu'il comprenait l'honneur du pavillon naval de la France, l'orateur, homme d'État, qui, présidant ce jour-là l'Assemblée nationale, le salua pour la première fois du haut de la tribune : « Elles vogueront sur les mers, s'écria Mirabeau, les couleurs nationales de la France, et elles seront le signe de la sainte confraternité des amis de la liberté sur toute la terre! » Qu'aurait dit le grand prophète des destinées de la révolution, si on lui eût annoncé qu'à cinquante ans du jour où il proférait ces belles paroles, on oserait revendiquer pour des corsaires américains, portugais ou dénationalisés, le droit de couvrir leurs crimes de l'inviolabilité du drapeau tricolore? Il ne l'aurait pas cru! et il aurait eu raison; la France ne le voudra pas!

Messieurs, encore une fois, bravons ces misérables glapissements d'un odieux intérêt qui se cache sous les honorables susceptibilités d'un sentiment national : ce sentiment s'apercevra bientôt à quelles honteuses combinaisons il sert de voile; le patriotisme secouera son manteau, et l'égoïsme intéressé rougira d'être reconnu dans toute sa nudité, dans toute sa faiblesse! On vous a prononcé tout à l'heure un nom, le nom vénéré d'un homme qui passa par les mêmes épreuves que nous et qui en triompha! car toute vérité a son calvaire, où il lui faut souffrir avant de triompher. Cet homme, c'est l'apôtre de l'abolition du commerce des noirs, c'est Wilberforce!

Lui aussi, lui surtout, il lutta pendant quarante ans pour la réhabilitation de toute une race proscrite, et il lutta avec cette fixité de but, cette sérénité de volonté, qui n'appartiennent qu'aux hommes qui se dévouent à une idée, parce qu'une idée étant une chose qui ne meurt pas, une chose éternelle, participe, pour ainsi dire, de la patience de celui qui vit et qui dure éternellement : de Dieu! Lui aussi, les hommes qui s'appelaient de son temps les hommes pratiques livrèrent souvent ses intentions, sa conscience, à la dérision des politiques de la Grande-Bretagne.

Eh bien, il ne désespéra pas, et il y eut un jour, un grand jour dans sa vie, un jour pour lequel il sembla avoir vécu tout le nombre de ses années; ce fut le jour où le parlement de son pays vota l'acte d'émancipation! Le 28 juillet 1828, Wilberforce vivait encore; mais comme s'il eût attendu le salaire de sa vie avant de la quitter, il touchait à sa dernière heure quand ses amis vinrent lui annoncer que l'acte libérateur était voté, et que son idée à lui, son idée bafouée, calomniée, injuriée,

déchirée, comme le vêtement du martyr, pendant un demi-siècle, était devenue une loi de son pays, et bientôt serait infailliblement une loi de l'humanité ! Le saint vieillard, absorbé déjà dans les pensées éternelles, et qui depuis longtemps n'avait pas proféré une parole, parut se ranimer comme une flamme remuée sous la cendre ; il joignit ses mains amaigries par la vieillesse et consumées par le zèle, il les éleva vers le ciel, d'où lui était venu le courage et d'où lui venait enfin la victoire ; il bénit Dieu ; il s'écria comme l'auteur des choses : « *Ce que j'ai fait est bien !* Je meurs content. » Et son esprit monta peu d'instants après dans l'éternité, emportant avec lui devant Dieu les chaînes brisées d'un million d'hommes !

Messieurs, ayons toujours devant les yeux cet exemple de la patience triomphant des injustices et des préjugés du temps, et demandons à Dieu qu'un demi-siècle de travaux et de calomnies nous mérite un pareil jour.

Je demande à porter à mon tour un toast analogue aux sentiments qui nous unissent tous. Messieurs, à l'unité des peuples, à l'unité des idées, par les religions, par les moyens de communication intellectuelle, les langues ; par les moyens de communication matérielle, les chemins de fer ; à l'unité qui centuple les forces du genre humain par la puissance de l'association, et qui prépare l'unité divine, c'est-à-dire la confraternité de toutes les races et de tous les hommes !

FIN DE L'ÉMANCIPATION DES ESCLAVES.

RAPHAËL

PAGES DE LA VINGTIÈME ANNÉE

Le vrai nom de l'homme qui a écrit ces pages n'était pas Raphaël. Nous le lui donnions souvent par badinage, ses autres amis et moi, parce qu'il ressemblait beaucoup, dans son adolescence, à un portrait de Raphaël enfant, qu'on voit à Rome dans la galerie *Barberini*, à Florence dans le palais *Pitti*, et, à Paris, dans le Musée du Louvre. Nous lui donnions aussi ce nom parce que cet enfant avait pour trait distinctif de son caractère le sentiment le plus vif du beau dans la nature ou dans l'art, dans les œuvres de Dieu comme dans celles des hommes. Il était d'une sensibilité exquise et presque maladive, avant que le temps l'eût un peu émoussée; nous disions, en faisant allusion à ce sentiment qu'on appelle le mal du pays, qu'il avait le mal du ciel.

Cette passion du beau le rendait malheureux; dans une autre condition, elle aurait pu le rendre illustre. Il n'aimait pas moins le bien que le beau; mais il n'aimait pas la vertu parce qu'elle était sainte, il l'aimait surtout parce qu'elle était belle. Sans aucune ambition dans le caractère, il en aurait eu dans l'imagination. S'il eût vécu dans ces républiques antiques où l'homme se développait tout entier dans la liberté, comme le corps se développe sans ligature dans l'air libre et en plein soleil, il aurait aspiré à tous les sommets comme César, il aurait voulu parler comme Démosthène et mourir comme Caton. Mais sa destinée humiliée, ingrate et obscure, le retenait malgré lui dans l'oisiveté et dans la contemplation. Il avait des ailes à ouvrir, et l'atmosphère ne le portait pas.

Connaissez-vous ce portrait de Raphaël enfant dont je vous parlais tout à l'heure? C'est une figure de seize ans, un peu pâle, un peu plombée par le soleil de Rome, mais où fleurit cependant encore sur les joues le duvet de l'enfance. Un rayon rasant de lumière semble y jouer dans le velours de la peau. Le coude du jeune homme est appuyé sur une table, l'avant-bras redressé pour porter la tête qui repose dans la paume de la main; les doigts admirablement modelés impriment un léger sillon blanc au menton et à la joue. La bouche est fine, mélancolique, rêveuse; le nez est mince entre les deux yeux et légèrement nuancé d'une teinte un peu bleuâtre, comme si la délicatesse de la peau y laissait transparaître l'azur des veines; les yeux d'une couleur de ciel foncé pareille au ciel des Apennins avant l'aurore; ils regardent devant eux, mais avec une légère inflexion vers le ciel, comme s'ils regardaient toujours plus haut que nature. Ils sont lumineux jusqu'au fond, quoique un peu humides.

Le front est une voûte à peine cintrée; les tempes réfléchissent, l'oreille écoute. Des cheveux coupés inégalement pour la première fois par les ciseaux inhabiles d'un compagnon d'atelier ou d'une sœur, jettent quelques ombres sur la joue et sur la main. Un petit bonnet plat de velours noir couvre le sommet des cheveux et tombe sur le front. Quand on passe devant ce portrait, on pense et on s'attriste sans savoir de quoi. C'est le génie enfant qui rêve sur le seuil de sa destinée avant d'y entrer. C'est une âme à la porte de la vie. Que deviendra-t-elle?

Eh bien, ajoutez six ans à l'âge de cet enfant rêveur, accentuez ces traits, hâlez ce teint, plissez ce front, massez ces cheveux, ternissez un peu ce regard, attristez ces lèvres, grandissez cette taille, donnez plus de relief à ces muscles, changez ce costume de l'Italie du temps de Léon X contre le costume sombre et uniforme d'un jeune homme élevé dans la simplicité des champs, qui ne demande à ses vêtements que de le vêtir avec décence; conservez une certaine langueur pensive ou souffrante à toute l'attitude, et vous aurez le portrait parfaitement reconnaissable de Raphaël à vingt ans.

Sa famille était pauvre, quoique ancienne dans les montagnes du Forez, où elle avait sa souche. Son père avait déposé l'épée pour la charrue, comme les gentilshommes espagnols. Il avait pour unique dignité l'honneur, qui les vaut toutes. Sa mère était une femme encore jeune, belle, qui aurait pu passer pour sa

sœur, tant elle lui ressemblait. Elle avait été élevée dans le luxe et dans les élégances d'une capitale. Elle n'en avait conservé que ce parfum de langage et de manières qui ne s'évapore pas plus que l'odeur des pastilles de rose du sérail ne s'évapore du cristal où elles ont été conservées.

Une fois reléguée dans ces montagnes entre un mari que l'amour lui avait donné et des enfants dans lesquels toutes ces complaisances et tous ses orgueils de mère avaient passé, elle n'avait plus rien regretté. Elle avait fermé le beau livre de sa jeunesse à ces trois mots : Dieu, son mari, ses enfants. Elle avait une prédilection pour Raphaël. Elle aurait voulu lui faire la destinée d'un roi ; hélas ! elle n'avait d'autre levier que son cœur pour le soulever. Sa destinée s'écroulait toujours et souvent jusqu'au fondement de leur petite fortune et de ses rêves.

Deux saints vieillards, poursuivis par la persécution, quelque temps après la terreur, pour je ne sais quelles opinions religieuses qui tenaient du mysticisme et qui annonçaient un renouvellement du siècle, étaient venus se réfugier dans ces montagnes. Ils reçurent asile dans sa maison. Ils aimèrent Raphaël, que sa mère élevait alors sur ses genoux. Ils lui prédirent un grand avenir ; ils dirent à sa mère : « Suivez du cœur ce fils ! » Une mère aime tant à croire ! Elle se le reprocha parce qu'elle était très-pieuse ; mais elle les crut. Cette crédulité la soutint dans beaucoup d'épreuves, mais la jeta dans des efforts au-dessus de ses forces pour élever Raphaël, et finalement la trompa.

Je connus Raphaël dès l'âge de douze ans. Après sa mère j'étais ce qu'il aimait le plus. Nos études finies, nous nous retrouvâmes à Paris, puis à Rome. Il y avait été emmené par un parent de son père pour copier avec lui des manuscrits à la bibliothèque du Vatican. Il y avait pris la passion de la langue et du génie de l'Italie. Il parlait mieux l'italien que sa propre langue. Il improvisait quelquefois, le soir, sous les pins de la villa Pamphili, en présence du soleil couchant et des ossements de Rome épars dans la plaine, des stances qui me faisaient pleurer ! Mais il n'écrivait rien.

« Raphaël, lui disais-je, pourquoi n'écris-tu pas ?

» — Bah ! me disait-il, est-ce que le vent écrit ce qu'il chante dans ces feuilles sonores sur nos têtes ? Est-ce que la mer écrit les gémissements de ses grèves ? Rien n'est beau de ce qui est

écrit. Ce qu'il y a de plus divin dans le cœur de l'homme n'en sort jamais. Entre ce qu'on sent et ce qu'on exprime, ajoutait-il avec tristesse, il y a la même distance qu'entre l'âme et les vingt-quatre lettres d'un alphabet, c'est-à-dire l'infini. Veux-tu rendre sur une flûte de roseau l'harmonie des sphères? »

Je le quittai pour le retrouver encore à Paris. Il essayait en vain alors, grâce aux relations de sa famille, à se faire une situation active qui le déchargeât du poids de son âme et de l'oppression de sa destinée. Les jeunes gens de notre âge le recherchaient, les femmes le regardaient avec complaisance passer dans les rues. Il n'allait jamais dans les salons. Il n'aimait de toutes les femmes que sa mère.

Tout à coup, nous le perdîmes de vue pendant trois ans; nous sûmes ensuite qu'on l'avait vu en Suisse, en Allemagne et en Savoie; puis un hiver, passant une partie de ses nuits sur un pont et sur un quai de Paris. Son extérieur trahissait un extrême dénûment. Ce ne fut que bien des années après que nous en apprîmes davantage. Quoique absent, nous pensions toujours à lui. Il était de ces natures qui vous défient d'oublier.

Enfin le hasard nous réunit douze ans plus tard. Voici comment :

J'avais fait un héritage dans sa province, j'y allai pour vendre une terre. Je m'informai de Raphaël. On me dit qu'il avait perdu son père, sa mère, sa femme et son enfant à quelques années d'intervalle; que des malheurs de fortune l'avaient frappé après ces malheurs de cœur; qu'il ne lui restait du petit domaine de ses pères que le manoir composé d'une vieille tour carrée à moitié démantelée sur les bords d'un ravin; le jardin, le verger, le pré dans le ravin, et cinq ou six arpents de mauvaise terre. Il les labourait lui-même avec deux vaches maigres; il ne se distinguait plus des paysans, ses voisins, que par les livres qu'il portait dans son champ et qu'il tenait souvent d'une main pendant que de l'autre il appuyait sur le manche de la charrue. Mais, depuis quelques semaines, on ne l'avait plus vu sortir de sa masure. On pensait qu'il était peut-être reparti pour un de ces longs voyages qui duraient des années. « Ce serait dommage, ajoutait-on; tout le monde l'aime dans le voisinage. Quoique pauvre, il fait autant de bien qu'un riche. Il y a bien de beaux *draps* dans le pays qui sont faits de la laine de ses moutons. Il apprend, le soir, à écrire, à lire, à dessiner aux petits enfants

des hameaux voisins. Il les chauffe à son feu, il leur donne son pain, et pourtant Dieu sait s'il en a de reste quand les récoltes sont mauvaises comme cette année. »

C'était ainsi qu'on me parlait de Raphaël. Je voulus voir au moins la demeure de mon ancien ami. Je me fis conduire jusqu'au pied du mamelon au sommet duquel s'élevait sa tour noirâtre ; elle était flanquée de quelques étables basses qui sortaient du milieu d'un bouquet de buis et de noisetiers. Je passai, sur un tronc d'arbre, le torrent presque sec qui roulait dans le fond du ravin. Je montai par un sentier de pierres roulantes ; deux vaches et trois moutons paissaient sur les flancs brûlés du mamelon, sous la garde d'un vieux serviteur presque aveugle qui récitait son chapelet, assis sur un ancien écusson sculpté, tombé du cintre de la porte.

Il me dit que Raphaël n'était point parti, mais qu'il était malade depuis deux mois, et que sans doute il ne sortirait plus de la tour que pour aller au cimetière ; il me montra ce cimetière de sa main décharnée sur la colline opposée.

« Peut-on voir Raphaël ? lui dis-je. — Oh ! oui, dit le vieillard ; montez les degrés et tirez la ficelle du loquet de la grande salle, à gauche. Vous le trouverez étendu sur son lit, aussi doux qu'un ange, aussi simple qu'un enfant ! » ajouta-t-il en s'essuyant les yeux du revers de la main.

Je montai la rampe roide, longue et ébréchée, d'un escalier extérieur. Les degrés, qui rampaient contre le mur de la tour, se terminaient à un palier recouvert d'une charpente et d'un petit toit dont les tuiles jonchaient les dalles de l'escalier. Je tirai la corde de la porte à gauche et j'entrai.

Je n'oublierai jamais ce spectacle. La chambre était vaste. Elle occupait tout l'espace contenu entre les murs de la tour. Elle était éclairée de deux grandes fenêtres à croisillons de pierre, dont les vitres poudreuses et brisées étaient enchâssées dans des losanges de plomb. Le plafond était formé de grosses poutres noircies par la fumée ; le sol était pavé de briques ; une cheminée haute, aux jambages grossièrement sculptés, laissait pendre à une crémaillère une marmite pleine de pommes de terre, sous laquelle fumait une branche qui brûlait par le bout. Il n'y avait d'autres meubles dans la chambre que deux hauts fauteuils à dossier en bois sculpté, recouverts d'une étoffe cendrée dont il était impossible de distinguer la couleur primitive ; une grande

table dont une moitié était couverte d'une nappe de chanvre écru qui enveloppait le pain, l'autre moitié de papiers et de livres jetés pêle-mêle; enfin un lit à colonnes vermoulues, avec des rideaux de serge bleue rattachés autour des colonnes, pour laisser entrer l'air de la fenêtre ouverte et jouer les rayons du soleil sur la couverture du lit.

Un homme jeune encore, mais exténué par la consomption et par la misère, était assis sur son séant, au bord de ce lit, occupé, au moment où j'ouvris la porte, à émietter des morceaux de pain à une nuée de passereaux qui tourbillonnaient à ses pieds, sur le plancher.

Les oiseaux s'envolèrent au bruit de mes pas, et allèrent se percher sur la corniche de la salle, sur les colonnes et sur les rebords du ciel de lit.

Je reconnus Raphaël à travers sa pâleur et sa maigreur. Sa figure, en perdant de sa jeunesse, n'avait rien perdu de son caractère; elle n'avait fait que changer de beauté. C'était maintenant celle de la mort. Rembrandt n'aurait pas cherché le type d'un autre Christ au jardin. Ses cheveux châtains roulaient en boucles sur ses épaules comme ceux d'un laboureur après la sueur du jour. Sa barbe était longue, mais plantée avec une symétrie naturelle qui laissait découvrir la coupe gracieuse des lèvres. La rougeur des joues proéminentes faisait ressortir la blancheur de la peau. Sa chemise ouverte sur sa poitrine montrait un torse décharné mais musculeux, qui aurait rendu de la majesté à sa stature, si sa faiblesse lui avait permis de se redresser.

Il me reconnut du premier coup d'œil; il fit un pas en ouvrant les bras pour venir m'embrasser, et retomba sur le bord du lit. J'allai à lui. Nous pleurâmes d'abord, et puis nous causâmes. Il me raconta toute sa vie, toujours tronquée par la fortune ou par la mort au moment où il croyait en cueillir la fleur ou le fruit; la perte de son père, celle de sa mère, celle de sa femme et de son enfant; puis ses revers de fortune, la vente forcée du domaine paternel, et enfin sa retraite dans ce débris du toit de sa famille, où il n'avait pour compagnon que le vieux bouvier qui le servait sans gages, pour l'amour du nom de la maison; puis enfin sa maladie de langueur qui l'emporterait, disait-il, avec les feuilles d'automne, et qui le coucherait au cimetière de son village à côté de ceux qu'il avait aimés. Sa sensibilité d'imagination se révélait jusque dans la mort. On voyait qu'il la com-

muniquait en idée au gazon et aux mousses qui fleuriraient sur son tombeau !

« Sais-tu ce qui m'afflige le plus ? me dit-il en me montrant du doigt la frange de petits oiseaux perchés sur la corniche du lit : c'est de penser qu'au printemps prochain ces pauvres petits, dont j'ai fait mes derniers amis, me chercheront en vain dans ma tour, et qu'ils ne trouveront plus de vitre cassée pour rentrer dans la chambre, ni de brins de laine de mon matelas sur le plancher pour faire leur nid. Mais la nourrice à qui je laisse mon petit bien aura soin d'eux tant qu'elle vivra, reprit-il comme pour se consoler lui-même, et après elle... eh bien... Dieu !...

« Aux petits des oiseaux il donne leur pâture. »

Il s'attendrit en parlant de ces oiseaux. On voyait que sa tendresse d'âme, repoussée ou sevrée des hommes, s'était réfugiée dans les animaux. « Passes-tu quelque temps dans nos montagnes ? me dit-il. — Oui, lui répondis-je. — Eh bien, tant mieux, reprit-il, tu me fermeras les yeux et tu auras soin qu'on creuse ma fosse le plus près possible de celle de ma mère, de ma femme et de mon enfant. »

Il me pria ensuite d'approcher de lui un grand coffre de bois sculpté qui était enfoui sous un sac de maïs dans un coin de la chambre. Je mis le coffre sur son lit. Il en tira une grande quantité de papiers qu'il déchira en silence pendant une demi-heure, et dont il pria sa nourrice de balayer devant lui les débris au feu. Il y avait une quantité de vers dans toutes les langues, et des pages innombrables de fragments séparés par des dates comme des souvenirs.

« Pourquoi brûler tout cela ? lui dis-je avec timidité ; l'homme n'a-t-il pas un héritage moral à laisser aussi bien qu'un héritage matériel à ceux qui vivent après lui ? Tu brûles peut-être là des pensées ou des sentiments qui vivifieraient une âme !...

» — Laisse-moi faire, me dit-il, il y a assez de larmes dans ce monde ; il n'y a pas besoin d'en laisser davantage sur le cœur de l'homme. Ce sont là, ajouta-t-il en me montrant ces vers, les plumes folles de ma pensée ; elle a mué depuis, elle a pris ses ailes d'éternité !... »

Et il continua à déchirer et à brûler pendant que je regardais la campagne aride par les vitraux cassés d'une fenêtre.

A la fin, il me rappela vers le lit. « Tiens, me dit-il, sauve seulement ce petit manuscrit, je n'ai pas le courage de le brûler. Après ma mort la nourrice en ferait des cornets pour ses graines. Je ne veux pas que le nom dont il est plein soit profané. Emporte-le, garde-le jusqu'à ce que tu apprennes que je suis mort. Après moi, tu le brûleras ou tu le garderas jusqu'à ta vieillesse pour te souvenir quelquefois de ton ami en le parcourant. »

Je pris le rouleau, je le cachai sous mon habit; je sortis en me promettant de revenir le lendemain et tous les jours, pour adoucir la fin de Raphaël par les soins et par les entretiens d'un ami. Je rencontrai en descendant, le long de l'escalier, une vingtaine de petits enfants qui montaient, leurs sabots à la main, pour venir prendre les leçons qu'il leur donnait jusque sur son lit de mort; un peu plus loin, le curé du village, qui venait passer les premières heures du soir avec lui. Je saluai le prêtre avec respect. Il vit mes yeux rouges et me rendit un salut de triste intelligence.

Le lendemain, je revins à la tour. Raphaël s'était éteint dans la nuit. La cloche du village voisin commençait à sonner le glas de la sépulture. Les femmes et les petits enfants sortaient des portes de leur maison et pleuraient en regardant du côté de la masure. On voyait dans un petit champ vert auprès de l'église deux hommes qui piochaient la terre et qui creusaient une fosse au pied d'une croix!...

J'approchai de la porte; une nuée d'hirondelles voltigeaient et criaient autour des fenêtres ouvertes, entrant et sortant sans cesse comme si on eût ravagé leurs nids.

Je compris plus tard en lisant ces pages pourquoi il s'entourait de ces oiseaux et quel souvenir ils lui rappelaient jusqu'à la mort.

RAPHAËL

I

Il y a des sites, des climats, des saisons, des heures, des circonstances extérieures tellement en harmonie avec certaines impressions du cœur, que la nature semble faire partie de l'âme et l'âme de la nature, et que si vous séparez la scène du drame et le drame de la scène, la scène se décolore et le sentiment s'évanouit. Otez les falaises de Bretagne à René, les savanes du désert à Atala, les brumes de la Souabe à Werther, les vagues de la mer des Indes et les mornes de l'île de France à Paul et Virginie, vous ne comprendrez ni Chateaubriand, ni Bernardin de Saint-Pierre, ni Gœthe. Les lieux et les choses se tiennent par un lien intime, car la nature est une dans le cœur de l'homme comme dans ses yeux. Nous sommes fils de la terre. C'est la même vie qui coule dans sa séve et dans notre sang. Tout ce que la terre, notre mère, semble éprouver et dire aux yeux dans ses formes, dans sa physio-

nomie, dans sa mélancolie ou dans sa splendeur, a son retentissement en nous. On ne peut bien comprendre un sentiment que dans les lieux où il fut conçu.

II

A l'entrée de la Savoie, labyrinthe naturel de profondes vallées qui descendent comme autant de lits de torrents du Simplon, du Saint-Bernard et du mont Cenis vers la Suisse et vers la France, une grande vallée plus large et moins encaissée se détache à Chambéry du nœud des Alpes et se creuse un lit de verdure, de rivières et de lacs vers Genève et vers Annecy, entre le mont du Chat et les montagnes murales des Beauges.

A gauche, le mont du Chat dresse, pendant deux lieues, contre le ciel une ligne haute, sombre, uniforme, sans ondulations à son sommet. On dirait un rempart immense nivelé au cordeau. A peine à son extrémité orientale deux ou trois dents aiguës de rocher gris interrompent la monotonie géométrique de sa forme et rappellent au regard que ce n'est pas une main d'homme, mais la main de Dieu qui a pu jouer avec ces masses. Vers Chambéry, les pieds du mont du Chat s'étendent avec une certaine mollesse dans la plaine. Ils forment, en descendant, quelques marches et quelques coteaux revêtus de sapins, de noyers, de châtaigniers enlacés de vignes grimpantes. A travers cette végétation touffue et presque sauvage, on voit blanchir de loin en loin des maisons de campagne, surgir les hauts clochers de pauvres villages, ou noircir les vieilles tours des châteaux crénelés d'un autre âge. Plus bas, la plaine, qui fut autrefois un vaste lac, conserve le creux, les rives dentelées, les caps avancés de son ancienne forme. Seulement on y voit ondoyer au lieu des eaux les vagues vertes ou

jaunes des peupliers, des prairies, des moissons. Quelques plateaux un peu plus élevés, qui furent autrefois des îles, se renflent au milieu de cette vallée marécageuse. Ils portent des maisons couvertes de chaume noyées sous les branches. Au delà de ce bassin desséché, le mont du Chat, plus nu, plus roide et plus âpre, plonge à pic ses pieds de roche dans l'eau du lac du Bourget plus bleu que le firmament où il plonge sa tête. Ce lac, d'environ six lieues de longueur sur une largeur qui varie d'une à trois lieues, est profondément encaissé du côté de la France. Du côté de la Savoie, au contraire, il s'insinue sans obstacle dans des anses et dans de petits golfes entre des coteaux couverts de bois, de treillis, de vignes hautes, de figuiers. Ces arbres trempent leurs feuilles dans ses eaux. Le lac s'étend à perte de vue et va mourir au pied des rochers de Châtillon, qui s'ouvrent pour laisser s'écouler ce trop-plein du lac dans le Rhône. L'abbaye de Haute-Combe, tombeau des princes de la maison de Savoie, s'élève sur un contre-fort de granit au nord; elle jette l'ombre de ses vastes cloîtres sur les eaux du lac. Abrité tout le jour du soleil par la muraille du mont du Chat, cet édifice rappelle, par l'obscurité qui l'environne, la nuit éternelle dont il est le seuil pour ces princes descendus du trône dans ses caveaux. Seulement, le soir, un rayon du soleil couchant frappe et se réverbère un moment sur ses murs comme pour montrer le port de la vie aux hommes, à la fin du jour. Quelques barques de pêcheur glissent silencieusement sur les eaux profondes sous les falaises de la montagne. La vétusté de leurs bordages les fait confondre par leur couleur avec la teinte sombre des rochers. Des aigles aux plumes grisâtres planent sans cesse au-dessus des rochers et des barques comme pour disputer leur proie aux filets ou pour fondre sur les oiseaux pêcheurs qui suivent le sillage de ces bateaux le long du bord.

III

La petite ville d'Aix, en Savoie, toute fumante, toute bruissante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés, de vergers, à quelque distance. Une longue avenue de peupliers séculaires, semblable à ces allées d'ifs à perte de vue qui conduisent, en Turquie, aux sites des tombeaux, rattache la ville au lac. A droite et à gauche de cette route, des prairies et des champs, traversés par les lits rocailleux et souvent à sec des torrents des montagnes, sont ombragés de noyers gigantesques aux rameaux desquels les vignes robustes, comme les lianes d'Amérique, suspendent leurs pampres et leurs raisins. On aperçoit de loin, à travers les échappées de vue, sous ces noyers et sous ces vignes, le lac bleu qui étincelle ou qui pâlit selon les rayons ou les nuages et les heures du jour.

IV

Quand j'arrivai à Aix, la foule était déjà partie. Les hôtels et les salons où se pressent pendant l'été les étrangers et les oisifs étaient tous fermés. Il ne restait plus que quelques infirmes assis au soleil, sur le seuil des portes des auberges les plus indigentes; quelques malades sans espoir traînant leurs pas, aux heures chaudes de la journée, sur les feuilles sèches qui tombaient la nuit des peupliers.

V

L'automne était doux, mais précoce. C'était la saison où les feuilles frappées le matin par la gelée et colorées un moment de teintes roses pleuvent à grande pluie des vignes, des cerisiers et des châtaigniers. Les brouillards s'étendaient jusqu'à midi comme de larges inondations nocturnes dans tous les lits des vallées; ils ne laissaient au-dessus d'eux que les cimes à demi noyées des plus hauts peupliers dans la plaine, les coteaux élevés comme des îles, et les dents des montagnes comme des caps ou comme des écueils sur un océan. Les coups de vent tièdes du midi balayaient toute cette écume de la terre quand le soleil était monté dans le ciel. Engouffrés dans les gorges de ces montagnes et froissés par ces rochers, ces eaux et ces arbres, ils avaient des murmures sonores, tristes, mélodieux, puissants ou imperceptibles, qui semblaient parcourir en quelques minutes toute la gamme des joies, des forces ou des mélancolies de la nature. L'âme en était remuée jusqu'au fond. Puis ils s'évanouissaient comme les conversations d'esprits célestes qui ont passé et qui s'éloignent. Des silences, comme l'oreille n'en perçoit jamais ailleurs, leur succédaient et assoupissaient en vous jusqu'au bruit de la respiration. Le ciel reprenait sa sérénité presque italienne. Les Alpes se noyaient dans un firmament sans ombre et sans fond; les gouttes des brouillards du matin tombaient en retentissant sur les feuilles mortes ou brillaient en étincelles sur les prés. Ces heures étaient courtes. Les ombres bleues et fraîches du soir glissaient rapidement, dépliées en linceul sur ces horizons qui avaient à peine joui de leurs derniers soleils. La nature semblait mourir, mais comme

meurent la jeunesse et la beauté, dans toute sa sérénité et dans toute sa grâce.

VI

Un tel pays, une telle saison, une telle nature, une telle jeunesse et une telle langueur de toutes choses autour de moi, tout cela était en merveilleuse consonnance avec ma propre langueur et l'accroissait en la charmant. Je me plongeais dans des abîmes de tristesse. Mais cette tristesse était vivante, assez pleine de pensées et d'impressions, pour que je ne désirasse pas m'y soustraire. Maladie sans doute, mais maladie dont le sentiment même est un attrait au lieu d'être une douleur, et où la mort ressemble à un voluptueux évanouissement dans l'infini. J'étais résolu à m'y livrer désormais tout entier, à me séquestrer de toute société qui pouvait m'en distraire, et à m'envelopper de silence, de solitude et de froideur, au milieu du monde que je rencontrerais là ; mon isolement d'esprit était un linceul à travers lequel je ne voulais plus voir les hommes ; mais seulement la nature et Dieu.

VII

En passant à Chambéry, j'avais vu mon ami Louis de ***. Je l'avais trouvé dans les dispositions où j'étais moi-même, génie inconnu, âme repliée sur elle-même, corps fatigué par la pensée. Louis m'avait indiqué une maison isolée et tranquille, dans le haut de la ville d'Aix, où l'on recevait les malades en pension.

Cette maison, tenue par un bon vieux médecin retiré et par sa femme, ne se rattachait à la ville que par un étroit sentier qui montait entre les ruisseaux des fontaines chaudes. Le derrière de la maison donnait sur un jardin entouré de portiques, de treilles. Au delà, des prés en pente et des futaies de châtaigniers et de noyers conduisaient aux montagnes par des pelouses et par des ravins; on était sûr de n'y rencontrer que des chèvres. Louis m'avait promis de venir s'établir avec moi à Aix, aussitôt qu'il aurait arrangé quelques affaires qui le retenaient à Chambéry, après la mort de sa mère. Sa présence devait m'être douce, car son âme et la mienne se comprenaient par leur désenchantement. Souffrir de même, c'est bien mieux que jouir de même. La douleur a bien d'autres étreintes que le bonheur pour resserrer deux cœurs. Louis était en ce moment le seul être dont le contact ne me fût pas douloureux. Je l'attendais sans impatience.

VIII

Je fus reçu avec grâce et bonté dans la maison du vieux médecin. On me donna une chambre dont la fenêtre ouvrait sur le jardin et sur la campagne. Presque toutes les autres chambres étaient vides. La longue table d'hôte tenue par la famille était déserte aussi. Elle ne réunissait plus à l'heure des repas que les gens de la maison et trois ou quatre malades attardés de Chambéry et de Turin. Ces malades arrivaient aux bains après la foule pour y trouver les logements moins chers et une vie économique conforme à leur pauvreté. Il n'y avait là personne avec qui je pusse m'entretenir ou contracter quelque familiarité de hasard.

Le vieux médecin et sa femme le sentaient bien. Aussi

s'excusaient-ils sur la saison trop tardive ou sur les convives repartis trop tôt. Ils parlaient seulement avec un enthousiasme visible et avec un respect tendre et compatissant d'une jeune femme étrangère retenue aux bains par une langueur qu'on craignait de voir dégénérer en consomption lente. Elle occupait seule, avec une femme de chambre, depuis quelques mois, l'appartement le plus retiré de leur maison. Elle ne descendait jamais dans la salle commune. Elle prenait ses repas dans sa chambre. On ne l'apercevait jamais qu'à sa fenêtre sur le jardin, à travers les rideaux des vignes, ou bien sur l'escalier quand elle revenait de se promener sur un âne dans les montagnes.

J'avais compassion de cette jeune femme ainsi reléguée comme moi, seule dans un pays étranger, malade, puisqu'elle y cherchait la santé, triste sans doute, puisqu'elle y évitait le bruit et les regards même de la foule. Mais je ne désirais nullement la voir, quelque admiration qu'on témoignât autour de moi pour elle. Le cœur plein de cendre, lassé de misérables et précaires attachements dont aucun n'avait été recueilli avec une sérieuse piété dans mon souvenir, honteux et repentant de liaisons légères et désordonnées, l'âme ulcérée par mes fautes et desséchée par le dégoût de vulgaires enivrements, timide et réservé de caractère et d'attitude, n'ayant rien de cette confiance en soi-même qui porte certains hommes à tenter des rencontres et des familiarités aventureuses, je ne songeais ni à voir ni à être vu. Je songeais encore moins à aimer. Je jouissais au contraire avec un âpre et faux orgueil d'avoir étouffé pour jamais cette puérilité dans mon cœur, et de me suffire à moi seul pour souffrir ou pour sentir ici-bas. Quant au bonheur, je n'y croyais plus.

IX

Je passais mes jours dans ma chambre avec quelques livres que mon ami m'envoyait de Chambéry. L'après-midi, je parcourais seul les sites sauvages et alpestres des montagnes qui encadrent, du côté de l'Italie, la vallée d'Aix. Je revenais harassé de fatigue, le soir. Je m'asseyais à la table du souper. Je rentrais dans ma chambre. Je m'accoudais pendant des heures entières à ma fenêtre. Je contemplais ce firmament qui attire la pensée, de même que l'abîme attire celui qui s'y penche, comme s'il avait des secrets à lui révéler. Je m'endormais dans cette contemplation. Je me réveillais aux rayons du soleil, aux murmures des fontaines chaudes, pour me plonger dans le bain, et pour reprendre après le déjeuner les mêmes courses et les mêmes mélancolies que la veille.

X

Quelquefois, le soir, en me penchant à ma fenêtre sur le jardin, j'apercevais, à une autre fenêtre ouverte et éclairée par une lumière, une figure de femme accoudée comme moi, qui écartait avec la main les longues tresses noires de ses cheveux, pour regarder aussi le jardin resplendissant de lune, les montagnes et le firmament. Je ne distinguais dans ce clair-obscur qu'un profil pur, pâle, transparent, encadré par les ondes noires d'une chevelure lisse et collée aux tempes. Cette figure se dessinait sur le fond lumineux de la fenêtre éclairée par la lampe de la chambre.

J'avais entendu aussi par moments le son d'une voix de femme disant quelques mots ou donnant quelques ordres dans son intérieur. L'accent légèrement étranger quoique pur, la vibration un peu fébrile, languissante, douce et cependant prodigieusement sonore de cette voix, m'avaient ému. Bien que je n'en eusse pas distingué les paroles, l'écho de cette voix restait dans mon oreille longtemps après que ma fenêtre était refermée. Je n'en avais jamais entendu qui lui ressemblât, même en Italie. Elle résonnait entre les dents à demi fermées, comme ces petites lyres de métal que les enfants des îles de l'Archipel font résonner sur leurs lèvres, le soir, au bord de la mer. C'était un tintement plutôt qu'une voix. Je l'avais observé sans penser que cette voix tinterait si profond et à jamais dans ma vie. Je n'y songeais plus le lendemain.

XI

Un jour, en rentrant avant le soir, par la petite porte du jardin sous les treilles, je vis de plus près l'étrangère. Elle se réchauffait aux tièdes rayons du soleil, assise sur un banc contre un mur exposé au couchant. Elle n'avait pas entendu le bruit de la porte que j'avais refermée derrière moi. Elle se croyait seule. Je pus la contempler longtemps sans être vu. Il n'y avait entre elle et moi que la distance d'une vingtaine de pas et le rideau d'une treille dégarnie de pampres par les premiers froids.

L'ombre des dernières feuilles de vigne luttait sur son visage avec les rayons du soleil qu'elle semblait y faire flotter. Sa taille paraissait plus grande que nature, comme celle de ces baigneuses en marbre tout enveloppées de draperies, dont on admire la stature sans bien discerner

les formes. Elle était enveloppée de même d'une robe à plis lâches et dénoués; les draperies d'un châle blanc collées au corps ne laissaient voir que ses deux mains; les doigts un peu maigres et effilés se croisaient sur les genoux. Elle y roulait négligemment un de ces œillets rouges sauvages qui fleurissent dans les montagnes sous la neige, et qu'on appelle l'*œillet poëte*, je ne sais pourquoi. Un pan du châle relevé en capuchon couvrait le haut de la tête pour garantir les cheveux de l'humidité du soir. Affaissée sur elle-même, le cou penché sur l'épaule gauche, les paupières fermées, les traits pétrifiés, le teint pâle, la physionomie plongée dans une pensée muette, tout la faisait ressembler à la statue de la mort, mais de la mort qui attire, qui enlève l'âme au sentiment des angoisses humaines, et qui l'emporte dans les régions de la lumière sous les rayons de la vraie vie.

Le bruit de mes pas sur les feuilles mortes lui fit rouvrir les yeux. Ces yeux, couleur de mer claire, étaient un peu fermés par l'affaissement de la paupière, et bordés par la nature de cette frange foncée de cils noirs et longs que les femmes de l'Orient recherchent par l'artifice pour relever l'accent du regard et donner de l'énergie même à la langueur et quelque chose de sauvage à la volupté. Le regard de ces yeux semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. Il ressemblait parfaitement à ces feux d'étoiles qui vous cherchent comme pour vous toucher dans vos nuits, et qui viennent de quelques millions de lieues dans le ciel. Le nez grec se nouait par une ligne presque sans inflexion à un front élevé et rétréci comme le front pressé par une forte pensée; les lèvres étaient un peu minces, légèrement déprimées aux deux coins de la bouche par un pli habituel de tristesse; les dents de nacre plutôt que d'ivoire, comme celles des filles des rivages humides de la mer et

des îles; le visage d'un ovale qui commençait à s'amaigrir vers les tempes et au-dessous de la bouche; la physionomie d'une pensée plutôt que d'un être humain. Et par-dessus cette expression de rêverie générale, une langueur indécise entre celle de la souffrance et celle de la passion, qui ne permettait plus au regard de se détacher de cette figure sans en emporter l'image.

En tout, c'était l'apparition d'une âme sous les traits de la plus délicate beauté.

Je la saluai respectueusement, en passant rapidement dans l'allée devant elle; mon attitude réservée et mes yeux baissés semblaient lui demander pardon de l'avoir involontairement distraite. Une légère rougeur teignit ses joues pâles à mon approche. Je rentrai dans ma chambre tout tremblant, comme si le frisson du soir m'avait saisi. Je vis, quelques minutes après, la jeune femme rentrer aussi dans la maison en jetant un regard indifférent sur ma fenêtre. Je la revis aux mêmes heures, les jours suivants, dans le jardin ou dans la cour, sans jamais avoir ni la pensée ni l'audace de l'aborder. Je la rencontrais quelquefois jusque dans les pelouses des chalets, conduite par de petites filles qui chassaient son âne et qui lui cueillaient des fraises; d'autres fois, dans sa barque, sur le lac. Je ne lui donnais d'autre signe de voisinage et d'intérêt qu'un salut respectueux et grave; elle me le rendait avec une mélancolique distraction, et nous suivions chacun notre chemin sur la montagne ou sur l'eau...

XII

Et cependant je me sentais triste et désorienté le soir, quand je ne l'avais pas rencontrée pendant la journée. Je

descendais au jardin, sans me rendre compte du motif. J'y restais, malgré le froid de la nuit, les yeux attachés à sa fenêtre. J'avais de la peine à rentrer avant d'avoir entrevu son ombre, à travers les rideaux, ou entendu une note de son piano ou le timbre étrange de sa voix.

XIII

Le salon de l'appartement qu'elle occupait le soir touchait à ma chambre. Il n'en était séparé que par une grosse porte de chêne fermée par deux verrous. Je pouvais entendre confusément le bruit de ses pas, le frôlement de sa robe, le bruissement des feuillets du livre dont ses doigts tournaient les pages. Il me semblait même quelquefois entendre sa respiration.

J'avais placé instinctivement la table sur laquelle j'écrivais, et je posais ma lampe contre cette porte, parce que je me sentais moins seul quand j'avais ces légers mouvements de vie autour de moi. Je me figurais vivre à deux avec cette apparition qui remplissait insensiblement toutes mes journées. En un mot, j'avais en secret toutes les pensées, tous les empressements, tous les raffinements de la passion, avant de me douter encore que j'aimais. L'amour était pour moi non dans tel ou tel symptôme, dans tel regard, dans tel aveu, dans telle circonstance extérieure, contre lesquels j'aurais pu me prémunir. Il était comme ces miasmes invisibles répandus dans l'atmosphère qui m'environnait, dans l'air, dans la lumière, dans la saison mourante, dans l'isolement de mon existence, dans le rapprochement mystérieux de cette autre existence qui paraissait isolée aussi, dans ces longues courses qui ne m'éloignaient de cette inconnue que pour mieux me faire sentir

l'attrait irréfléchi qui me ramenait vers elle, dans sa robe blanche aperçue de loin à travers les sapins de la montagne, dans ses cheveux noirs que le vent du lac déroulait sur le bord de son bateau, dans ses pas sur l'escalier, dans la lumière de sa fenêtre, dans le léger craquement de ses pas sur le parquet de sapin de sa chambre, dans le froissement de sa plume sur le papier quand elle écrivait; dans le silence même de ces longues soirées d'automne qu'elle passait seule à lire, à écrire ou à rêver, à quelques pas de moi; dans la fascination enfin de cette beauté fantastique, que j'avais trop vue sans la regarder, et que je revoyais en fermant les yeux, à travers le mur, comme s'il eût été transparent pour moi.

Ce sentiment, du reste, n'était mêlé d'aucun empressement indiscret ni d'aucune curiosité. Je respectais le secret de cette solitude et le fragile rempart qui nous séparait.

Que m'importait à moi cette femme malade de cœur ou de corps rencontrée par aventure au milieu de ces montagnes d'un pays étranger? J'avais secoué, je le croyais du moins, la poussière de mes pieds; je ne voulais me rattacher à la vie par aucun lien de l'âme et des sens, surtout par aucune faiblesse de cœur. Je méprisais profondément l'amour, parce que je n'avais connu sous ce nom que ses inconstances, ses légèretés ou ses profanations.

XIV

D'ailleurs, qui était cette femme? Était-elle de ma patrie ou de quelque contrée lointaine, de quelque île de l'Orient ou des tropiques où je ne pourrais pas la suivre, et alors, après l'avoir adorée quelques jours, n'aurais-je pas à la

pleurer à jamais? Et puis son cœur était-il libre de répondre au mien? Était-il vraisemblable qu'une telle beauté eût traversé le monde et fût arrivée jusqu'à cette maturité touchant presque au déclin de la jeunesse sans avoir inspiré à personne cette passion qui semblait alanguir ses regards? N'avait-elle pas un père, une mère, des sœurs, des frères? N'était-elle pas mariée? N'y avait-il pas dans l'univers un homme séparé momentanément d'elle par des circonstances inexplicables, mais qui vivait de son cœur comme sans doute elle vivait du sien?

Je me disais tout cela pour éloigner l'obsession involontaire, découragée, et cependant délicieuse. Je dédaignais même de m'informer. Je trouvais plus digne et peut-être aussi plus doux de laisser errer mon esprit dans l'inconnu.

XX

Mais la famille du vieux médecin n'avait pas les mêmes raisons pour respecter ce secret. La curiosité, naturelle à des hôtes dans ces maisons qui vivent des étrangers, interprétait à table toutes les circonstances, toutes les probabilités, toutes les notions les plus fugitives qu'elle pouvait recueillir sur la jeune étrangère. Sans interroger, et en évitant même de provoquer la conversation sur elle, j'appris le peu qui transpirait de cette vie cachée. Je rompais en vain l'entretien. Il revenait tous les jours et à tous les repas sur ce sujet : hommes, femmes, enfants, jeunes filles, baigneuses, domestiques de la maison, guides sur les montagnes, bateliers sur le lac, elle avait frappé, touché, attendri tout le monde sans parler à personne. Elle était la pensée, le respect, l'entretien, l'admiration de chacun. Il y a de ces êtres qui rayonnent, qui éblouissent, qui

entraînent tout dans leur sphère d'attraction sans y penser, sans le vouloir, sans le savoir même. On dirait que certaines natures ont un système, comme les astres, et qu'elles font graviter autour d'elles les regards, les âmes et les pensées de leurs satellites. La beauté physique ou morale est leur puissance, la fascination est leur chaîne, l'amour est leur émanation. On les suit à travers la terre et jusqu'au ciel, où elles se perdent jeunes; quand elles ont disparu, l'œil reste comme aveugle d'éblouissement. On ne regarde plus, ou l'on ne voit plus rien. Le vulgaire même sent ces êtres supérieurs à je ne sais quels signes. Il les admire sans les comprendre, comme les aveugles de naissance qui sentent les rayons sans voir le soleil.

XVI

J'appris ainsi que cette jeune femme habitait Paris; son mari était un vieillard illustre au dernier siècle par des travaux qui avaient fait date dans les découvertes de l'esprit humain. Il avait adopté cette jeune fille dont la beauté et l'esprit l'avaient frappé, afin de lui laisser après sa mort son nom et ses biens. Elle l'aimait comme un père. Elle lui écrivait tous les jours des l ttres qui étaient le journal de son âme et de ses impressions. Elle était tombée depuis deux ans dans une langueur qui avait alarmé son mari. On lui avait ordonné le changement d'air et les voyages au Midi; les infirmités du vieillard l'empêchant de la suivre, il l'avait confiée à une famille de Lausanne avec laquelle elle avait parcouru la Suisse et l'Italie. Enfin le changement de climat n'ayant pas suffi à rétablir ses forces, un médecin de Genève, craignant une maladie de cœur, l'avait amenée aux eaux d'Aix; il devait venir la reprendre

pour la reconduire à Paris au commencement de l'hiver.

Voilà tout ce que j'appris alors de cette existence déjà si chère dont je m'obstinais à croire que chaque détail m'était profondément indifférent. J'éprouvai un peu plus d'émotion de cœur pour cette femme touchée, dans sa fleur, par un mal qui ne consume la vie qu'en aiguisant les sensations et qu'en activant davantage la flamme qu'il menace d'éteindre. Je cherchai du regard, en rencontrant l'étrangère sur l'escalier, quelques lignes imperceptibles de souffrance aux coins de ses lèvres un peu pâlies, et autour de ses beaux yeux bleus souvent battus par les insomnies. Je m'intéressai à elle pour ses charmes; je m'intéressai davantage pour cette ombre de mort à travers laquelle je ne croyais que l'entrevoir. Ce fut tout. Nos vies continuèrent à couler aussi rapprochées par l'espace, mais aussi séparées par l'inconnu qu'au commencement.

XVII

Les premières neiges commençant à blanchir les têtes des sapins sur les hauts sommets de la Savoie, j'avais renoncé à mes courses dans les montagnes. La chaleur douce et prolongée de la fin d'octobre s'était concentrée dans le creux de la vallée. L'air était tiède encore sur les bords et sur les eaux du lac. La longue allée de peupliers qui y mène avait, à midi, des lueurs de soleil, des balancements de rameaux et des murmures de cimes qui m'enchantaient. Je passais une partie de mes journées sur l'eau. Les bateliers me connaissaient : ils se souviennent encore, me dit-on, des longues navigations que je leur faisais faire dans les golfes les plus écartés et dans les anses les plus sauvages des deux rives de France et de Savoie.

La jeune étrangère s'embarquait aussi quelquefois, au milieu du jour, pour des courses moins prolongées. Les bateliers, fiers de la conduire et attentifs aux moindres symptômes de fraîcheur, de nuages ou de vent qui pouvaient apparaître dans le ciel, avaient bien soin de la prévenir ; ils préféraient sa santé et sa vie au salaire de leurs journées perdues.

Une seule fois ils se trompèrent. Ils lui avaient promis une traversée et un retour faciles pour aller visiter les ruines de l'abbaye de Haute-Combe, située sur le bord opposé. Ils avaient à peine franchi les deux tiers de leur route, qu'une rafale de vent, sortant des gorges étroites de la vallée du Rhône, vint soulever et faire écumer les lames courtes du lac, comme une brise que les marins appellent *carabinée*, qui frappe tout à coup et fait souvent chavirer les embarcations, au tournant d'un cap, sur la mer. Le petit bateau, sa voile emportée, et soutenu difficilement par le balancier des deux rames étendues du batelier, dansait comme une coquille de noix sur les vagues toujours grossissantes. Le retour était impossible ; il fallait plus d'une demi-heure de fatigue et de danger avant d'être à l'abri sous l'ombre des hautes falaises de Haute-Combe. Le sort ou la Providence qui dirigeait ce jour-là ma voile sur le lac m'avait fait embarquer moi-même sur un bateau plus fort armé de quatre vigoureux rameurs. J'allais visiter, dans une île au fond du lac, un parent de mon ami de Chambéry, nommé M. de Châtillon. Il avait son château sur un roc, au sommet de cette île. Nous n'étions plus qu'à quelques coups de rames du port de Châtillon, quand mes yeux, qui suivaient machinalement dans le lointain le bateau de la jeune malade, s'aperçurent de sa détresse et de la lutte que son embarcation soutenait contre le coup de vent. Nous virâmes de bord, mes rameurs et moi, d'un cœur unanime. Nous nous jetâmes en

plein lac et en pleine tempête pour voler au secours du bateau en perdition : il disparaissait souvent sous un horizon roulant d'écume. Longue et terrible fut mon anxiété pendant l'heure que nous employâmes à traverser ainsi presque toute la largeur du lac et à rejoindre la barque de la jeune étrangère. Quand enfin nous l'atteignîmes, elle touchait au bord. Une longue lame la jeta sous nos yeux en sûreté sur le sable, au pied des ruines de l'abbaye.

Nous poussâmes un cri de joie. Nous nous précipitâmes à l'envi dans l'eau pour courir plus vite au bateau et pour porter sur le rivage la malade naufragée. Le pauvre batelier consterné nous appelait à son aide avec des gestes et des cris de détresse. Il nous montrait de la main le fond de sa barque, que nous ne pouvions pas apercevoir encore.

En arrivant, nous vîmes la jeune dame couchée évanouie au fond du bateau, les jambes, le corps, les bras recouverts d'un lit d'eau glacée et de flocons d'écume, le buste seulement hors de l'eau, et la tête, comme celle d'une morte, appuyée contre le petit coffre de bois qui sert à renfermer, à la poupe, les filets et les provisions des bateliers. Ses cheveux flottaient autour de son cou et de ses épaules comme les ailes d'un oiseau noir à demi submergé au bord d'un étang. Son visage, dont les couleurs ne s'étaient pas tout à coup effacées, avait le calme du plus tranquille sommeil. C'était cette beauté surnaturelle que le dernier soupir laisse sur le visage des jeunes filles mortes, comme le plus charmant rayon de la vie sur le front d'où elle se retire, ou comme le premier crépuscule de l'immortalité sur les traits qu'elle veut éterniser dans la mémoire des survivants. Jamais je ne l'avais vue et jamais je ne la revis si transfigurée. La mort était-elle le jour de cette céleste figure, ou Dieu voulait-il me faire pressentir dès cette première impression la forme immua-

ble sous laquelle j'étais destiné à ensevelir cette beauté dans ma mémoire, à l'y revoir éternellement et à l'y invoquer à jamais ?...

XVIII

Nous nous précipitâmes dans la barque pour soulever la mourante de son lit d'écume et pour l'emporter au delà des rochers. Je mis la main sur son cœur comme je l'aurais mise sur un globe de marbre, j'approchai mon oreille de ses lèvres comme je l'aurais approchée des lèvres d'un enfant endormi. Le cœur battait irrégulièrement, mais fortement ; l'haleine était sensible et tiède : je compris que ce n'était qu'un long évanouissement, suite de la terreur et du froid de l'eau. Un des bateliers souleva les pieds ; je pris les épaules et la tête, qui pesait contre ma poitrine. Nous la portâmes ainsi, sans qu'elle donnât signe de vie, jusqu'à une petite maison de pêcheur sous le rocher de Haute-Combe.

Cette chaumière servait d'auberge aux bateliers quand ils conduisaient des curieux aux ruines. Elle ne consistait qu'en une salle étroite, obscure, enfumée, meublée d'une table chargée de pain, de fromage et de bouteilles. Une échelle de bois partant du pied de la cheminée conduisait à une chambre basse éclairée par une lucarne sans vitres, ouvrant sur le lac. L'espace était occupé presque tout entier par trois lits qui se fermaient par des portes de bois, comme de profondes armoires. La famille y couchait. La mère et les deux jeunes filles de la maison, à qui nous remîmes la jeune femme évanouie, en nous retirant par décence hors de la porte, l'étendirent sur un matelas auprès de la cheminée ; elles allumèrent un feu doux de paille et

de branches de genêt; elles la délacèrent, lui ôtèrent ses vêtements pour les faire sécher, essuyèrent ses membres et ses cheveux ruisselants de l'eau du lac; puis elles la portèrent, toujours évanouie, dans un des lits de la chambre, où elles avaient étendu des draps blancs chauffés avec une des pierres tièdes du foyer, selon l'usage des paysans de ces montagnes. Elles essayèrent en vain de lui faire avaler quelques gouttes de vinaigre et de vin pour la rappeler à la vie. Voyant tous leurs soins perdus et tous leurs efforts inutiles, elles se répandirent en sanglots et en cris qui nous rappelèrent dans la maison. « La demoiselle est morte! la dame est trépassée! il n'y a qu'à pleurer et à chercher le prêtre! » s'écrièrent-elles. Les bateliers consternés se joignaient aux femmes et redoublaient l'effroi. Je m'élançai sur l'échelle, j'entrai dans la chambre, je me penchai sur le lit; le crépuscule éclairait encore. Je touchai de la main le front, il était brûlant. Je distinguai le mouvement faible mais régulier de la respiration, qui soulevait et abaissait alternativement le drap de gros chanvre écru sur la poitrine. Je fis taire les femmes, et, donnant un écu à un des plus jeunes bateliers, je le chargeai d'aller chercher un médecin.

Il y en avait un, me dit-on, à deux lieues de Haute-Combe, dans un village sur un des plateaux du mont du Chat. Le batelier partit en courant. Les autres s'attablèrent, rassurés par la certitude que la dame n'était pas morte. Les femmes allaient et venaient de la chambre dans la salle et de la cave au poulailler pour préparer le souper. Je restai assis sur un des sacs de farine de maïs, à côté du lit, près des pieds, les mains croisées sur mes genoux, les yeux fixés sur le visage immobile et sur les paupières fermées de l'étrangère.

La nuit était venue. Une des jeunes filles avait fermé le volet de la lucarne. Elle avait suspendu une petite lampe à

bec de cuivre contre le mur; la lueur en tombait sur le drap et sur le visage endormi, comme celle du cierge sur un linceul. Hélas! j'ai veillé ainsi depuis sur d'autres visages, mais ils ne se sont plus réveillés!

XIX

Ainsi je la contemplai du regard et de l'âme pendant de longues heures, suspendu entre la mort et l'amour. Je ne savais, en étudiant l'angélique figure endormie sous mes yeux, si cette nuit me préparait une éternelle douleur ou une éternelle adoration. Les spasmes du sommeil, qui n'étaient pas assez forts pour la ranimer, avaient rejeté le drap et découvert une de ses épaules. Ses cheveux s'y roulaient en gros anneaux noirs et épais. Son cou, affaissé sur l'oreiller, était plié par le poids de sa tête, qui pendait en arrière, un peu inclinée sur la joue droite. Un de ses bras s'était dégagé des couvertures : il était passé sous son cou; il laissait apercevoir seulement la nudité d'un coude d'ivoire qui se détachait de la couleur grise de la chemise de grosse toile dont les paysannes l'avaient vêtue. A un des doigts de la main noyés dans les cheveux, on voyait briller un petit anneau d'or qui enchâssait une étincelle de rubis où se réverbérait la lampe.

Les jeunes filles de la maison s'étaient couchées, sans se déshabiller, sur le plancher; la mère s'était assoupie sur une chaise de bois, les mains et la tête appuyées sur le dossier. Quand le coq chanta dans la cour, les femmes sortirent, leurs sabots à la main; elles descendirent sans bruit l'échelle pour aller au travail. Je restai seul.

XX

Les premières lueurs du crépuscule du matin commençaient à filtrer à travers les fentes des volets de la lucarne. Je l'ouvris, espérant que l'air vif, matinal et balsamique du lac et des montagnes, et peut-être aussi le premier rayon du soleil, qui réveillait toute la nature, feraient sentir leur influence sur cette vie que j'aurais déjà voulu réveiller au prix de la mienne. Un air frais et presque glacial se répandit dans la chambre et souffla la lampe à demi consumée. Mais la couche resta sans mouvement. J'entendis les pauvres femmes qui priaient ensemble en bas, avant de commencer leur journée. L'idée de prier aussi me vint au cœur, comme elle vient à toute âme qui a besoin qu'une force mystérieuse et surhumaine se surajoute à l'impuissante tension de ses désirs. Je me mis à genoux sur le plancher, les mains jointes sur le bord du lit, les regards fixés sur le visage de la jeune femme. Je priai longtemps, ardemment, jusqu'aux larmes. J'aurais passé des heures ainsi sans m'apercevoir de la durée du temps et sans sentir la douleur de mes genoux sur la pierre, tant mon âme était absorbée dans la prière. Tout à coup, en passant machinalement la main sur mes yeux pour les essuyer, je sentis une main qui touchait la mienne et qui retombait doucement sur ma tête, comme pour écarter mes cheveux, dévoiler mon visage et me bénir. Je poussai un cri, je regardai, je vis les yeux de la malade se rouvrir, sa bouche respirer et sourire, son bras se tendre vers moi pour saisir ma main, et j'entendis ces mots : « O mon Dieu! je vous remercie. J'ai donc un frère! » . . . . . .

XXI

Le frais du matin l'avait réveillée pendant que je priais, le visage noyé dans mes larmes, au bord de son lit. Elle avait eu le temps de voir l'ardeur de ma compassion à l'ardeur de ma prière. Elle avait eu assez de réflexion pour me reconnaître au jour, dont les premiers rayons entraient maintenant dans la chambre. Évanouie dans l'isolement et dans l'indifférence, elle s'éveillait sous la garde d'un pieux inconnu. Privée de toute parenté d'âme dans la fleur négligée de sa vie, elle trouvait tout à coup à côté d'elle la figure, l'attitude, les soins, la prière, les larmes d'un jeune frère; ce nom avait échappé à son cœur et à ses lèvres en recouvrant le sentiment de ce bonheur avec la sensation de la vie!

« Un frère? oh! non, madame! lui répondis-je en prenant la main qu'elle tendait vers moi et en l'écartant respectueusement de mon front, comme si je n'eusse pas été digne d'être touché par elle; un frère? oh! non, mais un esclave, mais une ombre vivante de vos pas, qui ne demande que le droit de se souvenir de cette nuit, et de conserver à jamais l'image d'une apparition qui lui fait désirer de la suivre jusque dans la mort, ou qui pourrait seule lui faire supporter cette vie! »

A mesure que ces paroles embarrassées et hésitantes s'échappaient de mes lèvres, à demi-voix, les teintes roses de la vie remontaient sur ses joues, un sourire triste se répandait autour de sa bouche comme une incrédulité obstinée au bonheur, ses yeux soulevés vers le ciel du lit semblaient écouter, par le regard, des mots qui ne répondaient qu'à ses pensées. Jamais le passage de la mort à la vie et

d'un songe à une réalité ne fut si rapide et si visible sur un visage. Étonnement, langueur, ivresse, repos, mélancolie et joie, timidité et abandon, grâce et retenue, tout se peignit à la fois sur ses traits rafraîchis par le réveil, colorés par la jeunesse. Son rayonnement éclairait l'alcôve sombre autant que la lueur du matin. Il y eut plus de paroles, plus de révélations, plus de confidences dans ce visage et dans ce silence que dans des millions de mots. Le visage humain, dans la jeunesse, est un clavier que la passion parcourt d'un regard. La physionomie transmet de l'âme à l'âme des mystères d'intimité muette qui n'ont leur traduction dans aucun langage d'ici-bas.

La mienne aussi sans doute révélait un ami au regard qui se reposait avec tant d'avidité sur mes traits. Mes habits encore humides, les touffes brunes de mes longs cheveux labourées pendant la nuit par mes mains, mon cou dont la cravate était lâche et dénouée, mes yeux cernés et humides, mon teint pâli par l'insomnie ou par l'émotion, l'enthousiasme presque religieux qui m'inclinait devant cette femme souffrante; l'inquiétude, la joie, la surprise, le demi-jour de cette chambre nue, au milieu de laquelle je restais debout sans oser faire un pas, comme si j'eusse craint de faire évanouir l'enchantement : tout devait donner à ma figure une puissance d'expression passionnée que sans doute elle ne retrouverait pas une seconde fois.

XXII

Ne pouvant plus supporter le contre-coup de ces émotions et le frisson intérieur de ce silence, j'appelai les femmes. Elles montèrent. Elles se répandirent en cris de surprise en voyant cette résurrection, qui leur paraissait un

miracle. Au même instant, le médecin que j'avais envoyé chercher la veille entra. Il recommanda le repos et quelques infusions de plantes de ces montagnes qui calment les mouvements du cœur. Il rassura tout le monde en nous disant que cette maladie de la jeunesse des femmes s'apaisait souvent avec les années, qu'elle n'était qu'un excès de sensibilité qui n'était jamais dangereuse, à moins que les peines intérieures ne vinssent l'aggraver par des causes morales. Pendant que les jeunes filles cherchaient dans les prés les simples indiqués par le médecin et que les blanchisseuses repassaient les vêtements mouillés dans la salle basse, je sortis de la maison et j'allai parcourir seul les ruines de l'antique abbaye.

XXIII

Mais mon cœur était trop plein de mes propres impressions pour s'intéresser à ces morts. L'ascétisme et l'enthousiasme des premiers monastères étant devenus plus tard une profession, des vies sans liens avec leurs frères et sans utilité pour le monde s'étaient évaporées dans ces cloîtres, ne laissant ni traces ni regrets sur les tombeaux. J'admirai seulement combien la nature est prompte à s'emparer des places vides et des demeures abandonnées par l'homme, combien son architecture vivante d'arbustes qui s'enracinent dans le ciment, de ronces, de lierres flottants, de giroflées suspendues, de plantes grimpantes jetant leur épais manteau sur les brèches des murs, est supérieure à la froide symétrie des pierres et à la décoration morte des monuments du ciseau des hommes. Il y avait plus de soleil, plus de parfums, plus de murmures, plus de saintes psalmodies des vents, des eaux, des oiseaux, des échos sonores

du lac et des forêts sous les piliers croulants, dans les nefs démantelées et sous les voûtes déchirées de la vieille église vide de l'abbaye, qu'il n'y avait autrefois de lueurs de cierges, de vapeur d'encens et de chants monotones dans les cérémonies et dans les processions qui les remplissaient jour et nuit. La nature est le grand prêtre, le grand décorateur, le grand poëte sacré et le grand musicien de Dieu. Le nid d'hirondelles où les petits appellent et saluent le père et la mère, sous la corniche ébréchée du vieux temple; les soupirs du vent du lac qui semblent apporter sous les cloîtres dépeuplés de la montagne les palpitations de la voile, les gémissements de la vague, les dernières notes des chants des pêcheurs; les émanations embaumées qui traversent par moments la nef; les fleurs qui s'effeuillent et dont les étamines pleuvent sur les tombes, le balancement des draperies vertes qui tapissent les murs, l'écho sonore et répercuté des pas du visiteur sur les souterrains où dorment les morts : tout cela est non moins pieux, non moins recueilli, non moins infini d'impressions que l'était jadis le monastère dans toute sa splendeur sacrée. S'il y a des hommes de moins avec leurs misérables passions rapetissées par l'étroite enceinte où ils les avaient confinées et non ensevelies, il y a Dieu de plus, jamais aussi visible et aussi sensible que dans la nature, Dieu dont la splendeur sans ombre semble rentrer dans ces tombeaux de l'esprit, avec les rayons de soleil et avec la vue du firmament, que des voûtes n'interceptent plus.

XXIV

Je n'étais pas en ce moment assez maître de mes pensées pour me rendre compte de ces vagues réflexions.

J'étais comme un homme qu'on vient de décharger d'un immense fardeau et qui respire à pleine haleine en étendant ses muscles contractés et en marchant çà et là dans sa force, comme s'il allait dévorer l'espace et aspirer tout l'air du ciel dans ses poumons.

Ce fardeau dont je venais d'être soulagé, c'était mon propre cœur. En le donnant, il me semblait, pour la première fois, avoir conquis la plénitude de la vie. L'homme est tellement créé pour l'amour, qu'il ne se sent homme que du jour où il a la conscience d'aimer pleinement. Jusque-là il cherche, il s'inquiète, il s'agite, il erre dans ses pensées. De ce moment il s'arrête, il se repose, il est au fond de sa destinée.

Je m'assis sur le mur tapissé de lierre d'une haute terrasse démantelée qui dominait alors le lac, les jambes pendantes sur l'abîme, les yeux errants sur l'immensité lumineuse des eaux qui se fondaient avec la lumineuse immensité du ciel. Je n'aurais pu dire, tant les deux azurs étaient confondus à la ligne de l'horizon, où commençait le ciel, où finissait le lac. Il me semblait nager moi-même dans le pur éther et m'abîmer dans l'universel océan. Mais la joie intérieure dans laquelle je nageais était mille fois plus profonde et plus lumineuse que l'atmosphère avec laquelle je me confondais ainsi. Cette joie ou plutôt cette sérénité intérieure, il m'aurait été impossible de me la définir à moi-même. C'était comme une lumière sans éblouissement, une ivresse sans vertige, une paix sans accablement et sans immobilité. J'aurais vécu dans cet état des milliers d'années sans m'apercevoir que j'avais vécu plus de quelques secondes. Les immortels dans le ciel doivent perdre ainsi le sentiment de la durée : une pensée immuable dans l'éternité d'un moment!...

XXV

Cette sensation n'avait rien de précis, d'articulé ni de défini en moi. Elle était trop complète pour être mesurée ; trop une pour être divisible par la pensée et analysable même par la réflexion. Ce n'était ni la beauté de la créature que j'adorais, car l'ombre de la mort était encore répandue entre cette beauté et mes yeux ; ni la vanité satisfaite d'une conquête de femme à étaler, car cette vanité froide n'a jamais approché de mon âme, et je n'avais personne, dans ce désert, devant qui profaner mon amour en le dévoilant pour m'en vanter ; ni l'espoir d'enchaîner cette destinée à la mienne, car je savais qu'elle appartenait à un autre ; ni enfin la certitude d'être aimé, car j'ignorais tout de son cœur, excepté le geste et le mot de reconnaissance qu'elle m'avait adressés !

XXVI

C'était autre chose : c'était un sentiment désintéressé, calme, immatériel ; le repos d'avoir trouvé enfin l'objet toujours cherché, jamais rencontré, de cette adoration, l'idole de ce culte vague et inquiet, qui tourmente l'âme jusqu'à ce qu'elle ait entrevu l'objet de ce culte, et qu'elle s'y soit attachée comme le fer à l'aimant, ou qu'elle se confonde avec lui comme le souffle de la respiration dans les vagues de l'air respirable.

Et, chose étrange ! je n'étais pas pressé de la revoir, d'entendre sa voix, de me rapprocher d'elle, de m'entre-

tenir en liberté avec celle qui était déjà toute ma pensée et toute ma vie. Je l'avais vue; je l'emportais partout avec moi : de près, de loin, absente, présente, je la possédais; tout le reste m'était indifférent. L'amour complet est patient, parce qu'il est absolu et qu'il sent qu'il durera autant que la vie. Je défiais l'univers de m'arracher cette image sans m'arracher mon cœur. Je l'avais vue, mes désirs étaient assouvis; peu m'importait presque qu'elle m'aimât. Sa splendeur m'avait touché, je restais enveloppé de ses rayons; c'était assez pour moi. Je sentais qu'il n'y aurait plus ni nuit ni froideur dans mon cœur, dussé-je vivre un millier d'années, car elle y luirait toujours comme elle y luisait dans ce moment.

XXVII

Cette conviction donnait à mon amour la sécurité de l'immuable, le calme de la certitude, la plénitude de l'infini, l'ivresse d'une joie sans terme. Je laissais passer les heures sans les compter. N'avais-je pas devant moi les heures sans fin? et chacune de ces heures ne me rendrait-elle pas éternellement cette image toujours présente? J'allais, je venais, je m'asseyais, je me relevais, je marchais d'un pas tantôt lent, tantôt rapide. Je ne sentais plus la terre sous mes pieds; j'ouvrais les bras à l'air, au lac, à la lumière; je remerciais toute la nature; je plongeais dans le firmament des regards perçants et prolongés; j'aurais voulu y découvrir Dieu lui-même pour lui offrir l'hymne de ma reconnaissance et l'extase de ma félicité. Je n'étais plus un homme, j'étais un hymne vivant. Mon corps n'éprouvait plus sa matérialité. Je ne croyais plus au temps, ni à l'espace, ni à la mort : tant la vie de l'amour qui venait de jaillir en moi me donnait le sentiment de l'immortalité!

XXVIII

Je ne m'aperçus de la fuite des heures qu'au soleil de midi qui atteignait déjà la cime des pans de muraille de l'abbaye. Je redescendis en bondissant, à travers les bois, de rocher en rocher, de tronc d'arbre en tronc d'arbre. Mon cœur battait à fendre ma poitrine. En approchant de la petite auberge, je vis, dans un pré en pente derrière la maison, la jeune malade assise au pied d'un mur au midi ; les habitants de ce désert avaient adossé contre ce mur quelques ruches. Sa robe blanche brillait au soleil sur le vert du pré. L'ombre d'une meule de foin garantissait sa figure.

Elle lisait un petit livre ouvert sur ses genoux. Elle se distrayait par moments de sa lecture pour jouer avec les petits enfants de la montagne qui venaient lui présenter des fleurs et des châtaignes.

En m'apercevant, elle voulut se lever comme pour venir à moi. Ce geste me suffit pour m'encourager à m'approcher. Elle me reçut en rougissant et avec un tremblement de lèvres qui n'échappa pas à mon regard et qui redoubla ma propre timidité. L'étrangeté de notre situation nous embarrassait tellement l'un et l'autre que nous restâmes longtemps sans trouver rien à nous dire. A la fin, elle me fit un geste mal assuré et à peine intelligible pour m'engager à m'asseoir sur les bords de la meule de foin, non loin d'elle. Je crus voir qu'elle m'attendait et qu'elle m'avait gardé ma place. Je m'assis respectueusement un peu loin. Le silence entre nous durait toujours. Il était visible que nous cherchions tous deux, sans pouvoir les trouver, de ces paroles banales qu'on échange, comme une fausse monnaie de conversation, qui servent à cacher les pensées au lieu de les

révéler; craignant également de dire trop ou trop peu, nous retenions notre âme sur nos lèvres.

Nous continuâmes à rester muets, et ce silence augmentait notre rougeur. A la fin, nos regards baissés s'étant relevés au même moment et rencontrés dans le foyer l'un de l'autre, je vis dans ses yeux tant de sensibilité, elle vit sans doute tant d'innocence et tant de profondeur dans les miens, que nous ne pûmes plus les détacher, moi de son visage, elle de ma figure; et que des larmes y montant à la fois de nos deux cœurs, nous y portâmes instinctivement nos mains comme pour voiler nos pensées.

Je ne sais combien de minutes nous demeurâmes ainsi. Enfin, d'une voix tremblante, mais avec un peu de contrainte et d'impatience dans l'accent : « Vous m'avez donné de vos larmes, je vous ai appelé mon frère, vous m'avez adoptée pour sœur, dit-elle, et nous n'osons pas nous parler?... Une larme! reprit-elle, une larme désintéressée d'un cœur inconnu, c'est plus que ma vie ne vaut et plus qu'elle ne m'a jamais encore donné! »

Puis, avec une légère inflexion de reproche : « Vous suis-je donc redevenue étrangère depuis que je n'ai plus besoin de vos soins? Oh! quant à moi! poursuivit-elle d'un ton de résolution et de sécurité, je ne sais rien de vous que votre nom et votre visage, mais je sais votre âme. Un siècle ne m'en apprendrait pas plus!

» — Et moi, madame, lui dis-je en balbutiant, je voudrais ne savoir jamais rien de tout ce qui fait de vous un être vivant de notre vie, attaché par les mêmes liens que nous à ce triste monde; je n'ai besoin de savoir qu'une chose : c'est que vous l'avez traversé, que vous m'avez permis de vous regarder de loin et de me souvenir toujours!

» — Oh! ne vous trompez pas ainsi, reprit-elle; ne voyez pas en moi une illusion divinisée de votre cœur; je

souffrirais trop le jour où cette chimère viendrait à s'évanouir! Ne voyez en moi que ce que je suis : une pauvre femme qui se meurt dans le découragement et dans la solitude, et qui n'emportera de la terre rien de plus divin qu'un peu de pitié. Vous le verrez quand je vous dirai qui je suis, ajouta-t-elle ; mais auparavant dites-moi une chose qui m'inquiète depuis le jour où je vous ai aperçu dans le jardin. Pourquoi, si jeune et paraissant si bon, êtes-vous si seul et si triste? Pourquoi vous éloignez-vous toujours de la présence et de l'entretien des hôtes de la maison, pour vous égarer dans les sites infréquentés des montagnes ou du lac, ou pour vous renfermer dans votre chambre? Votre lumière y brille, dit-on, bien tard dans la nuit? Avez-vous un secret dans le cœur que vous ne confiez qu'à la solitude? »

Elle attendait avec une visible anxiété ma réponse. « Ce secret, lui dis-je, c'est de n'en point avoir ; c'est de sentir le poids d'un cœur qu'aucun enthousiasme ne soulevait jusqu'à cette heure dans ma poitrine ; c'est qu'après avoir essayé de le donner plusieurs fois à des sentiments incomplets, j'ai toujours été obligé de le reprendre avec des amertumes ou des dégoûts qui m'ont, si jeune et si sensible, découragé pour jamais d'aimer ! »

Alors je lui racontai, sans en rien déguiser, tout ce qui pouvait l'intéresser dans ma vie : ma naissance dans une condition modeste; mon père, militaire de trempe antique; ma mère, femme d'exquise sensibilité, cultivée dans sa jeunesse par l'élégance des lettres ; mes jeunes sœurs, filles d'une pieuse et angélique simplicité; mon éducation par la nature au milieu des enfants des montagnes de mon pays ; mes études faciles et passionnées; mon désœuvrement forcé, mes voyages, mon premier frisson sérieux de cœur auprès de la jeune fille du pêcheur de Naples ; mes mauvaises amitiés à mon retour à Paris; les légèretés, les dés-

ordres, les hontes de moi-même dans lesquelles ces liaisons m'avaient entraîné ; mon ardeur pour l'état militaire trompée par la paix, au moment où j'entrais dans l'armée; ma sortie du régiment, mes courses sans but, mon retour sans espoir dans la maison paternelle; les mélancolies dont j'étais dévoré ; le désir de mourir, le désenchantement de tout; enfin la langueur physique, résultat de la lassitude morale, et qui, sous les cheveux et sous les traits de vingt-quatre ans, cachait la précoce sénilité de l'âme, et le détachement de la terre d'un homme mûr et fatigué de jours.

XXIX

En insistant sur ces sécheresses, sur ces dégoûts et sur ces découragements de ma vie, je jouissais intérieurement, car je ne les sentais déjà plus. Un seul regard m'avait renouvelé tout entier. Je parlais de moi comme d'un être mort; un homme nouveau était né en moi.

Quand j'eus fini, je levai les yeux sur elle comme sur mon juge. Elle était toute tremblante et toute pâle d'émotion : « Dieu! s'écria-t-elle, que vous m'avez fait trembler !

» — Et pourquoi ? lui dis-je.

» — C'est, dit-elle, que si vous n'aviez pas été malheureux et isolé ici-bas, il y aurait eu entre nous deux une harmonie de moins. Vous n'auriez pas senti le besoin de plaindre quelqu'un, et j'aurais moi-même quitté la vie sans avoir entrevu l'ombre de mon âme ailleurs que dans la glace où ma froide image m'était retracée!... Seulement, poursuivit-elle, votre vie commence, et la mienne... »

Je l'empêchai d'achever : « Non, non ! m'écriai-je sour-

dement en collant mes lèvres sur ses pieds et en les entourant convulsivement de mes bras comme pour la retenir sur la terre ; non, non, elle ne finit pas, ou si elle finit, je le sens, elle finira pour deux !... »

Je tremblai du geste que j'avais fait et du cri qui m'était involontairement échappé; je n'osais plus relever mon visage du gazon d'où elle avait retiré ses pieds.

« Relevez-vous, me dit-elle avec une voix grave, mais sans colère; n'adorez pas une poussière mille fois plus poussière que celle où vous souillez vos cheveux, et qui s'envolera au premier souffle d'automne. Ne vous trompez pas sur la pauvre créature qui est devant vos yeux. Elle n'est que l'ombre de la jeunesse, l'ombre de la beauté, l'ombre de l'amour, que vous devez un jour peut-être sentir et inspirer quand cette image sera évanouie depuis longtemps. Gardez votre cœur pour celles qui doivent vivre, et ne me donnez que ce qu'on donne aux mourants : une main douce pour les soutenir au dernier pas de la vie et une larme pour les pleurer !... »

XXX

L'accent grave, réfléchi et résigné avec lequel elle prononça ces paroles me donna le frisson. Cependant, en levant les yeux sur elle, en voyant les teintes colorées du soleil couchant illuminer ce visage où la jeunesse des traits et la sérénité de l'expression resplendissaient d'heure en heure davantage, comme si un soleil nouveau s'était levé en elle, je ne pus croire à la mort cachée sous ces symptômes éclatants de vie. D'ailleurs, que m'importait? Si cette angélique apparition était la mort, eh bien, c'était la mort que j'adorais ! Peut-être l'amour immense et complet dont j'étais al-

téré n'était-il que là? peut-être Dieu ne m'en montrait-il une lueur près de s'éteindre sur la terre que pour me le faire poursuivre, à la trace de ce rayon, jusqu'à la tombe et jusqu'au ciel ?

« Ne rêvez pas ainsi, me dit-elle, mais écoutez-moi! » Elle dit cela non avec l'accent d'une amante qui joue le sérieux dans la voix, mais du ton d'une mère jeune encore qui s'adresse à un fils ou d'une sœur qui parle raison à un frère moins âgé. « Je ne veux pas que vous vous attachiez à une vaine espérance, à une illusion, à un songe; je veux que vous sachiez à qui vous engagez si témérairement un cœur que je ne pourrais retenir qu'en le trompant. Le mensonge m'a toujours été si odieux et si impossible, que je ne voudrais pas même de la suprême félicité du ciel s'il fallait tromper le ciel pour y entrer. Un bonheur dérobé ne serait pas pour moi un bonheur, mais un remords. »

Elle avait en parlant ainsi une telle candeur grave sur les lèvres, une telle sincérité dans l'accent, une telle limpidité dans les yeux, que je crus d'avance à tout ce qu'elle allait me dire. Je m'étendis à demi sur les bords de la meule de oin, à ses pieds, accoudé sur la terre, ma tête appuyée sur la paume de ma main, les yeux sur ses lèvres, dont je ne voulais perdre ni une inflexion, ni un mouvement, ni un soupir.

XXXI

« Je suis née, dit-elle, au delà des mers, comme Virginie, car l'imagination du poëte a fait une patrie à sa création, dans une des îles des tropiques. Vous devez le voir à la couleur de mes cheveux, à mon teint plus pâle que celui des femmes d'Europe; vous devez l'entendre à mon accent,

que je n'ai jamais su perdre. J'aime au fond à conserver cet accent, parce que c'est le seul souvenir que j'aie emporté du pays de mon enfance. Il me rappelle ce je ne sais quoi de plaintif qui chante dans les brises de mer, aux heures chaudes, sous les cocotiers. Vous devez le voir surtout à cette indolence incorrigible de mes attitudes et de ma démarche, qui n'a rien de la vivacité des Françaises, et qui révèle dans la nature des femmes créoles un abandon et un naturel un peu sauvage, incapable de rien feindre ou de rien cacher.

» Le nom de ma famille est d'***. Julie est le mien. Ma mère périt dans le naufrage d'une chaloupe en voulant fuir de Saint-Domingue, à l'époque du massacre des blancs. J'avais été jetée par la lame sur le rivage. J'y fus retrouvée et allaitée par une négresse, qui me rendit à mon père quelques années après. Dépouillé, proscrit, malade, mon père me ramena en France à l'âge de six ans, avec une sœur plus âgée que moi. Il mourut peu de temps après son retour, chez de pauvres parents en Bretagne où nous avions été reçus. J'y fis mon éducation jusqu'à la mort de la seconde mère que l'exil m'avait donnée. A douze ans, le gouvernement se chargea de pourvoir à mon sort, en qualité d'orpheline d'un créole qui avait rendu des services à la patrie. Je fus élevée dans toute la splendeur du luxe et dans toutes les amitiés d'élite de ces maisons somptueuses où l'État recueille les filles des citoyens morts pour le pays. J'y grandis en âge, en talents précoces, et aussi, disait-on, en ce qu'on appelait alors ma beauté. Grâce sérieuse et triste qui n'était que la fleur d'une plante des tropiques s'épanouissant, pour quelques jours, sous un ciel étranger.

» Cependant cette beauté et ces talents inutiles ne réjouissaient aucun œil et aucune affection en dehors de l'enceinte où j'étais enfermée. Mes compagnes, avec lesquelles j'avais noué ces amitiés d'enfance qui deviennent

comme des parentés de cœur, me quittaient une à une pour rentrer chez leurs mères ou pour suivre leurs maris. Aucune mère ne me rappelait. Aucune parente ne venait me visiter. Aucun jeune homme n'entendait parler de moi dans le monde et ne me demandait en mariage. J'étais triste de ces départs successifs de toutes mes amies; triste de cet abandon du monde entier et de ce veuvage éternel du cœur avant d'avoir aimé. Je pleurais souvent en secret. Je reprochais intérieurement à la négresse de ne pas m'avoir laissé ensevelir dans les flots de ma première patrie, moins cruels que ce monde où le sort m'avait jetée.

» Un homme célèbre et âgé venait de temps en temps, au nom de l'empereur, visiter la maison d'éducation nationale et s'informer des progrès que les élèves faisaient dans les sciences et dans les arts enseignés par les premiers maîtres de la capitale; on me produisait sans cesse à lui comme le modèle le plus accompli de l'éducation donnée à ces orphelines. Il me traitait depuis mon enfance avec une prédilection toute particulière. « Que je regrette, » disait-il quelquefois assez haut pour que je l'entendisse, » de n'avoir pas un fils! »

» Un jour, on me fit demander au salon de la supérieure. L'illustre vieillard m'y attendait. Il paraissait aussi intimidé que je l'étais moi-même. « Mademoiselle, me dit-il » enfin, les années coulent pour tout le monde, longues » pour vous, courtes pour moi. Vous avez aujourd'hui dix-» sept ans. Dans quelques mois, vous toucherez à l'âge où » cette maison doit vous rendre au monde. Mais le monde, » il n'y en a pas pour vous recevoir. Vous êtes sans patrie, » sans maison paternelle, sans biens et sans parents en » France. La terre où vous êtes née est possédée par les » noirs. Ce dénûment de toute existence indépendante et » de toute protection me trouble depuis plusieurs années » pour vous. La vie gagnée par le travail d'une jeune fille

» est pleine d'embûches et d'amertume. Les asiles acceptés » chez des amies sont précaires et humiliants pour la » dignité. L'extrême beauté dont la nature vous a douée » est un éclat qui trahit l'obscurité et qui attire le vice » comme l'éclat de l'or attire le larcin. Où comptez-vous » vous abriter contre ces tristesses ou contre ces dangers » de la vie? — Je n'en sais rien, lui dis-je, et je ne vois » depuis quelque temps que Dieu ou la mort qui puisse » me sauver de ma destinée. — Oh! reprit-il avec un sou- » rire triste et indécis, il y aurait un autre salut auquel j'ai » pensé, mais que j'ose à peine vous proposer. — Dites, » monsieur, lui répondis-je; vous avez eu depuis si long- » temps pour moi le regard et l'accent d'un père, que je » croirai obéir au mien en vous obéissant. — Un père, » reprit-il : oh! heureux mille fois celui qui aurait une fille » telle que vous! Pardonnez-moi si j'ai osé quelquefois con- » cevoir un pareil rêve. Écoutez-moi, me dit-il alors d'une » voix plus grave et plus tendre, et répondez-moi dans » toute la liberté et dans toute la réflexion de votre esprit. » Je touche à mes dernières années; la tombe ne peut pas » tarder beaucoup à s'ouvrir pour moi; je n'ai point de pa- » rents à qui laisser mon seul héritage, la modeste illustra- » tion de mon nom et le peu de fortune que mes travaux » m'ont permis d'acquérir. J'ai vécu seul jusqu'ici, unique- » ment absorbé par ces études qui ont usé et illustré mon » existence. J'arrive à la fin de la vie et je m'aperçois dou- » loureusement que je n'ai pas commencé à vivre, puisque » je n'ai pas pensé à aimer. Il est trop tard pour revenir » sur mes pas et reprendre la route du bonheur, au lieu de » la route de la gloire que j'ai malheureusement choisie; et » cependant je ne voudrais pas mourir sans chercher à re- » vivre dans une mémoire après moi par un sentiment, » seule immortalité à laquelle je croie. Ce sentiment ne » peut être qu'un peu de reconnaissance. C'est de vous que

» je voudrais l'obtenir. Mais pour cela, ajouta-t-il plus
» timidement, il faudrait que vous eussiez le courage d'ac-
» cepter aux yeux du monde, et pour le monde seulement,
» le nom, la main, l'attachement d'un vieillard qui ne se-
» rait pour vous qu'un père, et qui ne demanderait à son
» titre d'époux que le droit de vous recevoir dans sa mai-
» son et de vous chérir comme son enfant ! »

» Il se tut, et se retira en refusant de recevoir, ce jour-là, une réponse; cette réponse était déjà sur mes lèvres. C'était le seul homme qui eût montré pour moi, parmi les visiteurs de la maison, un autre sentiment que cette admiration banale et presque insolente qui se trahit par des regards et par des exclamations et qui est autant une offense qu'un hommage à l'innocence et à la timidité. Je ne connaissais pas l'amour; je ne sentais en moi que le vide de tous les attachements de famille; il me semblait doux de les retrouver auprès d'un père dont le cœur m'avait si généreusement adoptée. Je trouvais un asile honorable et sûr contre l'incertitude de l'existence où j'allais être jetée dans quelques mois, un nom qui répandrait un prestige sur la femme dont ce nom devenait le diadème; des cheveux blanchis, mais blanchis sous la renommée qui rajeunit tous les jours ses élus; des années qui auraient presque égalé cinq fois le nombre des miennes, mais des traits purs et nobles qui inspiraient le respect du temps sans les dégoûts de la vieillesse; un visage enfin où le génie et la bonté, ces deux beautés de l'âge, attiraient même l'œil et l'affection des enfants. . . . . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

» Le jour où je devais sortir pour toujours de l'établissement des orphelines, j'entrai, non comme sa femme, mais comme sa fille, dans la maison de mon mari. Le monde l'appelait ainsi; pour lui, il ne voulut jamais que je l'appelasse d'un autre nom que celui de père. Il en eut pour moi tout le respect, tous les soins. Il fit de moi le centre d'une société nombreuse et choisie; elle était composée de l'élite de ces vieillards célèbres dans les lettres, dans la philosophie et dans la politique, qui avaient été l'éclat du dernier siècle et qui avaient échappé à la hache de la révolution et à la servitude volontaire de l'empire. Il me choisit des amies et des guides parmi les femmes célèbres de cette époque par leurs mérites et par leurs talents. Il m'encouragea lui-même à ces attachements de cœur ou d'esprit propres à distraire et à diversifier ma vie dans la maison d'un vieillard. Bien loin de se montrer sévère ou jaloux de mes relations, il recherchait avec une attention complaisante toutes les personnes remarquables dont la société pouvait avoir de l'attrait pour moi. J'étais l'idole et le culte de cette maison. Cette idolâtrie générale dont j'étais l'objet fut peut-être ce qui me sauva de tout sentiment de prédilection. J'étais trop heureuse et trop encensée pour avoir le temps de sentir mon cœur, et puis il y avait une paternité si tendre dans les rapports de mon mari avec moi, bien que sa tendresse se bornât à me presser quelquefois contre son cœur et à me baiser sur le front, en écartant de la main mes cheveux! J'aurais craint de déranger quelque chose à mon bonheur en y touchant, même pour le compléter. Ma vie était si douce!

» Le matin, des études fortes et des lectures attachantes dans la bibliothèque de mon mari; j'aimais à lui servir de disciple; le jour, des promenades solitaires dans les grands

bois de Saint-Cloud et de Meudon avec lui; le soir, un petit nombre d'amis, la plupart graves et âgés, discourant de tout dans la liberté de la confidence. Tous ces cœurs froids mais indulgents semblaient entraînés vers ma jeunesse. Le sentiment redescend du cœur des vieillards comme l'eau des sommets couverts de frimas. Voilà toute ma vie. Jeunesse noyée sous cette neige de cheveux blancs; atmosphère tiède de ces haleines de vieillards qui me conservait, mais qui finit par m'alanguir. Il y avait trop d'années entre ces âmes et la mienne. Oh! que n'aurais-je pas donné pour avoir un ami ou une amie de mon âge? pour réchauffer un peu à ce contact mes pensées qui se congelaient en moi comme la rosée du matin sur une plante trop près des glaciers de ces montagnes?

» Mon mari me regardait souvent avec tristesse, il semblait s'alarmer de la langueur de ma voix et de la pâleur de mes traits. Il aurait voulu à tout prix donner de l'air à mon âme et du mouvement à mon cœur. Il ne cessait de me convier à toutes les diversions agréables propres à m'arracher à ma mélancolie. Il me confiait aux femmes de sa société; il me forçait tendrement à me montrer dans les fêtes, dans les bals et dans les spectacles. Le resplendissement de ma jeunesse et de ma figure pouvait m'y donner à moi-même la joie et l'orgueil de l'enivrement que je répandais autour de moi. Le lendemain il entrait dans ma chambre, à mon réveil. Il me faisait raconter l'impression que j'avais produite, les regards que j'avais attirés, les cœurs même que j'avais paru émouvoir. « Et vous, me » disait-il avec un ton de douce interrogation, vous ne » sentez donc rien de tout ce que vous inspirez autour de » vous? Votre cœur de vingt ans est donc né vieux comme » le mien? — Votre amitié me suffit, lui répondais-je; je » ne souffre pas, je ne rêve rien, je suis heureuse. — Oui, » reprenait-il, mais vous vieillissez à vingt ans! Oh! son-

» gez que c'est à vous de me fermer les yeux! Rajeunis-
» sez! vivez à tout prix, pour que je n'aie pas à vous sur-
» vivre! »

» Il faisait appeler médecin sur médecin; tous, après m'avoir fatiguée de questions, s'accordèrent à dire que j'étais menacée de spasmes au cœur. Les premiers développements de cette maladie s'étaient révélés. Il me fallait, disaient-ils, un long déplacement de mes habitudes sédentaires, un changement complet d'air et de ciel pour rendre à ma nature tropicale, mais refroidie sous ces brumes de Paris, l'expansion et l'énergie dont elle avait besoin pour revivre. Mon mari n'hésita pas à sacrifier à l'espoir de me conserver la joie de m'avoir sans cesse à côté de lui. Ne pouvant, à cause de son âge et de ses fonctions, m'accompagner, il me confia à une famille étrangère qui conduisait deux filles à peu près de mon âge en Italie et en Suisse. J'ai voyagé deux ans avec cette famille; j'ai vu ces montagnes et ces mers qui m'ont rappelé celles de mon enfance; j'ai respiré ces airs tièdes et énergiques des vagues et des glaciers : rien n'a pu me rendre cette jeunesse, flétrie dans mon cœur, bien que sur ma figure elle trompe encore quelquefois mes propres yeux. Les médecins de Genève m'ont envoyée ici pour dernière tentative de leur art. Ils m'ont ordonné d'y prolonger mon séjour tant qu'il y aurait un rayon de soleil dans ce ciel d'automne; après quoi j'irai rejoindre mon mari. Hélas! j'aurais tant aimé à lui montrer sa fille guérie, rajeunie, rayonnante d'avenir, à mon retour. Mais, je le sens, je ne reviendrai que pour attrister ses derniers jours et peut-être pour m'éteindre dans ses bras!

» C'est égal, reprit-elle avec une résignation qui avait presque l'accent de la joie, je ne quitterai plus désormais la terre sans avoir entrevu ce frère de l'âme qu'un pressentiment m'avait fait rêver en vain jusqu'à ce jour, et dont

l'image m'avait désenchantée d'avance de tous les êtres réels!

» Oh! dit-elle en finissant et en se voilant les yeux de ses longs doigts roses à travers lesquels je vis filtrer une ou deux larmes; oh! s'il n'était pas trop tard pour vivre encore! Je voudrais vivre maintenant des siècles pour ce frère qui a prié, qui a été ému de pitié pour moi, qui a pleuré, et, ajouta-t-elle en dévoilant tout à coup ses yeux levés vers le ciel, qui m'a appelée sa sœur!... Et qui ne me retirera plus ce doux nom, poursuivit-elle avec un accent et un regard de tendre interrogation, ni pendant ma vie, ni après ma mort?... »

. . . .

XXXII

Ma tête tomba, anéantie de félicité, sur ses pieds; ma bouche s'y colla sans pouvoir trouver une parole.

J'entendis le pas des bateliers qui venaient nous avertir que le lac était calme et qu'il restait juste assez de jour pour repasser à la rive de Savoie. Nous nous levâmes pour les suivre.

Elle et moi nous marchions d'un pas chancelant comme dans l'ivresse. Oh! qui pourrait décrire ce que j'éprouvais en sentant le poids de son corps souple, mais affaissé par la souffrance, peser délicieusement sur moi comme si elle se fût involontairement complu à sentir et à me faire sentir à moi-même que j'étais désormais la seule force, le seul appui de sa faiblesse chancelante. J'entends encore, après dix ans écoulés depuis cette heure, le bruit des feuilles sèches qui criaient en se froissant sous nos pas; je vois encore nos deux longues ombres confondues en une seule

ombre que le soleil couchant jetait à gauche, sur l'herbe du verger, comme un linceul mobile qui suivait la jeunesse et l'amour pour les ensevelir avant le temps! Je sens encore la douce tiédeur de son épaule contre mon cœur et le battement d'une des tresses de ses cheveux que le vent du lac jetait contre ma figure et que mes lèvres s'efforçaient de retenir pour avoir le temps de les baiser! O temps! que de joies infinies de l'âme tu ensevelis dans une pareille minute! ou plutôt, que tu es impuissant pour ensevelir, impuissant pour faire oublier!

XXXIII

La soirée était aussi calme et aussi tiède que la veille avait été orageuse et glaciale. Les montagnes nageaient dans une légère teinte violette qui les grandissait en les éloignant; on ne pouvait dire si c'étaient des montagnes ou de grandes ombres mobiles et vitrées à travers lesquelles on aurait pu entrevoir le ciel chaud de l'Italie. L'azur était tacheté de petites nuées pourpres, semblables aux plumes ensanglantées qui se détachent de l'aile d'un cygne déchiré par des aigles. Le vent était tombé avec le jour.

Les vagues allongées et nacrées ne jetaient plus qu'une petite frange d'écume au pied des rochers, d'où pendaient les feuilles trempées des arbustes. Les légères fumées des chaumières hautes, dispersées sur les flancs du mont du Chat, montaient çà et là; elles rampaient contre la montagne pour s'élever, tandis que les cascades descendaient dans les ravins comme des fumées d'eau. Les vagues du lac étaient si transparentes, qu'en nous penchant hors de la barque nous y voyions l'ombre des rames et nos visages

qui nous regardaient; si tièdes, qu'en y trempant le bout des doigts pour y entendre le murmure du sillage de nos mains, nous n'y sentions que les caresses de l'eau sous ses frissons voluptueux.

Un petit rideau, comme dans les gondoles de Venise, nous séparait des bateliers. La malade était couchée sur un des bancs du bateau qui lui servait de lit, le coude sur le coussin, le corps enveloppé de châles contre l'humidité du soir, mon manteau replié autour de ses pieds. Son visage était tantôt dans l'ombre, tantôt éclairé et ébloui par les derniers reflets roses du soleil suspendu au sommet des sapins noirs de la grande Chartreuse. J'étais couché sur un monceau de filets étendus au fond de la barque, le cœur plein, la bouche muette, les yeux sur ses yeux. Qu'avions-nous besoin de parler quand le soleil, le soir, les montagnes, l'air, les eaux, les rames, le balancement voluptueux de la barque, l'écume du sillage qui nous suivait en murmurant, nos regards, nos silences, nos respirations, nos âmes à l'unisson parlaient si divinement pour nous? Nous paraissions craindre plutôt instinctivement que le moindre bruit de voix ou de paroles ne vînt détruire l'enchantement d'un pareil silence. Nous croyions glisser de l'azur du lac à l'azur du ciel, sans voir les bords que nous venions de quitter ni les rivages où nous allions toucher.

XXXIV

J'entendis une des respirations de Julie plus forte et plus prolongée que les autres s'écouler lentement de ses lèvres, comme si sa poitrine eût été délivrée d'un poids qui l'eût oppressée jusqu'alors. Je fus troublé. « Vous souffrez? lui dis-je avec tristesse. — Non, dit-elle, ce n'était pas une

souffrance, mais une pensée. — A quoi pensez-vous si fortement? repris-je. — Je pensais, me répondit-elle, que si Dieu frappait, en cet instant, d'immobilité toute la nature; si ce soleil restait suspendu ainsi, le disque à moitié plongé derrière ces sapins qui obscurcissent le ciel; si cette lumière et cette ombre restaient ainsi confondues et indécises dans l'atmosphère, ce lac dans la même limpidité, cet air dans la même tiédeur, ces deux bords éternellement à la même distance de ce bateau, ce même rayon de lumière éthérée sur votre front, ce même regard de votre pitié dans mes yeux, cette même possession de joie dans mon cœur, je comprendrais enfin ce que je n'avais pas compris encore depuis que je pense ou que je rêve. — Et quoi donc? lui demandai-je avec anxiété. — L'éternité dans une minute et l'infini dans une sensation! » s'écria-t-elle en se renversant à demi sur le bord du bateau, comme pour regarder l'eau et pour m'épargner l'embarras d'une réponse.

A la place des chastes et ineffables sentiments dont mon cœur était inondé, j'eus la gaucherie de répondre par une banalité de vulgaire adoration qui laissait entendre qu'un pareil bonheur ne me suffirait pas s'il n'était pas la promesse et l'avant-goût d'une autre félicité. Elle me comprit trop, elle rougit pour moi plus que pour elle-même. Elle se retourna, le visage empreint de l'émotion d'une sainteté profanée; et, d'un accent aussi tendre mais plus pénétré et plus solennel que je n'en avais encore entendu sur ses lèvres : « Vous m'avez fait bien mal, me dit-elle à voix basse; approchez-vous plus près, et écoutez-moi. Je ne sais pas si ce que je sens pour vous et ce que vous paraissez sentir pour moi est ce qu'on appelle amour, dans la langue pauvre et confuse du monde où les mêmes mots servent à exprimer des choses qui ne se ressemblent que dans le son qu'elles rendent sur les lèvres de l'homme;

je ne veux pas le savoir; et vous, oh! je vous en conjure, ne le sachez jamais! Mais je sais que c'est le plus suprême et le plus complet bonheur que l'âme d'un être vivant puisse aspirer de l'âme, des yeux, de la voix d'un autre être qui lui ressemble, qui lui manquait et qui se complète en le rencontrant. À côté de ce bonheur sans mesure, à côté de cette union des âmes qui les rend aussi inséparables que le rayon de ce soleil qui se couche et le rayon de cette lune qui se lève quand ils se rencontrent dans le même ciel pour remonter confondus dans ce même éther, y a-t-il un autre bonheur, grossière image de celui-là, aussi loin de l'union immatérielle et éternelle de nos âmes que la poussière est loin de ces étoiles? Je n'en sais rien; je n'en veux rien savoir, ajouta-t-elle avec un accent de dédaigneuse tristesse dont je ne compris pas d'abord le sens énigmatique. Mais, reprit-elle avec un abandon d'attitude, d'accent et de confiance qui semblait la donner tout entière à moi : qu'importent les mots? Je vous aime! La nature entière le dirait pour moi si je ne le disais pas; ou plutôt, laissez-moi le dire tout haut la première, le dire pour deux : nous nous aimons!

» — Oh! dites-le! dites-le encore! redites-le mille fois! m'écriai-je en me levant comme un insensé et en parcourant à grands pas la barque, qui résonnait et qui chancelait sous mes pieds. Disons-le ensemble, disons-le à Dieu et aux hommes, disons-le au ciel et à la terre; disons-le aux éléments muets et sourds! disons-le éternellement, et que toute la nature le redise éternellement avec nous!... »

Je tombai à genoux devant elle, les mains jointes et le visage caché dans mes cheveux.

« Calmez-vous, me dit-elle en posant son doigt sur ma tête, et laissez-moi vous parler, sans m'interrompre, jusqu'au bout. »

Je me rassis et je me tus.

XXXV

« Je vous l'ai dit, reprit-elle, ou plutôt je ne vous l'ai pas dit, je vous aime! je vous aime de toute l'attente, de toutes les impatiences d'une vie stérile de vingt-huit ans. Mais, hélas! je vous ai connu et aimé trop tard, si vous comprenez l'amour comme le reste des hommes le comprend, et comme vous paraissiez le comprendre vous-même tout à l'heure, dans ce mot profane et léger que vous m'avez dit. Écoutez-moi, poursuivit-elle, et comprenez-moi bien: je suis à vous, je vous appartiens, je m'appartiens à moi-même, et je puis le dire sans rien enlever à ce père adoptif qui n'a jamais voulu voir en moi que sa fille. Ne vous étonnez pas de ce langage qui n'est pas celui des femmes d'Europe : elles aiment faiblement, elles se sentent aimées de même, elles craindraient de perdre le sentiment qu'elles inspirent en avouant un secret qu'elles veulent se faire arracher. Je ne leur ressemble ni par la patrie, ni par le cœur, ni par l'éducation. Élevée par un mari philosophe, au sein d'une société d'esprits libres, dégagés des croyances et des pratiques de la religion qu'ils ont sapée, je n'ai aucune des superstitions, aucun des scrupules qui courbent le front des femmes ordinaires devant un autre juge que leur conscience. Leur dieu d'enfance n'est pas le mien. Je ne crois qu'au Dieu invisible qui a écrit son symbole dans la nature, sa loi dans nos instincts, sa morale dans notre raison. La raison, le sentiment et la conscience sont mes seules révélations. Aucun de ces trois oracles de ma vie ne me défendrait d'être à vous; mon âme tout entière me précipiterait à vos pieds, si vous ne pouviez être heureux qu'à ce prix. Mais ne

croirons-nous pas plus à l'immatérialité et à l'éternité de notre attachement quand il restera élevé à la hauteur d'une pensée pure, dans les régions inaccessibles au changement et à la mort, que s'il descendait à l'abjecte nature des sensations vulgaires en se dégradant et en se profanant? D'ailleurs... » ajouta-t-elle après un court silence. Mais elle rougit, n'acheva pas et se tut.

Nous demeurâmes longtemps sans voix. A la fin, avec un soupir arraché du fond de ma poitrine : « Je vous ai comprise, lui dis-je, et le serment de l'éternelle innocence de mon amour a été juré dans mon cœur avant que vous eussiez achevé de me le demander. »

XXXVI

Cette résignation sembla la combler de bonheur et redoubler le charmant abandon de sa tendresse. La nuit était tombée sur le lac, les étoiles du firmament s'y regardaient, les grands silences de la nature endormaient la terre. Les vents, les arbres, les flots, nous laissaient entendre les fugitives impressions du sentiment ou de la pensée qui parlent à voix basse dans les cœurs heureux. Les bateliers chantaient par moments ces airs traînants et monotones qui ressemblent aux ondulations notées des vagues sur les grèves. Cela me fit penser à sa voix, qui résonnait sans cesse dans mon oreille. « Ah! si vous marquiez cette nuit délicieuse par quelques accents jetés à ces vagues et à ces ombres pour qu'elles restassent à jamais pleines de vous? » lui dis-je.

Je fis signe aux bateliers de se taire et d'assoupir le bruit de leurs rames, dont les gouttes retombaient seulement comme un accompagnement musical en petites notes ar-

gentines sur les eaux. Elle chanta une ballade écossaise à la fois maritime et pastorale : une jeune fille que le pauvre matelot, son amant, a quittée pour aller chercher fortune aux Indes y raconte que ses parents se sont lassés d'attendre le retour du jeune homme, et lui ont fait épouser un vieillard, auprès duquel elle serait heureuse, si elle ne rêvait pas à celui qu'elle a aimé le premier. Cette ballade commence ainsi :

Quand les moutons sont dans la bergerie,
Que le sommeil aux humains est si doux,
Je songe, hélas! aux chagrins de ma vie,
Et près de moi dort mon bon vieil époux.

Après chaque couplet, il y a une longue rêverie chantée en notes vagues et sans paroles, qui berce l'âme sur des flots de tristesse infinie, et qui fait monter les larmes aux yeux; puis le récit recommence au couplet suivant, avec l'accent sourd et lointain d'un souvenir qui regrette, qui souffre et qui se résigne. Si les strophes grecques de Sapho sont le feu même de l'amour, ces notes écossaises sont les larmes mêmes de la vie sous les coups mortels de la destinée. Je ne sais pas qui a écrit cette musique; mais qui que ce soit, qu'il soit béni pour avoir exprimé, par quelques notes, cet infini de la tristesse humaine, dans le gémissement mélodieux d'une voix! Depuis ce jour, il ne m'a plus été possible d'entendre les premières mesures de cet air sans m'enfuir comme un homme poursuivi par une ombre, et quand je sens le besoin d'ouvrir mon cœur par une larme, je me chante intérieurement à moi-même le refrain plaintif, et je me sens prêt à pleurer, moi qui ne pleure plus!

XXXVII

Nous arrivâmes au petit môle du *Pertuis*, qui s'avance dans le lac, et où l'on amarre les bateaux; c'est le port d'Aix; il est situé à une demi-lieue de la ville. Il était plus de minuit. Il n'y avait plus sur le môle ni voitures ni ânes pour ramener les étrangers à la ville. La route était trop longue pour permettre à une femme souffrante de faire le trajet à pied!

Après avoir vainement frappé aux portes de deux ou trois chaumières voisines, les bateliers proposèrent de porter la dame jusqu'à Aix. Ils enlevèrent gaiement leurs avirons des anneaux qui les attachaient au bordage, ils les lièrent ensemble avec les cordes de leurs filets, ils posèrent un des coussins du bateau sur ces cordes, ils formèrent ainsi un brancard souple et flottant sur lequel ils firent coucher l'étrangère. Puis, quatre d'entre eux élevant chacun sur son épaule une des extrémités des avirons, ils se mirent en route, sans imprimer au palanquin d'autre balancement que celui de leurs pas.

J'avais voulu leur disputer la joie de porter une part de ce doux fardeau, mais ils m'avaient repoussé avec un jaloux empressement. Je marchais à côté du brancard, ma main droite dans les mains de la malade pour qu'elle pût s'appuyer et se retenir à moi dans les inégalités de la marche. Je l'empêchais de glisser de l'étroit coussin sur lequel elle était étendue. Nous marchâmes ainsi en silence et lentement, à la clarté de la pleine lune, sous la longue avenue des peupliers. Oh! qu'elle me parut courte cette avenue! et que j'aurais voulu qu'elle me conduisît ainsi jusqu'au dernier pas de nos deux vies! Elle ne me parlait

pas, je ne lui disais rien ; mais je sentais tout le poids de son corps suspendu avec confiance à mon bras, mais je sentais ses deux mains froides entourer la mienne, et de temps en temps une involontaire étreinte, une haleine plus chaude sur mes doigts, me faisaient comprendre qu'elle avait approché ses lèvres de mes mains pour les réchauffer. Non, jamais de pareils silences ne continrent de si intimes épanchements. Quand nous arrivâmes à la maison du vieux médecin et que nous déposâmes la malade sur le seuil de sa chambre, je sentis ma main toute trempée de ses larmes ; je l'essuyai sur mes lèvres et j'allai me jeter tout habillé sur mon lit.

XXXVIII

J'eus beau me tourner et me retourner sur mon oreiller, je ne pus pas dormir. Les mille circonstances de ces deux journées se reproduisaient dans mon esprit avec une telle force, que je ne pouvais croire qu'elles fussent finies ; je revoyais et j'entendais tout ce que j'avais vu et entendu la veille. La fièvre de mon âme s'était communiquée à mes tempes. Je me levai, me recouchai vingt fois sans pouvoir trouver le calme. A la fin, j'y renonçai. Je cherchai par l'agitation de mes pas à tromper l'agitation de mes pensées. J'ouvris la fenêtre, je feuilletai des livres sans les comprendre, je marchai rapidement dans ma chambre, je déplaçai et replaçai ma table et ma chaise pour trouver une bonne place et pour achever la nuit assis ou debout. Tout ce bruit se fit entendre au salon voisin. Mes pas troublèrent la pauvre malade, qui peut-être ne dormait pas plus que moi. J'entendis des pas légers craquer sur le parquet et s'approcher de la porte de chêne fermée à deux

verrous qui séparait son salon de ma chambre : j'appliquai mon oreille contre les panneaux, j'entendis une respiration retenue et le froissement d'une robe de soie contre la muraille. La lueur d'une lampe filtrait à travers les fentes de la porte et au-dessous des battants sur mon plancher. C'était elle, elle était là, l'oreille collée aussi à quelques lignes de mon front, elle pouvait entendre battre mon cœur !

« Êtes-vous malade? me dit tout bas une voix que j'aurais reconnue à un seul soupir.

» — Non, répondis-je, mais je suis trop heureux ! l'excès du bonheur est aussi fiévreux que celui de l'angoisse. Cette fièvre est celle de la vie ; je ne la crains pas, je ne la fuis pas, et je veille pour en jouir.

» — Enfant, me dit-elle, allez vous endormir pendant que je veille, c'est à moi maintenant de veiller sur vous !

« — Mais vous-même, lui criai-je tout bas, pourquoi ne dormez-vous pas?

» — Moi, reprit-elle, je ne veux plus dormir, pour ne pas perdre une minute du sentiment de joie nouvelle dont je suis inondée. J'ai peu de temps à savourer cette joie, je ne veux en rien perdre par l'oubli dans le sommeil. Je suis venue m'asseoir là pour vous entendre peut-être et pour me sentir du moins près de vous?

» — Oh ! murmurai-je entre mes lèvres, pourquoi si loin encore? pourquoi ce mur entre nous?

» — Est-ce donc cette porte qui est entre nous, et non notre volonté et notre serment? me dit-elle. Tenez ! s'il n'y a pas en vous quelque chose de plus fort que votre amour même, qui domine, qui subjugue votre emportement, vous n'êtes pas le frère que j'ai cru trouver. »

Elle continua avec un accent à la fois plus passionné et plus solennel : « Je ne veux rien devoir qu'à vous-même : car si vous trouviez ce que vous appelez un bonheur, ce

bonheur serait une faute pour vous! et pour moi... je descendrais de l'élévation où vous m'avez placée!... »

L'excès de mon émotion, l'impétueux élan de mon cœur vers cette voix, la violence morale qui me repoussait, me firent tomber anéanti, dans l'attitude d'un homme blessé à mort, sur le seuil de cette porte fermée. Je l'entendis, elle, marcher longtemps de l'autre côté de la porte. Nous continuâmes, une partie de la nuit, à causer à voix basse. Paroles intimes, inusitées dans la langue ordinaire des hommes, flottantes entre le ciel et la terre, souvent interrompues de longs silences, pendant lesquels les cœurs se parlent d'autant plus que les mots manquent davantage aux lèvres. A la fin, les silences devinrent plus longs, les voix plus éteintes, et je m'endormis de lassitude, la joue contre le mur et les mains jointes sur mes genoux.

XXXIX

Quand je m'éveillai, le soleil, déjà très-haut dans le ciel, inondait ma chambre de réverbérations lumineuses. Les rouges-gorges d'automne piétinaient et becquetaient en gazouillant les vignes et les groseilliers sous ma fenêtre; toute la nature semblait s'être parée, illuminée et animée pour fêter le jour de notre naissance à une nouvelle vie. Tous les bruits de la maison me semblaient joyeux comme moi. Je n'entendais que les pas légers de la femme de chambre qui allait et venait dans le corridor, pour porter le déjeuner à sa maîtresse; les voix enfantines des petites filles de la montagne qui lui apportaient les fleurs des bords du glacier; les trépignements et les sonnettes des mulets qui l'attendaient dans la cour, pour la conduire au lac ou aux sapins. Je changeai mes vêtements souillés de poussière et

d'écume, je lavai mes yeux battus et rouges d'insomnie, je peignai mes cheveux en désordre, je mis mes guêtres de cuir de chasseur de chamois des Alpes, je pris mon fusil, je descendis à la table commune, où le vieux médecin déjeunait avec sa famille et ses hôtes.

XL

On s'entretint à table de la tempête sur le lac, du danger qu'avait couru la jeune étrangère, de son évanouissement à Haute-Combe, de son absence de deux jours, du bonheur que j'avais eu de la rencontrer et de la ramener la veille. Je priai le médecin d'aller lui demander pour moi la permission de m'informer de sa santé et de l'accompagner dans ses courses. Il redescendit avec elle plus belle, plus touchante et plus rajeunie par le bonheur qu'on ne l'avait encore vue. Elle éblouissait tout le monde, elle ne regardait que moi. Moi seul je comprenais ses regards et ses mots à double interprétation. Ses guides l'enlevèrent avec des cris de joie sur le fauteuil à marchepied flottant qui sert de selle aux femmes de Savoie. Je suivis à pied le mulet aux clochettes tintantes qui la portait, ce jour-là, aux chalets les plus élevés de la montagne.

Nous y passâmes la journée tout entière, presque sans nous parler, tant nous nous entendions déjà complétement sans paroles; occupés tantôt à contempler la lumineuse vallée de Chambéry, qui semblait se creuser et s'élargir à mesure que nous nous élevions davantage; tantôt à nous arrêter sur le bord des cascades, dont la fumée colorée par le soleil nous enveloppait d'arcs-en-ciel ondoyants, qui nous semblaient l'encadrement surnaturel et l'auréole mystérieuse de notre bonheur; tantôt à cueillir les dernières

fleurs de la terre sur les prés en pente des chalets, à échanger ces fleurs entre nous; tantôt à ramasser les châtaignes oubliées au pied des châtaigniers, à les écorcer pour les faire cuire le soir au feu de sa chambre; tantôt à nous asseoir sous les derniers chalets des montagnes déjà abandonnés par leurs habitants; nous nous disions combien seraient heureux deux êtres relégués par le hasard dans une de ces masures désertes formées de quelques troncs d'arbres et de quelques planches, à la proximité des étoiles, au murmure des vents dans les sapins, au frisson des glaciers et des neiges, mais séparés des hommes par la solitude et ne remplissant que d'eux-mêmes une vie pleine et débordante d'un seul sentiment!

XLI

Le soir nous redescendîmes à pas lents. Nous nous regardions tristement comme si nous eussions laissé nos domaines et notre bonheur pour jamais derrière nous. Elle remonta dans son appartement. Je restai pour souper avec la famille et les hôtes. Après le souper, je frappai, comme nous en étions convenus, à la porte de sa chambre. Elle me reçut comme un ami d'enfance retrouvé après une longue séparation. J'y passai désormais ainsi toutes les soirées. Je la trouvais ordinairement à demi couchée sur un canapé recouvert de toile blanche, dans un angle entre la fenêtre et le foyer; une petite table de bois brun sur laquelle brûlait une lampe de cuivre portait des livres, des lettres reçues ou commencées dans la journée; il y avait aussi une petite boîte à thé en acajou, qu'elle me donna en partant et qui n'a plus quitté ma cheminée depuis ce temps-là, et deux tasses de porcelaine bleue et rose de la Chine

dans lesquelles nous prenions le thé, à minuit. Le bon vieux médecin montait ordinairement avec moi pour causer avec sa jeune malade; mais, après quelque demi-heure de conversation, cet excellent homme, s'apercevant bien que ma présence contribuait plus que ses conseils et ses bains au rétablissement visible d'une santé si chère à tous, nous laissait seuls avec nos livres et nos entretiens. A minuit, je baisais sa main, qu'elle me tendait à travers la table, et je me retirais dans ma chambre. Je ne me couchais que quand je n'entendais plus aucun bruit dans la sienne.

XLII

Nous menâmes encore pendant cinq longues et courtes semaines cette intime et délicieuse vie à deux : longues par les palpitations innombrables de nos cœurs; courtes par la rapidité des heures qui les remplissaient. Il semblait que, par un miracle de la Providence qui ne se reproduit pas une année sur dix, la saison, complice de notre bonheur, était d'accord avec nous pour le prolonger. Le mois d'octobre tout entier et une moitié du mois de novembre ressemblèrent à un printemps ressuscité de l'hiver et qui n'avait oublié que ses feuilles dans le tombeau. Les brises étaient tièdes, les eaux bleues, les sapins verts, les nuées roses, les soleils éclatants. Les jours seulement étaient courts; mais les longues soirées auprès des cendres chaudes de sa cheminée nous rapprochaient davantage : elles nous rendaient plus exclusivement présents encore l'un à l'autre; elles empêchaient nos regards et nos âmes de s'évaporer dans la splendeur de la nature extérieure. Nous les préférions aux longs jours d'été. Notre été était en nous. Nous le sentions mieux en nous confinant dans notre demeure

pendant les longues ténèbres des soirs et des nuits de novembre, au tintement de quelques premières rafales de givre ou de neige sur les vitres et aux gémissements du vent d'automne; ce vent pluvieux semblait nous refouler en nous-mêmes et nous crier : « Hâtez-vous de vous dire tout ce que vous avez renfermé jusqu'à présent dans vos cœurs, car je suis la voix des mauvais jours qui approchent et qui vont vous séparer. »

XLIII

Nous visitâmes ensemble plus de sites sublimes ou gracieux, plus de solitudes, plus de maisonnettes suspendues entre les abîmes et les nuages aux corniches saillantes des montagnes, plus de vergers, plus d'eaux laiteuses écumant sur les prés en pente, plus de forêts de sapins et de châtaigniers ouvrant leurs sombres colonnades aux regards et répercutant le bruit de nos voix sous leurs dômes, qu'il n'en faudrait pour cacher un monde d'amants. Nous laissions à chacun de ces sites un de nos soupirs, un de nos enthousiasmes, une de nos bénédictions. Nous les priions tout bas ou tout haut de conserver le souvenir de l'heure que nous y avions passée ensemble, des pensées qu'ils nous avaient données, de l'air qu'ils nous avaient fait respirer, de la goutte d'eau que nous y avions bue dans le creux de nos mains, de la feuille ou de la fleur que nous y avions cueillie, de la trace que nos pas y avaient imprimée sur l'herbe humide; nous leur demandions de nous rendre tout cela un jour avec la parcelle d'existence que nous y laissions, pour ne rien perdre de la félicité qui débordait de nos cœurs, et pour retrouver toutes ces minutes, toutes ces extases, toutes ces émanations de nous-mêmes dans ce dé-

pôt fidèle de l'éternité où tout se retrouve, même le souffle qu'on vient de respirer et la minute qu'on croit avoir perdue.

Jamais peut-être depuis la création de ces lacs, de ces torrents et de ces granits, des élans de cœur aussi tendres et aussi enflammés ne s'étaient élevés de ces montagnes vers Dieu. Il y avait dans nos âmes assez de vie et assez d'amour pour animer toute cette nature, eaux, ciel, terre, arbres, rochers, et pour leur faire rendre des soupirs, des ardeurs, des étreintes, des voix, des cris, des parfums, des flammes capables de remplir le sanctuaire entier d'une nature plus vaste et plus vide encore que celle où nous nous égarions. Un globe n'eût-il été créé que pour nous seuls, nous seuls aurions suffi à le peupler, à lui donner la vie, la parole, la bénédiction pendant une éternité! Et qu'on dise que l'âme humaine n'est pas infinie! Et qui donc a senti les bornes de sa puissance d'exister et d'aimer, auprès d'une femme adorée, en face de la nature et du temps, et sous l'œil des étoiles? O amour! que les lâches te craignent et que les méchants te proscrivent! Tu es le grand prêtre de ce monde, le révélateur de l'immortalité, le feu de l'autel! et sans ta lueur l'homme ne soupçonnerait pas l'infini!

XLIV

Ces six semaines furent pour moi un baptême de feu qui transfigura mon âme et la purifia. L'amour fut le flambeau qui en m'embrasant m'éclaira à la fois la nature, ce monde, moi-même et le ciel. Je compris le néant de cet univers en voyant combien il disparaissait devant une seule étincelle de la véritable vie. Je rougis de moi-même en me regardant dans le passé et en me comparant à la pureté et à la

perfection de celle que j'aimais. J'entrai dans le ciel des intelligences en pénétrant des yeux et du cœur dans cette mer de beauté, de sensibilité, de pureté, de mélancolie et d'amour qui s'entr'ouvrait d'heure en heure davantage dans les yeux, dans la voix, dans les entretiens de la femme qui venait de se manifester à moi. Combien de fois je me mis à genoux devant elle dans le sentiment de l'adoration. Combien de fois je la priai, comme on prie un être d'une autre nature, de me laver dans une de ses larmes, de me brûler dans une de ses flammes, de me purifier dans le feu céleste dont elle était consumée, afin que je devinsse elle ou qu'elle devînt moi, et que Dieu lui-même en nous rappelant devant lui ne pût plus reconnaître ni séparer ce que le miracle de l'amour aurait transformé et confondu!... Oh! si vous avez un frère, un fils ou un ami qui n'ait jamais compris la vertu, priez le ciel qu'il le fasse aimer ainsi. Tant qu'il aimera, il sera capable de tous les dévouements, de tous les héroïsmes pour s'élever au niveau de son amour. Et quand il n'aimera plus, il lui restera à jamais dans l'âme un arrière-goût de volupté chaste qui le dégoûtera des eaux du vice, et un coup d'œil secrètement levé vers la source où il lui fut permis de boire une fois!

XLV

Je ne puis dire combien de salutaires hontes de moi-même me saisissaient en présence de celle que j'aimais; mais ses reproches étaient si tendres; mais ses regards, quoique si pénétrants, étaient si doux; mais ses pardons étaient si divins, qu'en m'humiliant devant elle je ne me sentais pas abaisser, mais je me sentais relever et grandir. Je croyais presque sentir éclore de ma propre nature en

moi-même la pureté, la splendeur que sa lumière réverbérait seulement en moi. Je la comparais sans cesse involontairement aux autres femmes que j'avais entrevues. Excepté ma mère, à qui elle ressemblait dans sa sainteté et dans sa maturité, aucune femme ne supportait, à mes yeux, le moindre rapprochement. Un seul de ses regards rejetait dans l'ombre tout le reste. Ses entretiens me révélaient des profondeurs, des étendues, des délicatesses, des élégances, des divinations de sentiment et de passion qui me transportaient dans des régions inconnues où je croyais respirer pour la première fois l'air natal de mes propres pensées. Tout ce qu'il y avait en moi de légèreté, de vanité, de puérilité, de sécheresse, d'ironie ou d'amertume d'esprit pendant ces mauvaises années de mon adolescence, disparaissait tellement que je ne me reconnaissais plus moi-même. En la quittant, je me sentais bon, je me croyais pur. Je retrouvais le sérieux, l'enthousiasme, la prière, la piété intérieure, les larmes chaudes qui ne coulent pas par les yeux, mais qui montent comme une source cachée du fond de nos aridités apparentes et qui lavent le cœur sans l'amollir. Je me promettais de ne plus jamais redescendre de ces hauteurs sans vertiges, où ses tendres reproches, sa voix, sa seule présence, avaient le don de m'élever. Je ne pouvais dire s'il y avait plus de respect que d'attrait dans l'impression que je recevais d'elle, tant la passion et l'adoration s'y mêlaient par égales parts et changeaient mille fois par minute, dans mes pensées, l'amour en culte et le culte en amour. Oh! n'est-ce pas là le dernier sommet de l'amour, l'enthousiasme dans la contemplation de la beauté parfaite, et la volupté dans la suprême adoration?... Tout ce qu'elle avait dit me paraissait éternel, tout ce qu'elle avait regardé me paraissait sacré. J'enviais la terre qu'elle avait foulée en marchant; les rayons du soleil qui l'enveloppaient dans nos promenades me semblaient heureux de

l'avoir touchée. J'aurais voulu recueillir, pour le séparer à jamais des vagues de l'air, l'air qu'elle avait divinisé à mes yeux en le respirant; j'aurais voulu encadrer jusqu'à la place vide qu'elle venait de quitter dans l'espace, pour qu'aucune créature inférieure ne l'occupât plus jamais. Enfin, je voyais, je sentais, j'adorais tout, et Dieu luimême, à travers cette divinité de ma contemplation. Si la vie durait dans un pareil état de l'âme, la nature s'arrêterait, le sang cesserait de circuler, le cœur oublierait de battre, ou plutôt il n'y aurait plus ni mouvement, ni ralentissement, ni lassitude, ni précipitation, ni mort, ni vie, dans nos sens; il n'y aurait plus qu'une éternelle absorption de tout notre être dans un autre être. Cet état doit ressembler à l'état de l'âme à la fois anéantie et vivante en Dieu.

XLVI

Quel bonheur! les vils désirs de la passion s'étaient anéantis (puisqu'elle l'avait voulu) dans la pleine possession de l'âme seule. Ce bonheur me rendait, comme il fait toujours, meilleur et plus pieux que je l'eusse jamais été. Dieu et elle se confondaient si complétement dans mon esprit, que l'adoration où je vivais d'elle devenait aussi une perpétuelle adoration de l'Être divin qui l'avait créée. Je n'étais qu'un hymne et il n'y avait que deux noms dans mon hymne : Dieu et elle.

Nos conversations, le jour, quand nous nous arrêtions pour regarder, pour respirer, pour admirer, sur les versants de la montagne, sur les bords du lac ou sur quelque racine de châtaignier, au bord des pelouses inondées de soleil, se portaient souvent, par ce débordement naturel

de deux âmes trop pleines, vers l'abîme sans fond de toutes les pensées, c'est-à-dire vers l'infini et vers le mot qui seul remplit l'infini : Dieu.

J'étais étonné, quand je prononçais ce dernier mot avec l'enthousiaste bénédiction de cœur qui contient toute une révélation dans un accent, j'étais étonné de la voir détourner ou abaisser ses regards et cacher dans les plis de ses beaux sourcils ou dans les coins de sa bouche distraite une peine ou une incrédulité triste qui me paraissait en contradiction avec nos élans. Un jour je lui en demandai timidement la raison.

« C'est que ce mot me fait mal, me répondit-elle.

» — Et comment, repris-je, le mot qui contient le nom de toute vie, de tout amour et de tout bien, peut-il faire mal à la plus parfaite de ses créations?

» — Hélas! répliqua-t-elle avec l'accent d'une âme désespérée, c'est que ce mot contient pour moi l'idée de l'être dont j'ai le plus passionnément désiré que l'existence ne fût pas un rêve, et que cet être, ajouta-t-elle d'une voix plus sourde et plus affaissée, n'est pour moi et pour les sages dont j'ai reçu les leçons que la plus merveilleuse mais la plus vide des illusions de notre pensée!

» — Quoi! lui dis-je, vos maîtres ne croient pas à un Dieu? Mais vous qui aimez, pouvez-vous ne pas y croire? Y a-t-il donc une palpitation de nos cœurs qui ne soit une proclamation de l'infini?

» — Oh! se hâta-t-elle de répondre, n'interprétez pas en démence la sagesse des hommes qui m'ont soulevé les voiles de la philosophie, et qui ont fait briller à mes yeux le grand jour de la raison et de la science, à la place de la lampe fantastique et pâle dont les superstitions humaines éclairent les ténèbres répandues autour de puériles divinités. C'est au Dieu de votre mère et de ma nourrice que je ne crois plus, ce n'est pas au Dieu de la nature et des sages.

Je crois avec eux à un Être principe et cause, source, espace et fin de tous les autres êtres, ou plutôt qui n'est lui-même que l'éternité, la forme et la loi de tous ces êtres visibles ou invisibles, intelligents ou inintelligents, animés ou inanimés, vivants ou morts, dont se compose le seul vrai nom de cet Être des êtres, l'infini. Mais l'idée de l'incommensurable grandeur, de la fatalité souveraine, de la nécessité absolue et inflexible des actes de cet être, que vous appelez *Dieu* et que nous appelons *loi*, exclut de nos pensées toute intelligibilité précise, toute dénomination juste, toute imagination raisonnable, toute manifestation personnelle, toute révélation, toute incarnation, tout rapport possible entre cet Être et nous, et même l'hommage et la prière. La conséquence a-t-elle donc à prier le principe? Oh! que c'est cruel, ajouta-t-elle, et que de bénédictions, de prières et de larmes n'aurais-je pas versées à ses pieds depuis que je vous aime!... »

Puis se reprenant : « Je vous étonne et je vous afflige, dit-elle, mais pardonnez-moi : la première des vertus, s'il y a des vertus, n'est-ce pas la vérité? Sur ce seul point, nous ne pouvons pas nous entendre; aussi, n'en parlons jamais. Vous avez été élevé par une mère pieuse, au sein d'une famille chrétienne; vous y avez respiré avec l'air les saintes crédulités du foyer; on vous a mené par la main dans des temples, on vous a montré des images, des mystères, des autels, on vous a enseigné des prières en vous disant : « Dieu est là qui vous écoute et qui vous répond; » vous avez cru, car vous n'aviez pas l'âge d'examiner. Plus tard, vous avez écarté ces hochets de votre enfance pour imaginer un Dieu moins puéril et moins féminin que ce Dieu des tabernacles chrétiens. Mais le premier éblouissement est resté encore dans vos yeux; le jour que vous avez cru voir était mêlé, à votre insu, du faux jour dont on vous a fasciné en entrant dans la vie; il vous est resté

deux faiblesses de l'intelligence : le mystère et la prière. Il n'y a point de mystère, affirma-t-elle d'une voix plus solennelle : il n'y a que la raison, qui dissipe tout mystère. C'est l'homme fourbe ou crédule qui a inventé le mystère; c'est Dieu qui a fait la raison. Et il n'y a point de prière, poursuivit-elle plus tristement ; car dans une loi inflexible il n'y a rien à fléchir, et dans une loi nécessaire il n'y a rien à changer. Les anciens, dans leur ignorance populaire, sous laquelle se cachait une profonde sagesse, le savaient bien, ajouta-t-elle encore, car ils priaient tous les dieux de leur invention, mais ils ne priaient pas la loi suprême : le Destin. »

Elle se tut.

« Il me semble, lui dis-je après un long silence, que les maîtres qui vous ont appris cette sagesse ont, dans leurs théories des rapports de l'homme avec Dieu, trop subordonné l'être sensible à l'être pensant; en un mot, qu'ils ont oublié de l'homme, le cœur, cet organe de tout amour, comme l'intelligence est l'organe de toute pensée. Les imaginations que l'homme s'est faites de Dieu peuvent être puériles et fausses. Ses instincts, toutefois, qui sont sa loi non écrite, doivent être vrais. Sans cela la nature aurait menti en le créant. Vous ne croyez pas que la nature soit un mensonge, ajoutai-je en souriant, vous qui disiez tout à l'heure que la vérité était peut-être la seule vertu? Or, quel qu'ait été le but de Dieu en donnant ces deux instincts, le mystère et la prière, au cœur de l'homme; qu'il ait voulu lui révéler par là que lui, Dieu, est l'incompréhensible, et que le mystère est son vrai nom; ou qu'il ait voulu que toutes les créatures lui rendissent l'honneur et la bénédiction, et que la prière fût l'encens universel de la nature, toujours est-il que l'homme porte en soi ces deux instincts quand il pense à Dieu, le mystère et l'adoration. Le mystère? poursuivis-je, c'est

l'œuvre de la raison humaine de l'élargir, de l'éclairer, de l'écarter toujours davantage, sans le dissiper complétement jamais. La prière? c'est le besoin du cœur de répandre sans cesse l'imploration utile ou inutile, entendue ou non, comme les parfums sur les pas de Dieu. Que ce parfum tombe sur les pieds de Dieu, ou qu'il tombe à terre, n'importe; il tombe toujours en tribut de faiblesse, d'humiliation et d'adoration!... Mais qui sait s'il est perdu, ajoutai-je, avec le ton d'une espérance qui, dans la voix de celui qui parle, triomphe du doute même; qui sait si la prière, cette communication avec la toute-puissance invisible, n'est pas, en effet, la plus grande des forces surnaturelles ou naturelles de l'homme? qui sait si la volonté suprême n'a pas voulu, de toute éternité, l'inspirer et l'exaucer dans celui qui prie, et faire participer ainsi l'homme lui-même par l'invocation au mécanisme de sa propre destinée? qui sait enfin si Dieu, dans sa sollicitude éternelle pour les êtres émanés de lui, n'a pas voulu leur laisser ce rapport avec lui-même comme la chaîne invisible qui suspend la pensée des mondes à la sienne? qui sait si, dans sa solitude majestueuse, peuplée de lui seul, il n'a pas voulu que ce vivant murmure, que cette conversation inextinguible avec sa nature s'élevât et redescendît sans cesse, sur tous les points de l'infini, de lui à tous les êtres qu'il vivifie, qu'il embrasse et qu'il aime, et de tous ces êtres jusqu'à lui? Dans tous les cas, la prière est le plus sublime des priviléges de l'homme, puisque c'est celui qui permet de parler à Dieu; et Dieu fût-il sourd, nous le prierions encore; car si sa grandeur était de ne pas nous entendre, notre grandeur à nous serait de le prier! »

Je vis que mes raisonnements l'agitaient sans la convaincre; que son âme, un peu desséchée par son éducation, n'avait pas encore ouvert ses sources du côté de Dieu. Mais l'amour ne devait pas tarder à attendrir sa

religion, après avoir attendri son cœur ; les délices et les angoisses de la passion devaient bientôt y faire éclore l'adoration et la prière, ces deux parfums de l'âme qui brûle et qui languit : l'un plein d'ivresse, l'autre plein de larmes; tous deux divins! Je n'étais pas grand théologien, mais j'avais la conviction inébranlable de l'existence et de la grandeur de Dieu. Ma foi en lui n'était pas une foi, c'était une évidence. Je souffrais de voir la plus belle de ses créations aveugle, sourde et muette, ne pas sentir ce qu'elle manifestait elle-même mieux qu'un ciel.

XLVII

Cependant le bonheur, la solitude à deux, cet Éden des âmes heureuses, la découverte qu'elle faisait tous les jours en moi de quelque abîme dévoilé de ma pensée correspondant aux mystères de sa propre nature ; cet air d'automne dans les montagnes qui conservent, comme des poêles chauffés pendant l'été, les tiédeurs du soleil jusque près des neiges; ces courses lointaines dans les chalets et sur les eaux ; le balancement de la barque ou le doux bercement du dos des mulets, qui ressemble à celui des vagues légères et lentes de la mer ; le lait de ces pâturages qu'on lui apportait tout écumant, matin et soir, dans des coupes de bois de hêtre sculptées par les bergers ; et pardessus tout, cette exaltation calme, ce délire paisible, ce vertige continu d'une âme qu'un premier amour soulève de la terre comme sur des ailes et promène de pensées en pensées à travers un nouveau ciel, dans un perpétuel épanouissement de joie ; tout cela rétablissait visiblement sa santé. Du soir au matin on la voyait rajeunir. C'était comme une convalescence de l'âme qui se communiquait à

ses traits. Son visage, un peu meurtri au commencement, autour des yeux, par ces taches ternes ou bleues semblables aux empreintes des doigts de la mort, reprenait la plénitude des joues, la chaleur de sang, la fraîcheur de teint, le duvet cotonneux d'une jeune fille qui a marché longtemps sur la montagne où sa joue a été pincée par les premières brises froides du glacier; ses paupières avaient perdu leur poids, ses yeux leur ombre, ses lèvres leurs plis. Ses regards nageaient dans un perpétuel brouillard lumineux de l'âme, vapeur d'un cœur brûlant condensée sur le globe des yeux en larmes qui montent toujours, mais que ce feu même dessèche et qui ne coulent jamais. Ses attitudes reprenaient la force, ses mouvements la souplesse, ses pas la légèreté et la vivacité de ceux d'un enfant. Chaque fois qu'elle rentrait de ses courses avec moi dans la cour de la maison, le vieux médecin et sa famille se récriaient sur le prodigieux changement opéré par vingt-quatre heures dans sa santé. C'était un éblouissement de jeunesse et de vie qu'elle répandait dans les yeux.

Le bonheur en effet semblait avoir des rayons et semer autour d'elle une atmosphère dans laquelle elle était enveloppée et qui enveloppait ceux qui la regardaient. Ce rayonnement de la beauté, cette atmosphère de l'amour, ne sont point tout à fait, comme on le croit, des images de poëte. Le poëte ne fait que voir mieux ce qui échappe aux regards distraits ou aveugles des autres hommes. On a dit souvent d'une belle jeune fille qu'elle éclairait l'obscurité dans la nuit; on pouvait dire de Julie qu'elle échauffait l'air autour d'elle. Je marchais, je vivais enveloppé de cette émanation de sa beauté, les autres la sentaient en passant.

XLVIII

Quand j'étais rentré dans ma chambre, pendant les courts instants où j'étais forcé de la quitter, je me sentais, même à midi, comme dans un cachot sans air et sans jour. Le soleil même le plus éclatant ne m'éclairait plus, à moins qu'il ne fût reflété dans mes yeux par elle. Plus je la voyais, plus je l'admirais, moins je pouvais croire qu'elle fût une créature de la même espèce que moi. La divinité de son amour avait fini par devenir une foi superstitieuse de mon imagination. Je me prosternais sans cesse en esprit devant cet être trop tendre pour être un dieu, trop divin pour être une femme. Je lui cherchais des noms, je n'en trouvais pas. A défaut de nom, je lui rendais un culte qui tenait de la terre par la tendresse, de l'extase par l'enthousiasme, de la réalité par la présence, et du ciel par l'adoration !

Elle avait fini par me faire avouer que j'avais écrit quelquefois des vers, mais je ne lui en avais jamais montré. Elle paraissait aimer peu, au reste, cette forme artificielle et arrangée du langage qui altère, quand elle ne l'idéalise pas, la simplicité du sentiment et de l'impression. Sa nature était trop soudaine, trop profonde et trop sérieuse pour se prêter à ces formalités, à ces contours et à ces lenteurs de la poésie écrite. Elle était la poésie sans lyre ; nue comme le cœur, simple comme le premier mot, rêveuse comme la nuit, lumineuse comme le jour, rapide comme l'éclair, immense comme l'étendue. Son âme était une gamme infinie qu'aucune prosodie n'aurait suffi à noter. Sa voix même était un chant perpétuel qu'aucune harmonie de vers ne pouvait égaler. Si j'avais vécu long-

temps auprès d'elle, je n'aurais jamais ni lu ni écrit de vers. Elle était mon poëme vivant de la nature et de moi-même. Mes sentiments résonnaient dans son cœur, mes images dans ses regards, ma mélodie dans sa voix. D'ailleurs la poésie toute matérialiste et toute sonore de la fin du dix-huitième siècle et de l'empire, dont elle avait les principaux volumes dans sa chambre, tels que *Delille* et *Fontanes*, n'était pas faite pour nous. Son âme, qui avait été bercée par les vagues mélodieuses des tropiques, était un foyer de douleur, de langueur, d'amour, que toutes les voix de l'air et des eaux n'auraient pas suffi à exhaler. Elle essayait quelquefois devant moi de lire ces livres et de les admirer sur leur réputation ; elle les rejetait avec un geste d'impatience ; ils restaient sourds sous ses mains, comme des cordes cassées dont on cherche en vain la voix en frappant sur le clavier. La note de son cœur n'était que dans le mien, mais elle n'en sortit pas tant qu'elle vécut. Les vers qu'elle devait m'inspirer ne devaient retentir que sur son tombeau. Elle ne sut jamais qui elle aimait, avant de mourir. J'étais pour elle un frère. Peu lui aurait importé que je fusse un poëte pour tout le monde. Il n'y avait rien de moi que moi-même dans son attachement.

XLIX

Une seule fois je lui révélai involontairement un faible don de poésie qu'elle était loin de soupçonner ou de désirer en moi. Mon ami Louis *** était venu passer quelques jours avec nous. La soirée avait été remplie jusqu'à minuit de lectures, d'entretiens intimes, de causeries, de tristesses ou de sourires. Nous nous étonnions de ces trois jeunes destinées, inconnues peu de temps auparavant les unes aux

autres, et maintenant recueillies et unies sous le même toit, au coin du même foyer, aux murmures des mêmes tempêtes d'automne, dans une maisonnette des montagnes de Savoie; nous cherchions à prévoir par quel jeu de la Providence ou du hasard ces mêmes vents de la vie nous disperseraient ou nous réuniraient de nouveau. Ces échappées sur l'horizon de nos vies futures avaient fini par nous attrister. Nous restions muets devant la petite table à thé sur laquelle nous étions accoudés. A la fin, Louis, qui était poëte, se sentit sourdre une note de mélancolie dans l'âme et voulut l'écrire. Elle lui prêta un crayon et du papier. Il crayonna sur le marbre de la cheminée quelques strophes toutes plaintives et toutes trempées de larmes comme les strophes funèbres de *Gilbert*. Louis ressemblait par la nature à Gilbert, l'auteur de ces strophes qui vivront autant que le gémissement de Job dans la langue des hommes:

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs;
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs! etc.

Les vers de Louis me remuèrent. Je pris le crayon de ses mains. Je m'éloignai un moment dans le fond de la chambre, et j'écrivis à mon tour ces vers qui mourront avec moi sans avoir été recueillis; premiers vers qui fussent sortis de mon cœur et non de mon imagination. Je les lus sans oser lever les yeux sur celle à laquelle ils étaient adressés. Les voici... mais non, je les efface; tout mon génie était dans mon amour, il s'est évanoui avec lui.

En finissant la lecture de ces vers, je vis sur le visage de Julie, éclairé d'un reflet de la lampe, une expression d'étonnement si tendre et de beauté si surhumaine, que je restai aussi incertain que mes vers le disaient entre l'ange et la

femme, entre l'attrait et la prosternation. Ce dernier sentiment l'emporta à la fois dans mon âme et dans celle de mon ami. Nous tombâmes à genoux devant son canapé; nous baisâmes le bout du châle noir qui enveloppait ses pieds. Ces vers lui parurent seulement l'émanation instantanée et isolée du sentiment que j'avais pour elle. Elle les loua, elle ne m'en reparla plus. Elle aimait mieux nos entretiens naturels, et même nos silences l'un près de l'autre, que ces jeux de l'esprit qui profanent l'âme plus qu'ils ne l'expriment. Louis nous quitta quelques jours après.

L

A la suite de ces premiers vers de moi, faible strophe du chant continuel de mon cœur, elle me pria de lui composer une ode qu'elle adresserait comme un tribut d'admiration et comme un essai de mon talent à un des hommes de sa société de Paris pour lequel elle professait le plus de respect et d'attachement. C'était M. de Bonald. Je ne connaissais rien de lui que son nom et l'auréole de législateur philosophe et chrétien dont ce nom était alors justement entouré. Je me figurai que j'avais à parler à un Moïse moderne puisant dans les rayons d'un autre Sinaï la lumière divine dont il éclairait les lois humaines. J'écrivis cette ode en une nuit. Je la lus, le matin, sous un châtaignier de la montagne, à celle qui me l'avait inspirée. Elle me la fit relire trois fois. Elle la copia, le soir, de sa main légère, mais ferme. Ses caractères glissaient comme l'ombre des ailes de ses pensées sur le papier blanc, avec la rapidité, l'élégance et la limpidité du vol de l'oiseau dans l'air. Le lendemain elle l'envoya à Paris. M. de Bonald lui répondit des choses de bon augure sur mon talent. Ce fut l'origine

de mes relations avec cet excellent homme, dont j'admirai et je chéris toujours depuis le caractère sans partager ses doctrines théocratiques. Mon adhésion à ses symboles que j'ignorais n'avait été qu'une complaisance à l'amour. Elle eût été depuis un hommage à la vertu. Mais M. de Bonald était, comme M. de Maistre, un de ces prophètes du passé, un de ces vieillards d'idées qu'on salue avec vénération. Debout sur le seuil de l'avenir, ils ne veulent pas y entrer, mais ils s'arrêtent un moment pour entendre les beaux gémissements des choses qui meurent dans l'esprit humain!

LI

Ce n'était déjà plus l'automne; c'était un doux hiver encore éclairé et attiédi par des échappées de soleil entre les nuages. Nous nous faisions encore illusion et nous nous disions que c'était l'automne. Nous avions tant horreur de reconnaître l'hiver qui allait nous séparer.

La neige tombait souvent le matin, par légères taches blanches, sur les roses de Bengale et sur les immortelles du jardin, comme le duvet blanc des cygnes qui auraient mué la nuit, au-dessus des peupliers où nous les voyions traverser l'air. A midi, le soleil fondait cette neige. Il y avait souvent des heures délicieuses sur le lac. Le mouvement et l'haleine des eaux y attiédissaient en les réfléchissant les derniers rayons de l'année. Les figuiers qui pendent des rochers exposés au midi sur les vagues, dans l'abri des anses, avaient encore leurs larges feuilles. Les réverbérations du soleil contre ces rochers leur donnaient encore les couleurs, les splendeurs et les chaleurs des soirées d'été. Seulement ces heures étaient rapides comme la fuite des

rames qui nous promenaient entre ces chauds écueils qui forment la côte du lac, au midi.

La lumière rasante du soleil sur les sapins, les mousses vertes, les oiseaux d'hiver plus richement emplumés, plus sautillants et plus familiers que ceux du printemps ; l'abondance et l'écume serpentante des mille cascades, s'étendant sur les prés en pente et venant se rencontrer dans les ravins d'où elles tombaient avec des murmures et des rejaillissements sonores du haut des roches lisses et noires dans le lac ; le bruit cadencé des rames, le sillage plaintif de l'aviron qui semblait répandre, comme une voix amie cachée sous les flots, des gémissements mystérieux sur nous, en nous accompagnant de ses regrets ; enfin le bien-être que nous éprouvions dans cette atmosphère méridionale, l'un près de l'autre, séparés de la terre par ces abîmes d'eau : tout cela nous inondait encore par moments d'un tel sentiment de volupté d'être, d'une telle plénitude de joie intérieure, d'un tel débordement de paix dans l'amour, que nous aurions défié le ciel même d'y rien ajouter.

Mais cette félicité était mêlée en nous du sentiment qu'elle allait finir ; chaque coup de rame retentissait dans nos cœurs comme un pas du jour qui nous rapprochait de la séparation. Qui sait si demain ces feuilles qui tremblent ne seront pas tombées dans l'eau ? si ces mousses où nous pourrions nous asseoir encore ne seront pas recouvertes d'un lit épais de neige ? si ces écueils splendides, ce ciel bleu, ces ondes étincelantes, ne seront pas ensevelis par les brouillards de la nuit prochaine dans un océan de pâles et sombres frimas ?

Un long soupir s'échappait de nos poitrines à ces pensées, nous les roulions tous deux en même temps sans oser nous les communiquer, de peur d'éveiller le malheur en le nommant. Oh ! qui n'a pas eu ainsi dans sa vie de ces bonheurs sans sécurité et sans lendemain, où la vie se

concentre dans une heure qu'on voudrait rendre éternelle et qu'on sent échapper minute à minute, en écoutant le balancier de la pendule qui bat la seconde, en regardant l'aiguille qui dévore l'heure sur le cadran, en sentant la roue de la voiture dont chaque tour abrége l'espace, ou en écoutant le bruit d'une proue qui laisse le flot en arrière et qui vous approche du bord où il faudra descendre du ciel de vos rêves sur la grève dure et froide de la réalité !

LII

Une après-dînée, que nous étions ainsi délicieusement bercés dans le bateau, au soleil, dans une anse calme et tiède, entre deux bras du mont du *Chat*, au bruit lointain d'une petite cascade qui forme comme un chant perpétuel sous les grottes où elle filtre avant de se perdre dans l'abîme des eaux, nos bateliers voulurent descendre à terre pour relever des filets qu'ils avaient placés la veille.

Nous restâmes seuls dans le bateau mal amarré par une cordelle à une branche de figuier ; le roulis fit plier et casser la branche en nous entraînant, sans que nous nous en fussions aperçus ; nous dérivâmes au milieu de l'anse, à trois cents pas des rochers perpendiculaires entre lesquels elle est encadrée. Les eaux du lac avaient, dans cet endroit, cette couleur bronzée, ce miroitement de métal fondu, cette immobilité lourde que leur donnent toujours l'ombre répercutée des hautes falaises, le voisinage des rochers taillés à pic, et qui annoncent la profondeur des vagues dans un lit que l'on n'ose sonder. Je pouvais reprendre la rame et nous rapprocher du bord ; mais cet isolement de toute nature vivante nous donnait un délicieux frisson.

Nous aurions voulu nous perdre ainsi, non sur une mer qui a des rivages, mais sur un firmament qui n'en a pas. Nous n'entendions plus les voix des bateliers ; ils étaient remontés à perte de vue le long de la grève de Savoie ; les caps nous les dérobaient ; nous n'entendions que la titillation éloignée et intermittente de la cascade, quelques brises folles qui traversaient de temps en temps l'air immobile, chargées des gémissements harmonieux des pins, et les petits coups sourds des vagues contre les flancs de la barque que le mouvement de nos respirations faisait seul légèrement onduler.

Le soleil et l'ombre de la montagne se partageaient par égale moitié notre bateau, la proue au soleil, la poupe dans le demi-jour. J'étais assis aux pieds de Julie, dans le fond de l'embarcation, comme le jour où je l'avais ramenée de Haute-Combe. Nous nous plaisions à nous rappeler par toutes les circonstances le premier jour de cette ère intime d'où le monde commençait pour nous, puisque ce jour était la date de notre rencontre.

Elle était couchée à demi sur le banc, un bras passé sur le bordage et pendant sur l'eau, l'autre appuyé sur mon épaule, la main jouant avec une boucle de mes longs cheveux ; ma tête était un peu renversée en arrière, pour que mes yeux ne vissent de tout l'horizon que le firmament et sa figure se détachant sur le fond du ciel. Son visage était incliné sur le mien. Une expression de bonheur calme, profond, ineffable, débordait de tous ses traits et donnait à sa figure une lueur, une transparence digne de ce cadre de ciel dans lequel je la regardais. Tout à coup, je la vis pâlir, retirer ses deux bras, l'un de mon épaule, l'autre des bords du bateau, se relever comme en sursaut sur son séant, porter ses deux mains sur ses yeux, y ensevelir un instant son visage, réfléchir, muette, puis retirer ses mains baignées de quelques gouttes de larmes et s'écrier

d'un accent de résolution sereine et calme : « Oh ! mourons !... »

Après ce seul mot elle resta un moment en silence, puis elle reprit : « Oh ! oui, mourons, car la terre n'a rien de plus à nous donner, le ciel rien de plus à nous promettre ! »

Elle regarda longtemps autour d'elle le firmament, les montagnes, le lac, les vagues transparentes et demi-lumineuses sous l'ombre du bateau.

« Vois-tu, me dit-elle (c'était la première fois qu'elle se servait, en me parlant, de cette forme de langage, solennelle ou familière selon qu'on l'adresse à Dieu ou à l'homme), vois-tu comme tout est préparé autour de nous pour un évanouissement de nos deux vies ! Voilà ce soleil de la plus belle de nos années qui se couche pour ne plus se lever peut-être demain ; voilà ces montagnes qui se mirent pour la dernière fois dans le lac ; elles étendent leurs longues ombres jusqu'à nous comme pour nous dire : « Ensevelissez-vous dans ce linceul que je vous tends ; » voilà des vagues pures, limpides, profondes, muettes, qui nous préparent une couche de sable où nul ne viendra nous réveiller pour nous crier : « Partons ! » Aucun œil humain ne nous voit. Nul ne saura par quel mystère la barque vide ira demain échouer sur quelque rocher de la côte. Pas une ride de ces flots ne trahira aux curieux ou aux indifférents la place où deux corps auront glissé en s'embrassant sous les ondes, d'où deux âmes auront remonté réunies dans l'éternel éther. Aucun bruit ne restera de nous sur la terre que le bruit du pli de la vague qui se refermera sur nous !... Oh ! mourons dans cette ivresse de l'âme et de la nature, qui ne nous laissera sentir de la mort que sa volupté ! Plus tard, nous voudrons mourir, et nous mourrons peut-être moins heureux ! J'ai quelques années de plus que ton âge ; cette différence, insensible

aujourd'hui, s'agrandira avec le temps. Les faibles attraits qui t'ont séduit dans mon visage se flétriront de bonne heure. Il ne restera dans tes yeux que le souvenir et l'étonnement de ton enthousiasme évanoui. D'ailleurs je ne puis être qu'une âme pour toi... tu sentiras le besoin d'un autre bonheur... je mourrai de jalousie si tu le trouves avec une autre femme... je mourrai de douleur si je te vois malheureux à cause de moi !... Oh ! mourons, mourons ! et étouffons cet avenir douteux ou sinistre dans ce dernier soupir qui n'aura du moins sur nos lèvres que la saveur sans mélange de la complète réunion !... »

Mon âme me disait au même moment et avec la même force ce que sa bouche me disait à l'oreille, ce que son visage me disait aux yeux, ce que la nature solennelle, muette, funèbre dans la splendeur de son heure suprême, me disait à tous les sens. En sorte que les deux voix que j'entendais, l'une au dehors, l'autre au dedans, me répétaient les mêmes paroles, comme si un de ces langages n'eût été que l'écho ou la traduction de l'autre.

J'oubliais l'univers, et, dans un moment de délire, je lui répondis : « Mourons ! »

Je la soulevais déjà dans mes bras, quand je sentis sa tête pâle se renverser, comme le poids d'une chose morte, sur mon épaule, et son corps s'affaisser sur ses genoux. L'excès des émotions avait devancé la mort même. Elle s'était évanouie dans mes bras. L'idée d'abuser de son évanouissement pour l'entraîner, à son insu, et peut-être malgré elle, dans mon propre tombeau, me saisit avec une soudaine horreur. Je fléchis sous le fardeau au fond de la barque. Je l'étendis sur le banc. Je secouai longtemps, de mes mains trempées dans le lac, des gouttes d'eau froide sur son front et sur ses lèvres. Je ne sais combien de temps elle resta ainsi sans sentiment, sans couleur et sans voix. Quand je m'aperçus qu'elle rouvrait les yeux et qu'elle re-

venait à la vie, la nuit tombait, et le roulis insensible des vagues nous avait entraînés en plein lac !

« Dieu ne l'a pas permis, lui dis-je ; nous vivrons ; ce qui nous semblait le droit de notre amour n'était-ce pas un double crime ? N'y a-t-il personne à qui nous appartenions sur la terre ?... personne non plus dans le ciel ? ajoutai-je en lui montrant respectueusement de l'œil et du geste le firmament, comme si j'y avais entrevu le juge et le maître des destinées.

» — N'en parlons plus, me dit-elle rapidement et à voix basse ; n'en parlons jamais ! Vous avez voulu que je vive, je vivrai ; mon crime n'était pas de mourir, mais de vous entraîner avec moi ! »

Il y avait une certaine amertume et comme un tendre reproche dans son accent et dans son regard.

« Le ciel même, lui dis-je en répondant à ses pensées, a-t-il des heures comme celles que nous venons de passer ensemble ? La vie en a, cela suffit pour me la faire adorer. »

Elle reprit promptement cette fois ses couleurs et sa sérénité. Je saisis les rames. Je ramenai lentement le bateau vers la petite plage de sable. J'y entendais la voix des bateliers, qui avaient allumé un feu sous la roche creuse. Nous retraversâmes le lac en rêvant, et nous rentrâmes silencieux à la maison.

LIII

Le soir, en entrant dans sa chambre, je la trouvai tout en larmes devant sa table ; plusieurs lettres décachetées étaient éparses parmi les tasses à thé.

« Nous aurions mieux fait de mourir tout d'un coup, car

voilà la longue mort de la séparation qui va commencer pour moi, » dit-elle en me montrant du doigt les lettres au timbre de Genève et de Paris.

Son mari lui écrivait qu'il commençait à s'inquiéter de sa longue absence dans une saison qui pouvait devenir rigoureuse d'un jour à l'autre, qu'il se sentait s'affaiblir lui-même de mois en mois, qu'il désirait l'embrasser et la bénir avant de mourir. L'autre lettre était du médecin de Genève, qui devait venir la prendre pour la ramener à Paris. Il lui écrivait qu'il était obligé de partir précipitamment pour aller soigner un prince souverain d'Allemagne qui réclamait ses soins ; qu'il lui envoyait à sa place un homme respectable et sûr qui l'accompagnerait à Paris, et qui lui servirait de valet de chambre et de courrier pendant la route. Cet homme était arrivé. Le départ était fixé pour le surlendemain.

Ces nouvelles, quoique pressenties tous les jours, nous frappèrent comme si elles n'eussent dû jamais venir. Nous passâmes une longue soirée et presque la moitié de la nuit en silence, les yeux secs, accoudés l'un devant l'autre sur la petite table, n'osant ni nous regarder ni nous parler, de peur de fondre en larmes, et n'interrompant cette longue agonie muette de nos pensées que par quelques paroles décousues et distraites prononcées d'une voix creuse et sourde. Je résolus à l'instant de partir aussi.

LIV

Le lendemain était la veille de notre séparation. Le jour, comme par ironie, se leva plus splendide et plus chaud qu'il ne l'avait été dans les plus sereines matinées d'octobre.

Pendant qu'on faisait les malles et qu'on chargeait la voiture, nous partîmes avec les mulets et les guides. Nous allâmes dans la vallée et dans la montagne faire nos adieux et comme les stations de notre amour à tous les sites où nous nous étions d'abord entrevus, puis rencontrés, puis dirigés ensemble, puis assis, entretenus, aimés, pendant ce long et divin commerce entre cette nature solitaire et nous.

Nous commençâmes d'abord par Tresserves, charmante colline! Elle s'élève, comme une longue dune de verdure, entre la vallée d'Aix et le lac. Ses flancs taillés à pic sur les eaux sont couverts de châtaigniers comparables aux châtaigniers de la Sicile. Leurs branches étendues sur l'abîme encadrent le ciel ou les morceaux bleus du lac, selon qu'on regarde en haut ou en bas. C'est sur les racines veloutées de mousse de ces beaux arbres que nous avions roulé le plus de mélancolies dans nos heures de contemplation.

De là, nous descendîmes par une pente rapide auprès du petit château solitaire qu'on appelle *Bon Port*. Ce donjon est tellement enfoui, du côté de la terre, sous les châtaigniers de Tresserves, du côté du lac, dans les replis profonds d'une anse abritée des flots, qu'on a peine à l'apercevoir, soit en marchant sur la colline, soit en naviguant sur la petite mer du Bourget. Une terrasse couverte de quelques mûriers sépare le château de la plage de sable fin où viennent continuellement lécher et balbutier les petites langues bleues des vagues. Oh! que nous enviâmes les heureux possesseurs de ce nid ignoré des hommes, caché entre les branches et les eaux, et connu seulement des oiseaux du lac, du vent du midi et du soleil. Nous le bénîmes mille fois dans son repos, et nous lui souhaitâmes des cœurs comme les nôtres à abriter.

LV

De *Bon Port* nous remontâmes, en tournant l'extrémité de la colline de Tresserves, au nord, vers les hautes montagnes qui dominent la vallée de Chambéry à Genève. Nous revîmes les plateaux, les pâturages, les chaumières ensevelies sous les noyers, les croupes gazonnées où mugissent les jeunes génisses. Leur clochette sonne perpétuellement leur marche dans l'herbe, pour avertir les bergers qui les gardent de loin. Nous nous élevâmes jusqu'aux derniers chalets. Le vent glacial de l'hiver y avait déjà brûlé la pointe des herbes. Nous nous rappelâmes les heures délicieuses que nous y avions passées, les paroles que nous y avions dites, les illusions de séparation entière du monde que nous nous y étions faites, les soupirs que nous y avions confiés aux vents et aux rayons des montagnes, pour les porter en haut.

Nous rappelâmes à nous toutes ces heures envolées, toutes ces paroles, tous ces songes, tous ces regards, toutes ces aspirations, comme on démeuble une maison de ce qu'on a de plus précieux, quand on la quitte. Nous ensevelîmes mentalement tous ces trésors, tous ces souvenirs, toutes ces espérances dans les murs de bois de ces chalets fermés jusqu'au printemps, comme dans un dépôt de nos âmes, pour les retrouver intacts au retour, si nous devions y retourner jamais!

LVI

Nous redescendîmes, par de larges plateaux boisés, jusqu'au lit écumant d'une cascade. On y a élevé un petit monument funèbre à une belle jeune femme, madame de Broc : cette victime y tomba, il y a quelques années, emportée par un tourbillon des eaux dans le fond d'une grotte d'où l'écume rapporta longtemps après sa robe blanche et fit ainsi retrouver son corps. Les amants viennent s'asseoir souvent devant cette tombe humide. Leurs cœurs se serrent, leurs bras se rapprochent en songeant à quel faux pas sur une pierre glissante tient leur fragile félicité.

De cette cascade, qui a pris le nom de *madame de Broc*, nous marchâmes en silence vers le lac. On le domine dans toute son étendue du pied du château de *Saint-Innocent*. Là, nous descendîmes de nos mulets sous une haute futaie de chênes épars et entrecoupés de bruyères, solitaire alors. Depuis, un riche colon revenu des Indes a bâti une belle maison des champs et planté des jardins dans son enclos paternel.

Nous laissâmes paître nos mulets débridés dans la forêt, sous la garde des enfants qui nous conduisaient. Nous nous avançâmes seuls d'arbre en arbre et de clairière en clairière jusqu'à l'extrémité de cette langue de terre où nous apercevions briller le lac et où nous entendions frissonner les eaux. Cette futaie de Saint-Innocent est un cap qui s'avance au milieu des flots dans la partie la plus mélancolique et la plus inhabitée de leur rive. Elle se termine à quelques rochers de granit grisâtre lavés par l'écume quand le vent la soulève, secs et luisants quand le flot est retombé.

Nous nous assîmes sur deux de ces pierres contiguës. En face, l'abbaye de Haute-Combe pyramidait en noir. Devant nous, de l'autre côté du lac, nous regardions une petite tache blanche qui brillait au pied des terrasses sombres du monastère. C'était la maison de pêcheur où ces flots nous avaient jetés tous les deux pour nous réunir éternellement par le hasard de cette rencontre ; c'était la chambre où s'était écoulée cette nuit à la fois funèbre et divine qui avait décidé de nos deux vies.

« C'est là ! me dit-elle en étendant le bras sur le lac et en me montrant du doigt le point lumineux à peine visible dans le lointain et dans l'ombre de la rive opposée. Y aura-t-il un jour, ajouta-t-elle tristement, où la mémoire de ce qui s'est passé en nous, là, dans des heures immortelles, ne vous apparaîtra plus, dans le lointain de votre avenir, que comme cette petite tache sur le fond ténébreux de cette côte ? »

A ces mots je ne pus répondre, tant cet accent, ce doute, cette perspective ouverte sur la mort, sur l'inconstance, sur la fragilité, sur la possibilité de l'oubli, m'avaient brisé le cœur et rempli l'âme de pressentiments. Je fondis en larmes. Je les cachais entre mes doigts en me tournant du côté du vent du soir, pour qu'il les séchât inaperçues sur mes yeux, mais elle les vit :

« Raphaël, reprit-elle plus tendrement, non, vous ne m'oublierez jamais. Je le sais, je le sens. Mais l'amour est court et la vie est lente. Vous vivrez de longues années après moi. Vous épuiserez la nature dans ce qu'elle a de doux, de fort, d'amer sur les lèvres humaines. Vous serez homme. Je le sens à votre sensibilité à la fois virile et féminine. Vous serez homme, dans toute la misère et dans toute la grandeur de ce nom d'homme dont Dieu a nommé une de ses plus étranges créatures. Vous avez, dans une

seule de vos aspirations, du souffle pour des milliers de vies! Vous vivrez dans toute l'énergie et dans toute l'étendue de ce mot : la vie! Mais moi!... »

Elle s'arrêta un moment et leva les yeux et les bras vers le ciel en baissant la tête comme pour remercier.

« Moi, j'ai vécu!... j'ai assez vécu, reprit-elle avec un accent satisfait, puisqu'il m'a été donné de rencontrer la seule âme que j'attendisse sur la terre. Ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes ont été la scène de ma seule vraie vie ici-bas. Jurez-moi de confondre tellement, dans votre mémoire, ce ciel, cette rive, ce lac, ces montagnes, avec mon souvenir, que l'image de ce lieu sacré soit désormais inséparable en vous de ma propre image, que cette nature dans vos yeux, et moi dans votre cœur, nous ne soyons qu'un!... afin, ajouta-t-elle, que quand vous reviendrez, après de longs jours, revoir cette douce et magnifique nature, errer sous ces arbres, vous asseoir au bord de ces vagues, écouter ces brises et ces murmures, vous me revoyiez et vous m'entendiez aussi présente, aussi vivante, aussi aimante qu'ici!... »

Elle ne put achever, elle fondit aussi en larmes. Oh! que nous pleurâmes! et que nous pleurâmes longtemps! Le bruit de nos sanglots étouffés dans nos mains se confondait avec les sanglots de l'eau sur le sable. Après vingt ans, je ne puis le noter sans sangloter encore!

O hommes! ne vous inquiétez pas de vos sentiments, et ne craignez pas que le temps les emporte. Il n'y a ni *aujourd'hui* ni *demain* dans les retentissements puissants de la mémoire, il n'y a que *toujours*. Celui qui ne sent plus n'a jamais senti! Il y a deux mémoires : la mémoire des sens, qui s'use avec les sens et qui laisse perdre les choses périssables, et la mémoire de l'âme, pour qui le temps n'existe pas, qui revoit à la fois tous les points du passé et du présent de son existence, et qui a, comme

l'âme elle-même, l'ubiquité, l'universalité et l'immortalité de l'esprit. Rassurez-vous, vous qui aimez, le temps n'a de puissance que sur les heures, aucune sur les sentiments.

LVII

J'essayai de parler ; je ne le pus pas. Mes sanglots parlèrent, mes larmes jurèrent. Nous nous levâmes pour rejoindre les muletiers. Nous revînmes, au soleil couchant, par la longue allée de peupliers défeuillés où elle avait tenu si longtemps ma main pendant notre première route ensemble dans le palanquin. En traversant le long faubourg de chaumières qui précède la porte de la ville, et en traversant la place et la rue montante d'Aix, des visages tristes nous saluaient aux fenêtres et sur le seuil des portes, comme les âmes tendres saluent au départ deux hirondelles attardées qui vont quitter les dernières les créneaux des murs d'une ville. Les pauvres femmes se levaient du banc de pierre où elles filaient près de leurs maisons ; les enfants quittaient leurs chèvres et leurs ânes qu'ils ramenaient des prés ; tous venaient adresser, ceux-là un regard, ceux-là un mot, ceux-là une inclination muette à la jeune dame et à celui que tous croyaient être un de ses proches. Elle était si belle, si gracieuse à tous, si aimée! on eût dit que c'était le dernier rayon de l'année qui se retirait de la vallée.

Quand nous fûmes tout à fait en haut de la ville, nous descendîmes de nos mulets. Nous congédiâmes les enfants. Ne voulant pas perdre une heure de ce dernier jour qui ne s'éteignait pas encore sur les neiges roses des Alpes, nous gravîmes lentement et seuls un chemin creux qui mène à

un jardin en terrasse d'une jolie maison qu'on appelle la *maison Chevalier.*

Du bord de cette terrasse, le regard plane en liberté sur la ville, sur le lac, sur les gorges du Rhône, sur les plateaux étagés, sur les cols et sur les cimes du paysage alpestre dont ce lieu est comme la plate-forme élevée au milieu d'un panorama. Nous y restâmes assis sur un tronc d'arbre couché à terre, accoudés sur le mur en parapet de la terrasse, muets, immobiles, regardant tour à tour ou tout à la fois les différents sites que nous avions rem plis, depuis six semaines, de nos regards, de nos pas, de nos entretiens, de nos soupirs. Quand ces sites se furent tous successivement éteints dans le crépuscule et dans l'ombre ; quand il ne resta plus qu'un peu de lumière tardive dans un coin de l'horizon, au couchant, nous nous levâmes comme en sursaut tous deux sans nous être concertés ; nous nous enfuîmes en regardant encore en vain derrière nous, comme si une main invisible nous eût chassés de cet Éden, en repliant cruellement sur nos pas toute cette décoration de notre bonheur et de nos amours.

LVIII

Nous rentrâmes. La soirée fut morne. Cependant je devais accompagner Julie sur le siége de sa voiture, jusqu'à Lyon. Quand l'aiguille de sa petite pendule eut marqué minuit, je sortis pour la laisser prendre un peu de repos jusqu'au matin. Elle m'accompagna vers la porte. Je l'ouvris : « A demain ! » lui dis-je en baisant sa main qu'elle me tendit dans le corridor. Elle ne répondit rien ; mais je l'entendis murmurer en sanglotant entre ses lèvres,

derrière la porte que je refermais : « Il n'y a plus de demain pour nous. »

Il y en eut encore, mais ils furent courts et amers comme les dernières gouttes d'une coupe vidée. Nous partîmes avant le jour pour Chambéry, afin de ne pas montrer au jour nos joues pâlies par l'insomnie et nos yeux rougis de larmes. Nous passâmes la journée dans une petite auberge du faubourg d'Italie. Cette auberge, dont les galeries en bois donnaient sur un jardin traversé d'une petite rivière, nous faisait encore illusion quelques heures de plus en nous rappelant les galeries, la solitude et le silence de notre demeure à Aix.

LIX

Nous voulions, avant de quitter Chambéry et sa chère vallée, aller visiter ensemble la petite maison de Jean-Jacques Rousseau et de madame de Warens aux Charmettes. Un paysage n'est qu'un homme ou une femme. Qu'est-ce que Vaucluse sans Pétrarque ? qu'est-ce que Sorrente sans le Tasse ? qu'est-ce que la Sicile sans Théocrite ? qu'est-ce que le Paraclet sans Héloïse ? qu'est-ce qu'Annecy sans madame de Warens ? qu'est-ce que Chambéry sans Jean-Jacques Rousseau ? ciel sans rayons, voix sans échos, sites sans âmes. L'homme n'anime pas seulement l'homme, il anime toute une nature. Il emporte une immortalité avec lui dans le ciel, mais il en laisse une autre dans les lieux qu'il a consacrés. En cherchant sa trace on la retrouve et l'on converse réellement avec lui.

Nous prîmes avec nous le volume des *Confessions* dans lequel le poëte des Charmettes décrit cette retraite champêtre. Rousseau y fut jeté par les premiers naufrages de sa

destinée, recueilli dans le sein d'une femme jeune, belle, aventureuse, naufragée comme lui. Cette femme semblait avoir été composée exprès par la nature, de vertus et de faiblesses, de sensibilité et d'inconséquence, de dévotion et d'indépendance d'esprit, pour couver l'adolescence de ce génie étrange dont l'âme contenait à la fois un sage, un amant, un philosophe, un législateur et un fou. Une autre femme eût peut-être fait éclore une autre vie. On retrouve tout entière dans un homme la première femme qu'il a aimée. Heureux celui qui eût rencontré madame de Warens avant sa profanation. C'était une idole adorable, mais cette idole avait été souillée. Elle ravalait elle-même le culte qu'une âme neuve et amoureuse lui rendait. Les amours de ce jeune homme et de cette femme sont une page de *Daphnis et Chloé* arrachée du livre et retrouvée tachée et salie sous les pieds d'une courtisane.

N'importe, c'était le premier amour ou le premier délire de ce beau jeune homme. Le lieu où cet amour naquit ; la tonnelle où Rousseau fit ses premiers aveux ; la chambre où il rougit de ses premières émotions ; la cour où le disciple se glorifiait de descendre aux plus humbles travaux du corps, pour servir son amante dans sa protectrice ; les châtaigniers épars à l'ombre desquels ils s'asseyaient ensemble, pour parler de Dieu en entrecoupant de fous rires et de caresses enfantines ces théologies enjouées ; leurs deux figures si bien encadrées dans tout ce paysage, si bien confondues dans cette nature sauvage comme eux ; tout cela a pour les poëtes, pour les philosophes et pour les amants un attrait caché mais profond. On ne s'en rend pas raison même en y cédant. Pour les poëtes, c'est la première page de cette âme qui fut un poëme ; pour les philosophes, c'est le berceau d'une révolution ; pour les amants, c'est le nid d'un premier amour,

LX

Nous montions, en discourant de cet amour, le sentier rocailleux au fond du ravin qui mène aux Charmettes. Nous étions seuls. Les chevriers mêmes avaient quitté les pelouses sèches et les haies sans feuilles. Le soleil brillait à travers quelques nuages rapides. Ses rayons plus concentrés étaient plus chauds dans les flancs abrités du ravin. Les rouges-gorges sautillaient presque sous nos mains dans les buissons. Nous nous arrêtions de temps en temps et nous nous asseyions sur la douve du sentier au midi, pour lire une page ou deux des *Confessions* et pour nous identifier avec le site.

Nous revoyions le jeune vagabond presque en haillons frappant à la porte d'Annecy et remettant en rougissant sa lettre de recommandation à la belle recluse, dans le sentier désert qui conduisait de sa maison à l'église. Le jeune homme et la jeune femme nous étaient si présents qu'il nous semblait qu'ils nous attendaient et que nous allions les voir à la fenêtre ou dans les allées du jardin aux Charmettes. Nous nous remettions ensuite en chemin pour nous arrêter encore. Ce lieu nous attirait et nous repoussait à la fois comme un lieu où l'amour avait été révélé, et comme un lieu où il avait été profané aussi. Il n'avait pas ce danger pour nous. Nous devions le rapporter aussi pur que nous le portions dans nos deux âmes.

« Oh ! me disais-je intérieurement, si j'étais Rousseau, que n'eût pas fait de moi cette autre madame de Warens autant supérieure à celle des Charmettes que je suis moi-même inférieur, non en sensibilité, mais en génie, à Rousseau ? »

En réfléchissant ainsi, nous gravissions une pelouse rapidement inclinée, plantée çà et là de quelques vieux noyers. Ces arbres avaient vu jouer les deux amants sur leurs racines. A droite, dans l'endroit où la gorge se resserre comme pour se fermer tout à fait au passant, une terrasse en pierres sauvages et mal jointes porte la maison de madame de Warens. C'est un petit cube de pierres grises percé d'une porte et de deux fenêtres du côté de la terrasse ; autant du côté du jardin ; trois chambres basses au-dessus ; une grande salle au niveau du sol, sans autres meubles qu'un portrait de madame de Warens dans sa jeunesse.

Sa gracieuse figure rayonne, à travers la poussière de la toile enfumée, de beauté et d'enjouement. Pauvre charmante femme ! Si elle n'eût pas rencontré cet enfant errant sur les grands chemins, si elle ne lui avait pas ouvert sa maison et son cœur, ce génie sensible et souffrant se serait éteint dans la boue. Cette rencontre ressemble à un hasard, mais elle fut la prédestination de ce grand homme, sous la figure d'une première amante. Cette femme le sauva. Elle le cultiva. Elle l'exalta dans la solitude, dans la liberté et dans l'amour, comme ces houris d'Orient qui préparent de jeunes séides au martyre par la volupté. Elle lui fit son imagination rêveuse, son âme féminine, son accent tendre, sa passion pour la nature. En lui communiquant son âme maladive, elle lui donna l'enthousiasme des femmes, des jeunes gens, des amants, des pauvres, des opprimés, des malheureux de son siècle. Elle lui donna le monde, et il fut ingrat !... elle lui donna la gloire, et il lui légua l'opprobre !... Mais la postérité doit être reconnaissante pour eux, et pardonner à une faiblesse qui nous valut un si grand poëte. Quand Rousseau écrivit ces pages odieuses sur sa bienfaitrice, il n'était déjà plus Rousseau ; il était un pauvre insensé. Qui sait si son imagination malade et trou-

blée qui lui faisait voir alors l'insulte dans le bienfait, la haine dans l'amitié, ne lui fit pas voir aussi la courtisane dans la femme sensible et le cynisme dans l'amour? J'ai toujours eu ce soupçon. Je défie un homme raisonnable de recomposer avec vraisemblance le caractère que Rousseau donne à son amante des éléments contradictoires qu'il associe dans cette nature de femme. L'un de ces éléments exclut l'autre. Si elle avait assez d'âme pour adorer Rousseau, elle n'aimait pas en même temps Claude Anet. Si elle pleurait Claude Anet et Rousseau, elle n'aimait pas le garçon perruquier. Si elle était pieuse, elle ne se glorifiait pas de ses faiblesses, elle les déplorait. Si elle était touchante, belle et facile, comme Rousseau nous la dépeint, elle n'était pas réduite à chercher ses adorateurs parmi les vagabonds sur les grands chemins et dans les rues. Si elle affectait la dévotion dans une pareille vie, elle était une femme de calcul et une hypocrite. Si elle était une hypocrite, elle n'était pas la femme ouverte, franche et abandonnée des *Confessions*. Ce portrait n'est pas vrai. C'est une tête et un cœur de fantaisie. Il y a un mystère là-dessous. Ce mystère est peut-être dans la main égarée du peintre plutôt que dans la nature de la femme dont il reproduit les traits. Il ne faut ni accuser le peintre qui ne possédait plus son jugement, ni croire au portrait qui défigure une adorable création, après l'avoir ébauchée.

Quant à moi, je n'ai jamais cru que madame de Warens se reconnût dans les pages suspectes de la démence de Rousseau. Je l'ai toujours restituée dans mon imagination telle qu'elle apparut à Annecy au jeune poëte, belle, sensible, tendre, un peu légère, quoique réellement pieuse, prodigue de bontés, altérée d'amour, et brûlant de confondre les doux noms de mère et d'amante dans son attachement pour cet enfant que lui jetait la Providence et qu'adoptait son besoin d'aimer. Voilà le portrait vrai, tel

que des vieillards de Chambéry et d'Annecy m'ont dit l'avoir entendu mille fois rétablir par leurs pères. L'âme de Rousseau lui-même porte témoignage contre ses incriminations. Où aurait-il pris cette piété sublime et tendre, cette mélancolie féminine, ces touches fines et délicates du style, si une femme ne les lui eût données avec son cœur? Non, la femme qui a créé un tel homme n'est pas une courtisane cynique, c'est une Héloïse tombée. Mais c'est une Héloïse tombée dans l'amour, non dans la turpitude et dans la dépravation. J'en appelle à Rousseau jeune et amant de Rousseau vieillard morose calomniant la nature humaine; et ce que je viens chercher souvent avec rêverie aux Charmettes, c'est madame de Warens plus touchante et plus séduisante dans mes yeux et dans mon cœur que dans le sien!

LXI

Une pauvre femme nous fit du feu dans la chambre de madame de Warens.

Accoutumée aux visites des étrangers et à leurs conversations longues et recueillies sur ce théâtre des premières années d'un homme célèbre, la jardinière continua, sans prendre garde à nous, ses occupations dans la cuisine et dans la cour. Elle nous laissa nous chauffer en paix ou errer librement de la salle au jardin et du jardin dans les chambres.

Le jardin inondé de soleil, entouré d'un petit mur qui le sépare des vignes, mais fauché d'herbes et de légumes et sali de plantes parasites, de mauves et d'orties, ressemblait à ces cimetières de village où les paysans vont les dimanches se réchauffer aux soleils d'hiver contre les murs

de l'église, les pieds sur la tombe des morts. Les allées autrefois sablées, maintenant recouvertes de terre humide et de mousse jaune, montraient assez l'abandon où les laissait l'absence des hôtes. Oh ! que nous aurions voulu y découvrir une empreinte du pied de madame de Warens, du temps où elle allait d'arbre en arbre et de cep en cep, des corbeilles à la main, cueillir les poires du verger ou les raisins de la vigne ! folâtrant avec l'élève ou avec le confesseur ! Mais il ne reste plus d'autre trace d'eux dans leur maison qu'eux-mêmes. Leur nom, leur mémoire, leur image, le soleil qu'ils ont vu, l'air qu'ils ont respiré et qui semble encore rayonnant de leur jeunesse, tiède de leur haleine, sonore de leur voix, vous enveloppent des mêmes lueurs, des mêmes respirations, des mêmes rêves et des mêmes bruits dont ils enchantaient leur printemps !

Je voyais, au recueillement, à la physionomie pensive et aux silences de Julie, que l'impression de ce sanctuaire ne la remuait pas moins profondément que moi. Elle me fuyait même par moments, pour se recueillir seule dans ses pensées, comme si elle eût craint de me les communiquer toutes, rentrant, pour se chauffer, dans la maison, pendant que j'étais au jardin, retournant au jardin et s'asseyant sur le banc de pierre de la tonnelle, quand je venais la rejoindre auprès du feu.

A la fin, j'allai la retrouver sous la tonnelle; les dernières feuilles jaunies de la treille pendaient, près de se détacher de leur pampre; elles laissaient le soleil l'inonder et comme la vêtir de ses rayons.

« A quoi voulez-vous donc penser sans moi? lui dis-je avec un accent de tendre reproche. Est-ce que je pense jamais seul, moi?

» — Hélas! me dit-elle, vous ne me croirez pas; mais je pensais que je voudrais être madame de Warens pendant une seule saison pour vous, dussé-je voir le reste de mes

jours s'écouler dans l'abandon et ma mémoire dans la honte, comme elle! dussiez-vous être aussi ingrat et aussi calomniateur que Rousseau!... Qu'elle est heureuse! poursuivit-elle en perdant son regard dans le ciel, comme si elle y eût cherché et entrevu l'image de la femme étrange qu'elle enviait; qu'elle est heureuse! elle a pu se sacrifier ellemême à ce qu'elle aimait!

» — Oh! quelle ingratitude et quelle profanation de vousmême et de notre bonheur! lui répondis-je en la ramenant à pas lents sur les feuilles mortes qui criaient sous ses pieds, vers la maison. Vous ai-je donc par un seul mot, par un seul regard, par un seul soupir, montré qu'il manquait quelque chose à mon bonheur? Ne concevez-vous donc pas dans votre imagination angélique, pour un autre Rousseau (si la nature en eût fait deux) une autre madame de Warens? Une madame de Warens jeune, virginale, pure, ange, amante et sœur à la fois, donnant son âme tout entière, son âme inviolable et immortelle, au lieu de ses charmes périssables? la donnant à un frère perdu et retrouvé, jeune, égaré, errant aussi, comme le fils de l'horloger, en ce monde, ouvrant à ce frère, au lieu de sa maison et de son jardin, le foyer serein de ses tendresses? le purifiant dans ses rayons? le lavant de ses premières souillures dans l'eau de ses larmes? le dégoûtant à jamais de toute autre possession que de la possession intérieure? lui traçant sa route dans la vie; l'excitant à la gloire et à la vertu et le récompensant du sacrifice par cette pensée : que gloire, vertu, sacrifices, tout lui est compté dans le cœur d'une femme, tout s'accumule, tout se multiplie dans sa reconnaissance, tout va se joindre à ce trésor de tendresse qui se remplit ici-bas et qui ne s'ouvrira que dans le ciel?... »

Je tombai néanmoins, en parlant ainsi, anéanti et le visage dans mes mains, sur une chaise loin de la sienne, contre la muraille. J'y restai longtemps sans rien dire.

« Allons-nous-en, me dit-elle, j'ai froid, ce lieu n'est pas bon pour nous. »

Nous donnâmes quelques pièces de monnaie à la bonne femme, et nous reprîmes lentement le chemin de Chambéry.

LXII

Le lendemain, Julie partait pour Lyon. Le soir, Louis *** vint nous voir à l'auberge. Je le décidai à partir avec moi pour passer quelques semaines dans la maison de mon père. Cette maison était sur la route de Lyon à Paris. Nous sortîmes ensemble. Nous cherchâmes chez les selliers de Chambéry une petite calèche découverte dans laquelle nous suivrions en poste la voiture de mon amie jusqu'à la ville où il faudrait nous séparer. Nous trouvâmes ce que nous cherchions.

Avant le jour, nous étions en route et nous galopions en silence dans les gorges sinueuses de la Savoie qui s'ouvrent au pont de Beauvoisin sur les plaines caillouteuses et monotones du Dauphiné. Nous descendions de voiture à chaque relais, pour aller à la portière de la première voiture nous informer de la santé de la pauvre malade. Hélas! chaque tour de roue qui l'éloignait de cette source de vie qu'elle avait trouvée en Savoie semblait lui enlever ses couleurs et rendre à ses yeux et à ses traits cette langueur et cette fièvre sourde qui m'avaient frappé, comme la beauté de la mort, la première fois que je l'avais vue. L'approche du moment où nous devions la quitter lui serrait visiblement le cœur. Entre la *Tour-du-Pin* et Lyon, nous entrâmes, pour la distraire pendant quelques lieues, dans sa voiture. Je la priai de chanter à mon ami la romance du *Matelot écossais*. Elle le fit pour m'obéir. Mais, au second couplet, qui raconte les

adieux des deux amants, la conformité de notre situation avec la tristesse désespérée des notes de la ballade dans sa voix l'émut tellement qu'elle fondit en larmes avec nous. Elle jeta un châle noir qu'elle portait, ce jour-là, comme un voile, sur sa figure. Je la vis longtemps sangloter sous le châle. Au dernier relais, elle eut un évanouissement qui dura jusqu'à la porte de l'hôtel où nous descendîmes à Lyon. Nous aidâmes sa femme de chambre à la porter sur son lit; elle se remit dans la soirée. Nous continuâmes, le jour suivant, notre route jusqu'à Mâcon.

LXIII

C'était là que nous devions nous séparer tout à fait. Nous donnâmes, mon ami et moi, nos instructions à son courrier. Nous précipitâmes les adieux, de peur d'aggraver son mal en prolongeant des émotions douloureuses, comme on déchire vite une blessure dont on ne veut pas entendre le cri. Mon ami partit pour la campagne de mon père, je devais le suivre le lendemain.

Cependant à peine Louis était-il parti, que je me sentis hors d'état de tenir la parole que je lui avais donnée.

L'idée de laisser Julie en larmes, et poursuivant une longue route d'hiver, aux soins de deux domestiques, sans savoir si elle ne tomberait pas malade, isolée dans quelque auberge, et si elle ne mourrait pas en m'appelant en vain, m'empêcha de prendre aucun repos. Je n'avais plus d'argent. Je pris ma montre, une chaîne d'or qui m'avait été donnée, trois ans auparavant, par une amie de ma mère, quelques bijoux, mes épaulettes, mon sabre, les galons d'argent de mon uniforme, je pliai le tout dans mon manteau, et j'allai chez le bijoutier de ma

mère, il me donna trente-cinq louis de toute ma dépouille. Je courus de là à l'auberge où dormait Julie. Je fis appeler son courrier. Je lui dis que j'accompagnerais de loin la voiture jusqu'aux portes de Paris, mais que je ne voulais pas que sa maîtresse s'en aperçût, de peur qu'elle ne s'y opposât par égard pour moi. Je lui demandai le nom des villes et des hôtels où il comptait s'arrêter et descendre, sur la route, afin de m'arrêter dans les mêmes villes, mais de descendre dans d'autres hôtels. Je récompensai d'avance largement sa discrétion. A la poste, je retins des chevaux, je courus, et je partis une demi-heure après avoir vu partir la voiture que je voulais suivre.

LXIV

Aucun obstacle imprévu ne vint contrarier la surveillance inaperçue que je voulais exercer sur la voiture que je suivais. Le courrier avertissait secrètement les postillons de l'approche d'une seconde calèche pour le service de laquelle il commandait deux chevaux. Je trouvais l'attelage préparé aux relais. Je pressais ou je ralentissais le pas, selon que je voulais me tenir éloigné ou me rapprocher davantage de la première voiture. J'interrogeais les postillons sur la santé de la jeune dame qu'ils avaient menée devant moi. Du haut des côtes, au loin dans la plaine, j'apercevais la voiture qui courait dans le brouillard ou dans le soleil, en emportant mon bonheur. Ma pensée devançait la course des chevaux, s'élançait dans la voiture, contemplait Julie endormie dans un songe plein de moi, ou veillant et pleurant dans les images de nos beaux jours écoulés.

Quand je fermais les yeux, pour la mieux voir en moi-même, je croyais entendre sa respiration. J'ai peine à

comprendre à présent comment j'eus assez d'empire sur moi-même pour résister, pendant un voyage de cent vingt lieues, à l'élan intérieur qui me précipitait sans relâche vers cette voiture après laquelle je courais sans vouloir l'atteindre, et dans laquelle toute mon âme était renfermée, pendant que mon corps seul, insensible à la neige et à la pluie glacée, suivait, ballotté de cahots en cahots et de frimas en frimas, sans avoir la conscience de ses propres souffrances. Mais la crainte de causer à Julie une émotion inattendue qui lui fût fatale, de renouveler une scène d'adieux déchirants, l'idée de veiller ainsi comme une providence amoureuse, avec un désintéressement angélique, sur sa sûreté, me clouaient à ma résolution.

LXV

La première fois, elle descendit dans le grand hôtel d'Autun ; moi, dans une auberge du faubourg, à côté.

Avant le jour, les deux voitures, en vue l'une de l'autre, couraient de nouveau sur la longue ligne onduleuse et blanche que trace la route, à travers les steppes au sol gris et les forêts de chênes druidiques de la haute Bourgogne. Nous nous arrêtâmes dans la petite ville d'Avallon ; elle au centre, moi à l'extrémité de la ville. Le lendemain, nous roulions vers Sens.

La neige accumulée par les vents du nord autour des hauts et arides plateaux de *Lucy-le-Bois* et de *Vermanton* tombait à larges flocons à moitié liquides sur les montagnes et sur la route, et assoupissait le bruit des roues. On distinguait à peine l'horizon brumeux, à quelques pas devant soi, à travers cette poudre de neige que le vent soulevait en tourbillons. On ne pouvait plus mesurer ni par

l'oreille ni par l'œil la distance entre les deux calèches.

Tout à coup j'aperçus devant moi, sous la tête de mes chevaux, la voiture de Julie arrêtée au milieu de la route. Le courrier, descendu de son siége, était debout sur le marchepied, jetant des cris et faisant des gestes de détresse. Je sautai à terre, je volai à la portière d'un premier mouvement plus fort que ma prudence, je m'élançai dans la voiture ; la femme de chambre s'efforçait de rappeler sa maîtresse d'un évanouissement causé par la fatigue et par l'ouragan, peut-être aussi par le tumulte de son cœur. Ce que j'éprouvai en soutenant ainsi entre mes bras cette tête adorée, toute une longue heure, désirant et tremblant à la fois qu'elle entendît et qu'elle ne reconnût pas ma voix ; pendant que le courrier allait chercher du feu et de l'eau chaude dans des chaumières éloignées, et que la femme de chambre, tenant sur ses genoux les pieds glacés de sa maîtresse, les frottait avec ses mains et les pressait contre sa poitrine pour les réchauffer, nul ne peut le concevoir ni le dire, à moins d'avoir senti la mort et la vie se combattre ainsi dans son cœur.

A la fin, ces tendres soins, l'impression de mes mains sur ses mains, de mon souffle sur son front, rappelèrent la chaleur aux extrémités. Les couleurs qui remontaient sur ses joues et un faible et long soupir qui s'échappait de ses lèvres m'annoncèrent qu'elle allait se réveiller de son évanouissement. Je m'élançai de la voiture sur le grand chemin, pour ne pas être reconnu quand elle ouvrirait les yeux.

Je restai là un moment près des roues, un peu en arrière, le visage enveloppé dans mon manteau. Je recommandai aux domestiques le silence sur mon apparition. Ils me firent signe que la voyageuse revenait tout à fait à elle. J'entendis sa voix qui balbutiait, en s'éveillant, ces mots, comme dans un rêve : « Oh ! si Raphaël était là ! J'ai cru que

c'était Raphaël ! » Je m'élançai dans ma voiture. Les chevaux repartirent ; une longue distance nous sépara bientôt. J'allai, le soir, à l'auberge où elle était descendue à *Sens*, m'informer de son état. Le courrier m'assura qu'elle était rétablie et qu'elle dormait paisiblement.

LXVI

Je suivis encore sa trace jusqu'à *Fossard*, relais de poste auprès de la petite ville de Montereau. En cet endroit la route de Sens à Paris se bifurque, l'une passant par Fontainebleau, l'autre par Melun. Cette dernière branche de la route étant plus courte de quelques lieues, je la pris, afin de devancer de quelques moments Julie à Paris, et de la voir descendre de voiture à la porte de sa demeure. Je doublai les guides des postillons, et j'arrivai, longtemps avant la nuit, à l'hôtel où j'avais coutume de loger à Paris.

A la nuit tombante, j'allai me poster sur un des quais, en face de cette maison de Julie qu'elle m'avait si souvent décrite ; je la reconnus comme si j'y avais passé ma vie. Je vis dans l'intérieur, à travers les vitres, ce mouvement d'ombres qui vont et viennent dans une maison où l'on attend quelque hôte inaccoutumé. J'aperçus dans sa chambre, au plafond, la réverbération du feu allumé dans le foyer. Une figure de vieillard s'approcha plusieurs fois d'une fenêtre ; il paraissait regarder et écouter les bruits du quai. C'était son mari, son père. Le concierge tenait la porte ouverte ; il s'avançait de temps en temps hors du seuil, pour regarder et pour écouter aussi. Un réverbère, ballotté par le vent orageux de décembre, jetait et retirait tour à tour une lueur rapide et pâle sur le pavé.

A la fin, une voiture de poste déboucha rapidement

d'une des rues et vint s'arrêter sous les fenêtres de la maison. J'y courus, je m'abritai à demi de l'ombre d'une colonne, tout près de la voiture. Je vis les domestiques se précipiter à la portière. Je vis Julie descendre dans les bras du vieillard, qui l'embrassa comme un père embrasse son enfant après une longue absence ; il remonta péniblement les marches de l'escalier, soutenu par le bras du concierge. La voiture fut déchargée. Le postillon l'emmena pour la remiser dans une autre rue ; la porte se referma. Je revins prendre ma place près du parapet de la rivière.

LXVII

Je contemplai longtemps de là les fenêtres, éclairées par les lumières, de la maison de Julie. Je cherchais à entrevoir ce qui se passait dans l'intérieur. Je voyais ce mouvement ordinaire de gens affairés qui portent des malles, qui défont les paquets, qui rangent les meubles, à l'arrivée d'un hôte. Lorsque ce mouvement fut apaisé, que les flambeaux ne coururent plus d'une pièce à l'autre, que la chambre du vieillard, au premier étage, s'éclaira seule du demi-jour d'une lampe de nuit, je distinguai, à travers les vitres de l'entre-sol au-dessous, la taille élancée et fléchissante de Julie qui se dessinait en ombre, un moment immobile, sur les rideaux blancs. Elle resta quelque temps dans cette attitude, puis je la vis ouvrir la fenêtre, malgré le froid, regarder un moment la Seine de mon côté, comme si ses yeux eussent été arrêtés sur moi par une révélation surnaturelle de l'amour ; puis se détourner et regarder longtemps, vers le nord, une étoile que nous avions l'habitude de contempler souvent ensemble et que nous nous étions promis de regarder chacun de notre côté dans l'ab-

sence, comme pour donner un rendez-vous à nos âmes dans l'inaccessible solitude du firmament.

Je sentis ce regard, comme s'il était tombé dans mon cœur un charbon de feu. Je compris que nos âmes étaient unies dans la même pensée. Mes résolutions s'évanouirent. Je m'élançai pour traverser le quai, pour m'approcher d'elle et pour lui crier un mot qui lui fît reconnaître son frère à ses pieds. Au même moment elle referma sa fenêtre. Le roulement des voitures étouffa mon cri. La lumière s'éteignit à l'entre-sol. Je restai immobile au milieu du quai. L'horloge d'un édifice voisin sonna lentement minuit. Je m'approchai de la porte, je la baisai convulsivement sans oser frapper. Je m'agenouillai sur le seuil, je priai la pierre de ces murs de me garder le bien suprême que je venais de reconduire et de lui confier ainsi, et je m'éloignai.

LXVIII

Je repartis le lendemain de Paris, sans avoir vu un seul des amis que j'y avais alors ; intérieurement heureux de n'avoir pas eu un seul regard, une seule parole, un seul pas qui ne fût pour elle. Le reste du monde n'existait déjà plus pour moi. Seulement, avant de repartir, je jetai à la petite poste un billet daté de Paris et adressé à Julie. Elle devait le recevoir à son réveil. Ce billet ne contenait que ces mots : « Je vous ai suivie. J'ai veillé invisible sur vous. Je n'ai pas pu vous quitter avant de vous savoir remise aux soins de ceux qui vous aiment. Hier, à minuit, quand vous avez ouvert la fenêtre et soupiré en regardant l'étoile, j'étais là ! Vous auriez pu entendre ma voix. Quand vous lirez ces lignes, je serai bien loin !... »

LXIX

Je voyageai jour et nuit dans un tel étourdissement de pensées, que je ne sentis ni le froid, ni la faim, ni la distance; j'arrivai à Milly comme si je sortais d'un rêve, et sans presque me souvenir d'être allé à Paris. Je trouvai mon ami Louis *** qui m'attendait dans la petite maison de campagne de mon père. Sa présence me fut douce. Je pouvais lui parler du moins de celle qu'il admirait autant que moi. Nous couchions dans la même chambre. Une partie de nos nuits se passait à nous entretenir d'elle. Il n'en était pas moins ébloui que moi. Il la considérait comme un de ces êtres exceptionnels, comme une de ces femmes plus grandes que nature, telles que la Béatrice de Dante, l'Éléonore du Tasse, la Laure de Pétrarque, ou la Vittoria Colonna, poëte, amante, héroïne à la fois, figures qui ne font que traverser la terre presque sans la toucher, seulement pour fasciner les regards de quelques privilégiés de l'amour, pour élever leurs âmes à d'immortelles aspirations.

LXX

Quant à Louis, il n'osait pas élever son amour aussi haut que son enthousiasme. Son cœur tendre, maladif et blessé de bonne heure, était rempli alors de la touchante image d'une pauvre et pieuse orpheline de sa famille. Son bonheur aurait été de l'épouser pour vivre en obscurité et en paix dans une maisonnette des coteaux de Chambéry.

Le dénûment de fortune des deux amants les retenait sur les limites d'une triste et tendre amitié, par crainte de traîner le nom de leur famille dans l'indigence et de léguer la misère à des enfants. La jeune fille mourut, quelques années après, de découragement et de solitude. C'est une des plus suaves figures que j'aie vues s'éteindre faute de quelques rayons de fortune. Son visage, où l'on voyait le reste d'une florissante jeunesse également prête à refleurir ou à s'éteindre, était la plus gracieuse et la plus mélancolique empreinte de cette vertu du malheur qu'on appelle la résignation.

Elle devint aveugle à force d'avoir pleuré en secret pendant ses longues années d'attente et d'incertitude. Je la rencontrai une fois, à un de mes retours d'Italie. Elle était conduite par la main d'une de ses petites sœurs, dans les rues de Chambéry. Quand elle entendit ma voix, elle pâlit et chercha à tâtons un appui de sa main aveugle. « Pardon, me dit-elle, c'est que quand j'entendais cette voix autrefois j'en entendais avec elle une autre... » Pauvre fille, elle entend dans le ciel aujourd'hui celle de son ami.

LXXI

Qu'ils furent longs les deux mois à passer loin de Julie, à la campagne ou à la ville, dans la maison de mon père, avant d'atteindre l'époque où je devais la rejoindre à Paris! J'avais épuisé, pendant les trois ou quatre mois qui venaient de s'écouler, la pension que me faisait mon père, les ressources secrètes de la tendresse de ma mère, la bourse de mes amis, pour payer les dettes que la dissipation, le jeu, les voyages, m'avaient fait contracter. Je n'avais aucun moyen de me procurer la petite somme né-

cessaire pour aller à Paris et pour y vivre même dans la retraite et dans la gêne. Il me fallait attendre le terme d'un des quartiers de la pension de mon père, époque aussi où un oncle, riche mais sévère, et de vieilles tantes, bonnes mais prudentes, avaient l'habitude de me faire quelques petits présents. J'espérais, à l'aide de toutes ces ressources, réunir une somme de six ou huit cents francs suffisante pour m'entretenir à Paris pendant quelques mois. Cette médiocrité ne coûterait désormais rien à ma vanité, car ma vie n'était plus que dans mon attachement. Toutes les richesses du monde ne m'auraient servi qu'à acheter le moment du jour que j'aspirais à passer près d'elle !

LXXII

Ces jours d'attente furent remplis de sa seule pensée. Nous nous étions consacré toutes les heures de notre journée. Le matin, à son réveil, elle s'enfermait pour m'écrire. Au même moment, je lui écrivais de mon côté. Nos pages et nos pensées se croisaient ; tous les courriers, en route, s'interrogeaient, se répondaient, se confondaient sans interruption d'un seul jour. Il n'y avait véritablement ainsi que quelques heures d'absence entre nous.

Je les remplissais encore de sa contemplation. Je m'entourais de ses lettres. Je les ouvrais sur ma table. Je les semais sur mon lit. Je les apprenais par cœur. Je m'en redisais à moi-même les passages les plus passionnés et les plus pénétrants. J'y mettais sa voix, son accent, son geste, son regard. Je lui répondais. Mon illusion devenait si forte, et je finissais par croire tellement à sa présence, que j'étais triste et impatient quand on venait m'interrompre pour les repas ou pour les visites. Il me semblait

qu'on venait me l'arracher ou la chasser de ma chambre.

Dans mes longues courses sur les montagnes ou dans les prairies brumeuses et sans horizon qui bordent la rivière, j'emportais sa lettre du matin. Je m'asseyais plusieurs fois sur les rochers, ou au bord de l'eau, ou sur les glaçons, pour la relire. Il me semblait, chaque fois que je la relisais, y découvrir un mot ou un accent qui m'avait échappé. Je me souviens que je dirigeais toujours machinalement ces courses du côté du nord : chaque pas que je faisais vers Paris me rapprochait d'elle et diminuait d'autant la distance qui nous séparait !

J'allais quelquefois très-loin sur les routes de Paris, dans cette intention. Quand il me fallait revenir sur mes pas, je luttais longtemps avec moi-même. J'étais triste ; je me retournais plusieurs fois vers ce point de l'horizon où elle respirait. Je revenais plus lourd et plus lentement.

Oh ! que j'enviais les ailes des corbeaux chargées de neige, qui volaient vers le nord, à travers la brume ! Oh ! que les voitures que je voyais passer sur la route courant vers Paris me faisaient mal ! Que n'aurais-je pas donné de mes jours de jeunesse inutile pour être à la place d'un de ces vieillards désœuvrés qui regardaient d'un œil distrait par les glaces des portières ce jeune homme solitaire marchant à contre-sens de son cœur sur le bord du chemin ! Oh ! que les jours, cependant si courts, de décembre et de janvier, me semblaient interminablement longs !

Il n'y avait pour moi qu'une bonne heure dans toutes ces heures : c'était celle où j'entendais de ma chambre les pas, la crécelle et la voix du facteur qui distribuait les lettres aux portes du quartier. Dès que je l'entendais, j'ouvrais ma fenêtre. Je l'apercevais montant du fond de la rue, les mains pleines de lettres qu'il remettait aux servantes, et attendant devant chaque maison qu'on lui rapportât le port. Combien je maudissais la lenteur de ces

bonnes femmes qui n'avaient jamais fini de compter leur monnaie dans sa main! Avant que le facteur sonnât à la porte de mon père, j'avais franchi l'escalier, traversé le vestibule ; j'étais tout palpitant sur le seuil. Pendant que ce vieillard maniait son paquet de lettres, je cherchais à découvrir l'enveloppe de fin papier de Hollande et l'adresse de belle écriture anglaise qui me révélaient mon trésor entre tous ces papiers grossiers et ces lourdes suscriptions de lettres de commerce ou de banalités. Je la saisissais tout tremblant. Mes yeux se voilaient d'un nuage, mon cœur battait. Mes jambes fléchissaient. Je cachais la lettre sous mon habit, de peur de rencontrer quelqu'un sur l'escalier, et qu'une correspondance si fréquente ne parût suspecte à ma mère. Je m'enfuyais dans ma chambre. Je m'enfermais au verrou pour dévorer à loisir les pages sans être interrompu. Que de larmes, que de baisers n'imprimais-je pas sur le papier! hélas! et quand, après des années, j'ai rouvert ce volume de lettres, combien de mots manquaient au sens des phrases, que mes pleurs ou mes transports avaient lavés ou déchirés!

LXXIII

Après le déjeuner, je remontais dans ma chambre haute pour relire encore ma lettre et pour y répondre. C'étaient là les plus délicieuses et les plus fiévreuses heures de mes journées. Je prenais quatre feuilles du plus grand et du plus mince papier de Hollande. Julie me l'avait envoyé de Paris pour cet usage ; chaque page, commencée très-haut, finissant très-bas, écrite sur les marges, surécrite encore en travers des lignes, contenait des milliers de mots. Je les remplissais tous les matins, ces feuilles ; je les trouvais

trop vite remplies et trop étroites pour ce débordement passionné de mes pensées.

Il n'y avait dans ces lettres ni commencement, ni fin, ni milieu, ni grammaire, ni rien de ce qu'on entend ordinairement par style. C'était mon âme à nu devant l'âme d'une autre, exprimant ou plutôt balbutiant, comme elle pouvait, les tumultueuses sensations dont elle était pleine, à l'aide du langage insuffisant des hommes. Ce langage n'a pas été fait pour exprimer l'inexprimable ; signes imparfaits, mots vides, paroles creuses, langue de glace, que la plénitude, la concentration et le feu de notre âme faisaient fondre, comme un métal réfractaire, pour en former je ne sais quelle langue vague, éthérée, flamboyante, caressante, qui n'avait de sens pour personne et que nous entendions seuls parce qu'elle était nous seuls.

Jamais cette effusion de mon âme ne tarissait ou ne se refroidissait. Si le firmament n'eût été qu'une page, et que Dieu m'eût dit de la remplir de mon amour, cette page n'aurait pas contenu tout ce que je sentais se dire en moi ! Je ne m'arrêtais qu'après que les quatre feuilles étaient remplies, et il me semblait toujours n'avoir rien dit ! C'est qu'en effet je n'avais rien dit, car qu'étaient ces quatre feuilles pour contenir l'infini ?

LXXIV

Ces lettres, dans lesquelles je n'apportais aucune misérable prétention d'esprit et qui n'étaient pas une œuvre, mais une volupté, m'auraient pourtant merveilleusement servi plus tard si Dieu m'avait destiné à parler aux hommes, ou à peindre les nuances, les langueurs ou les fureurs des passions de l'âme dans des ouvrages d'imagi-

nation. Je puis dire qu'à mon insu j'y luttais en désespéré et comme Jacob avec l'ange, contre la pauvreté, la régidité et la résistance de la langue dont j'étais forcé de me servir, faute de savoir celle du ciel. Les efforts surnaturels que je faisais pour vaincre, assouplir, étendre, plier, spiritualiser, colorer, enflammer ou éteindre les expressions; le besoin de rendre par des mots les plus intimes et les plus insaisissables nuances du sentiment, les aspirations les plus éthérées de la pensée, les élans les plus irrésistibles et les chastetés les plus contenues de la passion, enfin jusqu'aux regards, aux attitudes, aux soupirs, aux silences, aux langueurs, aux anéantissements; ces efforts, dis-je, qui brisaient ma plume sous mes doigts, comme un instrument rebelle, lui faisaient néanmoins trouver quelquefois, même en se brisant, le mot, le tour, l'organe, le cri qu'elle cherchait, pour donner une voix à l'impossible. Je n'avais parlé aucune langue, mais j'avais crié le cri de mon cœur, et j'avais été entendu. Quand je me levais de ma chaise, après ce rude et délicieux combat contre les mots, la plume, le papier, je me souviens que, malgré le froid de ma chambre en hiver, la sueur glacée coulait de mon front. J'ouvrais la fenêtre pour rafraîchir et pour essuyer mes cheveux.

LXXV

Mais ces lettres n'étaient pas seulement des cris d'amour, elles étaient le plus souvent des invocations, des contemplations, des perspectives sur l'avenir, des perspectives sur le ciel, des consolations, des prières.

Cet amour, privé par sa nature de toutes les présences qui détendent le cœur, avait rouvert en moi les sources de la pitié troublées ou taries par de vils plaisirs. Je m'effor-

çais d'enlever avec moi jusqu'au ciel, sur les ailes de mon imagination exaltée et presque mystique, cette seconde âme souffrante et desséchée. Je parlais de Dieu, seul assez parfait pour avoir créé cette perfection surhumaine, seul assez grand pour contenir l'immensité de nos aspirations. Je consolais Julie des sacrifices que le devoir nous forçait à faire d'un bonheur plus complet ici-bas. Je lui faisais valoir le mérite de ces sacrifices d'un moment aux yeux de l'éternel rémunérateur de nos actions. Je bénissais la pureté et le désintéressement de notre affection, puisqu'ils devaient nous obtenir un jour une félicité plus angélique dans l'éternelle atmosphère des purs esprits.

J'allais jusqu'à me dire heureux, et à chanter les hymnes de la résignation à laquelle nous étions, par l'amour même, mais par un amour plus grand, condamnés. Je conjurais Julie de ne pas penser à mes peines, de n'en point avoir elle-même. Je lui montrais un courage, un mépris du bonheur terrestre que souvent je n'avais que dans mes paroles. Je lui faisais l'holocauste de tout ce qu'il y avait d'humain en moi. Je m'élevais à l'immatérialité pour qu'elle ne soupçonnât pas une souffrance ou un regret dans mon adoration. Je la suppliais de chercher dans une religion tendre et nourrissante, dans l'ombre des églises, dans la foi mystérieuse de ce Christ, le Dieu des larmes, dans l'agenouillement et dans l'invocation, les espérances plus rapprochées, les consolations et les douceurs que j'y avais goûtées moi-même, dans mon enfance.

Elle m'avait rendu le sentiment de la piété. Je composais pour elle ces prières enflammées et calmes qui montent au ciel comme une flamme, mais comme une flamme qu'aucun vent ne fait vaciller. Je lui disais de prononcer ces prières à certaines heures du jour et de la nuit, que je les prononcerais moi-même, pour que nos deux pensées, unies par les mêmes mots, s'élevassent ensemble, à la même

heure, dans une même région!... Et puis je mouillais le tout de larmes; elles laissaient leurs traces sur les paroles plus éloquentes et plus recueillies sans doute que les paroles elles-mêmes.

J'allais jeter furtivement à la poste cette moelle de mes os. Je me sentais soulagé, en revenant, comme si j'y avais jeté une partie du poids de mon propre cœur.

LXXVI

Mais quels que fussent mes efforts continus et la perpétuelle tension de mon imagination jeune et brûlante pour embraser mes lettres du feu qui me consumait, pour créer une langue à mes soupirs, et pour faire franchir à mon âme versée toute chaude sur le papier la distance qui me séparait de la sienne, dans ce combat contre l'impuissance des expressions, j'étais toujours vaincu par Julie.

Ses lettres avaient plus d'accent dans une phrase que les miennes dans mes huit pages; on respirait son souffle dans les mots, on voyait son regard dans les lignes, on sentait dans les expressions la chaleur des lèvres qui venaient de les exprimer. Rien ne s'évaporait dans cette lente et lourde transition du sentiment au mot, qui laisse refroidir et pâlir la lave du cœur sous la plume de l'homme. La femme n'a pas de style, voilà pourquoi elle dit tout si bien. Le style est un vêtement. L'âme est nue sur la bouche ou sur la main de la femme. Comme la Vénus de la parole, l'expression sort du sentiment dans sa nudité. Elle naît d'elle-même, elle s'étonne d'être née, et on l'adore déjà qu'elle ne se connaît pas encore.

LXXVII

Quelles lettres! quelle flamme! quels demi-jours! quelles teintes! quels accents! quel feu et quelle pureté mêlés ensemble comme la flamme et la limpidité dans le diamant! comme l'ardeur et la pudeur sur le front de la jeune fille qui aime! quelle naïveté forte! quel épanchement intarissable! quels réveils soudains dans la langueur! quels chants et quels cris! Puis quels retours tristes comme des notes inattendues à la fin d'un air! puis quelles caresses de mots qu'on se sentait passer sur l'âme, comme ces haleines que la mère souffle, en jouant, sur le front de son enfant qui sourit! et quels bercements voluptueux de paroles à demi-voix et de phrases rêveuses et balbutiantes qui semblent vous envelopper de rayons, de murmures, de parfums, de calme, et vous conduire insensiblement, par l'assoupissement des syllabes, au repos de l'amour, au sommeil de l'âme, jusqu'au baiser sur la page qui dit : « Adieu! » adieu et baiser qu'on recueille sans bruit, comme il y a été posé par les lèvres!

LXXVIII

Je les ai retrouvées toutes, ces lettres. Je l'ai feuilletée page à page, cette correspondance, classée et reliée soigneusement après la mort, par la main d'une pieuse amitié, une lettre répondant à l'autre, depuis le premier billet jusqu'au dernier mot écrit d'une main saisie déjà par la mort, mais que l'amour affermissait encore. Je les ai relues, et je

les ai brûlées en pleurant, en m'enfermant comme pour un crime, en disputant vingt fois à la flamme la page à demi consumée pour la relire encore une fois!... Je les ai brûlées parce que la cendre même en eût été trop chaude pour la terre, et je l'ai jetée aux vents du ciel! . . . .

. . . .

LXXIX

Le jour arriva enfin où je pus compter les heures qui me séparaient encore de Julie.

Toutes les petites ressources que je parvins à rassembler ne s'élevaient pas à la somme suffisante pour m'entretenir trois ou quatre mois à Paris. Ma mère, qui voyait mon angoisse, sans en savoir le vrai motif, tira du dernier de ses écrins, déjà vidés par sa tendresse, un gros diamant monté en bague : le seul, hélas! qui lui restât des bijoux de sa jeunesse. Elle me le glissa secrètement dans la main en pleurant.

« Je souffre autant que toi, Raphaël, me dit-elle avec un visage triste, de voir ta jeunesse inoccupée se consumer dans l'oisiveté d'une petite ville ou dans les rêveries des champs. J'avais toujours espéré que les dons de Dieu que j'ai bénis en toi, dès ta première enfance, te feraient remarquer du monde et t'ouvriraient quelque carrière de fortune et d'honneur. La pauvreté contre laquelle nous luttons ne nous permet pas de te l'ouvrir nous-mêmes. Dieu ne l'a pas voulu jusqu'ici. Il faut se soumettre avec résignation à ses volontés, qui sont toujours les meilleures. Cependant je te vois avec désespoir dans cette langueur morale qui succède aux efforts infructueux. Tentons encore une fois la destinée. Pars, puisque le sol de ce pays-ci te

brûle les pieds. Vis quelque temps à Paris. Frappe avec réserve et avec dignité aux portes des anciens amis de la famille qui sont aujourd'hui en crédit. Fais connaître le peu de talents que la nature et le travail t'ont donnés. Il est impossible que les chefs du gouvernement nouveau ne cherchent pas à se rattacher de jeunes hommes capables, comme tu le deviendrais, de servir, de soutenir et de décorer le règne des princes que Dieu nous a rendus. Ton pauvre père a bien de la peine à élever ses six enfants et à ne pas tomber au-dessous de son rang dans la détresse de notre vie rustique. Tes autres parents sont bons et tendres, mais ils ne veulent pas comprendre qu'il faut de l'air, de l'espace et de l'action à la dévorante activité d'une âme de vingt ans! Voici mon dernier bijou. J'avais promis à ma mère de ne pas m'en séparer sans une nécessité suprême. Prends-le, vends-le, qu'il te serve à vivre quelques semaines de plus à Paris. C'est le dernier gage de tendresse que je jette pour toi à la loterie de la Providence. Il te portera bonheur, car j'y jette avec cet anneau toutes mes prières, toute ma tendresse et toutes mes sollicitudes pour toi. »

Je pris l'anneau en baisant la main de ma mère et en laissant tomber une larme sur le diamant. Hélas! il me servit non à chercher ou à attendre la faveur des hommes puissants et des princes, ceux-là se détournaient de mon obscurité; mais il me servit à vivre trois mois de la vie du cœur dont un seul jour vaut des siècles d'ambition satisfaite. Ce diamant sacré fut pour moi la perle de Cléopâtre fondue dans la coupe de ma vie et qui m'abreuva quelque temps d'amour et de félicité.

LXXX

Je changeai cependant entièrement de nature en ce moment, par respect pour les sacrifices multipliés de ma pauvre mère et aussi parce que toutes mes pensées étaient concentrées en une seule : revoir ce que j'aimais et prolonger le plus possible, par la plus étroite économie, les jours comptés que j'avais à passer près de Julie. Je devins calculateur et avare comme un vieillard du peu d'or que j'emportais. Il me semblait que chaque petite somme que je dépensais était une heure de ma vie qui se perdait. Je résolus de vivre comme Jean-Jacques Rousseau, de rien ou de peu, de retrancher à ma vanité, à mes vêtements, à ma nourriture tout ce que je voulais donner à la sainte ivresse de mon âme.

Cependant je n'étais pas sans quelque espérance confuse de tirer, pour mon amour, parti de mon talent ; ce talent s'était révélé seulement à des amis, par quelques vers. Pendant les trois mois qui venaient de s'écouler, j'avais écrit, aux heures d'insomnies, un petit volume de poésies amoureuses, méditatives, pieuses, selon que l'imagination chantait en moi ses notes tendres ou ses notes graves. J'avais recopié avec soin et de ma plus belle écriture ce recueil, je l'avais lu en partie à mon père, excellent juge, mais sévère de goût. Quelques amis en retenaient les fragments dans leur mémoire. J'avais relié mon trésor poétique. Je l'avais caché à ma mère, dont la chaste et austère pureté aurait été alarmée par la volupté plus antique que chrétienne de quelques-unes de ces élégies. J'espérais que la grâce naïve et l'enthousiasme ailé de ces poésies séduiraient un éditeur intelligent, qu'il achèterait mon volume,

qu'il consentirait du moins à l'imprimer à ses frais, que le goût du public, tenté par la nouveauté de ce style né dans les bois et jailli de source, me ferait peut-être à la fois une petite fortune et un nom.

LXXXI

Je n'avais pas à m'inquiéter de trouver un logement à Paris. Un de mes amis, le jeune comte de V***, revenu récemment de ses voyages, devait y passer l'hiver et le printemps. Il m'avait offert de partager un petit entre-sol qu'il occupait au-dessus du concierge dans le magnifique hôtel du maréchal de Richelieu, rue Neuve-Saint-Augustin; hôtel démoli depuis.

Le comte de V***, avec qui j'étais en correspondance presque quotidienne, était informé de tout. Je l'avais chargé d'une lettre de présentation pour Julie, afin qu'il connût l'âme de mon âme, et qu'il comprît, sinon mon délire, du moins mon adoration pour cette femme.

Au premier aspect, il avait compris en effet et presque partagé mon enthousiasme. Les lettres qu'il m'écrivait étaient émues de respect et presque de piété pour cette apparition mélancolique suspendue entre la mort et la vie, mais retenue, me disait-il, par l'amour ineffable qu'elle avait pour moi.

Il ne cessait de me parler d'elle, comme d'un don céleste que Dieu m'avait fait et qui m'élèverait au-dessus de l'humanité tant que je resterais couvert de son divin rayonnement.

Convaincu de la nature surnaturelle et sainte de notre attachement, V*** considérait notre amour comme une vertu. Il ne rougissait pas d'en être le confident et l'inter-

médiaire. Julie, de son côté, me parlait de V*** comme d'un ami digne de moi pour qui elle eût voulu accroître mon amitié au lieu d'en rien retrancher par une étroite jalousie de cœur. L'un et l'autre me pressaient d'arriver.

V*** seul connaissait les motifs secrets et l'impossibilité matérielle qui m'avaient retenu jusque-là. Malgré tout son dévouement pour moi, qu'il m'a tant prouvé depuis jusqu'à sa mort, pendant les difficultés de ma vie, il n'était pas alors en sa puissance de lever ces obstacles. Sa mère s'était épuisée pour lui faire donner une éducation digne de son rang et pour le faire voyager dans toute l'Europe. Il revenait très-endetté lui-même. Il n'avait à m'offrir à Paris qu'un coin dans le logement que lui payait sa famille.

LXXXII

Je partis de Milly par ces petites carrioles à un cheval formées d'un banc de planche sur l'essieu et de quatre piquets de bois plantés dans le brancard, surmontées d'une toile goudronnée contre la pluie. Elles étaient conduites par un seul cheval et se relayaient, toutes les quatre ou cinq lieues, de bourgade en bourgade. Elles servaient alors à conduire de Lyon à Paris les ouvriers maçons du Bourbonnais et de l'Auvergne, les piétons fatigués du chemin et les pauvres soldats blessés au pied par la marche, qui gagnaient une étape pour quelques sous.

Je n'éprouvais ni honte ni souffrance de cette triviale manière de voyager. J'aurais fait la route les pieds nus dans la neige, que je ne me serais senti ni moins fier ni moins heureux. J'épargnais ainsi un louis ou deux dont j'achèterais des jours de bonheur.

J'arrivai à la barrière de Paris sans avoir senti un des

pavés du chemin. La nuit était sombre, il pleuvait à verse. Je pris mon porte manteau sur mon épaule, et je vins frapper à la porte du modeste logement du comte de V***.

Il m'attendait. Il m'embrassa; il me parla d'elle. Je ne pouvais me lasser de l'interroger et de l'entendre. Ce soir même je reverrais Julie!... V*** irait lui annoncer mon arrivée et la préparer à sa joie. Quand tout le monde serait sorti du salon de Julie, V*** sortirait le dernier, il viendrait m'avertir dans un café voisin, où je l'attendrais, du moment où elle serait seule, et j'irais m'élancer à ses pieds.

Ce ne fut qu'après qu'il m'eut donné tous ces renseignements que je songeai à sécher mes habits à son foyer, à prendre un peu de nourriture, à m'installer dans la sombre alcôve de son antichambre. Cette antichambre était éclairée par un œil-de-bœuf et chauffée par un poêle. Je m'habillai avec une propreté décente qui ne fît pas rougir de moi celle qui m'aimait, devant ses amis.

A onze heures nous sortîmes, V*** et moi, à pied. Nous allâmes ensemble jusque sous la fenêtre que je connaissais déjà. Il y avait trois voitures à la porte. V*** monta. J'allai l'attendre à l'endroit convenu. Qu'elle fut longue l'heure pendant laquelle je l'attendis! Combien je maudissais ces visiteurs indifférents dont l'importunité involontaire, pour dépenser des heures oisives, suspendait sans le savoir l'élan de deux cœurs qui comptaient leur martyre par leurs palpitations! Enfin V*** parut. Je m'élançai sur sa trace. Il me quitta à la porte et je montai.

LXXXIII

Je vivrais mille fois mille ans, que je n'oublierais jamais ce moment et cette scène.

Julie était debout, dans la lumière, le coude nonchalamment appuyé sur le marbre blanc de la cheminée; sa taille élancée, ses épaules et son profil réverbérés et doublés par la glace, le visage tourné vers la porte, les yeux fixés sur un petit corridor obscur qui précédait le salon, la tête un peu tendue et inclinée de côté, dans l'attitude de quelqu'un qui cherche à distinguer par l'oreille un bruit de pas qui s'approchent. Elle était vêtue d'une robe de deuil de soie noire, garnie de dentelles noires aussi autour de la gorge, de la taille et aux pieds. Ces dentelles, froissées par les coussins du fauteuil où la retenaient l'indolence et la langueur de sa vie, ressemblaient à ces grappes noires du sureau égrenées par le vent d'automne.

L'obscurité de ce costume ne laissait dans la lumière que les épaules, le cou, le visage. Ce deuil de la robe était complété par le deuil naturel de ses cheveux noirs noués au-dessus de sa tête. L'uniformité de cette couleur relevait encore la hauteur et la gracieuse flexibilité de sa taille. Les reflets du foyer dans la glace, la lueur d'une lampe posée sur un angle de la cheminée et qui frappait sur sa joue, l'animation de l'attente, de l'impatience, de l'espoir, répandaient sur son visage une clarté de jeunesse, de coloration et de vie qui ressemblait à une transfiguration par l'amour!

LXXXIV

Mon premier cri fut un cri de joie et un saisissement de bonheur en la revoyant ainsi plus vivante, plus belle et plus immortelle à mes yeux que je n'avais jamais osé la voir aux plus doux soleils de Savoie. Un sentiment de sécurité trompeuse et d'éternelle possession entra dans mon

cœur avec sa figure dans mes yeux. Elle essaya de balbutier quelques mots en m'apercevant. Elle ne le put pas. L'émotion lui fit trembler les lèvres. Je tombai à ses pieds. Je collai ma bouche sur le tapis que foulaient ses pas. Je relevai mon front pour la regarder encore et pour m'assurer que sa présence n'était point un rêve. Elle posa une de ses mains sur mes cheveux qui frissonnèrent ; elle se soutenait de l'autre à l'angle du marbre, et elle tomba également sur ses genoux devant moi.

Nous nous regardions. Nous ne cherchions pas de paroles, car il n'y en avait plus pour l'excès de notre bonheur. Nous restâmes en silence prosternés l'un devant l'autre. Cette attitude, pleine d'adoration en moi, pleine de bonheur contenu en elle, disait assez : « Ils s'adorent ; mais il y a un fantôme entre eux, ou un devoir. »

LXXXV

Un coup de marteau se fit entendre à la porte. Des pas montèrent l'escalier. Je me relevai. Elle reprit en chancelant sa place sur le canapé. Je m'assis de l'autre côté, dans l'ombre, pour couvrir la rougeur de mes joues et la rosée de mes larmes.

Un homme d'un âge déjà avancé, d'une stature imposante, d'un visage noble, serein et doux, entra dans la chambre à pas lents. Il s'approcha, sans parler, du canapé. Il baisa paternellement la main tremblante de Julie. C'était M. de Bonald. Malgré le déchirement d'extase que l'arrivée d'un inconnu venait de me faire sentir par ce coup de marteau, je bénis intérieurement cet étranger d'être venu interrompre un premier regard où la raison pouvait succomber sous l'ivresse. C'était un de ces moments où l'âme a

besoin de cette glace que l'accent d'un sage jette sur l'incendie du cœur pour retremper le ressort d'une énergique résolution.

LXXXVI

Julie me présenta à M. de Bonald, comme le poëte dont il avait lu les vers. Il s'étonna de ma jeunesse. Il m'accueillit avec indulgence. Il s'entretint avec Julie, dans cet abandon paternel d'un homme illustre par le génie et imposant par l'âge, qui cherche auprès d'une jeune femme un rayon distrait de beauté pour ses yeux, et les heures causeuses et calmes de la fin du jour. Sa voix était profonde comme une voix qui vient de l'âme. Sa conversation s'épanchait avec cette nonchalance gracieuse et grave d'un esprit qui se détend pour se reposer. L'accent de l'honnête homme était dans sa parole comme le caractère en était répandu sur son front. La conversation se prolongeant et la pendule près de marquer minuit, je crus devoir sortir le premier, pour enlever toute ombre de soupçon d'une familiarité trop intime à cet ami plus respectable et plus ancien que moi dans la maison.

Je n'emportais qu'un regard et un silence pour prix d'une si brûlante attente et d'un si dur voyage. Mais j'emportais une image et la certitude de la revoir désormais tous les jours, c'était assez, c'était trop.

J'errai longtemps sur les quais de Paris, ouvrant mon manteau à l'air et mes lèvres au vent pour rafraîchir ma poitrine et pour apaiser la fièvre de bonheur qui m'agitait. Quand je rentrai, V*** dormait depuis plusieurs heures. Je ne pus m'endormir qu'aux premières clartés du matin et aux cris des revendeurs dans les rues de Paris. . . .

. . . .

LXXXVII

Ce furent là les jours les plus pleins de ma vie, parce qu'ils n'étaient plus qu'une seule pensée recueillie dans mon âme comme un parfum dont on craint de laisser évaporer une parcelle en exposant le vase à l'air extérieur.

Je me levais aux premières lueurs du jour tardif dans l'alcôve sombre de la petite antichambre où mon ami m'abritait comme un mendiant de l'amour. Je commençais ma journée par une longue lettre à Julie. J'y reprenais avec elle, à tête reposée, l'entretien de la veille. J'épanchais les pensées qui m'étaient venues après l'avoir quittée. Tendres oublis, délicieux remords de l'amour dont il s'accuse, qu'il se reproche, et qui lui ôtent tout repos jusqu'à ce qu'il les ait réparés; diamants tombés des yeux ou des lèvres de l'objet aimé, qui font revenir la pensée sur ses pas pour les ramasser et grossir le trésor de ses sentiments!...

Julie recevait cette lettre à son réveil, comme une suite de la conversation du soir, qui aurait continué à voix basse dans sa chambre pendant son sommeil. Je recevais sa réponse moi-même avant le milieu du jour.

LXXXVIII

Mon cœur ainsi apaisé du trouble de la nuit, je m'efforçais de calmer l'impatience qui commençait à me saisir pour l'entrevue du soir. Je donnais de fortes diversions non à mon âme, mais à ma pensée et à mes yeux. Je m'étais

imposé de longues heures de lecture, d'étude et de travail, pour faire disparaître le temps entre l'heure où je quittais Julie et l'heure où je devais la revoir. Je voulais me perfectionner moi-même, non pour les autres, mais pour elle. Je voulais que celui qu'elle aimait ne la fît pas du moins rougir de sa préférence; que les hommes supérieurs qui formaient sa société et qui me rencontraient quelquefois dans son salon, debout au coin de sa cheminée, comme une statue de la Contemplation, découvrissent, si par hasard ils m'adressaient la parole, une âme, une intelligence, une espérance, un avenir, sous l'extérieur de ce jeune inconnu timide et silencieux.

Et puis je me faisais je ne sais quels rêves confus de carrière éclatante, de destinée active qui me saisirait peut-être un jour, comme le tourbillon arrachait la feuille à l'arbre de l'humble jardin de mon père, pour l'enlever au plus haut des airs; je me figurais Julie jouissant de me voir de loin combattre avec la fortune, lutter contre les hommes, m'élever en force, en grandeur, en vertu, et se glorifiant tout bas de m'avoir deviné avant la foule et de m'avoir aimé avant la postérité! Vains songes qu'emportait le matin et qui ont abouti à l'obscurité dans ce nid dispersé de mes pères!...

LXXXIX

Tout cela, et surtout le loisir forcé auquel l'obsession d'une seule pensée, le dédain de tout le reste, le dénûment d'argent qui m'interdisait d'autres distractions, et la reclusion claustrale dans laquelle j'étais enfermé, me condamnaient à la vie d'étude la plus intense et la plus passionnée que j'eusse menée jamais. Je passais la journée tout en-

tière assis devant une petite table de travail éclairée par une lucarne qui prenait jour sur la cour de l'hôtel de Richelieu. Un poêle de faïence chauffait la chambre; un paravent enveloppait la table et la chaise. Il m'abritait contre le regard des jeunes gens du grand monde qui venaient fréquemment rendre visite à mon ami. Il y avait dans l'horizon de cette vaste cour des retentissements de voitures, des silences, et quelques beaux rayons de soleil d'hiver luttant contre le brouillard rampant des rues de Paris. Ces bruits et ces silences me rappelaient un peu les jeux de la lumière, les bruits de vent et les brumes transparentes de nos montagnes.

XC

J'y voyais jouer de temps en temps un charmant petit garçon de huit à dix ans. C'était le fils du concierge. Ses beaux cheveux bouclés sur le front, sa physionomie intelligente et sensible, me retraçaient les candides figures d'enfants de mon pays. Sa famille était, en effet, d'un village voisin du village de mon père, tombée dans la misère et transplantée à Paris. Cet enfant avait fini par s'attacher à moi, en me voyant toujours à ma lucarne au-dessus de la loge de sa mère. Il s'était consacré volontairement et gratuitement à mon service. Il faisait toutes mes commissions dans la rue; il m'apportait mon morceau de pain, un peu de fromage, les fruits pour mon déjeuner; il allait m'acheter mes provisions tous les matins, chez la fruitière. Je prenais ce frugal repas sur ma table de travail, au milieu des livres ouverts et des pages interrompues..

L'enfant avait un chien noir, oublié par un étranger dans l'hôtel. Le chien et l'enfant ne se quittaient pas. Le

chien avait fini par s'attacher à moi, comme l'enfant. Ils ne voulaient plus redescendre le petit escalier de bois, une fois qu'ils l'avaient monté. Pendant la plus grande partie du jour, ils se couchaient et jouaient ensemble sur le paillasson, à mes pieds, sous la table. Plus tard, j'ai emmené le chien de Paris et je l'ai gardé de longues années avec moi, comme un souvenir fidèle et aimant de ce temps de solitude. Je l'ai perdu, non sans larmes, en 1820, en traversant les forêts des marais Pontins, entre Rome et Terracine.

Le pauvre enfant est devenu grand. Il a appris le métier de graveur qu'il exerce avec talent à Lyon. Il s'appelle de Nogent. Ayant entendu retentir mon nom depuis, dans son échoppe, il est venu me voir; il a pleuré de joie en me revoyant et de tristesse en apprenant la perte du chien. Pauvre cœur de l'homme, à qui tout est nécessaire de ce qu'il a aimé une fois, et qui a des larmes de la même eau sur la perte d'un empire ou sur la perte d'un animal !...

XCI

Je relus, pendant ces milliers d'heures, ainsi renfermé entre le poêle, le paravent, la lucarne, l'enfant et le chien, toute l'antiquité écrite; excepté les poëtes dont on nous avait saturés au collége et dans les vers desquels nos yeux fatigués ne distinguaient plus alors que des césures, des longues ou des brèves. Triste effet d'une satiété précoce qui flétrit, pour l'âme de l'enfant, la fleur la plus colorée et la plus parfumée de la pensée humaine.

Mais je relus tous les philosophes, tous les orateurs et tous les historiens dans leur langue. J'adorais surtout ceux qui réunissaient en eux ces trois puissances de l'intelli-

gence : le récit, la parole, la réflexion ; le fait, le discours, la moralité ; Thucydide et Tacite par-dessus les autres. Puis Machiavel, ce sublime praticien des maladies des empires. Puis Cicéron, ce vase sonore qui contient tout, depuis les larmes privées de l'homme, du mari, du père, de l'ami, jusqu'aux catastrophes de Rome et du monde, jusqu'aux pressentiments tragiques de sa propre destinée. Cicéron est comme un filtre où toutes ces eaux déposent et se clarifient sur un fond de philosophie et de sérénités presque divines, et qui laisse ensuite s'épancher sa grande âme en flots d'éloquence, de sagesse, de piété pour les dieux, et d'harmonie. Je l'avais cru jusque-là un grand et vide parleur renfermant peu de sens dans de longues périodes ; je m'étais trompé. C'est l'homme-verbe de l'antiquité après Platon ; c'est le plus grand style de toutes les langues. On le croit maigre, parce qu'il est magnifiquement drapé. Mais enlevez cette pourpre, il reste une grande âme qui a tout senti, tout compris et tout dit de ce qu'il y avait à comprendre, à sentir et à dire de son temps à Rome.

XCII

Quant à Tacite, je ne tentais pas même de discuter avec ma passion pour lui. Je le préférais même à Thucydide. Thucydide expose plus qu'il ne fait vivre et palpiter. Tacite n'est pas l'historien, mais le résumé du genre humain. Son récit est le contre-coup du fait dans un cœur d'homme libre, vertueux et sensible. Le frisson qu'il imprime au front, quand on le lit, c'est le frisson de l'âme. Sa sensibilité est plus que de l'émotion, c'est de la pitié. Ses jugements sont plus que de la vengeance, c'est de la justice. Son indignation, c'est plus que de la colère, c'est de la

vertu. On confond son âme avec celle de Tacite, et on se sent fier de la parenté avec lui. Voulez-vous rendre le crime impossible à vos fils? voulez-vous passionner la vertu dans leur imagination? Nourrissez-les de Tacite. S'ils ne deviennent pas des héros à cette école, c'est que la nature en a fait des lâches ou des scélérats. Un peuple qui aurait Tacite pour manuel politique grandirait au-dessus de la stature commune des peuples. Ce peuple jouerait enfin devant Dieu le drame politique du genre humain dans toute sa grandeur et dans toute sa majesté. Quant à moi, je dois à cet écrivain non pas toutes les fibres de chair, mais toutes les fibres métalliques de mon être. C'est lui qui les a trempées. Si jamais nos temps vulgaires prenaient le tour grandiose et tragique de son temps et que je devinsse une digne victime d'une digne cause, je dirais en mourant : « Rendez honneur de ma vie et de ma mort au maître, et non pas au disciple; car c'est Tacite qui a vécu et qui est mort en moi ! »

XCIII

J'aimais aussi de passion les orateurs. Je les étudiais avec le pressentiment d'un homme qui aurait un jour à parler aux multitudes sourdes, et qui doit connaître d'avance le clavier des auditoires humains. Démosthène, Cicéron, Mirabeau, lord Chatham surtout, plus moderne et plus saisissant, à mes yeux, que tous les autres, parce que son éloquence tout inspirée et toute lyrique est un cri plutôt qu'une voix.

Cette éloquence s'élance par-dessus l'auditoire limité et par-dessus la passion du temps, sur les plus hautes ailes de la poésie, jusqu'aux régions permanentes de l'éternelle

vérité et de l'éternel sentiment. Chatham prend la vérité dans la main de Dieu, et il n'en fait pas seulement la lumière, il en fait la foudre de la discussion. Malheureusement il ne reste de lui, comme de Phidias au Parthénon, que des débris, des têtes, des bras, des torses mutilés. Mais en recomposant par la pensée ces débris, on en fait des prodiges et des divinités d'éloquence. Je me figurais des temps, des circonstances, des passions, des ambitions, des *forums* pareils à ceux qui avaient soulevé ces grands hommes, et, comme Démosthène aux flots de la mer, je parlais intérieurement aux fantômes de mon imagination.

XCIV

Je lus pour la première fois, à cette époque, les discours de Fox et de Pitt. Je trouvai Fox déclamateur, quoique prosaïque; un de ces génies chicaneurs nés pour contredire et non pour dire, avocats sans toge qui n'ont de conscience que dans la voix, et qui plaident avant tout pour leur popularité.

Je sentis dans Pitt l'homme d'État dont les paroles sont des actes, et qui, dans l'écroulement de l'Europe, soutint presque seul son pays sur la base de son bon sens et sur la constance de son caractère. Pitt c'était Mirabeau, avec l'intégrité de plus et l'élan de moins. Mirabeau et Pitt devinrent et sont restés depuis mes deux hommes d'État modernes de prédilection. Montesquieu me parut, à côté d'eux, un dissertateur érudit, ingénieux et systématique; Fénelon divin, mais chimérique; Rousseau plus passionné qu'inspiré, grand instinct plus que grande vérité; Bossuet langue d'or, âme adulatrice, rassemblant en lui,

dans sa conduite et dans son langage devant Louis XIV, le despotisme d'un théocrate et les complaisances d'un courtisan.

XCV

De ces études historiques et oratoires, je passai naturellement à la politique. Le sentiment du joug à peine brisé de l'empire et l'horreur du régime militaire que nous venions de subir m'emportaient vers la liberté. Les souvenirs de famille, l'entraînement des amitiés, le pathétique de la situation de cette maison royale passant du trône à l'échafaud et à l'exil, reportée de l'exil au trône; cette princesse orpheline dans le palais de ses pères; ces vieillards couronnés de leur infortune autant que de leurs aïeux; ces princes dont la jeunesse et les malheurs, maîtres sévères, permettaient de tout espérer : tout cela me faisait désirer que le trône antique et la liberté récente pussent se concilier avec cette royauté de nos pères. Le gouvernement aurait eu ainsi les deux grands prestiges des choses humaines : l'antiquité et la nouveauté; le souvenir et l'espérance. C'était un beau rêve naturel à mon âge.

Chaque matin en dissipait une partie dans mon esprit. J'entrevoyais bien avec douleur que les vieilles formes contiennent mal les idées nouvelles, et que jamais la monarchie et la liberté ne tiendraient ensemble dans le même nœud, sans un éternel tiraillement; que ce tiraillement épuiserait les forces de l'État; que la monarchie serait perpétuellement suspecte et la liberté perpétuellement trahie. Sans être fanatique de la république, je l'entrevoyais, dans un lointain, comme une dernière forme des sociétés perfectionnées.

XCVI

De ces études générales je passai, pendant plusieurs mois, à une étude qui m'occupa d'autant plus l'esprit qu'elle était, par sa nature plus aride, plus sèche et plus glaciale, plus loin du cœur d'un jeune homme ivre d'imagination et d'amour : je veux parler de l'économie politique ou de la science de la richesse des nations. V*** s'en occupait en esprit plus curieux que passionné. Les livres italiens, anglais, français, écrits jusque-là sur cette science, jonchaient ses tables et ses rayons. Nous lûmes ensemble ces livres en les discutant et en écrivant les réflexions que nous suggéraient ces lectures. Cette science de l'économie politique, qui posait alors et qui pose encore aujourd'hui plus d'axiomes que de vérités et plus de problèmes qu'elle n'en résout, avait précisément pour nous l'attrait d'un mystère. Elle était, de plus, entre nous, le texte interminable de ces conversations du bout des lèvres qui font travailler l'intelligence sans distraire le fond de l'âme, qui permettent de sentir, tout en causant, la présence de la pensée secrète et continue cachée au dernier fond du cœur. Espèces d'énigmes dont on cherche le mot sans mettre un immense intérêt à le trouver.

Après avoir tout lu, tout discuté et tout noté de ce qui constituait alors cette science, je crus distinguer quelques principes théoriques vrais dans leur généralité, douteux dans leur application, ambitieux dans leur prétention de se classer au rang des vérités absolues, souvent vides ou menteurs dans leurs formules. Je n'avais rien à répondre, mais mon instinct d'évidence n'était pas sincèrement satisfait. Je jetai les livres à mes pieds et j'attendis la lumière.

Cette science alors n'était pas faite. Science tout expérimentale, elle n'avait pas assez d'années ni de maturité pour tant affirmer. Elle a vieilli depuis; elle promet aux hommes d'État quelques dogmes à appliquer avec mesure aux sociétés humaines, quelques sources d'aisance et quelques liens de fraternité de plus à serrer entre les nations.

XCVII

J'entremêlai ces fortes études de celle qui m'avait toujours attiré davantage dès mon enfance : c'était l'étude de la diplomatie ou des rapports des gouvernements entre eux.

Un hasard m'ouvrit les sources. J'avais écrit, pendant mon application à l'économie politique, une brochure d'une centaine de pages sur une question qui préoccupait vivement alors les esprits. Le titre de cette brochure était : *Quelle est la place qu'une noblesse peut occuper en France dans un gouvernement constitutionnel?*

Je traitai cette question, très-délicate dans un pareil moment, avec l'instinct de bon sens assez net que la nature m'avait donné, et avec cette impartialité d'un jeune esprit indépendant qui s'élève sans peine au-dessus des vanités d'en haut, des envies d'en bas et des préjugés de son temps. J'y parlais avec amour du peuple, avec intelligence des institutions, avec respect de cette noblesse historique dont les noms ont été longtemps le nom de la France elle-même sur les champs de bataille, dans nos magistratures et à l'étranger. Je concluais à la suppression de tout privilége de noblesse autre que la mémoire des peuples, qu'on ne supprime pas. Je demandais une pairie élective, et je démontrais que, dans un pays libre, il n'y avait d'autre noblesse

que l'élection, stimulant perpétuel au service du pays et récompense temporaire du mérite ou de la vertu des citoyens.

XCVIII

Julie, à qui j'avais prêté ce manuscrit pour la mettre de moitié dans mes travaux comme dans ma vie, l'avait fait lire à un homme distingué de sa société intime, pour le jugement duquel elle avait une extrême déférence. C'était M. Mounier, digne fils de l'illustre membre de l'Assemblée constituante, longtemps secrétaire particulier de l'empereur, alors royaliste constitutionnel, un de ces esprits qui n'ont point de jeunesse, qui naissent mûrs et qui meurent jeunes en laissant un grand vide dans leur temps.

M. Mounier, après avoir lu mon travail, demanda à Julie quel était l'homme politique qui avait écrit ces pages. Elle sourit : elle lui avoua que c'était l'œuvre d'un très-jeune homme qui n'avait ni nom, ni expérience, ni antécédents dans les affaires. M. Mounier voulut me voir.

Je lui fus présenté. Il me voua une bienveillance qui devint depuis de l'amitié et qui ne s'est pas démentie jusqu'à son lit de mort. Je n'imprimai pas ce travail ; mais M. Mounier me présenta à son ami, M. de Rayneval, esprit lumineux, cœur ouvert, intelligence attrayante et enjouée, quoique laborieuse et grave. M. de Rayneval était alors l'âme de nos affaires étrangères. Il est mort ambassadeur à Madrid. M. de Rayneval, qui avait lu mon travail, m'accueillit dans sa maison avec cette grâce encourageante et avec ce sourire cordial qui suppriment la distance et qui enlèvent du premier regard le cœur d'un jeune homme. C'était un de ces hommes de qui on aime à apprendre parce

qu'ils ont l'air de se répandre en enseignant, et de donner au lieu d'imposer. On apprenait mieux l'Europe dans une conversation de quelques matinées avec cet homme charmant que dans une bibliothèque de diplomatie. Il avait le tact, ce génie inné des négociations. Je lui dois le goût de ces hautes affaires, qu'il remuait en sentant leur importance, mais sans paraître en sentir le poids. Sa force rendait tout léger, sa facilité donnait du cœur et de la grâce aux affaires. Il entretint en moi le désir d'entrer dans la carrière diplomatique. Il m'introduisit lui-même chez M. d'Hauterive, directeur des archives, l'autorisa à m'ouvrir les recueils de nos négociations. M. d'Hauterive, vieillard blanchi sur les dépêches, était la tradition immuable et le dogme vivant de notre diplomatie. Avec sa taille imposante, sa voix sourde, ses cheveux touffus et poudrés, ses longs sourcils retombant sur un œil profond et vif, il avait l'air d'un siècle qui parlait.

Il me reçut en père, heureux de me transmettre l'héritage de ses vieilles économies de science. Il me fit lire, compulser, travailler et noter sous ses yeux, dans son cabinet. Deux fois par semaine j'allais étudier quelques heures sous sa direction. J'aime le souvenir de cette verte et prodigue vieillesse qui se donnait ainsi à un jeune homme dont il ne savait pas même le nom auparavant. M. d'Hauterive mourut pendant le combat de juillet 1830, et au bruit du canon qui déchirait la politique de la maison de Bourbon à laquelle il avait consacré sa vie.

XCIX

Telles étaient les occupations toutes studieuses et toutes recueillies de mes journées. Je ne désirais rien de plus;

mon ambition même d'entrer dans une carrière n'était, au fond, que l'ambition de ma pauvre mère et la douleur d'avoir dépensé son diamant sans lui rapporter quelque compensation dans un changement heureux de ma destinée. On m'aurait offert en ce moment une ambassade pour m'éloigner de Paris, et un palais pour quitter mon grabat, que j'aurais fermé les yeux pour ne pas voir la fortune, et les oreilles pour ne pas l'écouter. J'étais trop heureux, dans mon obscurité, du rayon invisible aux autres qui éclairait et qui embrasait ma nuit.

C

Mon bonheur se levait quand le jour se couchait. Je dînais ordinairement seul dans ma cellule. Du pain, une tranche de bœuf bouilli assaisonnée de persil et quelque salade de racine formaient habituellement mon repas. Je ne buvais que de l'eau, pour épargner la dépense d'un peu de vin si nécessaire pour corriger l'eau fade et souvent fétide de Paris. Une vingtaine de sous par jour suffisaient ainsi à mon dîner. Ce repas nourrissait encore avec moi le pauvre chien qui m'avait adopté. Après le dîner, je me jetais sur mon lit, accablé de la solitude et du travail du jour : j'abrégeais ainsi par le sommeil les longues heures nocturnes qui me séparaient encore du seul moment où commençait vraiment le temps pour moi, heures que les jeunes gens de mon âge dépensent, comme je l'avais fait moi-même avant ma transformation, dans les théâtres, dans les lieux publics et dans les délassements dispendieux d'une capitale.

A onze heures, je m'éveillais. Je m'habillais avec la simplicité décente d'un jeune homme dont la taille, la figure

et les cheveux ondés par le peigne le parent de peu. Une chaussure propre, du linge blanc, un vêtement toujours noir brossé de mes propres mains, boutonné jusqu'au col, comme le costume des jeunes disciples des écoles du moyen âge; un manteau militaire rejeté à grands plis sur l'épaule gauche et préservant l'habit des éclaboussures de la rue : tel était mon costume uniforme, simple et obscur. Sans trahir ma situation, ce costume n'affectait ni luxe ni misère; il me permettait de passer de ma solitude dans un salon sans attirer, mais sans choquer les yeux des indifférents.

CI

Je sortais à pied, car le prix d'une course de voiture m'aurait dépensé un jour de ma vie. Je suivais les trottoirs. Je longeais les murailles. J'évitais les roues. Je marchais lentement sur la pointe des pieds pour préserver mon costume de la boue : mes souliers, dans le salon éclairé de bougies, auraient trahi l'humble piéton. Je ne me pressais pas, car je savais que Julie recevait, tous les soirs, les amis de son mari dans sa chambre ou dans son salon. Je voulais attendre que la dernière voiture eût quitté la porte avant d'y frapper. J'avais cette réserve, non pas seulement pour éviter les observations sur l'assiduité d'un jeune inconnu dans la maison d'une si jeune et si belle femme; je l'avais surtout pour ne pas partager son regard et ses paroles avec les indifférents dont elle était obligée, à cette heure, de soutenir et de relever l'entretien. Il me semblait que chacun d'eux me dérobait une part de sa présence et de son âme. La voir, l'entendre et ne pas la posséder seul, c'était plus cruel quelquefois pour moi que ne pas la voir du tout.

CII

Je perdais mes pas, pour dépenser le temps, d'un bout à l'autre d'un pont qui franchit la Seine presque en face de la maison que Julie habitait. Combien de milliers de fois n'ai-je pas compté les planches de ce pont qui résonnaient sous mes pas! Combien de pièces de monnaie de cuivre n'ai-je pas jetées, en passant et en repassant, dans la tasse de fer-blanc du pauvre aveugle assis par la neige ou par la pluie contre le parapet de ce pont! Je priais pour que mon obole, retentissant dans le cœur du misérable et de là à l'oreille de Dieu, m'obtînt en retour le départ d'un importun qui retardait mon bonheur et la sécurité d'une longue soirée!

Julie, qui connaissait ma répugnance à trouver des étrangers chez elle, était convenue avec moi d'un signal qui me dirait de loin l'absence ou la présence des visiteurs dans son petit salon. Quand il y avait foule, les deux volets intérieurs de l'étroite fenêtre étaient fermés; je ne voyais que la faible lueur des bougies filtrer entre les deux battants. Quand il n'y avait qu'un ou deux familiers prêts à se retirer, un des battants était fermé. Enfin, quand tout le monde était parti, les deux battants s'ouvraient ainsi que les rideaux, et je pouvais voir de l'autre rive la clarté de la lampe posée sur la table devant laquelle elle lisait ou elle écrivait, en m'attendant.

Mes yeux ne perdaient jamais de vue cette lueur lointaine, visible et intelligible pour moi seul au milieu de ces milliers de lueurs de fenêtres, de réverbères, de boutiques, de voitures, de cafés, et de ces avenues de feux mobiles ou immobiles qui illuminent, la nuit, les façades et les horizons

de Paris. Toutes ces autres illuminations disparaissaient pour moi. Il n'y avait plus d'autres clartés sur la terre, plus d'autre étoile dans le firmament, que cette petite fenêtre semblable à un œil ouvert sur moi pour me chercher dans l'ombre, et vers laquelle mes yeux, ma pensée, mon âme, étaient sans cesse et uniquement tendus? O puissance incompréhensible de cette nature infinie de l'homme qui peut remplir les espaces de mille univers et les trouver encore trop étroits pour son universalité! et qui peut se concentrer dans un seul petit point lumineux brillant à travers la brume d'un fleuve, parmi l'océan de feux d'une ville immense, et trouver son infini de désirs, de sentiments, d'intelligence et d'amour dans cette seule étincelle qui ne rivaliserait qu'à peine avec le ver luisant d'une nuit d'été!

CIII

Que de fois ne me suis-je pas dit cela alors, en marchant, enveloppé jusqu'aux yeux, sur mon pont obscur! Que de fois ne me suis-je pas écrié en regardant cette petite lueur scintillant dans le lointain : « Mon Dieu, soufflez sur toutes les clartés de la terre, éteignez tous ces globes lumineux du firmament, mais laissez luire éternellement cette petite clarté, étoile mystérieuse de deux vies ; et cette lueur éclairera assez tous les mondes, et suffira, pendant votre éternité, à mes yeux! »

Hélas! je l'ai vue depuis s'éteindre, cette étoile de ma jeunesse, ce foyer de mes regards et de mon cœur. J'ai vu les volets de la fenêtre rester de longues années fermés sur la funèbre obscurité de la petite chambre. Puis je les ai vus se rouvrir un jour, une année. Puis j'ai osé regarder pour savoir qui osait vivre où elle avait vécu. Puis j'ai vu pa-

raître, les jours d'été, au bord de cette fenêtre inondée de soleil et parée de vases de fleurs, une jeune femme inconnue jouant et souriant avec un enfant nouveau-né, sans se douter qu'elle jouait sur un sépulcre, que ses sourires devenaient des larmes dans les yeux d'un passant, et que cette vie était une ironie de la mort!... Puis je suis revenu souvent, dans la nuit, et j'y reviens maintenant toutes les années encore, m'approcher à pas craintifs de ce mur, toucher cette porte, m'asseoir sur ce banc de pierre, regarder les lueurs, écouter les bruits qui se font là-haut, et me figurer un moment que je vois le reflet de sa lampe, que j'entends le timbre de sa voix, que je vais frapper à la porte, qu'elle m'attend, et que je vais monter!..... O mémoire! es-tu un bienfait du ciel ou un supplice de l'enfer? . . . .

. . . .

Maintenant j'y pense quand je vois un cierge sur un cercueil! . . . .

. . . .

CIV

Julie, le lendemain de mon arrivée, m'avait présenté au vieillard qui lui servait de père, et dont elle illuminait les derniers jours comme une fille bien-aimée. Il m'avait reçu comme un second fils. Il connaissait par elle notre rencontre en Savoie, notre attachement fraternel l'un pour l'autre, et cette parenté de nos deux âmes révélée par la conformité de nos instincts, de nos âges et de nos sentiments. Il n'avait d'inquiétude et de jalousie que pour le bonheur, la renommée et la vie de sa pupille. Il craignait seulement qu'elle n'eût été séduite ou trompée par ces pre-

miers regards qui sont quelquefois la révélation, quelquefois l'illusion des jeunes femmes, et qu'elle n'eût donné son cœur à un homme créé par sa seule imagination. Mes lettres, dont elle lui lisait de nombreux passages, l'avaient un peu rassuré cependant. Ma physionomie pouvait seule lui dire si mes sentiments étaient de la nature ou de l'art dans ces lettres, car le style peut mentir, le visage jamais.

Le vieillard m'examina avec cette attention un peu inquiète qu'on dérobe sous un regard un moment replié. Mais à mesure qu'il me contemplait et qu'il m'interrogeait, je voyais ce regard s'ouvrir, s'éclairer de satisfaction intérieure, s'attendrir de confiance et d'accueil, et se poser sur moi avec cette sécurité et cette caresse des yeux qui sont les paroles muettes, mais les meilleures paroles d'un premier entretien. L'ardent désir de plaire au vieillard, la timidité naturelle à un jeune homme qui sent le sort de son cœur dans le jugement qu'on va porter de lui, la crainte que cette impression ne me fût contraire, la présence de Julie qui me troublait en m'encourageant, toutes ces nuances de ma pensée lisibles dans la modestie de mon attitude et dans la rougeur de mes joues, parlèrent sans doute pour moi mieux que je n'aurais parlé moi-même. Le vieillard me prit les mains avec un geste tout à fait paternel et me dit : « Rassurez-vous, monsieur, et comptez deux amitiés, au lieu d'une, dans cette maison. Julie ne pouvait pas mieux choisir un frère, et moi-même je n'aurais pas mieux choisi. » Il me serra la main, et nous causâmes comme s'il m'eût vu depuis mon enfance, jusqu'au moment où un vieux serviteur vint, comme il le faisait régulièrement tous les soirs, au coup de dix heures, lui donner le bras pour le soutenir sur l'escalier et le reconduire dans son appartement.

CV

C'était une belle et charmante vieillesse, à qui l'on ne souhaitait rien que la sécurité d'un lendemain. Cette vieillesse toute désintéressée et toute paternelle ne blessait nullement le regard à côté de cette jeune femme. C'était un peu d'ombre du soir sur un épanouissement du matin. Mais on sentait que cette ombre était protectrice, et qu'elle abritait tout, sans rien flétrir de cette jeunesse, de cette innocence et de cette beauté.

Les traits de cet homme illustre étaient réguliers comme ces lignes pures des profils antiques que le temps décharne un peu sans les altérer. Ses yeux bleus avaient le regard adouci mais pénétrant d'une vue usée qui regarde à travers une brume légère. Sa bouche était fine comme un demi-mot, enjouée comme un sourire de père aux petits enfants. Ses cheveux éméchés par l'étude et par l'âge avaient la souplesse et les inflexions d'un duvet de cygne. Ses mains étaient effilées et blanches comme les mains de marbre de la statue de Sénèque mourant faisant ses adieux à Pauline. Son visage amaigri et pâli par les longs travaux de l'esprit n'avait point de rides, parce qu'il n'avait jamais eu de chair. Quelques veines bleues et épuisées de sang serpentaient seulement sur les tempes creusées. Son front, cet organe que les pensées sculptent et polissent comme la dernière beauté de l'homme, réfléchissait les lueurs du foyer. Les joues avaient cette délicatesse de peau, cette transparence de teinte d'un visage qui a vieilli à l'ombre des murs et que le vent ni le soleil n'ont jamais hâlé. Teint de femme qui effémine, à la fin de la vie, la physionomie des vieillards. Ce teint donne quelque chose d'aérien, de

fugitif et d'impalpable, comme une ombre qu'un souffle trop fort risquerait de faire envoler. Ses paroles mûres, réfléchies, enchâssées naturellement dans des phrases brèves, nettes, lumineuses, avaient la précision d'une bouche qui a beaucoup choisi, en dictant ou en écrivant, les formes de ses pensées. Il entrecoupait ces phrases de longs silences, comme pour leur donner le temps de pénétrer dans l'oreille et d'être goûtées par l'esprit de ceux qui l'écoutaient. Il les assaisonnait d'un enjouement toujours gracieux, jamais cynique. C'était comme des ailes légères dont il relevait, de temps en temps et à dessein, la conversation, pour l'empêcher de s'appesantir sous le poids trop continu des idées.

CVI

Après quelques jours, j'adorai ce sage et charmant vieillard. Si je devais vieillir, je souhaiterais de vieillir comme lui.

Une seule chose m'affligeait en le regardant, c'est qu'il s'avançait d'un pas serein vers la mort, sans croire à l'immortalité. Les sciences naturelles, qu'il avait beaucoup étudiées, avaient accoutumé son esprit à se confier exclusivement au jugement de ses sens : ce qui n'était pas palpable n'existait pas pour lui ; ce qui n'était pas calculable n'avait point d'élément de certitude à ses yeux ; la matière et le chiffre composaient pour lui l'univers ; les nombres étaient son Dieu ; les phénomènes étaient sa révélation ; la nature était sa Bible et son Évangile ; sa vertu, c'était l'instinct ; sans voir que les nombres, les phénomènes, la nature et la vertu ne sont que des hiéroglyphes écrits sur le rideau du temple, et dont le sens unanime est : Divinité.

Esprits sublimes, mais rétifs, qui montent merveilleusement de degré en degré l'escalier de la science, sans vouloir jamais franchir le dernier, qui mène à Dieu !

CVII

En peu de jours, il s'attacha à moi, il voulut me donner quelquefois, le matin, dans sa bibliothèque, des leçons des hautes sciences. Après avoir fait son illustration, elles faisaient maintenant ses délassements.

J'y venais de temps en temps. Julie y montait souvent aux mêmes heures. C'était un spectacle rare et touchant que celui de ce vieillard assis au milieu de ses livres, monument des connaissances humaines et de la philosophie dont il avait épuisé toute sa vie les pages, ouvrant les mystères de la nature et de la pensée à un jeune homme debout derrière lui, tandis qu'une femme belle et jeune comme la Béatrice du poëte de Florence servait de premier disciple à ce vieillard et de condisciple à ce jeune frère. Elle apportait les livres, feuilletait les pages, marquait de son beau doigt rose les chapitres ; elle circulait à travers les sphères, les globes, les instruments, les monceaux de volumes, dans cette poussière de la science humaine ; elle ressemblait à l'âme de la nature qui se dégageait de cette poussière pour l'allumer et la faire brûler et aimer.

En peu de jours, j'avais plus appris et plus compris que dans des années de sèches et solitaires études. Les infirmités fréquentes de l'âge dans le maître interrompaient trop souvent ces entretiens et ces leçons du matin.

CVIII

Mais je continuais à venir, tous les soirs, consumer une partie de mes nuits dans l'entretien de celle qui était, à elle seule, la nuit et le jour, le temps et l'éternité pour moi. Comme je l'ai déjà dit, j'y venais au moment où les importuns quittaient son salon. Quelquefois je restais de longues heures sur le pont ou sur le quai, marchant ou m'arrêtant tour à tour, et attendant vainement que le volet intérieur s'ouvrît en plein ou à moitié pour me faire l'appel muet dont nous étions convenus.

Que de flots paresseux de la Seine, emportant avec eux sous l'arche des ponts les lueurs flottantes de la lune ou les réverbérations des fenêtres de la ville, n'ai-je pas ainsi suivis dans leur fuite! Que d'heures et de demi-heures, frappées par le marteau des églises voisines ou lointaines, n'ai-je pas ainsi comptées, en les maudissant de leur lenteur ou en les accusant de leur précipitation! Je connaissais le timbre de ces voix d'airain de toutes les tours de Paris.

Il y avait des jours heureux et des jours néfastes. Quelquefois je montais sans avoir attendu un seul instant. Je ne trouvais auprès d'elle que son mari, qui dépensait en récits enjoués et en douces causeries les heures qui le préparaient au sommeil. Quelquefois je n'y rencontrais qu'un ou deux amis de la maison. Ils entraient un instant, apportant la nouvelle ou l'émotion du jour. Ils donnaient à l'amitié les prémices de leur soirée, achevée ensuite dans les salons politiques. C'étaient le plus habituellement des hommes parlementaires, des orateurs éminents des deux chambres, Suard, Bonald, Mounier, Rayneval, Lally-Tollendal, vieillard à l'âme juvénile; Lainé, le plus pur calque de la vertu

et de l'éloquence antiques que j'aie jamais vénéré dans nos temps modernes : Romain de cœur, de langue et d'extérieur, à qui il ne manquait du Romain que la toge pour être le Caton de son temps. Je m'attachai d'une admiration et d'un respect plus tendre à cette incarnation d'un grand citoyen. M. Lainé me distingua lui-même par quelques regards et par quelques mots de prédilection. Il fut depuis mon maître. Si j'avais un jour une patrie à servir et une tribune à remplir, le souvenir de son patriotisme et de son éloquence poserait devant moi, comme un modèle, non à égaler jamais, mais à imiter de loin.

CIX

Ces hommes éminents se succédaient autour de la petite table à ouvrage. Julie était à demi couchée sur son canapé. Je me tenais respectueux et silencieux dans le coin de la chambre, loin d'elle, écoutant, réfléchissant, admirant ou désapprouvant en moi-même, mais ouvrant rarement les lèvres, à moins d'être interrogé, et ne mêlant que quelques mots timides et réservés, à demi-voix, à ces conversations.

J'ai toujours eu avec des convictions très-fortes un extrême embarras à les énoncer devant ces hommes. Ils me semblaient infiniment supérieurs à moi en âge et en autorité. Le respect pour le temps, pour le génie et pour la renommée, fait partie de ma nature. Un rayon de gloire m'éblouit. Les cheveux blancs m'imposent. Un nom illustre m'incline volontairement. J'ai perdu bien souvent de ma valeur réelle à cette timidité, jamais néanmoins je ne l'ai regretté. Ce sentiment de la supériorité des autres est bon dans la jeunesse et dans tous les âges. Il élève le type auquel on veut aspirer. La confiance en soi-même est une

insolence envers la nature et envers le temps. Si ce sentiment de la supériorité des autres est une illusion, c'est une illusion du moins qui grandit l'humanité. Elle vaut mieux que l'illusion qui la rapetisse. Hélas! on la réduit assez tôt à ses justes et tristes proportions!

Ces hommes faisaient, au commencement, peu d'attention à moi. Je les voyais se pencher quelquefois vers Julie et lui demander tout bas quel était ce jeune homme. Ma physionomie pensive et l'immobilité modeste de mon attitude paraissaient les étonner et leur plaire. Insensiblement ils se rapprochaient de moi; ils dirigeaient avec une bienveillante intention de geste quelques-unes de leurs paroles de mon côté. C'était comme un encouragement indirect à me mêler à l'entretien. Je le faisais en peu de mots pour leur exprimer ma reconnaissance. Mais je rentrais vite dans mon ombre et dans mon silence, de peur de prolonger l'entretien en le relevant. Je ne les considérais que comme le cadre d'un tableau. Le seul intérêt réel pour moi, c'était le visage, la parole et l'âme de celle que leur présence me dérobait.

CX

Aussi quelle joie intime et quels battements de cœur quand ils sortaient, quand j'entendais sous la voûte le roulement de la voiture qui emportait enfin le dernier d'entre eux! Nous restions seuls. La nuit était avancée. La sécurité de nos heures solitaires augmentait à chaque pas de l'aiguille de la pendule qui s'approchait de minuit. On n'entendait plus que de rares voitures résonner par intervalles sur les pavés du quai, ou le ronflement du vieux concierge qui dormait sur une banquette du vestibule, au pied de l'escalier.

Nous nous regardions sans parler d'abord, comme

étonnés de notre bonheur. Je me rapprochais de la table auprès de laquelle Julie travaillait à la lampe, à quelque ouvrage de femme. L'ouvrage s'échappait de ses doigts distraits. Nos regards s'épanouissaient ; nos lèvres s'ouvraient ; nos cœurs débordaient ; nos paroles, pressées comme des flots par une ouverture trop étroite, hésitaient d'abord à couler. Elles n'épanchaient que goutte à goutte le torrent de nos pensées. Nous ne pouvions choisir assez vite, dans la confusion des choses que nous avions à nous dire, celles que nous étions le plus pressés de nous révéler. Quelquefois il se faisait un long silence, par l'embarras même et par l'excès des paroles qui s'accumulaient dans nos cœurs, sans pouvoir en sortir. Puis elles commençaient à couler lentement, comme ces premières gouttes qui décident la nue à se fondre et à éclater.

Ces premières paroles en appelaient d'autres qui leur répondaient. L'une entraînait l'autre, comme un enfant qui se précipite entraîne l'autre, en tombant. Elles se confondaient un moment sans ordre, sans réponse et sans suite, aucun des deux ne voulant laisser à l'autre le bonheur de le devancer dans l'expression d'un sentiment commun. Chacun des deux croyait avoir éprouvé le premier ce qu'il révélait de ses pensées, depuis l'entretien de la veille ou depuis la lettre du matin. Ce débordement tumultueux, dont nous finissions par rougir et par rire, s'apaisait enfin. Il faisait place à un calme épanchement de nos lèvres, qui répandaient ensemble ou alternativement la plénitude de leurs expressions. C'était un transvasement continu et murmurant de l'âme de l'un dans celle de l'autre, un échange sans réserve de nos deux natures. Cette innocente nudité de nos âmes restait chaste, quoique dévoilée. Elle était comme la lumière qui montre tout et qui ne souille rien. Nous n'avions à nous révéler que l'amour sans tache, qui nous purifiait en nous embrasant.

Cet amour, par sa pureté même, se renouvelait sans cesse avec les mêmes lueurs dans l'âme, les mêmes rosées sur les yeux, les mêmes saveurs virginales de premier aveu. Tous les jours étaient comme le premier jour. Tous les moments étaient semblables à cet ineffable moment où on le sent éclore en soi et se répéter dans le cœur et dans le regard d'un autre soi-même, toujours fleur, toujours parfum, toujours ivresse, parce que le fruit n'en sera jamais cueilli.

CXI

Cet amour prenait pour se traduire cette infinité de formes par lesquelles Dieu a permis à l'âme de se communiquer à l'âme, à travers la barrière transparente des sens : depuis le regard qui contient le plus de nous-mêmes dans un rayon presque intellectuel jusqu'aux paupières fermées qui semblent recueillir en nous l'image reçue, pour l'empêcher de s'évaporer; depuis la langueur jusqu'au délire, depuis le soupir jusqu'au cri, depuis le long silence jusqu'à ces paroles intarissables qui coulent des lèvres sans pause et sans fin, paroles qui coupent l'haleine, qui lassent la langue, qu'on prononce sans les entendre soi-même, et qui n'ont au fond d'autre signification que celle d'un effort impuissant pour dire et pour redire ce qui ne peut jamais être assez dit!...

CXII

Nous avions souvent parlé ainsi des heures entières, à demi-voix, le coude sur la petite table, le visage près du

visage, les deux regards presque confondus, sans nous apercevoir que l'entretien avait duré plus que la durée d'une respiration. Nous nous relevions tout étonnés que les minutes eussent couru aussi vite que nos paroles, et que l'horloge sonnât l'heure inexorable de nous séparer.

C'étaient tantôt des interrogations et des réponses sur les plus fugitives nuances de nos natures et de nos pensées; des dialogues à voix à peine entendue; nos haleines articulées plus que des paroles saisissables; des confessions rougissantes de nos plus secrets et de nos plus sourds gémissements intérieurs; des étonnements et des exclamations de bonheur, en nous découvrant des impressions semblables et répercutées l'une dans l'autre, comme la lumière dans la réverbération, comme le coup dans le contre-coup, comme la figure dans l'image. Nous nous écriions en nous levant du même élan simultané : « Nous ne sommes pas deux! nous sommes un seul être sous deux natures qui nous trompent. Qui dira *vous* à l'autre! qui dira moi? Il n'y a pas *moi*, il n'y a pas *vous*, il y a *nous!...* »

Et nous retombions anéantis d'admiration sur cette conformité merveilleuse, pleurant de délices de nous sentir ainsi doubles en n'étant qu'un, ou plutôt de n'être plus qu'une âme en deux corps!

CXIII

Quelquefois, et le plus ordinairement, c'étaient des retours scrupuleusement attentifs sur tous les lieux, sur toutes les circonstances, sur toutes les heures qui avaient amené ou marqué les commencements de notre amour.

Semblables à une jeune fille qui a laissé égrener en marchant les perles précieuses de son collier et qui revient pas

à pas, les yeux baissés sur son chemin, pour les retrouver et les ramasser une à une, nous ne voulions pas perdre la mémoire d'un de ces sites, d'une de ces heures, de peur de perdre en même temps la mémoire et la jouissance avare d'une seule de nos félicités. Les montagnes de la Savoie, la vallée de Chambéry ; les cascades, les torrents, le lac, les pelouses moussues, noires d'ombres, ou moirées de lueurs éparses sous les grands bras tendus des châtaigniers ; les rayons à travers les branches, le ciel entrevu par les fissures du dôme de feuillage sur nos têtes, la nappe d'azur et les voiles blanches à nos pieds, nos premières entrevues involontaires de loin, dans les sentiers de la montagne ; nos conjectures alors l'un sur l'autre, nos rencontres en voguant à contre-sens dans nos bateaux, sur le lac, avant de nous connaître ; ses cheveux noirs emportés par le vent, mon attitude indifférente, mes regards détachés de la foule ; la double énigme que nous posions ainsi perpétuellement l'un devant l'autre, et dont le mot, pour tous deux, devait être un éternel amour ; puis le jour fatal de la tempête et de l'évanouissement, la nuit de prières dans la mort et dans les larmes, le réveil dans le ciel, le retour ensemble, sous l'allée de peupliers, au clair de lune, ma main dans sa main, ses larmes chaudes senties et recueillies, les premiers mots par où s'étaient échappées nos deux âmes, le bonheur, la séparation... tout enfin !

Nous ne pouvions nous rassasier de ces détails. C'était comme si nous nous étions raconté une histoire qui n'eût pas été la nôtre. Mais qu'y avait-il donc désormais dans l'univers en dehors de nous ? O inépuisable curiosité de l'amour, tu n'es pas une puérile distraction de l'heure, tu es l'amour même, qui ne peut se lasser de regarder ce qu'il admire, qui ne veut pas laisser échapper une impression, un cheveu, un cil, un frisson, une rougeur, une pâleur, un soupir de ce qu'il aime, afin d'avoir une raison d'aimer

davantage et de jeter avec chacun de ces souvenirs un aliment de plus dans ce foyer d'enthousiasme où il jouit lui-même de se sentir consumé!...

CXIV

Quelquefois Julie pleurait tout à coup d'une tristesse étrange. C'était de me voir condamné, par cette mort toujours cachée mais toujours présente entre nous, à n'avoir devant les yeux, en elle, qu'un fantôme de bonheur qui s'évanouirait et ne me laisserait qu'un linceul dans les mains!... Elle gémissait, elle s'accusait de m'avoir inspiré une passion qui ne pourrait jamais me rendre heureux!

« Oh! je voudrais mourir, mourir vite, mourir jeune et encore aimée, me disait-elle. Oui, mourir! puisque je ne puis être à la fois que l'objet et l'illusion de l'amour pour toi! ton délire et ton supplice tout ensemble! Ah! c'est le plus divin des bonheurs et la plus cruelle des condamnations confondus dans la même destinée! que l'amour me tue! et que tu me survives pour aimer, après moi, selon ta nature et selon ton cœur! Je serai moins malheureuse en mourant que je ne le suis en sentant que je vis de tes peines, et que je te voue à la perpétuelle mort de ta jeunesse et de ton avenir!

» — Oh! blasphème contre la suprême félicité, lui répondis-je en posant ma main tremblante sur ses yeux pour recueillir ses larmes. Quelle vile idée vous faites-vous donc de celui que Dieu a trouvé digne de vous rencontrer, de vous comprendre et de vous aimer? N'y a-t-il pas plus d'océans de tendresse et de bonheur dans cette larme qui tombe toute chaude de votre cœur sur ma main et que je bois comme la goutte d'une source céleste, que dans les

désirs coupables où se noient les attachements vulgaires? Dieu m'a donné à aimer en vous plus qu'une femme; est-ce que le feu céleste dont je brûle délicieusement ne consume pas en moi tout charbon des désirs terrestres? Ah! Julie, prenez de vous une idée plus digne de vous-même, et ne pleurez pas sur les peines que vous croyez m'imposer. Ma vie est un continuel débordement de bonheur, une plénitude de vous seule, une paix, un sommeil dont vous êtes le rêve. Vous m'avez transformé en une autre nature! »

CXV

Elle le croyait. Je le croyais en le disant moi-même. Je joignais les mains devant elle. Nous nous séparions, enfin, après ces entretiens, elle gardant, moi emportant, pour nous en nourrir, séparés jusqu'au lendemain, l'impression du dernier regard et le contre-coup du dernier accent qui devait nous faire vivre et attendre tout un long jour.

Je la voyais ouvrir sa fenêtre quand j'avais passé le seuil de sa porte, s'accouder entre ses fleurs sur la barre de fer du balcon, me suivre aussi loin que la brume de la Seine laissait se dessiner mon ombre sur le pont. Je me retournais tous les huit ou dix pas, pour lui envoyer mon âme avec mon regard et mon soupir qui ne pouvaient la quitter. Il me semblait que mon être se partageait en deux : ma pensée pour revoler et habiter près d'elle, mon corps s'éloignant seul, comme un être machinal, pour regagner à pas lents, dans l'ombre des rues désertes, la porte de l'hôtel où je revenais me coucher.

CXVI

Ainsi s'écoulèrent, sans autre diversité que celle de mes études et de nos impressions, les mois délicieux de l'hiver.

Ils touchaient à leur fin. Déjà les premières splendeurs du printemps entreluisaient au sommet des toits, sur le dédale humide et obscur des rues de Paris. Mon ami V***, rappelé par sa mère, partit. Il me laissa seul dans la petite chambre où il m'avait reçu. V*** devait revenir en automne. Il avait payé ce logement pour l'année entière. Absent, il me laissait encore sa fraternelle hospitalité. Je le vis partir avec un serrement de cœur. Je n'aurai plus personne à qui parler de Julie. Mes sentiments allaient peser sur mon cœur d'un poids d'autant plus lourd que je ne les déposerais plus dans un autre cœur. Quand c'était un poids de bonheur, je pouvais encore le soulever. Mais bientôt il devint un poids d'angoisses qu'il m'était impossible de confier à personne, et encore moins à celle que j'aimais.

CXVII

Ma mère m'écrivit que les désastres inattendus de fortune et des gênes domestiques avaient frappé notre famille avec une telle âpreté du sort que la maison paternelle, autrefois si large, si ouverte et si hospitalière, était devenue une indigence relative qui forçait mon pauvre père à me retrancher la moitié de ma pension, pour suffire, avec bien de la peine, à l'entretien et à l'éducation des six autres enfants.

Il fallait donc, me disait-elle, ou me presser de trouver des moyens d'honorable existence, par mes propres efforts, à Paris, ou bien revenir sous le toit de famille et vivre, à la campagne, du pain de tous dans la médiocrité et dans la résignation. La tendresse de ma mère me consolait d'avance de cette douloureuse nécessité. Elle me faisait le tableau du bonheur qu'elle aurait à me revoir. Elle m'étalait la perspective gracieusement colorée des travaux des champs et des simples plaisirs de la vie rurale. D'un autre côté, quelques-uns des amis de jeu et de plaisir de mes premières années de désordre, tombés dans la misère, m'ayant rencontré, me rappelèrent de petites obligations que j'avais contractées envers eux et me prièrent de venir à leur secours. Ils me dépouillèrent peu à peu ainsi de la meilleure partie du trésor d'économie que j'avais amassé pour me soutenir plus longtemps à Paris. Je touchais au fond de ma petite bourse. Je songeai à tenter enfin la fortune par la renommée.

Un matin, après une violente lutte entre ma timidité et mon amour, l'amour l'emporta. Je cachai sous mon habit mon petit manuscrit relié ; il contenait les poésies, ma dernière espérance. Je m'acheminai, en hésitant et en chancelant souvent dans mon dessein, vers la maison d'un célèbre éditeur, dont le nom est associé à la gloire des lettres et de la librairie françaises : M. D***.

Ce nom m'attira le premier parce que, indépendamment de sa célébrité comme éditeur, M. D*** était un écrivain assez considéré alors. Il avait publié ses propres vers avec tout le luxe et tout le retentissement d'un poëte qui possède les voix de sa propre renommée. Arrivé rue Jacob, à la porte de M. D***, porte tapissée de gloires, il me fallut un redoublement d'effort sur moi-même pour franchir le seuil, un autre pour monter l'escalier, un autre enfin plus violent encore pour sonner à la porte de son cabinet ; mais

je voyais derrière moi le visage adoré de Julie qui m'encourageait, et sa main qui me poussait : j'osai tout.

M. D***, homme d'un âge mûr, d'une figure précise et commerciale, d'une parole nette et brève comme celle d'un homme qui sait le prix des minutes, me reçut avec politesse. Il me demanda ce que j'avais à lui dire. Je balbutiai assez longtemps; je m'embarrassai dans ces contours de phrases ambiguës, où se cache une pensée qui veut et qui ne veut pas aboutir au fait. Je croyais gagner du courage en gagnant du temps. A la fin, je déboutonnai mon habit; j'en tirai le petit volume : je le présentai humblement, d'un main tremblante, à M. D***. Je lui dis que j'avais écrit ces vers, que je désirais les faire imprimer pour m'attirer sinon la gloire, dont je n'avais pas la ridicule illusion, au moins l'attention et la bienveillance des hommes puissants de la littérature; que ma pauvreté ne me permettait pas de faire les frais de cette impression; que je venais lui soumettre mon œuvre et lui demander de la publier si, après l'avoir parcourue, il la jugeait digne de quelque indulgence ou de quelque faveur des esprits cultivés.

Il sourit avec une ironie mêlée de bonté, hocha la tête, prit le manuscrit entre deux doigts habitués à froisser dédaigneusement le papier, posa mes vers sur sa table, et m'ajourna à huit jours pour me donner une réponse sur l'objet de ma visite. Je sortis.

Ces huit jours me parurent huit siècles. Mon avenir, ma fortune, ma renommée, la consolation ou le désespoir de ma pauvre mère, mon amour, enfin ma vie et ma mort étaient dans les mains de M. D***. Tantôt je me figurais qu'il lisait ces vers avec la même ivresse qui me les avait dictés sur les montagnes ou au bord des torrents de mon pays; qu'il y retrouvait la rosée de mon âme, les larmes de mes yeux, le sang de mes jeunes veines; qu'il réunissait les lettrés ses amis pour juger ces vers; que j'entendais

moi-même, du fond de mon alcôve, le bruit de leurs applaudissements. Tantôt je rougissais en moi-même d'avoir livré aux regards d'un inconnu une œuvre si indigne de la lumière, d'avoir dévoilé ma faiblesse et ma nudité pour un vain espoir de succès qui se changerait en humiliation sur mon front, au lieu de se convertir en joie et en or entre mes mains. Cependant l'espérance, aussi obstinée que mon indigence, reprenait le dessus dans mes rêves, et me conduisait d'heure en heure jusqu'à l'heure assignée par M. D***.

CXVIII

Le cœur me manqua en montant, le huitième jour, son escalier. Je restai longtemps debout sur le palier de la porte, sans oser sonner. Quelqu'un sortit. La porte restait ouverte : il fallut bien entrer. Le visage de M. D*** était inexpressif et ambigu comme l'oracle. Il me fit asseoir, et, cherchant mon volume enfoui sous plusieurs piles de papiers : « J'ai lu vos vers, monsieur, me dit-il ; ils ne sont pas sans talent, mais ils sont sans étude. Ils ne ressemblent à rien de ce qui est reçu et recherché dans nos poëtes. On ne sait où vous avez pris la langue, les idées, les images de cette poésie : elle ne se classe dans aucun genre défini ; c'est dommage, il y a de l'harmonie. Renoncez à ces nouveautés qui dépayseraient le génie français ; lisez nos maîtres, Delille, Parny, Michaud, Raynouard, Luce de Lancival, Fontanes : voilà des poëtes chéris du public ; ressemblez à quelqu'un, si vous voulez qu'on vous reconnaisse et qu'on vous lise ! Je vous donnerais un mauvais conseil en vous engageant à publier ce volume, et je vous rendrais mauvais service en le publiant à mes frais. » En

me parlant ainsi, il se leva et me rendit le manuscrit. Je ne cherchai point à contester avec la destinée ; elle parlait pour moi par la bouche de cet oracle. Je remis le volume sous mon habit, je remerciai M. D***, je m'excusai du temps que je lui avais fait perdre, et je descendis, les jambes brisées et les yeux humides, les marches de l'escalier.

Ah ! si M. D***, homme bon, sensible, patron des lettres, avait pu lire au fond de mon cœur et comprendre que ce n'était ni la fortune ni la gloire que venait mendier, son œuvre à la main, ce jeune inconnu, mais que c'était l'amour et la vie que je lui demandais, je suis convaincu qu'il aurait imprimé le volume. Son cœur, au moins, lui en aurait rendu le prix !

CXIX

Je rentrai désespéré dans ma chambre. L'enfant et le chien s'étonnèrent, pour la première fois, des ténèbres de ma physionomie et de l'obstination de mon silence. J'allumai le poêle, j'y jetai feuille à feuille le volume tout entier, sans en sauver une page : « Puisque tu n'es pas bon à m'acheter un jour de vie et d'amour, m'écriai-je sourdement en le voyant brûler, que m'importe que l'immortalité de mon nom se consume avec toi ! Mon immortalité, ce n'est pas la gloire, c'est mon amour ! »

Le même soir, je sortis à la nuit tombante : je vendis le diamant de ma pauvre mère. Je l'avais gardé jusque-là dans l'espoir d'en racheter le prix par mes vers et de lui rapporter son anneau intact. Je baisai furtivement et je mouillai de larmes ce diamant, en le remettant au lapidaire. Le marchand parut lui-même attendri ; il comprit bien que je n'avais pas dérobé ce diamant, à la douleur

que je ne pouvais dissimuler en le lui remettant. En comptant les trente louis qu'il m'en donna, mes doigts laissèrent tomber cet or, comme s'il eût été le prix d'une profanation. Oh! combien de diamants d'un prix vingt fois supérieur n'aurais-je pas donnés souvent depuis pour racheter ce même diamant, ce diamant unique pour moi, un morceau du cœur de ma mère!... Cet anneau, à quel doigt aura-t-il passé?...

. . . .

. . . .

CXX

Mais le printemps était venu. Les Tuileries couvraient, le matin, les oisifs de l'ombre verte des feuilles et de la neige odorante des marronniers. Du haut des ponts, j'apercevais, au delà de l'horizon de pierre de Chaillot et de Passy, les longues lignes ondulées et verdoyantes des collines de Fleury, de Meudon et de Saint-Cloud. Ces collines semblaient sortir comme des îles de solitude et de fraîcheur de cet océan de craie; elles me rappelaient les images, les souvenirs et les soifs de la nature que je venais d'oublier six mois. Le soir, la lune flottait avec ses scintillements sur les ondes tièdes de la rivière. L'astre rêveur ouvrait, à l'extrémité du lit de la Seine, des avenues lumineuses et des perspectives fantastiques, où l'œil allait se perdre dans des paysages de vapeur et d'ombre. L'âme y suivait involontairement les yeux. Les devantures des boutiques, les balcons et les fenêtres des quais étaient couverts de vases de fleurs; elles répandaient leurs parfums jusque sur la tête des passants. Aux coins des rues et au bout des ponts, les bouquetières, assises derrière un rideau de plantes épa-

nouies, agitaient des branches de lilas, comme pour embaumer la ville. Dans la chambre de Julie, le foyer de la cheminée, transformé en grotte de mousse, les consoles, les tables, portaient toutes des pots de violettes, de muguets, de roses, de primevères. Pauvres fleurs dépaysées des champs! semblables aux hirondelles entrées par étourderie dans un appartement, et qui se froissent les ailes contre les murs, en annonçant les beaux jours d'avril aux pauvres habitants des greniers.

Le parfum de ces fleurs nous portait au cœur. Nos pensées nous ramenaient naturellement, par l'impression des odeurs et des images, à cette nature au sein de laquelle nous avions été si seuls et si heureux. Nous l'avions oubliée, cette nature, tant que les jours avaient été sombres, le ciel âpre, l'horizon fermé. Reclus dans l'étroite chambre où nous étions l'un pour l'autre tout notre univers, nous ne pensions plus qu'il existât un autre ciel, un autre soleil, une autre nature en dehors de nous. Ces beaux jours entrevus à travers les toits d'une ville immense vinrent nous le rappeler. Ils nous troublèrent, ils nous attristèrent, ils nous attirèrent par d'invincibles instincts à les contempler, à les savourer de plus près dans les forêts et dans les solitudes des environs de Paris. Il nous semblait, en concevant ces désirs irrésistibles et en faisant ces projets de promenades lointaines ensemble dans les bois de Fontainebleau, de Vincennes, de Saint-Germain, de Versailles, que nous allions retrouver nos bois et nos eaux des vallées des Alpes. Nous y verrions, du moins, les mêmes soleils et les mêmes ombres; nous y reconnaîtrions dans les branches les gémissements sonores des mêmes vents.

CXXI

Le printemps, qui rendait la limpidité au ciel et la séve aux plantes, rendait aussi une jeunesse plus palpitante et plus pleine au cœur de Julie. Les teintes de ses joues étaient plus vives, les rayons de ses yeux plus bleus et plus pénétrants. Sa parole avait plus d'émotion dans l'accent; sa langueur avait plus de soupirs; sa démarche, plus d'élans et d'enfance dans les attitudes. Une fièvre de vie l'agitait jusque dans l'immobilité de sa chambre. Cette douce fièvre pressait les paroles sur ses lèvres; elle donnait des inquiétudes à ses pieds sur le parquet. Le soir Julie laissait ses rideaux ouverts, elle allait à chaque instant s'accouder à sa fenêtre pour aspirer la fraîcheur de l'eau, les rayons de la lune, les bouffées d'air végétal qui, en suivant la vallée de Meudon, arrivaient attiédies jusque dans les appartements du quai.

« Oh! donnons, lui dis-je, quelques jours de fête à nos âmes, au milieu de tous nos jours de bonheur! Nous, les plus sensibles et les plus reconnaissants de tous ces êtres pour lesquels Dieu ranime sa terre et ses cieux, ne soyons pas les seuls pour lesquels il les ranime en vain. Plongeons-nous ensemble dans cet air, dans ces lueurs, dans ces herbes, dans ces rameaux, dans cet océan de végétation et d'animation qui inonde en ce moment la terre! Allons voir si rien n'a vieilli d'un jour, dans les œuvres de sa création, si rien n'a baissé d'une onde ou d'une note dans cet enthousiasme qui chantait, gémissait, aimait et criait en nous sur les montagnes ou sur les vagues de notre Savoie!

» — Oh oui! allons, dit-elle. Nous ne sentirons pas plus.

nous n'aimerons pas mieux, nous ne bénirons pas autrement ; mais nous aurons rendu un coin de la terre de plus témoin du bonheur de deux pauvres êtres. Ce temple de notre amour qui n'était que sur ces montagnes tant aimées sera partout où j'aurai marché et respiré avec vous ! »

CXXII

Le vieillard encouragea ces courses dans les belles forêts autour de Paris. Il avait l'espoir, entretenu par les médecins, que l'air végétal, le contact du soleil qui vivifie tout, et un exercice modéré en pleins champs, raffermiraient la délicatesse maladive des nerfs de Julie, et donneraient de l'élasticité à son cœur.

Tous les jours de soleil, pendant cinq semaines du premier printemps, je venais la prendre à sa porte, au milieu du jour. La voiture dans laquelle nous montions était fermée, afin d'éviter les regards et les observations légères que les passants de sa connaissance ou les inconnus auraient pu faire, en voyant une si ravissante jeune femme seule avec un homme de mon âge. Je ne lui ressemblais pas assez pour passer pour son frère. Nous descendions de voiture à l'entrée des grands bois, au pied des collines, aux portes des parcs des alentours de Paris. Nous cherchions à Fleury, à Meudon, à Sèvres, à Satory, à Vincennes, les plus longues et les plus solitaires allées tapissées d'herbes en fleur que le sabot des chevaux ne foule jamais, excepté les jours de chasse royale. Nous n'y rencontrions que quelques enfants ou quelques pauvres femmes qui creusaient la terre avec leur couteau pour y cueillir les chicorées. De temps en temps une biche effrayée bruissait dans les feuilles et franchissait l'allée en s'enfonçant, après nous avoir re-

gardés, dans les taillis. Nous marchions en silence, tantôt l'un précédant l'autre, tantôt sa main passée sous mon bras. Nous parlions de l'avenir, du bonheur de posséder à soi seul un de ces milliers d'arpents inhabités, avec une petite maison de garde, sous un de ces vieux chênes. Nous rêvions tout haut. Nous cueillions des violettes ou des pervenches. Nous en faisions des hiéroglyphes échangés entre nous. Conservées dans des feuilles lisses d'ellébore, nous attachions à ces lettres de fleur tel sens, tel souvenir, tel regard, tel soupir, telle prière. Nous nous réservions de les relire, quand nous serions séparés. Elles devaient nous rappeler à jamais ce que nous voulions ne jamais perdre de nos délicieux entretiens.

Nous nous asseyions à l'ombre, au bord de l'allée. Nous ouvrions un livre, nous essayions de lire; nous ne pouvions jamais aller au bout de la page. Nous aimions mieux lire en nous-mêmes les pages inépuisables de nos propres impressions. J'allais chercher du lait et du pain bis dans quelque ferme voisine. Nous mangions sur l'herbe en jetant le reste de la coupe aux fourmis, les miettes du pain aux petits oiseaux. Nous rentrions, au coucher du soleil, dans l'océan tumultueux de Paris ; le bruit et la foule nous serraient le cœur. Je remettais Julie, ivre du jour, à sa porte. Je rentrais épuisé de bonheur dans ma chambre vide; j'en frappais les murs pour qu'en s'écroulant ils me rendissent la lumière, la nature et l'amour dont ils me privaient. Je dînais sans goût. Je lisais sans comprendre. J'allumais ma lampe; j'attendais, en comptant les heures, que la soirée fût assez avancée pour oser retourner à sa porte et redemander à la nuit les entretiens de la matinée.

CXXIII

Nous recommencions les mêmes courses le lendemain. Ah ! combien de troncs d'arbres sont marqués par moi, dans ces forêts, sur la racine ou sur l'écorce, d'un signe de mon couteau qui les fera à jamais reconnaître ! Ce sont ceux dont elle goûta l'ombre; ceux au pied desquels elle respira un flot de vie, un rayon de soleil ou une bouffée de l'odeur des bois. Le passant les voit, ces arbres, sans se douter qu'ils sont pour quelqu'un la colonne d'un temple dont l'adorateur est sur la terre et dont la divinité est au ciel. Je vais encore les visiter une ou deux fois chaque printemps, aux anniversaires de ces promenades. Quand la cognée les abat, il me semble qu'elle me frappe moi-même et qu'elle emporte un morceau de mon cœur !

CXXIV

Il y a au sommet le plus élevé et le plus habituellement isolé du parc de Saint-Cloud, à l'endroit où le dos de la colline s'arrondit pour s'incliner en deux pentes contraires, l'une vers le vallon de Sèvres, l'autre vers le creux du château, un carrefour composé du croisement de trois longues allées. Là, ces allées se rencontrent et forment en se rencontrant une large pelouse vide. L'œil y découvre de loin le rare promeneur qui viendrait en troubler, le matin, la sécurité.

Ce promontoire de colline domine la plaine d'Issy, le cours de la Seine et la route de Versailles. Encaissé par les

trois langues de forêt qui s'avancent en triangles entre les allées, noyé sous les longues ombres des arbres qui l'entourent, il ressemble au bassin arrondi d'un lac dont les herbes et les feuillages seraient les flots. Si l'on regarde vers le vallon de Sèvres, on n'a pour perspective qu'une large et longue pelouse en pente. Cette pelouse descend rapidement vers le cours de l'eau, comme une cascade de foin vert ondulé sur sa tige par le vent. La pente va se perdre au fond du vallon dans des masses noires de taillis peuplés de chevreuils. Par-dessus ces taillis on voit, de l'autre côté de la Seine, les grands toits d'ardoise bleuâtre et la cime des parcs majestueux de Meudon qui se découpent sur le ciel d'été. C'est sur ce promontoire, où l'on jouit à la fois de l'élévation d'un cap, du silence et de l'abri d'un vallon, et de la solitude d'un désert, que nous venions souvent nous asseoir. La poitrine y respire mieux. L'oreille y plonge dans plus de recueillement. L'âme y prend de plus haut son vol par-dessus les horizons de la vie.

CXXV

Nous y montâmes, une des premières matinées du mois de mai. C'est l'heure où l'immense forêt n'a pour hôtes que les daims; ils viennent bondir dans ses allées désertes. Quelques rares gardes-chasse les traversent comme un point noir, à l'extrémité des horizons. Nous nous assîmes sous le septième arbre qui forme le demi-cercle concave du carrefour, en face de la pelouse de Sèvres. Il y a des siècles dans la charpente vivante de ce chêne et dans les coudures de ses rameaux. Ses racines, en se gonflant de séve pour nourrir et pour porter son tronc, ont fait éclater la terre à ses pieds et l'entourent d'un talus de mousse;

cette mousse forme un banc naturel dont le chêne lui-même est le dossier, et dont ses feuilles basses sont le dais.

La matinée était aussi transparente que l'eau de la mer au lever du soleil sous un cap verdoyant des îles de l'Archipel. Les rayons d'un printemps déjà chaud tombaient d'un ciel limpide sur la colline boisée. Ces rayons ressortaient des taillis en haleines tièdes comme les vagues dorées de soleil qui viennent mourir dans l'ombre au pied des baigneuses. On n'entendait d'autre bruit que la chute de quelques feuilles sèches de l'hiver précédent. Elles tombaient, aux pulsations de la séve, au pied de l'arbre, pour faire place aux feuilles nouvelles à peine développées. Des vols d'oiseaux se froissaient les ailes contre les branches, autour des nids; l'oreille percevait un vague, un universel bourdonnement d'insectes ivres de lumière, sortant et rentrant comme une poussière, à la moindre ondulation des foins en fleur.

CXXVI

Il y avait une telle consonnance entre notre jeunesse et cette jeunesse de l'année et du jour, une si complète harmonie entre cette lumière, cette chaleur, cette splendeur, ces silences, ces légers bruits, cette ivresse pensive de la nature et nos propres impressions; nous nous sentions si délicieusement confondus dans cet air, dans ce firmament, dans cette vie, dans cette paix de l'œuvre de Dieu autour de nous; nous nous possédions si parfaitement l'un l'autre dans cette solitude, que nos pensées et nos sensations surabondantes mais satisfaites se suffisaient. Elles n'avaient pas même la fatigue intérieure de chercher des paroles pour s'exprimer. Nous étions comme le vase plein, où la

plénitude même rend la liqueur immobile. Rien de plus ne pouvait tenir dans nos cœurs ; mais nos cœurs étaient assez grands pour tout contenir. Rien ne cherchait à s'en échapper. A peine nous eût-on entendus respirer.

Nous restâmes ainsi muets et immobiles l'un à côté de l'autre, assis sur les racines du chêne, les mains sur nos yeux, la tête dans nos mains, les pieds dans le rayon sur l'herbe, l'ombre sur nos fronts. Mais quand je relevai ma tête, l'ombre avait déjà reculé devant nous, sur le gazon, de toute la largeur du pli de la robe de Julie.

Je la regardai. Elle releva son visage, comme par la même impulsion qui m'avait fait relever le mien. Elle me regarda, et, sans pouvoir me dire une parole, elle fondit tout à coup en pleurs.

« De quoi pleurez-vous? lui dis-je avec une inquiète émotion, mais à demi-voix, de peur de troubler et de détourner ses muettes pensées.

» — De bonheur! » me répondit-elle.

Elle souriait des lèvres, pendant que de grosses larmes coulaient et brillaient comme une rosée de printemps sur ses joues.

« Oh ! oui, de bonheur, reprit-elle ; ce jour, cette heure, ce ciel, ce site, cette paix, ce silence, cette solitude avec vous, cette complète fusion de nos deux âmes qui n'ont plus besoin de se parler pour se comprendre, c'est trop ! c'est trop pour une nature mortelle, que l'excès de joie peut étouffer comme l'excès de douleur, et qui, n'ayant plus même un cri dans la poitrine, gémit de ne pouvoir gémir et pleure de ne pouvoir assez remercier !... »

Elle s'arrêta un moment. Ses joues se colorèrent. Je tremblai que la mort ne la cueillît dans son épanouissement. Sa voix me rassura bientôt.

« Raphaël ! Raphaël ! s'écria-t-elle avec une solennité d'accent qui m'étonna, et comme si elle m'eût annoncé une

grande nouvelle longtemps et péniblement attendue : Raphaël ! il y a un Dieu !

» — Et qui vous l'a enfin révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour ? lui dis-je.

» — L'amour !... me répondit-elle en levant lentement vers le ciel les globes de ses beaux yeux mouillés ; oui, l'amour dont je viens de sentir les torrents couler dans mon cœur avec des murmures, des jaillissements et des plénitudes que je n'avais pas encore éprouvés avec la même force et avec la même paix. Non, je ne doute plus, continua-t-elle avec un accent où la certitude se mêlait à la joie ; la source d'où peut couler dans l'âme une telle félicité ne peut être sur la terre, cette source ne peut s'y perdre, après en avoir jailli ! Il y a un Dieu ! il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte. Nous irons la confondre ensemble dans l'océan divin où nous l'avons puisée. Cet océan, c'est Dieu ! Je l'ai vu, je l'ai senti, je l'ai compris en ce moment par mon bonheur ! Raphaël ! ce n'est plus vous que j'aime ! ce n'est plus moi que vous aimez ! c'est Dieu que nous adorons désormais l'un et l'autre ! vous à travers moi ! moi à travers vous ! vous et moi à travers ces larmes de béatitude qui nous révèlent et qui nous cachent à la fois l'immortel foyer de nos cœurs !... Périssent, ajouta-t-elle avec plus d'ardeur de regard et d'accent, périssent les vains noms que nous avons jusqu'ici donnés à nos entraînements l'un vers l'autre ! Il n'y en a plus qu'un qui l'exprime : c'est celui qui vient enfin de se révéler à moi dans vos yeux : Dieu ! »

Nous nous levâmes dans un élan d'enthousiasme. Nous bénîmes l'arbre et les racines sur lesquelles nous nous étions assis et les rameaux pour l'inspiration qui était descendue sur nous. Et nous lui donnâmes un nom, nous l'appelâmes l'arbre de l'adoration !

Nous descendîmes à pas lents la rampe de Saint-Cloud

pour rentrer dans le bruit de Paris. Julie y rentrait avec la foi et le sentiment de Dieu trouvés enfin dans sa félicité ; moi avec la joie de lui savoir au cœur cette source intérieure de consolation, d'espérance et de paix!

CXXVII

En peu de temps, les dépenses que j'étais forcé de faire, et dont je cachais la gène à Julie, pour l'accompagner ainsi presque tous les jours à la campagne, avaient tellement diminué le produit de la vente du dernier diamant de ma mère, qu'il ne me restait plus que dix louis. Je tombais dans des accès de désespoir en comptant, le soir, le petit nombre de jours heureux que me représentait cette faible somme. J'aurais rougi d'avouer l'excès de mon indigence à celle que j'aimais. Peu riche elle-même, elle aurait voulu me donner tout ce qu'elle possédait. Mes rapports avec elle en eussent été dégradés à mes yeux. J'aimais mieux mon amour que la vie, mais j'aurais mieux aimé mourir que d'avilir mon amour.

La vie sédentaire que j'avais menée tout l'hiver, dans l'obscurité de mon alcôve, l'obstination de mes études le jour, la tension d'une seule pensée, l'absence de sommeil la nuit, et par-dessus tout l'épuisement moral que le perpétuel débordement des forces de l'âme fait éprouver à un corps trop faible pour suffire à une extase continue de dix mois, avaient miné mon organisation. Je n'étais plus, sous un visage pâle et amaigri, qu'une flamme brûlant sans aliment. Cette flamme menaçait de consumer son propre foyer.

Julie me conjurait d'aller respirer l'air natal et de la quitter aux dépens même de son bonheur. Elle m'envoyait

son médecin pour ajouter l'autorité de l'art aux supplications de l'amour.

Ce médecin ou plutôt cet ami, le docteur Alain, était un de ces hommes de bénédiction dont la physionomie semble apporter un reflet du ciel dans la mansarde des pauvres qu'ils viennent visiter. Souffrant lui-même d'une maladie de cœur, suite d'une passion mystérieuse et pure pour une des plus belles femmes de Paris, possesseur d'une petite fortune suffisante à la sobriété de sa vie et à ses charités, homme d'une piété tendre, active, tolérante, il n'exerçait sa profession que pour quelques amis et pour les indigents. Sa médecine n'était que de l'amitié ou de la charité en action. Cette profession est si belle, quand elle n'est pas cupide, elle exerce tant la sensibilité humaine, qu'en commençant comme une profession, elle finit souvent comme une vertu. La médecine était devenue pour le pauvre docteur Alain plus qu'une vertu, la passion de soulager les misères de l'âme et du corps. Ces misères se tiennent quelquefois de si près! Alain portait Dieu là où il portait la vie. Il faisait resplendir la sérénité et l'immoralité jusque dans la mort!

Je l'ai vu mourir lui-même, quelques années après, de cette mort des bons et des justes; il en avait fait l'apprentissage au chevet de tant de mourants! Cloué pendant six mois d'agonie sans mouvement sur sa couche, il comptait de l'œil les heures qui le séparaient de l'éternité. Une petite pendule était suspendue au pied de son lit. Il tenait entre ses mains jointes sur sa poitrine un crucifix, modèle de patience. Ses regards ne quittaient plus ce céleste ami, comme si son entretien eût été au pied de la croix. Quand il souffrait au delà de ses forces, il demandait qu'on approchât un moment le crucifix de sa bouche, et ses plaintes se confondaient avec ses bénédictions. Il s'endormit enfin dans ses espérances et dans le bien qu'il avait fait. Il avait chargé

les pauvres et les malades de porter devant lui son trésor accumulé en œuvres au Dieu des miséricordieux. Il mourut, sans laisser d'héritage, dans une mansarde, sur un grabat. Les pauvres portèrent son corps. Ils lui donnèrent à leur tour la sépulture de la charité dans la terre commune. O sainte âme! que je vois encore briller d'ici sur ce visage de bonté et de satisfaction intérieure, tant de vertu n'eût-elle été qu'un mensonge pour toi? te serais-tu évanouie comme le reflet de ma lampe sur ton portrait, quand ma main retire la lueur qui m'aide à te contempler? Non, non, Dieu est fidèle! Il ne t'aurait pas trompé, toi qui n'aurais pas voulu tromper un enfant!

CXXVIII

Le médecin s'attacha à moi du plus tendre intérêt. On eût dit que Julie lui avait communiqué une partie de sa tendresse. Il comprit bien mon mal, sans me laisser voir qu'il le comprenait. Il se connaissait trop en passion morale, pour ne pas en saisir les symptômes en nous. Il m'ordonna de partir sous peine de mort. Il me fit imposer par Julie son propre arrêt. Il lui communiqua ses craintes. Il emprunta la tendre autorité de l'amour pour m'arracher à l'amour. Il adoucit la séparation par l'espérance. Il m'ordonna d'aller d'abord quelque temps dans ma famille, puis de retourner aux bains de Savoie, où Julie me rejoindrait, pour sa santé, au commencement de l'automne. Il dénoua ainsi, pour nous sauver tous deux, une étreinte qui allait nous étouffer dans une même mort. Je consentis enfin à partir le premier. Julie jura qu'elle me suivrait de près. Hélas! ses larmes, sa pâleur, le tremblement de ses lèvres, le juraient mieux que ses serments. Il fut convenu que je

quitterais Paris aussitôt que mes forces me permettraient de voyager. Le 18 mai fut le jour fixé pour mon départ.

Une fois la séparation si rapprochée résolue, nous comptâmes les minutes pour des heures et les heures pour des jours. Nous aurions voulu accumuler et concentrer les années dans une seconde pour disputer et enlever d'avance au temps le bonheur dont nous allions nous sevrer pendant l'absence. Ces jours furent de délices, mais aussi d'angoisse et d'agonie. Nous sentions dans chaque entrevue, dans chaque regard, dans chaque mot, dans chaque serrement de main, le froid du lendemain qui approchait. De tels bonheurs ne sont plus des bonheurs, ce sont des tortures du cœur et les supplices de l'amour.

Nous consacrâmes à nos adieux toute la journée qui précéda le jour de mon départ. Nous voulions nous faire cet adieu, non dans l'ombre des murs qui étouffent l'âme, et sous l'œil des importuns, qui refoule le cœur, mais sous le ciel, dans le grand air, dans la lumière, dans la solitude et dans le silence. La nature s'associe à toutes les sensations de l'homme. Elle les comprend, elle semble les partager comme un confident invisible. Elle y compatit pour les recueillir et pour les diviniser !

CXXIX

Le matin de ce jour, une voiture que j'avais louée jusqu'au soir nous emportait. Les glaces étaient baissées, les rideaux fermés. Nous traversions les rues presque désertes des quartiers élevés de Paris qui aboutissent au parc enceint de hautes murailles de Monceaux. Ce jardin, alors exclusivement réservé aux promenades des princes qui le possédaient, ne s'ouvrait que sur la présentation

de cartes d'entrée qu'on ne distribuait qu'avec une parcimonie extrême à quelques étrangers ou à quelques voyageurs curieux de ce chef-d'œuvre de végétation. J'avais obtenu de ces cartes privilégiées par un des amis de la jeunesse de ma mère, attaché à la maison de ces princes. J'avais choisi cette solitude, parce que je savais que les maîtres étaient absents, que les entrées étaient suspendues, et que les jardiniers eux-mêmes en seraient éloignés pour célébrer un jour de fête et de loisir.

Ce magnifique désert planté de bocages, entrecoupé de prairies, arrosé d'eaux courantes, ou d'étangs dormants, poétisé de monuments, de colonnes, de ruines factices, images du temps où l'art a imité la vieillesse des pierres, et dont les lierres rongent les débris, ne devait avoir d'autres hôtes ce jour-là que les rayons, les insectes, les oiseaux et nous! Hélas! jamais ses gazons et ses feuilles ne devaient être arrosés de plus de larmes!

Plus le ciel était tiède et resplendissant, plus les ombres et la lumière se combattaient délicieusement sur l'herbe, aux haleines du vent d'été, comme l'ombre des ailes d'un oiseau qui en poursuit un autre; plus les rossignols lançaient des notes ivres et balbutiantes dans l'air sonore; plus les eaux réfléchissaient nettement dans leur miroir poli les muguets, les marguerites et les pervenches bleues renversées qui tapissaient les talus de leurs lits; plus cette gaieté nous était triste, et plus cette sérénité lumineuse d'une matinée de printemps contrastait avec le nuage sombre qui pesait sur nos cœurs. En vain nous cherchions à nous tromper un moment nous-mêmes, en nous récriant sur la beauté du paysage, sur l'éclat des fleurs, sur les parfums de l'air, sur l'épaisseur de l'ombre, sur le recueillement de ces sites qui auraient suffi à abriter le recueillement d'un monde d'amour. Nous y jetions, par complaisance, un regard distrait: mais ce regard retombait bien vite sur

le sol. Nos voix, en répondant par de vaines formules de joie et d'admiration, trahissaient le vide des mots et l'absence de nos pensées; elles étaient ailleurs!

En vain aussi nous nous assîmes tour à tour au pied des lilas les plus embaumés, sous les bras verts des plus beaux cèdres, sur les tronçons cannelés des colonnes les plus ensevelies dans le lierre, au bord des eaux les plus recueillies dans la pelouse de leurs bassins, pour y passer les longues heures du dernier entretien. A peine avions-nous choisi un de ces sites qu'une vague inquiétude nous forçait à le quitter pour en chercher un autre. Ici l'ombre, là la lumière, plus loin le bruit importun de la cascade, ou l'obstination du rossignol à chanter sur nos têtes, nous rendaient toute cette volupté amère et tout ce spectacle odieux. Quand le cœur est douloureux dans la poitrine, la nature entière nous fait mal. L'Éden lui-même serait un supplice de plus, s'il était la scène de la séparation de deux amants.

Enfin, lassés d'errer sans trouver un abri contre nous-mêmes depuis plusieurs heures, nous finîmes par nous asseoir auprès d'un petit pont sur un ruisseau ; nous étions assis un peu loin l'un de l'autre, comme si le bruit même de nos respirations nous eût été importun, ou comme si nous eussions voulu par instinct nous dérober l'un à l'autre le sourd murmure des sanglots intérieurs que nous sentions prêts à éclater dans nos poitrines.

Nous regardâmes longtemps avec distraction l'eau verdâtre et huileuse. Elle s'engouffrait lentement sous l'arche du petit pont; elle entraînait tantôt une blanche feuille de muguet tombée du bord, tantôt un nid vide et cotonneux d'oiseau, que le vent avait secoué de l'arbre. Tout à coup, nous vîmes flotter, les ailes immobiles et renversées, le corps d'une pauvre petite hirondelle de printemps. Elle s'était noyée sans doute en buvant dans cette coupe avant que ses ailes fussent assez fortes pour la soutenir. Elle nous

rappela une hirondelle qui était tombée un jour morte à nos pieds du haut de la tour démantelée du vieux château, au bord du lac, et qui nous avait attristés comme un présage. L'oiseau mort passa lentement devant nous, et la nappe, sans faire un pli, le roula et l'engouffra peu à peu sous la nuit profonde de l'arche du pont. Quand le corps de l'oiseau eut disparu, nous vîmes une autre hirondelle passer et repasser cent fois sous l'arche en jetant de petits cris de détresse et en froissant ses ailes contre la charpente du cintre. Nous nous regardâmes involontairement. Je ne sais ce que dirent nos deux regards en se rencontrant, mais ce désespoir d'un pauvre oiseau trouva nos paupières si pleines et nos cœurs si prêts à se rompre, que nous détournâmes tous deux au même instant nos visages et que nous éclatâmes en sanglots. Une larme en entraînait une autre, une pensée une autre pensée, un présage un autre présage, un sanglot un autre sanglot. Nous essayâmes quelquefois de nous parler, mais l'accent brisé de la voix de l'un brisait davantage la voix de l'autre ; nous finîmes par céder à la nature et par verser en silence, pendant les heures que l'ombre seule mesurait, tout ce qu'il y avait de larmes dans nos sources intérieures. L'herbe s'en imbiba, le vent les essuya, la terre les but, les rayons du soleil les enlevèrent. Il ne restait plus une goutte d'angoisse dans nos deux âmes, quand nous nous relevâme l'un devant l'autre, presque sans nous voir, à travers le nuage de nos yeux.

Ce furent nos adieux : une image funèbre, un océan de larmes, un éternel silence. Nous nous séparâmes ainsi, sans nous regarder davantage, de peur de tomber à la renverse sous le contre-coup de ce regard. Ce jardin délaissé de notre amour et de notre adieu ne reverra jamais la trace de mes pas.

CXXX

Le lendemain, je roulais anéanti et silencieux, la tête enveloppée dans mon manteau, entre cinq ou six inconnus qui s'entretenaient gaiement de la qualité du vin et du prix du dîner d'auberge, dans une de ces voitures banales où s'entassent les voyageurs. C'était sur les collines nues de la route du Midi. Je n'ouvris pas les lèvres une seule fois, pendant ce long et morne voyage.

Ma mère me reçut avec cette tendresse sereine et résignée qui rendait le malheur même presque heureux près d'elle. Je ne lui rapportais qu'un corps malade, des espérances consumées, une mélancolie qu'elle attribuait à la jeunesse oisive, à l'imagination sans aliment, mais dont je lui cachai soigneusement la véritable cause, de peur d'ajouter à ses peines une peine irrémédiable de plus.

Je passai l'été seul, au fond d'une vallée déserte, dans d'âpres montagnes où mon père avait une petite métairie cultivée par une famille de laboureurs. Ma mère m'y avait envoyé et confié aux soins de ces braves gens, pour y prendre l'air et le lait. Mon unique occupation fut de compter les jours qui me séparaient du moment ou je devais aller attendre Julie dans notre chère vallée des Alpes.

Ses lettres que je recevais et auxquelles je répondais tous les jours entretenaient ma sécurité. Elles dissipaient, par l'enjouement et par les caresses de mots, le nuage de pressentiments sinistres que nos adieux avaient laissé sur mon âme. De temps en temps, quelque phrase de découragement et de tristesse jetée ou involontairement oubliée parmi ces perspectives de bonheur, comme une feuille morte au milieu des feuilles vertes du printemps, me paraissait bien

un peu en contradiction avec le calme et la fleur de santé dont elle me parlait. Mais j'attribuais ces rares dissonances à quelques ombres de souvenir ou à quelque impatience de la lenteur des jours, ombres qui auraient apparemment traversé la page pendant qu'elle m'écrivait.

L'air élastique des montagnes, le sommeil la nuit, les courses le jour, le travail du corps dans le jardin et dans les prés de la métairie de mon père, par-dessus tout l'approche de l'automne et la certitude de revoir bientôt celle qui portait ma vie dans son regard m'avaient promptement rétabli. Il ne me restait d'autre trace de souffrances qu'une mélancolie douce et pensive répandue sur mes traits; c'était comme une brume sur une matinée d'été, un silence qui semblait contenir un mystère, un instinct de solitude qui faisait croire aux paysans superstitieux de la montagne que je m'entretenais avec les génies des bois.

Toute ambition était abattue en moi par mon amour. J'avais accepté ma pauvreté et mon obscurité sans retour pour toute ma vie. La résignation religieuse et sereine de ma mère s'était insinuée dans mon esprit avec ses saintes et douces paroles. Je ne formais plus d'autre rêve que celui de travailler, dix à onze mois de l'année, de la main ou de la plume: d'amasser ainsi assez d'économies pour aller passer un mois ou deux auprès de Julie tous les ans; puis, si le vieillard son appui venait à lui manquer, de me consacrer en esclave à son service, comme Rousseau à madame de Warens, de nous abriter dans quelque chaumière écartée de ces montagnes, ou dans un des chalets connus de notre Savoie, d'y vivre d'elle, comme elle y vivrait de moi, sans me retourner pour regretter ce monde vide, et sans demander à l'amour même d'autres récompense que le bonheur d'aimer!...

CXXXI

Une seule chose me rappelait quelquefois rudement de cette région de mes rêves, c'était la gêne cruelle dans laquelle la maison paternelle était tombée à la suite des dépenses perdues faites pour moi. Des récoltes avaient manqué plusieurs années de suite, des accidents de fortune avaient changé presque en détresse l'humble médiocrité de mes parents. Chaque fois que j'allais, le dimanche, voir ma mère, elle me découvrait ses embarras et versait devant moi des larmes ; elle les cachait à mon père et à mes sœurs. J'étais tombé moi-même alors dans un extrême dénûment. Je ne vivais, dans la petite métairie, que du pain noir, du laitage et des œufs de la basse-cour. Je vendais secrètement et successivement à la ville tout ce que j'avais rapporté de hardes et de livres de Paris, afin d'avoir de quoi payer les ports des lettres de Julie, pour lesquelles j'aurais vendu des gouttes de mon sang.

Cependant le mois de septembre touchait à sa fin. Julie m'écrivait que des inquiétudes sur la santé de son mari, qui s'affaiblissait de jour en jour (ô pieuse fraude de l'amour pour déguiser ses propres maux et m'enlever mes propres soucis !), la retenaient plus longtemps qu'elle n'avait cru à Paris. Mais elle m'engageait à partir sans délai moi-même et à aller l'attendre en Savoie. Elle m'y rejoindrait, sans faute, vers la fin d'octobre.

Cette lettre etait pleine de recommandations de la plus tendre sœur pour un frère chéri. Elle me conjurait et m'ordonnait, par l'autorité souveraine de son amour, de prendre garde à un mal qui couvait quelquefois sous les surfaces les plus fleuries de la jeunesse, et qui la desséchait et la

tranchait tout à coup au moment où l'on croyait en avoir triomphé. Cette lettre renfermait de plus une consultation et une ordonnance de son médecin et du mien, le compatissant docteur Alain.

Cette ordonnance m'imposait, dans les termes les plus impératifs et sous les menaces les plus alarmantes, une longue saison des bains d'Aix. J'avais montré cette consultation du docteur Alain à ma mère, pour motiver mon départ. Elle en avait conçu un si grand trouble de cœur, qu'elle ne cessait de joindre ses prières aux injonctions des médecins pour me forcer à partir. Mais, hélas ! je ne pouvais trouver la faible somme strictement nécessaire à mon voyage.

Mais ma mère, en une nuit, trouva dans son cœur la ressource qu'un cœur de mère pouvait seul trouver.

CXXXII

Il y avait, à un des angles du pauvre jardin qui entourait de deux côtés la maison paternelle, un petit bouquet d'arbres composé de deux ou trois tilleuls, d'un chêne vert, de sept ou huit tortueuses charmilles, reste d'un bois planté depuis des siècles, et qu'on avait respecté sans doute comme le *génie du lieu*, quand on avait défriché la colline, bâti la maison, muré le jardin. Ces beaux arbres étaient le salon en plein air de la famille les jours d'été. Leurs bourgeons au printemps, leurs nuances en automne, leurs feuilles mortes l'hiver remplacées par le givre qu'ils portaient sur leurs vieilles branches comme des cheveux blancs, nous marquaient les saisons. Leur ombre, qui se repliait sous leur pied, ou qui s'allongeait sur la platebande de gazon régnant alentour, nous marquait les heures

mieux qu'un cadran. Ma mère nous avait nourris, bercés, nous avait appris à marcher sous leurs feuilles. Mon père s'y asseyait, un livre à la main, au retour de la chasse, son fusil brillant suspendu à une de leurs branches, ses chiens haletants couchés près du banc. Moi-même j'y avais passé mes plus douces heures d'adolescence, avec Homère ou Télémaque ouverts sur l'herbe devant moi. J'aimais à m'y étendre sur le gazon tiède, accoudé devant le volume dont les moucherons ou les lézards me dérobaient quelquefois les lignes sous les yeux. Les rossignols y chantaient pour la maison, sans qu'on pût jamais découvrir leurs nids, pas même la branche d'où éclatait leur voix. Ce bosquet était la gloire, le souvenir, l'amour de tous. L'idée de le convertir en un petit sac d'écus, qui ne donnerait ni mémoire au cœur, ni joie ni ombre à la famille, ne serait venue à personne, si ce n'est à une mère mourant d'angoisse sur la vie de son fils unique ; cette idée vint à ma mère. Avec la promptitude d'instinct et la fermeté de résolution qui la caractérisaient, craignant aussi sans doute qu'un remords ne la saisît ou que mes tendres résistances ne l'arrêtassent si elle attendait pour me consulter, elle appela les bûcherons, à son réveil, elle vit mettre la cognée aux racines en pleurant et en se détournant, pour ne pas entendre la chute et le gémissement de ces vieux abris de sa jeunesse sur le sol retentissant et nu du jardin.

CXXIII

Quand, le dimanche suivant, en revenant à M***, je cherchai de l'œil, du haut de la montagne, le groupe d'arbres qui tachait si agréablement la colline et qui dérobait au soleil une partie du mur grisâtre de la maison, je

crus rêver en n'apercevant plus à leur place qu'un monceau de troncs abattus, de branches écorcées et saignantes jonchant la terre, et le chevalet des scieurs de planches, semblable à un instrument de supplice, où la scie grinçait en fendant les arbres de ses dents. J'accourus, les bras tendus, vers le mur extérieur. J'ouvris en tremblant la petite porte du jardin... Hélas! il ne restait plus debout que le chêne vert, un tilleul et le plus vieux des charmes, sous lesquels on avait rapproché le banc.

« C'est assez, me dit ma mère qui vint à moi en cachant ses larmes et en se jetant dans mes bras; l'ombre d'un arbre vaut celle d'une forêt. Et puis quelle ombre me vaudrait la tienne? Ne me reprochez rien. J'ai écrit à votre père que les arbres se couronnaient et portaient dommage au potager. C'était vrai. N'en parlons plus!... »

Puis m'entraînant dans la maison, elle ouvrit son secrétaire, et, en tirant un sac d'écus à demi rempli :

« Tiens, dit-elle, et pars! Les arbres me seront assez payés si tu reviens guéri et heureux! »

Je pris le sac en rougissant et en sanglotant. Il y avait six cents francs. Mais je résolus de le rapporter tout entier à ma pauvre mère.

CXXXIV

Je partis à pied, des guêtres de cuir aux jambes, mon fusil sur mon épaule, comme un chasseur. Je n'avais pris dans le sac que cent francs ajoutés au peu que j'avais et au produit de mes dernières hardes vendues, afin de ne rien coûter à ma mère. Le prix des arbres m'aurait étouffé. Je le laissai en secret dans la métairie pour le rendre, à mon retour, à celle qui se l'était si héroïquement arraché du cœur pour moi.

Je mangeais et je couchais dans les plus humbles cabarets des villages. On me prenait pour un pauvre étudiant suisse qui rentrait de l'Université de Strasbourg. On ne me demandait que la stricte valeur du pain que j'avais mangé, de la chandelle que j'avais brûlée, du grabat où j'avais dormi. Je n'avais porté qu'un livre que je lisais, le soir, sur le banc, devant la porte. C'était *Werther*, en allemand. Ces caractères inconnus confirmaient mes hôtes dans l'idée que j'étais un voyageur étranger.

Je traversai ainsi les longues et pittoresques gorges du Bugey. Je traversai le Rhône au pied du rocher de *Pierre-Chatel*. Le fleuve encaissé lave éternellement la base de ce roc d'une onde aussi rapide que la meule et aussi tranchante que le couteau, comme pour faire écrouler cette prison d'État qui attriste son lit de son ombre. Je gravis lentement le mont du Chat par des sentiers de chasseurs de chamois. Parvenu au sommet, j'aperçus à mes pieds les vallées d'Aix et de Chambéry, celle d'Annecy, dans le lointain, et au-dessous de moi le lac taché de teintes roses par les rayons flottants du soleil du soir. Il me sembla qu'une seule figure remplissait pour moi l'immensité de cet horizon. Elle s'élevait des chalets où nous nous étions rencontrés : du jardin du vieux médecin, dont je reconnaissais le toit pointu d'ardoises par-dessus les fumées de la ville : des figuiers du petit donjon de Bon-Port au fond d'une anse opposée ; des châtaigniers de la colline de Tresserves : des bois de Saint-Innocent ; de l'île de Châtillon ; des barques qui rentraient dans les rades ; de toute cette terre, de tout cet éther, de tous ces flots.

Je tombai à genoux devant cet horizon plein d'une ombre ; j'ouvris les bras et je les refermai comme si j'avais embrassé son âme en embrassant l'air qui avait passé sur toutes ces scènes de notre bonheur, sur toutes ces traces de ses pas. Je m'assis ensuite derrière un rocher couvert de

buis, qui empêchait les chevriers mêmes de m'apercevoir en passant dans le sentier.

Je restai là en contemplation et en souvenirs jusqu'à ce que le soleil touchât presque aux cimes de neige de Nivolex. Je ne voulais ni traverser le lac, ni entrer dans la ville de jour. La rusticité de mon costume, l'indigence de ma bourse, la frugalité de vie à laquelle la nécessité me condamnait pour habiter quelques mois auprès d'elle, auraient paru trop étranges aux habitants et aux hôtes de la maison du vieux médecin. Tout cela contrastait trop avec l'élégance de vêtements, d'habitudes et de vie que j'y avais montrée l'année précédente. J'aurais fait rougir celle que j'aurais abordée en paraissant dans les rues comme un jeune homme qui n'avait pas même de quoi se loger dans un hôtel décent de ce séjour de luxe. Ma résolution était prise de me glisser, de nuit, dans le faubourg de chaume qui règne au bord d'un ruisseau parmi les vergers du bas de la ville.

J'y connaissais une pauvre jeune servante nommée Fanchette. Elle s'était mariée l'année précédente avec un batelier. Elle avait réservé un ou deux lits dans le grenier de sa chaumière, pour y loger et pour y nourrir un ou deux pauvres malades indigents, à quelques sous par jour. J'avais fait retenir un de ces lits et une place à cette pauvre table chez la bonne servante, en lui recommandant le secret. Mon ami L***, de Chambéry, à qui j'avais écrit en lui marquant le jour de mon arrivée au bord du lac, était venu lui-même, quelques jours auparavant, prévenir Fanchette et retenir mon logement. Je l'avais prié, de plus, de recevoir à son adresse, à Chambéry, les lettres qui me seraient écrites de Paris. Il devait me les faire passer par le conducteur de carrioles qui vont perpétuellement d'une de ces villes à l'autre. Je devais me tenir renfermé, pendant mon séjour à Aix, dans la petite chambre de la chaumière du faubourg, ou dans les vergers voisins, tant que le jour du-

rerait. Je ne sortirais qu'à la nuit tombée. Je monterais par le dehors de la ville jusqu'à la maison du vieux médecin. J'entrerais par la porte du jardin ouverte sur la campagne. Je passerais les heures solitaires du soir dans de délicieux entretiens. Je serais heureux de souffrir cette gêne et cette humiliation mille fois récompensées par ces heures bénies. Je concilierais ainsi, pensais-je en moi-même, ce que je devais de respect au sacrifice fait par ma pauvre mère et de culte à l'image que je venais adorer.

CXXXV

Par une pieuse superstition de l'amour, j'avais mesuré mes pas sur ma longue route à pied, de manière à arriver de l'autre côté du mont du Chat, à l'abbaye de Haute-Combe, le jour anniversaire de celui où le miracle de notre première rencontre et de la révélation de nos deux cœurs s'était fait dans la pauvre auberge des pêcheurs, au bord du lac. Il me semblait que les jours avaient des destinées comme les autres choses humaines, et qu'en retrouvant le même soleil, le même mois, la même date, dans le même lieu, je retrouverais une partie de celle que je regrettais. Ce serait un augure du moins de notre prochaine et longue réunion.

CXXXVI

Du bord des rampes à pic qui descendent du sommet du mont du Chat vers le lac, j'apercevais déjà, à ma gauche, les vieilles ruines et les longues ombres de l'abbaye qui se

répercutent en noir sur une vaste étendue des eaux. En peu de minutes j'y étais parvenu.

Le soleil plongeait derrière les Alpes. Le long crépuscule d'automne enveloppait les montagnes, le bord et les flots. Je ne m'arrêtai pas aux ruines. Je traversai rapidement le verger où nous nous étions assis au pied de la meule de foin auprès des ruches. Les ruches et la meule de foin y étaient encore ; mais on ne voyait ni lueur de feu à travers les vitres de la petite auberge, ni fumée au-dessus du toit, ni filets suspendus pour sécher sur les palissades du jardin.

Je frappai, on ne me répondit pas. Je secouai le loquet de bois, la porte s'ouvrit d'elle-même. J'entrai dans la petite salle aux murailles enfumées. Le foyer était balayé jusqu'aux cendres. La table et les meubles étaient enlevés. Les dalles de pierre du pavé étaient couvertes de brins de paille et de plumes tombés de cinq ou six nids vides d'hirondelles suspendus comme une corniche aux poutres noires du plancher. Je montai l'échelle de bois accrochée au mur par un piton de fer, elle servait d'escalier à la chambre haute où Julie s'était réveillée de l'évanouissement, la main sur mon front ; j'y entrai comme on entre dans un sanctuaire ou dans un sépulcre, j'y promenai mes regards. Les lits de bois, les armoires, les escabeaux, avaient disparu. Un oiseau de nuit agita pesamment ses ailes au bruit de mes pas, battit les murs de ses plumes et s'échappa, en jetant un cri, par le châssis ouvert sur le verger.

Je pouvais à peine reconnaître la place où je m'étais agenouillé pendant cette terrible et délicieuse nuit, au pied d'un lit ou d'un cercueil. J'y baisai le plancher. Je m'assis longtemps sur le rebord de la fenêtre, essayant de recomposer dans ma mémoire le lieu, les meubles, le lit, la lampe, les heures : tout cela était resté à sa place en moi quand tout avait déjà été déplacé dans la maison par un an

d'absence. Il n'y avait personne dans les environs déserts de la chaumière qui pût me donner un renseignement sur les causes de l'abandon de cette masure. Je crus comprendre, aux tas de fagots qui restaient dans la cour, aux poules et aux pigeons qui revenaient d'eux-mêmes se jucher dans la chambre ou sur le toit, et aux meules de foin et de paille intactes dans le verger, que la famille était allée faire la moisson tardive dans les hauts chalets de la montagne, et qu'elle n'en redescendrait qu'en hiver.

Cette solitude dont je m'étais emparé me sembla triste, moins triste néanmoins que la présence et les pas d'indifférents dans ce lieu sacré pour moi. Il aurait fallu contraindre devant les hommes mes yeux, ma voix, mes gestes et les impressions dont j'étais assailli. Je résolus d'y passer la nuit. Je montai une botte de paille fraîche, je l'étendis sur le plancher, à la place même où Julie avait dormi son sommeil de mort. Je posai mon fusil contre la muraille. Je tirai de mon havre-sac un morceau de pain et un peu de fromage de chèvre que j'avais acheté à Seyssel, pour me soutenir en route. J'allai souper au bord de la fontaine qui coule et qui s'arrête alternativement, comme une respiration intermittente de la montagne, sur un plateau vert, au-dessus des ruines de l'abbaye.

CXXXVII

On a, du bord de ce plateau et des terrasses démantelées du vieux monastère, à ces heures du soir, le plus enivrant horizon dont il soit donné de jouir à l'œil d'un solitaire, d'un contemplatif ou d'un amant ; l'ombre verte et humide de la montagne avec le bruit de sa source et de ses froissements de feuillages derrière soi ; les ruines, les pans

de murs festonnés de lierre, les arcades pleines de nuit et de mystère; le lac et ses vagues mortes roulant lentement une à une leurs franges de petites écumes, comme les plis du drap de sa couche, pour amortir son sommeil sur le sable fin, au pied des rochers. Sur le bord opposé, les montagnes bleues vêtues d'ombres transparentes; à droite, à l'extrémité, à perte de vue, l'avenue lumineuse que trace et que rougit de pourpre sur l'eau et sur le ciel le soleil, en retirant à lui sa splendeur.

Je me plongeais dans ces ombres et dans cette lumière, dans ces nuages et dans ces flots, je m'incorporais cette nature, et je croyais m'incorporer ainsi l'image de celle qui était toute cette nature pour moi. Je me disais : « Je l'ai vue là! Voilà la distance où j'étais de son bateau quand je l'aperçus luttant contre la tourmente. Voilà la plage où elle aborda. Voilà le verger où nous eûmes ensemble cette longue entrevue, au soleil, et où elle revint à la vie pour me donner deux vies. Voilà, dans le lointain, les cimes des peupliers de la grande avenue qui se déroule comme un serpent vert sortant des eaux. Voilà les chalets, les pelouses, les futaies de châtaigniers, les chemins creux sur les derniers plans des montagnes où je cueillais les fleurs, les fraises, les châtaignes dont je remplissais son tablier. Ici elle m'a dit cela. Là je lui ai avoué tel secret de mon âme; ailleurs nous sommes restés tout un soir en silence, les yeux dans le soleil couchant, le cœur submergé d'enthousiasme, la bouche sans voix. Sur cette vague elle voulait mourir. Sur cette plage elle me jura de vivre. Sous ce groupe de noyers sans feuilles alors, elle me dit adieu et promit que je la reverrais avant que les nouvelles feuilles eussent jauni. Elles vont jaunir. Mais l'amour est aussi fidèle que la nature. Dans quelques jours je la reverrai... Je la vois déjà, car ne suis-je pas déjà là pour l'attendre, et attendre ainsi n'est-ce pas revoir déjà? »

CXXXVIII

Et puis je me figurais le moment où, en me promenant derrière les vergers ombragés de noyers qui descendent de la montagne derrière le jardin du vieux médecin, j'apercevrais enfin la fenêtre de la chambre où on l'attendait ouverte pour la première fois; où une figure de femme s'accouderait à cette fenêtre entre les rideaux en cherchant des yeux quelqu'un!... Mon cœur, à cette image, battait avec une telle impétuosité dans ma poitrine que j'étais obligé d'éloigner un moment cette image pour respirer.

CXXXIX

Cependant la nuit était presque entièrement tombée de la montagne sur le lac. On n'apercevait plus les eaux qu'à travers une brume de clair-obscur qui plombait leur nappe assombrie. Dans le silence profond et universel qui précède l'obscurité, le bruit régulier de deux rames qui semblait s'approcher du bord frappa mon oreille. Je vis bientôt une petite tache mobile sur l'eau grossir à l'œil et se glisser, en jetant une légère frange d'écume de chaque côté, dans l'anse voisine de la maisonnette du pêcheur. Pensant que c'était peut-être le pêcheur lui-même qui revenait de la côte de Savoie à sa demeure abandonnée, je descendis précipitamment des ruines sur la plage pour me trouver à l'arrivée du bateau.

J'attendis sur le sable que le batelier eût abordé. Dès qu'il m'aperçut : « Monsieur, me cria-t-il, êtes-vous le

jeune Français qu'on attend chez Fanchette, et à qui je suis chargé de remettre ce papier? » En parlant ainsi, il se jeta dans l'eau jusqu'à mi-jambes, et, s'avançant vers moi une grosse lettre à la main, il me la remit.

Je sentis, au poids, que cette lettre en contenait plusieurs. J'ouvris précipitamment la première enveloppe, et je lus confusément, à la lueur de la lune, un billet de mon ami L*** daté du matin à Chambéry. L*** me disait que mon logement était retenu et préparé chez la pauvre servante du faubourg; que personne n'était encore arrivé de Paris chez notre ami le vieux médecin; que, sachant par moi-même mon arrivée prochaine à Haute-Combe, il profitait du départ d'un homme sûr, qui devait passer sous l'abbaye, pour m'envoyer le paquet de lettres venues depuis deux jours à mon adresse, lettres dont je devais être affamé; il viendrait, disait-il, lui-même me chercher le lendemain soir à Haute-Combe; nous traverserions le lac et nous entrerions dans la ville à l'ombre de la nuit.

CXL

En parcourant ce billet, je tenais le paquet d'une main tremblante. Il me semblait lourd comme ma destinée. Je me hâtai de payer et de congédier le batelier impatient de repartir pour sortir du lac et entrer dans le Rhône avant les dernières ténèbres; je ne lui demandai qu'un bout de chandelle pour lire mes lettres, il me le donna. J'entendis le bruit de ses rames entamant de nouveau la nappe profonde. Je rentrai bondissant de joie dans la chambre haute où j'avais étendu la paille pour mon sommeil. J'allais revoir les caractères sacrés de cet ange, à la place même où il s'était manifesté à mes yeux. Je ne doutais pas qu'une

de ces lettres ne m'annonçât qu'elle était partie de Paris et qu'elle approchait.

Je m'assis sur le monceau de paille; j'allumai la chandelle en brûlant une amorce de mon fusil; je décachetai l'enveloppe. Je m'aperçus seulement alors que le cachet de cette première enveloppe était noir, et que l'adresse était de l'écriture du docteur Alain. Ce deuil à la place de la joie que j'attendais me fit frissonner. Les autres lettres contenues dans un pli séparé glissèrent de ma main sur mes genoux. Je n'osais lire un mot de plus, de peur d'y trouver... hélas! ce que ni la main, ni les yeux, ni le sang, ni les larmes, ni la terre, ni le ciel ne pouvaient plus en effacer... la mort!... Je lus cependant, à travers un tremblement de mon âme qui faisait danser les syllabes sur le papier, ces seuls mots :

« Soyez homme! résignez-vous à la volonté de Celui dont les desseins ne sont pas nos desseins; n'attendez plus personne!... Ne la cherchez plus sur la terre; elle est remontée au ciel en vous nommant... Jeudi, au lever du soleil... Elle m'a tout dit avant de mourir... Elle m'a chargé de vous envoyer ses dernières pensées; elle a écrit jusqu'à la minute où sa main s'est glacée sur votre nom... Aimez-la dans ce Christ qui nous a aimés jusqu'à la mort, et vivez pour votre mère!...

« ALAIN. »

CXLI

Je tombai inanimé sur la paille. Je ne revins à moi qu'à la fraîcheur glaciale du vent de minuit sur mon front. La chandelle brûlait encore. La lettre du médecin était serrée

convulsivement entre mes doigts. Le paquet intact avait roulé de mon sein sur le plancher. Je l'ouvris avec mes lèvres, comme si j'avais craint de le profaner en brisant avec mes doigts ce cachet d'un message d'en haut. Il en roula sur mes genoux plusieurs longues lettres écrites de la main de Julie. Ces lettres étaient rangées par ordre de date.

Il y avait dans la première :

« Raphaël! ô mon Raphaël! ô mon frère! pardonnez à votre sœur de vous avoir trompé si longtemps!... Je n'ai jamais espéré vous revoir en Savoie!... Je savais que mes jours étaient comptés et que je ne vivrais pas jusqu'à ce bonheur!...

» Quand je vous ai dit : « Au revoir, » Raphaël, à la porte du jardin de Monceaux, vous ne m'avez pas comprise, mais Dieu me comprenait, lui. Je voulais dire : « A revoir! à bénir! à aimer éternellement au ciel!... »

» Enfant! j'ai recommandé à Alain de vous tromper aussi et de m'aider à vous faire partir de Paris. Je voulais, je devais vous épargner ce déchirement de si près, qui aurait emporté un morceau de votre cœur et toutes vos forces!... Et puis, tenez... pardonnez-moi encore, je vous dis tout : je ne voulais pas que vous me vissiez mourir... je voulais un voile entre vous et moi quelque temps avant la mort!... Ah! la mort est si froide!... Je la sens, je la vois, elle me fait horreur de moi-même!... Raphaël! Je voulais laisser dans vos yeux une image de beauté que vous puissiez toujours contempler et adorer!... Mais maintenant, ne partez pas!... N'allez pas m'attendre en Savoie!... Encore quelques jours... deux ou trois peut-être... et vous n'aurez plus à m'attendre nulle part! J'y serai, Raphaël! Je serai partout et toujours où vous serez!... »

Cette lettre était toute trempée de larges gouttes de larmes. Elles avaient dépoli et durci le papier.

Il y avait dans l'autre, datée d'un jour après :

« A minuit, le ...

» Raphaël ! vos prières m'ont fait descendre une grâce du ciel. J'ai pensé hier à l'arbre de l'adoration, à Saint-Cloud, au pied duquel j'ai vu Dieu à travers votre âme. Mais il y en a un plus divin, l'arbre de la Croix !... Je l'ai embrassé... je ne m'en séparerai plus ! Oh ! qu'on est bien sous ce sang et sous ces larmes qui vous lavent et qui vous embaument !... Hier j'ai appelé un saint prêtre dont Alain m'avait parlé. C'est un vieillard qui sait tout, qui comprend tout, qui pardonne tout !... Je lui ai découvert mon âme, il y a répandu la lumière et la vue de Dieu !... Oh ! qu'il est bon ce Dieu ! qu'il est indulgent ! qu'il est plein de mansuétude ! que nous le connaissions peu ! Il permet que je vous aime ! que vous soyez mon frère ! que je sois votre sœur ici-bas, si je vis ; là-haut, votre ange, si je meurs !... O Raphaël ! aimons-le, puisqu'il veut que nous nous aimions comme nous nous aimons !... »

Il y avait au bas une petite croix et comme l'impression d'un baiser tout alentour.

CXLII

Une autre lettre, d'une écriture entièrement altérée et en caractères qui se croisaient et se mêlaient sur la page, comme dans les ténèbres, disait :

« Raphaël ! je veux vous dire encore une parole. Demain je ne le pourrais peut-être plus. Quand je serai morte, ne mourez pas vous-même. J'aurai soin de vous là-haut. Je serai bonne et puissante, comme ce Dieu si bon auquel je

vais me réunir!... Aimez encore après moi... Dieu vous enverra une autre sœur qui sera, de plus, une sainte compagne de votre vie... Je le lui demanderai moi-même... Ne craignez pas d'affliger mon âme, Raphaël!... Moi, jalouse au ciel de votre bonheur? Oh! non!... Je me sens mieux après vous avoir dit cela. Alain vous remettra ces pensées et une mèche de mes cheveux. Je vais dormir!... »

Une autre enfin, presque illisible, ne contenait que ces lignes toutes brisées :

« Raphaël! Raphaël! où êtes-vous? Je me suis senti assez de force pour sortir de mon lit... J'ai dit à la femme qui me veille que je voulais reposer seule. Je me suis traînée, à la lueur de la lampe, de meuble en meuble jusqu'à la table où j'écris... mais je n'y vois plus... mes yeux nagent dans la nuit... je vois flotter des taches noires sur le papier... Raphaël! je ne puis plus écrire... Oh! du moins encore ce mot!... »

Puis il y avait en gros caractères, comme ceux d'un enfant qui essaye pour la première fois la plume, ces deux mots qui tiennent toute la ligne et qui remplissent tout le bas de la page : « Raphaël! Adieu! »

CXLIII

C'est une chose étrange et heureuse pour la nature humaine que l'espèce d'impossibilité de croire tout de suite à la disparition complète d'un être qu'on a tant aimé. Entouré des témoignages de sa mort épars autour de moi, je ne pouvais pas encore me croire à jamais séparé d'elle. Sa pensée, son image, ses traits, le son de sa voix, le génie particulier de ses paroles, le charme de son visage, m'étaient si présents, qu'il me semblait qu'elle était là plus

que jamais, qu'elle m'enveloppait, qu'elle m'entretenait, qu'elle m'appelait par mon nom, et qu'en me levant j'allais la rejoindre et la revoir. C'est une distance que Dieu met entre la certitude de la perte et le sentiment de la réalité; comme les sens en mettent une eux-mêmes entre la hache que l'œil voit tomber sur le tronc de l'arbre, et le coup que l'oreille entend retentir longtemps après. Cette distance amortit ainsi l'excès de la douleur en la trompant. Quand on vient de perdre ce qu'on aime, on ne l'a pas tout à fait perdu: on vit quelque temps de cette existence qui se prolonge en nous. On éprouve quelque chose de comparable à ce que l'œil éprouve quand il a regardé longtemps le soleil couchant. Bien que l'astre ait disparu de l'horizon, ses rayons ne sont pas couchés dans nos yeux; ils rayonnent encore dans notre âme. Ce n'est que peu à peu et à mesure que les impressions s'éteignent et se précisent en se refroidissant, qu'on arrive à la séparation sentie et complète, et qu'on peut se dire: « Elle est morte en moi! »

Car la mort, ce n'est pas la mort: c'est l'oubli!

CXLIV

Je sentis ce phénomène de la douleur en moi, pendant cette nuit, dans toute sa force. Dieu ne voulut pas me faire boire ma douleur d'un seul trait, de peur d'y noyer toute mon âme. Il me donna et il me laissa longtemps l'illusion et la conviction de la présence en moi, autour de moi et devant moi, de l'être qu'il ne m'avait montré qu'une saison, pour tourner sans doute, pendant toute ma vie, mes yeux et ma pensée vers le séjour où il l'avait rappelé.

Quand la chandelle du pauvre batelier fut éteinte, je ser-

rai mes lettres dans mon sein. Je baisai mille fois le plancher de cette chambre qui avait été le berceau de notre amour et qui en était devenue la sépulture : je pris mon fusil, et je m'élançai machinalement, comme un insensé, à travers les gorges de la montagne. La nuit était sombre. Le vent s'était levé. Les lames du lac, poussées contre les rochers de la base, frappaient des coups si caverneux, jetaient des voix si humaines, que je m'arrêtai plusieurs fois tout essoufflé et que je me retournai, comme si on m'eût appelé par mon nom.

Oh ! oui, on m'appelait, je ne me trompais pas, mais c'était du ciel !

CXLV

Je ne dirai pas par qui je fus rencontré, le matin du jour suivant, errant au bord d'un précipice, au milieu des brouillards du Rhône. Qu'il soit béni ! cela suffit ; je fus relevé, soutenu, ramené dans les bras de ma pauvre mère.

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

. . . .

Et maintenant dix ans se sont écoulés sans pouvoir entraîner un seul des souvenirs de cette grande année de ma jeunesse. Selon la promesse de Julie de m'envoyer d'en haut quelqu'un pour me consoler, Dieu m'a changé son don contre un autre, il ne me l'a pas retiré. Je reviens sou-

vent, avec celle qui me rend mon espérance patiente et douce comme la certitude, visiter la vallée de Chambéry et le lac d'Aix. Quand je m'assieds sur les hauteurs de la colline de Tresserves, au pied de ces châtaigniers qui ont senti le cœur de cette femme battre contre leur écorce, quand je regarde ces montagnes, ces neiges, ces prairies, ces arbres, ces dents de rocher plongés dans une atmosphère chaude qui semble baigner la terre entière dans un parfum liquide et ambré; quand j'entends frissonner les feuilles, bourdonner les insectes, soupirer les brises, et les vagues du lac se froisser doucement sur leurs bords avec le bruit d'une étoffe de soie qui se déroule pli à pli; quand je vois l'ombre de celle dont Dieu a fait ma compagne jusqu'à la fin de mes jours se dessiner à côté de moi, sur le sable ou sur l'herbe; que je sens dans ma poitrine une plénitude qui ne désire rien avant la mort et une paix que n'agite plus aucun soupir: alors je crois voir l'âme heureuse de celle qui m'apparut un jour dans ces lieux s'élever étincelante et immortelle de tous les points de cet horizon, remplir d'elle seule ce ciel et ces eaux comme une bénédiction débordant sur cette vallée.

(Là s'arrêtait le manuscrit de Raphaël.)

FIN DE RAPHAEL.

LE

TAILLEUR DE PIERRE

DE SAINT-POINT

LE

TAILLEUR DE PIERRE

DE SAINT-POINT

CHAPITRE I

Quand on sort de la jolie petite ville de Mâcon en se dirigeant du côté des montagnes où le soleil se couche, on suit d'abord pendant plusieurs heures une grande route bordée de vignes, qui monte et descend avec les ondulations du sol comme la route d'un vaisseau sur une mer douce à larges lames. De nombreux villages, aux toits de tuiles rouges et aux murs blanchis par la chaux et tapissés de pampres au-dessus de la porte, s'élèvent au penchant de tous les coteaux et fument au fond de toutes les gorges. Des prés les entourent; les cours sinueux des petites rivières qui abreuvent ces prés sont tracés par des rangées de saules tondus tous les trois ans par la faux. Leur chevelure, flexible au moindre vent qui retourne les feuilles et qui semble les glacer d'argent, est juste assez longue et assez touffue pour donner un peu d'ombre aux enfants gardiens des vaches, et pour prêter un asile, souvent décou-

vert, aux nids des rossignols et des martins-pêcheurs. De lourds clochers en pierre de taille, tachés par la pluie et revêtus de la mousse grisâtre des siècles, dominent ces villages en forme de pyramide allongée. L'œil du voyageur passe continuellement de l'un de ces clochers à l'autre, comme s'il comptait, à droite et à gauche, les bornes d'une voie romaine sur la route de cette populeuse contrée. A l'ombre de ces pyramides à jour, d'où retentit pour chaque habitant, au branle de la cloche, la voix de la naissance ou de la mort, on voit venir les mauves des cimetières. C'est là seulement que se reposent les laborieux vignerons de ces coteaux, après avoir changé pendant soixante ou quatre-vingts ans leur sueur en vin pour nourrir leurs femmes et leurs filles. Une certaine gaieté douce court avec les rayons du soleil, avec les rubans moirés des ruisseaux, avec les reflets blancs des chaumières, avec les chants des femmes et avec le carillon des cloches, sur toute cette campagne. Le ciel est doux, la terre sourit, le passant dit : « J'aimerais à vivre là ! » et s'attriste en laissant derrière lui ce gracieux et lumineux paysage.

A mesure qu'on s'avance vers le pied des montagnes, la vigne cesse, les villages deviennent plus rares ; ils finissent par se disséminer en petits hameaux détachés, ou en groupes de deux ou trois chaumières, de loin en loin, sur les pentes escarpées des prés et des rochers tapissés de buis. Quand on est parvenu au faîte de la montagne dite du *Bois-Clair*, parce que le soleil du matin, en se levant derrière le Jura et le mont Blanc, frappait sans doute de ses premières clartés les hautes branches de son bois de chênes, on se retourne, sans y penser, pour jeter un dernier regard à l'immense scène sur laquelle le rideau noir de la montagne va s'abaisser : le Mâconnais jauni par ses pampres, la Saône glissant comme une longue couleuvre argentée entre ses prés verts, la Bresse toute veloutée de ses moissons et de ses saules, le noir Jura, les Alpes d'or ;

et l'on redescend à pente rapide vers l'ancienne ville claustrale de Cluny, abritée sous les flèches bronzées et muettes des clochers de son abbaye. Mais, au pied de la descente du Bois-Clair, la route se bifurque : un de ses rameaux conduit à Cluny à travers des prairies grasses et monotones ; l'autre rameau mène dans les montagnes du Charolais, toutes pleines de bois, d'étangs, de pâturages mélancoliques et de mugissements de troupeaux.

On suit quelque temps cette route déjà pastorale, où l'on ne rencontre que quelques enfants en haillons qui gardent les chèvres ou qui *touchent* les bœufs le long des buissons. Puis tout à coup les escarpements du Bois-Clair s'adoucissent à votre gauche : ils font jour à une petite rivière appelée la Vallouze, qui sort d'une gorge verte à vos pieds. Elle semble, par son scintillement et par son balbutiement sur les cailloux, sous les saules, vous engager à pénétrer dans cette gorge et à visiter la mystérieuse vallée tournante dont elle est la première révélation. On se dit : « D'où viennent ces eaux, et comment une si étroite gorge a-t-elle un si murmurant écoulement ? Elle s'élargit donc ? elle est donc profonde ? elle a donc des flancs haut boisés et de rocheux réservoirs des sources qui l'alimentent ? Qui sait ? Peut-être cache-t-elle aussi dans ses détours quelque large bassin où les prairies se déplient, où les forêts pendent, où les mamelons se renflent, où les rochers portent une église, un village, un squelette décharné d'antique château ? Entrons. »

Et l'on tourne d'une inflexion de sa main gauche la tête et les pas de son cheval vers le sentier sablonneux au bord de la Vallouze, qui entre dans la vallée de Saint-Point.

Ce qu'il y de plus beau dans la beauté des formes comme dans la beauté morale des caractères, comme dans la beauté matérielle de la création, c'est ce qu'il y a de plus voilé. Les mystères du corps, du cœur ou de la nature sont les ravissements de l'intelligence, de l'âme ou des

yeux. Il semble que Dieu ait jeté une ombre sur ce qu'il a fait de plus délicat ou de plus divin pour en provoquer le désir par le secret et pour en modérer l'éclat à nos regards, comme il a mis des cils sur nos yeux pour y tempérer l'impression de la lumière, comme il a mis la nuit sur les étoiles pour nous provoquer à les poursuivre de l'œil dans leur océan aérien, à mesurer sa puissance et sa grandeur à ces clous de feu que ses doigts, en touchant la voûte du ciel, ont laissés pour empreinte sur le firmament. Les vallées sont les mystères des paysages. On les pénètre d'autant plus qu'elles cherchent davantage à se recourber, à s'ensevelir, à s'abriter. Telle est l'impression de la vallée de Saint-Point à chaque pas de plus que le voyageur fait pour la découvrir. Plus on la découvre, plus elle s'enfuit.

La vallée de Saint-Point n'est qu'une large fissure que les eaux de quelque déluge, ou les affaissements de quelques fondations du sol, ou les déchirures de quelques secousses du globe ont faite entre deux montagnes qui devaient jadis se toucher. Avec le travail des siècles, les flancs opposés de ces deux montagnes, qui courent du sud au nord, se sont couverts de sable amené par je ne sais quels océans taris, de terres rares et maigres toujours reproduites par la végétation des herbes et par la chute annuelle des feuilles, toujours entraînées par leur poids, par les neiges ou par les pluies d'hiver, au fond du ravin. Maintenant des bois, des prés d'herbe fine comme la toison verte de la terre recouvrent ces ossements des deux montagnes parallèles. Mais aux angles rentrants ou sortants des mamelons ou des caps, dont les pleins d'un côté semblent correspondre géométriquement au vide de l'autre côté, on croit reconnaître sur un flanc de la vallée ce qui manque à l'autre flanc. Ces deux montagnes, pareilles à deux longs murs de forteresse précédés, soutenus et flanqués seulement de leurs bastions, ne laissent, du levant au couchant, passage à aucune vallée transversale. Au midi même, elle est fer-

mée complétement par un plateau très-élevé du sol, qui ne laisse voir au-dessus de l'horizon que les cônes et les coupoles sombres des crêtes lointaines du Forez. On commence par y marcher au bord de prés étroits où la rivière se glisse à peine sous les aunes et sous les noisetiers. On respire l'humide fraîcheur des ravins fermés à l'air ambiant des grandes ouvertures. On n'a à sa gauche que des éboulements sablonneux de granit rose pourri et pulvérisé par le temps, à sa droite que des branchages d'arbres aquatiques où les merles empiégent leurs ailes en se levant au bruit du pas du cheval, devant soi que les sinuosités de plus en plus rétrécies du sentier, qui semble ne pas savoir où il vous mène. Comme un serpent qui cherche, en rampant entre les herbes, sa route vers le soleil, il se plie à toutes les sinuosités et à toutes les ondulations du terrain.

Bientôt cependant on respire plus d'air, on sent l'impression de plus de jour dans l'œil, on mesure un pan de ciel de plus entre les cimes des deux chaînes de collines; les prés s'étendent, les pentes au-dessus s'adoucissent, la vallée s'ouvre, ses deux flancs se creusent, comme les flancs d'une amphore antique, pour contenir plus d'espace, de lumière et de végétation. On traverse un petit hameau caché sous les saules, appelé Bourg-Vilain, du nom de son ancienne servitude. Ce n'était dans l'origine qu'un groupe d'étables où les bouviers et les chevriers du canton abritaient leur bétail quand la neige couvrait les prés. Peu à peu les étables sont devenues des chaumières, ces chaumières des maisonnettes; une église rustique, surmontée d'une grosse tour carrée et bâtie de blocs de granit irrégulièrement posés les uns sur les autres, est venue les dominer. Maintenant de petits jardins entourés d'une haie d'osier vivant verdissent autour de ces chaumières; la chaux vive crépit proprement les murs; la vitre de verre remplace le volet de bois noir ou le châssis de papier, et brille aux petites fenêtres entre les tiges d'or des giroflées.

A droite du village et à quelque distance, un mamelon de sable rouge s'élève au bord de l'eau, au milieu des prés. L'industrie du meunier a profité de cet obstacle naturel pour opposer une digue au ruisseau et pour construire une écluse. Le moulin a pris de lui-même une forme plus paysagesque que celle qui lui eût été donnée par le pinceau capricieux d'un Salvator Rosa.

La nature est un grand artiste, quand on la laisse conformer elle-même ses moyens à son but. Ce moulin en est la preuve. Je ne passe jamais par ce village sans admirer cette combinaison irréfléchie, qui fait de cette construction du hasard un modèle de pittoresque raisonné. Ainsi, l'hiver la rivière déborde et noie les prés : il a fallu bâtir la maison au-dessus de ces débordements ; elle s'est assise par nécessité sur le rocher, d'où elle voit et d'où elle est vue. Il a fallu que le courant de l'écluse tombât sur les palettes de la roue du moulin pour faire mouvoir la meule : la maison a dû tourner un de ses flancs à la rivière pour tendre sa roue à l'eau; l'écluse à mi-côte, l'eau qui s'en échappe en faisant cascade contre les murs, les mousses verdâtres qui s'y attachent et qui donnent aux soubassements l'apparence du *vert* antique ; les murmures et les ronflements de la chute du ruisseau impatient de jaillir de l'écluse, les scintillements de ses gouttes écumeuses à travers les branches et sur les feuilles trempées des vernes; les rideaux de peupliers et de platanes qui ont poussé d'eux-mêmes, les pieds dans le ruisseau, et qui entre-croisent leurs rameaux de diverses teintes sur le toit de tuiles rouges comme un second toit ; la cavité au flanc de la maison, d'où le moyeu tend la roue à l'écluse et qui ressemble à une grotte sombre voilée de brume ; le colombier qu'il a fallu ajouter ensuite au moulin, parce que le pigeon suit le grain qui tombe ; la tour carrée qu'il a fallu élever d'un étage au-dessus du toit de la maison, pour que les ramiers reconnussent de loin leur retraite au-dessus des arbres ; le sen-

tier tournant qu'il a fallu tracer à la pioche sur les flancs du mamelon, dans le sable jaune, pour que les ânes et les chars des hameaux voisins le gravissent sans peine avec leurs sacs; la poussière du blé vanné qui sort de la fenêtre; la fumée bleue qui rampe du toit entre les cimes des peupliers; les chèvres qui broutent, les pieds dressés contre le mur au nord, aussi vert de végétation saxillaire qu'un pré; les volées de colombes qui s'abattent sur la cour et qui disputent le grain aux coqs et aux poules; l'âne qui monte ou qui descend par l'escalier de roche; la meunière qui coud à sa fenêtre, la tête noyée dans un rayon de soleil couchant répercuté par les vitres en feu de sa chambre haute; les enfants qui grimpent en riant vers elle par l'échelle verdoyante du lierre, dont les réseaux encadrent cette ouverture au-dessus des eaux; toute cette architecture née du hasard ou de la profession, eau, murs, arbres, roches, aire, sentier, cascade, galeries suspendues, tour culminante, lignes harmonieuses, ombres et lumières distribuées comme par la combinaison la plus étudiée, se groupant à la seule indication de la vie rurale, et se détachant, aux diverses heures du jour, en couleurs diverses du fond sombre ou éclairé de la montagne qui leur sert de toile : toute cette fabrique, dis-je, défierait l'imagination d'un poëte ou d'un peintre de l'égaler en grâce et en rusticité. Elle prend l'imagination par les yeux, elle prend l'âme par la sérénité. C'est une pensée de Théocrite bâtie en roches au milieu des prés; c'est un vers de Virgile murmurant en soupirs au bord des eaux courantes. C'est une toile de Claude Lorrain inondée de paix et palpitante de vie. C'est l'art suprême de cet architecte qui ne connaît pas l'art, cet effort du beau : c'est le moulin de Saint-Point. Je vois d'ici le rejaillissement du soleil levant sur ses tuiles; j'entends d'ici le bruit cadencé de son blutoir, ce cœur de la maison, ce pouls du moulin!

Après ce moulin, la vallée devient un bassin d'environ

un quart d'heure de traversée, au milieu duquel se renfle une colline basse, dominée à son sommet par un vieux château flanqué de tours compactes, et par la flèche dentelée d'un clocher roman. Au pied de la colline courent des prairies bordées d'aunes, de cerisiers et de gros noyers. On aperçoit à travers les troncs de ses arbres les murs, les toits et le pont rustique d'un village bâti à l'ombre du château et composé de quinze ou vingt maisonnettes de laboureurs, de métayers ou de petits marchands de denrées rustiques, toujours groupés autour de l'église des hameaux. Ces vieilles tours, minées à leur base par le temps, qui les a fait craquer et se fendre sous le poids, décapitées à leurs sommets de la flèche qui les élevait jadis dans le ciel, et ne servant plus aujourd'hui qu'à flanquer un lourd massif carré de pierre brute, percé d'un escalier tournant et de quelques chambres voûtées, voilà ma demeure.

J'ai semé des gazons, j'ai tracé des allées sablées dans les bosquets de noisetiers qui l'entourent; j'ai enfermé dans une enceinte de murs quelques arpents de terre et de prés qui suivent les ondulations et les caprices de la colline; j'ai préservé de la faux ou de la hache du fermier quelques grands arbres dont les rameaux m'ont remercié en s'étendant sur mes pelouses. J'ai percé quelques portes et quelques fenêtres dans les murs de cinq pieds d'épaisseur du vieux manoir; j'ai attaché à la façade principale une galerie massive de pierres sculptées sur le modèle des vieilles balustrades gothiques d'Oxford. C'est sur cette galerie que les hôtes de la maison se promènent le matin au soleil levant ou s'assoient le soir, à l'ombre immense des tours, sur le pré en pente. On y attache à des clous les cages des oiseaux; les chiens s'y couchent à nos pieds sur les dalles tièdes; des paons familiers, qui peuplent les jardins, à qui nous émiettions du pain dans leur enfance et qui s'en souviennent, perchent jour et nuit sur le parapet de la balustrade, leur queue brillant au soleil et flottant

au vent. Ils bordent d'une rangée de cariatides vivantes cette lourde galerie de pierres, comme les cigognes forment des créneaux vivants de leur blanc plumage au bord des toits des villages de l'Asie.

La vue s'étend de là, en descendant et en remontant, sur la plus belle partie de la vallée de Saint-Point. L'œil d'abord glisse sur des prés en pente rapide. Ils vont mourir dans une prairie nivelée par les eaux. Cette prairie est traversée au milieu par la rivière de la Vallouze. De gros noyers au feuillage de bronze, immobile comme des feuilles de métal, des peupliers blancs aux troncs tordus par les rafales et au feuillage plus chevelu et plus blanc que la tête d'un vieillard encore vert, des peupliers, ces cyprès d'Europe, des vernes, des bouleaux, des aunes interdits depuis vingt-cinq ans par moi à la serpe de l'émondeur d'arbres, penchés des deux bords de la rivière sur l'eau qu'ils aiment et qui les aime, forment, en s'entrelaçant sur son cours, une voûte élevée, flottante, capricieuse, de feuillages de toutes les teintes, véritable mosaïque de végétation. La moindre haleine de vent d'été balance tout ce rideau mobile et fait sortir des ondoiements, des souffles, des moires de feuillage, des volées d'oiseaux et des senteurs végétales qui désennuient les yeux, qui varient l'aspect et qui montent en légers bruits et en fugitives odeurs jusqu'à la galerie.

Après la rivière et la prairie, le regard commence à remonter par étages les flancs gras et renflés de la haute chaîne de collines qui sépare la vallée de Saint-Point de l'horizon du Mâconnais, de la Bresse, du Jura et des Alpes. Ce sont d'abord de grandes terres rougeâtres, profondes de sol, opulentes de végétation forte comme les fèves en fleur, les betteraves à larges feuilles vernissées, les pizettes touffues, sur lesquelles flottent au lever du soleil des flaques blanches de rosée; puis quelques vergers entourés de haies de pruniers sauvages, sous lesquelles ru-

minent de belles vaches tigrées de noir et de blanc, dont on entend les mugissements mélancoliques répercutés de colline en colline. Deux ou trois petits hameaux à mi-côte au-dessus de ces terres et de ces vergers fument au-dessus des arbres potagers. Le regard franchit ces fumées et suit au delà, sur des pentes plus rapides, de profonds ravins creusés dans le sable rouge. De loin en loin on y aperçoit des chars chargés de fumier et tirés péniblement par des vaches blanches que le paysan conduit aux défrichements supérieurs, pour engraisser un peu ses avoines maigres ou ses orges tardives. D'autres descendent chargés de branchages de hètres et de châtaigniers destinés à chauffer les fours où il cuit son pain. Les feuilles traînantes derrière les tombereaux balayent ces ravins comme le genèt de la ménagère balaye le seuil luisant de sa maison.

Ces chemins creux, pareils à l'ouverture des grottes, s'enfoncent et se perdent à l'œil, derrière les tournants des mamelons, dans la chair même de la montagne ou sous l'ombre des bois de châtaigniers. On ne reconnaît plus leurs traces qu'à la voix lointaine du bouvier, qui encourage ses bêtes à monter encore. Ces voix, grossies par le dôme des châtaigniers et répercutées de tronc d'arbre en tronc d'arbre, mêlées aux hennissements des poulains dans les prés, aux mugissements des bœufs couchés dans les hautes herbes, aux bêlements des moutons, aux chevrotements des boucs, aux gloussements des poules, aux chants des oiseaux dans les buissons, aux gémissements des essieux criards de la charrue dans le sillon, aux chutes de l'eau des écluses auprès des moulins, aux tintements de la cloche qui sonne l'*Angelus* du matin, du midi et du soir aux laboureurs et aux bergers à l'ouvrage, remplissent ce bassin sonore, entre les deux chaînes, d'un murmure pareil à celui de ces coquillages de mer que l'on approche de son oreille pour entendre l'éternel retentissement des mers.

Plus haut enfin, les groupes de châtaigniers et de hètres

entrecoupés de champs de bruyères violettes et de genêts aux fleurs jaunes hérissent les mamelons supérieurs ; puis la végétation s'appauvrit aux souffles trop frissonnants des régions froides, ou contracte la stérilité du rocher. Les crêtes presque nues ou seulement crénelées de quelques troncs de houx et de quelques torches d'épines se perdent dans le bleu du ciel ou dans les brumes flottantes des hautes cimes. Ces brumes, en voilant toujours les limites indécises de la terre et du ciel, font présumer aux regards des élévations infinies où la pensée aime à s'égarer. Le brouillard est aux montagnes ce que l'illusion est au sentiment : il les agrandit. C'est le mystère qui plane sur tout ici-bas et qui solennise tout aux yeux comme au cœur.

Telle est la vue qu'on a de la galerie de Saint-Point du côté du matin. Du côté du soir, ce sont des pentes moins inclinées, des rentrées et des saillies de la colline plus douces, des hameaux plus rapprochés et plus assis sur des plateaux de pelouses vertes, des bois plus uniformes et plus sombres étendus sur de plus molles déclivités. Les grandes ombres qui s'y déploient de bonne heure au soleil couchant les rendent encore plus veloutés à l'œil. Le caractère sauvage y fait place au caractère bocager et pastoral des plus fraîches vallées des Alpes. Quand on veut admirer, prier, rêver, on regarde les montagnes du côté du matin : quand on veut espérer, envier, jouir, se recueillir dans les images d'une vie champêtre, on regarde les montagnes du côté du soir. Les unes sont un tableau de félicité sur la terre, les autres une échelle d'aspiration infinie au ciel, toutes deux une des plus belles toiles de la décoration du drame de la vie heureuse où s'est joué le pinceau du Créateur.

C'est là que j'habite depuis mon enfance, quand le flot de la vie, qui tarit et se renouvelle tour à tour sous moi, me laisse ou me ramène à ce premier bord de mon existence laborieuse et agitée. Je bénis les printemps, les étés, les automnes et même les rares hivers que j'ai pu y passer.

depuis vingt ans, entre les souvenirs et les consolations du foyer. Hélas! je n'y viens plus guère, depuis ces dernières années, que pour y promener quelques heures mes pas pressés par les événements, pour y mesurer d'un regard rapide la croissance des arbres que j'avais plantés pour m'ensevelir dans leur ombre, dont les feuilles tombent sous les pas des étrangers, et pour prier un moment sur deux tombeaux.

Une matinée de 1846, au retour d'un long voyage au delà des Alpes, j'y vins seul, au mois de mai, pour voir en passant si le temps n'avait rien dégradé dans ce nid de famille, et pour ordonner quelques réparations. C'est ainsi que le marin oisif pendant quelques semaines dans son port va de temps en temps à bord de son navire échoué, visite sa coque et sa quille, commande une planche ici, une cheville là, une cloison ailleurs, afin de retrouver sa demeure flottante en bon état le jour où l'armateur lui fera signe de reprendre la mer.

En faisant le tour du jardin après déjeuner, avec le vieux fermier qui m'a vu naître, et que je conserve oisif maintenant dans un coin de sa ferme, comme un ancêtre du domaine et de la maison, je vis que les branches des mélèzes et des sapins, en grandissant, s'étaient étendues comme des bras au delà d'un mur de clôture qui me sépare d'un chemin de bergers. Le vent, en les agitant sur la crête du mur, avait fini par écorner les pierres, par disjoindre les ciments et par faire à l'enceinte des brèches par où les petits enfants pouvaient grimper pour voler les nids. J'ai des arbres pour les oiseaux autant que pour moi. Les oiseaux sont la poésie des chants, l'hymne de l'air. Si on les tue, qui donc chantera dans la création? Je ne connais rien de plus triste que de rencontrer sous la tour de l'église, sous le rebord du toit de la maison, ou sur le sable du jardin, sous l'arbre, le nid ravagé d'une hirondelle, d'un pinson ou d'un rossignol, avec les écailles de ses petits œufs gris

éparses à terre à côté du duvet que le père et la mère avaient tissé tout un printemps pour les petits.

Je dis au père Litaud, c'est le nom de ce vénérable vieillard à la figure homérique et aux cheveux argentés comme l'écume d'une vie si longtemps battue du vent de ces collines; je lui dis : « Père! » car j'ai pour lui l'espèce de parenté filiale que l'enfant de la maison contracte avec les vieux serviteurs plus anciens que lui sur le foyer de sa famille; je lui dis donc : « Père! il faut réparer ce mur dégradé, relever ces pierres, recrépir de ciment ces brèches fermées, et, pour empêcher que les arbres ne les renouvellent par le froissement de leurs branches, il faut remplacer ce râteau et ce cordon de tuiles, qui défendent mal la crête de la toiture, par une rangée de pierres de taille qui couronneront le mur comme le parapet d'un pont. Les arbres y appuieront leurs coudes sans se gêner, et les branches, en jouant en liberté sur ces pierres plates, ne feront que les polir comme l'eau qui court polit le rocher. Mais il faut le faire vite, car les vents d'équinoxe, qui arriveront avec septembre, donneront de fortes secousses à ces longs rameaux et emporteront le reste des tuiles et le reste du ciment. Faites venir le tailleur de pierre du village que j'ai vu l'autre jour travailler au fond d'une carrière en traversant à cheval le hameau reculé et perdu de la Fée. Je prendrai les dimensions, je ferai le prix, je le mettrai à l'ouvrage dans la carrière au bas du jardin, et les oiseaux, l'année qui vient, nicheront en paix dans ces lilas.

» — Oui, monsieur, » me répondit en hésitant, avec un certain accent d'incrédulité et de doute, le père Litaud. Mais je voyais dans sa physionomie, dans son regard qui parcourait des pensées distraites, et dans l'attitude de sa tête qui se penchait comme pour chercher quelque chose sur l'herbe, que le vieillard n'affirmait pas assez intérieurement le oui qu'il m'avait dit de premier mouvement.

« Est-ce qu'il n'y a pas un tailleur de pierre dans les

hameaux, repris-je, pour bien assurer ma réparation ?

» — Oui, monsieur, il y en a un, répondit le vieillard, et un bien bon ouvrier, et bien serviable encore, ajouta-t-il ; mais je ne suis pas bien sûr qu'il consente à descendre et à travailler pour la maison.

» — Et pourquoi donc? répliquai-je avec étonnement. Est-ce que mon argent ne vaut pas celui des autres? Est-ce que je ne lui payerai pas la dalle de pierre taillée au même prix et même plus cher, vu l'urgence, que les paysans de la contrée? Pourquoi ne viendrait-il pas, si vous le faites appeler tout à l'heure en mon nom?

» — C'est que ce tailleur de pierre ne travaille pas pour de l'argent.

» — Eh bien, je lui donnerai du grain, du blé, des pommes de terre, de l'huile de noix, des paniers de pommes ou de prunes, ce qu'il voudra, enfin.

» — Mais, c'est qu'il ne travaille pas non plus pour des denrées, comme nous autres.

» — Et pourquoi donc travaille-t-il?

» — Pour le bon Dieu, monsieur, et pour les pauvres gens du bon Dieu. Rien que pour lui, rien que pour eux ; et comme monsieur est riche, qu'il est maître des bois, des prés et du château, j'ai peur que cet homme, qui est doux, mais qui est résistant comme sa pierre dans son idée, ne se dise : « Le monsieur est assez à l'aise pour faire faire son » ouvrage par des ouvriers à la journée ou à l'entreprise à » bon salaire ; si j'accepte de travailler pour lui, je man- » querai au pauvre monde qui aura une porte ou une fe- » nêtre à tailler, et puis monsieur voudra me donner un » prix supérieur à celui que je prends pour mes journées et » qui représente juste mon pain ; je ne saurai pas comment » le refuser, son argent, et je manquerai, si je l'accepte, à » ma règle de vie. » En un mot, monsieur, je vous le redis, j'ai peur que cet homme ne vienne pas.

» — Non, non, dis-je, il ne pourra pas refuser de venir.

Il fera son prix lui-même, puisqu'il est si juste. Et si mon argent, qu'il aura bien gagné, lui pèse sur sa conscience d'homme charitable, il le donnera à de plus malheureux que lui, voilà tout. Envoyez-le prier de descendre par un de vos bergers ce soir. Demain, je l'attendrai à midi ici. Lors même que je ne m'entendrais pas avec lui, je serai bien aise d'avoir vu un homme qui refuse l'or dans un pays comme ces montagnes, où l'amour du gain est si âpre, qu'un sou de cuivre rouge à perdre ou à gagner semble la dernière fin de l'homme à tant de riches chrétiens. Ce sera pour moi une source d'eau sortant du rocher au milieu de ce sable qui boirait les nuées du ciel.

» — Eh bien, monsieur, je vais vous obéir et l'engager à descendre. Mais j'irai moi-même, car il n'écouterait pas mon berger. Je le raisonnerai mieux que ne ferait un enfant. »

En parlant ainsi, le père Litaud reprit d'un pas encore élastique et vigoureux le sentier de sa ferme pour aller quitter ses sabots, boutonner ses guêtres et prendre son bâton à pointe de fer qui se cramponne au sable de la montagne.

Je rentrai pour prendre mes chiens et mon fusil, et pour monter aux bois sur la montagne du couchant.

CHAPITRE II

Le lendemain, à midi, au retour de la chasse, j'entendis dans la cour les aboiements des chiens. Je descendis : c'était le père Litaud et le tailleur de pierre.

« Voilà Claude des Huttes, me dit le vieux fermier avec un accent de satisfaction dans la voix qui révélait en lui le sentiment du triomphe intérieur qu'il éprouvait d'avoir mieux réussi qu'il ne pensait la veille dans sa négociation. Il consent, ajouta-t-il, à venir faire l'ouvrage de monsieur

et à travailler pour le château, parce que madame est bonne pour les pauvres.

» — Eh bien, allons voir le mur et mesurer le nombre et la largeur des dalles nécessaires à la couverture, » dis-je aux deux paysans.

Ils s'acheminèrent avec moi vers les mélèzes.

Tout en marchant, je considérais à la dérobée le tailleur de pierre, car cet homme m'inspirait dès l'abord un certain respect. Quoique humble et timide d'attitude, on voyait qu'il ne se sentait point subjugué par l'ascendant de mon habit et par le prestige de ma maison, plus grande que celles du village, mais qu'il rendait compte de chacun de ses pas et de chacune de ses impressions à quelqu'un de plus grand et de plus haut que moi. Son recueillement portait Dieu en lui. L'allée tournante était longue du seuil de la maison à la brèche des cèdres. J'eus le temps de bien dessiner sa physionomie dans mon souvenir.

Claude des Huttes était un homme d'environ trente-six à quarante ans, de taille moyenne, de stature plutôt grêle et un peu courbée en avant, comme celle d'un manœuvre accoutumé à se plier sous le poids de choses lourdes. Ses jarrets n'avaient pas la vigueur élastique, les muscles tendus des chasseurs de chevreuils de nos Alpes, ils penchaient en avant, comme ceux de l'ouvrier qui s'agenouille souvent pour son travail. Une de ses épaules était beaucoup plus élevée, plus nouée et plus forte que l'autre : c'était celle où s'emmanchait le bras droit, qui lève et qui abaisse sans cesse le marteau. Bien que ses bras fussent maigres, et bien que les manches qui n'en couvraient que la moitié en laissassent voir les veines, les tendons et les muscles presque à nu, ses mains étaient longues, massives, nouées aux articulations, rudes d'écorce comme des tenailles. L'habitude de remuer, de tourner, de façonner les grosses pierres, avait développé et endurci chez lui ce premier outil de l'homme, la main. Il les laissait pendre comme deux

balanciers inertes, qui l'embarrassaient visiblement quand il ne portait rien. Ses pieds nus et larges, dont les orteils, puissamment prononcés, mordaient le sol, s'imprimaient devant moi sur le sable de l'allée humide, comme les clous des fers de mon cheval dans l'herbe du pré après une rosée. Il tenait son bonnet de laine rousse à la main. Ses cheveux noirs, épais, saupoudrés de quelques grains de poussière de marbre, flottaient de la longueur d'un main derrière son cou; ils étaient coupés carrément, à larges entailles, par ses propres ciseaux, de manière à déborder seulement comme un ourlet noir entre la nuque et le collet, pour protéger son cou contre la pluie et la neige. Il n'avait pour tout vêtement qu'une chemise de fil de chanvre écru, ouverte au cou, nouée sur la poitrine par deux clous de laiton dont l'un servait d'épingle, et dont l'autre, recourbé en cercle autour du premier, formait une espèce de nœud de cuivre qui pinçait la toile et l'aplatissait sur la poitrine. Il portait sa veste sur l'épaule gauche. Ce n'était évidemment pour lui qu'un signe de respect, une marque de déférence, une décoration honorifique qu'il ne portait que pour moi et non pour lui. Un pantalon de laine blanche, de même étoffe que sa veste, était serré autour de sa taille par une forte ceinture de cuir roux à petites poches fermées par un lacet de cuir aussi, d'où sortaient à moitié les branches de ses compas et les manches de ses trois marteaux. Ce pantalon ne descendait qu'aux chevilles du pied. Un long tablier de peau de chèvre flottait et bruissait à chaque pas sur ses genoux. Il marchait avec la cadence lente et mesurée d'un homme qui pense en marchant, et dont la symétrie intérieure, ce balancier du pendule humain, règle instinctivement les mouvements du corps. Tel était l'extérieur du tailleur de pierre.

Mais sous cet extérieur grossier et sous ces habits rustiques éclatait néanmoins dans la tête nue de cet homme une empreinte, je ne dirai pas seulement de dignité, mais

d'une sorte de divinité de visage humain, qui imposait à l'œil et qui faisait rentrer toute idée de vulgarité et de dédain dans l'âme. La ligne de son front était aussi élevée, aussi droite, aussi pure d'inflexions et de dépressions ignobles que les lignes du front de Platon dans ses bustes reluisants au soleil de l'Attique. Les muscles amaigris, creusés, palpitants des orbites de ses yeux, de ses tempes, de ses joues, de ses lèvres, de son menton, avaient à la fois le repos et l'impressionnabilité d'une jeune fille convalescente de quelque longue maladie ou de quelque secrète douleur. Les paupières de ses yeux, bordées de longs cils, se relevaient sur le globe bleu clair et largement ouvert des prunelles, comme la paupière de l'homme accoutumé à regarder de bas en haut et à fixer les choses élevées. Les cils jetaient une ombre pleine de mystère entre les bords de ses paupières et l'œil. La méditation et la prière pouvaient s'y abriter sans interrompre le regard. Son nez, droit et légèrement bombé au milieu par le réseau des veines entrevues sous une peau fine, se rattachait aux lèvres par des narines transparentes. Les plis de la bouche étaient souples, sans contraction, sans roideur; ils fléchissaient un peu vers les bords sous le poids d'une tristesse involontaire, puis ils se relevaient par le ressort d'une fermeté réfléchie. Le teint avait la blancheur mate et saine du marbre exposé à l'air; l'ombre forte de ses cheveux noirs flottant sur ses joues dans quelques gouttes de sueur en relevait la pâleur. Il penchait son visage un peu en avant, par la puissance habituelle de la réflexion plus encore que par l'attitude du métier. En marchant ainsi près de cet homme, entrevu de côté à la lueur du soleil qu'il me cachait et qui le vêtissait de son auréole de rayons, on sentait qu'on marchait à côté d'une âme. Tout pensait, tout sentait, tout aspirait, tout montait dans cette tête détachée du corps rustique qui la portait. On croyait voir le profil d'une pensée se détacher dans le soleil du

matin, sur le fond bleu et lumineux du firmament. Je n'osais pas lui adresser la parole, de peur de déranger le recueillement de ses traits. Sa voix, quand il répondait brièvement au vieux fermier, était timbrée, creuse et grave comme le son d'une dalle de marbre amincie et sans fêlure sous le petit marteau du polisseur; son accent ne causait pas, il chantait. On eût dit que tout était hymne dans cette poitrine, jusqu'à oui et non.

Le père Litaud me jetait par moments un regard d'intelligence à la dérobée pour me dire : « Voyez si le tailleur de pierre n'est pas tel que je vous ai dit. » Puis il hochait un peu ses cheveux blancs, pour se dire à lui-même : « Je doute que monsieur lui fasse entendre raison. »

Nous arrivâmes aux mélèzes. Je montrai le haut du mur éraillé au tailleur de pierre. Il déplia sa toise pliée en éventail et marquée en pieds, pouces et lignes, pour mesurer le nombre et l'épaisseur des dalles que je demandais.

« C'est tant de toises, me dit-il en se rapprochant.

» — Eh bien! faites-les-moi le plus tôt possible. Voilà ma carrière, à deux pas d'ici, d'où vous allez tirer. Mais dites-moi d'abord combien vous voulez avoir par pied carré?

» — Je n'en sais rien, répondit-il avec un embarras visible et touchant.

» — Et qui le saura, lui dis-je, si ce n'est vous? Ce sera donc moi tout seul?

» — Non, monsieur, répliqua-t-il avec une timidité plus embarrassée encore, et qui fit gonfler les veines et rougir légèrement la peau de son front baissé. Ni vous ni moi; ce sera Dieu.

» — Comment, Dieu! m'écriai-je.

» — Oui, ajouta-t-il, il n'y a que lui qui sache combien de temps j'emploierai à tirer les pierres de la carrière, à les tailler et à les polir. Quand elles seront faites, je compterai ce qu'il me faudra juste pour ma nourriture, rien

pour ma peine, monsieur; car la peine, ce n'est pas l'homme, c'est Dieu qui l'impose et qui la paye. Vous, dans votre chambre, sur votre cheval ou avec vos livres, sous ces arbres à l'ombre, vous en aurez eu peut-être plus que moi. »

Ces paroles, dites sans apprêt et coulant tout naturellement de ses lèvres comme la respiration, avec un accent non de défi, de suprématie et d'insolence, mais avec l'accent de la simplicité et même de la compassion, me frappèrent. Je ne cherchai point à le heurter en résistant, ni à lier prématurément avec lui une conversation dont il aurait pu se défier. Je ne montrai sur mon visage ni étonnement ni peine.

« Eh bien, dis-je au père Litaud, conduisez-le à la carrière, et mettez-le à l'ouvrage. »

Je rentrai. Une demi-heure après, j'entendais de ma fenêtre les coups retentissants du pic, et les chutes sourdes des blocs de pierre qui roulaient du haut de la carrière dans le fond du ravin.

Je repartis le soir de Saint-Point.

Trois semaines après, je revins m'y établir avec la famille pour y passer le reste de l'été. En me réveillant, le lendemain de mon arrivée, je n'entendis aucun coup de pic ou de marteau dans la carrière. J'y allai : elle était vide. Il y avait seulement au fond un petit monceau de pierres grises nouvellement détachées des parois et deux ou trois dalles ébauchées sur le bord. Je courus chez le père Litaud pour lui demander raison de cet ouvrage pressé, convenu et abandonné.

« Je n'en sais rien, me dit-il ; Claude des Huttes a travaillé quelques jours, puis, un matin, je ne l'ai plus vu. *L'idée lui aura chanté autrement*. Je vous le disais bien, monsieur, il n'y a pas à se fier à ces saints. Ils font des marchés avec Dieu qui priment leurs marchés avec les hommes. Peut-être qu'il se sera dit : « Je suis l'ouvrier du

» pauvre monde; si je travaille pour les messieurs, les
» pauvres n'auront plus personne qui travaille pour eux;
» l'hiver viendra, les granges ne seront pas réparées, les
» étables ne seront pas closes, le grain souffrira, le bétail
» périra, les enfants crieront le froid dans les cabanes. Ce
» sera ma faute. Dieu m'en demandera compte. Le château
» trouvera bien toujours des ouvriers pour de l'argent, l'ou-
» vrage du maître du jardin n'est pas pressé, les pierres se
» détachent, mais elles ne souffrent pas. Allons-nous-en ! »
Ou bien quelque chose comme cela; que sais-je, moi? On ne peut pas entendre ce que la tête de l'homme lui dit tout bas, n'est-il pas vrai? Et il sera parti avec ses outils. Si monsieur le désire, j'irai encore une fois là-haut pour lui parler et pour le reprier de descendre.

» — Non, dis-je au vieillard, j'irai moi-même; montrez-moi seulement du doigt sa demeure. »

Le vieillard tendit la main en élevant le bras vers le plus haut sommet de la chaîne des montagnes du levant; il me fit remarquer presque à l'extrémité du faîte, à droite d'un bouquet de huit ou dix grands châtaigniers, à gauche d'une roche grise qui fumait d'une légère brume comme le fond d'une cascade, deux ou trois points blancs dans les genêts d'or.

« Ce sont ses chevreaux, monsieur, me dit-il; la maison n'est pas loin, mais vous ne pouvez pas la voir d'ici. Le toit est caché par l'angle de ce mamelon et par les branches de noisetier, qui sont plus hautes que le mur et qui rampent sur le chaume. On voit seulement la fumée l'hiver, quand il brûle un fagot de bruyères pour réchauffer les petits de ses chèvres.

» — C'est bien, lui dis-je; je connais la montagne, je n'ai pas besoin de route pour m'y guider. N'y ai-je pas gardé les chèvres aussi quand j'étais petit? »

CHAPITRE III

Je boutonnai mes guêtres de cuir sur mes souliers à clous ; j'enlevai les grelots à mon chien pour qu'il n'épouvantât pas les chevreaux et n'avertît pas Claude en courant devant moi ; je pris mon fusil, ce bâton et ce génie familier du chasseur ; je traversai les prés de la vallée en faisant lever les grives, et je commençai à gravir lentement, à travers champs, les côtes d'abord douces, puis escarpées de la montagne. C'était le matin d'un dimanche ; je ne rencontrais personne dans les champs ; le jour était long devant moi ; je me retournais et je m'asseyais de temps en temps sur les racines d'un châtaignier pour jeter un long regard sur le bassin qui se creusait, de halte en halte, davantage sous mes yeux. Le soleil avait dépassé oisif la moitié du pan de ciel qu'il semble mesurer sur la vallée, et il penchait déjà un peu vers la montagne opposée, quand j'approchai de ce hameau ruiné des Huttes, d'où le tailleur de pierre recevait sans doute son nom. Je n'y étais pas monté depuis l'âge de onze ans, où ma mère m'avait retiré de la société des petits chevriers du pays pour me mettre dans le moule commun du collége, dans la société des régents, des écoliers et des livres. J'y montais une fois ou deux par an, à cette heureuse époque de mon enfance, avec les servantes de la maison, pour acheter des cabris au printemps et des châtaignes écorcées en automne, dans les deux ou trois cabanes qui composaient alors ce hameau.

Je reconnaissais bien les arbres, les sources sous les cressons et sous les pervenches, les mousses même sur les larges pierres grises qui sortent comme des ossements de la terre du lit des genêts ; mais les cabanes n'existaient plus. Je n'apercevais de loin, à leur place, que deux mor-

ceaux de pierraille écroulés. Quelques ronces aux fruits noirs rampaient au-dessus. Un vieux sureau, qu'on appelle *soyer* dans le pays, arbre domestique qui s'attache de lui-même à la demeure de l'homme, comme la mauve et l'ortie s'attachent à la tombe dans les cimetières, semait sa fleur sur des tuiles brisées. Un magnifique houx se cramponnait par ses bras tortueux aux débris d'un mur percé d'une fenêtre sur le ciel, arbre vigoureux et immortel, dont la séve bout sous la neige et dont l'écorce toujours verte et les feuilles vernissées comme le cuir semblent survivre aux siècles et prendre en pitié les fugitives générations humaines qui passent et qui se couchent à ses pieds. Je cherchai de l'œil le sentier glissant dans le creux du ravin, sur le bord d'un filet d'eau suée par le granit, et qui conduisait jadis à la troisième cabane. Je le découvris sous les feuilles sèches du dernier hiver, que les vents tièdes du printemps avaient roulées sur les pentes du ravin, et j'y marchai quelque temps au bruit de l'eau égouttée plus que versée par la cascade.

Le ravin, d'abord plein d'humidité et de nuit, serpentait tantôt étroit, tantôt large, entre deux parois de granit décomposé qui fondait en sable de différentes couleurs, rouge, jaune-gris, verdâtre comme ces galets de vert antique qu'on trouve dans les sables de la mer de Syrie. Des troncs de cerisiers sauvages, de platanes dentelés et de mélèzes, arbres durs au froid, s'y penchaient l'un vers l'autre des deux bords supérieurs de la gorge, et formaient, en s'entrelaçant au-dessus, une haute voûte de feuillages immobiles. Les pas y résonnaient comme sous une nef de cathédrale. Un doux frisson courait sur la peau, comme si l'on eût marché dans l'avenue d'un mystère. Quelques merles noirs traversaient seuls d'un vol effrayé ce ravin. Mais bientôt il s'éclaircissait, comme si on eût allumé une lampe au dessus des feuilles transparentes. On apercevait quelques petits pans de ciel bleu à travers les feuilles, comme des morceaux de lapis dans un plafond. Les arbres

s'écartaient, le sentier remontait à droite vers le bord de la gorge et vers le jour par une pente rapide. Je laissai à ma gauche quelques flaques d'eau verte au fond de ce qu'on appelle un *abîme* en langage de montagnes. Quand je fus parvenu au niveau du sol, la demeure du tailleur de pierre était devant moi.

C'était une masure informe de pierres sèches sans ciment, adossée à un grand bloc carré de roche grisâtre sur laquelle on voyait encore debout, mais sans porte, sans fenêtre et sans toit, les murs de la troisième cabane du hameau des Huttes, que j'avais visitée autrefois. La plate-forme de cette roche, qui avait servi de piédestal à cette hutte de chevrier, était jonchée de tuiles pulvérisées par les pieds des animaux, de tronçons de solives dont une extrémité portait encore sur le mur et dont l'autre bout pendait sans support vers le sol, enfin de vieux lambeaux de chaumes déchirés du toit et tourbillonnant au vent. La suie noire contre un pan de briques autrefois crépi marquait encore la place du foyer où cette famille de montagnards avait vécu, aimé, tari. Derrière ces murailles en ruine, le rocher, creusé en lit de torrent par l'écoulement des eaux de source et des pluies, formait une sorte de canal naturel d'où la petite cascade pleuvait à petit bruit dans le ravin. C'était de ce côté qu'ouvrait jadis la fenêtre basse de la cabane tournée au nord. Un immense lierre, les racines dans l'eau, encadrait déjà de mon temps cette fenêtre et ce côté du mur. Maintenant, il remplissait l'ouverture tout entière d'une gerbe touffue de ses feuilles et de ses grappes noires, comme s'il eût porté des fruits de deuil sur la ruine de la maison qui l'avait nourri. Il s'accrochait aux solives, aux jambages de la cheminée, à l'entablement de la porte ; il se hérissait en corniches débordantes au sommet de chaque pan de mur et sur les rebords même de la roche, comme un chien couché sur son maître mort, qui l'étreint de ses pattes, qui le couvre de son corps, et qui

semble défier les hommes de lui enlever la dépouille de celui qui l'a aimé.

Claude n'avait pas essayé de relever la maison éboulée de sa famille et de s'y refaire un asile à lui-même. Rien n'aurait été plus facile, quand la pierre, le bois, les tuiles, étaient encore sains. Pourquoi avait-il préféré se gîter au pied du rocher, sous une espèce de concavité qui formait autrefois l'étable des chèvres, et se coucher là comme un mendiant sous la porte ? Dieu le sait. Sans doute ce fut par quelque superstition secrète du cœur pour le toit où il avait vécu et aimé, ou par l'horreur de s'y voir seul et de le sentir si vide après l'avoir vu si plein. Car ce n'était pas par paresse : il faisait toutes les semaines pour rien plus de travail qu'il n'en eût fallu pour relever et entretenir la solide cabane de sa mère.

Quoi qu'il en soit, sa maisonnette, ou plutôt sa grotte, ne consistait qu'en une espèce de cave taillée, ou par les eaux ou par l'éboulement d'une partie des parois, dans le flanc même du rocher. Comme cette cavité était peu profonde, il y avait ajouté deux petits murs de pierres informes et la plupart triangulaires de granit roulé. Ces pierres étaient posées sans art, les unes sur les autres, de manière cependant que les angles sortants des unes s'enchâssassent dans les angles rentrants des autres, comme les murs cyclopéens qu'on voit en Étrurie, sans savoir qui les a bâtis, de la nature ou de l'homme. Ces deux murs partaient du rocher, s'avançaient de quelques pas sur la rocaille en pente, mêlée de quelques touffes de buis ; un autre mur pareil les rejoignait. Il était percé, en face de la vallée, d'une porte basse et d'une lucarne à côté fermée d'une botte de genêts encore en fleur. La porte, bâtie de trois morceaux de planches vermoulues évidemment empruntées aux débris du plancher de la cabane supérieure, n'avait d'autre serrure qu'un loquet de bois levé par une ficelle qui pendait dehors le jour, et qui rentrait la nuit,

par un petit trou au-dessus du loquet, dans l'intérieur de la hutte. La partie du toit qui s'attachait au rocher et qui en débordait de quelques toises était couverte, au lieu de chaume, de petits balais de genêts fortement liés les uns aux autres par de grosses cordes de paille d'avoine tordue, sur lesquelles glissait la pluie et croissaient des touffes de pariétaire. Le roc lui-même servait de toit naturel au fond de la cabane. On voyait encore, sur ce rebord proéminent du rocher, les restes d'une galerie soutenue par une vieille poutre et décorée d'un débris de balustrade et d'une ou deux marches d'escalier, qui étaient autrefois le porche rustique de la maison. Les lierres chevelus dont j'ai parlé, qui envahissaient à présent toute l'antique demeure, débordaient de cette galerie en ruine jusque sur le toit de la nouvelle hutte. Un cognassier tortueux, quelques genévriers aux perles noires et une immense troche d'aubépine, végétations saxillaires, s'étaient enracinés dans une corniche naturelle du roc. Ils pendaient de là avec leurs branches, leurs guis, leurs fruits et leurs fleurs sur le toit. Ils le recouvraient presque tout entier de feuilles mortes, de feuilles vertes et de neige odorante d'aubépine. Je fus étonné de voir parmi ces branches deux ou trois nids de petits oiseaux des hauteurs. Ils couvaient leurs œufs en me regardant du fond de l'ombre des feuilles. Ils ne s'envolèrent pas à mon approche, comme s'ils eussent par instinct le sentiment d'une confiante sécurité. Les lézards du mur ne s'enfuyaient pas non plus.

Je tirai la ficelle du loquet de bois, et j'entrai dans la cabane en appelant Claude des Huttes. La cabane était vide. J'y jetai rapidement un coup d'œil pour juger des mœurs et des habitudes de l'homme par l'aspect de son habitation. D'un regard je compris la vie de ce pauvre solitaire. Le fond de la hutte était de quelques pieds plus élevé que le plancher. C'était une espèce de lit de pierre creusé au ciseau dans le roc vif, à la taille d'un homme. Ce lit

avait le rocher en voûte pour plafond ; il était recouvert, au lieu de matelas, d'une litière de paille d'avoine, mêlée de foin de fines herbes des montagnes. Une botte de genêts servait d'oreiller. Trois ou quatre peaux noires de mouton, roulées au pied de cette couche, servaient de couverture en hiver. A côté de cet enfoncement, une robe de femme, galonnée de velours sur les coutures, pendait à un clou avec une petite croix d'or ou de laiton sur la poitrine : c'était la seule décoration de la cabane, les lares apparemment de la maison. Un peu plus loin, contre le mur de pierres sauvages, on voyait un petit foyer couvert d'une pincée de cendres blanches de genêts. La fumée, qui avait noirci dans cet endroit les pierres grisâtres, s'échappait par l'interstice de deux blocs de granit ménagé pour cet usage par le hasard, et qui se fermait, quand le foyer était mort, par un bouchon d'herbes sèches. Le reste du plancher de la cabane était recouvert tout entier d'une lisière épaisse et propre de bruyères et de fougères vertes, sur laquelle étaient imprimées en creux les places que les chiens, les chèvres ou les chevreaux avaient affaissées de leur poids pendant la nuit. Pour toute provision, on voyait des régimes de maïs doré de l'an passé, suspendus à une poutre du toit, dont les paysans de ces montagnes font griller les grains sous la cendre ; des châtaignes écorcées et séchées au four qu'on fait cuire dans du lait ; quelques petits fromages de chèvre, durs comme les cailloux dont ils ont la forme, et un gros pain de seigle entamé, que les taches de moisissure commençaient à velouter d'un duvet blanc. Un couteau, un pot de grès pour faire bouillir les pommes de terre, et une poche de cuir luisant, emmanchée d'un long manche de fer, pour puiser et boire à la source, étaient les seuls ameublements et les seuls ustensiles de la cabane. Je regardai par la porte ma maison qui brillait à l'horizon, au soleil de la vallée, avec ses vastes murs, ses toits, ses tours, ses grandes chambres remplies de meubles utiles ou

futiles, de tous les serviteurs et de toutes les nécessités d'une civilisation insatiable de besoins et de satisfaction de besoins factices; je reportai mon regard sur le mobilier de Claude des Huttes, et je sortis en disant :

« Voilà donc le résumé des besoins d'un homme! »

Je refermai la porte et j'appelai du dehors; mais le creux seul du rocher redit le nom de son habitant. Je m'acheminai alors plus haut, çà et là, pour découvrir l'homme et les chèvres. Un sentier imperceptible à tout autre œil qu'à l'œil du chasseur, tracé par une légère inflexion du gazon sous les pas, et par quelques fougères dont une ou deux feuilles avaient été récemment brisées par la corne des chevreaux, me guida au revers d'un mamelon entouré de pierres grises, à une centaine de pas environ par-dessus la cascade. Un énorme bloc de rocher, semblable à celui qui portait l'ancienne maison, sortait de terre comme une tour de géant au milieu de ce mamelon. Une herbe fine comme le velours de soie verte croissait alentour. Je fis lentement le tour de ce rocher, dont le sommet me paraissait inabordable sans échelle; puis je trouvai une espèce de cassure entre ses parois, et des degrés naturels et inégaux qui en facilitaient l'accès. Je les gravis pour découvrir de plus haut tout ce qui pouvait habiter ces sommets et ces gorges, où la terre, la pierre et l'eau semblent vouloir se dérober sous les plis multipliés du sol. Parvenu au sommet, une pente douce me conduisit, du côte du midi, au pied de ce rocher que je croyais de toutes parts inaccessible. Il était de niveau, de ce côté, avec une petite enceinte de pelouse fleurie, toute murée de roches moussues entassées les unes sur les autres, comme un pan de jardin préservé par le hasard dans l'écroulement d'un vieil édifice. En mettant le pied sur cette pelouse et en la parcourant d'un regard, j'aperçus tout ce que je cherchais.

La pelouse avait la pente d'un toit de chaume pour laisser glisser les neiges d'hiver et écouler les eaux de la

pluie ; le soleil de midi, qui regardait en plein, réverbéré encore par les prismes sablonneux des roches granitiques dont elle était comme murée partout, y répandait des rayonnements et des tiédeurs rares à de si grandes hauteurs au-dessus des vallées. On y respirait le printemps. Une nuée d'insectes y flottaient et y bourdonnaient dans les rayons, qu'ils rendaient, pour ainsi dire, palpables. On sentait que d'autres hôtes encore que l'homme avaient découvert cet abri. Les plantes aussi y pullulaient au pied des roches : les œillets rouges y prenaient racine et y flottaient, comme des cerises entr'ouvertes par le bec des oiseaux, sur les mousses du mur. Les églantiers en tapissaient l'enceinte à profusion ; leurs jets, allongés et flexibles, y lançaient des milliers de paraboles végétales, à l'extrémité desquelles s'ouvrait une étoile de roses à cinq feuilles qui pleuvaient sur le gazon. L'herbe, quoique inculte, semblait peignée par le râteau. Le chasseur, en découvrant cette solitude dans la solitude, à la fois gracieuse et sévère, rayonnante et recueillie, murée et fleurie, était incertain si le morceau de terre qu'il avait sous les yeux était un verger, un jardin, ou un sanctuaire de mort paré de fleurs par la piété d'un village abandonné. Ou plutôt, c'était en réalité quelque chose qui participait de ces deux natures, une espèce de jardin funèbre où la vie disputait le sol à la mort, et où, en voyant tout à la fois de l'herbe, des fleurs, des animaux paissant, des oiseaux chantant, et ces monticules de gazon qui semblent les plis de la couverture de l'homme dans son dernier lit, on hésite entre la joie et le plaisir, et l'on reste à contempler en silence, sans savoir si l'on doit jouir ou s'attrister. Telle fut la première impression produite sur moi par ce charmant asile de soleil, de silence et de repos.

A peine avais-je posé le pied sur cette herbe en fleur pour en faire le tour, qu'un étrange et inexplicable spectacle attira mon regard et suspendit mon pas commencé. A vingt ou trente enjambées de moi, trois gros blocs

frustes de granit gris se dessinaient au sommet de la pelouse sur le bleu du ciel : l'un sortait de terre comme le tronçon debout d'un pilastre démoli; l'autre était posé en travers et en équilibre sur ce tronçon; le troisième, assis comme un dé au-dessus et au milieu du second bloc transversal, formait ainsi, soit hasard de la nature, soit intention du constructeur, une croix massive et surbaissée, dont les dimensions et la pesanteur semblaient dépasser les forces de l'homme. Une des branches de pierre de cette croix penchait à gauche d'une telle inclinaison, qu'elle semblait attester dans ce monument semi-druidique un jeu irrégulier et inhabile des éléments plutôt qu'une combinaison de la volonté. Était-ce cette croix sauvage qui avait attiré l'attention et groupé alentour les sept ou huit tombes de ces huttes? Étaient-ce les habitants qui avaient roulé anciennement ces blocs détachés pour en faire l'enseigne de leur mort et le signe de leur immortalité? C'était impossible à dire. Les petites écailles blanches et grises des lichens, les taches sombres de la pluie, les mousses vertes du printemps, les germinations accidentelles que les vents sèment avec les poussières de la terre et les plantes sur les grosses roches, tapissaient ces trois blocs de granit de toute espèce de végétations saxillaires et de velours fins et diversement coloriés. Des touffes de bruyères violettes pendaient, les fleurs renversées, des branches de la croix; un lierre rampant et des ronces vigoureuses s'enlaçaient de toutes parts au tronc principal et formaient au sommet un couronnement de feuilles touffues, de rameaux entrelacés, de fleurs, de grappes et d'épines qui rappelaient la couronne symbolique du supplice sur le front du juste, du crucifié. Deux chevreaux blancs comme la neige, par cet instinct qui porte ces animaux aux escarpements, étaient couchés l'un en face de l'autre sur chacune des branches transversales de cette croix, leurs jambes de devant repliées sous le ventre, et leurs têtes barbues se dessinant

comme une corniche antique sur le bleu du firmament.

Je serrai le cordon de mon chien contre moi, et je lui fis signe du doigt de se taire, pour qu'il ne dérangeât pas cette admirable disposition du caprice des chèvres et du hasard de la nature.

Au pied de ce groupe de pierres et d'animaux, Claude des Huttes dormait couché sur l'herbe. Un de ses coudes, recourbé sous sa tête, lui servait d'oreiller. Son autre bras était étendu et porté sur le dos d'un chien noir à longues soies, couché et dormant aussi à côté de lui. On voyait qu'il s'était endormi en le caressant. Le soleil, un peu tempéré, tombait d'aplomb, en s'éloignant, sur l'homme et sur le chien, et semblait les pénétrer et les fondre de ses feux, comme si l'herbe, la pierre et la chair devaient également bénir ses rayons. A côté du chien, cinq ou six moutons, dont la laine d'hiver n'était pas encore tombée sous le ciseau, se tenaient en cercle, leurs têtes basses et concentrées les unes contre les autres, comme les rayons de la roue vers le moyeu, pour se donner réciproquement l'ombre de leur corps. Une belle chèvre tachetée de blanc et de noir, la mamelle pleine et rebondie comme une outre de lait, était couchée aux pieds de Claude, dans une attitude de repos, de bien-être et de complète sécurité. Elle appuyait nonchalamment sa belle tête, plantée de deux longues cornes luisantes, sur le cou d'un troisième petit chevreau blanc sans cornes, couché entre ses jambes.

Les sabots de ces charmantes bêtes, polis par l'herbe, brillaient comme des cailloux noirs polis par l'eau d'un ruisseau. Les grands yeux de la mère, vagues, lointains et rêveurs comme les yeux de la gazelle et du chameau, semblaient penser. Ils se portaient tour à tour du maître à ses petits, du chien aux moutons, des roches à l'herbe, comme si elle eût rassemblé voluptueusement dans son regard tout ce tableau de paix dont elle faisait partie. Quelques lapins broutaient le serpolet de la pelouse à côté

du chien, des chèvres et de l'homme, sans s'effrayer même de mes pas. On voyait que Claude avait appris à son chien à les regarder comme du troupeau. Sept ou huit pruniers et deux cerisiers, aux troncs maigres et courbés par les vents, croissaient à quelques pas de là, à l'abri d'une rangée de blocs de granit plus hauts que le reste de l'enceinte. Leurs fleurs tardives, qui commençaient cependant à tomber, pleuvaient par flocons à chaque ébranlement insensible de l'air. Ils faisaient flotter une ombre légère entremêlée de clarté sur le gazon.

La nature sait combien les dernières cimes des montagnes sont froides et battues des vents. Elle n'y fait croître que des arbustes à maigre feuillage, dont l'ombre légère et mobile n'est qu'un éventail étroit et transparent sur la face de la terre. Cette ombre des pruniers et des cerisiers en fleur n'atteignait pas les pieds du tailleur de pierre endormi. Contre les blocs, derrière ces arbres, on voyait sept ruches avec un petit toit pointu de paille, portées sur autant de pierres qui leur servaient de piédestal pour les préserver de l'humidité pendant les pluies. Ces ruches, pleines d'essaims, bruissaient sourdement comme une flamme dans le bois vert; les abeilles, réchauffées par le soleil, sortaient et rentraient en foule, volant autour de l'homme et se posant même sur son bras et sur son front sans le piquer : car elles connaissent, comme les animaux domestiques, la main qui les nourrit. Une énorme fourmilière s'élevait tout auprès de la tête du paysan. Son bâton n'avait pas voulu la démolir, pour ne pas détruire une ville laborieusement bâtie par ces petits architectes du bon Dieu, comme il me le dit après. Des légions de petits lézards apprivoisés montraient leurs jolies têtes éveillées entre les fentes des pierres, ou se poursuivaient dans l'herbe rare, sans craindre de passer sur les pieds, sur les mains et jusque sur les cheveux noirs de l'homme et sur les pattes du chien. On eût dit qu'un esprit de douceur et

d'amitié avait mis la confiance et la paix entre toutes les choses et entre tous les êtres de cette petite colonie de la montagne.

Je restai immobile et involontairement attendri à contempler tout cela. Je craignais maintenant d'y porter le trouble en réveillant Claude pour l'interroger. Si j'avais pu me retirer en silence et sans avoir été aperçu, je serais revenu sur mes pas. Mais, au moment où je me retournais pour aller attendre à la porte de sa cabane le réveil et le retour du tailleur de pierre, son chien flaira le mien. Il se dressa sur ses pattes de derrière en regardant de mon côté, et, élevant son museau vers le ciel, comme font les chiens en détresse ou surpris par un objet inattendu, il jeta un long hurlement d'angoisse et d'effroi pour éveiller son maître. Claude se releva sur son séant, regarda vers moi, me reconnut et fit quelques pas pour m'aborder avec un visible embarras. Je m'avançai moi-même alors avec un visage souriant pour le rassurer, et, lui prenant la main : « Je vois ce que c'est, Claude, lui dis-je; vous vous sentez en faute envers moi, et vous avez peur que je ne vienne vous reprocher d'avoir déserté mon chantier. Rassurez-vous, rasseyez-vous où vous étiez, là, au milieu de votre famille de chèvres, de moutons, de lézards, d'abeilles et de chien. Tout cela est de la même famille que nous, n'est-ce pas? Je les comprends et je les aime comme vous. Puisque le bon Dieu ne s'est pas trouvé trop grand pour les faire, nous ne devons pas nous trouver trop grands pour les fréquenter. »

Le chien se tut, la chèvre ne se leva pas de son creux dans l'herbe, les moutons continuèrent à bêler, la tête dans leurs jambes, les lézards à courir, les abeilles à bourdonner. Nous nous assîmes au soleil, l'un vis-à-vis de l'autre, lui sur son monticule, moi sur le mien, la tête dans la lumière du ciel, les pieds dans l'herbe de quelque sillon de tombe fermée et oubliée sous ce vert linceul

de gazon embaumé de fleurs, et nous eûmes ensemble l'entretien que je désirais avec lui.

CHAPITRE IX

Moi. — Pourquoi donc avez-vous laissé mon ouvrage, Claude? Avez-vous été malade? ou bien avez-vous cassé vos outils? ou bien avez-vous trouvé la carrière trop revêche ou les dalles trop friables sous le marteau?

Lui. — Non, monsieur, je n'ai pas été malade, je n'ai pas cassé mes outils, la carrière est aisée et la pierre est saine; pourtant je n'ai pas osé vous dire pourquoi je m'en suis allé malhonnêtement, comme un voleur, sans remercier, sans avertir, sans demander mon compte, parce que je me sentais fautif et que je n'aurais jamais su trouver de bonnes raisons. Mais vous me pardonnerez si je vous ai fait peine : ce n'était pas ma volonté. Au contraire, je voudrais vous rendre service si j'en étais capable; car on aimait bien votre mère dans la montagne, et on en parle encore dans les veillées.

Moi. — Eh bien, c'est au nom de ma mère que je vous demande de me dire pourquoi vous ne voulez pas travailler pour moi. Voyons, prenez courage : les âmes des hommes sont des cloches du même timbre. Elles rendent, en haut ou en bas de la montagne, le même son. Ce qui est juste pour vous sera juste pour moi. Parlez-moi comme vous parleriez à Dieu. Quelle conscience vous êtes-vous faite pour vous retirer en me laissant ainsi dans l'embarras?

Lui. — Eh bien, monsieur, le voici. Je me suis dit : « Claude, tu ne veux pas travailler pour de l'argent; c'est ton secret, c'est ton idée, personne n'a rien à y voir, c'est vrai. Tu travailles pour les pauvres quand ils n'ont personne pour faire leur ouvrage. En ce moment il n'y a point

de pauvres qui t'appellent pour leur rendre service ; tu travailles pour le monsieur du château, tu ne prendras de lui que ta nourriture, c'est bien. » Et j'ai continué ainsi à travailler gaiement pendant cinq journées; mes pierres sont au bord de la carrière, vous pouvez les voir.

Mais pourtant je n'étais pas tout à fait tranquille de l'esprit en faisant mon ouvrage : quelque chose me reprochait en moi-même je ne savais pas bien quoi, quand, le sixième jour, en mangeant mon pain le matin, assis sur ma pierre, une idée m'est venue comme un éclair dans les yeux. Je me suis dit : « Tu fais de l'ouvrage à bon marché pour cette maison qui est riche : c'est bien pour elle, c'est bien pour toi, qui n'as que ton chien à nourrir; mais il y a dans le pays, dans les villages de l'autre côté de la montagne, des tailleurs de pierre qui ont père, mère, femme et enfants à loger, à chauffer, à habiller, à nourrir et à élever de l'argent de leurs journées. Qui est-ce qui les emploie? Les riches. Or, si tu travailles sans salaire pour les riches, qui est-ce qui fera travailler les pauvres ouvriers de ton état, fils ou pères de famille? Et s'ils ne travaillent pas, qui est-ce qui nourrira leurs enfants? En croyant faire l'aumône ici, tu es donc un voleur du pain et de la vie de tes camarades. » Cela m'a frappé comme un éclat de pierre qu'on m'aurait lancé sur la tête, monsieur. J'ai jeté mon morceau de pain, j'ai mis mon *pic*, ma *têtue*, ma *boucharde* dans mon sac, et je me suis sauvé à la maison comme si j'avais fait quelque mauvaise action. Avais-je donc tort, monsieur, de penser à mes pauvres camarades mariés? et n'était-ce pas leur pain que je mangeais?

Moi. — Non, Claude, vous n'aviez pas tort; vous raisonniez droit, vous sentiez juste, et je vous pardonne bien volontiers. Mais dites-moi donc aussi qui est-ce qui a rendu votre raison si éclairée et votre conscience si délicate, que vos devoirs de justice et de charité envers le prochain l'emportent toujours ainsi sur votre intérêt envers vous-même,

et que vous pensiez aux autres avant de penser à vous?

Lui. — Je ne sais pas, monsieur; je pense que c'est le bon Dieu qui m'a fait comme ça.

Moi. — Vous avez donc étudié dans votre enfance et appris votre religion chez quelque curé du voisinage, parent de votre famille, ou dans quelque séminaire, d'où ces idées sur Dieu, sur le prochain et sur la perfection chrétienne vous seront restées au fond de l'âme pour se développer après en pratiques de charité?

Lui. — Non, monsieur, je n'ai jamais étudié, ni chez un curé ni dans un séminaire. Mon père et ma mère étaient trop pauvres pour cela. D'ailleurs, quand j'étais en âge d'apprendre, il n'y avait pas même de curés dans les paroisses ni de cloches dans les clochers. Je n'ai appris de religion que les trois ou quatre prières que ma mère savait par cœur et qu'elle nous faisait redire après elle, quand on éteignait le feu chez nous. Je ne sais pas même lire et écrire, et je fais mes comptes avec des brins de paille ou de petits cailloux.

Moi. — Mais alors, comment votre esprit s'est-il donc formé tout seul ?

Lui. — Est-ce qu'on est seul, monsieur, quand on a le bon Dieu toujours présent au-dessus de soi ou devant soi? Je ne me suis jamais senti seul de ma vie.

Moi. — Vous avez raison ; mais comment vous êtes-vous élevé de vous-même et accoutumé à cette présence du bon Dieu, qui peuple pour vous le désert et qui vous entretient comme un invisible ami ?

Lui. — Je ne sais pas non plus, monsieur; je pense que c'est une bonté qu'il a eue pour moi, voyant que j'étais destiné à vivre si haut, ici, sans femme ni enfants, sans père ni mère, de venir me visiter plus souvent et de plus près qu'un autre, pour me consoler et pour m'empêcher de m'ennuyer de la vie.

Moi. — Vous ne vous ennuyez donc pas trop dans cet

ermitage, au milieu des brouillards, des neiges et des grands vents, du silence, de la solitude?

Lui. — Oh! non, monsieur, jamais je ne m'ennuie. Est-ce qu'on peut s'ennuyer dans la société de Celui qui sait tout, qui dit tout, qui écoute tout ce que nous avons à lui dire, et qui ne se fatigue jamais de nous entendre et de nous répondre dans le cœur?

Moi. — Non; mais il faut une grande concentration d'esprit à une grande élévation sur les hauteurs de l'âme pour n'être pas distrait de cette conversation intérieure avec le bon Dieu, pour n'être pas assourdi par les bruits du monde et entraîné dans le courant des plus petites pensées. En un mot, il faut être doué d'un sens particulier, d'un sens qui est commun à tous les hommes, mais qui n'est pas développé chez tous dans la même mesure, d'un sens plus intellectuel et plus divin que tous nos autres sens, le sens de l'infini, le sens de Dieu autrement dit, mon pauvre Claude! Il paraît que vous avez à un degré supérieur ce sens de Dieu, le don des dons, la souveraine intelligence chez le savant et chez l'ignorant, la souveraine richesse chez le riche ou chez le pauvre, la souveraine félicité chez l'homme heureux ou chez l'homme malheureux. Je m'en suis douté en vous voyant et en entendant parler de vous l'autre jour. Je parais au monde plus instruit et plus grand que vous; mais je vous respecte, je vous envie et je vous admire, et c'est pour entendre ce sens supérieur par la bouche d'un simple artisan que je me suis dit : « Montons là-haut ! Dieu se révèle dans les buissons de feu quelquefois : on trouve toujours plus de paix, plus de lumière et plus de sérénité à mesure qu'on s'éloigne des vallées où fourmillent les hommes, et qu'on s'élève sur les hauteurs où cesse leur bruit. »

Lui. — Ah! monsieur, vous vous êtes bien trompé, je n'ai pas seulement un mot sur la langue. Je reste quelquefois une semaine entière sans rien dire, bien au contraire.

Le bon Dieu aurait aussi bien fait de me faire muet ; car, excepté pour appeler mes chèvres, mes moutons et mon chien par leurs noms, je n'ai jamais senti le besoin de parler.

Moi. — Il y a des âmes si pleines de pensées et de sentiments qu'elles ne peuvent les répandre. Peut-être que la vôtre est ainsi.

Lui. —Oh ! je ne crois pas, monsieur ; je ne dis rien parce que je n'ai rien à dire. C'est même pour cela en partie que je ne descends pas demeurer en bas avec les autres. Je me dis : « Que ferais-tu là-bas ? Tu ne sais pas répondre seulement quand les enfants te regardent travailler et te demandent le nom de tes outils. »

Moi. — Mais alors quelque chose parle donc en vous quand vous faites silence ? car enfin Dieu a donné à toute âme le besoin de se communiquer, le besoin d'écouter ou de répondre, comme il a donné à l'air, à l'eau, à la flamme, le besoin de se mouvoir, de s'alimenter et de se répandre, à moins de s'éteindre ou de tarir.

Lui. — C'est vrai, monsieur ; il y a quelqu'un qui respire, qui remue, qui coule, qui brûle, qui converse à mon insu constamment avec moi. Je le sens bien, je l'entends bien, même quelquefois je lui réponds de cœur. Mais c'est une parole sans mots, qu'on comprend sans avoir été à l'école et qu'on lit sans avoir appris à lire dans les livres. C'est sourd et confus comme le bruit de l'eau profonde qu'on entend d'ici sans la voir dans le puits de l'abîme, et pourtant ça tient compagnie et ça console comme une femme ou comme un ami, la nuit, au coin de son foyer. Sans cette conversation, est-ce que je ne serais pas mort depuis tant d'années que… ?

(Il s'arrêta et soupira en portant involontairement un regard vers un de ces monticules verts qui m'avaient frappé en entrant dans l'enclos. Je vis qu'il y avait une pensée sous l'herbe et qu'il craignait d'y toucher devant moi.

Je ne voulus pas faire violence à son mystère dès le premier jour : je n'eus pas l'air d'avoir remarqué son interruption et surpris son soupir.)

Moi. — Et de quoi vous parle plus ordinairement ce murmure intérieur qui vous entretient ainsi quand vous êtes seul ?

Lui. — Nous nous parlons de tout ce je que vois sur terre, monsieur, et là-haut, ajouta-t-il en montrant du geste le champ des étoiles sur nos têtes, nous nous parlons surtout de lui.

Moi. — Qui, lui ?

Lui. — Le bon Dieu, monsieur.

Moi. — Mais si vous n'avez jamais été à l'école ni au catéchisme, qu'on n'enseignait pas dans votre enfance, ni rien lu dans les livres où l'on parle de Dieu, comment savez-vous qu'il existe seulement un Dieu ?

Lui. — Ah ! monsieur, d'abord notre mère nous l'a bien dit, et puis après, quand j'ai été grand, j'ai bien connu de bonnes âmes qui m'ont conduit dans les églises où l'on se rassemble pour l'adorer et le servir en commun, et pour écouter les paroles qu'il a chargé ses saints de révéler aux hommes en son nom. Mais, quand même ma mère ne m'aurait rien dit de lui, et quand même je n'aurais jamais entendu les catéchismes enseignés dans les paroisses en faisant mon tour de France, est-ce qu'il n'y a pas un catéchisme dans tout ce qui nous entoure, qui enseigne aux yeux et à l'âme des plus ignorants ? Est-ce que son nom a besoin des lettres de l'alphabet pour être lu ? Est-ce que son idée ne rentre pas dans nos yeux avec le premier rayon de lumière, dans notre esprit avec notre première réflexion, dans notre cœur avec notre premier battement ? Je ne sais pas comment sont faits les autres hommes, monsieur ; mais quant à moi, je ne pourrais voir, je ne dis pas une étoile, mais seulement une fourmi, une feuille d'arbre, un grain de sable, sans lui dire : « Qui est-ce qui t'a fait ? »

Moi. — Et vous répondez : « C'est Dieu. »

Lui. — Bien entendu, monsieur ; ça ne peut pas se faire soi même : car, avant de faire une chose, il faut être, n'est-ce pas? Et avant d'être, ça n'était pas : donc ça ne pouvait pas se faire. Ça n'est pas plus fin que ça. Du moins voilà comment je me suis dit la chose ; mais vous devez la savoir de bien d'autres manières plus savantes que celle-là.

Moi. — Non. Toutes les manières aboutissent à la vôtre. On peut les dire en plus de paroles, non en plus de sens. Des effets sans cause ; une chaîne immense qui remonterait et descendrait jusqu'à l'infini des élévations et des profondeurs de l'espace, qui porterait des mondes et des mondes suspendus en tout sens à ses innombrables anneaux, et qui n'aurait point de premier chaînon ! Voilà les mondes sans Dieu, mon pauvre Claude. Une obscurité que vous ne voudriez pas dire tout haut à votre chien, de peur de révolter l'instinct d'une bête, n'est-ce pas? Ceux qui ne voient pas Dieu ne m'ont jamais paru des hommes. Ce sont à mes yeux des êtres d'une espèce à part, nés pour contredire la création, pour dire non là où la nature entière dit oui ; des ombres intellectuelles que Dieu a créées sous forme humaine pour faire mieux ressortir la splendeur de son évidence par l'absurdité de leur aveuglement. Ils ne me scandalisent pas, ils m'attristent ; je ne les hais pas, je les plains; ce sont les aveugles de l'âme : Dieu leur rendra les yeux.

Lui. — Est-ce qu'il y a des hommes comme ça ?

Moi. — On le dit ; je ne l'ai jamais cru. Cependant, n'avez-vous pas entendu parler d'hommes vivants dont la peau est morte, qui ne sentent ni le chaud ni le froid, ni l'eau ni le feu, ni les mille impressions de l'air qui font frissonner ou s'épanouir notre peau à nous?

Lui. — Oui, les malheureux qu'on appelle les *ladres* dans nos montagnes.

Moi. — Eh bien, puisqu'il y a de ces hommes qui n'ont

pas reçu le sens du toucher à l'extérieur, il faut croire qu'il y en a qui n'ont pas reçu le sens du raisonnement et du sentiment à l'intérieur. Ceux qui ne voient pas Dieu, s'ils existent, seraient les *ladres* de l'esprit.

Lui. — Dieu est trop bon pour les laisser dans cette nuit.

Moi. — Comment savez-vous que Dieu est bon ?

Lui. — Parce que nous aimons ce qui est bon, et que, si Dieu n'était pas bon, nous ne pourrions pas nous empêcher de le haïr. Or, je vous demande un peu à vous, monsieur, qui paraissez bien mieux entendre ça que moi, qu'est-ce que serait une création où la créature ne pourrait pas s'empêcher de haïr son créateur ? Ce serait un contre-sens. La créature aimerait par nature le bon, et le créateur qui l'aurait faite pour remonter à lui et pour l'aimer serait le mal ! Vous voyez bien que c'est le monde renversé et les idées brouillées dans la tête. On ne s'y arrête seulement pas, excepté un moment quand on souffre trop, qu'on perd la justice et l'espérance en lui. Mais c'est un cri qui s'échappe des lèvres, et après lequel l'âme court vite pour le rattraper avant que Dieu ne l'ait entendu.

Et puis, monsieur, Celui qui est immense en tout n'est-il pas la justice et la bonté immenses par nature ? Et puisqu'il a mis en nous, qui sortons de lui et qui ne sommes que ses lointaines et obscures images, la justice et la bonté comme des choses que nous aimons malgré nous, n'est-ce pas la preuve qu'il les possède lui-même sans mesure ? N'est-ce pas une nécessité qu'il soit infiniment bon, puisqu'il veut être infiniment aimé de tout ce qui sort de ses mains ? Voilà du moins comme je me dis quelquefois, quand la vie est dure et que je m'attriste. Mais je n'ai pas souvent besoin de me raisonner ainsi ; je le vois trop bien, je le sens trop bien, je le touche, si j'ose dire, de trop près, cœur à cœur, pour lui faire l'outrage et l'ingratitude de le croire méchant.

Mais pensez donc un peu ce que ce serait, monsieur ;

moi, vil ver de terre, je serais bon et Dieu serait mauvais! Le reflet serait de feu et le soleil serait de glace! Vraiment, j'ai honte des camarades qui m'ont dit quelquefois ces niaiseries.

Moi. — Vous sentez donc en vous un amour immense et sensible du bon Dieu?

Lui. — Hélas! monsieur, pas tant que je voudrais et pas tant que je devrais. Je n'ai pas assez d'instruction pour comprendre les perfections de ce père invisible et pour me noyer l'esprit dans les profondeurs de ses bontés. Je vis tout bonnement comme une de ces pierres brutes et noires qui s'échauffent au soleil juste autant qu'il luit sur elles. Si j'étais un de ces miroirs que j'ai vus briller au fond des chambres de votre château, je m'échaufferais bien davantage, c'est-à-dire j'aimerais bien plus. L'amour doit être en proportion de l'esprit. Je suis un pauvre homme, je ne puis pas avoir les admirations d'un savant.

Moi. — Et comment cela?

Lui. — Il m'a créé.

Moi. — Mais cela ne lui a rien coûté.

Lui. — Cela lui a coûté une pensée, une pensée du bon Dieu, monsieur. Y avons-nous jamais assez réfléchi? Quant à moi, j'y réfléchis souvent, et je deviens fier comme un Dieu dans mon humilité, grand comme le monde dans ma petitesse! Une pensée du bon Dieu! Mais cela vaut autant que s'il m'avait donné tout l'univers. Car enfin, monsieur, bien que je sois peu de chose, pour me créer il a fallu d'abord qu'il pensât à moi, qui n'existais pas encore, qu'il me vît de loin, qu'il m'enfantât d'avance, qu'il me réservât mon petit espace, mon petit moment, mon petit poids, mon petit rôle, ma naissance, ma vie, ma mort, et, je le sens, monsieur, mon immortalité. Quoi! n'est-ce donc rien que cela, monsieur, avoir occupé la pensée de Dieu, et l'avoir occupée assez pour qu'il daignât vous créer?... Ah! je vous le répète, rien que ça, monsieur, rien que ça,

quand j'y pense, cela me fond d'amour pour le bon Dieu!

(Il s'arrêta comme essoufflé d'enthousiasme, et mit sa tête dans ses deux grosses mains pour réfléchir. Ses yeux étaient humides quand il les ouvrit. J'étais confondu moi-même, en l'écoutant, de voir qu'une pensée forte et juste, quoique si simple, prêtait des expressions à ce muet que moi-même, homme de parole exercée, j'aurais eu de la peine à rencontrer plus expressives et plus pénétrantes.)

Moi. — Mais quelle idée vous faites-vous donc de ce bon Dieu que vous aimez tant, mon pauvre Claude?

Lui. — Ah! monsieur, j'y pense, j'y pense, j'y pense depuis que je suis au monde, et je n'ai pas pu me satisfaire encore de la moindre petite ombre d'idée. Mon faible esprit a beau s'élargir dans ma tête comme pour briser les murailles de mon front, pour déborder de sa prison et pour s'étendre à la mesure des mondes tout entiers, c'est toujours comme rien devant tout. Ça ne mesure pas seulement un grain de poussière de sa grandeur, une minute de sa durée, une goutte d'eau de la mer de ses perfections; ça pèse comme cent mille montagnes de ce granit sur l'aile d'un de ces moucherons; ça donne le vertige à l'âme d'un pauvre homme; ça le donnerait aux âmes réunies de toutes les créatures qui ont jamais vécu, qui vivent ou qui vivront dans l'éternité.

Il n'y faut pas penser seulement à s'en faire une idée, monsieur. Une idée de Dieu; mais si on l'avait, on serait Dieu soi-même... Une image, je ne dis pas; je m'en fais bien quelquefois des milliers d'images, tantôt l'une, tantôt l'autre, qui me contentent un petit moment et qui me soulagent l'esprit, comme une planche qui soulage un instant l'homme qui se noie sur un océan; mais ça ne soutient pas longtemps, ça s'enfonce sous vous comme tout le reste, et votre esprit se noie éternellement dans cette contemplation.

Moi. — Et quelles images vous reviennent le plus souvent, Claude?

Lui. — Bah! monsieur, on compterait plutôt les grains de poussière que mon marteau fait jaillir tout un jour d'été de la pierre et que le vent me souffle aux yeux. Tantôt je le vois comme un ciel sans fin semé d'yeux de toutes parts, qui enveloppe les mondes, et qui s'élargit à proportion qu'on y en jette davantage, paraît toujours vide, quoique toujours plein! Tantôt je le vois comme une mer qui n'a point de rivages, d'où il sort sans fin des îles, des terres. Tantôt je le vois comme un géant qu'on charge à jamais de montagnes, de mers, de soleils, de mondes amoncelés les uns sur les autres, et qui n'en sent pas même le poids. Tantôt je le vois comme un cadran marqué en chiffres de soleils sur le ciel, et dont l'aiguille sans fin s'allonge, s'allonge, s'allonge toujours en vain vers les bords de ce cadran sans les atteindre jamais. Tantôt je le vois comme un œil infini, comme vous dites, ouvert plus large que le ciel sur ses œuvres, qu'il regarde en s'élargissant pour les embrasser à mesure qu'il les crée! Tantôt, comme une main démesurée qui nous porte tous et qui nous rapproche de son regard pour nous éclairer, de son souffle pour nous réchauffer! Tantôt comme un cœur qui bat dans toutes ses œuvres, depuis la plus grande jusqu'à la plus petite! Enfin, que vous dirai-je, monsieur? Quand je vous raconterais de ces bêtises de l'ignorance d'un pauvre homme jusqu'à la fin de nos deux souffles, ce seraient toujours, ce ne seraient jamais que des bêtises, des ombres de l'aile d'un oiseau sur le soleil, des feux de ver luisant contre la nuit! Ça ne dit pas plus que rien, je le sens tout comme vous. Aussi, je ne m'y arrête qu'une minute. Il n'y a qu'une chose qui me contente un peu, et elle est si bête, que je n'ose pas même vous la dire.

Moi. — Dites toujours, mon pauvre Claude! nous n'avons pas plus d'esprit les uns que les autres devant l'impossible à concevoir et devant l'impossible à exprimer.

Lui. — Eh bien, monsieur, voilà. Je me couche en été, au milieu du jour, dans l'herbe ou dans le sable, sur le dos, les yeux à moitié fermés, tournés vers les rayons qui tombent du ciel sur mon visage; il me pleut ainsi dans les yeux et dans l'âme, à travers les paupières, un éblouissement de rayons rosés comme ces feuilles d'églantier. Ça coule, ça illumine, ça réchauffe jusqu'au fond du cœur, comme si on était plongé dans un lac de lumière qui vous entrerait dans les membres, dans les veines et jusque dans l'esprit. Alors, monsieur, je me figure que ces rayons, ces éblouissements, ces chaleurs, c'est la mer de Dieu dans laquelle je nage, et que je suis porté délicieusement à travers l'espace, léger et transparent comme l'air, jusqu'à je ne sais où... Ça me fâche toujours quand je rouvre les yeux et que je ne vois que le soleil. Je croyais que c'était lui, et je me désole d'avoir perdu son sentiment! Mais je vous fais rire, monsieur! Que voulez-vous? nous sommes tous des enfants quand nous cherchons notre père! Il s'est caché trop haut pour nos mains et pour nos yeux. Nous balbutions tous en l'appelant et en le cherchant; nous n'embrassons jamais que son fantôme! N'importe, continua-t-il en jetant un regard vers le tertre vert contre lequel j'étais assis, se tromper, c'est encore aimer, n'est-ce pas?

Moi. — Oui, Claude, nous ne pouvons atteindre qu'à la portée de nos mains; nous ne pouvons comprendre qu'à la mesure de nos esprits. Dieu veut que vous et moi nous sentions la distance que rien ne peut mesurer entre lui et nous. Toutes les fois que nous essayons de la combler avec nos rêves ou avec nos images, nous la comblons de nos sottises, de nos audaces ou de nos idoles! Qu'il nous suffise de le sentir, de l'espérer et de l'aimer! Quand à le comprendre, le soleil même, si le soleil est l'intelligence du ciel, s'y éteindrait!

Lui. — Bien dit, monsieur, le soleil s'y éteindrait; que

serait-ce de nous? Contentons-nous de faire sa volonté pendant ce petit moment sur la terre.

Moi. — Mais comment, Claude, avez-vous l'assurance que vous faites la volonté du bon Dieu?

Lui. — Ah! pour ça, monsieur, c'est différent; je n'en sais rien; mais j'en suis sûr.

Moi. — Mais, encore une fois, comment en êtes-vous sûr?

Lui. — Comment, monsieur? Parce que j'ai là, dans la poitrine et pas dans la tête... la tête a des vertiges, la tête *chante*, comme nous disons, nous autres, mais le cœur ne tourne jamais, et la conscience ne chante pas... parce que j'ai là (en frappant sur sa poitrine) un cœur et une conscience qui ont deux voix sourdes, mais claires, et qui me disent : « Ceci est bien, ceci est mal, ceci est juste, ceci est injuste, ceci est bon, ceci est mauvais; » et ce qui est bien, ce qui est bon, ce qui est juste est la volonté de Dieu!

Moi. — Et qu'en savez-vous, encore une fois?

Lui. — Je vous répète, monsieur, que je n'ai pas besoin de le savoir, puisque je le sens. Quand je me blesse avec mon marteau et que ma chair crie et saigne, je n'ai pas besoin de me prouver que je me suis fait mal, n'est-ce pas? Je le sens tout seul; eh bien, de même, quand je fais mal à mon âme en ne suivant pas la volonté de Dieu, je n'ai pas besoin de me le prouver, je le sens aussi fort, et mon âme crie et saigne en moi comme ma chair sous mon marteau. Ce qu'on sent, monsieur, c'est bien plus sûr que ce qu'on sait. C'est l'homme qui se fait ses raisonnements, mais c'est Dieu qui nous fait nos sentiments. Un sentiment, monsieur, c'est un raisonnement tout fait. Un monsieur comme vous me l'a bien dit un jour. « C'est l'homme qui pense, me disait-il, mais c'est la nature qui sent. Défie-toi de tes pensées, mais crois ferme en tes sentiments, car la nature en sait plus que toi et moi. Elle a entendu Dieu avant nous et de plus près que nous, vois-tu? »

Moi. — Ce monsieur avait raison; mais avez-vous bien

de la peine, Claude, à faire ainsi autant que vous pouvez la volonté de Dieu?

Lui. — Au contraire, monsieur, c'est le paradis sur la terre pour moi.

Moi. — Et en quoi consiste pour vous cette volonté?

Lui. — A tout aimer ce qu'il a fait, monsieur, afin de l'aimer ainsi lui-même dans ses œuvres, et à tout servir, afin de le servir ainsi lui-même dans tout le monde.

Moi. — Mais tout aimer et tout servir en vue d'aimer et de servir l'auteur de tout, c'est pénible quelquefois; car enfin il y a bien des personnes et des choses qu'il est difficile d'aimer, et on est bien tenté souvent de se servir soi-même au lieu de servir les autres.

Lui. — Eh bien, monsieur, on m'a souvent dit ça là-bas dans les villes et ici dans les villages; il faut que ce soit vrai, et pourtant, ce n'est pas pour me vanter, soyez-en sûr, mais je ne l'ai jamais compris.

Moi. — Comment, Claude, il ne vous a jamais été pénible d'aimer tout le monde et de vous sacrifier à tout le monde? Vous êtes donc un abîme d'amour et d'abnégation?

Lui. — Moi, monsieur! Ah! je ne suis bien que le dernier des derniers parmi les autres. Je le sens bien, allez, et je me cache bien autant que je peux ici avec mes pauvres bêtes, pour ne pas faire trop honte par ma misère d'esprit à mes pareils dans le pays; mais pour quant à avoir de la peine à aimer, je mentirais si je le disais. Il paraît que le bon Dieu, qui m'a refusé l'esprit et bien d'autres choses, ajouta-t-il avec un soupir mal étouffé, m'a fait la grâce de me rendre de ce côté ce qu'il m'a ôté de tous les autres. Mais je n'ai jamais senti de haine en moi contre mon prochain de toute espèce.

Moi. — Qu'entendez-vous par votre prochain de toute espèce?

Lui. — Je m'entends, monsieur : je veux dire les

hommes, les choses, les bêtes, et même les arbres et les plantes, tout ce qui est notre parent de corps ou d'âme, enfin, monsieur, ici-bas, tout ce qui est proche de nous, tout ce qui habite ou tout ce qui compose ce monde où Dieu nous a mis comme j'ai mis ces animaux dans cet enclos pour vivre en paix et en amitié autour de moi.

Moi. — Vous aimez tout cela?

Lui. — Ah! j'en aimerais bien d'autres, si j'en connaissais davantage. Je ne sais pas comment le bon Dieu m'a fait le cœur, monsieur, mais il est toujours plein et cependant toujours vide.

Moi. — Vous voulez dire qu'il est infini.

Lui. — Peut-être bien, monsieur, que ça veut dire ce que vous appelez comme ça. Quoi qu'il en soit, rien ne peut tout à fait le remplir. Le bon Dieu y jetterait des mondes pour me les faire aimer, que je crois qu'il y aurait encore de la place pour en tenir et pour en aimer d'autres. Ah! de toutes les grâces que le bon Dieu nous a faites, surtout à nous autres pauvres hommes tout seuls, la plus grande est cette inclination à tout aimer. C'est comme une source chaude qui coule toujours du cœur, monsieur, et qui, après avoir arrosé ici, va arroser là, et qui ne s'arrête jamais de couler. C'est cette qualité du bon Dieu que les bonnes âmes appellent miséricorde, monsieur! Miséricorde pour les affligés, pour les coupables, pour les pauvres, pour les riches, pour les vieillards, pour les veuves, pour les enfants, pour les hommes, pour les bêtes, pour les plantes, pour la terre même et pour les étoiles du ciel, si ces éléments eux-mêmes ont une sensibilité sourde ou intelligente, et si tout cela sent, crie et souffre à sa manière comme nous. Hélas! monsieur, je crois bien que c'est là ce que le bon Dieu commande et inspire le plus à nous autres hommes. Car, sans cette miséricorde des uns pour les autres, que deviendrions-nous tous sur une terre si pétrie d'afflictions?

Moi. — Dieu me préserve de vous contredire, Claude! vous voyez que, dans la religion, la plus sainte et la plus divine des victimes est celle qui a éprouvé le plus de cette miséricorde, qui n'est que l'attendrissement de cet amour pour nos semblables, et qui s'est sacrifiée elle-même pour racheter la vérité ou la vertu au genre humain. Ce qu'il y a de plus généreux dans le cœur de l'homme, c'est la pitié, Claude! Pleurer sur les souffrances d'autrui, c'est se faire saigner le cœur sur des maux dont on pourrait détourner ses yeux! Après son sang, ce que l'homme peut donner de plus de lui, c'est une larme! N'est-ce pas une goutte de son propre cœur qu'il fait tomber pour le guérir sur le cœur d'autrui? La miséricorde dont vous parlez est la plus belle forme de l'amour : car il y a un amour qui vous recherche pour vivre avec vous, c'est l'amour des sens; mais il y a un amour qui vous poursuit pour souffrir avec vous et pour partager vos peines : c'est une belle inclination que cet amour, mais il fait bien souffrir ceux qui en ont été doués.

Lui. — C'est vrai, monsieur, mais il fait bien jouir aussi. Quant à moi, cette amitié que je me suis toujours sentie pour ceux qui ont des peines m'a bien souvent fait coucher tard et réveillé avant le jour. Je me dis : « Tu es tranquille et au chaud dans ta maison avec ton chien et tes chevreaux. Il y a du pain pour toi sur la planche, il y a de l'herbe dans la montagne ou dans le râtelier pour eux. Ton toit, quoiqu'il soit de genêt, est bien réparé contre la pluie et la neige. Tu n'as pas de souci pour ta femme ou pour tes enfants. Mais voilà un tel qui a ses tuiles écrasées sous son plancher écroulé, et son lit et les berceaux de ses petits exposés à tous les vents; voilà cette pauvre veuve dont la maison a brûlé la semaine passée, et qui n'a pas un pauvre liard pour payer le tireur de pierre, le maçon et le couvreur pour se rebâtir un abri; voilà ce vieillard qui n'a plus son fils pour lui piocher son morceau de terre; voilà ces trois

orphelins qui n'ont ni père ni mère pour leur moissonner leur seigle ou pour leur battre leur châtaignier; voilà la cheminée d'un tel qui est tombée; voilà la porte, voilà l'escalier, voilà la fenêtre de celui-là ou de celle-là qui se sont éboulés, et qui les font courir vainement après le tailleur de pierre, sans argent d'ici à l'année prochaine pour lui payer ses journées. Que vont-ils faire dans la mauvaise saison qui s'avance? Qui est-ce qui ira à leur secours pour l'amour de Dieu? Allons, c'est moi! Donnons-nous de la peine pour leur en enlever un peu! Tirons de la pierre pour celle-ci, taillons un jambage pour celui-là, rajustons les marches de l'escalier pour l'un, replaçons les solives et les tuiles pour l'autre, piochons la vigne de ce voisin malade, coupons l'orge de cette vieille femme aveugle, prêtons la chèvre à cette pauvre nourrice dont la vache est tombée dans le ravin et qui n'a plus de lait pour ses petits! Le peu que je puis pour eux leur soulagera le cœur; ils auront moins de chagrin dans la maison, ils dormiront cette nuit, ils mangeront ce soir, ils coucheront à l'abri avant l'hiver!» Et j'y vais, monsieur, et rien que de me voir me mettre à l'ouvrage sans leur rien dire souvent, ça les reconsole, ça les réjouit, ils viennent me voir travailler, ils s'assoient au bord de la carrière ou du chantier. Les enfants jouent avec mes outils ou avec mon chien quand il m'a suivi. Ils pensent : « La Providence ne nous a pas abandonnés : Claude a su notre malheur; le pauvre garçon, il ne peut pas grand'chose; mais il fait le peu dont il est capable. » Ça leur rend le cœur plus léger, de ce qu'un voisin porte une part de leur mal. Et moi, monsieur, l'idée que ça les soulage me rend le marteau plus léger dans la main; et le soir, quand je remonte ici à la nuit close et que je me dis : « Claude, qu'as-tu gagné aujourd'hui? » je me réponds : « J'ai gagné une bonne journée, car les pauvres gens me la payent en amitié, mon cœur me la paye en contentement, et le bon Dieu me la payera en miséricorde! » N'est-il pas

vrai, monsieur, que ça vaut bien une pièce de trente sous qui leur ferait de la peine à donner et à moi à recevoir? « Il y aura, que je me dis en m'endormant, un chagrin de moins cette nuit dans les hameaux. »

Moi. — Et cela vous rend heureux, de sentir que vous avez bien mérité ainsi de Celui qui nous commande de nous entr'aider?

Lui. — Oh! monsieur, je n'ai rien mérité du tout pour cela, puisque c'est un plaisir que je me suis fait à moi-même. Je vous l'ai dit, je ne puis pas sentir souffrir quoi que ce soit sans que ça me torde le cœur et sans avoir l'envie de rendre heureux ce qui est autour de moi. Il me semble que je ne fais qu'un avec tous les hommes, monsieur, qu'ils sont un morceau de ma propre chair, et que je suis un morceau de la leur. Je pense que c'est cela qu'on appelle amour, n'est-ce pas?

Moi. — Oui, précisément, et dans la portée la plus pure et la plus divine de ce mot.

Lui. — Oh! si c'est cela, monsieur, je ne sais pas s'il faut m'en vanter ou m'en humilier, mais j'en ai bien pour deux.

Moi. — Et pour cent, mon pauvre Claude. Vous devriez bien en donner un peu à ceux qui ont froid au cœur.

Lui. — Mais peut-être aussi que j'en ai trop, monsieur, et que ça n'est pas bien d'aimer autant tout ce que j'aime presque autant que mon prochain.

Moi. — Et qui aimez-vous donc tant après Dieu et les hommes, que nous ne saurions trop aimer?

Lui. — Je n'oserai jamais vous le dire, et c'est pourtant comme ça.

Moi. — Dites hardiment. Trop aimer est bien rarement un mal devant Dieu. Il n'y a pas de vase assez plein quand il n'en tombe pas quelques gouttes à terre.

Lui. — Eh bien, oui, monsieur, quand j'ai bien aimé et bien servi, selon mes forces, le bon Dieu et les hommes,

oserai-je vous le confesser? je me sens une tendresse bête, mais une tendresse que je ne puis pas vaincre, pour tout le reste de la création, surtout pour toutes ces créatures animées d'une autre espèce, qui vivent à côté de nous sur la terre, qui voient le même soleil, qui respirent le même air, qui boivent la même eau, qui sont formées de la même chair sous d'autres formes, et qui paraissent vraiment des membres moins parfaits, moins bien doués par notre père commun, mais enfin des membres de la grande famille du bon Dieu. Je veux parler de ces animaux, de ces chiens si fidèles et si bons serviteurs, que pour des gages mille fois supérieurs ils ne quitteraient jamais le maître indigent à qui ils sont dévoués; de ces chèvres, de ces chevreaux, de ces brebis qui montent le soir jusque sur la crête de ce rocher pour me voir revenir de plus loin à la hutte, qui m'appellent comme s'ils comprenaient que leurs bêlements hâteront mon retour vers eux, qui s'élancent pour me faire fête aussitôt que j'ai traversé les champs cultivés et que j'entre dans les bruyères incultes où je leur permets de paître et de bondir en liberté; de ces oiseaux qui m'ont vu, tout petits, sans plumes, respecter leurs nids et émietter mon pain pour les couveuses à portée du bec; de ces mouches à miel à qui je laisse leur nourriture l'hiver et dont je ne prends un peu le miel que pour les malades; de ces lézards que le bruit de la pierre sonnante sous le marteau comme une cloche attire au soleil, tout le jour, autour de moi, et que je n'écrase jamais sous mes pieds; enfin de tous les plus petits insectes habitants des feuilles, des pierres ou des herbes, à qui je ne fais jamais de mal, parce que je vois en eux l'œuvre du bon Dieu, qu'il n'est pas permis de briser en vain.

Ça vous fait rire, monsieur; mais si vous voyiez, quand nous sommes seuls, comme nous nous parlons, et comme nous nous comprenons de la voix et du regard! Comme ces chèvres couchées à mes pieds plongent leurs regards pro-

fonds et pensifs dans les miens! Comme ce chien est à la fois doux et sévère pour elles en les surveillant pendant mon absence et en jappant sans leur faire de mal pour les empêcher de franchir le mur de l'enclos! Comme ces abeilles me caressent le visage et les mains de leurs pattes de velours sans jamais me piquer, quand je manie leurs essaims ou que je me couche le dimanche sur l'herbe de leur table, ainsi que nous voilà! Comme ces lapins suivent le soir le chien qui les ramène à la hutte! Comme ces lézards frétillent gentiment jusque sur mes bras et mon cou, et lèvent leurs petites têtes vers mes yeux pour regarder si je me fâche quand ils mangent mon pain! Si vous entendiez nos conversations le soir dans la hutte, quand le chien, les chevreaux et les brebis jouent amicalement entre eux et avec moi comme pour nous désennuyer ensemble! Si vous voyiez ces têtes confiantes appuyées à côté les unes des autres sur mes genoux, et ces yeux qui échangent tant de choses non dites mais comprises avec les miens! Ah! je vous réponds, monsieur, que vous ne pourriez pas m'en vouloir d'aimer aussi ces pauvres bêtes; car l'amour vaut l'amour, monsieur, de si haut et de si bas qu'il vienne. Est-ce que Dieu ne permet pas que nous l'aimions, monsieur? Est-ce qu'il y a plus loin de mes chèvres à moi que de moi au bon Dieu?

Et puis, quand même on me dirait que c'est niais d'aimer les bêtes du bon Dieu et de les rendre heureuses dans leur pauvre condition, c'est plus fort que moi, je n'y pourrais rien. Le cœur est comme l'eau, il coule où il veut.

Mais ne croyez pas que ce soit encore là toute ma simplicité, monsieur; j'en ai bien d'autres. Croiriez-vous que, non content de me sentir cette tendresse et cette compassion pour les bêtes qui remuent, qui sentent et qui ont une âme de leur condition, je m'en sens aussi pour ces arbres, pour ces plantes, pour ces mousses qui ne remuent pas,

qui ne paraissent pas penser, mais qui vivent et qui meurent là, autour de moi sur la terre, et principalement pour celles que j'ai connues, comme ces fougères, comme ces bruyères, au bord de ces roches, dans cet enclos, quand j'étais petit, et surtout encore, ajouta-t-il plus tendrement, pour ces trèfles à fleurs roses et à feuilles pleines d'une goutte de rosée le matin, comme si elles avaient pleuré avec nous pendant la nuit, et qui poussent sur la terre de ceux d'autrefois!

(Il y eut un léger serrement de gorge sensible dans son accent à ces derniers mots. Je ne fis pas semblant de m'en apercevoir. Il continua avec un ton de rustique mais véritable inspiration.)

Oui, monsieur, il n'y a pas une de ces étoiles là-haut, au ciel, qui commencent à se lever dans la demi-ombre, pardessus les roches; pas une de ces cimes de montagnes, pas un de ces mamelons reluisants au soleil couchant, pas un de ces lits de ravines cachés dans les enfoncements de ces gorges avec leur eau qui dort ou qui bouillonne au fond, sous leur nuit, pas une de ces mottes de terre tournées et retournées par ma pioche au soleil, depuis mon enfance, pour lesquelles je ne me sente un fond d'attachement au cœur qui va souvent jusqu'à me faire pleurer quand je les regarde en remontant aux Huttes. « Est-ce donc étonnant, que je me dis quelquefois à moi-même. Est-ce que nous n'avons pas une véritable parenté de corps avec cette terre d'où nous sortons, où nous rentrons, qui nous porte, qui nous abreuve, qui nous nourrit comme une nourrice de ses mamelles? Est-ce que notre chair n'est pas de sa chair? Est-ce que notre sang n'est pas de l'eau de ses veines? Est-ce qu'il n'y a pas entre elle et nous une véritable parenté de corps qui fait que, quand nous prenons dans la main une poignée de sable ou une motte de terre des collines qui nous ont portés, nous pouvons dire à ce grain de sable : « Tu es mon frère ; » et à cette motte de terre : « Tu es ma

» mère ou ma sœur? » Et cette terre ne semble-t-elle pas aussi nous répondre et nous aimer, nous, et nous dire : « Oui, je vous reconnais, vous êtes de moi; chacun de vos » membres et de vos os, c'est moi qui vous les ai donnés! » Je suis glorieuse de vous comme une mère de ses enfants, » comme je suis glorieuse de ce hêtre, de ce sapin ou de ce » châtaignier qu'on vient admirer sur mes pentes! Vous se- » riez des ingrats si vous ne m'aimiez pas, si mon souvenir » et mon image ne vous poursuivaient pas, quand vous êtes » loin de moi, sur d'autres terres, et ne vous rappelaient » pas la nuit, dans vos songes, à la colline qui vous a en- » fantés! » N'est-il pas vrai, monsieur? N'est-ce pas un peu de cela qu'on nomme dans la langue des villes le patriotisme? N'est-ce pas aussi pour cela que les hommes vont en pèlerinage dans des lieux bien éloignés pour visiter la terre où ont vécu autrefois des hommes plus grands qu'eux, des noms plus fameux ou plus saints que les autres, et pour baiser la poussière de leurs pas sur le sol des montagnes qui les ont portés? Excusez-moi, monsieur, je parle comme un ignorant; mais vous me demandez ce que je pense, il faut bien vous le dire.

Eh bien, il y a des moments, les dimanches dans la saison, où, couché au soleil, sur cette terre qui sent et semble me rendre les battements de mon cœur, embrassant de mes deux mains des poignées d'herbe, le visage tout enseveli dans les mauves et dans les trèfles de ce petit enclos, au bourdonnement de ces milliers d'insectes dans mes oreilles, au souffle de cette foule de petites fleurs invisibles du printemps dans les mousses, je sens des frissons de vie et de mort sur tout mon corps, comme si le bon Dieu m'avait réellement touché du bout d'un de ces rayons de son soleil; comme si mon père, ma mère, mes sœurs, et tous ceux et toutes celles que j'ai aimés, se ranimaient et palpitaient sous l'herbe, dans cette terre, pour me reconnaître et pour m'attirer dans leur sein. Oh! qui est-ce qui

n'aimerait pas, monsieur, une terre où l'on a déposé son trésor, et qui vous le garde pour la résurrection?

(Une grosse larme roula sans qu'il la sentît sur sa joue. Je vis qu'il y avait un amour dans cet amour; quelque culte particulier et de l'espérance dans ce culte universel et pieux de la création.)

Moi. — Mais, aimant comme vous l'êtes, Claude, cette solitude sans femme, sans enfants, sans voisins sur ces hauteurs, où le vent seul monte avec vous, ne vous attriste-t-elle pas?

Lui. — Non, monsieur, bien au contraire : je suis triste quand je suis en bas; je redeviens gai et content dès que je remonte. Les hommes font trop de bruit pour mon faible esprit, qui ne s'entend lui-même que dans le silence; ce bruit chasse le bon Dieu d'auprès de moi; il me semble que je ne suis pas tant dans sa compagnie, quand je suis au milieu des villages. Je crois vraiment que le bon Dieu aime mieux les montagnes.

Moi. — Pourtant il a fait les vallées et les plaines aussi.

Lui. — C'est vrai; mais les montagnes sont plus près du ciel.

Moi. — Mais n'y a-t-il pas, Claude, une autre raison que vous ne me dites pas, et qui fait que vous vivez seul ici avec vos chevreaux et vos brebis, et que vous faites tous les jours deux lieues pour descendre et deux lieues pour remonter à votre ancienne maison?

Lui (en se levant et en regardant les tombes vertes). — C'est vrai, monsieur; mais de ça, n'en parlons pas : ça vous ferait peine, et à moi aussi. Voilà le soleil qui est tout à fait couché derrière la montagne où vos bois noircissent. Vous n'aurez que le temps de redescendre avant la nuit noire dans la vallée.

Moi. — Je l'avais oublié en causant avec vous, Claude; quand on a découvert une bonne source à l'ombre, en

marchant dans ces solitudes, on s'y oublie quelquefois plus que l'heure ne le voudrait. J'ai fait comme cela aujourd'hui. Je vous pardonne d'avoir laissé mon ouvrage; pardonnez-moi à votre tour d'avoir dérangé votre repos du dimanche. Je reviendrai encore, si cela ne vous fait pas d'ennui, parler avec vous, de temps en temps, de Dieu, et même le prier avec vous, dans votre langue, Claude. Car je suis bien loin de vivre en entretien perpétuel avec lui comme vous; bien plus loin encore de lui garder dans mon âme un sanctuaire aussi pur et aussi vide des vanités humaines que celui qu'il s'est préparé dans votre solitude et dans votre repos. Mon âme court avec le flot d'une vie agitée et bruyante : tout ce qui court écume; mais, sous cette écume de la surface de ma vie, j'ai gardé cependant, comme ces coupes de rocher au fond de votre ravin, quelques gouttes claires des eaux de mon âme, où j'aime à réfléchir un coin du ciel, à contempler comme vous ces ombres flottantes de Dieu. Je ne le sers pas comme vous de toutes mes forces; cependant je l'aime et je le prie de tout mon cœur et de toute mon intelligence. Quelquefois même je lui chante des hymnes. Mais mon cantique ne vaut pas le vôtre, Claude; mes cantiques sont des mots qui remplissent l'oreille; les vôtres sont des actes qui servent les hommes... Je ne suis digne de votre entretien que par le goût que j'ai toujours eu pour les âmes où Dieu habite dans la simplicité et dans la vertu. A revoir donc, quand le hasard ou la chasse me ramènera aux Huttes.

Je sortis de l'enclos; il m'accompagna jusqu'au seuil des Huttes. Son chien, ses moutons, ses chevreaux, les lapins eux-mêmes le suivirent comme s'il les avait rappelés. Ces animaux apprivoisés avaient l'air de lui faire cortége et de comprendre son amitié pour eux. Je n'aurais pas été étonné de le voir suivre par les abeilles et par les insectes de l'enclos. Cet homme aurait apprivoisé les rochers et les arbres. Toute la nature animée ou inanimée

et lui, ils semblaient s'entendre, vivre et s'aimer dans une mystérieuse et pieuse intelligence aux pieds de leur Dieu.

CHAPITRE V

Je redescendis dans un recueillement intérieur pareil à celui que j'emportais dans mon enfance en sortant des entretiens de ma mère, le soir, dans le jardin où elle faisait ses méditations pieuses sur Dieu, tout haut, avec ses petits enfants. J'entendais dans mon âme les paroles simples, quoique si pleines de sens divin, de ce pauvre disciple de la solitude. Le timbre même de sa voix résonnait dans mon oreille comme le timbre de ces cloches des villages élevés des Alpes, qui résonnent au-dessus des brouillards de la vallée, et dont l'unique fonction est de relever dans les âmes la pensée de Dieu, le *sursum corda* des bûcherons, des faucheurs et des pasteurs des montagnes. Je me sentais meilleur, plus chaud de cœur et plus incliné vers le bien, rien que pour avoir approché quelques instants de ce foyer de berger caché derrière ces buissons et ces roches. Chaque homme a une atmosphère qui l'environne et qui répand autour de lui de bonnes ou de mauvaises influences, de la chaleur ou de la glace, selon que son âme est plus ou moins tournée en haut et reflète plus ou moins de divinité en lui. La répulsion et l'attrait ne sont que le sentiment de cette atmosphère des hommes sur nous. Les uns nous attirent comme l'aimant, les autres nous repoussent comme le serpent, sans que nous sachions pourquoi. Mais la nature le sait, elle; peut-être faut-il écouter ces répulsions ou ces attraits comme des sensations et des avertissements du sens de l'âme. Souvent l'attrait révèle une vertu cachée; la répulsion, un vice enfoui dans les êtres qui nous l'inspirent. Les âmes aussi ont leurs physionomies : on ne les analyse

pas, on les éprouve. Qui ne s'est pas dit, en approchant de certains hommes : « Je me sens meilleur auprès de lui ? »

Je contins toute la semaine mon impatience de revoir Claude et de causer à mon aise avec lui, dans la crainte de le déranger de son ouvrage pendant les jours de travail, et de nuire ainsi aux bonnes œuvres dont il remplissait ses journées pour le prochain. Mais le dimanche venu, je remontai, pour ainsi dire instinctivement, aux Huttes, et je trouvai Claude à la même place où je l'avais laissé dans l'enclos. Seulement, il n'était pas endormi cette fois au soleil, au milieu de son herbe en fleur. Il avait fauché sa maigre pelouse pendant la semaine. Il achevait de relever avec le râteau le foin sec et odorant en petits monceaux qu'il rapporterait, à son heure, à l'abri dans sa cabane, pour nourrir ses bêtes l'hiver. Comme il y avait eu de fortes rosées le matin, il craignait pour la soirée et pour le lendemain quelque pluie d'orage, et il entassait sa fenaison pour qu'elle ne fût pas délavée par l'eau. Il parut me revoir avec plaisir. Je déposai ma veste de chasse sur une pierre, et je l'aidai à achever son ouvrage comme si j'avais été du métier. Il ne fit aucune façon pour m'en empêcher. Avant midi, tout le foin était amoncelé çà et là sur la pente tondue du petit pré. Il m'offrit un morceau de son pain de seigle et un de ses petits fromages de chèvre, assaisonnement du paysan dans toutes nos montagnes. Je rompis avec plaisir ce pain de mon enfance avec lui. Le repas, arrosé de l'eau glacée de la source, puisée dans une gourde, et du jus de quelques cerises précoces, piquées du ver et tombées de l'arbre avant l'heure, accrut entre nous la familiarité. Quand on a bu et mangé ensemble, on est compère dans la langue et dans les mœurs du pays. Nous nous assîmes sous un des monceaux de foin, dont le sommet donnait un peu d'ombre à nos têtes, et nous reprîmes la conversation du dimanche précédent.

Moi. — Vous ne m'avez pas dit, Claude, comment ce

hameau des Huttes, dont vous êtes aujourd'hui le seul habitant, avait été ainsi abandonné aux ronces et aux lierres; et comment tous les hommes, toutes les femmes et tous les enfants s'en étaient écoulés, comme l'eau qui fuit d'une écluse quand un orage emporte la digue en laissant le poisson mort dans le sable sec au fond. Vous ne m'avez pas dit non plus qui est-ce qui avait anciennement roulé ces grosses pierres brutes autour de cette petite enceinte de terre plus profonde, construit cette croix à trois pierres, et élevé ces cinq ou six monticules de gazon que vous ne fauchez pas comme le reste, et qui ressemblent tant à des tombes du cimetière de Saint-Point, que je vois verdoyer sous ma fenêtre.

Lui. — Que voulez-vous que je vous dise, monsieur? La terre parle bien d'elle-même. Là où l'on voit le dos d'un sillon, on peut bien dire qu'il y a eu un épi et un coquelicot, n'est-ce pas? Là où l'on voit des sépultures, on peut bien dire qu'il y a eu des hommes et des femmes. Cet enclos était autrefois le cimetière des Huttes. On l'avait choisi parce que c'est le seul endroit de la montagne où la terre a assez de profondeur pour couvrir une bière. D'ailleurs, on ne la creusait pas souvent, puisqu'il n'y avait que trois maisons qui ne faisaient qu'une famille. Tous les dix ou quinze ans peut-être, on y couchait un vieillard ou un enfant des Huttes. On cultivait tout alentour, en respectant seulement la motte de terre du dernier couché, comme dans nos cabanes on met le berceau à côté du lit. J'ai entendu mon grand-père raconter bien des fois comment il avait vu, dans son enfance, bâtir la grosse croix avec ces trois pierres que trente hommes d'à présent ne placeraient pas les unes sur les autres. Ils trouvèrent la première plantée telle que la voilà dans la terre, comme le tronc d'un châtaignier sans tête, de mille ans, cassé par le vent à la naissance des branches. On ne sait pas si c'est un os de la terre qui a percé la peau, ou bien si c'est une roche qui

s'est fait un trou profond à cette place en tombant elle-même du haut de cette crête. Ça leur a donné l'idée d'en mettre une en travers sur celle-là, et puis une autre plus courte en haut, pour faire une croix qui fût vue de loin par les bergers et par les chasseurs, au-dessus des neiges. Ils amoncelèrent de la terre en forme de chemin, depuis les roches que vous voyez là-haut jusqu'au niveau du sommet du tronc de la croix. Alors ils firent glisser sur ce chemin artificiel la seconde pierre, et de même pour la troisième. Puis ils démolirent la chaussée de terre qui leur avait servi d'échafaudage, et personne ne put comprendre après comment ces trois roches, élevées en l'air au-dessus de tout le pays, avaient pu se dresser, s'enchâsser et se tenir ainsi debout en croix toutes seules. « Les habitants d'en bas, disait mon grand-père, nous méprisent pendant que nous vivons, mais nos morts auront toujours plus d'ombre qu'eux. » Voilà comment ça fut fait, monsieur, et depuis ce temps deux générations de la famille se sont couchées sous l'arbre de pierre qu'elles se sont planté.

Moi. — Mais vous, Claude, si vous continuez à vivre seul ici, qui est-ce qui vous y couchera à votre tour? Il n'y a plus de mains après vous pour vous creuser votre dernier lit.

Lui. — Oh! que si, monsieur, il y a de bonnes âmes dans les hameaux où je travaille, allez! Et quand j'ai rendu service à une maison, je leur dis : « Je vous tiens quitte pendant que je vis; mais quand je serai mort je ne vous tiens pas quitte de vos prières. Je vous ai bâti une maison pour votre vie; vous me creuserez bien ma maison pour mon éternité, n'est-ce pas? » Et nous rions, et ils me le promettent, monsieur. Je ne suis pas en peine; je serai bien couché là où j'ai marqué ma place si souvent des yeux.

Moi. — Et où est votre place, Claude?

Lui (en me montrant le monticule le plus rapproché et

où l'herbe était foulée par la place de deux genoux). — Là, monsieur.

Moi. — Et pourquoi là plutôt qu'ailleurs, mon pauvre Claude? Le bon Dieu ne sait-il pas nous retrouver partout?

Lui. — C'est vrai, monsieur; mais c'est que je veux qu'il me retrouve si près d'une autre qu'il ne puisse pas nous séparer.

Moi. — Vous avez donc votre idée ensevelie avant vous sous cette terre?

Lui. — Oui, monsieur, mon idée et mon cœur aussi.

Moi. — Cela tient sans doute à toutes vos autres idées et à toutes les racines de votre cœur ; si je ne craignais pas de le faire saigner en y touchant, je vous demanderais de m'expliquer ce mystère en me racontant un peu de votre vie.

Lui. — Que voulez-vous que je vous raconte, monsieur? Nous n'avons pas de vie, nous autres; nous n'avons que notre état et notre pain à gagner. Un coup de marteau sonne comme l'autre, un morceau de pain a le goût de l'autre. Qu'y a-t-il là pour vous intéresser?

Moi. — C'est vrai ; votre état est uniforme, et votre pain est toujours pétri de la même pâte. Vous n'avez pas d'aventures, mais vous avez un cœur et une âme. C'est l'histoire de votre cœur et de votre âme dont je voudrais savoir quelque chose, voyez-vous, afin de comprendre comment vous avez été rendu par le temps si tendre et si compatissant aux affligés, et afin de glorifier le bon Dieu dans cette simplicité d'une âme obscure comme dans la sublimité d'un grand génie.

Lui. — Eh bien, monsieur, puisque c'est pour louer le bon Dieu, je n'ai rien à vous refuser en son nom ; je vais tout vous dire : ça ne sera pas plus long que le temps de voir le soleil traverser la vallée et aller du clocher de Saint-Point aux bords des sapins que vous avez plantés tout en haut de votre bois.

CHAPITRE VI

Claude parut chercher un moment sa mémoire dans ses yeux levés vers le firmament au-dessus de la croix noire, et il me dit à peu près littéralement ceci :

« Notre hutte était la hutte au-dessous de laquelle j'habite aujourd'hui dans ce qui faisait autrefois l'étable. Vous me direz : « Pourquoi n'avez-vous pas relevé la maison, » et couchez-vous dans l'appentis, qui est humide et obs- » cur comme une cave? » Je vais vous l'avouer, monsieur : c'est que pour rebâtir la chambre sur le rocher, pour relever les murs, pour refaire le plancher et le toit, il aurait fallu couper et arracher le lierre qui s'est mêlé, depuis le malheur de notre famille, avec les pierres, les solives, les poutres, et qui a repris son bien où il l'a trouvé. Ce beau lierre, quand je l'ai revu comme ça, à mon retour, m'a fait l'effet d'un manteau que l'amitié de la steppe avait jeté sur la ruine de notre bonheur. J'ai dit : « Je ne te toucherai » pas ; il y a assez de place pour nous deux maintenant sur » cette roche. Garde le dessus, je prendrai le dessous, et » les merles nicheront et siffleront en paix dans tes » grappes. » Voilà, monsieur; je vous le dis bêtement tel que l'ai pensé. Un pauvre homme seul, voyez-vous, ça s'attache à tout, et ça aime tout ce qui vous aime.

» Mon père s'appelait Benoît la Hutte; ma mère, je n'ai jamais su son nom de maison : on l'appelait *la mère*. Ils étaient cousin et cousine, frère et sœur, beau-frère et belle-sœur, oncle et tante, neveu et nièce avec tous ceux et toutes celles des deux autres huttes dont vous avez vu les décombres en monceaux et les petits vergers en genêts et en friche en montant vers chez nous. Le creux de la gorge, la pente de la montagne, les bruyères, les genêts et l'enclos où nous

sommes étaient toujours restés indivis entre les trois maisons de proches parents. Chacun prenait un champ ou l'autre, et le cultivait pour avoir le seigle ou les pommes de terre de l'année. Les bêtes paissaient où elles voulaient en commun. Quand venait la saison de battre les châtaigniers, les hommes et les garçons montaient sur les arbres, les femmes et les jeunes filles se tenaient dessous pour les ramasser. On faisait trois sacs de la récolte plus ou moins égaux, selon le nombre des enfants de chaque maison, et chacun prenait le sien. Voilà comment on vivait aux Huttes, monsieur. Il y avait un des trois cousins pères des familles qui était coquetier, et qui allait vendre et acheter des châtaignes et des prunes par les hameaux et dans les foires. L'autre était rémouleur; il partait après la moisson avec sa meule de grès montée sur quatre fins montants de sapin, et avec sa manivelle de fer sur son dos. Il allait aiguiser les serpes, les faux et les couteaux devant les maisons pendant l'automne et pendant l'hiver. On lui donnait la soupe et une place dans le grenier à foin chez les pratiques, et il revenait avec quelques sous dans sa bourse de cuir à la fonte des neiges. Quant à mon père, pour aider notre mère à vivre et à nous habiller, il allait, comme moi, tirer ou tailler de la pierre dans les carrières des hameaux de Saint-Point. Il revenait tous les soirs pour souper avec la mère et avec nous autres enfants; car il aimait tant sa femme et sa maison qu'il disait :

« Je ne pourrais jamais être coquetier comme Bap-
» tiste, ou rémouleur comme François; car, lorsque je ne
» vois pas, de la carrière où je travaille, le toit de la hutte
» qui fume quand ma femme met le faget au feu, le temps
» me dure et il me semble que le monde est trop grand. »

« Ah ! c'était un bien brave homme et un homme si doux, si doux, bien qu'il maniât toujours le pic et les pierres, que le soir, quand il nous asseyait tout petits sur son tablier de peau, mon frère, mes sœurs et moi, nous

aimions presque autant ce tablier que celui de notre mère.

» Un malheur arriva à la maison justement à cause de la trop grande bonté de notre père. Un jour, mon frère, qui était plus âgé d'un an que moi, était descendu à la carrière. C'était l'automne, il faisait froid. Le pauvre enfant avait allumé un petit feu de fougères sèches pour chauffer ses petites mains contre la flamme. Mon père lui dit : « Prends garde, Gratien, de ne pas toucher à une pous- » sière noire qui est là dans un papier auprès de mon car- » nier; elle saute aux yeux quand on l'approche du feu. » Mais le pauvre enfant, qui n'était jamais grondé, voulut voir comment cette poussière noire sautait aux yeux. Il alla en prendre une pleine main pendant que mon père ne faisait plus attention à son petit, tout occupé de son ouvrage. Il la jeta sur le brasier; la poudre lança une grande flamme et l'aveugla. Depuis ce temps, Gratien n'y voyait plus pour se conduire. Ses yeux étaient clairs et beaux tout de même. La poudre ne lui avait brûlé que la vue. Vous ne l'auriez pas dit aveugle, mais il n'y voyait que le soleil dehors et le feu à la maison. Ce fut un bien grand malheur dans les Huttes. Tout le monde vint pleurer avec ma mère. L'enfant avait sept ans. Il ne pouvait plus se conduire. Il était toujours pendu au tablier de notre mère, à la main de son père ou à la mienne. Notre pauvre père eut tant de chagrin d'avoir été cause du malheur, qu'il en prit le crèvecœur, comme on dit dans le pays, et qu'il en mourut l'hiver d'après.

» Ma mère avait bien du mal à nous nourrir, bien qu'elle fût jeune encore et ouvrière, et qu'elle fît autant d'ouvrage qu'un homme avec la pioche, avec la serpe ou avec le râteau. Mais moi, mon frère aveugle, une petite sœur à la mamelle et une femme de trente ans, quoique sobres, c'étaient bien des dents autour d'un pain. Ça me faisait de la peine de voir cette pauvre femme couper des fagots, les porter sur son dos à la maison; sarcler le seigle, faucher le pré, lier les gerbes, les battre avec le fléau devant la cour :

pétrir le pain, allumer le feu, cuire la soupe, mener Gratien par la main et donner encore à teter à la petite. Ajoutez qu'à ce moment, pour comble de misère, la fièvre prit dans les Huttes et emporta le rémouleur, sa femme et ses enfants. Il ne resta rien chez lui qu'une de ses filles du même âge à peu près que moi qu'on appelait Denise. Le coquetier, effrayé par la maladie qui avait ravagé les Huttes, démolit sa maison pour emporter les planches et les tuiles, et alla se rebâtir une chambre avec une boutique auprès de l'église, sur le bord du chemin du village, où le commerce allait mieux. On ne pouvait pas laisser une enfant de onze à douze ans toute seule auprès du foyer de ses parents morts. Ma mère alla la chercher et l'amena auprès de nous à la maison. La maison vide du rémouleur devint la demeure des hirondelles et des lézards. Elle s'écroula hiver par hiver comme vous l'avez vue. Denise y allait seulement quelquefois, les dimanches d'été, s'asseoir sous le cognassier ou cueillir les grains rouges du houx, qu'elle appelait les colliers de sa mère, et pleurer sur le pas de la porte où personne n'entrait ni ne sortait plus. Gratien la suivait toujours; car ma mère avait dit à Denise « Je te » donne en garde le petit aveugle pendant que je serai aux » champs. Tu auras soin qu'il n'aille pas tomber dans » l'abîme. » Et ces deux enfants ne se quittaient plus.

» Ça me faisait honte et peine de voir tant de travail, tant de misère et tant de bouches à la maison. Je me sentais déjà courageux et fort. Je dis à ma mère : « Le champ » de seigle est maigre, les châtaigniers n'ont guère de *chatons* cette année ; donnez-moi les outils de mon père. » Elle me les donna en pleurant de les revoir. Je descendis aux hameaux d'en bas, et je dis : « Qui est-ce qui veut que » je tire de la pierre pour lui ? Je travaillerai rien que pour » mon pain. » Quelques-uns me dirent : « Va à la carrière, » nous verrons si tu vaux ton pain. » Je commençai à travailler pour l'un et pour l'autre. Afin de prolonger mes

journées, je couchais sous quelques planches qu'on m'avait prêtées pour m'échafauder contre le rocher, ou bien dans l'écurie, dans la crèche des bœufs. Je ne remontais que le samedi soir aux Huttes, et je rapportais à ma mère le peu de liards que j'avais gagnés et le peu de pain que j'avais épargné dans la semaine. Ma mère m'embrassait et me disait : « Quel malheur que tu n'aies pas les bras! car tu as » le cœur de ton père. » J'allais aux champs avec Denise et Gratien, pendant qu'elle berçait notre petite sœur ou qu'elle faisait les gaufres de sarrasin pour le souper du dimanche. Ça dura comme ça trois ou quatre ans. Je devenais fort, les pierres m'obéissaient comme des mottes de foin. Je ne me contentais plus d'en tirer des carrières pour les murs ; je commençais à en tailler à mon idée pour les portes et pour les fenêtres, à la boucharde et à vive arête, et même j'y marquais quelquefois, en façon de bas-relief, une rose ou une tulipe avec leurs tiges et leurs feuilles ouvertes, une poule, un coq, un chat ou un chien, selon que la pierre était destinée au jardin, à l'étable, au poulailler, à la cour ou à la chambre de la maison. C'est un bon maître que la faim, monsieur, et surtout la faim de sa mère, de ses frères et de ses sœurs. Je n'en ai jamais eu d'autres, et pourtant allez voir ici ou là, dans le pays, on vous dira encore : « Qui » est-ce qui a taillé cette porte de grange ou cette lucarne » de pigeonnier? C'est le petit Claude avec son ciseau et » son maillet. » Je taillais aussi des bancs de pierre pour asseoir les vieilles femmes et les enfants à côté des portes dans les hameaux, et j'y mettais le nom du père de famille, ou bien des auges de grès pour faire boire le bétail auprès des fontaines, et j'y dessinais une tête de bœuf, avec ses gros yeux et ses cornes, qui semblait sortir de l'auge après avoir bu.

» Tout cela m'avait fait une petite renommée dans la montagne, monsieur, et, bien que je n'eusse que dix-sept ans, j'aurais gagné aisément ma vie rien qu'à la pierre.

Mais, dans les moments de semaille, de fauchaison, de battage des orges, je remontais et je faisais encore tous les gros ouvrages avec ma mère et avec Denise.

» C'étaient là mes jours de fête, à moi : j'aimais tant ma mère, tant mon pauvre frère aveugle, j'aimais tant aussi Denise ! Et qui est-ce qui ne l'aurait pas aimée, monsieur ? Elle était comme le troisième enfant de la maison, comme la fille obéissante de ma mère. Elle rendait tous les services qu'une bonne servante ou une forte ouvrière auraient rendus à la hutte pour un gage. Mais bah ! il aurait bien fallu lui parler d'un gage ! Quand ma mère lui en parlait quelquefois : « N'est-ce pas un bon gage que votre amitié? lui » répondait la jeune orpheline. Qui est-ce donc qui m'a donné » un abri, une mère et deux frères dans la montagne ? » N'est-ce pas un gage que la place à votre feu et l'écuelle » à votre table, sans parler des soins que vous avez eus de » moi avant que je fusse assez grande pour me rendre ser» viable chez vous ? » Et, si ma mère insistait, elle s'en allait pleurer, la tête dans son tablier, derrière le buisson du jardin. Alors ma mère et Gratien allaient la reconsoler et lui disaient : « Allons, fais donc comme le cœur te dit, Denise ! » et, puisque tu veux perdre ta jeunesse et rester avec de » pauvres gens comme nous, eh bien, reste. » Et on n'en parlait plus pour cette fois.

» C'est que, depuis trois ou quatre ans, elle était devenue le plus beau brin de fille de toute la montagne ; et quand ma mère la conduisait, deux ou trois fois par an, aux jours de fête, voir ses cousines les filles du coquetier dans le village, toutes les filles et tous les garçons qui la voyaient passer se disaient : « C'est pourtant dommage que ça pousse » à l'ombre et que ça ne voie jamais le soleil, comme les » *yeux bleus* (les pervenches) sous les buissons. » Mais elle, elle n'entendait pas seulement ces compliments qu'on faisait tout bas ; elle n'avait pas de vanité comme les jeunes filles des maisons riches ; elle ne savait pas même si elle

était laide ou jolie. Elle marchait la tête baissée et les bras pendants, les yeux sur les pas de ma mère, et, quand quelqu'un lui adressait un mot, elle rougissait sans savoir de quoi comme une cerise, et sa peau frissonnait comme une eau dormante quand un vent vient à courir dessus. Excepté pour notre mère et pour Gratien, qu'elle ne craignait pas, elle était aussi sauvage et aussi craintive que les petits des chevreuils quand ils jouent au bord de nos trèfles le matin et qu'ils rentrent dans le bois au bruit de la rosée qui tombe des feuilles. Même avec moi, monsieur, elle n'était pas si à son aise qu'avec eux, parce qu'elle ne me voyait pas tous les jours comme elle les voyait. Pourtant, nous étions bien aussi ensemble comme frère et sœur ; mais c'est égal, il y avait un peu de différence dans le son de voix quand elle me parlait, dans le coup d'œil quand elle me voyait : sa voix tremblait un peu plus dans son gosier, et son regard se baissait un peu plus sur ses pieds nus. On eût dit que devant les autres elle se sentait enfant, mais que devant moi elle se sentait belle.

» Ah ! c'est qu'elle l'était bien aussi, et qu'elle le devenait de mois en mois davantage, quoique les eaux de la source où elle allait puiser l'eau fussent les seuls miroirs où elle se soit jamais vue. Il fallait la voir les dimanches matin, quand ma mère, assise au soleil levant sur le pas de la porte, la faisant asseoir à côté d'elle, à ses pieds, pour lui peigner ses longs cheveux aussi luisants que l'écorce des châtaignes quand on les sort toutes fraîches de leur écorce d'épines, elle jetait ses deux bras sur les genoux de ma mère, elle couchait après son visage à la renverse sur ses bras nus sortant de sa chemise de grosse toile. Son visage était tout caché dans ses cheveux répandus comme les fils du maïs sur l'épi mûr. On aurait dit un écheveau mal dévidé ou une toison d'agneau brun qu'on vient de laver à la fontaine ; on ne savait plus où étaient sa bouche et son front. Et puis, si une bouffée de vent venait à souffler et en-

tr'ouvrir légèrement cette fine toile, on voyait d'abord sa bouche rose, puis ses joues un peu pâles, puis ses grands yeux bleus tout éblouis du soleil, qui regardaient d'un regard si clair et si doux le visage de la mère, que sa fille, si elle en avait eu, n'aurait pas pu la regarder autrement. Ça nous faisait rire, ma mère et moi, et nous plaignions bien tout bas, en nous-mêmes, le pauvre Gratien de ne pas pouvoir rire de ce qui nous faisait rire et voir ce que nous voyions dans ces moments-là. Il me disait : « Comment est-elle » donc ? Et qu'est-ce que font la mère et Denise, qui vous » fait rire ? » Et je lui disais : « Elle est assise, elle est cou- » chée à la renverse, elle a la tête sur le tablier, elle a le » visage caché dans ses mains, elle a les yeux aveuglés par » ses cheveux, le vent les enlève comme une poignée de » feuilles mortes, le houx lui a laissé tomber une de ses » grappes rouges sur la bouche. » Et ça l'amusait, le pauvre enfant ! Et quand la toilette de Denise était faite, et qu'elle avait mis ses souliers et sa robe de laine noire, nous allions tous les trois nous promener dans les orges, cueillir des coquelicots, ou bien nous asseoir, les jambes pendantes, sous les châtaigniers, au bord du ravin où l'eau sanglote ; car ça plaisait à l'enfant aveugle d'entendre au moins chanter l'eau, tomber les châtaignes oubliées aux branches sur l'herbe au souffle chaud du vent du printemps, ou partir les merles, qui rasaient son visage du vent de leurs ailes en sifflant.

» Mais je la trouvais bien quasi aussi avenante les jours ouvriers, quand elle n'avait ni sa robe des dimanches, ni ses souliers d'été, ni ses sabots d'hiver, ni ses cheveux lissés et bien relevés derrière son cou par son ruban de velours rouge ; son sarrau de laine de mouton noir tissé par elle pendant l'hiver avec la navette, serré autour de sa taille par une agrafe de corne, et qui lui tombait à gros plis jusqu'aux chevilles du pied ; sa chemise de toile de chanvre à courtes manches relevées jusqu'aux coudes, bouffante sur

sa poitrine et attachée sous le menton par deux cordons noués sur le sein ; ses cheveux pendants tantôt sur une épaule, tantôt sur l'autre ; ses pieds nus, quelquefois roses de froid, souvent poudrés de sable et toujours lavés de la rosée des herbes ; ses yeux baissés avec l'ombre de ses longs cils sur la peau ; le visage sérieux, mais les lèvres toujours prêtes à s'ouvrir pour faire reluire ses belles dents, petites, blanches et rangées comme les premières dents des chevreaux. Tantôt le manche d'une pioche sur l'épaule, tantôt un pot de grès sur la tête, rapportant le lait de chèvre à la maison ; tantôt les deux bras tendus et relevés au-dessus de sa tête pour soutenir une gerbe d'herbe plus grosse qu'elle, qu'elle venait de sarcler dans le blé et dans les vignes : les fleurs jaunes, rouges ou bleues, les filaments échappés aux liens lui tombaient sur le front, en lui cachant jusqu'aux yeux. Tantôt un genou en terre devant la maison, trayant les brebis d'une main, pendant que de l'autre elle leur faisait lécher du sel pour les amuser ; enfin, quelque chose qu'elle fît, on ne pouvait pas en ôter ses yeux. Mais quand je l'aimais encore le mieux, monsieur, c'était quand nous allions aux genêts dans la montagne couper des fagots pour l'hiver, et que la mère lui en mettait un sur le dos, long comme un tronc de cerisier avec toutes ses feuilles et toutes ses fleurs au bout pour le *ravaler* en descendant jusqu'à la maison. Vous eussiez dit, en voyant ce visage de jeune fille courbé sous le poids de ce long rameau qui balayait la terre à dix pas derrière elle, en bruissant et en semant ses grappes effeuillées sur sa trace, qu'une fée s'était tout à coup levée de terre pour emporter le tapis du champ où elle avait dormi la nuit ; ou bien vous auriez cru voir un de ces beaux paons que vous avez dans votre jardin, à visage de femme, traînant et déroulant au soleil une longue queue verte avec ses yeux bleus et jaunes qu'il aurait semés sur l'herbe derrière lui.

» Mais elle était bien jolie aussi l'hiver, quand elle allu-

mait les fagots le soir, à la veillée, dans l'âtre, agenouillée devant le gros chenêt de cuivre, et que, la flamme des genêts lui colorant tout à coup son visage pâle, ses joues devenaient toutes roses et toutes transparentes, et qu'on voyait la flamme à travers, tellement qu'on croyait s'y chauffer les yeux comme à un charbon.

» Et ce qui plaisait en elle, monsieur, ce n'était pas tant cette bonne grâce reluisant dans toute sa figure et dans tout son corps, que sa douceur, son obéissance, sa complaisance envers tout le monde, et sa timidité, qui la rendait l'esclave volontaire de tous ceux qui avaient un service à lui demander dans la maison ou dans le champ. Nous l'aimions tous, monsieur, mais les bêtes l'aimaient au moins autant que nous.

» Il fallait voir, quand elle ouvrait la porte le matin pour aller à la fontaine, les poules, les pigeons, jusqu'aux moineaux et aux hirondelles, se réjouir, secouer leurs plumes, s'élancer les uns du toit, les autres des branches des arbres, ceux-ci du perchoir, ceux-là du colombier, pour voler autour d'elle, comme s'ils n'avaient reconnu le jour qu'en la voyant. Il fallait voir surtout les moutons et les chèvres, les agneaux et les chevreaux sortir de l'étable quand elle levait le loquet, enfoncer leurs têtes et leurs cornes dans son tablier, se dresser tout droits contre elle avec leurs pieds sur ses bras ou sur ses épaules, et se disputer une caresse de ses mains, un mot de sa bouche, un brin de ses cheveux à flairer ou à mordre, avant même de penser à se répandre dans les bruyères. Quand ils étaient bien loin, bien loin seuls, sur la crête avec le chien, nous avions beau les rappeler, ils ne venaient pas ; mais s'ils entendaient sa voix à elle, vous les auriez vus tous quitter branches de ronces, ou serpolet, ou trèfles en fleur, et se précipiter en bondissant du haut de la montagne, comme des boules de neige qui auraient roulé jusqu'à ses pieds.

» Pourtant celui de tous qui l'aimait le plus alors et

qu'elle paraissait aussi aimer davantage à cause de son malheur, c'était mon frère Gratien. Depuis que ma mère avait recueilli Denise à la maison, ce pauvre enfant ne l'avait plus quittée, comme si le bon Dieu lui avait rendu la lumière en elle. Denise, de son côté, par suite de cette tendresse de cœur qu'elle avait en elle, s'était attachée à lui par tout le besoin qu'il avait continuellement de ses services et de sa compagnie. Elle était, quoique enfant, comme ces mères de plusieurs enfants qui paraissent n'avoir un cœur et des yeux que pour le plus faible et le plus infirme. C'est encore une bonté de Dieu qui met souvent un contre-poids de bien là où il a mis un poids de mal. Ma mère avait dit à Denise en la prenant à la maison : « Tu auras soin de ton cousin l'aveugle, tu le désennuieras à la maison, tu le mèneras aux champs avec toi, » tu lui apprendras le nom des bêtes, tu le remettras dans » son sentier quand il se trompera de mur, tu le retourneras devant son sillon quand il voudra piocher ou » semarder l'enclos avec nous, tu iras lui chercher une » poignée de chanvre au grenier quand il aura fini de tiller » la sienne. » Denise avait fait ce qu'on lui avait dit, d'abord, toute jeune, par obéissance, et puis, plus âgée, par bon naturel. Ils avaient l'air, lui et elle, de deux jumeaux qui ne se seraient jamais quittés depuis le ventre de la mère.

» Gratien ne pouvait pas plus se passer d'elle, qu'elle de lui. Quand elle sortait le matin à peine vêtue pour traire les brebis et les chèvres, il sortait sur ses pas et il s'asseyait sur le banc de pierre, en face du soleil levant, que j'avais taillé, en m'amusant les dimanches, dans le bloc de roche grise à côté de la porte. Il lui disait : « Denise, » qu'est-ce qu'on voit dans le ciel et dans la vallée? Y a-t-il » du brouillard sur les prés de Bourg-Villain? Les fenêtres » du château de Saint-Point sont-elles fermées sur le grand » balcon? » Ou bien : « Voit-on le monsieur qui marche

» dans les allées avec un livre dans la main, comme autre-
» fois quand j'y voyais clair? Y a-t-il des vaches blanches
» et grasses sur les vergers en pente, derrière les jardins?
» Y a-t-il des nuées roses ou grises autour du soleil? Y
» a-t-il bien des fumées bleues montant des toits des mai-
» sons et se dispersant sur les champs en herbe comme des
» volées de pigeons rabattus par le vent? Les mauves et les
» bouillons-blancs sont-ils en fleur? Les cerises sont-elles
» nouées sur les griottiers? Les épines ont-elles neigé cette
» nuit sous les buissons? Les noisetiers ont-ils leurs chatons
» velus comme le dos des chenilles vertes? Le lilas a-t-il
» ouvert ses grappes suspendues et ses branches comme
» des raisins en fleur? Les agneaux ont-ils toutes leurs
» dents et commencent-ils à quitter les mères et à brouter
» la mousse tendre? Dis-moi donc si le dernier chevreau
» a des taches noires des deux côtés des yeux comme sa
» mère en avait de mon temps, et s'il commence à peler
» l'écorce des jeunes saules avec ses cornes naissantes. »

» Et Denise ne se lassait pas de répondre à tout cela *oui* et *non*, *si* et *mais*, et toujours avec bonne grâce dans la voix et dans le son des paroles, et d'y ajouter tous les petits détails de formes des objets, de lumière dans le ciel, de couleurs sur la montagne et de caractère des animaux qu'elle pensait pouvoir intéresser l'enfant. Et puis elle affectait d'avoir toujours besoin de lui pour toute chose, et de l'employer sans cesse à ceci ou à cela dans son ouvrage. Tantôt elle lui faisait tenir les chèvres par les cornes, pendant qu'elle les trayait; tantôt les moutons couchés à terre, pendant qu'elle tondait leur laine; tantôt les corbeilles sous les châtaigniers, pendant qu'elle ramassait les châtaignes tombées sous la gaule ou sous le vent; tantôt sa pioche, son sarcloir et son râteau, pendant qu'elle montait aux prés devant lui en filant sa quenouille et en le guidant de la voix ou de la main pour qu'il ne manquât pas le pont de planches ou le gué du ruisseau. Elle lui mettait alors le

bout de son tablier dans la main, comme une vraie mère fait à ses petits enfants avant qu'ils marchent seuls. Quand on travaillait la terre avant les semailles, elle lui donnait une pioche et le plaçait au bas du champ, à côté d'elle, pour qu'il crût faire aussi son petit ouvrage avec les autres. Et quand il allait trop à droite ou à gauche dans son ornière, elle le prenait doucement par le coude et le remettait en ligne avec nous. Et, si cette partie du champ était mal retournée, s'il y laissait involontairement des mottes d'herbe ou des pierres, elle ne lui en disait rien, pour ne pas l'affliger, et le lendemain elle repassait elle-même l'ouvrage de mon frère. Au contraire même de lui dire que son travail ne servait à rien, elle l'encourageait comme si c'eût été un bon ouvrier; elle lui disait : « Entre ton ouvrage » et le mien, il n'y a pas de différence, Gratien. » Et elle ne mentait pas, monsieur, car c'était bien elle qui faisait pour les deux.

» Elle avait toujours soin, soit aux champs, soit à la maison, de se tenir à portée de lui pour l'aider en toute chose, lui couper son pain, lui tendre sa tasse, lui remplir son verre, lui faire sa place sur le banc. Quand elle était seule avec lui, on aurait dit, monsieur, qu'elle pensait tout haut pour le mettre de moitié dans sa vie. Il n'y avait pas un lézard dans son trou, une hirondelle sur son nid, une feuille de la treille sur le mur, une mouche sur la vitre, un insecte sur la feuille, une étincelle dans le foyer, qu'elle ne le lui dît, afin que le temps ne lui durât pas, au pauvre affligé, et qu'il crût voir véritablement par ses propres yeux en dedans tout ce qu'elle lui faisait voir ainsi en dehors par sa voix. Aussi il ne s'apercevait véritablement plus du tout qu'il était aveugle quand elle était là, et elle y était tout le jour; seulement, monsieur, sa vue n'était pas perdue, elle était transposée de lui en elle. Elle était ses yeux, elle était son sens voyant et vivant dans un autre être que lui, et aussi cher, plus cher peut-être que s'il eût

été en lui-même. Aussi je crois bien que si on lui avait dit : « Que veux-tu, Gratien, qu'on te rende les yeux ou qu'on » t'ôte Denise? » il aurait répondu : « Gardez mes yeux, » j'aime mieux voir par elle que par moi. Je vois aussi » bien, et j'ai sa voix et sa compagnie par-dessus. »

» Aussi fallait-il voir comme la voix de Denise le faisait aller, venir, se tourner, se lever, se baisser, s'asseoir, marcher, suivre ou s'arrêter comme par un ressort intérieur qui aurait reçu son mouvement du même doigt en elle et en lui. Et il faut être juste, monsieur, l'habitude de parler amicalement et doucement, avec compatissance, à cet affligé, avait donné à la voix de Denise, dès son enfance, un son, une amitié, une tendresse, un tremblement doux et retentissant au cœur que je n'ai jamais entendu dans une seconde voix de fille ou de femme pendant ma vie. C'était comme le tintement gai et triste à la fois de la cloche de Saint-Point, quand elle a fini son carillon au baptême des enfants, et qu'elle se perd en montant du fond de la vallée et en faisant légèrement frissonner les feuilles de frêne jusqu'ici. Encore la cloche de l'église n'a pas de cœur au fond de sa musique; mais au fond de chaque parole de Denise il y avait comme un battement sonore de son cœur qui vivait, qui sentait et qui chantait dans la voix. Je pense que les anges gardiens dont on parle au village ont une parole à peu près comme ça quand ils parlent aux petits enfants endormis dans les berceaux, ou aux pauvres agonisants dans leurs derniers rêves aux portes du paradis.

» Quelquefois Gratien, après qu'elle lui avait dit toutes choses autour d'elle et de lui, et qu'il avait l'air de réfléchir sur tous les objets qu'elle lui avait décrits, disait à Denise : « Mais toi, Denise, dis-moi à présent comment tu » es. Je t'ai bien vue quand j'avais mes yeux et que tu venais, pendue au tablier de ta mère, apporter la soupe à » ton père qui aiguisait les pioches, les faux et les serpes

» devant les maisons. Mais, depuis, je ne sais plus comment » tu es faite, et, hormis ta voix et ta main douce, je ne » connais rien de ton visage à présent. Je voudrais pourtant » bien me le représenter. Aussi, vois-tu, ça me tourmente » l'esprit, de ne pas te voir comme je t'entends ; car pour » tout le reste ça m'est égal, je le vois assez par tes yeux. »

» Et alors, monsieur, pour badiner et pour le contrarier un moment en passant le temps, Denise lui disait : « J'ai » les cheveux rouges comme le poil de l'écureuil que nous » avions pris sur le nid, dans la sapinette, quand j'étais en- » fant. J'ai les yeux pas plus grands que ces petites fleurs » qui regardent sous l'herbe, dans les buissons ; ils sont gris » et sombres comme l'eau du ravin quand elle est à l'ombre » et que les feuilles mortes commencent à y tomber. J'ai la » peau du visage toute marquée de taches de rousseur et » toute brunie par le soleil. J'ai ceci, j'ai cela, et puis ceci » et puis cela encore, » jusqu'à faire d'elle une laide image au pauvre garçon, en se mettant les mains sur les lèvres pour qu'il ne l'entendît pas sourire tout bas.

» Mais lui disait : « Ça n'est pas possible, tu es une trom- » peuse ! Ta voix et la peau de tes mains ne disent pas ce » visage-là. Tu veux m'attraper ou tu veux rire, Denise ; ça » n'est pas bien ; tu sais qu'il ne faut pas badiner avec les » aveugles, parce qu'ils ne peuvent pas voir si on dit vrai » ou faux. » Puis, se tournant de mon côté en entendant rire la jeune fille : « Dis-moi, Claude, comment elle est. » Et alors je lui disais : « Elle a les cheveux de la couleur des » feuilles mortes quand le vent les fait miroiter au bout des » branches, au mois d'octobre, après les gelées ; elle a les » yeux brillants comme des morceaux de vitres du château, » quand le soleil du matin les traverse pour entrer dans les » chambres pleines de choses qui reluisent et qu'on ne peut » pas regarder sans s'aveugler : elle a la peau vermeille et » changeante comme les pommes d'été que notre oncle le » coquetier allait vendre dans les villages, et que nous ra-

» massions pour jouer sur la porte, quand il en roulait une
» de ses paniers. Elle est grande comme la porte de la
» maison, sous laquelle elle est obligée de baisser un peu
» la tête quand elle entre ou sort pour son ouvrage. Elle a
» les pieds et les mains aussi polis et aussi blancs que les
» cailloux de notre fontaine; elle marche, pieds nus, aussi
» fièrement et aussi gracieusement qu'une dame qui tra-
» verse une église et qu'on regarde passer dans ses beaux
» souliers. Elle a le cou élancé, rond et mouvant comme
» celui des pigeons quand ils se becquètent les ailes sur le
» toit. Elle a les lèvres comme des feuilles d'œillet, et les
» dents comme des pepins de pommes avant qu'elles soient
» mûres. Elle a l'air doux comme notre mère, fidèle comme
» notre chien quand il nous regarde. »

» Alors elle devenait toute rouge de honte ou de plaisir, monsieur, sans savoir de quoi; car pour de la vanité, elle n'en avait pas plus qu'un oiseau qui se peigne au soleil pour faire reluire ses plumes, et elle se cachait le visage dans les deux mains pour rire. Et Gratien lui disait : « Mé-
» chante! pourquoi veux-tu m'attraper ? Ce n'est pas l'em-
» barras, pourtant, j'aimerais autant que tu fusses bien laide,
» parce que les garçons de Saint-Point ne te regarderaient
» pas quand tu vas à la fête, et que tu ne quitterais pas les
» Huttes pour te marier un jour en bas. »

» Et il devenait sérieux, et nous parlions tous trois d'autre chose.

CHAPITRE VII

» C'est ainsi que nous approchions, tous les trois, de l'âge où, les enfants du coquetier, ceux du rémouleur et nous-mêmes ayant atteint l'époque de notre majorité, on ferait le partage du domaine commun de la montagne qui, comme

je vous l'ai dit, n'avait jamais été partagé jusqu'alors. Cela donnait bien à penser à notre pauvre mère. Elle nous disait en battant les châtaigniers : « Qui sait si celui-ci sera en-
» core à nous dans deux ans ? C'est pourtant le père de mon
» grand-père qui l'a élevé, et il donne tous les deux ans
» plus que la charge d'un mulet de châtaignes. » Elle nous disait, en semant l'enclos de maïs ou de pommes de terre : « Qui sait si ce sera nous qui le récolterons ? Il a pourtant
» bien bu de la sueur de votre pauvre père et de la mienne
» depuis l'année de notre mariage ! Et, si chacun reprenait
» ce qui est à soi dans la terre qu'on a cultivée quarante étés
» et quarante automnes, il y a bien de ces mottes de terre
» qui reviendraient à ceux qui les ont retournées comme on
» retourne son propre lit. » Elle nous disait, en s'asseyant le dimanche près de la source que vous voyez là, dans le cresson, sous la pierre en voûte : « Qui sait si elle coulera
» le printemps qui vient du côté de notre pré ou du côté du
» pré des autres? C'est pourtant votre père qui l'a trouvée
» un jour en creusant un trou en terre pour y planter un
» frêne, qui a bâti ce bassin pour l'appeler et la retenir, afin
» que le bétail y pût aller boire en rentrant des genêts, et
» qui lui a creusé ces rigoles où elle s'en va comme d'une
» écumoire se répandre sur toute la pente du verger et se
» perdre là-bas, dans le creux, parmi les osiers et les
» joncs. »

» Et on voyait que cette idée la tourmentait toujours de plus fort en plus fort, à mesure que l'année du partage avançait, comme l'ombre de cette roche avance, sans qu'on la voie marcher, vers nos pieds.

» Gratien paraissait s'en occuper encore plus qu'elle ; mais ce n'était pas à cause des châtaigniers, du champ d'orge ou de la source. Il ne connaissait tout cela que de nom. Un rayon de soleil sur son corps et le pas ou la voix de Denise autour de lui, c'était tout son domaine, à ce brave garçon. Qu'est-ce que lui faisait le reste du monde ?

Il aimait bien ma mère et moi aussi ; puis voilà tout. Quel dommage que ce malheur lui fût survenu à l'âge de huit ans ! Il eût été maintenant un fort ouvrier, un bon laboureur ; ou bien il aurait pris un état comme moi : il aurait rougi et tordu le fer sur l'enclume pour faire des clous, des cercles de roue aux chars, des dents aux herses, des socs luisants aux charrues dans les villages d'en bas. Ou bien encore il se serait fait tisserand, car il avait bien des goûts de jeune fille dans le caractère : il aurait lancé et relancé la navette toute la semaine dans la cave, en dessous de la maison, et le dimanche il serait descendu, son aune à la main et son rouleau de toile grise sur l'épaule, reporter aux ménagères le poids du fil qu'elles auraient filé. A le voir, monsieur, on n'aurait pas dit que le feu avait rien éteint dans ses yeux. Ils étaient bleus comme ceux de Denise ; seulement on n'y lisait pas sa pensée si profonde ; on ne la voyait que sur les coins de sa bouche, qui étaient mobiles comme ses impressions, et qui étaient un peu tristes, quoique habituellement souriants. Ses traits étaient fins, sa peau blanche, ses mains petites et délicates, son corps élancé, grêle et un peu voûté, comme celui d'un enfant à qui on a bandé les yeux par divertissement, et qui tend ses bras en avant pour s'appuyer à tâtons et chercher sa route. A cela près, monsieur, il était plus avenant et plus gracieux de visage que bien des garçons de la montagne, et puis il avait un parler si doux et si tremblant qu'on aurait dit qu'il priait ou qu'il remerciait toujours. Point exigeant avec cela, monsieur. Il restait sur la pierre de la fontaine, sur le banc de la porte, sur la racine du châtaignier ; là où on lui disait d'attendre, il attendait sans jamais se fâcher. Bien des femmes auraient pu l'aimer, croyez-moi ; car elles aiment un enfant qui ne peut pas se passer d'elles.

» Quant à moi, monsieur, je n'avais ni les mêmes yeux, ni les mêmes cheveux, ni le même caractère. On aurait dit

que notre mère nous avait rêvés, pendant qu'elle nous portait, de deux bois différents : lui de saule, moi de sapin. Il était souple comme l'un, j'étais droit et sombre comme l'autre; j'avais les cheveux noirs comme j'ai les yeux, le visage long, les couleurs pâles, les joues velues de poil follet, les lèvres plus souvent fermées qu'ouvertes, les bras bien découplés pour mon ouvrage, le regard souvent songeur, comme si j'avais perdu quelque chose que les étoiles me gardaient, comme me disait Denise en se raillant doucement de moi. Enfin, monsieur, j'étais pensif, quoique jeune. Je n'aimais pas la compagnie autant que mon frère. Je ne me trouvais content que tout seul dans ma carrière, ou bien avec ma mère, mon frère, ma petite sœur et Denise. Excepté eux, quand je voyais passer quelqu'un au bord de mon chantier, je me mettais à siffler pour qu'il ne me parlât pas, et quand une fille dans la montagne prenait un sentier pour venir vers moi, j'en prenais un autre. J'étais aussi sauvage que Denise. Dans le pays d'en bas, on nous appelait, par moquerie, elle la chevrette, moi le chevreuil. Le nom nous en resta longtemps. Pourtant jamais Denise et moi nous ne disions un mot plus haut que l'autre ni plus bas. Je la laissais toujours avec mon frère, par pitié pour son malheur. Quand j'allais aux champs, aux bois, aux genêts, au lavoir des moutons avec eux, c'était toujours à lui qu'elle parlait, jamais à moi. Elle aurait eu du chagrin s'il avait été jaloux d'une de ses attentions ou de ses paroles pour un autre. Elle avait l'air bien aise et elle rougissait tant soit peu quand je revenais les samedis soir et que je lui disais : « Bonjour, Denise. » Mais passé cela, elle allait et venait comme à l'ordinaire dans la maison, dans la cour, autour de mon frère. Elle n'avait pas un mot ou un son de voix de plus pour moi que pour un autre; au contraire, elle tremblait plutôt un peu quand elle me répondait, comme si elle n'avait pas eu autant d'amitié ou de familiarité pour moi que pour le reste de la famille.

Elle évitait comme naturellement de se trouver seule avec moi. Malgré cela, monsieur, on voyait bien que cet embarras d'une belle jeune fille qui commençait à se craindre n'était pas de la mauvaise humeur, au contraire. Gratien disait qu'elle était bien plus joyeuse et bien plus complaisante le dimanche que les autres jours, et qu'il connaissait à sa voix quand c'était le jour où je devais remonter.

» Voilà comment nous passions le temps, monsieur. Depuis la Saint-Jean, j'avais fait *un découvert*, comme on dit, entre les derniers hameaux et les Huttes, tout en bas du sentier des bruyères. C'était une ancienne carrière abandonnée de fin grès de meules, tendre comme le beurre, franc comme l'or, retentissant comme la cloche sous le pic. Quand je n'étais pas pressé par l'ouvrage pour la bâtisse dans les hameaux, je revenais à ma carrière; j'y creusais toujours, toujours davantage, pour trouver les meilleures veines de pierres. Je roulais les débris dans la profondeur du ravin qui est au-dessous, de manière qu'après une couple d'années j'avais fini par vider toute l'ancienne carrière de ces déblais, qu'on disait entassés là depuis le temps d'un peuple qu'on appelle les Romains. Puis j'avais miné dessous avec le levier et avec la poudre; vous auriez dit l'ouvrage des géants. Il y avait des assises comme des escaliers pour des jambes de deux toises, des voûtes, des grottes où je m'enfonçais, comme les mineurs dans leur mine de charbon, pour chercher des grains encore plus fins, des murailles de rochers entassés et abandonnés, hautes comme un rempart de ville. Le fond de la carrière, où je roulais mes pierres et où je les taillais, était si profond, quand on le regardait du haut des bruyères qui pendaient sur les bords, que si les bergers jetaient un caillou, il fallait un petit moment pour entendre remonter le bruit. Mon frère, ma petite sœur, ma mère et Denise venaient de temps en temps m'y voir travailler. Ils levaient toujours les bras et jetaient un cri d'étonnement en voyant quel ravage

un seul homme, avec sa patience et son levier, avait fait dans les os de la montagne. Quelquefois aussi, quand le sentier était trop glissant pour les pas de mon frère, Denise venait seule m'apporter mon pain et mon lait dans un panier pour ma journée. Mais alors elle ne s'arrêtait pas, monsieur. Elle posait le panier sur une grosse pierre au pied de l'échelle de corde où j'étais quasi toujours suspendu contre les flancs de mon rocher; elle m'appelait d'en bas avec une voix toute tressaillante de crainte, puis elle se sauvait en mettant la main sur ses yeux, comme si elle eût peur de me voir descendre de si haut.

» C'est là que je me plaisais le plus, monsieur, parce que personne, excepté Denise, ne venait m'y déranger de mon ouvrage en me regardant et en me demandant, comme dans les hameaux, ceci ou cela. Le métier de mon père me contentait plus que n'eût fait un métier plus riche et plus savant. Je me disais : « Tu fais ce qu'a fait ton » père, et peut-être avec le temps le feras-tu aussi bien que » lui-même. Il serait content, s'il revenait, de te voir là à » son ouvrage. D'ailleurs, ce métier ne commande pas » comme les autres. On peut le laisser et le reprendre » quand on veut. Il ne t'empêche ni de monter, le samedi, » à la hutte pour voir ta mère, Denise et les bêtes, ni de » faucher les foins, ni de sarcler les blés, ni de piocher » la montagne, ni de battre les arbres avec eux; et puis, » bien que tu ne vendes pas cher tes meules aux rémou- » leurs, aux forgerons et aux moissonneurs du pays, cepen- » dant tu gagnes honnêtement ta journée et le pain de ton » frère et de ta petite sœur, qui ne peuvent pas travailler » à la maison. » Ces pensées me donnaient du courage; il n'y avait plus de lits de pierre assez dure pour me résister.

» D'ailleurs, il faut tout dire, j'aimais l'état, j'aimais le creux des carrières, le ventre de la montagne, les entrailles secrètes de la terre, comme ces matelots que j'ai connus

à Marseille aiment le creux des vagues, le fond de la mer, l'écume des écueils, comme les bergers aiment le dessus des montagnes, comme les bûcherons aiment à plonger leur hache saignante de séve dans le tronc fendu des vieux chênes et des châtaigniers. Dieu a donné à chacun son goût, pour qu'on fît tous les états avec contentement. Ce qui m'a toujours retenu au mien, c'est qu'on le fait tout seul. On peut, sans que ça vous dérange, siffler, chanter, penser, rêver, prier le bon Dieu. L'ouvrage va toujours sous la main, pendant que le cœur et l'esprit vont de leur côté là où ils veulent. Voilà l'agrément de l'état de tailleur de pierre.

» Ensuite, c'est un joli état pour l'oreille, monsieur. Quand je suis à genoux devant ma pierre bien équarrie et portée sur deux rouleaux de sapin qui m'aident à la remuer à ma fantaisie; quand, dans un coin de la carrière, bien au soleil l'hiver, bien à l'ombre l'été, j'ôte ma veste et je retrousse mes manches de chemise; que je prends le ciseau de ma main gauche, le maillet de ma main droite; que je me mets à creuser ma rainure ou à arrondir ma moulure à petits coups égaux, comme l'eau qui tombe goutte à goutte, en sonnant, du haut de la source dans le bassin, il sort de ma pierre, si elle est bien franche, une musique perpétuelle qui endort le cœur et la tête aussi doucement que le carillon lointain du village. On dirait que mon maillet est un battant et que ma pierre est le bord d'airain d'une cloche. Vous ne sauriez croire combien ce son encourage à l'ouvrage. Les soldats ont besoin de battre le tambour pour se faire cœur à la route; les matelots ont besoin de chanter pour se donner force à tirer leurs ancres ou leurs cordages. Nous autres, monsieur, nous n'avons pas besoin de cela! notre ouvrage règle les coups du marteau et chante tout cela pour nous. Ah! c'est un beau son, allez, que celui d'une dalle mince de marbre, de granit ou de grès, ou d'une auge de pierre tendre creusée pour rece-

voir l'eau et qu'on polit avec la boucharde. Il semble qu'on entend d'avance le retentissement des pas des hommes pieux qui marcheront dessus et qui seront prolongés par les voûtes murmurantes d'une église, ou bien qu'on entend d'avance le bouillonnement des eaux courantes qui rempliront en écumant l'auge des troupeaux.

» Ensuite, vous me direz que c'est une vanité; je ne dis pas non; c'est vrai; car, long ou court, le temps n'est que le temps. Quand il est passé, c'est comme s'il n'avait pas été; mais enfin, vanité si vous voulez, on éprouve toujours dans un état un certain contentement à se dire : « Ce que je » fais là durera encore après moi. » Ceux qui écrivent des livres pensent qu'ils seront étudiés par des yeux qui ne verront pas la lumière peut-être avant mille ans d'ici, à ce qu'on dit. Les menuisiers qui font des armoires et des cabinets se réjouissent en se disant : « Si c'est bien ciré, » bien entretenu, bien au sec, ça durera et ça conservera » l'empreinte de ma main de génération en génération » dans les maisons des nouveaux mariés. » Ceux qui plantent un châtaignier ou un chêne se disent : « Le petit » pepin ou le petit gland que je sème contient là, entre » mes deux doigts, plus de vie et plus de temps cachés » dans cette mince écorce qu'il n'y a de vie et de temps » cachés dans tous les hommes qui sont nés ou à naître » dans ce vaste pays pendant cinq ou six siècles. Ils enfon- » ceront leurs racines dans cette terre, ils perceront le roc » pour aller puiser leur nourriture, ils donneront des » feuilles et de l'ombre sur la place que je choisis pour » eux, après que l'ombre de mon propre corps et l'ombre » de vingt ou trente suites d'hommes sortis de moi aura été » balayée de dessus terre, comme ces feuilles, à leurs » pieds, sont balayées par le vent de novembre. » Mais qu'est-ce que cela en comparaison de la durée que le tailleur de pierre donne à son idée en levant et en baissant son maillet sur son ciseau? Se dire : « Ce coup de ma bou-

» charde restera marqué sur ce granit tant que la montagne » ne sera pas fondue elle-même au feu du dernier jour de la » terre; cette moulure que je creuse ou que je relève en » relief avec mon ciseau, cette forme que je donne, selon » mon caprice, à la pierre, ne s'useront, ne s'effaceront, » ne se déplieront jamais tant que le monde sera monde; » l'impression de ma volonté et de ma main, c'est l'éter- » nité! Ceux qui ne seront pas nés dans mille ans, en » voyant cette corniche, cette nervure, cette membrure, ce » socle, cette colonne, ce réservoir sous la fontaine, où » l'eau bouillonne éternellement, se diront : « Qui est-ce » qui a fait cela? » Dieu lui-même, en rappelant sa terre à » lui et en la retournant dans ses mains, à la fin des temps, » pour l'examiner, dira, en voyant ces déchirures de la » carrière dans ses montagnes et les marques de l'outil sur » les pierres brisées : « Un insecte a rongé ma terre, un » homme a touché, a modifié mon élément. » Pensez-vous à cela, monsieur? et n'y a-t-il pas de quoi rendre le tailleur de pierre glorieux de son état? Car enfin, c'est l'état des choses sans fin. La rouille use le fer du forgeron; mais le granit ou le porphyre rouge, dont vous voyez de petits morceaux là, dans les cailloux de la source, rien! On dit qu'il y a, dans un pays qu'on appelle l'Egypte, des amas de pierres taillées aussi hauts que les montagnes, sans qu'on puisse savoir seulement ni pourquoi ni par qui ces pierres ont été ainsi élevées en gradins les unes sur les autres, ni dans quel reculement infini du temps. Les peuples, les rois, les prêtres, les ossements eux-mêmes, tout s'est fondu dans la mémoire de notre espèce, tout a coulé avec les eaux d'un fleuve qu'on appelle le Nil, tout s'est envolé avec ce sable qu'on appelle le désert; eh bien, oui, monsieur, un soldat qui est revenu ici d'Égypte et qui m'a raconté ces pyramides dit qu'on a découvert des carrières grandes comme des lits de mer, d'où ces pierres de taille ont été tirées, qu'on en voit encore dans les chantiers

qui ne sont qu'à moitié sciées par la scie des Égyptiens ou des géants de ces temps-là, et que même il a vu sur une brique que ces pierres revêtaient l'empreinte du pied et de la main d'un des ouvriers qui bâtissaient et qui façonnaient ces monuments. C'est-il du temps, cela? et y a-t-il beaucoup de rois ou de reines qui auraient laissé dans le monde une trace d'eux aussi à eux et aussi durable que ce pauvre ouvrier?

« Eh bien, que je me dis quelquefois, tu en laisses autant sur ta pierre! » Cela console l'homme de sa fragilité, n'est-ce pas? Aussi cela lui fait penser combien il est peu de chose à côté de ce grain de pierre qu'il détache sous son marteau et qui durera tant de siècles après notre poussière à nous; mais cela fait penser aussi que l'esprit de l'homme, qui est plus grand que tout cela, qui embrasse tout cela, qui survit à tout cela, est un bien autre ouvrage du bon Dieu! Et cela porte à le remercier, à le glorifier et à le bénir dans la brièveté et dans la durée, dans la petitesse et dans la grandeur. Je pensais à toutes ces choses en taillant mes meules. D'ailleurs, la solitude rend curieux. L'homme seul cherche la compagnie de Dieu. Quand j'étais là, enseveli dans le creux de la montagne, après midi, me reposant un moment au soleil, rien qu'avec mon petit chien couché sur ma veste, mon cœur montait en haut, comme s'il avait des ailes; je regardais le bleu du ciel au-dessus des sapins, où tournoyaient les aigles, et je disais en moi au bon Dieu : « Entendez-vous la prière de » l'homme qui monte à vous du creux de la colline, vous, » Seigneur, qui entendez le bruit des ailes de la mouche » et les battements du cœur de ces moucherons noyés dans » un rayon de votre soleil? »

» Et puis je pensais aux Huttes, à ma mère, à mon frère, à Denise, à tout enfin. J'étais content, et pourtant quelquefois aussi je devenais triste, et ma mère, quand je rentrais, me disait : « Qu'as-tu? » Je lui répondais : « Je ne sais

» pas. » Et en vérité je ne savais pas bien alors. C'était comme une ombre sur mon cœur, qui l'empêchait de fleurir dans son printemps.

» Il me semblait que Denise avait quelque chose contre moi. Quand j'entrais dans la maison, elle sortait pour aller à la fontaine ou à l'étable. Quand je lui parlais de bonne grâce, elle ne répondait que par oui et non, comme si elle avait été impatiente de se débarrasser de mon entretien. Quand je badinais le dimanche avec elle et avec mon frère, elle ne riait plus de bon cœur, ou bien elle riait du bout des lèvres, mais elle ne riait pas des yeux. Elle avait comme une pensée rien qu'à elle dans le fond du regard; elle s'éloignait de quelques pas pour aller cueillir soi-disant des noisettes ou ramasser des pervenches le long du ravin. Au contraire, quand il n'y avait que ma petite sœur, mon frère et elle ensemble, je les entendais folâtrer et rire comme autrefois. Un jour que je lui demandai pourquoi elle était ainsi sérieuse et silencieuse avec moi, et si je lui avais fait quelque peine sans le savoir; elle me dit que non, qu'elle m'aimait bien comme les autres, que c'étaient des idées que je me faisais, et puis elle me tourna le dos, sans mauvaise humeur pourtant. Elle nous laissa, mon frère et moi; elle monta par l'échelle du grenier à foin, comme pour aller jeter de l'herbe aux cabris; elle y resta tout le soir et, quand elle redescendit, elle avait les yeux un peu rouges, et elle donna secrètement son pain aux poules par-dessous la table, au lieu de le manger gaiement avec nous comme les autres jours.

» Je dis à ma mère le lendemain : « Denise me veut du
» mal; il faut que je m'en aille de la maison faire mon tour
» de France. » Ma mère se mit à rire et me dit : « Claude!
» tu es bien simple pour dix-neuf ans. La pauvre fille ne
» sait pas elle-même ce qu'elle a; mais je la vois venir de
» loin, moi : elle te veut du mal pour te vouloir trop de
» bien. Quand les filles de son âge rient avec des garçons,

» c'est mauvais signe pour le mariage, vois-tu ; mais quand
» elles s'en sauvent, c'est signe qu'elles veulent qu'ils les
» recherchent pour tout de bon.

» — Oh! que non! répondis-je à ma mère; Denise n'a
» pas de ces semblants-là.

» — Eh bien, me dit-elle, fais voir semblant toi-même
» de t'en aller demain pour ton tour de France, et tu verras
» si elle est bien aise ou si elle est fâchée.

» — Eh bien, je ne ferai pas semblant, je m'en irai tout
» de bon, » repris-je.

» Et j'allai tout triste m'asseoir sur la margelle du puits.

» Le soir, après souper, je dis à ma mère, à mon frère, à ma petite sœur, devant Denise : « Je vous dis bien adieu
» à tous ; je veux devenir un bon compagnon ouvrier. De-
» main, avant le jour, je pars pour mon tour de France. » Mon frère et ma sœur furent bien fâchés. Ma mère me donna devant eux le bâton à manche de cuir incrusté de clous à tête de cuivre, le tablier fin et les outils de mon père. Je fis mon sac devant eux. Quand Denise vit que je mettais de l'huile sur le cuir de mes souliers, elle s'en alla à la chambre au-dessus de l'étable, et elle ne rentra plus. Tout le monde était triste, excepté ma mère, qui se doutait bien que je n'irais pas loin.

» Pourtant je partis le lendemain comme je l'avais dit, et, en passant dans la cour, sous le volet de Denise, je lui criai : « Adieu, Denise! » mais rien ne me répondit. Je me dis : « Il faut que je l'aie bien offensée, pour qu'elle me
» laisse partir ainsi sans seulement me souhaiter bon
» voyage. » Les pieds me collaient à terre sous sa fenêtre, comme si les clous de mes souliers avaient été enfoncés dans le rocher. A la fin, je descendis pourtant par le sentier, lentement, sans me retourner, de peur d'être tenté de revenir, les jambes me flageolant sous moi comme sous un homme qui a bu. Hélas! je n'avais pourtant bu que mes larmes toute la nuit. J'avais un brouillard sur les yeux; je

marchais comme à tâtons; la terre me manquait sous moi : on aurait dit que c'était nuit. Pourtant les dernières petites étoiles, qui se sauvent du jour dans le fond du ciel, comme les baigneuses s'enfoncent dans l'eau de peur d'être vues, s'enfonçaient derrière les sapins de la montagne; et le soleil, qu'on ne voyait pas encore, nous voyait déjà pardessus le mont Blanc.

» Et pourtant, voyez un peu ce que c'est que l'homme, monsieur : tout en frisson et tout en eau que j'étais, je me mis à siffler, pour me faire cœur, un air de danse, comme pour me dire à moi-même : « Tu es plus fort que ton cha- » grin, et tu te moques de tout. » Si on m'avait rencontré, on aurait dit : « Voilà un garçon qui est bien content et qui » va à la noce. » Mais le bon Dieu aurait bien vu autre chose, allez, s'il avait ouvert mon pauvre cœur.

» Mais un bruit que j'entendis à quelques pas de mon sentier sur les feuilles mortes ne tarda pas à me couper mon sifflet, monsieur. Voilà que, juste à l'endroit que vous avez traversé ce matin, où tous les sentiers de la montagne se réunissent comme des ruisseaux dans un lac pour sortir du domaine des Huttes et pour franchir le grand ravin qui les arrête, là où il y a un gros tronc de châtaignier pourri, couché d'une rive d'un ravin à l'autre, et qui sert de pont pour sortir de chez nous, je vis quelque chose qui s'élevait du pied d'un arbre et qui avait l'air de me barrer le pont. « Tiens, que je me dis, en voilà un qui se lève matin » pour mener ses chèvres à la rosée, ou bien c'est peut-être » un mendiant qui aura trouvé toutes les portes des granges » fermées et qui aura dormi sous les branches. » Mais qu'est-ce que je devins, monsieur, quand, en approchant, je reconnus que ce n'était ni l'un ni l'autre, mais que c'était Denise, qui gardait déjà ses cabris avant que le jour fût assez fait pour que les petites bêtes pussent discerner seulement une ronce d'avec une vigne sauvage, ou un trèfle d'avec une ciguë? J'étais bien content de la voir en-

core une fois, toute dure de cœur que je la croyais pour moi. Eh bien, monsieur, vous en penserez ce que vous voudrez, mais j'aurais donné je ne sais quoi pour ne pas me trouver comme cela tout seul en face d'elle. Les jambes me tremblaient tellement, que je ne pouvais quasi plus ni avancer ni reculer. S'il y avait eu un autre chemin pour traverser le ravin à droite et à gauche, à coup sûr je me serais détourné pour ne pas toucher sa robe en passant, et pour ne pas entendre sa voix une fois de plus; mais il n'y en avait pas. Il fallut me faire courage et marcher, comme si je n'avais rien entendu ou rien vu, vers l'entrée de la planche.

» Quand j'en fus tout près et que je levai mes yeux baissés sur le bout de mes souliers, je vis Denise qui s'était mise droit devant moi à l'entrée du pont de bois, et qui me barrait le passage avec son corps. Je m'arrêtai à six pas d'elle sans savoir ce que ça voulait dire; car elle n'avait pas coutume de mener les bêtes si loin ni si matin. Mon cœur grondait en moi sous mes côtes, comme la source sous la pierre quand les neiges fondent.

» Mais je n'eus pas plutôt levé les yeux en sentant son souffle contre moi et en voyant l'ombre de son corps jetée par le soleil sur mes pieds, que je changeai tout à coup de sentiment et que ma colère s'adoucit en compassion.

» De la veille au lendemain, vous ne l'auriez pas quasiment reconnue, tant cette nuit, qu'elle avait passée au froid de la montagne l'avait changée. Elle avait ses pieds tout mouillés et tout grelottants dans l'herbe, qui craquait sous la gelée blanche. Sa robe de laine noire était froissée et collée contre elle par la rosée. Ses cheveux étaient aplatis d'un côté de sa tête comme ceux de quelqu'un qui s'est couché la tête sur le bras, et de l'autre côté ils étaient échappés de sa coiffe de dentelle noire, et tout parsemés de feuilles mortes et de brins de mousse jaune, comme un agneau qui a traversé les ronces. Le tour de ses

yeux était noir et bleu : on aurait dit qu'elle avait reçu un coup de corne de ses cabris. Elle baissait ses paupières ; il pendait une goutte d'eau à chaque cil. « Dieu ! que je me » dis, est-ce là Denise ? » Le cœur me fendit. J'essayai d'ouvrir les lèvres pour lui dire bonjour et adieu, au moins sans rancune ; mais je ne pus pas, la poitrine m'entre-sautait. Je restai sans pouvoir avancer ni reculer, et sans parole, comme un fantôme qui serait sorti du bois.

» Mais Denise fit un mouvement de ses deux bras vers son cou pour en détacher son collier de ruban de velours noir, qu'elle ne mettait que les dimanches ordinairement, et au bout duquel pendait sur sa gorgère un petit crucifix de laiton doré, qu'elle avait eu de sa mère après sa mort. Elle prit le crucifix dans ses deux mains, et, le tendant vers moi sans lever encore la tête : « Puisque vous partez des » Huttes, Claude, me dit-elle d'une voix qui tremblait sur » ses lèvres pâles, faites-moi la complaisance d'emporter » sur vous, pour l'amour de moi, ce petit cadeau que je » vous fais, et de penser à moi quelquefois quand vous le » retrouverez dans le fond de votre sac en faisant votre pa- » quet pour aller et venir. Vous ne m'aimez pas comme les » autres dans la maison. Il y a longtemps que je le sais, » mais c'est égal, Claude, je ne vous en veux pas, allez, » pour tout cela, et je voudrais vous porter bonheur tout de » même avec ce que j'ai de plus précieux sur moi. J'ai bien » encore quelques liards dans la bourse de cuir de mon » père, avec sa tasse d'argent, pour goûter le vin dans les » pressoirs. Tenez, dit-elle en faisant glisser la bourse de » cuir de ses mains dans ma poche de veste avec le collier » et le crucifix, je vous en prie bien, Claude, emportez aussi » cela pour l'amour de Dieu ! »

» J'étais si bouleversé d'entendre qu'elle me disait *vous* pour la première fois de notre vie, et j'étais si surpris de voir qu'elle me montrait cette amitié au dernier moment, après qu'elle m'avait montré tant d'éloignement depuis

plus de trois mois, que je ne savais pas ce que je faisais ni ce que je pensais, monsieur. Je mis ma main dans ma poche de veste pour refuser la bourse et pour tout lui rendre. Mes doigts rencontrèrent les siens. Ça me fit froid par tout le corps et chaud au visage, tellement que je n'y voyais plus, que je tremblais d'un frisson, et qu'en démêlant ses doigts des miens, en m'efforçant de retirer de ma poche de veste le cadeau qu'elle s'efforçait de me contraindre de garder, le crucifix, le collier et la bourse de cuir tombèrent sur l'herbe haute entre nous deux.

» Par le même mouvement, sans réflexion, nous nous baissâmes tous les deux, l'un devant l'autre, à genoux, pour les chercher et les ramasser, et nos têtes se rencontrèrent sans se chercher. Une larme d'elle, chaude comme une goutte de pluie d'été, tomba sur le dos de ma main dans l'herbe. Je sentis bien que ce n'était pas de la rosée. « Tiens, me dis-je en moi-même, tout bouleversé, est-ce » qu'on pleure aussi tiède pour quelqu'un qu'on voit partir » de la maison avec plaisir ? » Ça me fit relever les yeux sur les siens en nous redressant. Justement elle tenait la bourse et le crucifix dans le bout de ses doigts pour me les tendre, et elle levait aussi ses yeux vers moi pour me prier de tout son cœur de les reprendre. Vous auriez dit deux larges fleurs bleues de pervenches de la fontaine, quand en enlevant sa cruche pleine elle laissait par hasard rouler de l'eau sur leurs feuilles. Elle me regardait avec tant d'humilité à travers cette pluie de ses yeux, il y avait tant de prière dans son regard levé en haut vers le ciel ou vers moi, que je me mis à pleurer aussi sans savoir de quoi, et que nous restâmes là un bon moment l'un devant l'autre, sanglotant comme des bêtes, les mains jointes autour de la bourse et du crucifix, sans plus parler que si nous avions été deux troncs d'arbres.

» A la fin, je me fis courage et je lui dis, en n'osant plus lui dire *toi* comme autrefois, je lui dis : « Denise, vous ne

» me voulez donc pas de mal, que vous me donnez tout ce » qui est à vous et que vous pleurez parce que je vais faire » mon tour de France?

» — Oh! bien sûr, me dit-elle vivement; mais j'ai cru » que c'était vous, Claude, qui m'en vouliez, parce que vous » ne me parliez plus de bonne grâce comme avant, et » que vous me trouviez de trop à la maison. Si je vous évi- » tais, c'est que je pensais que ma présence vous faisait » peine.

» — Et moi je m'en allais parce que je croyais que vous » aviez une rancune contre moi; mais je vois bien à pré- » sent que c'était une idée, puisque mon premier pas hors » du pays vous a fait lever si matin et vous a tant mouillé » les yeux! N'en parlons plus, Denise, lui dis-je en lui rat- » tachant le collier autour du cou de mes deux mains toutes » tremblantes. Je vais remonter et rependre mon sac au » clou de la cheminée. »

» Elle tressauta sur ses deux pieds joints en battant ses deux mains en l'air l'une contre l'autre, et en souriant des lèvres pendant qu'elle pleurait encore des yeux. Dieu! que nous étions contents de nous être expliqués! Nous nous mîmes à remonter vers la hutte en parlant de choses et d'autres. Ma mère, qui s'était bien doutée de tout, sortit de derrière le buisson où elle s'était cachée avec sa petite. « Ton tour de France est donc fini, Claude, me dit-elle, » mon pauvre enfant! Tant mieux, va! qu'est-ce que tu » irais chercher de mieux au bout de la France! Puisque » vous vous aimiez, ne valait-il pas autant le dire tout de » suite? On vous aurait fiancés avant les foins. » A ces mots, Denise et moi nous devînmes tout rouges. « Nous » nous aimions donc? que nous dîmes tout bas sans paroles » sur nos visages étonnés.

» — Eh! oui, mes enfants, dit notre mère, comme si » elle avait entendu ce que nous n'avions pas dit, vous » vous aimiez depuis que le pommier a eu ses fleurs. Je l'ai

» bien connu, moi, quand j'ai vu que vous vous écartiez
» l'un et l'autre, elle pour aller au bord du puits, toi pour
» aller le long des *sauges*, tout seuls comme deux jeunes
» bêtes qui s'égarent. Quand le cœur est léger, on ne le
» porte pas à deux mains comme ça. Je savais bien que
» vous finiriez par vous rencontrer une fois sans vous cher-
» cher, et que tous les sentiers mènent au grand chemin.
» Mais je ne voulais rien dire, de peur de faire tomber le
» fruit avant sa saison et de dire le mot avant le cœur.
» Maintenant il faut vous fiancer, et j'en suis bien contente,
» au contraire, car ça finira toutes les affaires avec les pa-
» rents et tous les partages entre les trois huttes que les
» enfants du coquetier demandent. Les deux domaines ne
» feront plus qu'un, tout comme vous deux vous ne ferez
» qu'un ménage. N'est-ce pas, Claude ? N'est-ce pas, De-
» nise ? »

» Nous ne dîmes rien et nous n'osâmes pas seulement le-
ver les yeux pour nous regarder. Mais nous continuâmes à
marcher l'un derrière l'autre vers la hutte. La mère avait
dit trop vrai : nous nous aimions sans le savoir.

CHAPITRE VIII

« Maintenant, ajouta ma mère, vous pouvez vous par-
» ler. » *Se parler*, dans notre langage, ça veut dire se faire
honnêtement la cour avant les fiançailles.

» Je pendis mon sac au clou. Je repris mes outils et je
dévalai tout joyeux la montagne pour faire ma journée à
la carrière. Mais je gâtai bien des pierres ce jour-là. Le
marteau allait comme chantait la tête. Je voyais le visage
de Denise comme un arc-en-ciel dans la poussière que fai-
sait voler mon ciseau. Je regardais toujours si le soleil ne
se couchait pas, pour avoir le droit de quitter le travail et

de remonter la revoir aux Huttes. Il me semblait que le bon Dieu l'avait cloué au milieu du ciel et qu'il ne redescendrait plus jamais du côté du château.

» Quand je revins à la hutte le soir, ma mère avait raconté à mon frère Gratien et à ma petite sœur Annette qu'elle voulait nous fiancer dans cinq semaines, Denise et moi, pour que nous réunissions les deux moitiés du champ des genêts, de l'enclos des pierres, et les gros châtaigniers dont la moitié des fruits appartenait au coquetier et l'autre à nous, selon que la branche pendait du côté de sa steppe ou de la nôtre ; ce qui occasionnait des paroles entre les deux branches de la famille. « Et puis, mon pauvre enfant, » avait ajouté la mère, c'est aussi pour toi, vois-tu, que je » désire ces fiançailles ; car une fois Denise mariée à la » maison, elle ne risquera plus d'être demandée, comme » elle l'a été déjà, par des garçons d'en bas, et de quitter » les Huttes. Moi une fois morte et Denise absente pour » toujours, que deviendrais-tu ? Qui est-ce qui te tiendrait » la main dans les sentiers ? »

» Cette nouvelle avait bien réjoui mon frère et ma petite sœur. Mon frère disait : « Quel bonheur que Denise ne » quitte plus la maison ! Je suis donc sûr d'avoir mon soleil » toujours dans ses yeux. » Nous parlâmes des fiançailles joyeusement tout le soir, en mangeant la soupe. Tout était contentement dans les Huttes. Denise avait le cœur à tout ; elle allait, elle venait, elle n'avait jamais été si attentive pour couper le pain de mon pauvre frère et pour amuser Annette. Elle appelait ses poules dans la cour et ses pigeons sur le toit avec une voix que je ne lui avais jamais entendue. Il fut dit qu'on nous fiancerait le lendemain de la Pentecôte. Ma mère descendit à la vallée pour inviter les parents, parler au notaire et avertir le sonneur de carillonner ce matin-là.

» Depuis ce moment, nous commençâmes à nous parler, comme on dit, Denise et moi. C'est-à-dire, monsieur,

que lorsqu'elle trayait ses bêtes, j'allais avec elle à l'étable et je tenais la chèvre par les cornes pendant que Denise était à genoux sur les feuilles sèches de la litière et qu'elle levait vers moi le visage en souriant pour badiner ; que je portais sa botte de foin ou de genêts sur mon épaule, quand elle revenait le soir ou à midi du champ ou de la friche, pendant qu'elle avait les bras pendants et qu'elle s'amusait à manger des prunelles de buisson oubliées par les oiseaux l'hiver, ou à cueillir des bouillons-blancs et des coquelicots.

» Les jours de dimanche et de fête, elle mettait plus souvent sa robe galonnée et ses souliers, et nous descendions rien que nous deux jusqu'à la boutique près de l'église, où nous achetions tantôt une assiette, tantôt un fer à repasser, tantôt un couteau, tantôt un cent d'épingles, tantôt une aune de dentelles noires pour le temps où nous serions mariés. En route, nous nous amusions à qui courrait le plus vite sur les pentes d'herbe glissante de la montagne, à qui sauterait le mieux les saignées que l'on fait pour abreuver les prés, à qui découvrirait le premier le caillou le plus reluisant sous l'eau courante, la plus fine fleur sous la mousse, le plus joli nid sous les buissons. Quelquefois nous nous tenions les deux mains par le bout des doigts et nous marchions sans nous rien dire, comme deux enfants qui reviennent de l'école. Voilà ce qu'on appelle se parler, comme je vous ai dit, chez nous.

» Le plus souvent, nous nous asseyions, à l'écart des autres, sur les roches où la mousse chaude jaunissait au soleil, là, au bord du ravin profond dont nous écoutions l'eau chanter au fond sur les pierres, hélas! comme elle chante encore à présent, monsieur. Ça nous faisait rêver, disait Denise à ma mère. Le soleil au milieu du ciel là-haut, la nuit sombre là-bas, au fond, sous nos pieds, dans le ravin; le bord de l'abîme sur lequel penchaient ces branches d'arbre qui semblaient vouloir regarder dedans, comme si leurs feuilles avaient eu des yeux; les merles qui partaient

des nids avec un bruit qui fait peur aux filles ; les pinsons qui ramageaient sur le cerisier, ou les alouettes dans le bleu de l'air ; les lézards qui nous regardaient sur les rochers ; le bruit de nos souffles qui se répandait tout doucement quand les oiseaux restaient silencieux, et qui nous faisait entendre que nous étions deux ; voilà, monsieur, la plupart du temps, comment nous passions les heures, ah ! les belles heures d'été ! pendant les semaines où nous devions nous parler. Et puis nous revenions, quand les ombres s'allongeaient, d'un pas quasi aussi lent que ces ombres sur le penchant de la montagne. Nous n'avions pas marché, monsieur, nous nous étions reposés tout un soir, et pourtant il semblait que nous ne pouvions pas nous lever de ces roches, et nous traînions à terre des pieds aussi lents et aussi fatigués que si nous avions labouré ou sarclé tout le jour au soleil.

» Il faut tout dire : je n'étais pas le même ouvrier qu'avant dans mes chantiers, ni elle la même ouvrière à la maison. Je descendais tard, je remontais tôt, je travaillais sans cœur au métier. Je m'ennuyais maintenant d'être seul, moi qui avais tant aimé autrefois de ne voir autour de moi se remuer que mon ombre. Denise, de son côté, n'était plus tout à fait la même aux champs, à l'étable, autour du foyer. Elle se peignait bien plus longtemps à sa fenêtre, devant le miroir que je lui avais acheté. Elle se lavait bien plus souvent les pieds, les mains, le visage, dans le bassin de la fontaine, quand la poussière du foin ou de l'orge battue dans la grange l'avait tant soit peu poudroyée. Ses chemises de gros chanvre étaient bien mieux plissées sur le devant de sa taille depuis que je lui avais donné son fer à repasser. Quelquefois même elle se laissait complaisamment mettre des fleurs blanches de ronces dans ses cheveux. « Oh ! si tu pouvais la voir » comme elle est belle avec sa fleur de buisson ! » disait Annette au pauvre aveugle ; et elle lui racontait la beauté

de sa cousine, et comment les fleurs de ronces luisaient comme une étoile sur les cheveux de Denise, et comment les feuilles en retombant jetaient de petites ombres sur ses joues.

» Il paraît que Denise trouvait aussi les jours longs à la maison comme je les trouvais longs à la carrière; car maintenant, avant qu'on entendît sonner midi au clocher de Saint-Point, elle prenait son panier de lattes de hêtre entrelacées, au fond duquel elle mettait une nappe de chanvre, et elle m'apportait elle-même toute seule mon pain, mon lait, mon beurre et mon sel à la carrière. Elle n'avait plus peur de se rencontrer ni même de rester en tête-à-tête avec moi maintenant dans le fond de la carrière ou dans le souterrain. Mais je ne voulais pas qu'elle y descendît, de peur qu'elle ne coupât ses beaux pieds nus sur les débris coupants de mes tailles. Dès que je l'entendais venir, je remontais au bord, je prenais le panier, et j'allais m'asseoir, pour manger ma provende, tout en haut de la carrière, sous le grand sapin dont les racines découvertes pendaient, le long du précipice, comme des serpents accrochés par leurs têtes aux branches et qui laissent ondoyer leurs queues. Alors elle tirait du panier ce qu'elle y avait mis; elle étendait la nappe de grosse toile sur l'herbe, et elle restait là debout, adossée contre l'arbre à me regarder boire et manger. J'avais beau lui dire : « Asseyez-vous donc, Denise, et mangez un morceau avec moi. » Elle riait et elle disait : « Non, c'était bon quand nous ne nous parlions pas encore et que je n'étais que votre cousine; mais, à présent que je suis votre promise et que vous serez bientôt mon maître, je dois vous servir et non pas m'asseoir et manger devant vous. »

» C'est la coutume du pays, monsieur; je n'avais rien à dire; mais je me revengeais en faisant semblant de laisser tomber un morceau de mon pain à terre, pour toucher des lèvres, comme par hasard, le bout de ses pieds. Elle les

retirait en rougissant. Voilà comment nous passions le temps, monsieur.

» Hélas! monsieur, nous étions si heureux que nous ne pensions qu'à nous. C'est l'habitude. Denise ne s'apercevait pas que, pendant ces absences de la maison et pendant nos longues promenades dans les roches ou pendant nos songeries au bord du ravin, le pauvre Gratien, qui jusque-là ne l'avait pas plus quittée que le galon de son tablier, demeurait souvent tout seul avec Annette ou avec le petit chien. Il restait où on l'avait mis, tantôt sur une pierre au soleil dans la cour, tantôt sur l'herbe sous le sorbier, n'osant plus venir de lui-même où il nous savait, parce qu'il voyait bien, sans que nous le lui disions, que nous aimions mieux être deux que trois, et aussi parce que nous parlions plus bas quand il était à côté de nous. Nous lui disions bien toujours quelques bonnes paroles en allant et en revenant, et il nous répondait bien avec amitié et avec douceur; mais c'est égal : il voyait confusément, pour la première fois, qu'il était de trop pour Denise.

» Il parlait tant qu'il pouvait à Annette, qu'il essayait du moins de retenir ainsi autour de lui; et c'est par elle que nous avons su ce qu'il disait. « Reste avec moi, lui
» disait-il, ma petite Annette; tu vois bien que Denise n'a
» pas besoin maintenant ni de toi ni de moi. Elle n'est plus
» comme autrefois; nous ne sommes plus, ni toi ni moi,
» assez bons pour elle. Il faut qu'elle soit toujours à la car-
» rière, toujours aux noisetiers, toujours au ruisseau avec
» Claude. C'est bien juste, vois-tu. Ils s'aiment, ils sont
» fiancés, ils vont se marier, ils ont bien d'autres soucis
» à présent que de penser à nous autres. »

» Et Gratien détournait son visage de la petite pour qu'elle ne vît pas de grosses larmes qui roulaient de ses yeux sans lumière sur ses joues. La petite elle-même devenait toute triste de la tristesse de son ami Gratien; mais elle était obligée de le quitter aussi pour aller mener les

chèvres aux bruyères, parce que Denise n'avait plus ni le temps ni le goût d'y aller comme autrefois. Qu'est-ce que dirait le monde, si on voyait une grande belle fille comme elle, prête à se fiancer, garder les cabris toute la journée, assise sur une roche en filant sa quenouille? C'était bon quand elle était enfant et quand elle serait vieille. Le monde, pour elle, c'était moi. Elle aurait été humiliée à mes yeux. Elle ne faisait plus que des ouvrages de ferme, depuis qu'elle se croyait déjà la femme de son cousin. Elle était si pleine de son attachement pour eux, qu'involontairement elle oubliait un peu l'œuvre. Mais aussi, monsieur, il faut bien m'en confesser, je ne voyais plus que Denise dans mes yeux, dans mon cœur, dans mes rêves la nuit, dans mon travail le jour, dans moi et hors de moi. Il me semblait que le monde tout entier, ciel et terre, était en moi avec elle, et que hors d'elle et de moi il n'y avait plus rien de vivant. Ah! que c'était mal, monsieur, de tout rapporter ainsi rien qu'à nous deux, et de sentir tellement notre bien que nous ne sentions quasi plus le mal d'autrui, et que le bon Dieu m'en a bien puni!

» Plus le jour de nos fiançailles approchait, moins nous nous quittions l'un l'autre.

» Quelquefois nous restions longtemps, après la nuit tombée, à parler tout doucement ensemble sous le sorbier, près de la maison, ou sur la margelle de la fontaine, après que je lui avais tiré son seau d'eau du puits. Le feu du foyer allumé par ma mère flambait déjà depuis longtemps à travers les vitres ou les fentes de la porte, que nous ne pouvions pas encore nous décider à rentrer. Il fallait que la petite vînt nous appeler deux et trois fois pour revenir souper. Je vous laisse à penser comme Gratien était une âme en peine, les pieds sur les chenets, le visage dans ses mains, n'entendant rien que le petillement des genêts dans l'âtre et le piétinement des sabots de la mère à travers la maison. Où était la voix douce et le rire amical de sa chère

Denise? Tout était nuit pour lui depuis son malheur, monsieur : mais, depuis mon bonheur, tout devenait aussi silence autour du pauvre garçon. Son âme se brisait et nous ne nous en doutions pas. Puisque nous étions si contents, tout le monde ne devait-il pas l'être? Quel raisonnement ! n'est-ce pas? C'est pourtant celui des cœurs heureux.

» Un dimanche soir nous nous étions attardés plus que les autres jours ; car c'était justement le dernier dimanche avant celui où nous devions être fiancés, et nous nous disions : « Encore huit jours, Denise ! — Encore une semaine, » Claude ! » Nous nous sentions si heureux de ce bonheur vu de si près et qui s'approchait toujours sans que rien pût l'arrêter maintenant, que nous ne pouvions quasiment plus marcher pour revenir à la hutte. Il faisait chaud comme si le vent était sorti de la bouche du four, quand il a été échauffé le matin avec des fagots de bonne odeur. Il y avait sur les étoiles de petits nuages pareils à des troupes d'agneaux. Nous les regardions sans nous parler. Nous étions allés, sans nous en apercevoir, bien haut, bien haut, par-dessus ce rocher, jusqu'à l'endroit où la ravine à pic se creuse comme un puits entre les bords à pic de sable rouge, et où nous avions mis une haie d'épines sèches entre les troncs d'arbres pour empêcher les bêtes de tomber dedans. Denise était debout, adossée à un tronc blanc de foyard, et moi j'étais à six pas d'elle, debout aussi, enroulant des bras le tronc d'un jeune châtaignier et m'appuyant la tête contre l'écorce. Ce que nous pensions ainsi en repos devant notre terre et contre nos arbres, en face des étoiles et pouvant entendre nos cœurs pleins battre contre le bois, le vent le sait. De quoi nous parlions, un mot par quart d'heure, les feuilles seules le peuvent dire; mais je sais bien que nous ne pensions pas à rentrer. Est-ce qu'on sent le temps, monsieur, quand le cœur s'est arrêté et qu'il ne dit plus l'heure par aucune peine ou par aucun désir?

» Donc, nous ne savions plus du tout l'heure qu'il était. Mais il paraît qu'il était près de minuit et que, ne nous voyant pas revenir, quoique si tard, à la maison, ma mère et Gratien s'étaient mis l'âme en trouble de nous. Pour nous, nous étions si en paix, que nous entendions jusqu'au bruit des feuilles. Mais voilà que tout à coup, du côté opposé à celui où nous étions, nous entendons un petit bruit de bâton qui battait les feuilles comme pour faire envoler les oiseaux des nids, puis un bruit de pas dans l'herbe, puis un grand cri, puis une chute de quelque chose ou de quelqu'un qui tombe comme une grosse pierre au fond de l'eau, à soixante pieds sous les arbres! Puis, rien, monsieur!

» Denise se jeta vers moi en poussant aussi un petit cri de peur, et moi vers elle. Une pensée lui vint à l'instant: « Si c'était l'aveugle? » Je courus devant elle chercher, à six pas de là, l'entrée du sentier en corniche que mon père avait fait dans le temps à ma mère pour descendre sans danger à l'*abîme* afin d'y laver les agneaux. Denise me suivait en me tenant la veste d'une main et en se retenant de l'autre aux mousses et aux lierres de la pente. Nous entendions en approchant un bruit de bras qui s'agitaient convulsivement dans l'eau peu profonde, et un gémissement étouffé comme de quelqu'un qui ne peut pas avoir son souffle.

« Gratien, mon Gratien, est-ce toi? » lui cria Denise.

» Je le tenais déjà dans mes bras, moi, monsieur, mon pauvre frère à demi mort: c'était lui!...

» Nous le déposâmes sur le bord. Il reprit la connaissance et la parole. Mais croiriez-vous qu'au lieu de remercier Dieu et nous, monsieur, il dit à demi-voix, ne croyant pas être entendu: « Quel malheur! » On ne savait pas bien s'il parlait du malheur d'être tombé ou du malheur d'être relevé de la chute. Ça me donna un soupçon plus tard qu'il avait voulu se détruire, ne pouvant plus supporter son

isolement; mais peut-être aussi qu'il était tombé de lui-même en nous cherchant et en prenant un arbre pour un autre. Quand j'en parlai le surlendemain à ma mère, elle me mit le doigt sur les lèvres et elle me dit : « Ne le crois » jamais, Claude ! On offenserait le bon Dieu rien que d'y » songer. »

» Il n'était pas brisé de ses membres, monsieur, le pauvre Gratien; mais il était tellement étourdi et meurtri de tout son corps par sa chute au fond de l'*abîme*, qu'il ne pouvait faire aucun mouvement pour s'aider un peu à sortir de l'eau et à remonter les degrés sur les bords escarpés. Je le pris sur mon épaule comme une pierre dans la carrière; Denise lui soutenait la tête par derrière moi. Nous remontâmes ainsi jusqu'aux arbres du bord; nous le rapportâmes évanoui et grelottant à la maison, et nous le couchâmes dans l'écurie, entre les moutons,.qui le réchauffèrent de leur corps et de leur souffle. Ma mère, Annette et Denise poussaient des cris comme si le loup avait emporté les agneaux. Tout était désolation et confusion dans la hutte. A la fin, la chaleur de l'étable et les embrassements des femmes rappelèrent entièrement Gratien à la vie. Il dit que, voyant sa mère inquiète de notre absence prolongée, il était allé le long du ravin pour nous chercher, et qu'en nous cherchant il s'était trompé de sentier; le bord lui avait manqué, il avait roulé jusqu'au fond du précipice.

» Cependant, s'il nous eût effectivement cherchés, il aurait sans doute *huché* ou crié pour être entendu au loin, dans la nuit, de Denise et de moi. Mais nous n'avions entendu aucun cri avant le bruit de sa chute; il n'avait donc pas crié. Ça m'augmentait toujours le soupçon que le malheureux s'était jeté exprès dans le précipice, faute de pouvoir supporter l'isolement auquel mon mariage avec Denise allait le condamner.

» Denise semblait tellement, de son côté, avoir le même soupçon, que le lendemain, quand vint le jour et que nous

revînmes devant l'aveugle encore couché avec la fièvre dans l'étable, elle devint rouge de feu, puis pâle comme une morte au son de ma voix. Elle ne leva pas les yeux sur moi, et ma présence parut lui donner comme un coup mortel dans la poitrine. Quand je voulus m'approcher d'elle en traversant la cour : « Ah! Claude, me dit-elle tout » bas, quel malheur! Et dire que c'est moi qui en suis » cause pour avoir eu trop de complaisance à me rencontrer » toujours avec vous, et pour avoir trop abandonné votre » frère à son malheur et à son chagrin! Votre mère me l'a » reproché toute la nuit, pendant que Gratien, brûlant de » fièvre, rêvait tout haut dans l'étable et que nous lui don- » nions à boire. « Denise! criait-il, Denise! c'est elle qui » me tue! Pourquoi m'a-t-elle éclairé mon chemin avec sa » main toute ma vie, puisqu'elle devait m'abandonner » ensuite à ma nuit sur la montagne? Que deviendrai-je quand ma mère sera morte, et que Denise sera occupée » tout le jour à son ménage, à son mari, à ses enfants?... » Oh! pourquoi m'ont-ils rapporté de l'*abîme!* Qu'on m'y » rejette! qu'on m'y rejette, ma mère! A quoi bon me rap- » porter au soleil, puisque je ne dois plus jamais revoir le » jour, ni par le soleil ni par ses yeux? » Et votre mère, » entendant cela, me disait : « Malheureuse! c'est toi qui as » tout fait! Qu'avais-tu besoin d'être tout le jour pendue à » la veste ou à l'ombre de ton fiancé, sans plus penser à » l'aveugle que s'il n'existait pas? Est-ce pour cela que » Dieu et moi nous te l'avons confié? » Elle a raison, Claude, » nous sommes bien coupables d'avoir tant pensé, vous à » moi, moi à vous, que nous ne pensions plus à personne » autre! Il faut nous punir, ou le bon Dieu nous punira!... »

» A ces mots, un frisson de terreur me courut sur le cœur, et je fis signe à Denise de s'arrêter, comme si la peur me faisait deviner ce qu'elle voulait me dire. J'entrevis soudain mon malheur, mais je n'osai me l'avouer, tremblant d'y regarder, et fermant mes yeux et mon cœur

comme lorsque je venais au bord de l'*abîme*, et que, me penchant pour voir le fond, je reculais effrayé.

» Nous nous regardâmes, Denise et moi, en nous serrant les mains et en pleurant ; puis nous rentrâmes à l'étable.

» Gratien était toujours faible et pris par la fièvre ; mais le jour et le bon air du matin l'avaient un peu soulagé. Il ne criait plus, et il semblait chercher à nous fixer avec ses yeux d'aveugle, si aimants et si pleins de larmes, qu'ils faisaient pitié. Denise s'approcha de lui, lui prit la main, et lui causa avec des paroles si douces que le pauvre Gratien se mit à sourire et sembla se tranquilliser. Et moi alors, un peu apaisé par le mieux qu'il sentait, je le quittai pour aller à mon ouvrage.

» Je descendis à la carrière avec un peu de soulagement, et je me mis à travailler à force pour tromper mon chagrin ; mais je m'arrêtais souvent au milieu de mon travail, agité par les pensées tristes que je roulais en moi. Renoncer à Denise, cela me désespérait. Je me disais : « Ça n'est pas » possible ; Gratien ira mieux ; c'est la fièvre qui l'a fait » parler ; ça passera avec la maladie ; puis, quand il sera » guéri, nous ne l'abandonnerons plus, Denise et moi ; elle » sera près de lui quand je serai au travail, et le dimanche » nous lui tiendrons bien compagnie. » Enfin, je tâchais, monsieur, de faire entrer un peu de consolation dans mon esprit. Il faisait tour à tour jour et nuit dans mes réflexions ; des fois le découragement était le plus fort, des fois l'espérance l'emportait, et, malgré tout, je remontais le soir aux Huttes un peu réconforté.

» Mais l'état de Gratien chassait mon espoir. Il maigrissait à vue d'œil, et tout son pauvre corps dépérissait ; les soins de Denise n'y pouvaient rien. Je vis bien alors, malgré mon envie, que ce n'était pas le corps seul qui était malade, mais que le mal était surtout au cœur.

» La fièvre empirait toujours ; elle revenait le reprendre toutes les nuits avec plus de force et le rejeter dans le dé-

lire. Gratien se remettait alors à appeler Denise, toujours Denise. Et moi, je pleurais auprès de notre pauvre aveugle comme toute la maison, et je me disais tout bas bien tristement : « Il faudra donc lui faire le sacrifice. »

» Je restai deux mois ainsi combattu par mon chagrin et par mon devoir, résigné un jour, découragé le lendemain, et ne pouvant prendre sur moi de renoncer à Denise. Ma mère avait beau me supplier chaque jour, je cédais un moment, attendri par ses larmes et le mal de Gratien, puis je résistais. J'avais beau prier le bon Dieu, rien n'y faisait. Je ne travaillais plus, et je demeurais dans la carrière les bras pendants et les yeux tristement fixés sur les Huttes.

» J'avais passé ainsi bien des journées, lorsqu'un soir, en remontant, j'entendis sonner la cloche de Saint-Point, qui met si bien dans le cœur la pensée du bon Dieu. J'étais si attendri par mes pensées du jour, que je fus saisi de piété en l'entendant. Je priai à chaudes larmes en songeant à Gratien, à mon frère malade, en pensant que ma résistance faisait durer sa maladie et sa peine, et mettait le chagrin à la maison. Je me dis que c'était mal de retarder ainsi sa guérison, qu'il fallait bien renoncer à Denise, et que Dieu le voulait.

» J'arrivai aux Huttes ainsi préparé à mon devoir, lorsque je rencontrai dans la cour Denise qui semblait m'attendre. « Eh bien, Claude, me dit-elle, Gratien souffre toujours; » j'ai peur que Dieu nous maudisse, si nous le laissons ainsi » dépérir. Il faut sauver notre frère aveugle. Vous êtes » clairvoyant, vous : vous êtes capable de gagner votre vie » avec vos deux bras ; les filles ne vous manqueront pas » pour fiancée dans le pays ; tout le monde vous estime » comme un premier ouvrier et comme un brave garçon ! » Allons, tâchez de ne plus penser à moi ; mais il faut que » je reste ici pour faire mon devoir, pour servir de servante » à votre mère et de sœur ou de... à Gratien ! » Elle ne put jamais dire le mot de *femme!*

» Elle fondit en larmes à ces mots et se sauva dans le grenier à foin pour pleurer tout le jour. On l'entendait sangloter de la maison à travers les claies du plancher.

» Alors ma mère vint à son tour et me dit :

» — Claude, je t'avais dit qu'il fallait vous fiancer, Denise » et toi. Je croyais que c'était la volonté de Dieu et le bien » de la maison ; mais je vois bien que ce serait une faute » que le bon Dieu punit, et que ça ferait le malheur de » celui qui est déjà le plus malheureux de tous, de mon » pauvre Gratien ! Il aime Denise autant que toi, vois-tu ! » peut-être encore davantage, parce qu'elle n'est que ton » plaisir, et qu'elle est sa lumière, à lui ! Que veux-tu faire? » Veux-tu que ton frère n'ait plus de bâton vivant toute sa » vie pour conduire ses pas, et qu'il tombe à chaque pas » dans le creux des chemins ou dans le creux de son cœur ? » Ou bien veux-tu sentir toujours là, tout seul, au coin du » foyer de la maison, un malheureux dont chaque respira- » tion sera un reproche et une condamnation de ta dureté » pour lui ? Encore une fois, que veux-tu faire?

» — Je veux faire ce que vous commandez, ma mère, » coûte que coûte. J'aime mieux Denise que la clarté du » ciel dans mes yeux, c'est vrai ! mais j'aime mieux la paix » dans la maison, l'obéissance à votre volonté et la grâce » de Dieu que mon bonheur même. Ainsi, commandez, ma » mère, et je ferai sans murmure ce que vous aurez dit.

» — Eh bien ! va-t'en, dit-elle en me passant les deux » bras autour du cou en sanglotant sur ma tête ! va-t'en, » mon pauvre Claude ! » Et elle me retenait pourtant tout en me serrant sur sa poitrine. En levant les yeux vers la fenêtre du fenil, je vis Denise qui avait tout vu, tout entendu, qui s'essuyait les yeux avec le bord de son tablier. J'entendis le mot : « Adieu, Claude ! » à travers la toile et à travers son sanglot. Ça fut dit, monsieur ; je pris mon cœur à deux mains, je pris mon sac au clou, et je descendis la montagne sans me retourner, de peur de ne pas pouvoir

en arracher mes pieds, ou de revoir la fumée des Huttes. Voilà, monsieur. Trois mois après, Denise fut mariée, par obéissance, avec l'aveugle. Elle ne pensa plus à moi, et elle fut une bonne femme de Gratien. »

CHAPITRE IX

Moi. — Et vous, Claude, que devîntes-vous après ce déchirement de vos deux cœurs?

Lui. — Moi, monsieur, je commençai ce jour-là mon tour de France.

Moi. — Racontez-le-moi, si cela ne vous fait pas de peine, et si le soleil qui baisse nous en laisse le temps.

Lui. — Oh! ça sera bientôt dit. Je n'étais plus avec moi-même, je n'étais plus là où j'étais; j'étais tout entier où je n'étais plus. Mon corps allait et venait dans ces pays, mais mon cœur et mon esprit étaient restés sur la montagne. Denise, ma mère, Gratien et Annette y étaient. Le reste du monde m'était tout un. Mais, par exemple, c'est alors que je commençai à penser davantage et quasi toujours au bon Dieu. Ce sacrifice que j'avais été contraint de faire de tout mon bonheur en ce bas monde m'avait attendri l'âme et comme retourné le cœur en haut. Le Seigneur me récompensait en me faisant comprendre à moi, ignorant, que son amour pouvait encore remplir un cœur vide. Et puis je me dis : « Puisque ta mère t'a commandé de faire le plus grand des sacrifices à ton frère l'aveugle, tous les autres sacrifices que tu pourras faire aux autres seront bien faciles et bien légers. Eh bien, fais-les tous autant que tu en trouveras à faire sur la route. Dieu te récompensera aussi, pas dans ce monde, parce qu'il n'a plus rien à t'y donner à présent qu'il t'a repris Denise, mais dans l'autre vie. » Et ça dit, monsieur, je m'en allai pendant sept ans de ville en ville,

de chantier en chantier, avec ma boucharde et ma têtue, demandant de l'ouvrage là où il y en avait, et me perfectionnant dans mon état autant que ça se peut à un pauvre garçon trop âgé déjà pour apprendre à lire, à écrire et à tracer des profils au crayon sur le papier. Mais la pierre, par exemple, je la pliais et la dépliais ainsi qu'un papier. Les maîtres m'aimaient et les camarades aussi, parce que j'étais fidèle avec les uns, et, tant que je pouvais, serviable avec les autres. Ce fut de ce moment, monsieur, que je pris la résolution de ne gagner que juste ce qui m'était nécessaire pour mon pain, pour mes habits, pour l'usure de mes outils et pour ma place sous une tuile dans les villages, dans les chantiers ou dans les maisons pour lesquels je travaillais. Seulement, je ne le disais pas, de peur qu'on me prît pour un homme qui voulait se rendre singulier. Je prenais des maîtres le prix de ma journée comme un autre. Mais ensuite, quand je voyais un camarade vieilli, cassé, chargé de famille ; ou bien quand un des jeunes ouvriers avait père, mère et sœurs à nourrir de son marteau ; ou bien, enfin, quand un d'entre eux avait un accident, une maladie, une absence forcée, alors je travaillais pour eux au chantier, je faisais leur ouvrage, et ils touchaient leur solde comme à l'ordinaire. On m'avait donné le sobriquet du *Remplaçant* dans tous les chantiers, et, si quelqu'un avait un jour à se reposer, il venait naturellement à moi et il me disait : « Allons, Claude, il faut un bon garçon à ma place. » Et j'y allais, monsieur. Vous me direz : « Pourquoi aviez-vous ainsi renoncé à vous-même, et usiez-vous vos outils, votre temps et votre jeunesse sans songer un peu à l'avenir? » Voici, monsieur : c'est que, perdant l'espérance d'épouser Denise, je m'étais bien résolu de ne jamais me marier, parce qu'une autre comme Denise pour moi, j'aurais bien fait dix fois le tour de France et de plus loin encore, sans jamais la rencontrer. Que voulez-vous? quand même il y en aurait d'aussi avenante et de plus belle, ça

n'était toujours pas elle. Nous étions deux grains de la même paille. Tous les autres grains de la gerbe peuvent bien être aussi bons; mais il n'y a que ceux-là pourtant qui se rencontrent, qui s'ajustent et qui se connaissent sur l'épi. Denise de moins pour moi dans le monde, il n'y avait plus de femme. Toutes celles que je voyais passer les dimanches, allant aux danses ou aux églises, je disais : « Ce n'est pas là Denise. » Elle m'était restée dans les yeux comme un grain qui vous fait voir mille étoiles, mais qui aussi vous fait pleurer. « Puisque tu as fait ce sacrifice au pauvre aveugle et à la paix de la maison, que je me disais, tu peux bien en faire d'autres toute ta vie! » Et en vérité, ce peu que je faisais maintenant pour le pauvre monde ne me coûtait rien. Quand on a donné le cœur qu'on a sous les côtes, qu'est-ce que c'est donc que de donner son bras ou sa main? Et encore que j'avais l'amitié de tout le monde, dans les chantiers, pour ma récompense. C'est comme cela que j'ai mis sept ans à faire mon tour de France, prenant toujours un chemin qui me menait plus loin toutes les fois que j'étais tenté, par le mal du pays, de revoir la montagne et la vallée de Saint-Point.

« — Mais qu'est-ce qui vous consolait dans votre éloignement, dans votre isolement et dans vos peines? dis-je à Claude. Vous aviez donc des nouvelles de votre mère et de Denise? Vous leur écriviez donc? Vous aviez donc un ami avec qui vous parliez des Huttes, de votre enfance, de votre amour, de votre malheur?

» — Non, monsieur; personne ne m'écrivait et je n'écrivais à personne, parce que nous ne savions ni lire ni écrire dans la famille. Je ne parlais jamais ni d'*elle* ni de moi; on ne savait seulement pas de quelle montagne je venais. J'étais de bonne grâce avec tous les camarades, sans avoir d'attachement particulier avec aucun, excepté qu'il ne fût tombé de l'échelle ou qu'il ne se fût cassé un membre dans le chantier. Et pourtant j'avais un ami qui me consolait et

qui me soutenait contre tout! dit-il en levant imperceptiblement pour tout autre que pour moi ses yeux vers le soleil qui baissait.

» — Vous me raconterez cela dimanche, lui dis-je en me levant pour redescendre, n'est-ce pas, Claude? Vous m'en avez déjà assez dit pour m'attrister toute la semaine.

» — Oh! monsieur, il ne faut jamais être triste, reprit-il avec un sourire de contentement qui contrastait avec son récit, avec sa solitude et avec les tombes vertes éparses sous nos pas autour de lui. Il ne faut jamais être triste, car la tristesse enlève la force des bras; et puis la vie est si peu de chose, que ça ne mérite pas seulement qu'on s'arrête pour pleurer dessus. Tout finit bien, allez, monsieur, soyez-en sûr. Il ne s'agit que d'attendre son heure, ici-bas ou dans l'autre temps.

» — Qu'appelez-vous l'autre temps? lui dis-je.

» — Celui qui ne finit pas, » répondit-il.

Nous nous séparâmes comme deux amis qui se sont donné rendez-vous de l'œil en se disant adieu.

CHAPITRE X

J'aimais ce pauvre homme, et ce pauvre homme m'aimait, bien que si inférieur à lui en philosophie, en sentiment des choses surnaturelles, en détachement, en résignation, et bien que plongé dans ce courant des pensées humaines au-dessus desquelles il rayonnait, sans s'en douter, comme une âme au-dessus du brouillard. Il y avait cependant quelque chose de commun entre nous deux : le sentiment de Dieu à travers la nature. C'était là l'aimant qui m'attirait vers les Huttes et qui faisait supporter mes longues visites à Claude. Je remontai vers sa retraite huit jours après.

Je le trouvai occupé à rappeler un essaim de ses ruches.

L'essaim s'en allait en tourbillonnant dans l'air limpide au-dessus de sa tête, cherchant à la fois à fuir et à rester dans l'enclos. Il semblait combattre entre deux instincts contraires : l'un de liberté, l'autre de regret. Claude prit l'essaim à deux mains quand il fut posé sur un prunier, et il le logea sans être piqué dans le tronc creusé d'un sapin qu'il avait préparé à ses mouches.

«Voilà une nouvelle famille qui m'est venue cette semaine, monsieur, me dit-il. Elle n'est pas venue sans que quelqu'un l'ait appelée et lui ait dit l'heure. Voyez, ajouta-t-il en me montrant une vingtaine de plantes de sainfoin en fleur : la table était mise pour tous ces invités à la noce du bon Dieu, n'est-ce pas ? ajouta-t-il.

» — Et la maison aussi, lui dis-je en lui montrant le tronc d'arbre creusé et dressé par lui sur deux pierres. Mais comment, Claude, retirez-vous votre visage intact et vos mains sauves de cette nuée d'aiguillons volants qui me perceraient, moi, de mille et mille dards ?

» — Eh ! c'est qu'elles me connaissent de mère en filles, de ruches en essaims, et même avant que de sortir au soleil pour la première fois. Il paraît que leur mère ou bien Dieu leur dit d'avance : « Ne faites pas de mal à celui qui » vous veut du bien. » On croit que ça n'a pas d'éducation, les bêtes ; on se trompe, allez. Pourquoi donc est-ce que les volées de corneilles se laissent approcher par celui qui porte un soc de charrue luisant sur l'épaule, et se sauvent de celui qui porte un fusil sous le bras? Est-ce que vous croyez que leurs père et mère ne leur ont pas appris ce que c'était que la poudre? Et les petits poissons, monsieur, je me suis bien souvent amusé les dimanches, quand j'étais petit, à en prendre, au bord du ruisseau, avec la main, à les mettre dans mon chapeau et à les verser bien loin, bien loin sur l'herbe. Eh bien, quoique si loin du lit du ruisseau, et quoique la hauteur de l'herbe leur cachât la vue de l'eau, ils y retournaient tous d'eux-mêmes sans se trom-

per de route, monsieur. Comment l'auraient-ils fait si on ne le leur avait pas appris en sortant des œufs? »

Nous causâmes longtemps ainsi de ces phénomènes de l'intelligence des animaux, puis je donnai un tour insensiblement plus sérieux à la conversation. Il s'y prêtait, car il sentait bien que ce n'était pas tant la curiosité humaine qui m'amenait près de lui que la curiosité divine, c'est-à-dire le bonheur de parler de Dieu.

Tel était l'aimant entre cet homme et moi. Je n'en détachais pas aisément ma pensée. Quand, du fond de mon jardin ou des hauteurs de mes bois situés sur l'autre revers de la vallée, j'entendais dans le silence du milieu du jour retentir le coup de marteau régulier du tailleur de pierre, mon oreille écoutait ce bruit comme un bourdonnement de plus d'un pauvre insecte appelé homme qui creuse le rocher, qui sonde la terre, qui perce le ciel pour y chercher ce qui l'appelle sans cesse et ce qui lui échappe éternellement ici-bas, son Dieu! Je me disais : « Chaque coup de ciseau de cet homme est aussi un coup de sa pensée dans ses tempes pour les élargir à la proportion de la grande idée dont il est malade. » Je me demandais à moi-même consciencieusement, à moi qui ai usé ma langue sous mon palais et mes yeux sous mes paupières à lire, à écrire et à parler de ce Dieu dans toutes les fois et dans toutes les langues, quelles pouvaient être les notions que cette âme inculte avait pu concevoir à elle seule du souverain Être.

J'étais donc naturellement porté, quand je me retrouvais avec lui, à faire revenir l'entretien sur ce sujet. D'ailleurs, je voyais que c'était la pente aussi de son âme débordante de piété instinctive, et que, pour peu qu'on l'y inclinât, elle y versait. Je m'assis donc à la même place où j'avais parlé avec lui de Denise, et, quand il eut fini de mettre sa ruche d'aplomb sur ses cales, il revint s'y asseoir lui-même à une certaine distance en face de moi; car, bien que

Claude fût confiant et simple dans son attitude et dans son langage, il n'était point familier. Il avait cette convenance naturelle qui commande tous les respects en les observant. Il maintenait ses distances comme un bon fantassin, qui ne doit ni se laisser atteindre par celui qui marche derrière lui, ni marcher lui-même sur le pied de celui qui le devance. Il sentait et il marquait sa place dans la création, comme il sentait et marquait la place des autres. Une décence souveraine et non apprise l'enveloppait d'une naturelle dignité. On voyait qu'il se trouvait petit parmi les hommes, mais qu'il se respectait en Dieu. Voici à peu près notre entretien de ce jour-là.

Moi. — Vous m'avez dit, Claude, il y a huit jours, en me racontant vos peines, que vous aviez un ami dans le sein de qui vous les versiez toutes, et qui les adoucissait un peu pendant votre longue absence des Huttes. Quel était donc cet ami qui vous tenait lieu de votre mère, de Denise, de votre montagne, de votre cœur même que vous y aviez laissé ?

Lui. — Je suis bien hardi, monsieur, peut-être, d'avoir osé me servir de ce nom ; il me le pardonnera ; cet ami, monsieur, c'était le bon Dieu.

Moi. — Et qui est-ce qui vous avait parlé de lui ?

Lui. — Sauf ma mère, quasi personne, monsieur ; mais c'était lui-même qui m'avait toute ma vie parlé dans le cœur.

Moi. — Et qu'est-ce qu'il vous disait? Et qu'est-ce que vous lui disiez vous-même dans ces rapprochements intérieurs qui vous rendaient si patient envers vous-même et si serviable envers les autres?

Lui. — Ce qu'il me disait, monsieur, il me serait bien impossible de vous le redire : car Dieu ne parle pas la langue des savants comme vous, ni le patois des simples comme moi. Je ne sais pas comment il se faisait entendre à mon faible esprit ; mais je l'entendais en moi, quand je me

retirais du bruit de mes camarades pour l'écouter, comme nous entendons d'ici, monsieur, ce grand murmure général qui monte de la vallée, sans savoir si ce sont les personnes, les voix, les pas, les feuilles, les eaux, les plantes en germant, les oiseaux en chantant, les hommes en respirant qui le font ; mais nous savons que c'est quelque chose qui vit, n'est-ce pas, puisque ça bruit? Eh bien, ce bruit sourd de la présence du Seigneur dans les créatures et en moi, je l'ai toujours heureusement entendu, comme je vous dis, et je dis heureusement pour moi, monsieur ; car sans cela je me serais pensé mort, j'aurais cru que ma poitrine était une bière ou l'on avait enseveli une âme qui vivait encore, avec les vers de terre pour compagnie. Je me serais jeté dans la première carrière que j'aurais rencontrée, pour écraser ma pensée avec ma tête contre les pointes du rocher. Mais, grâce à ce sentiment de la présence de Dieu et à son bruit sourd, mais clair, que j'entendais, surtout quand je n'avais rien à faire, que je rentrais au logement ou que je couchais au chantier sous l'appentis; grâce à cette bonté qu'il avait et qu'il a toujours eue de me dire quelques paroles douces au cœur, je me suis toujours reconsolé. L'homme est comme un enfant qu'on berce en chantant avec des paroles qu'il ne comprend pas, et qui sourit après avoir pleuré. N'est-il pas vrai, monsieur? J'étais comme cela. Je n'ai jamais su ce que le bon Dieu me disait; mais, rien que de l'entendre de si loin, ça me soulageait, ça me soutenait, ça me faisait patienter et espérer. Il paraît, monsieur, que la moindre parole de là-haut dans nous, cela répand, rien que par l'écho de notre poitrine, bien du jour, bien de la compréhension, bien de la croyance et bien de la paix dans notre imbécillité, dans notre brouillard et dans notre trouble. Cela doit être, je pense; car cette parole qui a fait tout le monde en appelant seulement toutes les créatures les unes après les autres, et en les faisant paraître et répondre rien qu'à la voix, bien

qu'elles ne fussent pas encore, jugez donc quelle force cela doit avoir! Et quand cela daigne se faire entendre à un pauvre ver de terre comme nous, jugez donc comme cela doit le réconforter dans son néant?

Moi. — Oh! oui, Claude, je n'en doute pas, vous entendiez en vous l'écho de la parole éternelle, mieux qu'un autre peut-être, tout ignorant que vous êtes, selon les hommes de bruit. Vous n'aviez entre cette parole et vous que le bruit de votre marteau : nous avons celui du monde. Mais enfin, comment connaissiez-vous que Dieu parlait à votre pauvre âme, et à quels signes sentiez-vous qu'il s'entretenait ainsi seul à seul avec vous?

Lui. — Voilà, monsieur. Il me venait des idées que je n'avais pas conçues de moi-même et que personne ne m'avait dites; il me montait des chaleurs du cœur qu'aucune main n'avait touché; il se répandait en moi comme une façon d'ivresse, bien que je n'eusse pas goûté de vin. Alors j'entendais toutes sortes de choses sourdes, impossibles à rendre avec le peu de mots que ma mère m'a appris en venant au monde. Je ne sais pas en quelles paroles ça disait, mais ça me disait : « Je suis, je vis, je dure, je crée, je vois, j'écoute, j'aime, je console, je viens, et tout vient à moi, et tout ce qui a commencé en moi finit en moi! Et, quand tout ce qui a commencé en moi se sera refondu avec moi, tout sera puissant, heureux et éternel par moi et avec moi! Et je ne suis ni grand ni petit, car je suis tout pour toute chose et pour toute créature! Et je ne méprise rien, et je ne mesure rien; et il n'y a devant moi ni chose petite ni chose grande : car le grand ou le petit, ça n'existe pas pour moi qui suis sans mesure! Et je suis ton père, comme je suis le père du soleil qui est sur ta tête! Et je suis ta mère, comme je suis la mère des étoiles qui sont au fond de ton firmament! Et je suis ton juge, comme je suis le juge de tout ce qui accomplit ou transgresse mes lois en intention! Et je suis ton ami, comme je

suis l'ami de tout ce qui est sorti de ma propre vie pour vivre! Et je suis ton consolateur, car c'est par ma volonté et pour ma volonté que tu souffres! Et tu peux me parler comme à un confident, car je t'entends sans que tu parles! Et je suis en haut et je suis en bas, et je suis avant et je suis après, et je suis la mer où tu peux tout jeter de tes désirs, de tes peines, de tes espérances, sans crainte de ne pas retrouver une de tes respirations, une de tes gouttes de sueur, une de tes larmes : car je rends tout, je suis le ciel de tout, le fond de tout, le bord de tout, je suis tout, et rien ne peut fuir de moi, excepté dans le néant, et le néant, c'est un mot des hommes bornés! Il n'y a pas de néant! je le remplis! Mon vrai nom, c'est *vie*. » Et mille choses comme cela, monsieur, que j'écoutais et que je croyais un peu comprendre, bien qu'elles fussent tant au-dessus de ma compréhension. Et, après que cette parole m'avait remué un moment comme le battant de la cloche remue l'air en y donnant un coup de marteau avant d'y répandre la musique de l'*Angelus* à travers les feuilles que cette musique fait frissonner en passant; après, disais-je, monsieur, que cette parole m'avait remué un moment, elle répandait en moi une musique, une paix, une lumière, tellement qu'on aurait dit, tant je me sentais bien, qu'on avait descendu une étoile du ciel pour m'éclairer l'esprit en dedans, ou qu'une main avait accordé toutes les cordes de mon cœur, de ma tête et de mon corps, comme l'organiste accorde ses fils de laiton et ses tuyaux, de manière que je devenais moi-même un instrument qui chantait juste et sur lequel les mains de Dieu pouvaient quasiment jouer en moi! C'étaient de doux moments à travers mes peines, monsieur : ça me faisait quelquefois pleurer des yeux du corps; mais ça me séchait bien les yeux de l'âme, quand la mémoire de Denise pleurait trop dans mon pauvre cœur. Et puis je m'habituai ainsi à prier sans fin.

Moi. — Vous croyez donc que le Seigneur est comme

un homme qui ne sait pas ce qu'il veut et qui se laisse fléchir d'un côté ou de l'autre par la prière, par les larmes du dernier qui parle?

Lui. — Oh! non, monsieur; mais je crois que le bon Dieu, en nous créant pour faire sa volonté, a prévu que nous aurions besoin de ceci, de cela, pendant notre passage sur la terre ou ailleurs, et qu'il a lui-même donné à ses pauvres créatures l'instinct de lui demander ce que nous désirons, ne fût-ce que pour nous maintenir en adoration, en désir et en reconnaissance, perpétuellement devant lui. Il fait ce qu'il veut; mais, nous autres, nous faisons ce qu'il nous inspire en le priant. Demander et recevoir, est-ce que ce n'est pas tout l'homme, monsieur? Pourquoi donc, nous qui demandons tout à ceux qui ont si peu à donner, ne demanderions-nous pas sans cesse à celui qui a tout? Je sais bien qu'on dit : « Mais toute volonté du bon Dieu est éternelle et immuable comme lui-même; donc c'est inutile de chercher à la changer par la prière. » Mais moi, je pense qu'il a prévu de toute éternité que nous lui demanderions par la prière telle ou telle grâce, et qu'il l'a aussi accordée d'avance de toute éternité à la prière que nous lui ferions, de manière que ce changement soi-disant de sa volonté n'en est au fond que l'accomplissement éternel. Je me dis quelquefois : « Le seigneur est semblable à l'architecte d'un dôme de fer comme j'en ai vu, qui laisse du jeu entre les matériaux qui forment sa charpente, afin que le fer s'allonge ou se raccourcisse librement, selon les saisons, sans que ça rompe son mécanisme. » Ce jeu de l'architecte de là-haut, monsieur, qui laisse son effet à sa volonté immuable, en laissant son effet à l'invocation des hommes, je me figure que c'est la prière. C'est bien bête, n'est-ce pas? Mais, que voulez-vous? nous sommes tous bêtes quand nous parlons du bon Dieu. D'ailleurs, continua-t-il, quand même cela serait inutile, c'est égal, c'est toujours si consolant de parler là-haut!

Moi. — Et quelles prières lui faisiez-vous le plus souvent, Claude?

Lui. — Oh! je me rappellerais plutôt, monsieur, l'impression de tous les souffles qui ont traversé mes lèvres depuis que je respire, que les mots et les sons de toutes les prières que je lui ai adressées; car il en est bien, sans mentir, sorti de mon cœur à peu près autant qu'il est sorti de souffles de ma respiration. Tenez, mon cœur en est devenu gros de soupirs. D'abord, je savais la prière que ma mère m'avait apprise par cœur quand j'étais petit, la prière de Jésus-Christ, qu'il laissa aux hommes comme une langue qu'on entendait là-haut : « Notre Père, qui êtes au ciel! » vous savez? Il y a à peu près là tout ce qu'on peut demander. C'est comme un gros sou dans la poche, contre lequel on vous donne partout un morceau de pain.

Moi. — Mais chacun doit se faire sa prière à soi-même, Claude, car les besoins de l'un ne sont pas ceux de l'autre. Quelles prières faisiez-vous le plus habituellement pour vous?

Lui. — Oh! c'était aussi différent que le jour est différent de la nuit; c'était selon l'heure, le vent, le soleil, la pluie, selon l'impression que je ressentais en moi de toutes choses; c'était plutôt une conversation qu'une prière : je respirais tout haut, voilà tout.

Moi. — Et que demandiez-vous le plus souvent dans vos prières?

Lui. — Ah! monsieur, vous le savez bien sans que je vous le dise : je demandais d'abord le pain et la paix du cœur pour ma mère, mon frère, ma sœur et pour Denise; que le bon Dieu les visitât aux Huttes nuit et jour, et qu'il répandît une bénédiction sur chacun de leurs jours! Surtout qu'ils n'eussent pas de chagrin à cause de moi.

Moi. — Et pour vous, qu'est-ce que vous demandiez?

Lui. — Oh! pour moi, pas grand'chose; il me faut si peu! Je demandais seulement de vivre en rendant service

aux plus malheureux que moi, de passer mon temps honnêtement dans l'état où Dieu m'avait mis sur cette terre, et d'être réuni après avec Denise dans son sein, pour l'aimer et pour nous aimer sans fin. Quant à tout le reste, cela m'était bien égal; un Dieu, un amour, une éternité, cela suffisait bien à un pauvre paysan comme moi. Je n'ai jamais eu l'ambition de la richesse, ni de la science, ni de commander aux autres. Je ne me suis jamais senti que le besoin d'aimer et de rendre heureux, selon mes forces, autour de moi.

Moi. — Vous dites que vous n'avez jamais eu l'ambition de la science; cependant cet Être, auquel vous avez pensé depuis que vous êtes né, est la science suprême. Est-ce que vous n'avez jamais cherché à entendre parler de lui par de plus savants que vous; à savoir les différents noms qu'on lui a donnés dans les différents âges de la terre, dans les différentes langues et dans les différents cultes? En un mot, vous qui étiez tout amour et tout prière devant notre souverain Maître à tous, ne lui récitiez-vous pas aussi un acte de foi en lui, un *Credo*, comme on dit en latin à l'église? Et quel était ce *Credo*, que vous vous étiez sans doute fait à vous-même par votre perpétuelle adoration?

Lui. — Oh! monsieur, mon *Credo*, il n'était pas long! Il consistait en peu de paroles: « Vous êtes avant tout, vous êtes partout et vous serez après tout. Je sors de vous, je serai appelé à vous, je ne puis rien savoir hors de vous. Je désire croire de vous ce qu'il vous plaira de m'en faire connaître, je ne puis pas avoir le regard plus long que les yeux. C'est à vous d'y peindre votre image comme vous voulez que je l'adore! Mon esprit est petit; j'aurai beau l'étendre, vous le déborderez toujours! Faites-moi croire vous-même ce que vous voudrez! » La bête du bon Dieu que vous voyez là, et qui s'épanouit des ailes sur cette mousse, ne peut pas faire son *Credo* au soleil; elle ne peut pas lui dire : « Tes rayons sont ceci ou cela ; » mais elle lui

dit : « Je sens que tu me chauffes et je te bénis! » J'étais aussi simple que cette bête du bon Dieu, monsieur, et mon *Credo* était, je pense, à proportion de l'homme à l'insecte, comme le sien.

Moi. — Mais est-ce que personne ne vous parlait de ce Dieu que vous aimiez tant, et ne vous enseignait-on pas à l'adorer et à le servir?

Lui. — Non, monsieur; il n'y avait pas d'églises ouvertes et de prêtres payés par la république en ce temps-là. Tout le monde croyait ce qu'il voulait; on adorait le bon Dieu à sa fantaisie. Il y en avait même qui ne l'adoraient pas du tout, parce qu'ils disaient que les prêtres s'étaient entendus avec les rois ou les chefs pour les mettre dans leur parti, et pour posséder ainsi la terre en son nom. « Et quand ça serait, que je leur disais, est-ce une raison pour renier votre père, parce qu'on lui a donné un autre nom que le sien, ou parce qu'on aura fait un faux en son nom? » Ces hommes, qu'on appelait des athées, me faisaient bien de la compassion, croyez-le. Il me semblait qu'ils étaient plus privés de vue dans leur âme que mon frère Gratien dans les yeux. Je les évitais tant que je pouvais et je priais pour eux en particulier, comme pour des créatures plus malheureuses que les autres. Au contraire, je me sentais attiré vers ceux qui avaient une religion, et qui se mettaient à genoux devant quelque chose, pourvu que ce fût de bon cœur et de bonne foi, parce que je me disais à moi-même : « Ceux-là ont deux yeux de dedans comme moi; ils voient le bon Dieu sous une figure ou sous une autre; ils cherchent à le voir, à le connaître et à l'adorer, du moins! Ça leur fait honneur et ça les rend bons; car on peut bien être faible, mais on ne peut pas être méchant quand on se croit en présence de la suprême bonté. » Je fus content, sans savoir de quoi, quand on rouvrit les temples, et que la nation reconnut un Dieu et tous les cultes qu'on voudrait librement lui rendre. « Ah! que je me dis, voilà

un peuple; auparavant nous n'étions qu'un troupeau. »

Moi. — Et vous étiez-vous donc fait une religion à vous-même, alors, pour honorer et servir Dieu avec ceux-ci ou avec ceux-là, dans une église, dans un temple ou dans une association de frères s'entendant entre eux pour rendre hommage et obéissance au souverain Maître?

Lui. — Non, monsieur, je ne m'en étais pas fait encore en ce temps-là, ni avec moi-même ni avec les autres; je priais et je servais tout seul, selon mon idée, parce que, voyez-vous, j'allais continuellement de chantier en chantier, de ville en ville, d'un pays à un autre, et que je fréquentais toute espèce de société parmi mes pareils, qui avaient toute espèce de religion, ici philosophes, ici catholiques, ici protestants, ici rien du tout. Chacun disait ses raisons et maudissait les autres. Je n'étais pas capable de juger entre eux. Seulement, je me disais en moi-même : « Quel malheur et quelle honte que tous ces gens-là se repoussent ainsi les uns les autres au nom de leur père à tous ! Et quel crime et quelle impiété qu'ils invoquent tous les gendarmes, les bourreaux, les échafauds, pour emprisonner, torturer, tuer ceux qui ne voient pas le ciel de la même couleur qu'eux ! Si quelqu'un est véritablement du bon Dieu parmi eux, c'est bien sûr le plus miséricordieux. » Je n'avais donc pas d'autre catéchisme alors, monsieur, que celui-là pour m'éclairer à travers toutes ces religions que je traversais de contrée en contrée : « Adore et prie avec tout le monde, et ne crois qu'avec toi-même. » Car c'est toujours bon d'adorer et de prier avec les hommes; mais quelquefois c'est mauvais de croire comme eux quand ils croient des choses contre nature, contre la grandeur et contre la bonté de Dieu! « En un mot, que je me disais, laisse dire ceux-ci et ceux-là, sans te disputer avec eux sur ce que tu ne sais pas, ni eux non plus. Crois avec tous ce qui est bien, et ne crois avec personne ce qui est mal! » Voilà le catéchisme d'un pauvre homme que je m'étais fait,

monsieur. Et si vous me dites : « Mais qui est-ce qui t'apprenait à distinguer ce qui était bien de ce qui était mal ? » Ah ! dame, monsieur, je ne saurais pas trop quoi vous répondre. C'était une voix en dedans de moi que je ne faisais pas parler, mais qui parlait de soi-même pour dire oui ou non, sans réplique. C'est cette voix que les savants appellent *conscience*, et que nous autres, pauvres gens, nous appelons le gros bon sens. Ça ne dispute pas, mais ça ne se trompe pas pourtant ; ça ne sait rien dire, mais ça sait tout juger, voyez-vous ! Il faut bien un *dernier mot* au fond de l'homme, monsieur, quand il débat avec lui-même et qu'il ne sait pas à qui entendre. Eh bien, cette conscience, c'est le dernier mot ! Et ce dernier mot de tout, c'est Dieu qui l'a écrit en nous, comme on écrit la route de temps en temps, sur les poteaux du chemin, pour qu'on ne se trompe pas de route. Il y avait, par exemple, un vieux tailleur de pierre, Hongrois de nation, qui avait travaillé à je ne sais pas combien d'églises, de temples, de chapelles, de minarets, de mosquées, de pagodes, de pyramides dans toute la terre, depuis un pays qu'il appelait l'Inde, jusqu'à l'Égypte, la Turquie, la Hongrie, l'Allemagne, Rome et Strasbourg. Il n'y avait pas de dieu pour lequel il n'eût taillé une pierre, de sorte qu'il était bien sûr, comme il le disait parfois en riant, d'avoir un ami partout dans le paradis. Il m'avait pris en amitié à cause de ma jeunesse, de mon ignorance et de ma bonne conduite, qui me faisait rechercher plutôt les vieux que les jeunes parmi les compagnons, parce qu'il y a toujours plus de sucre dans le fruit mûr que dans le fruit vert. Il savait lire, et moi non. Il avait la complaisance de me lire le dimanche ses livres de prières et d'anciennes histoires des premiers temps, que j'écoutais avec un plaisir et avec un étonnement toujours nouveaux. Il y avait de ces histoires qui faisaient adorer les bontés de Dieu et qui faisaient pleurer d'attendrissement sur les aventures de pauvres familles comme les nôtres. Il y en avait d'au-

tres qui faisaient lever les épaules, parce qu'elles racontaient des quantités de dieux, des mariages de dieux avec les filles de la terre, des tromperies, des méchancetés de tel ou tel dieu faisant des ruses, des malices, des noirceurs aux hommes. Ces livres, qui venaient de l'Inde, de l'Arabie, de la Grèce, de je ne sais où, me faisaient penser et repenser à ces tas de mensonges mêlés à ces tas de vérités que le bon Dieu a permis qui fussent jetés ainsi par les anciens devant nous, afin que nous eussions éternellement à chercher ces paillettes d'or dans ces monceaux de sable à la sueur de nos fronts. Je me disais : « C'est donc la volonté divine que l'âme travaille comme le corps à se chercher sa nourriture, puisqu'il n'a pas vanné lui-même le grain, qu'il nous l'a jeté mêlé avec la paille, et que dans ces champs les mieux cultivés il fait pousser autant de mauvaises herbes que d'épis? » Ça m'étonnait, mais ça ne me scandalisait pas, monsieur; le bon Dieu est le maître, il sait pourquoi il a fait comme cela : c'est peut-être pour que nous pensions toujours et toujours à lui, avançant vers sa connaissance parfaite un pas après l'autre; car enfin, si nous étions arrivés à sa connaissance parfaite du premier pas, nous ne marcherions plus, nous ne chercherions plus. Or, vivre, c'est chercher, n'est-ce pas? Pourtant on trouve quelquefois, à travers les temps, de loin en loin, des vérités et des saintetés qui nourrissent pendant des siècles et des siècles la faim de vérité et de sainteté que Dieu a mise dans les hommes. Ainsi ce vieillard me lisait par aventure des pensées, comme il les appelait, de grands sages anciens inspirés de la sagesse d'en haut plus que les autres. Il y en avait dont j'ai retenu les noms, comme Pythagore, Socrate, Platon, Confucius, Cicéron. Ces hommes-là, monsieur, avaient des pensées sur Dieu qui éclairaient pour ainsi dire toute la nuit de mon esprit, comme la neige tombée du ciel, il y a peut-être plusieurs fois mille ans, là-bas, sur le mont Blanc que vous voyez d'ici, et qui n'a pas

plus fondu, éclaire le soir et le matin la plaine encore sombre du plat pays. Mais il y avait surtout un petit livre dont les pages étaient toutes recoquillées et toutes déchirées à force d'avoir été lues et relues par ce vieillard, et dans lequel il me lisait toujours pour finir des sermons si doux qu'il semblait que c'était un frère aîné qui parlait à ses petits frères, et des paraboles si simples, si près de terre, qu'il semblait que c'était une mère qui baissait la branche pour faire cueillir des noisettes à son enfant! C'était le Nouveau Testament, monsieur, que j'ai bien connu et bien mieux pratiqué encore depuis que j'en ai entendu réciter des pages et tirer des leçons de bonne conduite dans les paroisses. Ah! que j'aimais cet homme divin, monsieur, qui venait se mêler tout petit au pauvre monde, ne rejeter personne, causer avec les pêcheurs et les jardiniers, tout comme avec les savants, pardonner au nom de Dieu aux femmes méprisées, mais repentantes, jouer avec les petits enfants, enseigner infatigablement son peuple, se sacrifier à la vengeance des prêtres juifs qui le persécutaient parce qu'ils étaient l'ombre et qu'il était la lumière, puis enfin se laisser crucifier par les juges du pays. Pourquoi? Pour ne pas mentir à son Père qui parlait en lui, et pour acheter au prix de son sang un peu d'adoration plus pure au Créateur. Ah! quelles belles idées il leur apportait de Dieu sur la montagne! Comme on sentait que c'était là une parole, un *Verbe*, comme on dit, un lever de soleil sur l'âme d'un monde où tous les songes d'une longue nuit s'étaient changés en faux dieux! Comme celui qu'il annonçait était bien le vrai Dieu, le seul Dieu! Et comme son prophète était bien de lui! Comme il était bien animé de tout son amour pour sa création! car il aurait voulu recréer le monde corrompu, plein de mensonges et de faux dieux, en lui redonnant la vie de sa propre vie. Peut-on aimer plus que cela le Créateur et les hommes? Mourir pour que les hommes adorent plus saintement Dieu! Mou-

rir pour qu'il luise plus clairement sur le monde! Quoi de plus? A la chaleur on connaît le feu. Il faut que celui-là ait eu une bien claire vue de Dieu dans son âme, pour que cette clarté qui le brûlait intérieurement lui ait inspiré un tel sacrifice à son père, pour ses frères et par la main de ses frères! « Voilà le *Verbe* de Dieu! Voilà le fils du père! Voilà le frère de tous ceux qui sont nés ou qui naîtront de la femme! me disais-je, quand le vieillard finissait de lire. Aussi, voyez comme une goutte de son sang, en tombant seulement du haut d'une croix sur le sable, a tellement pénétré jusqu'au noyau de la terre, qu'elle en tressaille encore depuis deux mille ans, et que sa parole n'a pas encore fini de retentir, et qu'elle sera mêlée à jamais à toutes les destinées humaines, jusqu'à ce que le nom de Dieu soit achevé sur ce globe de terre et dans ces globes de feu! » Le vieillard souriait en m'entendant, moi, ignorant, parler comme cela du Nouveau Testament. Il était bien aise de voir ce bon grain fermenter dans mon pauvre esprit. Voilà comment nous parlions en lisant, et je me sentais tout retentissant au dedans de moi, comme une nef d'église vide, où les pierres qui résonnent à la voix du prêtre paraissent répéter par leurs mille échos des paroles saintes. Plus tard je compris mieux ce que me disait le vieillard. En attendant, ses réflexions me calmaient tout en m'étonnant. Ne sachant rien des religions des autres, je me fis à moi-même une règle pour en juger tant bien que mal. Je me dis : « Il y a du vrai et du faux dans tout cela; il y a de Dieu, il y a des hommes. Comment faire pour séparer ces vérités de ces mensonges, pour connaître que le Seigneur est ici et que l'homme est là? Mon Dieu! c'est bien simple, même pour un pauvre homme : il n'y a qu'à voir avec sa conscience où est le bien, où est le mal. Là où est le bien, là est le bon Dieu; là où est le mal, là est l'homme. La vérité ne peut pas produire le mal, pas plus que la lumière ne peut produire la nuit, ou que la colombe ne peut

couver la vipère. La haine, la persécution, le mépris, l'extermination des hommes, rien de cela n'est de Dieu. L'amour du prochain, le support les uns des autres, la compassion, le sacrifice de soi-même, l'adoration d'un seul Dieu d'esprit et de vérité, tout cela est de lui! et je plaindrai les premiers sans leur vouloir du mal, et je croirai et j'adorerai avec les seconds. » C'est ainsi, monsieur, que dans ma bassesse je tâchais de me faire ma religion à moi-même et de servir mon créateur de mes petits moyens, selon sa volonté. Et c'est alors que je me dis : « Mais ça ne suffit pas de penser à lui et de le prier comme tu fais en te levant, en te couchant et en te reposant à midi, il faut encore lui montrer que tu es un fidèle ouvrier de sa maison, sur terre, que tu veux servir sans gage, rien que pour ton pain, et que ton gage, tu le donneras à ceux qui sont plus faibles, ou plus malades, ou plus nécessiteux que toi. » Et vous ne sauriez croire, monsieur, combien le Seigneur me payait ma journée dans mon cœur mieux que le bourgeois ou l'entrepreneur dans la bourse. Il me semblait que toute la monnaie que je ne prenais pas pour moi ou que je prenais pour la reporter le soir au blessé, au malade, à la femme, aux enfants, au père ou à la mère infirme des compagnons, ça formait toute la nuit dans mon oreille une bourse pleine d'argent et d'or, que le bon Dieu m'aurait versée lui-même dans la main! Et ça me donnait toujours un nouveau cœur à l'ouvrage. Et quand les camarades me disaient : « Mais si tu ne ramasses rien pour toi, que feras-tu, Claude, dans ta vieillesse? » Oh! alors, je répondais : « J'ai un frère et une sœur aux Huttes, qui me retireront et qui me nourriront dans mes vieux jours. Voilà pourquoi je n'ai pas besoin de penser à moi : mon père y a pensé. J'ai un petit bien. Je ne veux pas me marier. Sans cela, il faudrait bien que je gagne et que j'économise pour ma femme et mes enfants à mon tour. » Et quand les camarades et les jeunes filles, leurs sœurs, me disaient : « Pourquoi

donc que tu ne veux pas te marier, Claude? Il y en a bien dans le pays qui te prendraient pour ton bon cœur et pour tes deux bras encore! » Alors, monsieur, je ne répondais rien, je devenais tout rouge ou tout pâle en pensant à Denise, et je m'en allais regarder couler la rivière ou courir les nuages sur les hautes montagnes.

Je revins rêveur au village, n'ayant pas osé, ce jour-là, sonder plus avant dans le cœur du pauvre tailleur de pierre.

CHAPITRE IX

Je remontai le dimanche suivant; je le trouvai au fond du ravin, à peu près à l'endroit où son frère l'aveugle était tombé ou s'était jeté dans la nuit de son désespoir. Il était assis non loin de ses chèvres, qui broutaient. Le bruit qu'elles faisaient en secouant les jeunes branches, en détachant le gravier sous leurs sabots de corne, et le petit gazouillement du ruisseau sur les cailloux de son lit, empêchaient Claude de m'entendre. Il était au pied d'un sorbier dont les feuilles légères et découpées laissaient pleuvoir sur lui et sur l'herbe autour de lui de légers rayons du soleil dans l'ombre, comme des lucioles vivantes se poursuivant la nuit sur le bord d'un large fossé.

Au milieu de ce site, bien plus enchanté pour Claude que pour moi, puisqu'il était la scène de son enfance, de toute sa vie, et qu'il le revêtait, pour ainsi dire, de toutes ses impressions, de tous ses souvenirs, Claude semblait absorbé dans la contemplation de ce qui l'entourait. On eût dit qu'il faisait partie vivante, végétante ou pétrifiée de la terre, et qu'il y était aussi enraciné que le tronc du sorbier contre lequel il s'appuyait. Je me gardai bien de le déranger par aucun bruit importun et prématuré; j'étais

curieux de voir vivre et d'entendre respirer cet homme devant Dieu seul.

Il y était, en effet, comme toujours, par la pensée et par l'adoration ; mais il ne se doutait pas qu'il y avait un regard et une oreille entre son âme et Dieu.

Il traçait avec distraction des lignes sur le sable avec une branche de noisetier qu'il tenait à la main. Il faisait rouler du pied des grains de sable ou de petits graviers dans l'eau, en paraissant écouter avec un certain charme le petit bruit de cloche plaintive que ces chutes faisaient rendre au bassin. Il appelait par son nom tantôt une chèvre, tantôt l'autre; il sifflait son chien ; il suivait de l'œil le papillotement des rayons sur l'eau; il s'accoudait tantôt sur un bras, tantôt sur l'autre; il fermait et il rouvrait tour à tour sa lourde paupière, comme pour contenir ou pour laisser évaporer ses pensées. Il avait de longs intervalles pendant lesquels on ne l'entendait pas plus aspirer son souffle que s'il eût été mort, puis de longues et inépuisables respirations, comme s'il eût voulu épancher toute sa vie dans une haleine. On voyait qu'il y avait à la fois du calme et du mouvement dans cette âme, et qu'elle ressemblait à la mer, qui coupe ses majestueux silences par de majestueuses ondulations. L'enthousiasme intérieur pesait évidemment sur lui comme Dieu, père invisible, sur son Océan. Il priait.

Que n'aurais-je pas donné pour traduire en paroles cette prière sourde, cette invocation muette qui se passait toute ainsi entre ses lèvres et son cœur? On n'a jamais noté les palpitations d'une âme simple, plus belles sans doute mille fois que les hymnes des poëtes et les prières savantes et étudiées de ceux qui font profession d'enthousiasme et de contemplation. Il ne me fut pas donné d'en saisir autre chose que la contre-empreinte sur sa physionomie, dans son attitude, dans ses gestes, et quelquefois le nom de Dieu qu'il prononçait en inclinant le front ou en

élevant ses regards vers la cime des arbres. Mais dans l'accent avec lequel il prononçait ce nom, il y avait toute une révélation de la présence et de la sainteté de son Créateur. J'entendis distinctement aussi le nom de Denise, et ces mots huit ou dix fois répétés : « Es-tu là? Me vois-tu? Est-ce toi, Denise, qui me réponds dans l'âme? Dis-moi donc quand il plaira au bon Dieu de nous réunir. Je suis bien impatient peut-être, n'est-ce pas? C'est bien mal à moi de ne pas savoir attendre la volonté de là-haut, que tu sais, toi! Mais la montagne est si seule sans toi! Obtiens donc du bon Dieu qu'il ait pitié de Claude! Denise! Denise!... que la vie me dure! » Et quelques autres paroles confuses et entrecoupées comme celles-là. Puis, comme s'il eût eu honte de son impatience et comme s'il eût rougi de s'attendrir ainsi sur lui-même, il se leva, s'essuya les yeux, sourit tristement au soleil qu'il apercevait en haut sur l'extrémité du ravin, et remonta lentement la pente de mon côté. Je fis alors du bruit dans les feuilles et quelques pas, comme si je venais d'arriver seulement aux Huttes, et comme si je cherchais Claude vers l'enclos de roches. A ce bruit, il me reconnut, remonta tout à fait, me salua son bonnet à la main et ses cheveux au vent. Je lui serrai la main avec un sentiment d'amitié véritable, que je reconnus dans l'impression forte et confiante de sa propre main. Nous allâmes, en causant de la beauté de la saison et de la sérénité du jour, nous asseoir sous le grand châtaignier, dont ses feux de berger dans son enfance avaient creusé le tronc et calciné les racines.

Après avoir ramené insensiblement et par de longs et flexibles détours la conversation sur lui-même et sur sa vie passée :

« Eh bien! Claude, lui dis-je, étiez-vous suffisamment heureux dans cette vie de dévouement à vos frères pendant votre tour de France, et ne pensiez-vous jamais qu'à soulager vos camarades, à Dieu et aux livres que le vieillard

vous lisait sur ses perfections et sur votre destinée après cette existence?

» — Oh! monsieur, me répondit-il, je pensais bien aussi trop souvent à autre chose, au pays, à la montagne, à ma mère, à mon frère, à ma petite sœur et à Denise. Plus j'essayais de chasser ces idées, qui me rendaient le marteau si lourd dans la main et le goût du pain si amer, plus elles me revenaient toujours malgré moi. Mes camarades se moquaient de moi en badinant et m'appelaient le *songeur*. « Dis donc, Claude! me disaient-ils, est-ce que tu as » oublié quelqu'un dans les étoiles, ou est-ce que tu as » perdu quelque chose dans les montagnes, que tu regardes » ainsi, en soupirant, toujours en haut? » Je devenais tout rouge, monsieur, et je ne savais quoi répondre. Hélas! ce n'était que trop vrai que j'avais tout laissé et tout perdu sur les hauteurs; et toutes les fois qu'en sortant des villes pour me promener les dimanches, ou en traversant les plaines d'un pays, je voyais des cimes de montagnes comme celle-ci et une fumée de hutte ou de bûcheron montant de derrière des sapins, je ne pouvais en détacher mes yeux. Quand je portais la main pour mieux voir, je ramenais mes doigts tout mouillés. Je me disais : « C'est » comme chez nous! Il y a peut-être des ravins, des » roches, des chevreaux qui broutent, des eaux qui coulent » en chantant par les rigoles, un foyer où l'on jette les » fagots fleuris pour faire la soupe de la famille; une vieille » mère, une belle fiancée, une Denise!... » Et puis, je me sentais les jambes si lasses que je ne pouvais plus marcher, et que j'étais forcé de m'asseoir sur le revers du fossé, en face de ces chaînes hautes d'où me descendaient ces pensées au cœur. En un mot, monsieur, j'avais ce que nous appelons, nous autres, le mal du pays, la maladie, presque la seule que nous ayons, la maladie du pauvre monde qui, n'ayant pas grand'chose à aimer autour d'eux, se mettent à aimer le coin de terre qui les a portés. Je pense que c'est

comme ce châtaignier, si on le transplantait, qui regretterait et qui aimerait la motte de terre qui a nourri ses racines!

» Et alors, monsieur, et à chaque moment, le jour et la nuit, je me donnais tout seul un moment de peine et de plaisir en me disant : « Pensons librement à eux. Qu'est-ce » qu'ils disent? Qu'est-ce qu'ils font là-haut, juste au mo» ment où je pense? Voilà la nuit, ils rentrent à la hutte, » ils rallument le feu pour le souper; voilà le matin, ils » sortent avec leurs râteaux et leurs sarcloirs sur l'épaule » pour aller nettoyer le pré ou l'auge; voilà midi, ils » mangent ensemble à l'ombre du soyard, au coin du » champ; voilà le soir, ils se reposent sur la porte et ils » font peut-être leurs prières en pensant à moi! Voilà le » printemps, ils lavent les agneaux à la fontaine; voilà » l'été, ils rapportent sur l'aire devant la maison les gerbes » d'où pendent des pavots coupés, et qui sonnent comme » des fils de laiton quand elles sont sèches et que le fléau » tombe dessus. Denise, ma mère et ma sœur les foulent » les pieds nus, pendant que mon pauvre frère écosse les » pois tout seul dans un coin de la cour, de peur qu'il ne » blesse quelqu'un avec son fléau. Voilà l'automne, ils » battent les châtaigniers. Voilà l'hiver, ils se chauffent à » la lueur du *creusieu*, à la chaleur des moutons dans » l'écurie, en tillant le chanvre ou en cassant les noisettes » pour faire l'huile. Mais combien sont-ils? Ma mère y est» elle encore? Est-elle bien voûtée? Ses mains, qui com» mençaient à maigrir, tremblent-elles? Y a-t-il de nou» veaux enfants autour des tabliers des femmes ou dans » des berceaux au pied du lit? » Ah! monsieur, je ne pouvais plus jamais m'arrêter, une fois que je me dessinais en idée toutes ces choses devant les yeux, et que je me faisais en moi-même toutes ces questions auxquelles je me répondais sans savoir, tantôt d'une manière, tantôt d'une autre. C'étaient comme des rêves réveillés, quoi!

» Et plus le temps s'écoulait, et plus ces pensées se cramponnaient à mon esprit, comme ces lierres qui se cramponnent d'autant plus à ces murs qu'ils vieillissent plus. Enfin je n'y pouvais quelquefois plus tenir. Je me disais : « Allons, retournons-y demain ; n'y a-t-il pas sept ans ? » N'est-il pas tombé assez de neige et de feuilles mortes » sur le sentier où nous nous sommes dit adieu, Denise et » moi ? Pense-t-elle à moi seulement, maintenant, autre- » ment que comme une sœur pense à un frère absent ? » N'est-elle pas mariée et heureuse depuis si longtemps ? » N'a-t-elle pas plusieurs petits qui pendent à sa robe ou » qu'elle porte sur son sein en allant aux roches ? Cette » idée, que nous avions eue autrefois l'un pour l'autre, » n'est-elle pas passée des milliers de fois de son cœur, » comme l'eau de la neige fondue au printemps a passé des » milliers de fois dans le lit du ravin ? Peut-être qu'ils se- » ront bien aises de me revoir, au contraire ? Peut-être que » ma mère me demande à son lit de mort ? Peut-être qu'ils » ont plus de bouches à nourrir à la maison qu'ils n'ont de » bras pour piocher, pour semer et pour moissonner ? Peut- » être qu'ils ont besoin d'un ouvrier, qu'ils n'ont point de » gages à donner à un valet ou à une servante, et qu'ils » disent entre eux : *Ah! si Claude était là!* »

» Il me semblait les entendre, monsieur, tout comme s'ils avaient parlé à côté de moi, à mon oreille. A la fin, sans m'en rendre bien compte à moi-même, je me rapprochai insensiblement du pays. Je vins travailler de Toulon à Barcelonnette dans les Basses-Alpes, puis à Grenoble, puis aux carrières de Vienne en Dauphiné, puis aux carrières du Couson sur la Saône, où l'on taille des pierres pour la ville de Lyon, puis à Belleville, puis à Villefranche en Beaujolais, puis à Mâcon, d'où l'on voit les revers des montagnes où sont les Huttes, noircies le soir comme un mur à moitié démoli, contre le ciel. Ah ! une fois que je fus là, je retenais bien encore mes pieds par ma volonté, mon-

sieur, mais je ne pouvais plus retenir mes yeux. Aussitôt que je les levais de dessus ma pierre de taille, ils voyageaient d'eux-mêmes vers ces montagnes. C'était si dur, monsieur, de me dire : « Dans sept heures de marche tu » te contenterais, tu serais où tu voudrais être, tu ver» rais ce que tu veux voir! Eh bien, non! tu n'iras pas, » tu te borneras à regarder de loin ton pays! On ne » saura pas encore que tu en es et que tu as passé si près » d'eux! »

» Vous me direz : « Mais vous ne donniez donc aucune » nouvelle de vous, et vous ne receviez donc aucune nou» velle des autres! » D'abord, monsieur, ni moi ni personne de la maison nous ne savions lire ou écrire; et puis je n'avais jamais rencontré un garçon de la montagne dans les chantiers qui pût me dire ceci ou cela du pays. Ensuite, faut-il vous le dire? tout en désirant tant savoir ce qui était arrivé depuis mon tour de France à la maison, j'avais peur de l'apprendre. Je sais bien que c'est une contradiction, mais c'est comme ça. Est-ce que vous n'avez pas senti quelquefois que l'homme était, pour ainsi parler, double, et que, pendant que l'un désirait une chose, l'autre craignait en lui-même? Donc, pas un mot des Huttes n'était venu à moi depuis si longtemps, et pas un mot de moi n'était arrivé aux Huttes. C'était pour moi comme un autre monde où j'aurais vécu avant la mort, et que je ne reverrais jamais qu'après ma résurrection.

» Mais, depuis que je m'étais laissé entraîner par moi-même, et comme malgré moi, à revenir si près, et depuis que je mesurais des yeux, tout le jour, le nombre de pas que j'avais seulement à faire pour arriver à ces montagnes et pour revoir la famille, je n'étais plus si maître de mes jambes ni de ma volonté. J'étais quelquefois comme fou de désir, monsieur; mon cœur battait comme s'il avait voulu s'échapper de ma veste et aller sans moi là-bas.

» Je ne dormais plus, ou je dormais quasi éveillé, en

voyant en songe toutes sortes de choses de la maison, que je ne pouvais plus effacer de mes yeux quand j'étais réellement réveillé. Je devenais encore plus silencieux que d'habitude ; je n'avais plus goût même à soulager celui-ci ou celui-là par mon travail, et, pour comble, je ne priais quasi plus le bon Dieu, ou du moins je ne m'entendais pas moi-même quand je marmottais mes prières. Oh ! ce fut un terrible temps de ma vie ! Je me repentis bien d'être venu si près, et je formai bien souvent la nuit le projet de retourner à Toulon ou à Bayonne, et de rester à jamais si loin, si loin, que je n'eusse pas la tentation qui me travaillait l'esprit. Mais, bah ! quand le jour revenait et que je revoyais la montagne, c'était fini, c'était comme si j'avais eu des semelles de plomb aux deux pieds ; je ne pouvais plus partir.

» Voilà exactement comme je vivais pendant ces quinze malheureux jours, et plût à Dieu que j'eusse écouté la voix qui me retenait, au lieu d'écouter celle qui m'appelait aux Huttes ! Mais Dieu sait le meilleur ! Ce fut plus fort que moi. Une nuit que je ne pouvais pas absolument m'endormir et que les tempes me battaient sur l'oreiller comme les ailes d'un oiseau qui veut briser sa cage, je me relevai en sursaut, je m'habillai sans me donner le temps de penser à ceci ou à cela ; je pris mon sac sur mon dos et je me mis à marcher à travers la campagne et la nuit sombre sans sentir la terre sous mes pieds, comme on dit que les fantômes marchent. J'étais tout en sueur ; mais ma sueur était froide comme si on m'avait jeté un seau d'eau sur la tête. Avant que le jour se fît là-bas sur le mont Blanc, j'étais déjà au pied des montagnes. Je montai par les sentiers et par les bois de sapins sans souffler seulement et sans m'asseoir sur aucune pierre. Il me semblait que je monterais toujours, toujours, sans jamais atteindre. Pourtant, quand le soleil en plein vint me réchauffer un peu et que le grand jour me rendit un peu de raison, je me dis : « Où est-ce

» que tu vas, et qu'est-ce que tu vas faire? Sais-tu seulement si ta mère vit? si ton frère, heureux avec Denise, » ne te verra pas avec jalousie à la maison, sachant que » Denise t'avait donné son cœur avant que ta mère lui donnât sa main? Sais-tu si tu ne troubleras pas le cœur de » Denise par ta vue? Sais-tu si tout le bonheur de la maison ne disparaîtra pas à ton arrivée? Et si cela est, de » quoi t'aura servi d'avoir été courageux et bon une fois, et » absent tant d'années de ta jeunesse, pour perdre en une » heure tout le fruit de ta peine? Ne vaut-il pas mieux » qu'ils te croient tous mort, comme ils doivent le croire, » n'ayant jamais plus entendu parler de toi? » Enfin, mille choses comme cela, monsieur. De telle sorte que je faisais un pas et puis que je reculais de deux, que je reprenais mon élan et puis que je m'arrêtais, regardant la terre et le bout de mes souliers, immobile, sans respiration, comme un mort debout. Ah! monsieur, quelle marche douloureuse! comme si j'avais monté un Calvaire, voyez-vous!

» Ne pouvant ni me résoudre à revenir sur mes pas ni me décider à continuer plus avant, et voyant le soleil de midi tellement clair que les bergers pourraient me reconnaître de loin et porter la nouvelle de mon retour au pays, aux Huttes, je m'enfonçai un peu à l'écart du sentier contre une roche, et je me mis la tête dans mes mains pour réfléchir. « Non, que je me dis, je ne peux pas retourner, c'est » trop avancé; il y a des cordes qui me tirent le cœur, » tellement que mon cœur y resterait si j'essayais de tirer » de l'autre côté. Je verrai demain la maison de ma mère, » je saurai qui vit ou qui meurt sous le toit de mon père; je » ne m'en irai pas sans que la voix de Denise ait encore » une fois réjoui mon oreille, si Denise vit encore du moins! » Mais je ne me ferai pas voir, j'attendrai ici que la nuit » soit venue, je marcherai nu-pieds, je retiendrai mon » souffle pour ne pas éveiller le chien, je m'approcherai comme un voleur, hélas! pour voler un seul coup

» d'œil sur ceux que j'ai tant aimés et tant regrettés. »

» Comme je parlais ainsi en dedans de moi, le visage vers la terre, sans rien voir et sans rien écouter du dehors, voilà que j'entends une voix toute cassée qu'il me semble reconnaître et qui me crie du sentier : « C'est donc vous, » monsieur Claude? On disait que vous étiez mort et qu'on » ne vous reverrait plus jamais au pays! Ce n'était donc » pas vrai! Comme vous avez l'air riche à présent! une » bonne veste, un chapeau encore bon, et de fort bons sou- » liers à clous! Donnez-moi donc un sou par charité. Je » suis le vieux *Sans aime.* » Je levai la tête tout tremblant à cette voix et je reconnus le pauvre idiot qui courait les montagnes, sa besace sur le dos, depuis son enfance, et qu'on appelait dans le pays l'innocent ou le *Sans aime.* Les années ne l'avaient guère changé, si ce n'est que les cheveux qui sortaient de son bonnet de laine déchiré étaient blancs au lieu d'être gris, comme ils étaient déjà quand j'étais petit. Le temps glisse sur ces hommes innocents, voyez-vous, monsieur, comme la pluie sur ces roches, parce qu'ils ne le sentent pas passer. Ils ne sont jamais vieux, parce qu'ils sont toujours enfants.

» — Ah! bonjour, mon pauvre innocent, que je lui dis; » tu m'as donc bien reconnu tout de même? Mais qu'est-ce » qu'ils font aux Huttes? »

» Je tremblais de sa réponse.

» — Aux Huttes? me répondit-il. Ah! je ne sais pas; il » y a bien six ans que je n'ai pas passé par les Huttes, » voyez-vous, parce qu'ils ont un nouveau chien qui aboie » comme un loup. Je m'écarte quand j'ai à passer la mon- » tagne, et je regarde de loin leur fumée, de peur que les » enfants ne me lancent le chien. Je ne sais ce qu'est de- » venu l'aveugle, ni la mère, ni Denise, ni la petite; j'ai » bien seulement vu les débris de loin sur les rochers; mais » voilà tout. Mais que vous avez donc de beaux habits et » de beaux souliers! »

» Cette admiration obstinée de l'innocent pour ma veste et pour mes souliers me fit venir une idée, monsieur. Je me dis : « Si je changeais avec lui, et si je me servais de sa » besace, de sa chemise de toile, de son bonnet et de ses » sabots pour m'approcher des Huttes sans qu'on soupçon- » nât autre chose de loin que l'innocent, je pourrais voir et » entendre sans être reconnu, et, si je vois qu'ils n'ont pas » besoin de moi à la maison, eh bien, je m'en retournerai » sans avoir rien dérangé dans le cœur de personne. » Je n'eus pas de peine à persuader à l'innocent de changer ses sabots contre mes souliers, sa tunique de toile contre ma veste, son manteau troué et sa besace vide contre mon chapeau. Cela fait, je lui donnai cinq sous pour aller me faire une commission soi-disant dans un village à huit lieues de la montagne, afin de l'éloigner pour deux ou trois jours des Huttes. Il partit content sans se douter de rien, la pauvre âme, et moi je m'enfonçai davantage sous les sapins, de peur d'être vu par quelque berger. Je mangeai des croûtes de pain que l'innocent avait laissées dans sa besace, et je bus dans le creux de ma main à une source que j'avais trouvée quand je gardais les chevreaux. J'attendis ainsi, en priant Dieu et en pensant à la maison, que la nuit bien noire eût enveloppé les sapins. Je mis les sabots de l'idiot sur le sentier, afin qu'il pût les retrouver à son retour, et je m'avançai nu-pieds et sans bruit vers les Huttes.

» Le hasard voulut qu'en approchant de la maison, où je voyais briller une petite lumière, je fus rencontré par le chien, qui revenait de chasser tout seul un lièvre ou un lapin dans les roches. Il jeta deux ou trois voix au bruit et s'élança sur les haillons de l'innocent pour les mordre. Mais je lui laissai la besace dans les dents, et, l'ayant appelé à demi-voix par son nom, il lâcha le haillon, se rapprocha peu à peu, en grondant de moins en moins, comme quelqu'un qui n'est pas sûr s'il faut se fâcher ou rire; puis,

m'ayant flairé de plus près, il me reconnut à son tour, me couvrit de caresses et s'attacha à moi sans plus vouloir me quitter. Cela fit que personne dans la maison ne fut avisé de mon approche.

» Il pouvait être à peu près deux heures avant minuit. Il n'y avait ni lune ni étoiles dans le ciel ; des nuages noirs couvraient tout. On ne voyait rien qu'une petite étincelle sortant d'une vitre d'une lucarne basse qui ouvrait dans le mur de fond de la maison, du côté du rocher qui domine le ravin. On n'entendait rien que quelques petits frissons de vent dans les bruyères, le travail précautionneux des taupes sous les buissons et le marmottement de l'eau courante au fond du grand *abîme* où j'étais tout à l'heure, monsieur. Je marchai doucement, doucement, faisant bien attention à ne pas faire rouler un caillou et à ne pas faire bruire une herbe sous mes pieds nus. A mesure que j'approchais, je me sentais plus envie de m'en retourner, sans avoir été plus avant, de peur de savoir ce qui me ferait ensuite trop de chagrin d'avoir appris. « Dieu ! me disais-
» je, si je n'allais revoir ni ma mère, ni mon frère, ni De-
» nise autour du foyer, mais quelques visages de femme et
» d'homme et d'enfants étrangers, entrés, comme les four-
» mis que vous voyez là, dans la maison vide de l'escar-
» got ! qu'est-ce que je deviendrais ? Oui, oui, il vaut
» mieux s'en aller, avoir revu le mur, la fumée et la lueur
» du *creusieu*, et croire que tout est encore là comme de
» mon temps. »

» Deux ou trois fois je m'arrêtai, et je fis un pas pour remonter d'où je descendais. Vous ne croiriez jamais, monsieur, que ce fut le chien qui me retint et qui me força à redescendre. Il grondait, il me léchait les pieds, il me mordait le bord de mes haillons comme pour me forcer à revenir avec lui. Je craignais le bruit qu'il allait faire, et je continuai à le suivre. Mais, pour dire vrai, je ne savais déjà plus ce que je faisais ou ce que je ne faisais pas.

J'étais comme ces hommes qui marchent et qui pensent, dit-on, en dormant.

» Je n'osai pourtant jamais, malgré le chien, me diriger du côté de la cour de l'étable et de la porte de la maison. Je descendis dans le ravin, je remontai l'autre bord en me tenant avec les orteils aux racines et avec les mains aux herbes. Arrivé en haut, je grimpai encore le rocher que vous voyez qui sert de base à la hutte, et je me trouvai droit contre le mur, tout à côté de la petite lucarne éclairée, qui était encore toute comme grillée en dehors par les fils des feuilles et des grappes de notre lierre.

» J'écoutai un peu ; mais je n'entendais rien que les coups sourds de mon cœur dans ma poitrine, comme ceux du blutoir d'un moulin qu'on a détraqué. J'écartai petit à petit les grappes et les feuilles du lierre, et je parvins, sans être entendu, à faire à ma tête une étroite ouverture par laquelle je pouvais voir à travers la vitre ce qui se faisait dans la maison. Mais, au premier moment, j'avais beau regarder, je ne voyais qu'un brouillard de feu, tant le trouble et l'impatience de mon esprit m'avaient jeté un nuage sur la vue. Peu à peu, ça se débrouilla pourtant, et je commençai à apercevoir un feu dans l'âtre et des figures qui allaient et qui venaient autour de la flamme, en faisant résonner leurs sabots sur les *cadettes* de pierre du plancher. Mais je ne pouvais me dire encore si c'étaient des hommes ou des femmes, des vieillards ou des enfants. « O » ciel ! me disais-je, si j'avais tant seulement une fois en- » trevu le corsage de Denise, ça me soulagerait, et je pour- » rais mieux voir les autres. » Puis je me sentais froid à tous les membres, et je me disais : « Mais si elle n'y était » plus ! » Ah ! quel moment, monsieur, quel moment ! une éternité ne dure pas plus qu'une minute comme celle-là !

» A la fin, mes yeux ou les vitres s'éclairèrent ; un gros fagot de genêts jeta une grande flamme dans le foyer et illumina toute la chambre… « Denise ! Denise ! » m'écriai-

je tout bas. C'était elle, monsieur, je l'avais bien vue passer à la lueur du feu. Elle portait quelque chose à la main comme une tasse qu'elle était venue prendre sur le feu, et elle la portait du côté de l'ombre, vers un lit qui était au fond de la chambre. Je tombai un instant à la renverse sur un tas de fagots qui étaient sur le rocher, et il me fallut un effort et du temps pour me remettre sur mes jambes et pour reprendre ma place à la lucarne. Alors non-seulement je vis, mais j'entendis distinctement une voix cassée et amicale, la voix de ma mère, qui disait du fond du lit : « Merci, ma pauvre Denise ! je te donne bien des ennuis et » je te fais coucher bien tard et lever matin ; mais, grâce à » Dieu, tu n'auras pas longtemps à prendre ces peines ; le » bon Dieu ne tardera pas à me mettre en repos. »

» Ah ! monsieur, je compris que ma mère était bien malade, mais qu'au moins je pourrais lui dire adieu et recevoir sa bénédiction avant son décès. Le cœur me fendit et je me pris à pleurer.

» Je passai la main contre la vitre pour effacer le brouillard de mon souffle qui m'empêchait de nouveau de tout voir dans la chambre, et voilà ce que je vis :

» D'abord, l'escabeau de ma mère auprès du feu était vide : on avait mis dessus le coffre à sel et le sac de farine de blé noir. Je compris que ma mère ne sortait plus du lit depuis longtemps, et que sa place était pour jamais vacante au coin de la cendre.

» Ensuite, je vis le petit trépied de bois de noyer sur lequel s'asseyait tous les soirs mon frère pour tiller le chanvre, renversé, les pieds en l'air, dans un coin de la chambre. Son bâton d'aveugle, qu'il tenait toujours entre les jambes, même à la maison, pour toucher de loin ceci ou cela, était rangé avec des manches de pioche et de râteau contre le mur, le long de la pierre de la cheminée, et il y avait dessus de la poussière et des toiles d'araignée. Je me doutai que mon pauvre frère était mort, puisque

l'aveugle n'avait plus besoin de bâton. Dieu! déjà deux places vides en si peu de temps. Je fondis en larmes, et je m'écartai un moment de la lucarne, de peur qu'on ne m'entendît sangloter du dedans.

» Ce que c'est que de nous, monsieur! Essayez donc de vous en aller huit ans de votre château, qu'on dit si plein de monde, de tendresse, de richesse, et puis revenez-y, vous verrez. Ah! non, monsieur, je ne vous souhaite pas un quart d'heure comme celui-là!

» Je revins à la fenêtre après avoir pleuré. Denise venait de se rasseoir devant le feu pour déshabiller les enfants : car il y avait deux petits enfants de quatre à six ans qui allaient et venaient à travers la maison, pendus à son tablier; j'avais oublié de vous le dire.

» Donc, je pus voir Denise tout à mon aise, monsieur; car elle avait le dos de sa chaise tourné contre la porte, et le visage, bien éclairé par la flamme, tourné du côté de la lucarne. Ah! monsieur, ce n'était plus la même Denise que j'avais laissée. Elle était tout autre, mais on reconnaissait bien toujours la même sous l'autre, la belle jeune fille de dix-huit ans sous la jeune veuve de vingt-six ans. Il semblait qu'il n'y eût qu'à passer la main sur l'ombre de son visage pour la retrouver tout comme elle avait été avant mon tour de France. Elle avait sa robe de laine galonnée de noir, ses joues plus blanches, les coins de la bouche un peu plus abaissés vers le menton, le tour des yeux un peu plus taché de bleu, comme quelqu'un qui a reçu une légère meurtrissure au-dessous des paupières, le corsage un peu plus bas, les bras encore plus blancs de peau et tant soit peu plus maigres.

» Une personne qui n'a pas vieilli, mais qui a souffert ou qui a pleuré les nuits, enfin! voilà comme était Denise! Ah! je ne pouvais pas en détacher mes yeux, et je me disais : « Pauvre Denise! pauvre Denise! que n'étais-je là » pour t'épargner des peines et de l'ouvrage! Je t'aime

» encore mieux comme cela que quand il n'y avait pas une
» larme dans le coin de tes yeux et pas un coup de doigt de
» chagrin sur la peau de tes joues! Dieu! que tu me plais
» mieux encore ainsi que plus jeune et plus avenante! Ah! je
» ne pourrai plus être ton fiancé! Mais que je voudrais être
» ton secours et ton serviteur, sans autre gage que de voir
» et de tenir tes petits enfants orphelins sur mes genoux!

» Quand elle les eut à moitié déshabillés, ses deux petits, je veux dire un garçon de six ou sept ans et une petite fille de quatre ou cinq ans, et qu'on vit leurs jolies petites épaules roses qui sortaient de leurs chemises de toile bien propre, elle les fit mettre à genoux devant son tablier, et je l'entendis qui marmottait à demi le *Pater*, dont elle leur faisait répéter les mots, les mains jointes, presque endormis qu'ils étaient déjà. Dieu! que c'était joli à voir, monsieur, cette jeune femme avec ces petits dont le bon Dieu avait pris le père, toute seule abandonnée au milieu de la montagne, la nuit, à côté d'une vieille mère mourante faisant parler ses deux jolis enfants du père qu'ils ne voyaient pas dans le ciel, tout comme s'ils l'avaient vu, et les embrassant après sur le front ou sur la bouche, pour les récompenser d'avoir bien dit son nom après elle!

» Quand ça fut fini, elle leur dit : « A présent que vous
» avez bien dit votre prière au bon Dieu pour nous, mes
» petits, il faut que nous la disions en finissant pour les
» autres. » Et, comme pour mieux fixer leur attention par quelque chose de visible, elle tendit le bras gauche contre le mur, et elle en détacha quelque chose qui pendait à un clou à côté de la cheminée. C'était mon sac de tailleur de pierre, monsieur, que j'avais laissé à la maison par oubli le jour où je m'étais sauvé sans dire adieu à mon frère, et qui était resté là, comme un souvenir de moi, juste où je l'avais mis. Elle le prit donc et le mit sur ses genoux devant les mains jointes des deux enfants. Je vis briller quelque chose sur le sac, monsieur : c'était la croix de laiton de

son ancien collier, qu'elle m'avait voulu donner en partant et que je n'avais pas voulu prendre. Il paraît que depuis ce jour elle n'avait pas voulu remettre ce collier et cette croix à son cou, et qu'elle les avait laissés attachés avec une épingle sur mon petit sac de cuir.

» — Allons, mes enfants, dit-elle, maintenant faites une » prière devant ce crucifix au bon Dieu, pour qu'il mette » l'âme de votre père dans son paradis. »

» Et les petits baissèrent la tête comme elle.

» — Faites une prière pour que le bon Dieu soulage et » guérisse votre grand'mère, qui est malade, et pour qu'il » nous la conserve au moins jusqu'à ce que vous soyez » grands. »

» Et ils baissèrent la tête comme elle.

» — Faites une prière pour votre oncle Claude, dont » nous parlons tous les jours, et dont voilà le sac sous ce » crucifix, afin que, s'il est mort, le bon Dieu lui fasse » grâce et miséricorde parmi ses anges, et que, s'il est » vivant, le bon Dieu prenne soin de lui dans les pays bien » loin, bien loin, où il voyage, qu'il lui fasse trouver une » bonne femme et des enfants comme vous, qui l'aiment » bien et qui le soulagent dans ses travaux. »

» Et ils baissèrent la tête comme elle, mais elle la tint plus longtemps baissée encore que pour les autres; et, en approchant le crucifix et le sac de ses lèvres pour baiser la croix, elle toucha le sac de ses lèvres avant de le rependre au clou. Et je connus que Denise avait encore son amitié pour moi. Je n'en voulus pas voir davantage, monsieur.

CHAPITRE XII

» Le feu s'éteignit bientôt dans la chambre, le silence du sommeil s'établit dans la maison. Moi seul je rôdais dehors à tâtons et à la faible clarté du croissant de la lune,

qui venait de se lever derrière les châtaigniers. Je ne savais pas ce que je voulais faire, mais il m'était impossible de m'écarter. C'étaient comme des cordes qui me tiraient le cœur. Je fis quelques pas d'ici et de là ; je reconnus tous les endroits où j'avais été, enfant, avec ma mère et mon frère, jeune berger, avec Denise : le puits, la source, les pruniers, le verger, le pré, les meules de paille. Il me semblait que tout me disait : « Bonjour, Claude, il y a long-
» temps que nous ne t'avons pas vu! mais nous te recon-
» naissons toujours, comme la châtaigne reconnaît la coque
» où elle a été formée, quand on la remet dedans pour
» l'hiver. » La clarté si douce de la lune en pleuvant sur les feuilles était comme une illumination secrète que les esprits de la montagne auraient allumée pour fêter en silence le retour de l'enfant de la montagne. J'étais calme, et je ne pouvais pourtant pas m'endormir.

» Après avoir tout parcouru et tout reconnu, et même, il faut que je vous avoue toute ma bêtise, après avoir embrassé bien des pruniers, des cerisiers et des sureaux, comme s'ils avaient eu un cœur sous l'écorce pour me rendre mon embrassement, je me rapprochai de nouveau de la hutte, et j'en fis le tour. Puis, lassé d'errer ainsi de droite et de gauche, je m'assis sur un tas de paille qu'on avait laissé le soir, pour litière, entre la porte de l'étable des chèvres et l'escalier de la maison. Étendu là, monsieur, je ne saurais pas vous dire combien de pensées et de pensées me roulèrent dans la tête, pendant que le croissant de la lune passait d'une colline à l'autre sur mes yeux. Le lit de l'*abîme*, que j'entendais murmurer en bas sous la nuit des feuilles, ne roula pas plus de gouttes d'eau cette nuit-là. C'était si triste et c'était si doux tout à la fois!

» Quand je pensais que mon pauvre frère aveugle n'était plus là, que ma mère était peut-être sur son lit de mort, tout inconsolée de ne pas voir au moins un de ses deux enfants à son chevet, le cœur me fendait. Puis, quand je

pensais que Denise était là-haut, toujours si charmante et si tendre, veillant auprès de ma mère ou dormant à côté des berceaux de ses deux petits, et qu'elle m'aimait encore d'assez d'amitié pour avoir appris mon nom de Claude à ses enfants et pour leur faire prier le bon Dieu pour moi sur son crucifix et sur quelque chose qui venait de moi, je me trouvais néanmoins le plus heureux des hommes qui étaient sur la terre. Dans ce combat si long et si indécis de la peine et du contentement, mes idées se brouillèrent, mes yeux se fermèrent; je rabattis le manteau de mendiant de l'idiot sur ma tête, comme nous faisons de nos vestes, nous autres, quand nous voulons dormir; je me tournai le visage du côté du mur, et je m'endormis en me disant en moi-même : « Tu te réveilleras avant le jour, et tu t'en iras » là-haut te cacher sous les châtaigniers, pour n'entrer à » la maison qu'après que le soleil sera bien haut et que ta » mère sera bien réveillée, la pauvre femme! »

» Je croyais me reposer seulement quelques heures, et ne pas m'endormir assez pour ne pas entendre le coq chanter.

» Mais, monsieur, la lassitude du corps, et encore plus la lassitude de l'esprit et du cœur par toutes les idées qui m'avaient battu le front depuis deux longues journées, trompèrent mon espérance, et je m'endormis si fort et si bien que ni le chant de l'alouette, ni le *quiqui-riqui* du coq, ni le mugissement de cent bœufs appelant le bouvier dans l'étable, ne m'auraient pas tant seulement réveillé. Le bon Dieu le voulait, quoi! J'étais aussi mort et aussi sourd que les pierres de l'escalier que j'avais taillées.

» Hélas! ce fut peut-être un grand malheur. Il aurait mieux valu pour tous que j'eusse été sous les châtaigniers et que j'eusse reculé dans mon envie de rentrer à la hutte, même pour recevoir la dernière bénédiction de ma mère.

» Je ne sais combien de temps je dormis, monsieur, mais voilà que tout à coup j'entends de légers sabots descendre les marches de l'escalier de la maison, droit au-

dessus de ma tête, puis des sabots plus légers et plus petits qui descendent après, puis qu'en ouvrant les yeux je vois le grand jour à travers les fentes de mon manteau, puis que j'entends deux petites voix d'enfants effrayés qui disent : » Mère, regarde donc, voilà l'innocent couché contre le » mur; nous n'osons pas passer. — Passez, passez, mes » petits, répond une voix douce de femme (c'était celle de » Denise) ; venez, venez, l'innocent ne fait de mal à per- » sonne. Il dort là, le pauvre homme, parce qu'il n'aura » pas trouvé de grange ouverte cette nuit ; ne le déran- » gez pas de son sommeil, vous lui porterez une écuelle » de lait et du pain quand j'aurai trait les chèvres. »

» Et elle entra à l'écurie pour traire le troupeau, en passant si près de moi que je sentis le vent de son tablier sur mon visage.

» Je vous laisse à penser, monsieur, ce que j'étais dans ce moment. J'aurais voulu être à cent pieds sous la terre et m'en sauver bien loin, bien loin, de peur d'être vu par Denise dans ces habits de mendiant. Qu'allait-elle penser de moi? Mais les deux petits étaient restés là, dehors, à côté de moi, ne faisant quasi pas de bruit par respect pour la mère, et se mettant leurs petits doigts sur la bouche en me regardant dormir, de peur de moi et de peur de désobéir à Denise. Je n'osais donc pas remuer. Je me disais : « Quand elle aura repassé avec le seau de sapin à la main » pour remonter à la maison chercher l'écuelle et le pain, » et que ses petits l'auront suivie en haut, je me sauverai, » et on ne saura pas ce que je suis devenu quand ils redes- » cendront pour me réveiller. »

» Mais malheureusement il y avait une écuelle à l'écurie et un morceau de pain du petit berger sur la planche au-dessus de ma tête, à côté de la porte. Donc, en sortant de traire les chèvres, Denise, toujours aussi compatissante qu'autrefois au pauvre monde, tenant à la main une écuelle pleine de lait, et prenant sur la planche un mor-

ceau de mie de pain qu'elle trempa dedans, s'approcha de moi tout près, se pencha avec bonté, et, me parlant de sa voix la plus douce : « Réveillez-vous, pauvre Benoît, » qu'elle me dit, il fait grand soleil, il y a bien longtemps » que vous dormez; vous devez avoir besoin de déjeuner. » Voilà une écuelle de lait et du pain ; prenez, et vous » prierez le bon Dieu pour toute la maison... et pour » Claude!.... » ajouta-t-elle encore d'une voix plus tendre.

» Ah! monsieur, mon nom dans ses lèvres et ne pas oser embrasser le bout de ses sabots! Vous figurez-vous?

» Mais je me sentis comme foudroyé de je ne sais quoi au front, au cœur et dans tous les membres. Le bon Dieu m'aurait, je crois, dit de bouger, que je n'aurais pas fait un mouvement. Je n'en fis aucun, monsieur; j'espérais qu'elle s'en irait sans m'avoir réveillé.

» Mais Denise, inquiète de ce que je ne lui répondais pas et de ce que je retenais même mon souffle pour ne pas remuer, croyant sans doute que j'étais tombé là, malade ou exténué faute de nourriture, m'appela encore plus haut, et, ne recevant pas toujours de réponse, mit son seau à terre, prit l'écuelle de la main gauche, et de la main droite tira mon manteau de dessus mon visage pour que le soleil m'entrât dans les yeux et me réveillât.

» Qu'est-ce que je devins, monsieur, et qu'est-ce qu'elle devint elle-même, quand mon manteau soulevé par sa main lui laissa voir en plein soleil, au lieu du visage de l'idiot qu'elle s'attendait à trouver là, quoi? le visage et la figure de son fiancé Claude, couvert des haillons d'un mendiant !

» Elle jeta un cri qui fit sauver les enfants et les poules par toute la cour; elle laissa tomber de ses doigts l'écuelle et le lait sur l'herbe, et elle tomba elle-même à la renverse, la main droite soutenant à peine son pauvre corps sur la première marche de l'escalier.

» Je me levai pour courir à son secours.

» Les enfants revinrent regarder et pleurer à grands cris.

» La vieille mère sortit au bruit, à moitié vêtue, sur la galerie, pour voir quel malheur était arrivé à Denise.

» Elle me reconnut, jeta un cri, étendit les bras. J'y courus, je l'embrassai, je la reportai sur son lit de mort. Puis je vins relever et reconsoler Denise à moitié évanouie de sa peur, et je la soutins dans mes bras pour la ramener toute tremblante à la maison et pour la rasseoir sur le banc de bois auprès de la nappe.

» — Est-ce bien vous, Claude, sous ces pauvres habits ? me dit-elle.

» — Est-ce bien toi, mon pauvre enfant, sous cette » besace de mendiant? Est-ce que la maison est assez » malheureuse pour qu'un enfant des Huttes si gentil au » travail et si serviable aux autres cherche aujourd'hui son » pain de porte en porte? Ah! mon Dieu!... »

» Je les rassurai bien vite en leur avouant pourquoi j'avais changé d'habits avec l'idiot sur la côte de Milly, afin de ne pas être reconnu des bergers et de savoir des nouvelles de la maison, sans y rentrer pourtant si... Je n'osai pas achever toute ma pensée, de peur de rappeler le passé à Denise; mais je tirai du gousset de mon gilet une poignée de pièces de trente sous que j'avais gagnées et mises de côté cette fois, à Lyon et à Mâcon, pour la maison, si on avait besoin d'argent, et je montrai à ma mère et à Denise les manches de ma chemise, qui était de belle toile de coton rayée, comme les plus fières filles du pays auraient été bien heureuses d'en avoir de pareille pour se faire des *gorgères* ou des tabliers.

» A ces signes les deux femmes restèrent convaincues que je n'étais pas devenu un mauvais sujet et un mendiant rentrant chez lui pour avilir sa famille.

» Elles me firent boire et manger avec les enfants, qui s'accoutumaient à moi et qui riaient en s'affublant du manteau et de la besace du mendiant. Je leur racontai en peu de mots mes voyages de tour de France. « Mon Dieu!

» que le monde est grand! » disaient-elles à mes racontances. Denise devint toute pâle quand ma mère me demanda si je n'avais pas fait rencontre d'une fille qui me plût et si je n'étais fiancé avec aucune. Puis Denise devint toute rouge et sortit, sous couleur d'aller donner de l'herbe aux cabris, quand j'eus répondu que non, et que je n'avais jamais pensé à me marier.

» Alors, quand je fus seul avec ma mère, elle profita de ce que nous n'étions que nous deux, et elle me raconta ce qui s'était passé pendant mon absence à la maison, en se dépêchant et en parlant bas pour ne pas faire pleurer Denise.

» — Ah! mon pauvre Claude, commença-t-elle par me » dire, que j'ai donc eu tort et que j'ai besoin d'être par- » donnée par toi! Il ne faut jamais vouloir autrement que » le bon Dieu veut, vois-tu, mon garçon, ou bien tôt ou » tard notre volonté est écrasée sous la sienne. Tu aimais » Denise, Denise t'aimait; j'ai voulu autrement que vous : » j'ai trop aimé mon pauvre Gratien. C'était bien naturel, » puisqu'il était le plus affligé de mes enfants; j'ai pensé » qu'il n'y avait que Denise qui pût le reconsoler dans sa » triste vie. Elle m'a obéi par sacrifice, la bonne fille! Elle » m'a dit : — Ma tante, j'épouserai celui que vous me » direz, puisque je vous dois tout et que vous êtes comme » ma mère. — Je t'ai fait partir, pensant que toi, qui étais » un fort garçon et qui avais tes bras et tes yeux, tu trou- » verais assez d'autres fiancées, pendant qu'il n'y en avait » qu'une pour l'aveugle. Et qu'est-ce qui est arrivé? Le » voilà, mon garçon.

» Le chagrin est entré par la porte de la maison avant » que tu l'eusses refermée, vois-tu! Denise a d'abord fait » une maladie qui a duré six mois et qui lui a enlevé les » bras, la force et les couleurs : elle était devenue pâle » comme les violettes à l'ombre sous les coudriers.

» L'aveugle ne pouvait pas s'en douter, puisqu'on ne le lui » disait pas, et il la croyait le lendemain comme la veille.

» Sa complaisance et sa douceur étaient toujours les mêmes, » et le son de sa voix avait pris quelque chose de plus » tendre qu'autrefois. On aurait dit le son d'une cloche » fêlée par le marteau. Il croyait que c'était un signe de » son amitié augmentée pour lui, le pauvre innocent! Il » attendait impatiemment le moment où je lui dirais : — » Tu peux parler à Denise.

« A la fin, je le lui dis. Denise consentit sans murmure à » ce que je lui commandai. Elle n'avait rien contre Gratien : » au contraire, elle l'aimait comme un frère malheureux.

» Elle se consacrait à son cœur toute sa vie, comme le » chien que nous lui avions donné quand il était enfant » s'était attaché à ses jambes, qu'il ne voulait plus quitter. » Je les fiançai un an après ton départ, et ils ne tardèrent » que jusqu'après la Saint-Jean à se marier. Cela ne fit ni » bruit, ni joie, ni changement dans la maison, pas plus » que s'il y était entré une nouvelle servante. Gratien était » bien heureux, et Denise ne montrait point sa pensée. » Seulement, si ton sac venait à tomber du clou à terre ou » si quelque parent passant par les Huttes demandait de » tes nouvelles et disait ton nom, elle s'en allait appeler ses » poules ou balayer le palier de l'escalier. Mais jamais un » mot plus haut que l'autre entre nous trois.

» Trois ans passèrent comme ça, et Denise eut d'abord » sa fille, puis son garçon. Il semblait que ça devait mettre » du bonheur de plus à la maison. Eh bien! non, ça ne fut » pas comme je croyais.

» Voilà qu'un soir qu'on parlait de toi dans le pays, un » garçon de Saint-Point revenant de l'armée passa aux » Huttes, rencontra l'aveugle sur le pas de la porte, et lui » dit : — Je reviens de Toulon sur mer; ton frère Claude » travaille au chantier du fort, mais il ne travaillera pas » longtemps, le malheureux : ses camarades disent qu'il a » le chagrin au cœur, qu'il ne veut ni se divertir, ni boire, » ni rire avec eux, qu'il est plus sec que son marteau et

» plus maigre que sa scie, et qu'il ne passera pas l'hiver en
» vie. Il vient de partir. On ne sait pas pour quel autre
» chantier. Je n'ai pas pu le trouver pour lui demander ses
» commissions pour le pays. »

» Ce pauvre soldat ne savait pas le mal qu'il faisait. Ça
» fut le coup de mort pour l'aveugle. Denise, qui était dans
» le fond de la maison à donner le sein à sa petite, avait
» tout entendu aussi; elle ne fit semblant de rien, mais ça
» lui tourna son lait tellement que nous fûmes obligés de
» faire nourrir la petite par une de nos chèvres.

» Quant à l'aveugle, il jeta un cri et se battit le front
» avec les deux mains, comme s'il avait vu, pour la pre-
» mière fois, un éclair du bon Dieu. — Ah! j'ai tué mon
» frère! qu'il me dit le soir tout bas en rentrant; c'est mon
» bonheur qui lui coûte le sien : je ne puis plus vivre!

» Depuis ce jour il n'eut plus un moment de paix; De-
» nise elle-même n'en pouvait obtenir un mot de consola-
» tion. Sa voix même, autrefois si nécessaire à son oreille,
» semblait lui faire mal. Il ne dormait plus, il ne mangeait
» plus de bon cœur, il ne voulait plus que les enfants ni
» Denise restassent auprès de lui dans la cour ou dans la
» maison. Il alla coucher tout seul avec les moutons dans
» l'écurie. Il ne voulait pas même de moi pour le consoler.
» Il me disait : — C'est vous qui les avez sacrifiés pour mon
» bonheur; vous avez eu tort, et moi j'ai été un Caïn! Que
» le bon Dieu nous pardonne à tous et qu'il me prenne vite!
» Je veux aller là-haut demander pardon à mon frère! — Je
» fis venir le médecin; le médecin me dit : — Cet homme
» n'a point de mal, c'est le moral; il faut s'en rapporter au
» temps, et lui complaire en tout, pauvre femme!

« Au bout de six mois, il mourut, sans maladie, en te
» demandant pardon, comme si tu avais été là, devant son
» lit, et en disant : — Denise, Denise, ne me reproche
» pas dans l'éternité de t'avoir aimée à la place d'un autre!
» J'ai volé le bonheur d'un autre à ton cœur! Je suis con-

» tent de mourir pour punition de mon malheur! — et tant
» d'autres choses comme celle-là, mon pauvre Claude.

» Denise, les enfants et moi, nous le pleurâmes pour-
» tant bien! Il était si bon, c'est sa bonté qui l'avait tué.

» Il y a de cela près de deux ans, mon pauvre enfant.
» Depuis ce moment le temps a été dur pour nous, vois-tu!
» Le mal me reprit avec les remords de ton malheur, de
» celui de Denise, et avec le chagrin de la mort de ton frère.
» Mes bras perdirent leur force comme mon cœur; mes
» jambes ne me supportaient plus pour aller aux champs;
» à peine mon *orne* commencé, il fallait m'appuyer sur
» le manche de mon râteau. Je n'étais plus bonne qu'à filer
» ma quenouille, assise sur le buisson, en gardant les bêtes.

» La Denise, assez occupée à ses deux petits déjà, était
» donc obligée de se lever avant le jour et de se coucher
» après minuit pour tout faire : les orges, les foins, les
» châtaignes, piocher, sarcler, moissonner, rapporter les
» gerbes, égrener les épis, battre les châtaigniers, enfin
» tout. Elle n'y pouvait pas suffire, la pauvre enfant, et le
» pain commençait à devenir rare sur la nappe. J'ai été
» forcée de m'aliter il y a trois semaines. Il a fallu que les
» bêtes se gardent toutes seules avec le chien. Denise passe
» les jours à mon chevet pour me soigner. La misère était
» à la porte aussi bien que le chagrin et la mort, quand le
» bon Dieu t'a envoyé. Qu'il te bénisse comme je te bénis,
» mon pauvre Claude! Peut-être il y aura du remède à tout,
» si tu peux rester avec nous maintenant, devenir l'ouvrier
» de ta mère, le père des petits, et qui sait, ajouta-t-elle
» en pleurant, une seconde fois le fiancé de Denise.

» — Ah! que oui, répondis-je, ma mère! Si Denise ne
» me méprise pas, à présent qu'elle m'a vu sous ces habits
» de mendiant, je resterai, je ne m'en irai plus jamais.
» j'aimerai ces petits comme les fils de mon frère et comme
» les miens; j'aimerai Denise comme je l'ai aimée toujours
» et comme elle consentira que je l'aime. »

CHAPITRE XIII

» Ça fut dit, et je partis pour aller acheter à Mâcon une veste et du linge de ma condition, à la place des haillons de l'idiot.

» A mon retour, le lendemain, ma mère avait tout dit à Denise. Elle me fit bonne grâce en rentrant et me trempa la soupe au bout de la table, à l'endroit où elle me la trempait quand elle était fille et que j'étais son fiancé. Je prenais le petit et la petite sur mes genoux, et je les embrassais bien fort, afin qu'elle comprît que c'était pour elle que je les aimais tant. C'est qu'en effet la petite lui ressemblait, monsieur, et qu'en l'embrassant, il me semblait en embrasser deux.

» Mais nous ne nous parlions pas, parce que ma mère disait qu'il fallait avant une permission du maire et une dispense du curé pour se marier entre beau-frère et belle-sœur.

» C'est alors que je descendis au château, monsieur, et que votre mère, qui était si serviable et si aimée dans toute la montagne, me reçut gracieusement et me fit avoir les papiers. Je vous vis bien alors tout jeune dans le jardin avec vos sœurs. Je ne savais pas que vous viendriez un jour si souvent sur ces roches, vous entretenir avec un pauvre homme comme moi.

» Quand j'eus les papiers, monsieur, alors nous nous parlâmes comme nous nous étions parlé autrefois sous les noisetiers et le long des buissons. Seulement les enfants cueillaient des coquelicots ou dénichaient des nids de rossignols autour de nous, en revenant à chaque instant les montrer à moi et à leur mère. Denise souriait en pleurant et pleurait en souriant, comme une nuée d'avril. Elle était

encore plus jolie qu'à dix-huit ans, depuis qu'elle dormait toute sa nuit, que le pain et le laitage abondaient sur la table, grâce à mon économie, et qu'elle me sentait là, à côté d'elle, sans que personne pût jamais y trouver à redire et nous séparer. Je lui avais acheté des habits de laine bleue galonnés de rouge, avec des tabliers de coton rayé et des souliers à boucles de laiton, aussi luisants que son crucifix. Ses joues étaient devenues roses comme des pommes d'oiseau. Elle courait sur la pente des prés après sa petite, aussi légère que si elle avait été sa sœur. Étions-nous jeunes! Étions-nous fous! Étions-nous heureux, monsieur! Le jour approchait où nous devions descendre avec toute la famille pour nous marier au village. Ma mère en avait rajeuni elle-même, et commençait à revoir le soleil dans la cour. Ces neuf ans n'étaient rien qu'un mauvais rêve qui semblait n'avoir duré qu'une nuit.

» En attendant, j'avais repris mon état pour remettre un peu d'aisance dans la maison et pour acheter le cabinet et le linge qui fait dans le pays le mobilier des nouveaux mariés. Comme j'avais été si longtemps absent de la vallée de Saint-Point, et que les autres tailleurs de pierre ne travaillaient pas à si bon marché pour le pauvre monde, le pauvre monde des hameaux de la montagne avait bien de l'ouvrage à me commander. Celui-ci avait marié sa fille, et il voulait bâtir une chambre de plus pour son gendre; celui-là avait vu s'écrouler sa grange, son évier ou son pigeonnier. Les femmes me demandaient des mortiers à sel, les hommes des meules, les bergers des auges pour leurs bœufs, les laboureurs des bouts de roue pour leurs portes. Je gagnais, en gagnant petit, plus qu'il ne fallait pour fonder notre ménage. J'avais déblayé ma vieille carrière, entre les Huttes et la vallée, de tous les gravois que les éboulements et les pluies y avaient accumulés depuis neuf ans, et de toutes les ronces qui avaient poussé à travers. J'avais fait, sous les beaux sapins où

Denise venait autrefois m'apporter ma *mérende*, un découvert en voûte creux comme une caverne, d'où je tirais des blocs épais, carrés, sains et jaunes comme du beurre, qui auraient suffi à construire un pilier de cathédrale. J'avais retrouvé mes bras de dix-huit ans. A chaque coup de pic, je me disais, en voyant tomber ma sueur en gouttes de pluie sur la pierre : « C'est pour elle ! » Et je me sentais plus vigoureux le soir que le matin. Ah ! c'est un bon repos que l'amour tranquille dans le cœur !

» Et à la maison tout le monde était gai, jusqu'aux petits.

» Ma mère avait fait des beignets et des gaufres de sarrasin pour le jour de la noce, qui était le mardi de la Saint-Jean d'été. Elle avait invité les parents, garçons et filles, qui étaient au village ou répandus ici et là dans les hameaux. Il y en avait une douzaine, petits ou grands, tant fils et filles du coquetier que d'autres. Les tailleuses étaient venues faire la robe et la coiffe de noces à Denise, et elles lui essayaient tout le jour tantôt ceci, tantôt cela. Vous auriez entendu jaboter et rire dans la maison du matin au soir.

» Moi, monsieur, je riais un moment avec eux, et puis je redescendais travailler, mais sans tenir longtemps au travail depuis les derniers jours. Mon cœur était trop avec Denise. Pourtant j'avais préparé aussi une surprise à la noce et un bouquet, comme on dit, au feu d'artifice de la Saint-Jean, qu'on a coutume d'allumer sur nos montagnes la veille de cette fête, et un coup de boîte plus fort que ceux qu'on tire chez nous aux noces en signe de réjouissance. Je travaillais secrètement depuis huit jours à creuser une mine comme j'en avais vu creuser dans les rochers de Toulon, capable de faire sauter toute la voûte sous les sapins de ma carrière, et de me donner sans peine des matériaux pour tailler pendant plus de six mois.

» Je n'en avais rien dit à personne, pas même à Denise,

pour que ça partît à la fin du repas des noces, et que chacun à une lieue de là, sur les montagnes et dans la vallée, dît en l'entendant éclater : « Voilà le coup de noce » du tailleur de pierre. » Je l'avais remplie d'un demi-quintal de poudre bien bourrée avec de la sciure de pierre par-dessus. De peur de malheur j'y avais attaché une mèche qui brûlait lentement et que j'avais recouverte de gravier, de poussière et d'herbe sèche, pour que les pieds des bêtes ne la dérangeassent pas. Il n'y avait que moi qui connusse la touffe d'orties où le bout de la mèche était enroulé en sortant de terre près de la carrière, au bord du chemin.

» Le matin de la veille des noces, j'allai encore à la carrière pour ne pas me casser les bras, comme on dit; je donnai quelques coups de pic et de levier dans mes pierres, je visitai ma mèche, je préparai mon amadou avec une traînée de poudre arrivant jusqu'au chemin, et je me dis en remontant : « Tu battras le briquet, la poudre prendra » feu, l'amadou s'allumera, il communiquera lentement le » feu à la mèche; tu auras le temps, sans te presser, de » remonter jusqu'aux Huttes, tu prendras un verre pour » boire à la santé des parents en embrasant Denise, et le » coup partira. » C'était mon idée, monsieur.

» Cela fait, je descendis, tout courant, au village de Saint-Point pour acheter six bouteilles de vin blanc, afin de faire boire le lendemain à la noce. Je m'amusai un peu avec l'un, avec l'autre, avec le cabaretier, avec le sonneur, avec le curé et sa servante. Chacun m'arrêtait, me faisant compliment sur le bonheur que j'avais d'épouser une si brave et une si belle veuve; car elle était bien aimée et connue, quoiqu'on ne la vît que par hasard à l'église, aux grandes fêtes, et jamais aux danses. On l'appelait, comme je vous ai dit, la *sauvage des Huttes;* mais on ne l'estimait que plus. On m'offrait un verre de vin partout, je ne pouvais pas refuser sans être malhonnête; je bus

quelques coups de trop. La preuve, c'est que moi, qui ne faisais que siffler en travaillant dans mon chantier, je remontai aux Huttes qu'il était déjà quasi nuit, et en chantant si haut que ma voix faisait sauver les oiseaux déjà couchés dans les buissons et sur les arbres.

» Je ne pensais qu'à mon bonheur d'être le lendemain le compère de Denise, et de redescendre là avec elle, qui aurait un gros bouquet à sa gorgère, et un autre d'œillets rouges sur sa coiffe. Je la voyais d'avance à mon bras, avec ses beaux souliers aux pieds ou à la main, de peur de les déchirer sur les cailloux. J'avais tout à fait oublié que c'était aussi la veille de la Saint-Jean, le soir où l'on promène des torches de paille enflammée et des mâts de sapin allumés sur les montagnes.

» En approchant de mon chantier dans l'ombre, j'entendis quelques bruits dans les feuilles, et comme un chuchotement de voix de femmes et d'enfants de l'autre côté de la carrière, tout en haut, sous le grand sapin. Je m'arrêtai et je me dis : « Ce sera Denise, les tailleuses et les » enfants qui seront venus à ma rencontre, par surprise et » par badinage, ne me voyant pas remonter si tard. » Et ce n'était que trop vrai; car, au moment où je pensais cela, j'entendis la voix claire et tremblante de Denise qui me *huchait* de toute sa force, tout en riant, d'un bord de la clairière à l'autre. Les enfants *huchèrent* de leur jolie petite voix comme elle, en criant gaiement : « Claude! Claude! » à travers les bois.

» Je répondis en *huchant* aussi pour que ma voix montât bien fort vers eux, qui étaient en haut et moi en bas : « De- » nise! Denise! c'est toi! c'est moi! » Et je fis quelques pas en courant pour aller les embrasser en contournant les bords escarpés de ma carrière.

» Mais à ce moment, monsieur, une grande lueur m'entra tout à coup dans les yeux, et une douzaine de voix de garçons, de jeunes filles et d'enfants se mirent à *hucher*

aussi du côté opposé à l'élévation où j'avais entendu Denise. C'étaient les garçons, les filles et les enfants de la noce du lendemain qui étaient venus, pour me faire fête et surprise, passer la nuit aux Huttes et promener en signe de réjouissance leurs torches de paille et leurs mâts de sapin allumés autour de Denise et de moi. Ils venaient d'y mettre le feu en m'entendant répondre à Denise, et ils s'avançaient en poussant des cris de joie et en secouant leurs flammes et leurs étincelles au-dessus de leurs têtes dans la nuit.

» A la réverbération de ces torches enflammées, je vis clairement Denise au sommet de la carrière, droit sur la voûte en face de moi. Son garçon la tenait par la main, et sa petite fille était pendue à son cou, assise sur son bras, comme on représente la sainte Vierge portant l'enfant Jésus. Elle regardait vers moi avec un visage de bonheur et d'amour, tout illuminé en rouge par le feu des *Bordes*. Je lui tendis les bras, puis tout à coup je poussai un grand cri, et je lui fis signe de se sauver de là où elle était.

» Ma pensée venait de me frapper comme un coup de marteau dans la tête. Les garçons et les jeunes filles s'approchaient d'abord du chemin où j'avais semé mon amorce sur mon amadou le matin. Une étincelle emportée par le vent suffisait pour allumer la mèche et pour faire sauter le rocher sur la caverne où était Denise!

» Hélas! monsieur, je pensais trop tard. Je n'avais pas eu le temps de décoller ma langue de mon palais et d'étendre la main vers Denise, qu'un coup de tonnerre souterrain éclata sous ses pieds, et que je la vis lancée avec ses deux petits enfants encore à son cou à la hauteur de la tête du sapin, et retomber au-dessus d'un nuage de fumée comme une sainte descendant du ciel, s'engloutir avec eux dans la voûte qui venait de s'entr'ouvrir et de se refermer avec le bruit de l'écroulement du monde sur elle!... Grand Dieu! que ne se referma-t-il du même coup sur moi! . . . . »

. . . .

Je ne pus retenir un cri d'horreur et une larme de pitié. . . . .

Je vis que le pauvre homme ne pouvait plus poursuivre. J'eus compassion de son déchirement. Je me hâtai de l'entraîner vers un autre site et de détourner sa pensée de cet horrible dénoûment de son amour, remettant à un autre jour les détails de l'événement dont on s'entretenait encore dans toutes nos montagnes. Il me comprit, il se leva tremblant, pleurant et priant. « C'était la volonté de Dieu, monsieur. » Il s'inclina comme sous la main divine qu'il aurait sentie sur sa tête.

Nous reprîmes tous deux en silence le chemin de la vallée. En passant au bord de la carrière abandonnée, il détourna la tête. J'aperçus une croix de pierre contre un vieux tronc de sapin que je n'avais pas encore remarqué, au-dessus d'un large éboulement. C'était sans doute la place où il avait vu, après l'explosion, Denise soulevée vers le ciel comme une sainte au-dessus du nuage.

Il m'accompagna cette fois jusqu'au bord des prés. Je semblais lui être devenu plus cher depuis que j'avais pleuré Denise avec lui.

Quand je le revis le dimanche suivant : « Hélas! monsieur, me dit-il, que venez-vous chercher? je n'ai plus rien à vous dire. Denise fut retrouvée morte, avec ses deux enfants, par les pionniers, dans les débris de la caverne. Le médecin dit qu'ils étaient déjà morts asphyxiés et foudroyés par la fumée et le feu de la mine, avant de retomber dans le sépulcre que je leur avais creusé. On les reporta là, à la place où vous êtes, à côté de ma mère, qui n'avait pas pu survivre un seul jour à notre malheur. Si vous dépliiez cette couverture de gazon sur ce lit de terre, vous reverriez toute une famille. Ils me gardent la place, comme vous voyez, monsieur : voilà mon lit de noce à côté de Denise. »

Je vis un vide entre deux tombeaux.

« Et vous vivez là, lui dis-je avec pitié, toujours face à face avec votre amour évanoui?

» — Je ne pourrais plus vivre ailleurs, me dit-il; mon cœur y a pris racine comme ce buis, qui puise sa séve dans la mort.

» — Et ne murmurez-vous donc jamais en vous-même, Claude, contre cette Providence qui vous a montré le bonheur de si près deux fois, pour vous le ravir lorsque vous croyiez le tenir dans vos bras?

» — Moi murmurer contre le bon Dieu, monsieur? s'écria-t-il. Oh! non! il sait ce qu'il fait, et nous, nous ne savons que ce que nous souffrons. Mais je me suis toujours imaginé que les souffrances, c'étaient les désirs du cœur de l'homme écrasés dans son cœur jusqu'à ce qu'il en sortît la résignation, c'est-à-dire la prière parfaite, la volonté humaine pliée sous la main d'en haut.

» — Mais ce désir plié sous la main d'en haut ne se redressera-t-il jamais, Claude, comme le ressort comprimé, quond on enlève le poids qui le courbe?

» — Oui, monsieur; mais s'il se redresse dans ce monde, c'est la révolte, et, s'il se redresse là-haut, c'est le paradis.

» — Et qu'est-ce que le paradis, selon vous, Claude?

» — C'est la volonté de Dieu dans le ciel comme sur la terre, monsieur.

» — Mais, si cette volonté se trouvait contraire à la vôtre là-haut encore, et vous séparait de nouveau de ce que vous aimez?

» — Eh bien, j'attendrais encore, oui, monsieur, j'attendrais une éternité sans murmurer, jusqu'à ce que le bon Dieu me dît : *Voilà ce que tu cherches!*

— Vous croyez donc fermement retrouver Denise?

» — Oui, monsieur.

— Et quand?

» — Quand il plaira à Dieu.

» — Et, en attendant, souffrez-vous?

» — Je ne souffre plus, monsieur, j'aime et j'espère.

» — Et vous croyez, n'est-ce pas, aussi?

» — Non, monsieur, je n'ai pas la peine de croire. Je vis de deux amours ; l'amour, n'est-ce pas la foi? J'en ai pour deux.

» — Ainsi, vous n'êtes pas trop malheureux?

» — Pas du tout, monsieur : Dieu m'a fait la grâce de le voir partout, même dans mes peines. Peut-on être malheureux dans la compagnie du bon Dieu? »

Je revins encore souvent pendant le même été visiter Claude et m'entretenir avec lui de choses et d'autres, mais surtout des choses d'en haut. Je trouvais toujours le même goût à sa simplicité et à l'onction de ses paroles. Il était pour moi comme un de ces troncs d'arbres où les mouches à miel ont laissé un rayon sous la rude écorce, et qu'on va sucer avec délices quand on le découvre, après une longue marche au soleil, au bord d'un bois.

Je passai quelque temps sans revenir à Saint-Point. J'y revins en 18.., je montai aux Huttes, je n'y trouvai qu'un chevreau sauvage qui broutait l'herbe poussée sur le seuil de la cabane vide et abandonnée. Un monticule de plus s'élevait dans l'enclos, à côté de celui où dormait Denise.

Je rencontrai en redescendant un des fils du coquetier, qui allait ramasser des prunes tombées sous le vent dans le verger des Huttes, pour en remplir les paniers de son âne.

« Claude est donc mort? lui dis-je.

» — Oui, monsieur, il y a deux ans à la Saint-Martin, me répondit ce pauvre boiteux.

» — Et de quoi est-il mort?

» — Oh! il est mort de l'amour de Dieu, à ce que dit monsieur le curé.

» — Comment, de l'amour de Dieu, Benoît? On en vit, mais on n'en meurt pas, lui dis-je ; c'est peut-être aussi de l'amour de Denise?

» — Ah! monsieur, voilà! Il aimait tant le bon Dieu, celui-là, qu'il ne pensait plus à lui, pas plus qu'une hiron-

delle qui vient de sortir de sa coquille, et qui ne saurait pas manger si sa mère ne lui apportait pas un moucheron dans le nid. Il n'avait rien ramassé pour les années de maladie; il travaillait pour l'amour de Dieu dans tous les hameaux. Il disait seulement à ceux dont il avait fait l'ouvrage: « Si je viens à devenir infirme ou malade, vous me » nourrirez, n'est-ce pas? » Et en effet, monsieur, il eut la jambe cassée et l'épaule démise en relevant le toit de la cabane de la veuve Baptistine, qui s'était éboulée la nuit sur elle et sur ses enfants; et en leur sauvant la vie, il perdit la sienne.

» — Mais tout le monde eut bien soin de lui, n'est-ce pas, dans sa dernière maladie? car on est bien charitable dans le pays, surtout quand il ne faut pas débourser un pauvre liard.

» — Oh! oui, monsieur, on le reporta sur un brancard dans sa cabane, et un jour l'un, un jour l'autre, on y montait pour lui porter son pain et pour le retourner sur sa paille. Il n'aurait manqué de rien s'il avait voulu; mais il avait si peur de faire tort au monde et de prendre quelque chose qui ne lui était pas dû, qu'il ne recevait absolument que son morceau de pain juste pour lui et pour son chien. Et quand on voulait lui faire accepter autre chose, comme un peu de viande ou un peu de bouillon pour le soutenir, ou une goutte de vin pour l'égayer, il disait: « Non, je n'ai pas gagné cela de vous, je n'en veux pas; » je ferais tort à vos enfants. » Enfin, il n'y avait ni raisons ni prières qui fissent; il fallait tout remporter.

» Un jour qu'il paraissait plus faible que de coutume, nous y allâmes, ma femme et moi, et nous lui portâmes une écuelle de bouillon de poulet que nous avions tué pour lui, et je lui dis: « Prends, Claude; nous avons tué notre » *nourrin*, et nous en avons fait la soupe. — Oh! que non, » nous dit-il en regardant l'écuelle; ce n'est pas là du » bouillon de *nourrin*. Vous avez tué une poule pour me

» régaler; mais je ne prendrai pas votre bien, parce que » je ne pourrais jamais vous le rendre. »

» Nous eûmes beau dire, monsieur, rien n'y fit; il ne voulut pas boire le bouillon qui l'aurait fortifié; il n'accepta que du pain. Ma femme laissa l'écuelle pleine sur la planche de son lit, et nous nous en allâmes. Le lendemain, quand je revins pour lui tenir compagnie le dimanche, l'écuelle pleine était encore où nous l'avions laissée, et lui, monsieur, il était mort de faiblesse avec son chien noir sur ses pieds. Ah! celui-là était bien un saint du bon Dieu, allez! »

Maintenant, quand l'automne me ramène à Saint-Point, je remonte une fois aux Huttes, au moment où les feuilles des châtaigniers tombent. La tombe du pauvre Claude m'inspire la prière, la résignation et la paix. J'aime à m'y asseoir au coucher du soleil, à penser à Denise et à lui réunis sous les rayons du soleil qui ne se couche plus.

Et cet homme me manque dans la vallée. La petite lampe que je voyais de ma fenêtre luire la nuit à travers les brumes de la montagne est comme une étoile qui se serait éteinte dans le pan du ciel, ou comme un ver luisant qu'on a l'habitude de voir éclairer l'herbe sous le buisson, et qui tout à coup s'obscurcit sous les pieds. Ce n'était qu'un ver de terre, mais ce ver de terre contenait une parcelle du feu des soleils. Ainsi était le pauvre Claude.

Quelquefois, au milieu des champs, quand tout fait silence dans la vallée sous la brûlante atmosphère du midi, un jour d'été, j'écoute involontairement, l'oreille inclinée du côté de la montagne, et je crois entendre son marteau régulier et lointain tomber et retomber sur la pierre sonore, comme un balancier rustique du cadran de l'éternité.

FIN DU TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT.

TABLE

DES MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME

TOUSSAINT LOUVERTURE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN VERS

	Pages.
Acte premier	21
Acte deuxième	37
Acte troisième	68
Acte quatrième	106
Acte cinquième	125

DE L'ÉMANCIPATION DES ESCLAVES

Discours prononcés à diverses époques	151

RAPHAËL

Pages de la vingtième année	179

LE TAILLEUR DE PIERRE DE SAINT-POINT

Chapitre I	386
Chapitre II	401
Chapitre III	408
Chapitre IV	420
Chapitre V	444
Chapitre VI	449
Chapitre VII	464
Chapitre VIII	481
Chapitre IX	495
Chapitre X	498
Chapitre XI	515
Chapitre XII	531
Chapitre XIII	541

FIN DU TRENTE-DEUXIÈME VOLUME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE COSSON ET COMP., RUE DU FOUR-ST-GERMAIN, 43.



